

Bulletin de la Société de Linguistique de Paris

U. I. C. C.

MAY 20 1980

TOME LXXIV — 1979

FASCICULE 1

LIBRARY

Pages

I	Procès-verbaux des séances de l'année 1979.
1-23	Claude TCHEKHOFF. Fonctions grammaticales et diversité des langues.
25-42	Jacques VEYRENC. Le schéma grammatical de la proposition.
43-92	Christian TOURATIER. Accusatif et analyse en morphèmes.
93-111	Jacques WITTEWER. Des règles et structures récursives de la grammaire générative aux règles et structures de la logique des relations.
113-139	Maurice COYAUD. Thème et sujet en tagalog. (Comparaisons avec le mandarin, le coréen et le japonais).
141-173	Aurélien SAUVAGEOT. A propos du refaçonnage de la langue.
175-189	Jean HAUDRY. Une illusion de la reconstruction.
191-235	Françoise BADER. Les présents à nasale indo-européens : la classe en *-nu-.
237-259	Claude BRIXHE. Sociolinguistique et langues anciennes. A propos de quelques traitements phonétiques irréguliers en grec.
261-265	Rémy VIREDAZ. Grec *moliwodos « plomb ».
267-279	Bernard MOREUX. Sens non marqué et sens marqué : AIO et EK en prose attique.
281-317	Alain CHRISTOL. Mécanismes analogiques dans les désinences verbales de l'indo-européen. I. S pluralisant.
319-332	Charles DE LAMBERTERIE. Le signe du pluriel en arménien classique.
333-334	Antoine MEILLET. Le locatif <i>yamsean</i> « dans le mois » en arménien.
335-337	Fredrik Otto LINDEMAN. A propos de l'arménien classique <i>unim</i> .
339-346	Claude SANDOZ. Le nom d'une offrande à Iguvium : <i>ombr. vestiça</i> .
347-349	Georges-Jean PINAULT. Sur le paradigme supplétif de tokh. A <i>kāsu</i> B <i>kartse</i> .
351-395	Mira ROTHENBERG. Les propositions relatives prédicatives et attributives : problème de linguistique française.
397-408	France CLOAREC-HEISS. A propos de l'opposition lexical/grammatical : le système des fonctionnels locatifs du banda.

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
DE PARIS

TOME SOIXANTE QUATORZE

(1979)

FASCICULE 1

Publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique

75007 PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
11, RUE DE LILLE

1979

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

ANNÉE 1978

SÉANCE DU SAMEDI 21 JANVIER 1978

Présidence de M. Raymond SINDOU, Président

Membres présents : M^{mes} Bader, Vildé-Lot; M^{lle} Meder; MM. Charachidzé, Drenovac, Gsell, Hagège, Kochanowski, De Lamberterie, Perrot, Rousseau, Sauvageot, Sémon, Séphiha, Serbat, Sindou, Taube.

Invité : M. l'Abbé Tadin.

Excusés : MM. Benezech, Cohen, Darbord, Galand, Gouffé, Lejeune; M^{me} et M. Martinet; MM. Tilby et Veyrenc.

Élections. Sont élus membres de la Société : M^{me} Frédérique Biville; M. John Colarusso et la Biblioteca Cantonale e Libreria Patria de Lugano (Suisse).

Présentations. Sont présentées en vue d'une prochaine élection :

M. Belhassem BADREDDINE, docteur de 3^e cycle (présenté par M^{me} François et M. Gsell).

M. Jean CATSANICOS (présenté par M. Perrot et M^{me} Bader).

M. Brando FRANOLIC, docteur ès lettres, professeur de français et d'espagnol à Londres (présenté par M^{lle} Meder et M. Veyrenc).

M^{me} Maguy HALPERN, professeur à l'Institut d'Études Hébraïques (présentée par MM. David Cohen et Séphiha).

M. Jean ROUDIL, professeur à l'Université de Paris-XIII, doyen honoraire de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Paris-XIII, professeur hono-

raire de l'Université d'Amsterdam (présenté par MM. Darbord et Séphiha).

M. Jean-Marie ZEMB, professeur à l'Institut d'Allemand de l'Université de Paris-III, spécialiste de linguistique germanique (présenté par MM. Pottier et Sauvageot).

Annonces. L'administrateur annonce la tenue du 15 au 18 mars 1978 du GURT (Georgetown University Round Table on Languages and Linguistics) qui portera essentiellement sur le bilinguisme.

L'administrateur fait part du décès (5 juillet 1977) de M^{lle} Véra Sokoloff, membre de notre société depuis le 22 mai 1948.

L'administrateur fait part du décès du Professeur Jaromír Bělič, de l'Université de Karlovy, survenu le 6 décembre 1977.

Exposé. M. Jan KOCHANOWSKI, *L'aspect verbal dans les langues indo-européennes modernes (polonais, russe, letton, français, anglais, allemand, hindi, romani).*

L'aspectualité sera un terme inclusif, englobant l'aspect — perfectif et imperfectif — et l'« Aktionsart », (en romani « rupe ») « manière d'action ».

Polonais et russe

D'après la définition scolaire, pragmatique :

a) est verbe perf. un verbe à partir duquel on peut former le futur simple, mais non le présent : *ja pòjdę, pojdu* « j'irai »; le perf. ne peut pas se lier avec les verbes de stade, signifiant le commencement ou la fin;

b) est verbe imperf. un verbe à partir duquel on peut former le présent : *ja idę, idu* « je vais, je suis en train d'aller » et, comme l'imperf. peut se lier avec les verbes de stade, il peut former le futur périphrastique, le fut. composé : *ja będę iść, budu iść* « j'irai ». Cette règle élémentaire montre que l'aspect est intimement lié avec le temps.

L'aspect perf. est exprimé par les suffixes *ną, nu* : *dźwigać, dviǵal'* — *dźwignąć, dviǵnuł'* « mettre brusquement en mouvement, -déplacer, mouvoir », et par de multiples préfixes -préverbes qui, tout en indiquant les différentes « rupest », possèdent, en plus, deux fonctions très importantes : a) la dérivation de nouveaux verbes : *robić* « faire, travailler » — *za-robić* « gagner (en travaillant) »; *delać* « faire, travailler »

— *vy-delyvať* « fabriquer, corroyer » ; b) la transitivation des verbes intr. : *plyć, plyť* « nager » — *przeptyć, przepłynąć, pereplyť, -nuť* « traverser en nageant ».

En principe, tout verbe de base est neutre, indiquant tout simplement l'action signifiée par ce verbe, mais, quand il est marqué par les suffixes *-iva, -yva-, -va...* il indique habitude, répétition, itération de l'action. Ces suffixes servent, généralement, à la « dérivation secondaire », c'est-à-dire à partir des verbes déjà perfectivés : 1. *brosiť* — *brosať* 2. *zabrosiť* — *zabrosať* 3. *zabrosať* — *zabrasywať* « jeter, laisser, abandonner; couvrir, étouffer, étourdir (de paroles)... » *писаć, -ť* — *зписаć, -ť* — *зписywać, зписywať* « écrire — noter — enregistrer ».

Grâce à ce jeu de suffixes et de préverbes, le verbe polono-russe présente deux à trois paires aspectuelles formelles et cette particularité du verbe slave est un argument essentiel pour beaucoup d'aspectologues, qui leur sert à affirmer que les autres langues i.-e. modernes ne possèdent pas l'aspect verbal.

D'ailleurs, chaque verbe, dans la conscience des sujets parlants polono-russes, doit être bi-aspectuel — perf. et imperf. —, ce qui est contesté par certains aspectologues, mais on peut souscrire à cette opinion populaire car on peut toujours, ou par addition d'un préfixe ou suffixe, ou par leur suppression, former un partenaire pour un v. ou perf. ou imperf. En tout cas, comme l'aspectualité en slave est exprimée formellement et reconnue par les sujets parlant ces deux langues, elle est une catégorie grammaticale dans ces deux langues, et c'est une catégorie obligatoire.

L'aspectualité perfective indique une vision totalisante de l'action dans chacun de ses stades : a) le début, rendu par la rupe inchoative, inceptive : *zaśpiewać, za-peť* « se mettre à chanter », b) une partie : *pośpiewać* « chanter un peu », *prześpiewać jedną strofę* « chanter une strophe (d'une chanson) », c) la phase finale, rendue surtout par les rupes terminale et effective : *prześpiewać cały dzień* « passer toute la journée en chantant », *wymalować kogoś* « faire un tableau de quelqu'un ».

L'aspectualité imperfective présente une vision inachevée de l'action : *podpivať* « boire un peu à plusieurs reprises, avoir l'habitude de boire un peu »... Elle s'oppose à son partenaire perfectif.

Autres langues

Letton : temps + « rupe », avec moins de développement qu'en slave : l'aspect n'est pas ressenti d'une manière aussi catégorique qu'en slave.

Romani : temps + « rupe » ; emprunt des préverbes polono-russes : présence de l'aspect.

Hindi : temps, avec un grand développement de « continuous tenses » par *hona, rahna...* « être, demeurer »... et aspect grâce aux auxiliaires perfectivants de « donner », le « prendre », *dal* « achever »...

Anglais : temps simples et « continuous tenses », mais moins développés qu'en hindi. Léger glissement du « present perfect » vers le simple prétérit.

Français : imparfait - parfait. Ce dernier a pris la place, en français parlé, de l'aoriste. Ébauche de « continuous tenses » avec les verbes « être » et « aller ».

Allemand : prétérit - parfait ; ce dernier presque comme en français, mais pouvant indiquer aussi le fut. antérieur.

Ni l'all., ni l'anglais n'ont encore élagoré un futur net, sans bavure modale.

L'analyse de ces systèmes verbaux nous a amené aux considérations suivantes :

IMPERFECTIF

Les différentes constructions avec l'auxiliaire « être » en fr., angl. et surtout en hindi ; de même les structures transparentes de l'imparfait et du plus-qu'imparfait en romani : prés. + *as* et aor. + *as*, nous suggèrent que l'origine des imperfectifs slaves en *-a-*, *-va-*, *-iva-*... est la même que celle des « continuous tenses » et de l'imparf. et du pl-que- parf. de la romani — le verbe « être », ce qui permet les mêmes oppositions aspectuelles : *xažival i ja k étoj devuške* — *psirovas i me ke da rakloni* « moi aussi, j'avais l'habitude de fréquenter cette jeune fille » *xažival byvalo i ja... psird'omas i me* « moi aussi, j'avais eu l'habitude... »

PERFECTIF

Les structures morphologiques et lexicales de l'i.-e. moderne montrent qu'il faut rejeter la thèse selon laquelle tout verbe i.-e. aurait eu deux thèmes bâtis sur deux racines

différentes comme *fero* — *tuli*, *bral'* — *vzjal'*, et cela pour des raisons d'économie linguistique. Par contre on peut admettre deux thèmes de la même racine — l'un indéterminé, servant de base au système du prés., et l'autre déterminé — base de celui du prétérit.

A une époque i.-e. plus tardive, quand les thèmes lexicaux commençaient à tendre vers une stabilisation relative, le slave allait vers une spécialisation de l'aspect, tendant à aspectualiser de plus en plus son système verbal, les autres langues tendant à le « temporiser » plutôt. Pourquoi ? Parce que le choix de déterminants dans chaque groupe i.-e. avait une autre origine.

1. Le slave se tourna décidément vers les mots indiquant les relations spatiales, qui aboutirent aux préverbes (voir plus haut).

2. Les sujets parlant les autres langues se sont intéressés plutôt à relever, à marquer les différents stades du déroulement de l'action, comme c'est le cas de l'hindi, l'anglais et du français modernes. Ce rôle est rempli par les différents auxiliaires *de*, *le*, *a*, *dal* en hindi, et par « avoir » et « être » (parfois combiné avec d'autres mots — « être sur le point de ») en fr., angl. et all. Ainsi « avoir » indique l'acquis, donc l'achèvement de l'action. Mais une fois l'action « au bout de son rouleau », « perfective », elle s'est confondue bientôt avec un simple prétérit, n'ayant pour support qu'une seule rupe, de valeur effective, indiquant une action révolue comme n'importe quel prétérit — perf. ou imperf. dont on a une « vision rétrospective », tout passé, en principe, étant rétrospectif. Ce qui s'est produit avec le perf. du jodhpuri en romani : *me kerdijũ* -rom. *me kerd'om*.

Actuellement, aussi bien l'aoriste romani que le parfait fr. indiquent, selon le contexte, une action ou perfective ou imperfective car, tout ce qui intéresse les sujets parlants c'est qu'elle soit passée, révolue.

Et cependant, malgré ces faits — l'aspectualisation du système verbal en slave, aboutissant à une catégorie d'aspect obligatoire, strictement morphologique, d'une part, et une temporalisation de l'aspect dans les autres groupes i.-e. d'autre part — et malgré la contestation de certaines aspectologues, surtout quand il s'agit de l'aspect en all., on peut encore douter de l'absence de l'aspect dans ces langues, et pour les raisons suivantes :

a) la signification fondamentale des préverbes polono-russes est celle des prépositions correspondantes *po-*, *v-*..., *za-* = *po*, *v*..., *za*;

b) les autres langues possèdent, aussi bien que le slave, toutes sortes de prépositions et de postpositions, signifiant les mêmes notions spatiales et, à partir d'elles des relations temporelles, voire aspectuelles et notionnelles comme en slave. Donc, le problème de l'aspect serait comparable à celui des « cas » : est-il légitime de parler des « cas » en hindi, français et anglais ?

c) si un verbe neutre-imperf. slave, combiné avec une détermination, donne au passé un perfectif, raison de plus pour qu'un « parfait » ou un « present perfect » qui n'a pas tout à fait perdu sa rupe résultative, devienne dans un contexte de *predel'nost'*, de « Grenzbezögenheit » ou « atteinte d'une limite ou d'un but », aussi « perfectif » que le verbe correspondant slave : *ja el xleb* « j'ai mangé du pain » — *ja s-el xleb* « j'ai mangé un pain » ; *ja priexal v M.* « je suis arrivé à M. ».

C'est ainsi qu'un perf. slave se rend par le parf. en anglais, all. et fr. là où l'on est en présence d'un but ou d'une limite à atteindre et, bien entendu, dans une antériorité perfective, résolue, ce qui semble logique : ayant terminé, ayant accompli quelque chose, étant arrivé quelque part, on a fait ou on fait ceci et cela.

Par conséquent, même si l'on niait l'équivalence entre les morphèmes libres et les morphèmes liés et si donc on ne reconnaissait pas la catégorie formelle d'aspect en i.-e. occidental et en hindi, on serait obligé d'admettre, dans ces langues, la catégorie notionnelle d'aspect.

Prennent part à la discussion MM. Perrot, Taube et Drenovac.

M. Perrot estime que cet exposé, qui a l'avantage d'apporter des données sur certaines langues mal connues, illustre bien les problèmes fondamentaux que pose le traitement des faits aspectuels et les difficultés de l'approche traditionnelle. Il rappelle qu'il s'élève depuis longtemps contre l'aspect « fourre-tout », donnant lieu à une description où on mêle d'une part, en partant d'une définition très vague, toutes sortes de valeurs sémantiques qui se laisseraient en fait ranger dans des catégories distinctes — d'autre part, en partant d'affinités purement sémantiques, des faits qui se

situent à des niveaux différents de l'analyse morpho-syntaxique. Sur le premier point, il y aurait intérêt, par exemple, à dissocier les faits relevant de l'orientation du procès, qui correspondent souvent à la préverbation et dont la perfectivité peut n'être que l'aboutissement abstrait. Sur le second point, il faut se donner le moyen de distinguer les oppositions d'aspect intégrées au système verbal et les effets aspectuels attachés à des constructions, c'est-à-dire ne relevant pas du paradigme verbal; distinctions qui ne peuvent être pratiquées sans une définition rigoureuse de phénomène d'auxiliation.

M. Taube ne voit pas en quoi consiste la vision « totalisante » d'un verbe comme, pol. *zaśpiewać*, « se mettre à chanter ». En outre, en constatant qu'il y a des aspects dans les langues indo-européennes, M. Kochanowski devrait forcément arriver à la conclusion — s'il mène sa logique jusqu'au bout — que l'on peut exprimer n'importe quoi, dans n'importe quelle langue, ce qui est peut-être vrai, mais alors il aura abandonné la notion de catégorie grammaticale.

M. Drenovac affirme que le problème est de savoir s'il s'agit d'un système verbal ou pas. Il pense que l'exposé, fort intéressant et enrichissant à plusieurs égards, de M. Kochanowski, n'a pas trouvé faute de temps un écho suffisant dans le débat oral et se propose d'y revenir dans un exposé futur, car pour lui, cette intention de rapprocher les systèmes des langues indo-européennes modernes des aspects slaves n'est ni sans fondement ni sans précédent et mérite toute notre attention. Prendre en considération à la fois l'aspect et la temporalité est bien fondé dans la doctrine classique, au moins pour le principe, même si Brugmann se prononce là-dessus d'une façon contradictoire, même si Pedersen prend une position opposée et si Meillet se tait sciemment dans son *Introduction*. Pour M. Drenovac, tous les systèmes, ainsi que les sous-systèmes se constituent à partir de la prédominance de l'un des deux principes de croisement : celui de l'antériorité ou celui de la perfectivité. Et c'est cette prédominance qui réintroduit dans la théorie une nouvelle dichotomie, infiniment plus raffinée que ne l'était celle de la théorie du XIX^e siècle, mais une dichotomie quand même. La différence fait que la thèse de l'époque précédente, exprimée encore chez Brugmann dans *Kurze vergleichende Grammatik*, qui veut que la forme perfective serbe dans une

proposition comme *Voda svašto opere do pogana jezika*, ait la valeur de futur, paraît maintenant insuffisamment fondée et appelle des spécifications plus précises dans la typologie syntaxique. De telles spécifications sont d'autant plus nécessaires dans toutes nouvelles approches.

La séance est levée à 19 heures.

SÉANCE DU SAMEDI 18 FÉVRIER 1978

Présidence de M. Raymond SINDOU, Président

Membres présents : M^{mes} Bader, Caillat, Csécsy, Cartier, de la Fontinelle, Elbaz, Fernandez, François, Halpern, Laurian, Paris, Tchekhoff et Vildé-Lot; M^{lles} Chanet, Galvagny et Meder; MM. Benvezech, Coquet, Culioli, Darbord, de Lamberterie, Drenovac, Flobert, Fónagy, Galand, Gauthier, Gouffé, Gsell, Haudricourt, Johannet, Kassai, Kochanowski, Lampach, Lazard, Lejeune, L'Hermitte, Margueron, Millet, Moïnfar, Nguyen Phu Phong, Perrot, Rocchetti, Rosén, Rousseau, Ruhlmann, Sauvageot, Semon, Séphiha, Serbat, Sindou, Taube et Touratier.

Invités : M^{mes}, M^{lles} et MM. Aslanoff, Caron, Guentchéva, Kawagushi, Kuntz, Rybak, Sznayder et Youssi.

Excusés : MM. Cohen, Hagège et Tilby.

Élections. Sont élus : M^{me} Maguy Halpern; MM. Belhassem Badreddine, Jean Catsanicos, Branko Franolic, Jean Roudil et Jean-Marie Zemb.

Présentations.

M. Alain BLANC, agrégé de grammaire, professeur en stage à Meaux (présenté par M^{me} Bader et M. Minard).

M. Pierre-Yves LAMBERT, attaché de recherche au C.N.R.S., spécialiste de celtique (présenté par M^{me} Bader et M. Bachelery).

M. Boris OGUIBÉNINE, attaché de recherches au C.N.R.S., dont le domaine de recherches est l'indo-européen (principa-

lement langues de l'Inde, baltique et slave) (présenté par MM. Jean Haudry et Charles Malamoud).

M. Boris RYBAK, professeur de physiologie à l'Université de Caen, actuellement mis à la disposition de Paris III, où il enseigne l'acoustique et la physiologie de la parole (présenté par MM. Gsell et Perrot).

M. Maurice TOUSSAINT, docteur de 3^e cycle, enseignant à l'Université de Caceres (présenté par MM. Pottier et Séphihah).

Bibliothèque Universitaire (section Lettres) de Nantes.

Annonces. M. Galand annonce la tenue à Londres, du 29 au 31 mars 1978, du III^e Congrès international chamito-sémitique.

M^{me} Elbaz annonce la tenue prochaine à Salonique — du 10 au 15 juin 1978 — du V^e Colloque international de Linguistique fonctionnelle.

Le Président, M. Sindou, annonce la parution chez Klincksieck du livre intitulé *Étrennes de septantaine. Travaux de linguistique et de grammaire comparée offerts à Michel Lejeune*.

M. Lejeune annonce le décès de notre confrère Jerzy Kuryłowicz, survenu le 28 janvier 1978 à Cracovie, et présente sa vie et son œuvre en ces termes :

« Il est né le 26 août 1895 à Stanislawow, en Pologne méridionale alors autrichienne. Ses quatre-vingt-deux ans passés n'avaient en rien ralenti sa production scientifique, et des presses de l'Académie polonaise venait tout juste de sortir son dernier livre, *Problèmes de linguistique indo-européenne*. L'âge l'avait seulement contraint à espacer un peu ses voyages; encore m'écrivait-il, à la mi-janvier, qu'il comptait participer au printemps prochain en Suisse, au colloque qui marquera le centenaire du *Mémoire* de Saussure, et qu'il souhaitait m'y rencontrer. Due à une crise cardiaque, sa fin a été subite.

Il était un des derniers survivants de la grande génération qui avait rassemblé autour de Meillet, après la première guerre, Marie-Louise Sjoestedt, Louis Renou, Pierre Chantraine, Giacomo Devoto, Émile Benveniste et lui. C'est dès ce stage à Paris, en 1924, qu'il était devenu membre de notre société, à laquelle il est toujours demeuré très attaché; le dernier tome du *Bulletin* (LXXII, 1977) contient encore

un article de lui, bref mais important, sur les trois traitements grecs de schwa.

Fidèle à sa formation et à ses amitiés françaises, il a écrit en français la plus grande partie de son œuvre scientifique.

Il avait débuté dans la grammaire comparée par un coup d'éclat, en 1927, en retrouvant en hittite (langue reconnue comme indo-européenne depuis 1917 seulement), sous forme de consonne *h*, certaines de ces laryngales dont Saussure avait postulé l'existence en indo-européen un demi-siècle plus tôt, mais qu'aucune langue ne conservait.

Kuryłowicz a été l'homme de l'indo-européen commun, comme il a été celui aussi, il ne faut pas l'oublier, du sémitique commun. Ses deux livres : *L'apophonie en sémitique* (1961) et *Studies in Semitic Grammar and Metrics* (1972) sont d'ailleurs comme les échos d'ouvrages parallèles antérieurement publiés à propos de l'autre famille.

Sur la genèse et l'évolution préhistorique des structures linguistiques indo-européennes, je rappellerai ses maîtres-livres : *Études indo-européennes I* (1935); *L'accentuation des langues indo-européennes* (1952); *L'apophonie en indo-européen* (1956); *Esquisses linguistiques* (1960, réédition en 1973); *The Inflectional Categories of Indo-European* (1964); *Akzent und Ablaut* (1968) constituant le tome II de la grande *Indo-germanische Grammatik* dont il avait accepté, pour les éditions Winter, la direction; *Metrik und Sprachgeschichte* (1975); il destinait ses *Problèmes de linguistique indo-européenne* (1977) à constituer un ensemble de prolégomènes à la grande grammaire de chez Winter. Cette mise en forme définitive de ses vues méthodologiques, à laquelle il tenait vivement, aura été son testament scientifique. »

Comme il l'avait demandé après la lecture du procès-verbal de la séance antérieure, M. Millet prend la parole pour lire la note nécrologique suivante au sujet de Jaromír Bělič :

« Absent de la dernière réunion, j'ignorais, jusqu'à la lecture de son procès-verbal, le décès de mon ami Jaromír Bělič, survenu au mois de décembre 1977 et annoncé ici à nos confrères au mois de janvier. Je demande à dire quelques mots de celui qui fut un des meilleurs connaisseurs des dialectes de son pays, la Tchécoslovaquie.

Né le 24 mars 1914, Bělič fut nommé professeur de tchèque à l'université d'Olomouc en 1949 et à l'université Charles de Prague en 1957. Il était depuis longtemps membre corres-

pondant de l'Académie tchécoslovaque des sciences et président de la section de linguistique de celle-ci. Son œuvre majeure restera *Nástin české dialektologie* (dont j'ai donné un compte rendu en 1974, *B.S.L.*, LXIX, 2, p. 273), où se trouvent fixés les traits d'états de langue en très rapide évolution et en voie de disparition certaine. Bělič était un homme gai, cordial et d'une parfaite urbanité. Il laisse, à tout point de vue, un grand vide derrière lui. »

L'administrateur signale qu'avec deux ans de retard nous apprenons que Stephen Ullmann est décédé le 10 janvier 1976 à Oxford, et lit la note nécrologique suivante :

« Stephen Ullmann est né le 13 juin 1914 à Budapest. En 1936, après ses humanités anciennes et des études de langues modernes (anglais, français et hongrois) il obtient le titre de docteur (*summa cum laude*) de l'université de sa ville.

En 1939, après les crises de Munich, il s'installe en Grande-Bretagne, où, de 1940 à 1946, il travaille aux services de la B.B.C. En 1946 seulement commence sa carrière universitaire, à Glasgow où il obtient le titre de docteur. Il y enseigne la philologie romane et la linguistique générale jusqu'en 1956, année de sa nomination à Leeds.

De 1953 à 1964 il y occupe la chaire de philologie romane à laquelle il joint, de 1964 à 1968, celle de langue française. Enfin, en 1968, il est appelé à Oxford (chaire des langues romanes) où il s'éteignit le 10 janvier 1976 à l'âge de 61 ans.

Stephen Ullmann écrivit 9 livres et près de 500 articles, comptes rendus et conférences.

Son premier livre *Principles of Semantics* date de 1951. A l'invitation de Walther von Wartburg — en 1952 — il en applique la doctrine à son *Précis de sémantique française*.

Il faut également citer son manuel universitaire *Semantics. An Introduction to the Science of Meaning* (1962), traduit en diverses langues (allemand, italien, espagnol, portugais, japonais, hindi, et hindoustani). Citons enfin, en 1973, son *Meaning and Style*.

Stephen Ullmann fut en outre fondateur et corédacteur de la revue *Archivum Linguisticum* et membre rédacteur des revues *French Studies*, *Language and Style*, *Romance Philology* et *Style*.

Il participa activement aux travaux du Comité du Centre International de Sémiotique et de Linguistique et, de 1968 à 1975, au titre de conseiller délégué, à ceux de la Société

de Linguistique Romane. C'est en 1952 qu'il fut élu membre de notre Société.

Ajoutons enfin à son érudition et à ses qualités intellectuelles, celles de l'homme qui alliait à ses dons pédagogiques le don de soi. Ses étudiants chercheurs, qu'il suivait de très près et auxquels il n'hésitait pas à accorder des entretiens fréquents et féconds, en furent les premiers bénéficiaires. »

Exposé. M. Jean PERROT, *L'aspect : problèmes sémantiques et morpho-syntaxiques.*

Le traitement des faits aspectuels a souffert d'un double flottement : l'incertitude d'une définition sémantique qui a fait de la catégorie un fourre-tout, l'ambiguïté dans la position morphosyntaxique des données relevées comme aspectuelles et qui se manifestent soit dans le cadre du « mot » verbal, soit dans des constructions dont l'intégration au paradigme verbal n'est pas établie sur des critères assez rigoureux. Sur le premier point, la vieille distinction entre « aspect » proprement dit et « ordre de procès » (Aktionsart) n'a marqué en fait aucun progrès; mais il est possible de pratiquer des distinctions qui permettraient de catégoriser de façon plus précise, et de disposer de cadres sémantiques mieux adaptés aux classes morphosyntaxiques observées. Détacher l'aspect du mot verbal pour le définir au niveau de la phrase ou du texte, comme l'ont tenté certains linguistes, revient à décrire les conditions d'exploitation du matériel linguistique où l'on voit des valeurs aspectuelles, mais ne résout ni le problème de définition de la catégorie, ni celui de la localisation morphosyntaxique des données relevées. Sur ce second ordre de difficultés, on voit bien à la lumière de travaux récents la nécessité de disposer de critères rigoureux pour distinguer les effets sémantiques aspectuels liés à des constructions syntaxiques de la présence d'une catégorie de l'aspect dans l'organisation du paradigme verbal; ce qui revient à poser les problèmes de l'auxiliarité.

Prennent part à la discussion MM. Kochanowski, Lazard, Millet et Touratier.

S'instaure d'abord un dialogue entre MM. Perrot et Kochanowski :

Pour M. Kochanowski l'aspect, ou plutôt l'*aspectualité* est une notion *polycatégorielle*, englobant 1^o le temps, 2^o l'aspect — parfait et imparfait — et 3^o la rupe. Ainsi, temps, aspect et rupe sont réunis dans une seule *archicatégorie*,

celle de l'aspectualité. Sur le plan nominal, c'est le cas qui est comparable à l'aspectualité : à la signification spécifique (rapports spatiaux) propre à tout cas, sont liés nécessairement le *nombre* et le *genre*. De plus, il serait erroné, selon M. Kochanowski, de limiter un préverbe à la notion lexicale. Comme il ressortait de son exposé, le préverbe est une notion *poly-fonctionnelle* car 1° c'est un morphème dérivationnel servant à la formation de nouveaux verbes ; 2° une fois le verbe de base préverbé, ce préverbe devient un simple morphème perfectivant — les aspectologues polonais l'ont vérifié sur *l'ensemble* du vocabulaire polonais : verbe de base plus préverbe = verbe perfectif — ; 3° mais, incontestablement, les anciens lexèmes, en se morphémisant, en se grammaticalisant, ont laissé des *traces* de leur *sémantique*, et c'est cela qui a produit la *rupe* : « de quelle manière s'est faite ou se fera l'action envisagée » ?

M. Perrot, faisant remarquer que le terme d'*aspectualité* permet d'éluder la définition de l'aspect et entretient la confusion, et qu'il ne faut pas mélanger la synchronie et la diachronie, M. Kochanowski répond qu'il a donné la définition de l'aspect dans son exposé du 21 janvier et qu'elle est valable pour les langues indo-européennes sans pour cela être un fourre-tout. En outre, il considère que dans une analyse sérieuse de l'aspect verbal, il serait difficile d'éviter celle de la *temporisation* — passage de l'aspect au temps. Pour lui, dans une langue vivante il n'existe pas de barrières étanches entre diachronie et synchronie. D'ailleurs, le passage de l'aspect au temps n'est pas encore accompli ni en français, ni en anglais (cf. les Guillaumiens — Imbs, Defremont, etc.). Par contre, en romani commune, l'ancienne dichotomie aspectale, vivante encore en jodhpuri (*keryū* : *kerdiyū*), est disparue, donnant l'aoriste (*kerd'om*). Actuellement, la romani, comme les autres langues indo-européennes, a recours à toutes sortes d'auxiliaires, comme *de*, 'donner' — *le*, 'prendre' — *chin*, 'couper' — *churde*, 'jeter' — *muk*, 'laisser', etc. et, à la totalité des préverbes polono-russes pour marquer cette dichotomie disparue.

M. Lazard approuve entièrement l'idée d'analyser séparément les faits dits d'aspect qui dans chaque langue sont exprimés par des morphèmes figurant en des points différents de la chaîne et peuvent se cumuler. Il se demande seulement si les catégories qu'on pourrait ainsi définir dans différentes

langues coïncideraient : la tripartition en faits de « dynamisme externe », « dynamisme interne » et « durée construite » n'aura de valeur générale que si elle se vérifie dans de nombreuses langues.

M. Millet considère que dans le cadre de son esquisse de classification des faits couramment mentionnés par les linguistes comme relevant de l'aspect, M. Perrot a tracé une ligne de démarcation assez nette entre, d'une part, les phénomènes appartenant indiscutablement à la conjugaison et plus ou moins liés à l'expression du temps grammatical, d'autre part, des faits abstraits du sens directionnel des préverbes et généralement considérés comme ressortissant davantage au lexique qu'à la grammaire. Toutefois, M. Perrot a employé en passant, pour caractériser les premiers, le terme de « temps-aspect ». Sans croire pour autant qu'il fasse sienne cette terminologie, M. Millet pense qu'il importe beaucoup de ne pas appeler — ne fût-ce que partiellement — du même nom des oppositions comme celle d'accompli/non-accompli, qui en français, relève du premier cas, et d'autres oppositions, telle celle que les slavistes nomment depuis toujours l'opposition perfectif/imperfectif, et qui constitue proprement l'aspect : la croyance, très ancrée chez les étudiants tchèques, qu'il existe une équivalence entre leur imperfectif et notre imparfait leur barre la route à une acquisition des mécanismes corrects du français (type de faute répandue : *hier, je peignais toute la journée*). Il pense, pour sa part, qu'il n'existe aucun rapport pédagogique exploitable entre l'opposition française susmentionnée et l'opposition aspectuelle du tchèque, et que la terminologie introduite depuis quelques années dans les ouvrages scolaires français d'enseignement du français embrouille encore les choses. En revanche, il serait très utile, dans une optique contrastive, de repérer et d'inventorier les moyens dont dispose notre langue pour rendre l'aspect des langues slaves.

Pour M. Touratier, si l'on doit parler d'aspect, il est de bonne méthode, plutôt que d'élargir cette notion, de la restreindre aux éléments qui apparaissent dans les mots verbaux, et peut-être même, parmi ceux-ci, aux seuls faits de conjugaison. En russe, la composition entre *pisal'* et *napisal'* et la dérivation entre *perepisal'* et *perepisyval'* peuvent être rattachées à l'aspect, mais non la composition entre *pisal'* et *perepisal'* qui, elle, est du domaine lexical. En latin, ni le préverbe

con-, ni le suffixe *-ta-* de *consectabatur* — exemple donné par M. Perrot au cours de son exposé — ne devraient relever de l'aspect, faute d'appartenir à l'économie de l'ensemble de la conjugaison latine.

La séance est levée à 19 heures.

SÉANCE DU SAMEDI 18 MARS 1978

Présidence de M. Raymond SINDOU, Président

Membres présents : M^{mes} Bader, Elbaz, J. Fernandez, Fruyt, Halpern, Houdebine et J. Martinet; M^{lles} A.-M. Chanet, Meder et M.-A. Martin; MM. J. L. Benezech, Ch. de Lamberterie, Drenovac, J. Faublée, M. Ferlus, P. Flobert, L. Galand, Cl. Gouffé, Cl. Hagège, Haudricourt, J. Johannet, S. Lampach, M. Lejeune, A. Martinet, Y. Millet, Ruhlmann, S. Sauvageot, H. V. Séphiha, G. Serbat, R. Sindou, Ch. Touratier, P. Valentin, J. M. Zemb et G. Zephir.

Invités : M^{mes} L. Koskas et J. Lindenfeld; MM. Golian, A. Leguil, F. Lo Jacomo, M. Poirier, F. Simonnet et P. Vermel.

Excusés : M^{me} Tchekhoff; MM. Darbord, L'Hermitte, Perrot, Tarabout, Tilby et Veyrenc.

Élections. Sont élus MM. Alain Blanc, Pierre-Yves Lambert, Boris Oguibénine, Boris Rybak et Maurice Toussaint ainsi que la Bibliothèque Universitaire (Section Lettres) de Nantes.

Présentations :

M^{me} Olga KAPELIUK, Maître de Conférences à l'Université de Jérusalem, maître de conférences associée à l'I.N.L.C.O. (présentée par M^{me} Joyce de Wangen et M. Maxime Rodinson).

M. Rüdiger SCHMITT, professeur de grammaire comparée (indo-européen) à l'Université de Saarbrücken (présenté par Olivier Masson et Claude Brixhe).

Annonces. L'administrateur annonce la tenue à Bruxelles les 28 et 29 septembre 1978 d'un congrès sur le thème *Sémantique lexicale et sémantique grammaticale en moyen français*.

M. Hagège annonce la parution de la Revue *Forum Linguisticum*, née en 1976 et éditée par la Linguistic Association of Canada and the United States (Lacus), qui préconise le libre échange d'idées et s'occupe de tous les domaines de la linguistique théorique et descriptive, sans privilégier telle ou telle théorie aux dépens d'une autre.

L'administrateur fait part de l'annonce suivante envoyée par M. Jean-Pierre Métal : A l'occasion du centenaire de la publication du *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* de F. de Saussure, le comité de rédaction des *Cahiers Ferdinand de Saussure* organisera le 26 mai prochain, dès 11 heures, avec le concours de l'Université de Genève, une journée commémorative. Au cours de cette journée, trois savants étrangers, M^{me} C. Vallini, M^{me} F. Bader et M. C. Watkins feront des conférences sur différents problèmes de grammaire comparée. M. G. Redard, de l'Université de Berne, exposera les liens entre les deux grands sujets de l'œuvre de Saussure, la grammaire comparée et la linguistique générale.

Exposé. M. Christian TOURATIER, *Accusatif et analyse en morphèmes*.

Au lieu d'admettre explicitement ou implicitement que, par hypothèse, les cas sont des unités fonctionnelles qui ressortissent à la première articulation et d'essayer, ensuite, de rattacher tous les emplois d'un cas à une seule et même valeur, on voudrait renverser la façon de procéder en regardant si, d'après son fonctionnement dans les langues indo-européennes vivantes (comme l'Allemand, le Russe et le Grec Moderne) ou mortes (comme le Latin, le Grec Ancien et le Sanskrit) un cas comme l'accusatif correspond toujours à un choix et à un même choix au niveau de la première articulation, et en essayant par conséquent de faire une analyse en morphèmes des principaux types d'emploi où l'on trouve un accusatif.

Quand l'accusatif accompagne une préposition sans pouvoir alterner avec un autre cas ou en semblant alterner avec un autre cas, il ne représente pas un morphème; il est seulement une partie du signifiant d'un morphème à signifiant

discontinu, morphème qui le plus souvent, n'est pas un morphème fonctionnel et dont le signifié a ordinairement trois valeurs particulières : une valeur spatiale, une valeur temporelle et une valeur notionnelle.

Quand l'accusatif alterne avec le signifiant discontinu d'un morphème, il est alors une variante du morphème représentée par ledit signifiant discontinu. Quand il alterne avec un autre cas, il est alors également une variante, ou plutôt les deux cas en question sont deux allomorphes d'un même morphème, ce qui situe toujours l'accusatif au niveau purement morphologique.

Quand l'accusatif n'alterne avec rien, son fonctionnement montre qu'il est le signifiant de plusieurs morphèmes fonctionnels différents : il peut être le signifiant du fonctionnel complément de verbe, l'accusatif du complément d'objet par exemple n'étant pas alors à interpréter comme formant avec le verbe un signifiant discontinu. Il peut aussi être le signifiant du fonctionnel sujet, étant alors en distribution complémentaire avec le nominatif, signifiant usuel du fonctionnel sujet. Il peut également être le signifiant du fonctionnel d'extraposition. Il n'y a donc aucune raison de privilégier l'une de ces fonctions et de dire que l'accusatif est par lui-même un fonctionnel d'objet.

Si l'on veut expliquer de façon unitaire tous ces emplois différents de l'accusatif, il faut admettre que ce qu'on appelle traditionnellement un cas n'est pas une catégorie grammaticale qui appartiendrait à la première articulation mais est simplement un élément du stock d'unités morphologiques dont dispose la langue pour constituer partiellement ou totalement le signifiant de ses morphèmes grammaticaux, ce qui rejoint, pour une partie du moins, la théorie des cas de Fillmore.

Prennent part à la discussion MM. Sindou, Valentin, Zemb et Martinet.

Parmi les nombreuses questions s'imposant à l'esprit de qui a entendu cette communication, M. Sindou en retient une : peut-on nier qu'en latin le complément de lieu sans préposition soit plus ancien que ce même complément précédé d'une préposition, que *rure uenit* ait été dit avant *ex urbe uenit* ?

Pour M. Valentin, il est impossible de négliger l'existence d'authentiques commutations — et donc d'oppositions — en allemand, telles que *er spaziert in die/der Stadt* ou *der Baum*

ist ins Haus/im Haus gewachsen. En effet, les syntagmes prépositionnels sont également « compléments de verbe » dans ces exemples, quel que soit le cas du syntagme nominal, comme le montrent les faits d'intonation et de place de la négation. Il n'y aurait lieu de parler de « circonstants » — ce qui exclurait en effet la possibilité d'une véritable commutation — que dans des énoncés tels que *in der Stadt spaziert er* ('quand il est en ville, il fait des promenades'). C'est sans doute la notion même de « complément de verbe » qu'il faut revoir.

Quoi qu'il en soit, le choix entre accusatif ('directif') et datif ('locatif') n'est pas gouverné en allemand par le lexème verbal; il dépend bien de la liaison sémantique que le locuteur décide d'établir entre ce lexème et le syntagme prépositionnel, ce qui a amené M. Valentin à considérer, à titre d'hypothèse, que les syntagmes prépositionnels examinés contiendraient toujours un syntagme nominal au datif, l'accusatif se superposant à celui-ci en chaîne pour marquer la fonction d'objet transitif du syntagme prépositionnel tout entier, lorsqu'il y a lieu de décrire le but visé par le procès.

Pour M. Zemb, la différenciation contribue à l'engendrer, le sens ne s'évanouit pas lorsque fait défaut une opposition triviale des cas. Obligatoire ne signifie pas vide. D'autre part, on peut soutenir qu'il n'existe pas en allemand, de cas facultatif.

a) dans *Stunde der Freunden* vs *Freunden der Stunde*, le cas participe au marquage de l'orientation de la relation;

b) dans *vom Wetter* et *durch das Wetter*, il ne s'agit pas de variantes arbitraires du « complément d'agent », mais de l'appel à deux représentations distinctes de la causalité : provenance et moyen;

c) dans le cas de *im Wald laufen/in den Wald laufen*, les difficultés scolaires semblent surtout dues à la référence aux notions « modernes » de la mécanique classique (« espace homogène & mouvement ») en ce qui concerne l'explication, et à l'absence de référence à la syntaxe en ce qui concerne les règles (« rection mixte »);

d) dès que l'on distingue la fonction thématique et la fonction rhématique, on comprend l'opposition entre les données thématiques ou *Angaben* (T) et les éléments rhématiques ou *Ergänzungen* (R) dans l'ordre des prédicables;

e) dans l'ordre des *prédicaments*, la distinction « catégorielle » (ce qui signifie aussi « catégorique ») entre *locus* et *situs* et la référence à la notion plus abstraite et analogique de « changement » permet de comprendre l'association datif & mouvement aussi bien que celle de accusatif & mouvement (mouvement = seul changement de *situs* dans le premier cas, changement de *locus* dans le second);

f) il faut avant tout éviter de confondre *prédicables* et *prédicaments*; une telle confusion est classique, à savoir qu'au datif correspondrait T et à l'accusatif R (*im Wald* = *Angabe*, *in den Wald* = *Ergänzung*);

g) en réalité, il faut distinguer le datif thématique et le datif rhématique; l'accusatif est presque toujours rhématique (on ne rencontre d'accusatif thématique que dans les reprises marquées du type *über diese Brücke nie mehr fahren*). On notera que l'allemand ne tolère pas la suite Ra Rd V!

h) on peut dans tous les cas associer un Td à toute espèce de rhème (que ce soit un rhème RaV ou un rhème RdV ou un rhème Rd Ra V;

i) il n'existe aucun verbe dit « de mouvement » qui interdise de parler de *situs* au lieu de *locus* dans le rhème, p. ex. :

im Nichtschwimmerbecken schwimmen / *ins Nichtschwimmerbecken schwimmen*;

über die Alpen fliegen / *über den Alpen fliegen*;

in der Arena stolpern / *in die Arena stolpern*;

j) la combinaison Td Rd Ra V est praticable :

weil er in den Sommerferien nicht am Badestrand ins wasser geht (l'affluence des baigneurs le conduit à s'éloigner pour nager);

k) la signification dynamique du cas reste assez forte pour tolérer *in die Schule* comme réponse, au lieu de *auf dem Weg zur Schule* ou *er ist in die Schule gegangen*, en guise de réponse à *wo ist er* ?;

l) la signification dynamique du cas reste assez forte pour donner un sens à *Wahlen stehen dem Präsidenten ins Haus*, 'les élections sont imminentes' (exemple daté du 18 mars);

m) la double distinction des *prédicaments* et des *prédicables* permet de comprendre : *weil dieser Baum im Haus nicht wuchs* (= il fallut l'en sortir), *weil dieser Baum nicht*

im Haus wuchs (= il avait poussé ailleurs) et *weil dieser Baum nicht ins Haus wuchs* (= ses branches contournèrent la véranda) — les « équivalences » grossissent mais ne faussent pas.

En matière de « casuistique », les difficultés de l'unité et de la pluralité s'estompent lorsqu'on prend au sérieux d'une part l'analogie et d'autre part la complexité, quitte à renoncer à la géométrie des oppositions d'éléments autonomes et au traitement indépendant de la morphologie.

Pour M. Martinet, il n'y a pas lieu de traiter des fonctions marquées par des cas et de celles marquées par des prépositions. En revanche, on ne confondra pas les monèmes indicateurs de fonctions, qu'ils soient cas ou prépositions, et les fonctions elles-mêmes. Soit la préposition *avec* en français; elle est certainement un seul et même monème dans tous ses emplois. On doit cependant, sur la base de comportements formellement caractérisés, distinguer trois fonctions distinctes marquées par *avec*, une fonction modale (*avec le plus grand calme*), une fonction instrumentale (*il frappe avec un marteau*) et une fonction comitative (*il est venu avec un ami*). En latin, l'unité du monème accusatif est marquée par sa forme et un signifié allatif-transitif (cf. en castillan, *a* comme marque aussi bien de l'objet animé que de l'allatif); mais on distinguera une fonction accusative d'objet et une fonction allative (*Romam*).

M. Touratier répond à M. Valentin que dans *der Baum ist ins Haus gewachsen* et *der Baum ist im Haus gewachsen*, il n'assigne pas la même fonction syntaxique aux deux syntagmes prépositionnels, mais voit dans *ins Haus* un complément de verbe et dans *im Haus* un circonstant, au sens qu'il a donné à ces termes dans le *B.S.L.* de 1977, et qu'il admet que l'accusatif de *ins Haus* n'est pas le signifiant d'un morphème fonctionnel de complément de verbe, mais simplement une contrainte morphologique imposée par 1) la fonction de complément de verbe et 2) l'effet de sens de changement de lieu que la présence de cette fonction entraîne pour le verbe « croître ».

Il est en outre d'accord avec M. Martinet pour dire qu'il y a en français un monème *avec* et que ce monème peut recevoir différentes fonctions, qui, à son avis, sont les fonctions de circonstant, de complément de verbe et de complé-

ment de nom ; mais il préfère penser que ce monème présente, quelle que soit sa fonction, plusieurs effets de sens et notamment l'effet de sens « en compagnie de » et celui de « au moyen de », plutôt que de parler de fonctions syntaxiques différentes comme la fonction d'accompagnement et la fonction d'instrumental.

La séance est levée à 19 heures.

SÉANCE DU SAMEDI 29 AVRIL 1978

Présidence de M. Raymond SINDOU, Président

Membres présents : M^{mes} Bader, Caillat, Cartier, Elbaz, Fernandez, François, A.-M. Houdebine, M. A. Martin, C. Paris, C. Tchekhoff et Vildé-Lot ; M^{lles} A. M. Chanet et H. Fugier ; MM. J. L. Benezech, E. Bonvini, Ch. De Lamberterie, M. Ferlus, L. Fleuriot, F. François, L. Galand, R. Gsell, C. Hagège, A.-G. Haudricourt, G. Kassai, G. Lazard, M. Lejeune, Cl. Margueron, G. Métailié, Y. Millet, J. Perrot, B. Pottier, H. V. Séphiha, R. Sindou, C. Touratier et G. Zéphir.

Invités : M^{me} D. Laroche-Bouvy ; MM. T. Hofmann et P. Vernus.

Excusés : M^{me} Meder ; MM. Darbord, Faublée, Gouffé, Rousseau, Sauvageot, Tilby et Zemb.

Élections. Sont élus M^{me} Olga Kapeliuk et M. Rüdiger Schmitt.

Présentations.

M. Pascal VERNUS, égyptologue (présenté par M^{me} Bader et M. Galand).

M. Alex LEUKART (présenté par M^{me} Bader et M. Lejeune).

M. Heiner EICHNER (présenté par M^{me} Bader et M. Lejeune).

Annonces. M. Lejeune présente le t. II (1977) des *Études de linguistique et de philologie arméniennes* d'Antoine Meillet, achevant la réunion en volumes de tous les articles de Meillet sur l'arménien ; le t. I avait paru en 1962. Tous deux sont publiés dans la Bibliothèque arménienne de la Fondation Calouste Gulbenkian.

M. Perrot fait part du décès de M. Alexandre Issatschenko survenu le 19 mars 1978. La personnalité d'A. Issatschenko, élu membre de notre Société le 16 décembre 1933, sera évoquée au cours d'une séance ultérieure.

M. Lazard fait part du décès, survenu le 3 mars 1978, de notre confrère norvégien Georg Morgenstierne, maître de la dialectologie iranienne, qui était membre de la Société depuis le 17 juin 1922. Il s'est attaché particulièrement aux langues et dialectes des confins indo-iraniens et il a contribué plus que personne à explorer cette région, véritable conservatoire linguistique. Il a décrit non seulement divers dialectes iraniens et dardes, mais aussi les langues dites kafires, qu'il a identifiées comme un rameau indépendant de la famille indo-iranienne. Ses *Indo-Iranien Frontier Languages* en 5 volumes (1929-1974), avec l'*Etymological Vocabulary of Pashlo* (1927), l'*Etymological Vocabulary of the Shughni Group* (1974), et de nombreux articles, sont le fruit d'une activité linguistique qu'il a poursuivie jusqu'à quatre-vingts ans passés avec une inlassable curiosité scientifique.

M. De Lamberterie fait part du décès de l'Abbé Charles Mercier, professeur honoraire d'arménien et de géorgien classiques à l'École des Langues Orientales Anciennes de l'Institut Catholique de Paris, membre de la Société depuis 1946. Dans la chaire d'arménien, il avait succédé à son maître le P. Louis Mariès; il était donc indirectement l'héritier de Meillet, et la qualité de son enseignement portait l'empreinte de cette brillante tradition. Comme chercheur, il s'était fait connaître par des éditions et des traductions d'auteurs arméniens classiques. Par sa bonté et sa modestie, il s'était attiré l'attachement de tous ses élèves.

L'administrateur annonce que M. Rybak présentera son appareil portatif de synthèse de la parole dans la salle Brunot de l'Institut de Phonétique, le mercredi 10 mai à 17 h 30.

L'administrateur signale également que notre sociétaire M. Alain Godart, Conseiller culturel à l'Ambassade de France au Gabon, fera en sorte que tous les membres de notre Société, et tout particulièrement les africanistes qui auraient l'occasion de venir au Gabon, soit en mission, soit en voyage, trouvent auprès du Service Culturel de l'Ambassade de France (B.P. 2273-Libreville) toute l'aide possible pour aplanir les difficultés qu'ils pourraient rencontrer.

Exposé. M^{me} Claude TCHEKHOFF, *Pour une typologie fonctionnelle de l'ergatif*¹.

La construction ergative ne peut se déceler que si l'énoncé comporte au moins deux participants, celui qui fait l'opération prédictive et celui qui la subit.

On peut alors dégager 4 points principaux pour reconnaître ce schéma et un accessoire :

1) Le participant qui fait l'opération — l'agent — doit être explicitement et grammaticalement marqué comme tel; partant, sa présence n'est pas normalement obligatoire dans l'énoncé;

2) Le participant non-agent n'est pas marqué comme patient grammatical. L'opposition se fait entre agent et non-agent (non marqué quant à son rôle envers le prédicat), et non entre agent et patient comme dans une construction accusative. Il n'y a donc pas symétrie entre agent et patient. Le participant non marqué est étroitement relié au prédicat. S'il est obligatoire, il peut être appelé *SUJET*;

3) Si le système prédictif présente une opposition de voix, celle-ci se fait selon un schéma spécifique à l'ergatif, c'est-à-dire que dans l'énoncé à prédicat marqué pour la voix, le *SUJET* devient l'auteur de l'opération prédictive, alors que sa fonction grammaticale et son identité formelle ne changent pas : dans les deux cas, il reste *SUJET*, ce qui effectue une diathèse, comme suit :

Construction ergative

prédicat de base		prédicat+voix
le <i>SUJET</i> subit l'opération		le <i>SUJET</i> fait l'opération prédictive.

Construction accusative

Verbe actif		verbe+voix passive
le <i>sujet</i> fait l'opération		le <i>sujet</i> subit l'opération.

4) Si au contraire, le prédicat n'entre pas dans une opposition de voix, il est neutre; certaines — pas toutes — langues de schéma ergatif (comme aussi d'autres de types différents) exploitent cette neutralité que j'ai appelée *disponibilité* du prédicat à servir dans deux situations référentiellement

1. Cet exposé présente, grandement simplifiées, des conclusions qu'on trouvera dans le livre *Aux fondements de la syntaxe: l'ergatif*, P.U.F., coll. « Le linguiste », Paris 1978 (à paraître), du même auteur.

contraires. Ce sont alors le contexte, la vraisemblance, ou la situation extra-linguistique, qui remplacent l'orientation du prédicat pour compléter le message.

5) Enfin, dans les langues où un prédicat d'aspect perfectif entraîne la nécessité d'inclure dans l'énoncé les deux participants à l'opération, ses deux termes, *a quo* et *ad quem*, dans un schéma ergatif, c'est l'agent, normalement facultatif, qui devient obligatoire.

On voit ainsi que, d'une façon générale, la construction ergative montre un schéma symétrique et antithétique à celui de nos constructions accusatives familières.

Prennent part à la discussion MM. Lazard, Perrot, Lejeune, Pottier, Touratier, Hagège et M^{mes} Paris et Cartier.

A propos de la construction « antipassive » en dyirbal, où le patient est marqué par l'instrumental alors que dans la construction de départ (ergative) le même cas caractérise l'agent, de sorte qu'il y a une espèce d'inversion des rôles grammaticaux, M. Lazard fait observer que le même fait se rencontre non seulement dans d'autres langues australiennes, mais aussi, dans des conditions quelque peu différentes, en tchouktche, langue paléosibérienne. D'autre part, il remarque que, en tongien, la « disponibilité », c'est-à-dire la non-orientation du verbe avec un seul actant, si bien que celui-ci peut être selon le contexte agent ou patient, n'est pas le fait de tous les verbes, mais seulement d'une trentaine d'entre eux. Ce trait n'est d'ailleurs pas caractéristique d'une « structure ergative », puisqu'on le retrouve avec certains verbes en français : « elle casse facilement » peut se dire d'une faïence ou d'une femme de ménage.

M. Perrot conteste la dénomination d'*agent* donnée au suffixe *-gu* des exemples dyirbal. Si dans la situation objective d'un homme frappant une femme, *-gu* peut, selon la forme du prédicat, caractériser la relation de la femme aussi bien que celle de l'homme au procès, l'*agent* n'est qu'une des réalisations sémantiques possibles d'une valeur qui doit être dénommée autrement elle-même; on a parlé d'instrumental, ce qui vaudrait peut-être mieux, l'agent et le patient de l'acte étant chacun à sa manière un « instrument » nécessaire de cet acte. Il y a là en tout cas un problème terminologique important, puisqu'il s'agit de savoir si l'identification de l'ergatif fait nécessairement intervenir un certain traitement de l'agent.

M. Lejeune, d'une part, demande si la hiérarchie : « premier » participant / « deuxième » participant est toujours définissable de façon entièrement objective. Il demande, d'autre part, si les « marques » dont il est fait état sont uniquement de type segmental, et s'il n'y a lieu, dans aucune des langues en cause, d'envisager l'existence de marques prosodiques ou de marques positionnelles.

M. Pottier pose deux questions.

Première question : l'ergatif semble défini uniquement par un critère morphologique, et, d'autre part, Mme T. semble lier la marque « zéro » à un rôle sémantique « non spécifié ». Quelle serait donc la théorie des cas sous-jacente ? Sans l'ensemble il est difficile de juger d'un des éléments du paradigme. D'autre part, dans l'exemple de Dixon, ne pourrait-on penser que l'une des valeurs sémantiques soit celle de « quant à », sorte de référentiel hors-cas, un peu comme le japonais *wa* qui indique le thème ?

Deuxième question : Le « sujet » est défini comme « participant obligatoire ». Or, en basque, s'il y a deux actants dans les constructions transitives, tous les deux sont représentés obligatoirement au niveau de l'auxiliaire, et les substantifs eux sont facultatifs. Dans ce cas le « sujet » ne peut être ainsi défini.

Pour M. Touratier, il faudrait peut-être préciser les concepts généraux mis en œuvre dans la description. Il se demande si par « cas-zéro » il faut entendre un morphème fonctionnel à signifiant zéro ou une absence de morphème fonctionnel et si la notion de « non-marqué » correspond à une absence de désinence ou à une valeur fonctionnelle négative. Les deux choses ne vont pas de pair : on peut difficilement s'appuyer sur l'absence de marque morphologique pour conclure à une valeur sémantique négative, car cela supposerait, contrairement à l'« arbitraire du signe », qu'un signifiant négatif est toujours associé à un signifié négatif.

M. Hagège, confirmant d'après Dixon l'existence d'énoncés du dyirbal dans lesquels l'agent est à l'absolutif et le patient à l'ergatif, ce qui est contraire à tout ce que l'on trouve le plus généralement dans les langues ergatives, propose l'interprétation suivante. Les énoncés mono-actantiels des langues ergatives à verbe non orienté, comme l'avar, sont ambigus, puisque le nominal ou syntagme nominal unique de tels

énoncés peut représenter aussi bien un agent qu'un patient. C'est donc la situation ou le contexte linguistique qui peuvent lever l'ambiguïté inhérente à la structure syntaxique. En revanche, on sait que l'introduction d'un second actant ne peut produire d'ambiguïté, puisque des deux qui sont en présence, celui qui représente l'agent est marqué par l'ergatif, l'autre, non marqué, représentant alors le patient. Mais on peut aussi orienter le verbe. C'est ce que fait le dyirbal au moyen de la fameuse marque d'« antipassif » (appellation anglocentriste de Dixon), le suffixe *-ɲay*. Mais alors, deux phénomènes très importants se produisent : d'une part, le suffixe *-ɲay* doit être suivi d'un autre suffixe, *-ɲu*, qui est la marque de l'intransitif ; d'autre part, le premier (syntagme) nominal, qui représente l'agent, est mis à l'absolutif ou cas zéro. Pourquoi cette situation ? Pour la comprendre, il faut admettre que l'absolutif, précisément parce que dans l'énoncé mono-actantiel il n'est pas plus attaché à l'expression du patient excluant l'agent qu'à celle de l'agent excluant le patient, est en réalité le cas du *thème*, à savoir ce qui est d'abord posé et dont l'énoncé dit quelque chose. On comprend, certes, pourquoi les langues ergatives paraissent « passives » à ceux qui y constatent une même marque ou absence de marque chez le sujet de l'intransitif et chez l'objet du transitif. Mais précisément le vrai problème est ailleurs : tout énoncé posant un thème est conçu dans cette langue comme exprimant un procès intransitif, d'où le suffixe d'intransitif *-ɲu* quand le thème coïncide avec l'agent. Il reste à expliquer pourquoi alors le patient est l'ergatif. Il semble qu'il s'agisse ici d'un cas d'inversion casuelle, concevable dans une langue où un type privilégié de rapport lie, en les sélectionnant, deux cas de la déclinaison, l'ergatif et l'absolutif : si l'un d'entre eux est requis dans un type particulier d'énoncé, l'autre ne pourra que s'employer avec la fonction que le premier ne peut plus remplir, même si cette distribution des rôles paraît contraire à celle qui est courante.

M^{me} Paris tient à préciser que « ce dont on va parler » dénote une relation d'existence face à la prédication.

Reprenant la remarque de M^{me} Tchekhoff (dans sa réponse à M. Lejeune) sur une langue indonésienne, M^{me} Cartier signale que cette construction est la seule dont le sujet (obligatoirement pronominal) est toujours placé devant le verbe. Dans les autres constructions le sujet (nominal ou

pronominal) peut se déplacer. On a, entre autre, l'ordre de base V S O ou V O S. Dans ce dernier cas le sujet se trouve éloigné du prédicat. Le verbe peut, dans les deux cas, être *orienté* ou *non orienté*.

M^{me} Cartier interprète la construction évoquée par M^{me} Tchekhoff comme ergative parce qu'elle correspond à la définition formulée par M. G. Lazard¹ dans sa dernière communication. En effet, parmi les diverses formes pronominales, certaines sont des variantes sociolinguistiques. Par contre, d'autres varient selon les fonctions syntaxiques. On a ainsi des pronoms « nominatifs », « accusatifs » et « ergatifs »². Enfin, il faut distinguer, au moins, entre deux types de verbes « non orientés ». Ceux dont la non-orientation est la conséquence de la suppression de la marque de la voix, ce qui les rend disponibles à l'ergativité, et ceux qui sont orientés par statut³. Ces derniers ne peuvent recevoir de marque de voix. Les verbes « non orientés » ergatifs se combinent avec les *pronoms ergatifs*; les verbes « non orientés » non ergatifs, par contre, se combinent avec les pronoms nominatifs, ces deux types de pronoms fonctionnant comme sujet.

M^{me} Tchekhoff, répondant à M. Lejeune, s'explique sur la marque positionnelle de l'agent et signale pourquoi elle a écarté une telle éventualité de son schéma. Dans ce cas il doit se trouver près du prédicat; il y a alors une alternative : soit devant, soit derrière le prédicat. Le participant non marqué ou plutôt à marque zéro (appelé le 1^{er} participant parce que, dans un énoncé où il n'y en a qu'un, c'est celui qui apparaît en premier : avant l'agent) se distribue alors comme il peut autour du syntagme agent-prédicat. Par ex., dans un sous-système de l'indonésien : *x*, *pronom auteur marqué par la position, prédicat*. Ce schéma ne semble pas correspondre à la construction ergative parce que :

1. Déc. 1977, *Éléments d'une typologie des structures d'actance: structures ergatives, accusatives et autres*.

2. Cf. A. Cartier, « De-voiced transitive verb sentences in Indonesian », in F. Plank, *Towards a theory of grammatical relations*, Academic Press, à paraître.

3. Cf. A. Cartier, « Verbes orientés et non orientés », in *Cahier linguistique d'Asie Orientale*, 1978.

a) il donne prépondérance dans la hiérarchie à l'agent qui occupe la seule position obligatoire vis-à-vis du prédicat;

b) l'autre participant à fonction de signifiant zéro, étant non marqué, doit, pour que sa fonction soit comprise de l'auditeur, prendre une position voisine du prédicat aussi; et les deux arrivent au même résultat — voisinage du prédicat nécessaire — pour des raisons opposées. En résumé, le syntagme « agent-prédicat neutre + non agent mobile » ressemble plus à un énoncé en construction accusative où la modalité voix n'existerait pas. Pour ce sous-système de l'indonésien, il vaut mieux faire l'économie d'une interprétation par la construction ergative et considérer l'ensemble comme relevant du schéma n° 3 où aucun participant n'est marqué, avec spécialisation d'auteur pour le pronom;

c) typologiquement, nombre de langues, austronésiennes ou non austronésiennes, présentent en l'absence de toute marque, tant pour le prédicat que pour les deux participants, tant l'auteur que celui qui subit l'opération, une spécialisation *auteur* pour le pronom, surtout s'il est des deux premières personnes, ce qui se comprend (cf. Benveniste : la 3^e personne c'est la « non-personne »). Cette interprétation semble d'autant plus correspondre à la réalité des faits indonésiens, que le schéma « x, pronom auteur », segmentalement non marqué, ne s'emploie qu'aux deux premières personnes, l'énoncé préférentiel étant, pour la 3^e, une forme passive à diathèse¹.

A M^{me} Cartier M^{me} Tchekhoff répond que dans les langues examinées, la position des participants n'est pas pertinente. D'une façon générale, les permutations y sont plutôt d'ordre stylistique. Le prédicat se trouve plutôt à la fin ou au début de l'énoncé qu'entre deux participants.

A MM. Pottier, Touratier et Hagège, M^{me} Tchekhoff répond qu'elle définit, en effet, l'ergatif par un critère non morphologique (morphologique = signifiant du signe), mais par un signe segmental, la marque du cas ajoutée au signe lexical.

Par ailleurs, le cas à marque zéro (appelé non-agent) fait partie du paradigme. Dans aucune des langues envisagées,

1. Ces renseignements viennent de son informateur, M. Sjahril NURSAL de Medan, Sumatra, puis Djakarta, et de l'Ambassade d'Indonésie à Paris. Cf. aussi Tchekhoff, « The Economy of a Voice-neutral Verb : an Example in Indonesian » in *Proceedings of the 2nd. Eastern Conference on Austronesian Languages...*, à paraître.

il n'est fait d'un radical asyntaxique (comparable par ex. au 1^{er} membre de nos composés savants gréco-latins) puis qu'il apparaît dans la chaîne parlée au même titre que les autres cas (ou syntagmes marqués par un indicateur de fonction) qui peuvent apparaître dans la langue examinée. Mais ce cas est celui — normalement de désinence zéro — dont le signifié a pour fonction de présenter la relation avec le prédicat d'aucun des autres cas présents dans le paradigme, c'est-à-dire qu'il n'est ni agent, ni bénéficiaire, ni lieu, ni instrument, etc., suivant les langues. Le seul signifié de ce signifiant zéro est d'être impliqué dans l'opération prédicative, ceci sans que son orientation par rapport au prédicat — qu'il soit auteur ou victime — soit spécifiée par lui-même (cf. *B.S.L.*, 1973).

Il semble donc qu'il suffisait d'opposer ces deux cas, agent et non-agent (ce dernier appelé 1^{er} participant ou SUJET, cf. *infra*) puisque, pour qu'il y ait paradigme, il suffit qu'il y ait deux unités qui s'opposent. Ceci n'empêche pas l'existence de tous les autres cas auxquels il n'est fait allusion qu'épisodiquement.

D'autre part, M^{me} Tchékhoïff reconnaît qu'il y a partout des prédicats ou des verbes où plus d'un participant est obligatoire, bien au-delà même du SUJET et de l'agent (cf. l'oubykh où certains verbes prennent un grand nombre de spécifications intra-verbales, en plus de celles qui apparaissent dans la chaîne), mais, après Martinet, elle a appelé langues à sujet celles où, quelle que soit la catégorie prédicative, aucun prédicat ne peut apparaître normalement sans au moins un participant. La construction ergative offre un participant à marque zéro, dont la fonction est « impliquée dans l'opération prédicative ». La dénomination « participant à marque zéro » est sans aucun doute meilleure que celle de participant non marqué ou participant zéro, car il y a une grosse différence entre signifiant zéro et pas de signifiant du tout (cf. Tchekhoff, *Aux fondements de la syntaxe: l'ergatif*, PUF, coll. « Le linguiste », 1978). Ce participant est appelé de diverses manières par les auteurs (absolutif chez Dixon pour le dyirbal, nominatif en grammaire traditionnelle du géorgien, etc.), mais il s'agit toujours d'un cas membre du paradigme qui prévaut dans la langue examinée.

Répondant à MM. Perrot et Pottier, M^{me} Tchékhoïff précise que s'il y a, comme en dyirbal, diathèse véritable à partir de l'ergatif, l'orientation des deux participants à l'opération

verbale est donnée par le verbe, tant pour l'énoncé de base en construction ergative que pour l'énoncé diathétique dérivé. Par suite, il semble bien que la situation en dyirbal soit la suivante : on peut interpréter le 2^e participant — ailleurs agent — comme simplement 2^e participant marqué, par opposition au SUJET ou participant non marqué, le contenu sémantique de cette opposition indiquant simplement pour chacun des participants « un engagement (dans l'opération prédicative) qui n'est pas celui de l'autre » (M. Perrot). En d'autres termes, le contenu de la fonction du 2^e participant serait « quant au 2^e participant » (M. Pottier).

Cependant, pour ces questions, la seule information de M^{me} Tchekhoff vient de DIXON, *The Dyirbal Language*, ce qui ne lui paraît pas suffisant pour avoir une opinion personnelle autorisée, d'autant plus que le même verbe dérivé à diathèse spécifique à l'ergatif, lorsqu'il est accompagné de pronoms au lieu de participants nominaux, n'effectue *pas* de renversement de la situation pour la voix ; p. ex. :

<i>ŋaɖa ŋinuna balgan</i>	je « te frappe » (ex. 70, p. 66)
« je » « te » « frappe »	DIXON

<i>ŋaɖa balgalɣapu</i>	« je frappe (x) laissé en suspens »
« je » prédicat + voix	dans une suite d'énoncés (énoncé
« frappe »	98, p. 70 DIXON)

c) *ŋinda banɪju* « tu viens » (ex. 29, p. 60 *ibid*)
« tu » « viens »

<i>ŋinda ŋayguna balgan</i>	« tu me frappes » (ex. 31, p. 60
« tu » « me » « frappes »	<i>ibid.</i>)

<i>ŋayguna balgan</i>	« (x) me frappe » (ex. 96, p. 70
	<i>ibid.</i>)

Comme en tongien, les pronoms portent en eux-mêmes leur fonction, soit agent non marqué (*ŋaɖa* « je », *ŋinda* « tu ») soit patient marqué (*ŋayguna* « moi », *ŋinuna* « toi »). Donc ce n'est pas le couple oppositif verbe de base — verbe dérivé seul qui effectue le renversement de voix, il semble que ce soit le couple nom + verbe, et non pas pronom + verbe.

Quoi qu'il en soit, M^{me} Tchekhoff se borne à signaler ces faits pour le dyirbal, sans en tirer de conclusions pour la structure de la langue.

SÉANCE DU SAMEDI 20 MAI 1978

Présidence de M. Raymond SINDOU, Président

Membre présents : M^{mes} Bader et J. Fernandez et MM. Caprani, A. Crépin, J. Faublée, L. Fleuriot, H. Galvagny, C. Gouffé, G. Lazard, M. Lejeune, Margueron, J. Perrot, J. Roudil, A. Rousseau, Ruhlmann, B. Rybak, H. V. Séphiha, R. Sindou, P. Valentin et C. Watkins.

Invités : M. Abderrahim Youssi.

Excusés : M^{mes} Martinet et Meder; MM. Benezech, De Lamberterie, Galand, Hagège, Martinet, Sauvageot, Tilby et Veyrenc.

Élections. Sont élus membres de la Société : M. Pascal Vernus, M. Alex Leukart et M. Heiner Eichner.

Présentation. M. André ROMAN, maître-assistant d'arabe à l'Université de Provence, qui achève une thèse intitulée « Étude de la phonologie et de la morphologie de la *koinè* arabe », auteur de nombreux articles sur la linguistique arabe et le traitement informatique de la langue arabe, ainsi que sur la poésie arabe et sur l'islamologie (présenté par MM. Paul Garde et Christian Touratier).

Annonces. M. Lejeune fait circuler le t. II des *Études de linguistique et de philologie arméniennes* d'Antoine Meillet, présenté lors de la dernière séance. Il considère que ce travail est incomplet car les responsables de cette édition n'ont réuni que les articles qui contenaient le mot *arménien* dans leur titre. On doit également signaler que l'index dressé par M. Mokri est bourré de fautes en ce qui concerne l'arménien et mal fait pour les autres langues. Malgré ses imperfections, conclut M. Lejeune, ce volume sera utile.

Exposé. M. André CRÉPIN, *Importance prosodique de la syllabe en vieil-anglais*.

La syllabe joue un rôle capital en vieil-anglais, mis en évidence par la graphie des manuscrits, la métrique, la morphologie, le témoignage des grammairiens anglo-saxons.

(Les onze premiers vers du poème de *Beowulf* fourniront

la plupart des illustrations; un document sera distribué en séance).

Les scribes tendent à regrouper les syllabes deux par deux, sauf pour les monosyllabes volumineux par la structure (..V̄ ou ..VC) et la fonction : procédé de copiste, qui tient compte du tempo et qui ne contredit pas l'analyse linguistique.

Définition prosodique de l'hémistiche. Trois éléments : 1) Le volume parfait de l'hémistiche correspond à celui de trois syllabes prominentes. Une syllabe prominente porte un accent fort ou intermédiaire, a une voyelle longue ou se termine par une consonne; elle est notée par 2. Jeu des masses 2 et 2-1. Importance des éléments faiblement accentués. Corrélation entre volume métrique, matrice syntaxique et schème formulaire. — 2) La ligne mélodique peut se découper en quatre paliers, les deux derniers correspondant aux deux dernières syllabes. — 3) Les hémistiches sont réunis deux à deux par l'allitération et, en contrepoint, par la syntaxe et le volume.

Le volume syllabique explique et limite certaines variations morphologiques : présence / absence de -u (sunu / hand), syncope (egesa), contraction (fēos / feohes), svarabhakti (burg / buruh), quantité de la voyelle en syllabe fermée (ātor / attor).

Prennent part à la discussion MM. Valentin, Lazard, Lejeune, Fleuriot, Faublée et Perrot.

Pour M. Valentin, l'exposé de M. Crépin prouve une fois encore qu'il faut retourner aux manuscrits, dont beaucoup d'indications précieuses ont été négligées par les éditeurs.

Les procédés métriques mixtes que l'exposé met en évidence suggèrent que le *Beowulf* atteste un stade transitoire entre une métrique surtout allitérante et une métrique fondée sur le « poids » ou « volume » des syllabes. On est tenté de mettre cette situation en rapport avec la tendance à l'isochronie syllabique que connaissent à un moment ou un à autre toutes les langues germaniques, et qui a certainement commencé à se manifester bien plus tôt qu'on ne croit généralement.

Dès lors, *þēod* pourrait fort bien être compris comme une syllabe artificiellement « surlongue », ce qui ne serait pas en contradiction avec le sens. Et *hū ðā* pourrait être interprété comme une sorte d'anacrusse, où le poids syllabique joue un rôle tout à fait secondaire.

Quant aux prépositions identifiées comme proclitiques,

elles n'ont rien d'étonnant; il y en a p. ex. dans l'alémanique de Notker (XI^e siècle). L'interprétation proposée de *cyninga*, d'abord étonnante, pourrait être justifiée par le fait que *-ing* est peut-être encore assez autonome en v.a. pour qu'une coupe syllabique *cyn-inga* soit concevable, avec un accent secondaire sur le suffixe.

M. Lazard demande si cette poésie était récitée ou chantée. Chantée, répond M. Crépin, et certaines théories modernes supposent des silences comblés par la harpe.

La première question de M. Fleuriot portait sur l'utilisation pour les besoins de la métrique de variantes d'un même mot et si ce fait, bien constaté en brittonique, était général dans les langues germaniques.

Sa deuxième question portait sur l'accompagnement musical du texte. M. Crépin ayant évoqué l'accompagnement à la harpe, M. Fleuriot fait remarquer que les «lais bretons» étaient surtout accompagnés de harpes et de rotes, et se demande si ce n'est pas là un des caractères de l'ancienne poésie remontant à une époque très reculée.

M. Lejeune rappelle les trois siècles supposés entre la composition et le manuscrit du poème, d'où de probables écarts d'interprétation prosodique.

M. Faublée est heureux d'avoir entendu un exposé très philologique et confirme que dans son secteur — le malgache — les manuscrits, parfois copiés sous la dictée, peuvent refléter la prononciation des dictants.

M. Perrot aimerait voir établie une relation plus nette entre cette métrique et la structure linguistique de la langue en cause.

La séance est levée à 19 heures.

SÉANCE DU SAMEDI 17 JUIN 1978

Présidence de M. Raymond SINDOU, Président

Membres présents : M^{mes} Bader, Halpern, Huynh-Armanet, Martin, Vildé-Lot et de Wangen-Blau; M^{lle} Meder et MM. Cartier, Charachidzé, Culioli, Drenovac, Ferlus, Galand,

Gouffé, Gsell, Hagège, Haudricourt, Hollyman, Kochanowsky, de Lamberterie, Lampach, Lazard, L'Hermitte, Margueron, Meier-Brügger, Millet, Perrot, Pognan, Rousseau, Rybak, Sauvageot, Séphiha, Sindou, Touratier.

Invités : MM. J. J. Castot et A. Youssi.

Excusés : MM. J. L. Benezech, D. Cohen, M. Darbord, Faublée, M. Lejeune et R. Tilby.

Présentations.

M. Pierre DIMON, docteur de 3^e cycle, qui s'intéresse à la traduction automatique de l'allemand et est actuellement chercheur au service de linguistique de l'Université Pierre et Marie Curie (présenté par MM. Y. Millet et P. Pognan).

M. de CARVALHO Paulo, docteur de 3^e cycle, assistant de latin à l'Université de Bordeaux-III (présenté par MM. Paul Burguière et André Rousseau).

M^{me} Catherine FUCHS, chargée de recherche au C.N.R.S. (présentée par MM. Haudicourt et Hagège).

M. Junji KAWAGUSHI, attaché de recherche au C.N.R.S., docteur d'État avec une thèse sur « *Avoir et il y a en français* » dirigée par M. Moignet (présenté par MM. Benezech et Séphiha).

M. PERNASKA, lecteur d'albanais à l'I.N.L.C.O., Professeur à l'Université de Tirana, qui prépare une thèse d'État sur *l'énoncé en albanais* sous la direction de M. Culioli (présenté par MM. Culioli et Gsell).

Élections. Sont élus membres de la Société : M^{me} Catherine Fuchs et MM. Pierre Dimon, de Carvalho Paulo, Junji Kawagushi, Pernaska et André Roman.

Annonces. L'administrateur annonce la création de la revue *Études Linguistiques* du Département de Linguistique de l'Université de Niamey (Niger). Ces études ont pour but « de promouvoir celle des langues parlées sur le continent africain et plus particulièrement au Niger ainsi que l'approfondissement des théories linguistiques, sans exclure les travaux portant sur des langues d'autres groupes linguistiques ».

M. L'Hermitte évoque la vie et la carrière de notre collègue Alexandre Issatschenko, décédé le 19 mars dernier à Klagenfurt (Autriche), et dont la biographie est en quelque

sorte à l'image des événements qui ont secoué l'Europe depuis près de 70 ans. Né à Saint-Petersbourg le 21 décembre 1910, A. Issatschenko suit ses parents qui quittent la Russie en 1920 et s'établissent finalement à Klagenfurt. C'est là qu'il fera ses études secondaires; il fréquente ensuite l'Université de Vienne où il est notamment l'élève du prince N. Troubetzkoy (dont il deviendra, en premières noces, le gendre), de P. Kretschmer, de K. Bühler. A. Issaschenko séjourne à Paris en 1933-1934 et suit les cours d'A. Meillet et d'A. Vaillant; c'est alors qu'il devient membre de notre société. L'année suivante il étudie à Prague et est élu membre du Cercle linguistique de cette ville. De retour à Vienne, il enseigne à l'Université comme lecteur de russe tout en préparant une thèse de dialectologie slovène. L'Anschluss l'amène à gagner la Yougoslavie où il est nommé Privat-Docent à l'Université de Ljubljana. En mars 1941 il gagne la Slovaquie mais ne peut y enseigner... Après la fin de la guerre il sera successivement professeur aux Universités de Bratislava, puis d'Olomouc, et enfin directeur de la Section de linguistique de l'Institut correspondant de l'Académie des Sciences de Tchécoslovaquie. Visiting Professor aux États-Unis à partir de 1967, il est en vacances en Autriche quand surviennent les événements d'août 1968 en Tchécoslovaquie; il ne regagnera pas ce pays et sera finalement invité à exercer comme professeur dans la patrie de sa jeunesse : une nouvelle Université est justement créée à cette époque à Klagenfurt. C'est là que, jusqu'à sa mort brutale, il assumera d'importantes fonctions scientifiques, pédagogiques et administratives.

Le nom d'A. Issatschenko est lié à d'innombrables études, articles, travaux, consacrés à la description et à l'analyse du russe, avec, notamment deux ouvrages généraux : *Grammatičeskij stroj russkogo jazyka v sopostavlenii s slovackim* (1954-1960) — l'une des premières expériences majeures de linguistique contrastive —, et *Die russische Sprache der Gegenwart* (1962). Mais ce savant a également donné d'importantes contributions sur le vieux russe, le slovène, le slovaque, l'allemand (A l'invitation de l'Académie des Sciences de la RDA il avait organisé au début des années 60 un groupe de jeunes linguistes chargés de préparer une grammaire moderne de l'allemand).

Unissant aux enseignements traditionnels des grammairiens russes, d'A. Meillet, d'A. Vaillant, les acquis de l'École

de Prague, A. Issatschenko a toujours su, dans ses travaux, conjuguer la finesse et la perspicacité du chercheur original et la rigueur et la solidarité d'un esprit rationnel, scientifique.

Exposé de M. Yves MILLET, *Pour une unification de la terminologie linguistique: le terme d'« aspect »*.

Le terme linguistique d'« aspect » est un calque du russe *vid*, mot qui s'applique, dans la grammaire du russe, comme dans celle de toutes les langues slaves, à un système d'oppositions, généralement dénué de toute ambiguïté quant à l'appartenance catégorielle de telle unité du lexique : est imperfectif tout infinitif capable d'être associé à un verbe de « phase », et *vice versa*, définition purement formelle des deux classes.

L'application postérieure du terme d'« aspect » à des oppositions qui ne sont pas justiciables de ce critère formel suppose une interprétation de l'opposition slave sur le plan du contenu, et, cela étant, la reconnaissance, dans d'autres systèmes linguistiques, de contenus que l'on croit apparentés à celui que l'on pense avoir identifié en slave.

L'extrême diversité des applications du terme d'« aspect » tentées depuis plus d'un demi-siècle montre qu'il n'existe guère d'unanimité quant à l'interprétation des faits slaves. Or, si, en slave même (et dans une même langue), une certaine diversité de comportement (au moins de surface) est évidente entre des unités lexicales relevant *indiscutablement* du même aspect, il est indispensable de rechercher sérieusement et avec la plus extrême rigueur le nœud qui fait véritablement l'unité de la classe. Seule cette exploration en profondeur de faits *réellement* aspectuels (tout le monde en convient) peut déboucher sur une clarification et une unification de la terminologie.

Le problème abordé ici est celui des triades tchèques (dont on trouve l'équivalent dans toutes les langues slaves) dont chacun des deux membres, perfectif et imperfectif, a un comportement différent en ce qui concerne le complément de temps :

A) pf. *vzpomenuli* v t_5 za t_0 t_5 « obtention en t_5 d'un certain niveau de clarté dans le *souvenir* au prix d'un effort couvrant l'intervalle t_0 t_5 les différents niveaux de clarté constituant une *ordre* dont les membres extrêmes sont inclus respectivement en t_0 et en t_5 ».

B) ipf. *vzpominání od t_0 do t_5* « niveaux variables de l'effort en vue de A dans l'intervalle $t_0 \xrightarrow{\quad} t_5$ ».

C) pf. *zavzpominání si od t_0 do t_5* « obtention en t_5 d'un certain degré de saturation dans l'effort, les différents degrés de saturation constituant un *ordre* dont les membres extrêmes sont inclus respectivement en t_0 et en t_5 ».

Des définitions encore plus rigoureuses de A, B, C, seraient :

B) « Somme S de concepts non ordonnés, chaque élément de S étant inclus 1) dans un des membres et un seul d'un ordre 0'' (voir *infra*), 2) dans un des membres et un seul d'un ordre 0, qui s'écrit ($t_0, t_1 \dots t_5$) ».

A) « Ordre 0'' de concepts, chaque membre de 0'' incluant des éléments de S, tandis que les bornes de 0'' sont incluses chacune et respectivement dans celles de 0'' ».

C) « Ordre 0' de concepts, chaque membre de 0' étant un élément de S, tandis que les bornes de 0' sont incluses chacune et respectivement dans celles de 0'' ».

On voit que, de toute façon, le contenu notionnel d'un perfectif est un *ordre* dont les bornes sont incluses dans celles d'un ordre d'instant : la différence entre A et C tient au fait qu'en C les membres de l'ordre exprimant le contenu verbal sont des *parties* de l'ordre temporel alors qu'en A l'ordre exprimant le contenu verbal est *relativement* indépendant de l'ordre temporel, d'où le complément de « vitesse moyenne », du type « en tant de temps », avec des « retours » possibles en arrière et des « paliers », excluant toutefois le passage à zéro.

Nous pensons qu'il est fâcheux de parler d'« aspect » pour désigner autre chose que cette opposition fondamentale entre une classe d'éléments non ordonnés parties d'instant et un ordre, dont importe principalement l'inclusion de ses bornes dans les bornes de l'ordre temporel.

Prennent part à la discussion MM. Kochanowsky, Culioli, Rybak et Hagége.

M. Kochanowsky croit que dans la conscience du slavo-phone tout verbe est bi-aspectuel. Il constate que tous les exemples avancés par M. Millet confirment sa définition de l'aspect, qui ne se limite pas au seul perfectif. Avant de formaliser il faudrait dire dans une langue humaine ce qu'est l'aspect.

M. Culioli demande à M. Millet pourquoi il n'a pas construit un modèle topologique au sens mathématique du terme.

M. Rybak remarque que si on cherche à formaliser il faut le faire selon des normes topologiques impliquant une algèbre et que le formalisme ici présenté est en contradiction avec celui des mathématiques.

M. Hagège admet qu'on ait quelques difficultés à surmonter pour comprendre ce type d'exposé qui exige une certaine préparation. Certes, le formalisme est efficace, mais on est parfaitement en droit en tant que linguiste de choisir parmi les symboles que d'autres sciences mettent à notre disposition.

La séance est levée à 19 heures.

SÉANCE DU SAMEDI 18 NOVEMBRE 1978

Présidence de M. Raymond SINDOU, Président

Membres présents : M^{mes} F. Bader, A. Cartier, J. Fernandez, C. Tchekhoff, I. Vildé-Lot, Veyrenc; M^{lles} A. Chanet, Mazaudon; MM. A. Culioli, L. Galand, C. Gouffé, C. Hagège, A. G. Haudricourt, G. Kassai, J. Kawaguchi, Kochanowski, C. De Lamberterie, Lazard, Y. Lecerf, M. Lejeune, Moïnfar, C. Margueron, J. Perrot, B. Rybak, S. Sauvageot, H. V. Séphiha, R. Sindou, J. Veyrenc, Zemb.

Invité : M. B. Michailovsky.

Excusés : MM. Benezech, D. Cohen, M. Darbord, Gsell, Tilby, Tukia, Vernus.

Présentations. Sont présentés en vue d'une prochaine élection :

M. Jean Marcel COURTHIADE, étudiant en linguistique (présenté par M^{me} de la Fontinelle et M. R. Sindou).

M. Georg BOSSONG, Docteur en Philologie, Privatdozent à l'Université de Heidelberg, lecteur d'allemand à l'Université de Tours, chargé de conférences à l'Université de Paris-XIII (section d'espagnol). Spécialité : Philologie romane et linguistique générale. A publié *Los Canones de Albateni* à Tübingen (1978) et a sous presse *Les problèmes de la traduction de l'arabe en espagnol à l'époque de Alphonse X le Savant (1221-1284)*. (Présenté par MM. Roudil et Séphiha).

M. Jean MARGAIN, chargé de recherche au CNRS, chargé de cours à Paris-III (hébreu) et chargé de conférences de philologie samaritaine à l'EPHE (IV^e section). Auteur d'une thèse de 3^e cycle qui vient de paraître, *Essais de sémantique sur l'hébreu ancien*. A traduit le manuel d'araméen samaritain de L. H. Vilsker, *samaritjanskij jazyk*, qu'il publiera bientôt (présenté par MM. D. Cohen et Séphiha).

M. Georges PINAULT, élève de 4^e année à l'E.N.S. (présenté par M^{me} Bader et M. O. Masson).

M. Yves DUHOUX de l'Institut de linguistique de Louvain (présenté par M^{me} Bader et M. M. Lejeune).

M. Bernard CERQUIGLINI, assistant d'ancien français à l'Université de Paris VIII, qui prépare une thèse d'État sur les *Problèmes de l'énonciation en ancien français* (présenté par MM. Culioli et Kawaguchi).

M. Klaus STRUNK, de l'Institut für allgemeine und indogermanische Sprachwissenschaft der Universität München (présenté par M^{me} Bader et M. O. Masson).

M. Bernd SPILLNER, professeur titulaire de philologie romane et de linguistique générale à l'Université de Duisburg. Sa thèse de doctorat : *Symmetrisches und asymmetrisches Prinzip in der Syntax Marcel Prousts. Ein Beitrag zur Geschichte des französischen Prosastils*, Meisenheim, 1971. (Présenté par M^{me} et M. Veyrenc).

M. Boyd MICHAILOVSKY, attaché de recherche au CNRS (présenté par MM. Haudricourt et M^{lle} Mazaudon).

M^{lle} Hélène GANEVAL, licenciée d'anglais avec certificat de phonétique générale, diplômée de grec moderne, qui va soutenir une thèse de 3^e cycle sur *Motivations et apprentissage de l'anglais chez les adultes non-spécialistes* (présentée par MM. Tarabout et Fónagy).

Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative de l'université de Paris X, associé au CNRS (présenté par M^{me} S. Platiel et M. Moïnfar).

Annonces. L'administrateur annonce la tenue prochaine, les 18, 19 et 20 janvier 1979, du 4^e Colloque de Linguistique à l'Université de Paris-Vincennes (Département de Linguistique générale).

L'administrateur annonce la création récente de la Société d'Histoire et d'Épistémologie des Sciences du Langage,

dont il présente le premier *Bulletin*, n° 00 de juin 1978. Siège Social : École Normale Supérieure (Section d'espagnol) de Saint-Cloud (2, avenue du Palais).

L'administrateur annonce la tenue prochaine, le 25.11. 1978, d'une journée d'études à l'Université René Descartes. Thème général : *Langues et Linguistique ; rapports théorie-faits*. — Table ronde : *Pour qui et pourquoi on décrit ?*

L'administrateur annonce que le XII^e Congrès de la *SOCIETAS LINGUISTICA EUROPAEA* aura lieu à Jérusalem du 20 au 24 août 1979. Le Comité d'organisation est composé de nos confrères Mira Rothenberg, Nimrod Barri et Haiim Rosén.

M. Galand signale que, contrairement à ce qui a été annoncé, la prochaine réunion du G.L.E.C.S. aura lieu le 22 novembre et non le 29.

M. Kawaguchi annonce le décès de notre confrère Gérard Moignet et présente la note nécrologique suivante.

« Le 10 juillet dernier, nous avons perdu en Gérard Moignet une des figures les plus éminentes de la linguistique française et un des maîtres de l'ancien français. La mort l'a surpris en Suède alors qu'il travaillait à un nouvel ouvrage sur la linguistique systématique du français. Il n'avait que 66 ans. Il a été enterré à Portbail en Normandie le 22 juillet.

Gérard Moignet a commencé sa carrière d'enseignant à Nice en 1939. En 1950, il part pour Alger où il commence sa carrière universitaire. Après son doctorat en 1957, il est maître de conférence et professeur de philologie. Le 6.12.1958 il est élu membre de notre Société. C'est en 1961 qu'il est nommé à Strasbourg. En 1965 il revient à Nice pour ouvrir la Faculté des Lettres et occupe la chaire de philologie. Son entrée à la Sorbonne date de 1971, année où il devient professeur de linguistique à l'U.E.R. de langue française.

En tant que chercheur, Gérard Moignet était un de ceux qui ont le plus contribué aux études de linguistique française dans l'optique de Gustave Guillaume. Et ce qui frappe le plus dans toute son œuvre scientifique, c'est l'heureux mariage du souci d'un philologue toujours à la recherche d'une observation de plus en plus fine, et du souci d'un linguiste théoricien guillaumien désireux d'aller le plus loin possible dans l'interprétation systématique des faits observés.

Sa thèse, *Essai sur le mode subjonctif en latin post-classique et en ancien français* (Publ. Fac. Lettres d'Alger, 1959),

élaborée sous la direction de R.-L. Wagner, a profondément marqué l'histoire de l'étude sur le subjonctif, par l'utilisation systématique de la technique d'analyse guillaumienne d'un côté, et par la dimension du corpus dépouillé de l'autre. Sa thèse complémentaire, *Les signes de l'exception dans l'histoire du français* (Droz, 1959, 2^e éd. 1973), est également un ouvrage qui a fait date en ce qu'elle a offert un des modèles les plus parfaits de l'étude philologico-linguistique dans le domaine français.

Aussi importante est sa contribution sur *Le pronom personnel français. Essai de psycho-systématique historique* (Klincksieck, 1965) qui a apporté une nouvelle lumière sur un problème fort controversé.

On peut distinguer chez Gérard Moignet un certain nombre de thèmes qui reviennent tout au long de ses activités scientifiques.

1^o La catégorie du verbe a toujours été un des thèmes favoris du linguiste : parti de l'hypothèse guillaumienne de la chronogénèse, il a examiné en détail divers problèmes dans ce domaine : modes et temps, voix et aspects, personne verbale, etc. L'année de sa mort a vu apparaître une nouvelle hypothèse concernant la voix verbale qui l'a amené à accorder aux deux verbes *avoir* et *être* le statut de classificateurs de la catégorie verbale.

2^o La catégorie de la personne était et reste un problème fondamental en linguistique guillaumienne, avec les nombreuses polémiques qu'il a suscitées. L'observation extrêmement minutieuse de la morphologie pronominale a permis au linguiste, notamment dans son étude sur le pronom personnel français déjà citée, de restructurer cette catégorie d'après la distinction forme prédicative / forme non prédicative. Il s'est également intéressé au problème de l'unipersonnel *il*, notamment dans *L'unipersonnel avec thème nominal en ancien français* (Mél. Rostaing, 1964), et dans quelques autres articles.

3^o La distinction forme prédicative / forme non prédicative est une distinction très opératoire qui fonctionne dans les couples : *non/ne* en anc. fr., *si/se* en anc. et en moyen français, *quoi/que*, *moi/je*, etc. Chacun de ces couples a été l'objet d'une étude précise.

4^o Un des concepts fondamentaux de la linguistique guillaumienne est celui de la subduction. C'est une opération

qui est créatrice de nouveaux sémantismes dans les vocables. Jusqu'à Gérard Moignet, ce concept restait assez flou. Or dans le dernier ouvrage, laissé sous forme de manuscrit, mais qui va bientôt voir le jour, intitulé *La Systématique de la Langue Française*, il développe longuement ce concept, qui devient enfin un concept opératoire avec un statut bien défini.

Si on parcourt le recueil d'articles : *Études de psychosystématique française* (Klincksieck, 1974), on s'étonnera de la diversité des sujets traités, diversité qui, cependant, laisse apparaître les thèmes centraux qui ont toujours intéressé le linguiste et auxquels il s'est consacré jusqu'à sa mort.

On doit aussi à Gérard Moignet une *Grammaire de l'ancien français* (Klincksieck, 1973), devenue tout de suite après sa parution un ouvrage de référence classique. Derrière la description claire et détaillée de l'ancienne langue, qui montre la profonde science qu'en avait l'auteur, on aperçoit la vision non moins profonde et systématique du langage.

Gérard Moignet a fondé, en 1978, le *Centre d'Études de Linguistique Systématique (CELS)* dont il a été le directeur et auquel il a confié la mission de poursuivre la recherche guillaumienne. C'est dans ce cadre que l'œuvre de Gérard Moignet lui-même sera également continuée. Y participent aussi tous ceux qui l'ont connu et apprécié, sur le plan scientifique et, dans une mesure non moindre, sur le plan humain. Personnellement, nous avons perdu en lui notre maître le plus cher.»

M. De Lamberterie a le regret d'annoncer le décès, survenu en octobre 1978, de M. Haïg Berbérian, membre de la Société depuis 1932. Né en Turquie en 1897, M. Berbérian fut d'abord attiré par la politique. Une fois ruinés les espoirs qu'avait pu nourrir l'Arménie à la fin de la première guerre mondiale, il s'installa en France et se consacra à une activité d'homme de lettres. Il fut l'ami d'É. Benveniste et de M. G. Dumézil, qui faisaient volontiers appel à son érudition prodigieuse en tout ce qui touchait à l'Arménie. Quand, en 1964, fut lancée la nouvelle série de la Revue des Études Arméniennes, il apparut que nul n'était qualifié plus que lui pour assumer la charge de secrétaire de rédaction; tâche écrasante, qu'il remplit avec dévouement et compétence jusqu'à ses derniers jours.

Élection de la Commission des Finances. Sont élus membres de la commission des finances, en vue de l'examen des comptes de l'année écoulée, MM. Haudricourt, Margueron et Sauva-geot.

Notule. M. Raymond SINDOU, « *Pagensis* » dans le domaine provençal.

Pour les dictionnaires français *pāgānus* « habitant d'un *pāgus* », en étant venu à signifier « païen », aurait été remplacé au sens propre par *pāgē(n)sis*, qui apparaît chez Grégoire de Tours. La substitution du suffixe de gentilice *-ēnsis* à son concurrent *-ānus* n'est pas impensable en soi, elle l'est pour le Midi de la Gaule, où le *pāgānus* est un humble *uillānus*, le *pāgēnsis* un paysan de haute classe, classe juridique et sociale s'entend. Là dessus il y a accord unanime des textes et des documents du Moyen âge avec les patois modernes. On ne se mésalliait pas entre les deux classes, que seuls peuvent confondre les gens des villes et surtout des traducteurs imprécis. En catalan, et par suite en ancien castillan, le *pages* est de la plus humble condition, car l'histoire de *pāgus* n'y a pas été la même qu'en gallo-roman.

Exposé. M. Yves LECERF, *Problèmes quantitatifs soulevés par l'étude de certaines constructions de coordination de type répétitif en français.*

1. On s'intéresse d'abord à certaines constructions de coordination strictement répétitives du type « et seulement », « je dis bien », etc.

Soit une phrase de base quelconque (par exemple : « Pierre retrouvera ta voiture à Bordeaux ») et soit un segment continu quelconque découpé dans cette phrase (« ta voiture ») : il est souvent possible d'utiliser l'opérateur « et seulement » pour créer une nouvelle phrase correcte comportant une répétition identique du segment choisi (« Pierre retrouvera *la voiture*, et *la voiture* seulement, à Bordeaux »; « Pierre retrouvera *la voiture*, je dis bien *la voiture*, à Bordeaux »; « Pierre retrouvera *la voiture*, et seulement *la voiture*, à Bordeaux »).

Il arrive aussi que le segment choisi soit « répétable » par certains des opérateurs de la famille, à l'exclusion des autres (le segment « ta » : « Pierre retrouvera *ta* et seulement *ta* voiture à Bordeaux » : mais non pas « Pierre retrouvera *ta* et *ta* seulement voiture à Bordeaux »). Il arrive également que le segment choisi ne soit répétable que fractionné (ex. :

le segment « retrouvera ta » qui se répère en « Pierre *retrouvera* la et *retrouvera* seulement la voiture à Bordeaux »). Il arrive enfin que certains segments choisis ne soient pas répétables du tout, dans le cadre de l'emploi d'une liste d'opérateurs donnés.

Aucun critère strictement formel jusqu'ici connu ne permet de prévoir *a priori* si un segment sera « répétable » ou non. Certains segments d'apparence très simple ne sont pas répétables. D'autres segments, qui semblent des assemblages grammaticaux hétéroclites, sont « répétables ». Exceptionnellement même, il y a répétabilité pour des segments composés de plusieurs mots et d'une fraction de mot.

L'hypothèse d'une exploration expérimentale extensive du phénomène soulève des problèmes quantitatifs assez inattendus; même en excluant le fractionnement des mots, le nombre de segments quelconque que l'on peut découper dans une simple phrase de 30 mots est égal à 465; on voit que pour examiner la répétabilité des segments de seulement 10 phrases de 30 mots, relativement à 4 opérateurs de répétition différents, il faudrait faire travailler un sujet parlant pendant presque deux mois ouvrables, à raison de 40 heures par semaine, en supposant que ce sujet parlant puisse soutenir le rythme de travail écrasant d'un examen de cas de répétabilité à chaque minute.

2. On veut dans cette communication proposer certains éléments de solution permettant d'approcher la définition d'une règle strictement formelle, et ensuite en tirer diverses conséquences théoriques concernant les constructions de coordination en général. Sur un plan plus abstrait, la distinction entre chaînes « répétables » et « non répétables » permet en outre d'introduire une typologie des chaînes continues non syntagmatiques.

Prennent part à la discussion MM. Rybak et Zemb.

Pour M. Rybak, à imiter les « briseurs d'atomes » en se faisant « briseurs de phrases » on risque d'aboutir, sans que la nécessité en paraisse impérative en linguistique, à des « *poussières de charme* » pourrait-on dire par comparaison avec les « *particules de charme* » de la microphysique structurale. Cette gestion de la phrase analytiquement désubstantialisée par des « bus » (*et seulement...*) informatiques d'adressages constitués en graphes d'adresses ou systèmes d'indexation s'effectue selon une procédure générative de décalage (ou pas

incrémental) à droite pour l'élément de répétition, ce qui revient à une diagonalisation formée d'évidence par les « constituants —1 » de M. Lecerf. Ayant supprimé signifié et signifiant et n'ayant conservé que la fonction d'adresse, on aboutit à une impossibilité de classement des significations, de même, disons, que l'ensemble de toutes les fonctions continues et discontinues n'est pas un ensemble bien ordonné. De surcroît sur l'exemple (en 02*) du « morbleu » qui est dit impossible : 1^o il est en fait possible si l'on veut bien se référer à ce que serait la phrase citée dans le cadre d'une vitupération en style populaire, soit : Pierre (*je dis bien* (...) Pierre !) récupérera le ... morbleu ! ... plus souvent son argent ! 2^o le jugement du « possible » fait retour obligatoire au système des signifiés sans lequel, l'homéomorphie entre le système linguistique considéré et sa logique intéro-externe cessant d'exister, un système de charabia (ou bruit) se développe.

Ce commentaire étant fait, M. Rybak ajoute qu'il aimerait savoir si l'exemple du « et seulement » est parti de l'expression, très utilisée en logique mathématique et en mathématiques : si et seulement si... dont la représentation écrite conventionnelle est *ssi* et qui représente un connecteur logique, plus précisément un implicateur de condition exclusive.

M. Zemb remarque :

1. L'introduction de niveaux hiérarchiques et de regroupements semble prouver que cette linguistique des « adresses » ne se caractérise pas par l'abandon du formel en sus de l'abandon du sémantique, mais par la *réintégration de l'analyse grammaticale* (ce qu'il saluerait).

2. Il ne semble pas que la découverte des endroits de rupture et des segments à reprise soit totalement inédite. L'étude des *pauses* (dans le débit normal et dans le débit pathologique) a dressé des inventaires exploitables à cet égard. Pareillement, l'étude de l'emplacement possible des *incises* et celle des *appositions* en général semble devoir permettre l'économie d'enquêtes fastidieuses et manifestement impayables.

3. On pourrait mettre en doute l'*homogénéité* du phénomène de la « répétabilité » et préférer à son repérage systématique sa ventilation selon les fonctions (emphase, rectification, reprise du fil après digression, etc.). Au lieu de composer le corpus expérimental à partir d'énoncés réels à *n* termes

et à *m* segments, on vérifierait des hypothèses sur des *types* à travers des applications variées. Le traitement monographique semble moins risqué que l'introduction d'une donnée profonde qui aurait jusqu'à présent échappé aux analystes. P. ex., au lieu de se limiter au constat du refus de *ton et seulement ton numéro*, on prendrait en considération la formule canonique *ton numéro et seulement le tien*. L'examen de chaque cas paraît plus prometteur à cet égard que le nivellement de phénomènes divers à fins de calcul.

La séance est levée à 19 heures.

SÉANCE DU 16 DÉCEMBRE 1978

Présidence de M. Raymond SINDOU, Président

Membres présents : M^{mes} F. Bader, O. Kapeliuk, Löffler, I. Vildé-Lot; et MM. A. Crépin, M. Darbord, Drenovac, Cl. Gouffé, Cl. Hagège, G. Haudricourt, J. Herman, C. de Lamberterie, M. Lejeune, Cl. Margueron, M. Meier-Brügger, J.-L. Perpillou, J. Perrot, J. Roudil, B. Rybak, S. Sauvageot, H. V. Séphiha, R. Sindou, J. Veyrenc, J.-M. Zemb.

Invité : M. Féry.

Excusés : MM. Benezech, D. Cohen, Faublée, Galand, Gsell, Johannet, G. Lazard et R. Tilby.

Élections. Sont élus membres de la Société : MM. Jean Marcel Courthiade, Georg Bossong, Jean Margain, Georges Pinault, Yves Duhoux, Bernard Cerquiglini, Klaus Strunk, Bernd Spillner, Boyd Michailovsky, M^{lle} Hélène Ganeval et le Laboratoire d'Ethnologie et de sociologie de l'Université de Paris-X.

Annnonce. L'administrateur annonce que M. Joseph Herman, professeur à l'Université Eötvös de Budapest, fera une conférence le lundi 18 décembre 1978 à 19 h. à l'Institut d'Études Linguistiques et Phonétiques, rue des Bernardins. Titre : « Du latin aux langues romanes : problèmes théoriques de la différenciation ».

Assemblée générale

Rapport financier concernant l'exercice 1978. Au nom de la Commission des finances, M. Margueron donne lecture du rapport.

Après avoir pris connaissance des comptes présentés par le Trésorier, M. Veyrenc, la Commission des finances a arrêté les comptes de la Société pour l'exercice 1978 selon les plans suivants :

RECETTES

1.1. Vente des publications (Klincksieck).....	91 414,21
1.2. Vente des publications (Peeters).....	15 550,00
1.3. Cotisations et rappels.....	98 455,16
1.4. Droits versés par Dawson.....	779,76
1.5. Subvention du CNRS.....	18 000,00
1.6. Coupons.....	55,00
1.7. Intérêts versés par la CASDEN.....	14 231,60
Total.....	238 485,70

DÉPENSES

2.1. Facture Bontemps (BSL) (acompte).....	90 000,00
2.2. Facture Servant-Crouzet.....	1 411,20
2.3. Facture Gestetner.....	132,53
2.4. Frais réglés à Klincksieck.....	3 180,00
2.5. Frais de secrétariat.....	1 800,00
2.6. Frais de fonctions.....	3 000,00
2.7. Frais de séances.....	200,00
2.8. Dépenses de gestion.....	5 962,14
2.9. Frais de comptes et divers.....	172,60
2.10. Baisse sur titres.....	10,67
Total.....	105 869,14

<i>Il apparaît donc un excédent des recettes de.....</i>	238 485,70
	—105 869,14
	132 616,56

La balance des comptes s'établit ainsi :

Disponible de 1977.....	1 858,28
Dépôts et titres au 30.XI.1977.....	207 632,06
Excédent de la balance 1978.....	132 616,56
Avoir total.....	342 106,90

Cet avoir est actuellement représenté par :

Espèces.....	000 000,00
Compte chèques postaux.....	18 105,93
Compte bancaire (Société générale).....	19 155,52
Titres (Société générale).....	608,41
Part nominale à la CASDEN.....	70,00
Dépôts et intérêts à la CASDEN.....	215 952,83
Solde créditeur chez Klincksieck.....	88 234,21

COMMENTAIRE

La facture Bontemps pour le *BSL* de 1977 (tome LXXII) s'est élevée à 142 693,59 F. Sur cette somme, la Société a versé dans les premiers mois de l'année des acomptes se montant au total à 90 000,00 F, en utilisant d'une part le produit des ventes effectuées pour son compte par la Maison Peeters dans le courant de 1977, et d'autre part les cotisations (1978) de ceux de ses membres qui ont acquitté leur dette envers la Société dans les délais réglementaires.

Pour régler à l'imprimeur du *BSL* 1977 (tome LXXII) le solde de sa facture (soit 52 693,59 F), la Société attend de pouvoir enfin disposer de son solde créditeur bloqué chez Klincksieck depuis le 1^{er} avril 1978, solde qui représente dans sa grande majorité (environ 80 %) la part de 50 % qui lui revient sur les ventes du *BSL* 1976 (tome LXXI).

Malgré ce sérieux inconvénient, la situation financière de la Société peut être considérée comme stable, et elle a permis d'entreprendre dans l'immédiat la réimpression de l'un des titres de sa Collection (Pierre CHANTRAINE, « La formation des noms en grec ancien »), l'avoir déposé à la CASDEN correspondant sensiblement au montant des frais de fabrication et d'expédition du tome du *BSL* en cours de réalisation (1978, tome LXXIII).

C'est pourquoi, bien que le prix de la feuille d'imprimerie ait augmenté en 1978 de plus de 10 % et que l'augmentation à prévoir pour 1979 soit du même ordre, le Bureau estime suffisant de proposer une majoration de la cotisation de l'ordre de 7 %, soit 160,00 F pour les membres individuels (au lieu de 150,00 F en 1978) et 320,00 F pour les collectivités (au lieu de 300,00 F en 1978).

Les Membres de la Commission des Finances

MM. A. Haudricourt, C. Margueron et S. Sauvageot.

Le Secrétaire, M. Lejeune, exprime la reconnaissance de la Société à son Trésorier, M. Veyrenc, qui s'acquitte de ses fonctions avec beaucoup de dévouement et d'efficacité.

Le rapport financier, et les conclusions qui en découlent, sont adoptés à l'unanimité.

Election du Bureau et du Comité de Publication pour 1979.

L'Assemblée générale adopte à l'unanimité moins une voix, soit 25 voix, les propositions du Bureau sortant, qui regrette le départ de M. Lejeune et celui de M. Séphiha retenu par des travaux urgents.

Bureau : Président : M. C. Gouffé.

1^{er} Vice-Président : M. C. Hagège.

2^e Vice-Président : M. R. Gsell.

Secrétaire : M. J. Perrot.

Secrétaire-adjoint : M. G. Lazard.

Administrateur : M. A. Crépin.

Bibliothécaire : M^{me} F. Bader.

Bibliothécaire-adjoint : M. C. de Lamberterie.

Trésorier : M. J. Veyrenc.

L'Assemblée générale adopte à l'unanimité (26 voix) la composition du nouveau Comité de publication :

MM. D. Cohen, C. Hagège, A. Haudricourt, M. Lejeune, J. L. Perpillou, A. Rygaloff et L. Wagner.

Calendrier des séances pour 1979.

Les séances de 1979 auront lieu aux dates suivantes : 27 janvier, 24 février, 24 mars, 28 avril, 26 mai, 23 juin, 17 novembre, 15 décembre.

Exposé. M^{me} Anne-Marie LOFFLER-LAURIAN, *Quelques aspects du discours scientifique.*

1. DÉFINITION DU DISCOURS SCIENTIFIQUE.

Ce que nous appelons discours scientifique est défini sur la base de la situation de communication. Les Émetteurs du message sont des chercheurs, ingénieurs ou (mais rarement) des techniciens spécialistes d'un domaine ou d'une branche d'un domaine des sciences exactes. L'intention de communication est dirigée vers leurs pairs*. Les Récepteurs du message sont également hautement spécialisés. Le support du message est, pour l'écrit, constitué de revues scientifiques, p. ex. *Journal de Physique*, *Bulletin de la Société Chimique de France*, qui ne sont pas vendues dans les kiosques à journaux**. Certains documents de travail (rapports, p. ex.) peuvent être assimilés. — Le contenu du message est mis en jeu par le support.

* Intention différente pour le discours de vulgarisation, le discours pédagogique, etc.

** Contrairement à *La Recherche* p. ex., d'un niveau pourtant élevé, ou à *Sciences et Vie*, accessible à tous.

2. QUELQUES CARACTÈRES DE CE DISCOURS.

2 A. *Ambiguïtés.*

Contrairement à certaines idées reçues, ce discours comporte de nombreuses ambiguïtés. Elles ne gênent pas la lecture par les scientifiques spécialisés (en principe), mais elles sont gênantes pour une lecture automatique par ordinateur.

Exemples :

- | | | |
|-------------------|---|----------------------------------|
| — les parenthèses | { | de nomenclature |
| | | de renvoi à l'expérience décrite |
| | | de définition |
| — les virgules | { | de phrase |
| | | de formules |
| — les tirets | { | de ponctuation |
| | | de formules |

— unités lexicales complexes à distinguer des groupes {base+adjec^{ion}}.

2 B. *Schémas syntaxiques.*

Les structures syntaxiques sont simples et peu nombreuses. Fréquence particulière de :

- la forme présentatrice (par lexie invariable, par forme générique);
- la voix inverse ou « passif » (d'où réduction de l'actance).

2 C. *Aspect visuel et spatial.*

Le discours littéraire pratique une écriture linéaire, c'est-à-dire se déroulant sur un axe seulement. On peut dire le discours scientifique spatial dans la mesure où il utilise les deux dimensions de la surface-papier, et y représente parfois les trois dimensions de notre vision du monde matériel (ex. indices, barres, fractions; conventions d'écriture des macromolécules). Les équations, schémas, tableaux* posent un sérieux problème pour la saisie informatique.

Prennent part à la discussion MM. Rybak, Zemb, Perrot, Séphiha et Gentilhomme.

M. Rybak signale les travaux effectués au Centre de Documentation du C.N.R.S., rue Boyer, en vue de constituer

* Sur ce point, il y a convergence entre les textes scientifiques et les textes techniques.

un thésaurus en utilisant le système Pascal, et attire l'attention sur le *Bulletin signalétique du C.N.R.S.* Il estime en outre que le rôle de présentateur (type « voilà x ») du texte scientifique n'est pas sa fonction première. Le discours scientifique est avant tout démonstration. M^{me} L.-L. répond que le Centre de Documentation, qu'elle a visité il y a deux ans, poursuit des objectifs différents des siens et réalise des fiches qui donnent le *résumé* des textes, alors que l'I.L.F., organisme où elle effectue ses recherches, entend saisir par l'informatique des textes scientifiques dans leur entier.

M. Zemb apporte un complément d'information sur ce Centre de Documentation. Depuis un an environ on tente d'y analyser les textes non plus en vue de fabriquer des *résumés*, mais bien en vue de permettre une *traduction automatique*. Il signale en outre que les techniques d'analyse du Centre de Documentation visent à conduire les rédacteurs à « ne plus écrire de charabia ». En effet, le *Bulletin signalétique* utilisait des *nominalisations* en masse (cascades de « de ... de ... de ... ») alors qu'avec un *verbe conjugué* (qui aurait un *sujet* et un *objet*) on aurait beaucoup moins de problèmes d'analyse.

M. Perrot regrette que la définition initiale par la *situation de communication* ne fasse finalement intervenir que l'émetteur et le récepteur, du moins dans le résumé distribué, et insiste sur la prise en considération du caractère *écrit* ou *oral* du discours (distinction particulièrement importante pour le discours de type pédagogique). Il pose également le problème de l'*objet du discours* à inclure dans la définition du discours scientifique. M^{me} L.-L. répond que son exposé ne traitait que du discours écrit, et, dans cette catégorie, plus précisément du discours scientifique hautement spécialisé. Elle rappelle que la définition du *support du message* indique qu'il s'agit d'oral ou d'écrit. L'intégration de l'*objet du discours* dans la définition semble tout à fait souhaitable, d'autant plus qu'il entrerait dans la définition des textes de type « hautement spécialisés » où le scientifique parle de son domaine. C'est très important car les ambiguïtés qui n'existent pas pour le lecteur, également spécialisé, apparaissent au moment du traitement automatisé.

M. Séphiha évoque le caractère plus ou moins *solidaire* des groupes lexicaux et reprend l'exemple de « acide » qui peut être suivi de « *sulfurique, nitrique, acétique*, etc. », mais aussi réduit à « acide » tout court, c'est-à-dire employé comme unité puisqu'on l'utilise pour les classements logiques des

chapitres de la chimie : « bases », « acides », etc. M. S. demande en outre si à partir d'abréviations comme VP, THF, CPV, etc. les chimistes ne créent pas eux-mêmes des verbes du type « vépiser, téhachéfiser, cépéviser », etc., et ainsi s'écartent du discours écrit pour retomber dans le discours quotidien avec ses ressources. M^{me} L.-L. répond que les mots « acides, bases, alcools, etc. » utilisés isolément le sont dans une optique pédagogique, ce qui correspond à une situation de communication différente de celle dont il est question ici. Il faut en outre distinguer entre la langue et le langage spécialisé : « acide » existe en langue et apparaît dans les dictionnaires généraux en vedette, mais un dictionnaire de type technique ne pourra donner que des unités composées « acide+n ». Quant aux verbes créés sur des abréviations, M^{me} L.-L. n'en a jamais rencontré dans des textes écrits, mais n'en rejette pas la possibilité au niveau oral. M. Zemb intervient pour signaler qu'à Grenoble (Centre de Traduction Automatique), ayant constaté l'impossibilité de trouver un « acide anciennement acétique, très sulfurique ou entièrement nitrique », on a jugé plus rentable (et non pour des raisons théoriques) de considérer ces groupes comme des unités.

M. Gentilhomme demande si l'on a rencontré des problèmes de synonymes liés à des terminologies datant d'époques différentes ou liés à la longueur qu'atteignent certaines désignations rendues ainsi imprononçables, et pose la question des *reprises anaphoriques*. M^{me} L.-L. ajoute que des synonymes sont en effet utilisés oralement (terme « vulgaire » désignant un corps chimique et non systématiquement, ainsi *chloroforme* ou CHCl_3 prononcé Céhachcéeltrois), mais ces synonymes ne se trouvent pas dans les revues « hautement spécialisées » où la formule développée est en général préférée (peut-être plus directement saisissable par le regard). Elle fait également remarquer que la longueur de certains termes entraîne effectivement un recours fréquent aux sigles. Quant aux reprises anaphoriques, elles restent à étudier à la suite des anaphoriques nominaux de présentation.

La séance est levée à 19 heures.

FONCTIONS GRAMMATICALES ET DIVERSITÉ DES LANGUES

SOMMAIRE. — On s'accorde généralement à admettre que phonèmes, monèmes et syntaxe sont différents d'une langue à l'autre. Leurs fonctions sont-elles universelles ? Les analyses proposées ici, appuyées sur des faits empruntés à des langues diverses, conduisent à penser que si les unités et leur agencement diffèrent d'un système linguistique à un autre, les fonctions qui se réalisent dans cet agencement ou « syntaxe » au sens le plus large (englobant toute la hiérarchie des niveaux) ne le sont pas moins.

Ce travail a pour but de proposer non une définition, mais une nouvelle — encore — interprétation du terme fonction¹ en linguistique. Cette interprétation sera celle de M. Jourdain : elle sera peu savante. Mais elle sera également large et souple, car elle devra pouvoir accommoder la grande variété des relations grammaticales², dont l'existence ne peut être niée dès qu'on sort de schémas linguistiques familiers, rassurants par cela même.

Pour présenter les fonctions³, il me faut remonter au cadre où elles s'inscrivent, c'est-à-dire à la syntaxe ou agencement des unités dans l'énoncé⁴. Étymologiquement, le terme syntaxe signifie « mise ensemble ». Cette « mise ensemble » peut être plus ou moins serrée. La syntaxe englobe la parataxe,

1. La lecture de l'excellent travail de mon collègue et ami Ch. Touratier (1977) sur les fonctions syntaxiques m'a conduite à y apporter ces quelques lignes, à titre de codicille pour ainsi dire ; celles-ci pourront élargir les conclusions de Ch. Touratier sur lesquelles nous sommes entièrement d'accord pour les schémas dont il traite.

2. Définitions courantes du terme fonction : *Larousse du XX^e siècle* 1930 : « exercice d'un emploi, d'une charge ». *Encyclopaedia Universalis* 1975 : « mathém. Dépendance dans laquelle se trouve une quantité dont la valeur est déterminée par celle que l'on peut donner à une autre... »

3. V. M. MAHMOUDIAN, 1969.

4. FRANÇOIS Denise, 1969, et HURTADO Alfred, *ibid.*

« mise à côté » ou juxtaposition des éléments de l'énoncé, et l'hypotaxe¹ ou subordination de ceux-ci. Mais quoi qu'il en soit, je m'en tiendrai à la notion de « mise ensemble », d'association d'unités, qui est fondamentale pour mon propos.

Cette appréciation de la syntaxe comme mise ensemble d'unités, à tous les niveaux, est plus large que la valeur qu'on lui donne habituellement. En effet, elle englobe, sans pour autant les confondre, deux niveaux d'analyse différents, la syntaxe des unités indépendantes, comme *le / chien / mange*, où chaque unité commute avec d'autres qui relèvent du même système sans déranger l'ordonnance de l'énoncé, mais aussi une « syntaxe dans la syntaxe » souvent appelée syntagmatique : là, les unités se combinent entre elles avant d'accéder au niveau hiérarchique de la syntaxe 1 décrite ci-dessus, — comme dans l'auxiliation verbale par exemple : que le verbe soit dit composé ou non, il doit être analysé comme un seul verbe « en bloc » dans ses rapports avec les autres éléments de l'énoncé, c'est-à-dire au niveau de la syntaxe 1².

Le terme de syntaxe est souvent réservé au premier de ces types d'agencement, mais on verra que, parmi les phénomènes que je vais étudier, il y en a qui débordent ce seul niveau d'analyse. Je me servirai donc du terme syntaxe au sens large décrit ci-dessus.

Il faut noter encore une deuxième rubrique où cette interprétation de la syntaxe élargie lui fait dépasser les limites qui lui sont généralement assignées : c'est l'acquisition du langage. Dans l'étude des faits d'acquisition, les auteurs distinguent avec raison un stade pré-syntaxique; ils gardent alors le terme de syntaxe pour une étape de développement plus tardif, celui où les unités se distinguent en uni- et pluri-fonctionnelles³, c'est-à-dire lorsque l'enfant, s'il fait partie d'une communauté linguistique à opposition verbo-nominale, commence à faire la différence entre les verbes et les non-verbes.

Mais on peut estimer au contraire qu'il y a syntaxe dès

1. V. MAROUZEAU, 1961, p. 166.

2. Un troisième niveau, celui de la composition et dérivation ou synthématique, ne nous arrêtera pas ici (v. MARTINET, 1967).

3. D'après un entretien particulier avec D. François. V. par exemple D. FRANÇOIS, 1977 et F. FRANÇOIS, 1978. V. aussi D. FRANÇOIS, *op. cit.*, p. 142 et suiv.

qu'il y a, dans le parler enfantin, des énoncés bimonématiques¹, avec deux termes « associés ». En effet, si l'enfant dit *yaourt bébé*, il ne veut pas dire la même chose qu'avec *yaourt* # *bébé* séparément. Le fait que l'enfant dispose d'unités qu'il peut *choisir* de prononcer en les associant suffit pour que, de cette association, surgisse un ensemble qui contient plus d'information que la somme des deux unités. Comme le dit D. François, « les énoncés bimonématiques... constituent une combinaison et non une addition d'éléments »².

Il y a donc mise en relation des deux unités; par suite il y a syntaxe, au sens que je viens de donner à ce terme. Quant au descripteur, il peut ne pas savoir de quel type de relation il s'agit, ceci ne fait rien à l'affaire. L'association des termes existe, elle ne dépend pas de ce qu'il en fait. Dire qu'il y a syntaxe à partir du seul moment où il y a une syntaxe qui se rapproche de celle de l'adulte, c'est-à-dire pour le français dès qu'elle reconnaît l'opposition verbo-nominale, pourrait, dans un autre cadre de recherches, être taxé d'ethnocentrisme.

Si donc, il y a, comme je le pense, syntaxe dès qu'il y a mise en relation, l'énoncé bimonématique, sans hiérarchie décelable, de l'enfant, relève bien de la syntaxe, mais sans qu'il soit possible pour le descripteur de dégager le type de rapports qui s'exerce entre les deux unités impliquées. Il ne faut pas oublier que la parataxe, ou juxtaposition des éléments de l'énoncé, fait partie de la syntaxe : parataxe ne veut pas dire absence de relations; comparons l'énoncé français familier *a)* « j'aurais su, je ne serais pas venu » avec un autre à subordination *b)* « si j'avais su, je ne serais pas venu ». En *a)* les relations existent, tout autant que dans l'énoncé *b)*, hypotactique. Elles sont seulement plus lâches en *a)* parce que linguistiquement non précisées, non explicites. Envisager la syntaxe sous un aspect élargi, comme je le fais ici, permet d'y réintégrer la parataxe, et de reconnaître qu'il existe une relation entre les deux membres d'un énoncé paratactique, avant même de pouvoir analyser celle-ci; ce qu'on pourra faire séparément, dans un deuxième temps.

1. *Ibid.*, p. 73.

2. *Ibid.*, p. 72.

Je vais tenter de montrer qu'on peut interpréter les fonctions grammaticales — au niveau 2 — et syntaxiques — au niveau 1 — comme représentant des types de relations entre les unités significatives d'un énoncé; en tant que telles, elles ne se correspondent pas forcément d'un schéma linguistique à un autre, pas plus que la syntaxe d'une langue n'est la même que celle d'une autre. Il n'est donc pas toujours possible d'en faire des catégories pré-établies.

Le linguiste peut constater une relation syntaxique avant de pouvoir la cerner, avant de savoir exactement à quoi sert cette relation dans l'élaboration du signifié global de l'énoncé, en bref, avant d'être en mesure d'en analyser la fonction. Des langues, étrangères aux schémas habituels du descripteur, peuvent présenter des relations syntaxiques qui lui paraissent étranges: il n'en faut pas moins les reconnaître comme telles dans leur réalité spécifique, même si l'on ne dispose pour elles ni d'une étiquette commode ni d'un conditionnement préfabriqué.

J'illustrerai mon propos par quelques exemples pour les deux niveaux d'analyse mentionnés plus haut, celui des compatibilités d'unités indépendantes, niveau proprement syntaxique au sens habituel du terme, et aussi celui de la syntagmatique. Je les appellerai respectivement niveaux 1 et 2.

Niveau 2.

La reduplication d'un monème exprime généralement l'intensif, et peut, en certains systèmes de langues, remplacer le distributif et le superlatif grammaticaux proprement dits; pour le superlatif, on en connaît des exemples en français parlé, ainsi que dans bien d'autres langues modernes comme l'italien, le russe, etc.¹.

Pour le distributif, on peut citer entre autres l'arménien classique et moderne, le copte², et aussi le kalispel³, langue amérindienne parlée dans l'état de Washington, aux États-Unis d'Amérique.

En copte, la reduplication est le seul procédé d'expression du distributif. En arménien⁴, celle-ci côtoie des formations

1. V. TCHEKHOF, 1978 b.

2. TILL Walter, 1970.

3. VOGT Hans, 1968.

4. MEILLET Antoine, 1913, § 132.

dérivées dont le schéma nous est plus familier. En voici pour mémoire¹ quelques exemples en copte tout d'abord :

kowi kowi « petit à petit » π -*oya* π -*oya* « un par un »
le un le un

m pe hoow pe hoow « chaque jour ».
dans le jour le jour

En arménien classique, le même procédé exprime l'intensif et/ou le distributif, suivant le contenu signifié des unités impliquées (ce qui est à mettre au dossier de l'influence de la sémantique sur la syntaxe). Par exemple dans

i kotmanc' kotmanc' « de tous côtés », ou encore
de côtés côtés

z - *patēh patēh telisn zatuc'anel*
accusa- favorable favorable endroits ↓ séparer
tif les

« séparer chacun des endroits favorables ».

Dans le premier exemple, la fonction de la répétition de *kotmanc'* « côtés » est à la fois intensive et distributive. Le second exprime le distributif exclusivement; celui-ci se dégage de la réduplication de l'adjectif « favorable », accompagnée du verbe « séparer ».

On peut dire que la fonction grammaticale de cet ensemble adjectif répété+choix du verbe est d'exprimer le distributif.

Dans les deux langues, et aussi en arménien moderne, il y a par ailleurs des classes d'unités que, lorsqu'elles sont répétées, leur sémantisme propre spécialise dans l'expression du distributif, en dehors de toute valeur d'intensif. Il en est ainsi des numéraux par exemple : arm. — *erku erku* « deux
deux deux

par deux », de même *hing hing* exprime « cinq par cinq »,
5 5

aussi bien que le composé *hingakan*.

En kalispel, la réduplication, partielle ou totale, présente diverses fonctions très importantes². Lorsqu'il s'agit d'un « nom »³, elle exprime le distributif et non le pluriel⁴ simple.

1. V, TCHÉKHOFF, 1978 b.

2. Hans VOGT, *op. cit.*, p. 1017.

3. L'auteur note que l'emploi des termes « noms » et « verbes » en kalispel y est tout relatif, et ne correspond pas aux valeurs qu'on peut leur donner dans les langues indo-européennes (v. H. VOGT, 1968, p. 1010).

4. L'expression du pluriel n'est pas obligatoire pour les « noms », mais

Par exemple le terme *sqallāmīx*^u « homme » ou « hommes » suivant le contexte, livre une forme à reduplication de la première syllabe *sqalqallāmīx*^{u1} « des hommes dispersés en plusieurs endroits ». De même, pour les « verbes », le même procédé de reduplication, s'il touche la racine toute entière, a pour fonction d'exprimer un pluriel distributif; celui-ci couvre à la fois le nom qui détermine le verbe et l'opération verbale elle-même. Par exemple,

kūlam « il travaille », mais *k^uəlḷkūlam*

« un homme travaille dans cet endroit, un autre dans cet autre endroit » etc.².

Par ailleurs, la reduplication partielle de la finale de la racine « désigne, dans les formes verbales, le développement d'une action vers un terme »³.

La reduplication initiale au contraire, d'ailleurs, combinée le plus souvent à d'autres changements morphologiques, exprime la diminution. Par exemple, à partir de *es - kūl - i* « il travaille », on forme *es - kūk^uəl - i* « il travaille un peu »⁴.

Il faut cependant noter que la reduplication du « nom » comme du « verbe » en kalispel ne correspond pas entièrement à celle que nous avons vue pour les langues examinées jusqu'ici : en effet, il y a unité accentuelle pour le produit de la répétition, ce qui en fait un composé, un syntème⁵ : mais le procédé est vivant, productif au niveau de la grammaire, au même titre que n'importe quelle autre sorte d'affixation. Ce qui est important pour notre propos, et qui justifie l'introduction de la reduplication en kalispel à côté de celle que nous avons vue pour d'autres langues, ce sont les diverses

s'exprime par le truchement du verbe, comme d'ailleurs en d'autres systèmes de langues, l'oubykh par exemple : en oubykh, « le pluriel du verbe est un fait pertinent », puisqu'il est seul à marquer le pluriel de son ou ses déterminants ; ceux-ci restent en effet, le plus souvent, au singulier dans la chaîne (v. TCHEKHOFF, 1978 a, p. 109 et suiv.).

1. VOGT, *op. cit.*, p. 1017.

2. VOGT, *op. cit.*, p. 1017.

3. De tels faits sont à rapprocher de certains suffixes/infixes aspectuels du hittite : en hittite, le même suffixe *-sk-* peut représenter la même action faite par dix hommes, ou au contraire un seul personnage au singulier répétant dix fois la même opération ; dans le premier cas, le verbe résultant est itératif, parce que répété, pluriel, dans le second, sa valeur est continue, parce qu'il est au singulier. Ainsi, la fonction de *-sk-* en hittite n'est pas celle que le suffixe présente dans d'autres langues indo-européennes. V. LAROCHE, E.P.H.E. 1976.

4. VOGT, *op. cit.*, p. 1018.

5. Il en est de même pour d'autres systèmes de langues, comme l'indonésien *besar* « grand », *besarbesar* « très grand », etc., v. TCHEKHOFF, 1978 b.

fonctions que celle-ci remplit; ces fonctions, tant pour leur expression que pour leur contenu, ne se rapprochent que de loin des fonctions grammaticales reconnues dans nos schémas familiers.

Il existe un autre procédé, voisin de la reduplication, et tout aussi fréquent en arménien moderne et déjà ancien : c'est la succession de deux termes sinon synonymes, du moins rapprochés par le sens, coordonnés ou simplement juxtaposés. Comme en latin, ce procédé apporte lui aussi un signifié intensif à l'ensemble des deux termes. Meillet en constate l'existence sans l'analyser¹.

D'une façon générale, l'arménien pratique volontiers la juxtaposition de termes de signifiés assez proches, pour les verbes aussi bien que pour les autres « parties du discours ». Ces procédés pourraient être appelés de simples effets de sens, s'ils n'étaient pas régulièrement employés à côté, ou à la place, de formations grammaticales régulières comme on l'a vu plus haut. Leur rôle dépasse donc pour l'arménien celui que peuvent avoir, en toutes langues, certaines rencontres heureuses stylistiques, qui apportent avec elles force, fraîcheur, voire même humour. Ici, le procédé va plus loin, et, comme nous l'avons vu pour la reduplication, ne peut être ignoré dans l'arsenal des fonctions grammaticales de l'arménien. La conjugaison des verbes, à l'aoriste surtout, illustre notre propos.

L'arménien classique présente trois temps conjugués de base, présent, imparfait, aoriste. La formation de l'imparfait relève du système du présent tant pour sa formation que pour son contenu aspectuel : les deux temps sont de valeur durative. C'est ainsi que l'opposition présent (imparfait) ~ aoriste présente deux valeurs :

- l'une temporelle, présent ~ passé;
- l'autre aspectuelle, duratif ~ non-duratif.

Chacune de ces valeurs est incluse dans le temps² correspondant, c'est-à-dire qu'en face du présent duratif, l'aoriste est de valeur aspectuelle obligatoirement non-durative.

1. V. MEILLET, 1931, § 132.

2. Appelés « temps » par convention. On pourrait aussi bien les appeler « aspects ». En fait, ils sont les deux à la fois, puisque les deux valeurs, de temps et d'aspect, y sont inséparables. Cf. TCHEKHOFF, 1978, 1.16 et suiv.

En outre, — ici se séparent le présent et l'imparfait pour leurs contenus aspectuels respectifs —, au présent et à l'aoriste, le procès est présenté comme étant spécifique, défini, donc unique, donc clos, terminé. A l'imparfait, au contraire, l'opération verbale, durative, est également indéfinie et ouverte. Voici un exemple pour le présent, de valeur aspectuelle durative, le procès étant présenté comme défini, spécifique :

<i>ayl</i>	<i>es</i>	<i>ew</i>	<i>etbayr</i>	<i>im</i>	<i>haragat</i>	<i>ays - awr</i>
	nominatif		nominatif	adj. poss.	nomin.	accusatif
« mais »	« moi »	« et »	« frère »	« mon »	« germain »	« ce jour »
	<i>hrazarimk</i>		<i>i</i>	<i>k'ēn¹</i>		
	1 ^{re} pers. plur. prés. indic.			ablatif		
« nous prenons congé »	« de »	« toi »				
« Mais moi et mon frère germain aujourd'hui nous prenons congé de toi. »						

Voici maintenant un exemple d'un verbe à l'aoriste; l'opération verbale y est non-durative, mais également spécifique, définie, terminée :

(au moment de la destruction de la famille des Arsacides)

<i>tirec'in</i>	<i>ašxarhis</i>	<i>Hayoc'</i>	<i>azgn</i>
aor. 3 ^e pers. plur.	datif	gén. plur.	nominatif
(se rapporte	pays le	« des Arméniens »	« la famille »
<i>azgn</i> la famille)			

<i>Sasanay</i>	<i>Parski</i>
gén.	génitif
« Sasan »	« du Perse »

« la famille du Perse Sasan s'empara du pays des Arméniens ». Ce qui s'oppose à l'imparfait suivant :

<i>gund</i>	<i>kazmēr</i>	<i>i</i>	<i>Hayoc'</i>	<i>Mecac'²</i>
accusatif	imparfait		abl. plur.	
	3 ^e pers. sg. indic.			

« une troupe » « il formait » « à partir de la Grande Arménie »

1. AGATHANGE, 1909, § 27, l. 16.

2. V. ÉRICHÉE, 1957, chap. 1, p. 6, l. 1.

« Il formait une troupe à partir de la Grande Arménie ». La valeur aspectuelle de cette opération verbale est durative, le procès y est présenté comme ouvert, indéfini.

L'énoncé suivant présente, dans le même énoncé, trois aoristes suivis d'un imparfait coordonné :

<i>čogaw,</i>	<i>luac'aw,</i>	<i>ekn</i>	<i>ew</i>	<i>tesanēr¹</i>
aoriste 3 ^e sg.	aoriste 3 ^e aoriste			imparfait
	sing.	3 ^e sg.		3 ^e sing.
« il partit »	« se lava »	« vint »	« et »	« était vu »
« Il partit, se lava, vint et (dorénavant) était vu ».				

Mais il peut arriver que les auteurs cherchent à exprimer une notion aspectuelle à la fois durative et définie, spécifique. Or, on vient de voir que le verbe à l'aoriste est obligatoirement non-duratif. Il n'existe donc pas de paradigme qui puisse exprimer une notion à la fois passée, spécifique, et durative. La langue tourne alors la difficulté en employant deux verbes à l'aoriste tous deux, l'un indiquant le point de départ de l'opération, l'autre sa suite ou son arrivée. Par exemple, l'historien Erichée raconte une expédition guerrière précise qui a pris un certain temps, mais où l'imparfait ne convient pas parce qu'il s'agit d'une campagne spécifique. Il emploie donc deux aoristes complémentaires pour exprimer la valeur aspectuelle globale demandée par les événements :

<i>Xałač'ak'</i>	<i>gnac'ak'</i>	<i>y</i>	<i>- erkir</i>	<i>- n</i>	<i>Yunac'2</i>
aoriste	1 ^{re} pers.		accusatif	article	génitif
plur.			sing.	défini	pluriel
« nous avons » « nous avons » « vers la terre » « des Grecs »					
démarré »	marché »				

Autre exemple :

<i>ekn</i>	<i>bnakec'aw</i>	<i>i</i>	<i>Kap'arnaum³</i>
3 ^e pers. sg.			accusatif
aoriste	« à »		
« il vint » « il s'établit » « Kapharnaum »			
« Il vint, il s'établit à Capharnaum ».			

1. V. J. IX, 7 tiré de MEILLET 1913, § 120. V. aussi MEILLET 1962, p. 102.

2. ÉRICHÉE 1957, p. 9, l. 18.

3. Évangile selon saint Mathieu 4.35. La traduction date du v^e siècle (collectif).

C'est une traduction de l'Évangile d'après saint Matthieu relatant un voyage précis de Jésus. De même, on trouve souvent dans les textes *ekn hasaw* « il vint, il arriva », etc.

Comme le dit Meillet, les deux verbes juxtaposés forment alors une unité, allem. « eine Einheit »¹, et la fonction de cette unité, c'est d'exprimer la notion aspectuelle désirée par le locuteur. Les facteurs qui interviennent dans l'élaboration de cette fonction sont, dans la chaîne, le signifié de chacun des verbes impliqués, ainsi que leur temps grammatical, et, dans le système, les contraintes aspecto-temporelles du système verbal arménien en général. Cette fonction ne relève pas de la syntaxe proprement dite, mais de la « syntaxe dans la syntaxe », ou niveau 2, comme toute autre composition verbale. Des ensembles comme la juxtaposition de deux verbes à l'aoriste présentent en effet deux niveaux bien différenciés : au niveau 1, chaque verbe doit être analysé comme le centre syntaxique de l'énoncé. Aucun ne l'emporte sur l'autre dans la hiérarchie syntaxique. Là-dessus s'inscrit une autre fonction, de niveau 2 celle-ci, par laquelle c'est l'ensemble de ces deux verbes au même temps aoriste (et avec des signifiés compatibles avec leur mission) qui permet d'exprimer la valeur aspectuelle désirée, mais que chaque verbe ne peut rendre sans le secours de l'autre. Il s'agit là d'un procédé « de raccroc » si l'on veut, mais d'un procédé systématique qui ne doit rien à la recherche de l'imprévu, et doit être reconnu comme tel.

Voici encore deux exemples différents, de signifiés aspectuels qui s'établissent par les relations entre verbe et ses participants, en *avar*² cette fois. Les fonctions dont il s'agit sont essentielles pour le système linguistique examiné, et s'expriment à tous les temps. Contrairement à celles que nous venons de voir pour l'arménien, elles ne sont donc sujettes à aucune contrainte temporelle.

L'*avar*¹, langue du groupe NE du Caucase, présente une construction ergative³, et, à l'intérieur de celle-ci, au moins deux couples d'oppositions aspectuelles, a) général ~ perfectif

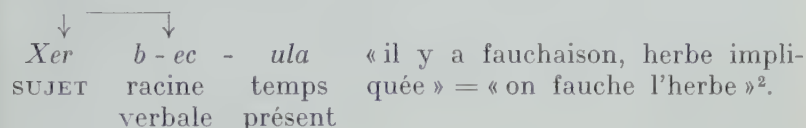
1. MEILLET, 1913, § 132, p. 116.

2. V. TCHEKHOFF, 1979, chap. 2.

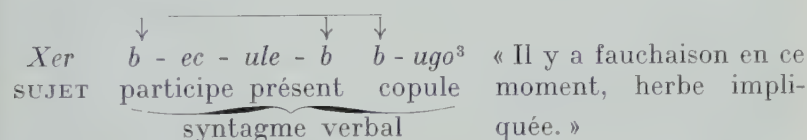
3. Rappelons que le schéma de base de la construction ergative est le suivant : participant non-agent non marqué, appelé sujet lorsqu'il est obligatoire, verbe neutre, agent marqué. V. TCHEKHOFF, 1978 a.

et *b*) général ~ duratif¹, compatibles entre eux. Ceci implique qu'un verbe peut présenter à la fois un aspect duratif et perfectif. En d'autres termes, le procès est envisagé dans son intégrité, il engage la présence de ses deux participants, *terminus a quo* agent, et *terminus ad quem* SUJET, mais il dure encore. Cette valeur de la combinaison des deux aspects est structurante pour la syntaxe des aspects en avar, comme on va le rappeler plus bas ici-même.

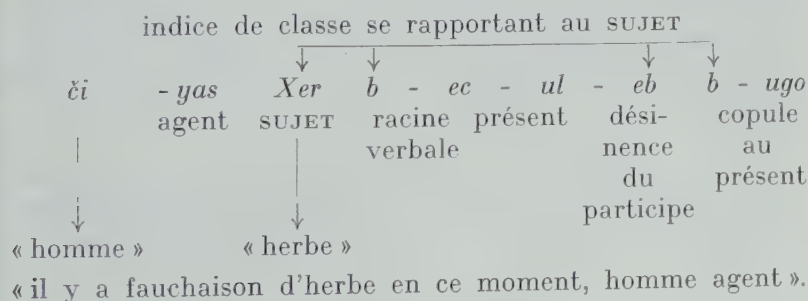
Examinons d'abord un énoncé de base², de type général non marqué pour les aspects :



L'indice *b-* préfixé au verbe se rapporte au sujet. L'énoncé ci-dessus s'oppose à l'énoncé d'aspect marqué, duratif, qui s'exprime par un syntagme verbal complexe avec copule et participe présent :



Ajoutons maintenant à l'énoncé duratif ci-dessus un aspect perfectif. Celui-ci, on l'a vu, s'exprime par la présence des deux participants dans l'énoncé⁴. Le SUJET y est déjà présent, il faut donc lui ajouter l'agent marqué comme tel :



1. V. TCHEKHOFF, 1970, 1.18 et 2.3, 14, 21 à 25 et *passim*.

2. V. TCHEKHOFF, *ibid.*, chap. 2.4, et suiv.

3. TCHEKHOFF, *op. cit.*, 2.21.

4. *Ibid.*, 2.23.

Au niveau 1, syntaxique proprement dit, l'agent *ëi-yas* possède sa fonction propre — celle d'être agent — fonction qu'il exprime par sa marque¹, la désinence *-yas*. Mais, au niveau 2, la présence de cet agent apporte une information supplémentaire — d'ailleurs pratiquement intraduisible en français —, celle du signifié aspectuel perfectif du syntagme verbal. Il n'y a pas de monème, pas de signe chargé de cette indication, mais il y a une fonction grammaticale de type 2 dévolue à la présence de l'agent dans ce type d'énoncé, par-delà sa fonction de niveau 1. Une telle relation entre le verbe et l'agent est une réalité de l'avar, si difficile soit-elle à saisir pour nous, locuteurs d'un système tout différent. Cette fonction ne doit pas être passée sous silence, malgré l'absence d'indicateur de la relation. D'ailleurs celle-ci peut nous sembler moins surprenante si nous lui donnons sa juste valeur fonctionnelle : ce mécanisme établit, à l'intérieur d'une construction ergative, une relation entre l'opération verbale et son agent. Cette fonction est essentielle et obligatoire dans les verbes bipersonnels de systèmes dits accusatifs, lorsque l'agent en est aussi le sujet. Un schéma à ergatif comme l'avar, au lieu de présenter une seule fonction *sujet-agent*, divise celle-ci en deux, l'une *SUJET*, l'autre *agent*. Par le truchement de l'aspect perfectif, l'avar, comme d'autres systèmes linguistiques de structure comparable², réintègre immédiatement l'agent au verbe. La question a été traitée ailleurs³, je n'insisterai pas plus longtemps.

On a donné les quelques exemples qui précèdent à titre d'indications de relations grammaticales qui peuvent exister régulièrement, systématiquement, en divers systèmes linguistiques; inconnues dans les langues indo-européennes qui nous sont familières, elles sont pourtant nécessaires dans les systèmes étudiés, et par conséquent doivent être reconnues.

Passons maintenant au niveau 1, celui des relations, des fonctions proprement syntaxiques. Nous donnerons quelques exemples de fonctions 1 en tongien, langue polynésienne, en kalispel et en avar.

1. V. TCHEKHOFF, 1978, 1.5.

2. V. par exemple TCHEKHOFF, 1979, 3.23.

3. *Ibid.*, 2.31.

Niveau 1.

Il n'y a pas en tongien¹ d'opposition verbo-nominale². Cependant, et d'une façon générale, on ne peut imaginer une langue où toutes les unités significatives possèderaient exactement le même statut. C'est une question d'économie linguistique³ : dans un système, les parties dépendent les unes des autres, elles peuvent donc difficilement ne pas être soumises à un certain type de hiérarchie. Celui-ci peut changer d'une langue à l'autre, mais le principe demeure : dans toutes les langues, il faut une hiérarchie entre unités de l'énoncé, et dans le système. Voilà un universal du langage qui n'est sans doute pas incompatible avec la prudence nécessaire lorsqu'on étudie les langues dans leur diversité. Donc en tongien comme ailleurs, il y a un clivage entre les unités significatives de la langue, mais celui-ci ne se situe pas entre verbe et non-verbe, mais entre plurifonctionnels et unifonctionnels⁴. Les premiers forment pour ainsi dire le gros du lexique, les deuxièmes correspondent très approximativement à quelques éléments qu'on pourrait appeler grammaticaux parce qu'ils sont en inventaire fermé, très limité, et qu'ils présentent toujours la même fonction⁵. Parmi les premiers, *ako*, par exemple « notion d'étude », s'il est accompagné d'une modalité temporelle, livre au présent '*oku ako* « il est impliqué dans l'étude », c'est-à-dire « il étudie » ou « il enseigne », suivant le contexte, et en vertu de la disponibilité du prédicat⁶. *Ako* précédé d'un unifonctionnel traduisible par un article défini, donne *e ako* « l'étude », « l'école ». Et ces syntagmes fonctionnent, *mutatis mutandis*, les uns comme des verbes, les autres comme des noms. En règle générale, ceci est vrai pour tous les plurifonctionnels. Tout se passe comme dans certains stéréotypes en français, où l'article donne à des énoncés entiers la fonction de noms : « un je ne sais quoi », « le qu'en dira-t-on ». Mais en français,

1. V. TCHEKHOFF, 1979, chap. 3.

2. V. MARTINET André, 1950.

3. V. du même auteur, 1955.

4. V. TCHEKHOFF, 1979, 3.2, 3 et 4.

5. V. TCHEKHOFF, 1979, 3.2., 3 et 4.

6. Le prédicat est neutre quant à la voix, et n'indique donc pas son orientation par rapport à son premier participant. La langue exploite cette disponibilité, pour faire servir le même « verbe » dans des contextes qu'il faut traduire soit par l'actif soit par le passif. V. TCHEKHOFF, 1978, 1, 12, et aussi 1979, 2.5 pour l'avar et 3.5 pour le tongien.

ces formations sont marginales, en tongien, elles sont la norme.

Dès lors, le syntagme *e ako* se comporte bien comme un nom et *'oku ako* comme un verbe. Mais que dire de ce que nous avons appelé article — pour *e* — et modalité temporelle pour *'oku* ? Leur fonction par rapport à leur déterminé dépasse celle de l'article et de la modalité temporelle du français par exemple. Le premier est un nominalisateur, et le second un prédicativisant. Ils expriment des fonctions 1 qui identifient d'abord, et entraînent ensuite les deux tranches antinomiques de l'énoncé; syntagmes « nominaux » et « verbaux » n'existent que par l'action de ces indicateurs des fonctions qu'ils commandent.

Il existe par ailleurs, en tongien également, un deuxième unifonctionnel prédicativisant, *ko*; je l'ai appelé présentateur¹. Il prédicativise un syntagme de type nominal déjà existant : *ko e ako* « c'est l'école, c'est l'étude »... Entre le présentateur et les modalités temporelles, les signes dont il s'agit sont différents, et les fonctions aussi, puisque les deux types de prédicats déterminés par ces deux unifonctionnels sont complémentaires au niveau de la phrase. Dire simplement qu'il s'agit de prédicativisants dans les deux cas n'est pas suffisant : une telle analyse effacerait leurs fonctions respectives; le présentateur entraîne un prédicat « nominal », plus souple mais non susceptible d'exprimer les temps, au contraire de l'autre type².

Notre examen de ces fonctions en tongien fait ressortir un problème plus général : j'ai classé la modalité temporelle prédicativisante parmi les fonctions proprement syntaxiques, parce qu'elle est double : au niveau 2, intra-prédicatif, elle est bien une simple modalité de type verbal, mais pour la syntaxe, c'est elle qui *fait* le prédicat, qui lui permet de jouer son rôle de centre syntaxique de tout l'énoncé. En effet, si on l'accole à un autre monème de l'énoncé, ce dernier devient le prédicat, et la phrase change entièrement, ordre des mots, fonctions, etc. Ainsi la modalité temporelle relève bien du niveau 1 proprement syntaxique. Dans la plupart des langues, le temps relèverait du niveau 2, intra-verbal. Rien n'empêche d'ailleurs de concevoir une langue où la fonction prédicativisante s'exercerait par le truchement d'une

1. TCHEKHOFF, 1979, 3.29.

2. Pour une analyse de leur complémentarité, v. *ibid.*, 3.38.

modalité temporelle intra-verbale. Ceci montre que la division entre grammatical et syntaxique elle aussi dépend de la spécificité des langues.

Le kalispel aussi possède un préfixe nominalisateur, qui forme des « noms » à partir de « verbes », par exemple *'itš* « il dormit » *sə'itš* « sommeil », *ménx* « il fuma » *səménx* « tabac », etc.¹. Le descripteur ajoute d'ailleurs que, d'une façon générale, « une grande partie des mots qui, dans une traduction française, seraient rendus par des noms, sont en kalispel des verbes »¹. Mieux, écrit-il² « les syntagmes « je suis ton chef » et « tu me pousses » ont... la même structure formelle... Dans les formes verbales bipersonnelles, l'agent de l'action (sujet en français) est conçu comme le possesseur de l'action, et [que] l'objet de l'action, la personne ou la chose affectée par l'action (régime direct en français) est conçue comme le sujet »³. Il s'ensuit que les verbes bipersonnels « pourraient aussi bien être rendus par des traductions possessives « son action de fumer », « son départ », « son sommeil » »⁴.

La méconnaissance des fonctions propres à tels énoncés en telles langues a souvent été l'occasion d'interprétations erronées parce qu'ethnocentriques, lorsque le descripteur tentait de trouver les fonctions dont il avait l'habitude, au lieu de celles qui commandaient les systèmes étudiés. On rencontre un exemple de ce type d'interprétation pour la question du parfait transitif en arménien classique et en vieux perse : les descripteurs, habitués à voir dans le paradigme du verbe un parfait conjugué au même titre que les autres temps, n'ont su reconnaître tout d'abord les relations fonctionnelles qui, d'une manière générale, existent entre transitivité et possession⁵, et ensuite les applications pratiques de cette relation en certains systèmes de langues. Nous pourrions reprendre pour le parfait de l'arménien classique, du vieux perse, du géorgien aussi⁶, la citation de Hans Vogt ci-dessus à propos du kalispel. Benveniste a montré⁷ d'une façon conclusive que pour l'arménien classique et le vieux perse,

1. VOGT Hans, 1964, p. 1010.

2. *Ibid.*, p. 1012.

3. Cf. VOGT Hans, *op. cit.*, p. 1012.

4. *Ibid.*, p. 1013.

5. V. ALLEN, 1964.

6. H. VOGT, 1971.

7. V. BENVENISTE Émile, 1952.

le parfait présente une construction possessive avec possédé au nominatif et possesseur au génitif. En voici un exemple, tiré de la démonstration de Benveniste : il met en parallèle l'expression de la possession

<i>nora</i>	<i>ē</i>	<i>tun</i>	« de lui est une maison »,
génitif	copule	nominatif	soit « il possède une mai-
pron.			son », avec la construc-
pers. 3 ^e sg.			tion du parfait transitif :
« de lui »	« est »	« une maison »	

comme dans

<i>nora</i>	<i>teseal</i>	<i>ē</i>	littéralement « de lui (génitif) est
comme	participe	copule	(copule) vu (participe) » = « il a
ci-	de		vu ».
dessus	<i>tesanem</i>		
	parfait		

Voici un autre exemple de cette même tournure, tiré de la traduction des Évangiles par Eznik¹; l'énoncé est ici au plus-que-parfait, dérivé du parfait et construit comme lui :

<i>Astucoy</i>	<i>z - mard - n</i>	<i>arareal</i>	<i>er</i>
génitif	accusatif	défini	participe copule
sing.			de
			<i>aṛnem</i>
			« créer »
			plus-que-parfait
« Dieu »	« l'homme »		« avait créé »

« Dieu avait créé (l'homme) »,

comme tout à l'heure « il avait une maison ». Le participe commute exactement avec le possédé dans l'énoncé qui exprime la possession², et l'objet du participe, ici « l'homme » à l'accusatif, reste en dehors du parallèle qui s'établit entre les deux énoncés, nominal et participial.

Reprenant les termes qu'a employés Vogt à propos du kalispel, en arménien classique, « l'agent de l'action (sujet en français) est conçu comme le possesseur de l'action... »³.

1. V. MARIÉS, 1959, n° 34.

2. MEILLET, 1913, § 130, parle alors d'un emploi impersonnel. Le participant au génitif, pour nous le possesseur, est alors appelé sujet logique.

3. V. VOGT, 1968, p. 1012.

Faute de reconnaître l'identité de la fonction de possession, qui préside à la construction du parfait en arménien classique et en vieux perse, l'interprétation traditionnelle y voyait une construction passive dont, sans doute en raison de quelque indiscipline bien localisée, l'agent se trouvait au génitif au lieu d'être à l'ablatif (accompagné pour l'arménien de la préposition *i*, lat. *ab*) comme le complément d'agent des autres passifs en ces langues.

On sait qu'en géorgien également, le parfait présente une construction possessive¹ d'un type semblable. Celle-ci est parfois appelée attributive², mais ici le parallélisme entre possessions nominale et verbale semble avoir été plus généralement reconnu.

Je terminerai en présentant une catégorie³ de monèmes en avar dont les fonctions ne correspondent à rien que nous connaissions dans les langues dites occidentales modernes. Ils semblent être à cheval, tant pour leur identité catégorielle que pour les fonctions qu'ils assument, sur plusieurs classes d'unités : les déterminants nominaux et verbaux, les adjectifs et les adverbes. Ce sont des formations non-verbales qui présentent un rappel du SUJET. Ce rappel⁴ est généralement réservé aux verbes ; on peut l'appeler indice de classe, car il varie suivant la classe référentielle du SUJET : *v-* préfixé, s'il s'agit d'un homme ; *y-*, d'une femme ; *g-*, d'un être non-raisonnable ou d'une chose ; *b-*. On en a vu quelques exemples plus haut ici même. Pour les verbes, ces indices de classe sont préfixés. Pour les participes, ils sont à la fois préfixés et suffixés. Quant aux formations qui nous occupent ici, elles sont exceptionnelles en ce qu'elles ne proviennent pas du verbe, et présentent néanmoins cet indice de classe du SUJET, mais cette fois suffixé à la racine ; ceci ne les empêche pas de commuter avec des adverbes invariables et régulièrement construits, c'est-à-dire sans indice de classe. On peut donc les définir comme des adverbes suffixés par l'indice de classe du SUJET de l'énoncé.

1. V. VOGT, 1971.

2. C'est ainsi que la nommait Vendryes.

3. V. TCHEKHOFF, 1979, 2.46 à 48.

4. Avec cependant quelques exceptions dont il est rendu compte en TCHEKHOFF, 1979, 2.47, mais qui n'interviennent pas dans le problème qui nous occupe ici.

Sémantiquement, ces formations indiquent toujours une précision dans l'espace. En voici quelques exemples :

$q'vaP - i \left\{ \begin{matrix} v \\ y \\ b \end{matrix} \right\}$ « homme, femme, être non raisonnable
« dehors » « dehors »,

comme dans

dun *q'vaPiv* *vuk'ana* « j'étais (homme) dehors ».
SUJET copule
à l'imparfait
« je » « dehors » « j'étais »

De plus, ces formations opposent l'indication du lieu sans mouvement, à la même avec mouvement :

dida *ask'u - v - e* *vač'a* « viens auprès de
superessif impératif moi » si l'on s'adres-
« sur moi » « auprès de »+ « viens » se à un homme.
mouvement

En outre, ces syntagmes peuvent être employés en tant qu'indicateurs de fonction ; ils commandent alors un nom au cas superessif, mais sans jamais s'accorder avec ce dernier, puisqu'ils conservent toujours l'indice de classe du SUJET exclusivement. En voici un exemple :

vac¹ - as - da *ce - b - e* *b - ač' - ana*
superessif mouvement racine impar-
non-raisonnable du verbe fait
non-rai-
sonnable
« le frère » « avant ou devant + « il est venu »
mouvement »

« il est venu avant ou devant le frère ».

Alors qu'en français, *avant* ou *devant* indiquent seulement la fonction du nom qui dépend d'eux, en avar, au contraire, ils font la liaison entre ce nom d'une part, et le verbe de l'autre — puisqu'ils sont nantis du même indice de classe, celui du SUJET. On peut dire qu'en français, *avant/devant*

1. *Vac* « le frère » est un nom de parenté à indice de classe préfixé, tout comme *yac* « la sœur ». Ils font partie des exceptions notées ci-dessus. Mais pour ces formations nominales, les suffixes ne sont pas productifs. Il s'agit de figements.

sont centripètes par rapport au nom qu'ils commandent, en avar au contraire, ils lui sont centrifuges :

français : *avant* / *devant le frère*

avar : (SUJET) *ce - b - e vacasda.*

Voici donc des formations qui, employées seules, commutent avec des adverbes — elles peuvent donc présenter le même emploi que ceux-ci —, sont en liaison avec le SUJET par l'effet de leur indice de classe, et peuvent commander un nom au superessif avec lequel ils ne s'accordent pas, et dont ils restent indépendants. Quant à leur formation, elle ne nous apprend rien sur leur identité : ce sont des formations primaires, faites directement sur la racine, et leur suffixe de classe est obligatoire. De plus, elles sont indéclinables. Ce ne sont donc ni des thèmes nominaux, ni de simples adverbes — qui existent par ailleurs en avar — puisqu'ils varient suivant le SUJET de l'énoncé, ni des racines verbales, puisqu'ils ne relèvent d'aucun verbe connu. Leurs fonctions sont donc multiples, indiquées à la fois par leurs emplois et leur morphologie : puisqu'il s'agit d'adverbes à indice de classe du SUJET, ce sont donc des déterminants du verbe qui font la liaison avec le SUJET, aussi, le cas échéant, avec un nom au superessif, dont cependant ils restent indépendants. On voit la complexité des fonctions soutenues par ces formations¹.

Ce qui précède n'est qu'un simple aperçu de quelques relations syntaxiques autres que celles qui peuvent prévaloir dans des langues qui nous sont plus familières ; ces exemples posent le problème des relations entre l'identité des unités significatives (plus souvent appelée leur nature)², et leur fonction. D'une façon générale, il est de bonne méthode de réintégrer dans la définition d'un monème les fonctions qu'il peut assurer : cette démarche méthodologique est

1. J'ai dit ailleurs (1979, 2.49) que, d'une façon générale, en avar, la complexité des formations signifiées pouvait sembler contrebalancer la neutralité du verbe quant à la voix, sa disponibilité, celle-ci restant entière et productive dans tout le système de la langue.

2. Je n'aime pas le terme de nature qui peut introduire toutes sortes de connotations provenant d'autres disciplines, et ne relève pas directement de la linguistique.

essentielle dans les langues où l'identité des unités est directement suscitée par leurs fonctions¹ — le lexique est alors formé tout entier de classes fonctionnelles, et non de catégories de monèmes préexistantes à leur contexte; mais cette même démarche est aussi nécessaire dans des langues à catégories² d'unités préétablies, comme dans nos langues dites occidentales modernes; c'est d'ailleurs ce que font les dictionnaires à un niveau élémentaire; cette recherche est d'autant plus salutaire que bien souvent les fonctions se ressemblent d'un système à un autre qui leur est voisin. Dès lors, il ne faut pas que le descripteur se trouve désarmé dès qu'il sort des schémas familiers, pire, aveugle à la spécificité du fonctionnement, donc des fonctions, de systèmes plus éloignés.

Si donc la fonction d'un monème fait partie intégrante de son « profil », et ce, en toutes les langues, cela revient à dire, non seulement que, pour cerner la valeur exacte des unités significatives³, il faut les remettre dans leur système — ceci n'a rien pour nous étonner — mais aussi que les fonctions ne sont pas des invariants; en d'autres termes, si on retrouve les mêmes fonctions d'un système à l'autre, c'est dans la mesure où ces systèmes se ressemblent, et non par une nécessité linguistique *a priori*.

On peut, dans l'explication des fonctions d'une langue, en rester à une classification très sommaire, si l'on pose par exemple qu'une unité significative d'un système donné peut être dominée par d'autres, ou leur être soumise, ou se placer au même rang, ou encore combiner les trois caractéristiques à des niveaux différents. Dès lors, on aura peu de chances de se tromper dans le classement qui pourra découler de ce point de départ : il sera sans doute universel, mais il n'apportera pas grand-chose à l'examen fonctionnel des systèmes; il ne donnera au descripteur aucune intimité avec ce qu'on pourrait appeler en termes métaphoriques le génie de la langue⁴. Mais dans une analyse plus fine, l'établis-

1. TCHEKHOFF, 1979, 1.3 et 4 et 3.2 à 4 compris.

2. Même dans ces langues, d'ailleurs, les catégories des monèmes sont définies d'après la majorité de leurs emplois.

3. En deuxième articulation, on sait que les phonèmes sont différents d'une langue à l'autre, mais leurs fonctions restent les mêmes (v. MARTINET, 1870, 3.1) quel que soit le système où elles s'inscrivent. Voilà encore un exemple du non-isomorphisme des deux articulations.

4. Cette expression est employée ici sur le plan linguistique et non littéraire.

sement des fonctions d'une langue se trouve *dans* cette langue, plutôt que dans un modèle extérieur à celle-ci.

De grands progrès ont été faits — en partie grâce à la linguistique fonctionnelle — dans l'étude et la description des langues : des points de vue, des méthodes, des techniques ont été apportés au linguiste, qui tous visent à lui permettre une meilleure analyse des systèmes confrontés, une plus grande indépendance, par rapport à ses cheminements subjectifs d'usager d'une autre matrice de pensée que celle qu'il décrit. C'est ainsi que la syntaxe et les unités de tous niveaux, significatives aussi bien que distinctives, ont déjà été reconnues comme étant différentes d'une langue à l'autre. Il restait à apporter le même point de vue à l'élicitation des fonctions. En d'autres termes, les unités, tant monèmes que phonèmes, s'organisent et se précisent dans et par leurs fonctions et leur syntaxe. Ceci implique que ces quatre rubriques dépendent, les unes au même titre que les autres, des systèmes dont elles relèvent, pour l'établissement de leur identité. Le descripteur doit tenir compte de cette diversité dans son analyse des structures linguistiques, non seulement pour l'établissement des unités, mais aussi lorsqu'il en dégage les relations; il ne doit pas s'endormir dans la certitude trompeuse qu'il trouvera forcément dans la langue qu'il décrit les mêmes fonctions que dans la sienne.

J'espère avoir montré que si les mots et leur agencement dans la phrase sont différents d'une langue à l'autre, les relations qui commandent cet agencement doivent l'être tout autant, et qu'il faut ajouter aux termes phonèmes, monèmes, syntaxe, celui de fonctions dans toute analyse d'un système linguistique.

Claude TCHEKHOFF.

BIBLIOGRAPHIE

- AGATHANGE, 1909, *Histoire d'Arménie*, édition critique du texte arménien par G. Tēr-M. St Kanayeanç', Tbilisi.
- ALLEN W. Sidney, 1964, « Transitivity and Possession », *Language* 40 n° 3, p. 337-343. U.S.A.
- BENVENISTE Émile, 1952, « La construction passive du parfait transitif », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* t. 48, repris in *Problèmes de Linguistique générale* 1966, Gallimard, p. 176-186.
- ERICHÉE, 1957, *Sur la guerre de Vardan et des Arméniens*, éd. critique du texte arménien par E.-Tēr-Minasean, Erévan.
- Évangile d'après Saint Matthieu, ve siècle. Traduction de MAŠTOC' et ses disciples.
- FRANÇOIS Denise, 1969, « Autonomie syntaxique et classement des monèmes », in *La Linguistique, Guide alphabétique*, Denoël, Paris.
- 1977, « Du pré-signé au signe », in *La syntaxe de l'enfant avant 5 ans*, chap. III, Larousse, Paris.
- FRANÇOIS Frédéric, 1978, *Éléments de linguistique appliqués à l'étude du langage de l'enfant*, Cahiers Baillière, Paris.
- HAGÈGE Claude, 1979, « Intonation, fonctions syntaxiques, chaîne-système, et universaux des langues » *B.S.L.*
- HURTADO Alfred, 1969, « Syntaxe » in *La Linguistique, Guide alphabétique*, Denoël, Paris.
- LAROCHE Emmanuel, 1976, *Cours de hittite*, École Pratique des Hautes Études, Sorbonne, Paris.
- MAHMOUDIAN Morteza, 1969, « Fonctions grammaticales », in *La Linguistique, Guide alphabétique*, Denoël, Paris.
- MAROUZEAU Jules, 1961, *Lexique de la terminologie linguistique*, 3^e éd. Geuthner, Paris.

- MARTINET André, 1950, « Réflexions sur le problème de l'opposition verbo-nominale », *Journal de Psychologie normale et pathologique*, janvier-mars.
- MARTINET André, — 1955, *Économie des changements phonétiques*. A. Francke, Berne.
- 1967, « Composition, dérivation et monèmes », in *Wortbildung, Syntax und Morphologie*. Festschrift Hans Marchand, Mouton, La Haye.
- 1970, *Éléments de linguistique générale*. A. Colin, Paris.
- MEILLET Antoine, 1913, *Allarmenisches Elementarbuch*, Carl Winter, Heidelberg.
- 1962, *Études de Linguistique et de Philologie arméniennes*, Bibliothèque arménienne de la fondation Calouste Gulbenkian, Lisbonne.
- PERROT Jean, 1979, « Fonctions syntaxiques, énonciation, information » *B.S.L.*
- TCHEKHOFF, 1978, a) *Aux fondements de la syntaxe : l'ergatif*, Presses Universitaires de France, Coll. Le Linguiste, Paris.
- 1978, b) « Effets de sens ou réalités linguistiques à systématiser ? » in *Journées de Syntaxe de l'U.E.R. de Linguistique générale et appliquée*, Université René Descartes, juin 1978.
- 1979, *L'ergatif en avar, langue du Caucase et tongien, langue polynésienne*, Publications de la Sorbonne, Klincksieck, Paris.
- TILL Walter, 1970, *Koptische Grammatik*, Leipzig 4^e éd.
- TOURATIER Christian, 1977, « Comment définir les fonctions syntaxiques ? » *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, t. 72.
- VOGT Hans, 1968, « Le kalispel », in *Le Langage*, Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, Paris, p. 1003-1022.
- 1971, *Grammaire de la langue géorgienne*, Universitets Forlaget, Oslo.

LE SCHÉMA GRAMMATICAL DE LA PROPOSITION

SOMMAIRE. — Dans « *Le coup partit* », on reconnaît un couple de deux termes, soit *A* (« le coup ») et *B* (« partit »).

Au sein du couple considéré **hors** dépendance, c'est le terme *A* qui occupe la position dominante, puisque c'est lui qui commande l'accord du prédicat (« *Le coup partit* » → « *Les coups partirent* »). On a donc $A = D(-\text{dép})$, c'est-à-dire « le terme *A* est le terme dominant du couple considéré **hors** dépendance ».

Mais au sein du même couple considéré **en** dépendance, c'est le terme *B* qui occupe la position dominante, puisque c'est lui qui commande la relation du couple avec l'environnement (« *Le coup partit* » → « *Il aurait fallu que le coup parle* »). On a donc $B = D(+\text{dép})$, c'est-à-dire « le terme *B* est le terme dominant du couple considéré **en** dépendance ».

On a corrélativement $A = d(+\text{dép})$, c'est-à-dire « le terme *A* est le terme dominé du couple considéré **en** dépendance », et $B = d(-\text{dép})$, c'est-à-dire « le terme *B* est le terme dominé du couple considéré **hors** dépendance ».

Il s'agit ici d'une relation dialectique, où chacun des termes du couple est à la fois lui-même et son contraire selon le rapport extérieur qui intègre ce couple. C'est à une telle relation de couple que l'on donne le nom de *dialexis*.

Les notions de *catalexis* et d'*analexis* sont ensuite définies en fonction de la notion centrale de *dialexis*.

La terminologie usuelle (« *sujet* » pour terme *A*, « *prédicat* » pour terme *B* et « *proposition* » pour couple (*AB*)) n'est employée que pour faciliter le repérage de nos définitions, rigoureusement « *dépendancielles* ».

Les termes de « *sujet* », de « *prédicat* », de « *prédication* » et de « *proposition* » sont généralement définis les uns par les autres. Le prédicat est ce qu'on dit du sujet, ou encore il est le centre structurel et fonctionnel de la proposition. Il est ce sans quoi aucune proposition ne saurait exister. La proposition est définie à son tour comme l'espace linguis-

tique de la prédication, ou comme l'union d'un sujet (ou groupe sujet) à un prédicat (ou groupe prédicat) : P_1 = phrase ou proposition) se réécrit en $SN-SV$. Définir le sujet et le prédicat par le caractère nucléaire qui leur revient au sein de la proposition et introduire les notions de « noyau prédiqué » (pour sujet) et de « noyau prédicant » (pour prédicat), c'est dire encore que la proposition ne saurait exister sans ces noyaux, et ce n'est rien dire d'autre. Invoquer, pour caractériser le prédicat, la notion de fonction cohésive et définir le verbe comme l'élément cohéreur de la proposition, c'est toujours affirmer que cette proposition ne tient que par lui. Quoi qu'on fasse, on ne peut échapper au vice de circularité, qui renvoie d'une part du sujet au prédicat et du prédicat au sujet, d'autre part de la proposition à ses constituants nucléaires et de ces constituants nucléaires à la proposition¹.

Notre projet est de remplacer les notions logiques de « sujet », « de prédicat », de « prédication » et de « proposition » par des notions grammaticales qui auront certes le même référent, mais qui seront exclusivement définies dans le cadre d'une grammaire de dépendance. Plus strictement encore, nous nous interdirons d'utiliser un autre concept que celui de dépendance.

Mais qu'est-ce que la dépendance ? Nous renvoyons à un récent article de Garde², qui cite Mel'čuk : « X dépend syntaxiquement de Y si les valences passives du groupe $X+Y$ (c'est-à-dire son aptitude à être englobé dans une formation d'ordre supérieur en qualité de terme dépendant) sont définis par les valences passives du mot Y ».

Cette formulation, qui ne va pas elle-même sans quelque circularité puisqu'elle fait intervenir, au moins entre parenthèses, les notions d'« ordre supérieur » et de « terme dépendant », est remaniée par Garde, qui propose une nouvelle

1. Sur les différents types de définition du « sujet », du « prédicat », de la « prédication » et de la « proposition », on consultera p. ex. A. M. Muxin, *Struktura predložení i ix modeli*, Léninegrad, 1968 ; N. D. Arutjunova, *Predloženie i ego smysl*, Moscou, 1976 ; et surtout B. A. Zvegincev, *Predloženie i ego otnošenje k jazyku i reči*, Moscou, 1976, notamment dans son chapitre intitulé « La proposition » (112-204). Pour le prédicat, on se reportera à G. Mounin (« La notion de prédicat en linguistique fonctionnelle », dans *Premier colloque de linguistique fonctionnelle*, Groningue, 1974), et, pour d'autres définitions du sujet, à Ch. Touratier (« Comment définir les fonctions syntaxiques ? », *BSL*, LXXII (1977), 1, 28 sqq.).

2. P. Garde, « Ordre linéaire et dépendance syntaxique : contribution à une typologie », *BSL*, LXXII (1977), 1, 7.

définition : « Si deux éléments signifiants A et B sont les constituants immédiats d'un syntagme AB, on dit que A dépend de B ou que A est subordonné et B régissant quand l'information sur les rapports syntaxiques entre le syntagme AB et ce qui lui est extérieur est contenue dans B et non pas dans A »¹.

Nous ferons nôtre cette définition de la dépendance.

Mais nous retoucherons les critères de la dépendance en les ramenant de trois à deux.

Premier critère. Dans un couple AB, le terme subordonné est celui qui peut être éliminé ou remplacé sans provoquer de modification sur son partenaire de couple.

Second critère. Dans un couple AB, le terme régissant est celui qui est susceptible de varier dans sa forme grammaticale en fonction d'une modification de l'environnement.

Le terme subordonné est donc concerné par un critère positif [premier critère] et par un critère négatif [réciproque du second critère]. Symétriquement, le terme régissant est concerné par un critère positif [second critère] et par un critère négatif (réciproque du premier critère).

Étant donné que notre analyse s'intéresse seulement aux relations existant dans la phrase et non pas en même temps aux relations existant dans la phrase et aux relations existant dans le mot, nous posons comme condition préalable que le terme régissant et le terme subordonné ne peuvent être définis comme tels que s'ils satisfont en même temps aux deux critères, le positif et le négatif.

Application. Soit la phrase : « Les amis de Pierre parleront de votre jeune voisin pendant longtemps ».

Nous distinguons :

1) Un couple majeur (AB).

A. Les amis de Pierre

B. parleront de votre jeune voisin pendant longtemps

1. P. Garde, *art. cit.*, 8. On comparera l'une des deux définitions du syntagme proposée par J. Perrot : « Ou bien il se constitue tout un syntagme autour d'un terme qui en est le centre, le noyau, et qui seul assume une fonction par rapport à un terme extérieur au syntagme, les autres éléments assumant une fonction par rapport à cet élément central à l'intérieur même du syntagme considéré J. Perrot, « Le problème des niveaux dans l'analyse linguistique », *Actes du X^e Congrès international des linguistes*, II, Editions de l'Académie de la République socialiste de Roumanie, Bucarest, 1970, 725-726).

2) Au premier degré de la dépendance :

— Un couple mineur' sous A :

AA'. les amis

D

AB'. de Pierre

d

— Un couple mineur' sous B :

BA'. parler de votre jeune voisin

D

BB'. pendant longtemps

d

3) Au deuxième degré de la dépendance :

— Un couple mineur'' sous BA' :

BA'A''. parler

D

BA'B''. de votre jeune voisin

d

4) Au troisième degré de la dépendance :

— Un couple mineur''' sous BA'B'' :

BA'B''A'''. votre

d

BA'B''B'''. (le) jeune voisin

D

5) Au quatrième degré de la dépendance :

— Un couple mineur'''' sous BA'B''B''' :

BA'B''B'''A'''''. jeune

d

BA'B''B'''B'''''. (le) voisin

D

Les indices ', ', '' et '''' signalent respectivement les premier, deuxième, troisième et quatrième degrés de la dépendance. Le degré supérieur, qui comporte le couple dit « majeur », ne comporte pas d'indice.

Une simple parenthétisation donnerait des résultats analogues :

{ (Les amis) (de Pierre)} {(<parleront >
<[de votre] [{jeune} {voisin}]> } (pendant longtemps)}
où les symboles de parenthétisation doivent se lire :

{ } = degré supérieur

(.....) = premier degré de dépendance (')

< > = deuxième degré de dépendance ('')

[.....] = troisième degré de dépendance ('''')

{ } = quatrième degré de dépendance ('''''')

On obtient alors schématiquement, pour la phrase considérée :

{ A (A'B') B (A' < A''B'' [B''' A''' {B'''' A''''}] > B') }

Si nous avons adopté une analyse par couples détachés, c'est afin de mieux mettre en évidence une propriété que nous tenons pour essentielle : toute phrase est une hiérarchie arborescente de couples qui s'emboîtent les uns dans les autres. On peut schématiser cette structure arborescente¹ de couples emboîtés par la représentation suivante :

1) Sous A :

	Les amis	de Pierre
Rang' :	A'	B'

2) Sous B :

	parleront	de votre	jeune voisin	pendant longtemps
Rang' :	A'			B'
Rang'' :	A''	B''		
Rang''' :		A'''	B'''	
Rang'''' :		A''''	B''''	

Cette disposition correspond en partie à celle que propose par exemple K. L. Pike (« Taxeme and Immediate Constituents », *Language*, XIX (1943), § 3) pour la phrase *The very poor duchess ran to the house*². Mais elle s'en distingue en interrompant la décomposition à l'étage du couple syntagmatique minimal, que nous considérons comme le constituant ultime du niveau syntaxique, les décompositions ultérieures relevant de niveaux extra-syntaxiques (niveau du mot, niveau du morphème). Nous appelons *couple syntagmatique minimal* le syntagme de moindre étendue dont les deux constituants sont reliés entre eux par un rapport de prédication implicite (p. ex. « mon livre » = « le mien livre » \longleftrightarrow « le livre est mien »; « la lecture du livre \longleftrightarrow « le livre est lu »).

Nous maintenons pourtant notre première présentation (par degrés successifs de dépendance), parce que c'est la seule qui permette de faire apparaître les couples détachés, en éliminant sur chaque degré et à l'origine de chaque couple

1. Ce caractère d'arborescence n'apparaît guère dans l'exemple analysé, relativement simple. Mais il devient évident si l'on charge de nouvelles incidentes tel ou tel terme sur tel ou tel degré de la dépendance.

2. Évoquant cette analyse de Pike, B. Pottier souligne son rapport avec la théorie de l'incidence telle que l'entendait G. Guillaume (B. Pottier, *Systématique des éléments de relation*, Paris, Klincksieck, 1962, 53).

l'indice de dépendance qui relie ce couple à son environnement. Cet indice de dépendance peut être soit une flexion (« parleront... » en B \rightarrow « parler... » en BA'), soit une préposition (« de votre... » en BA'B'' \rightarrow « votre » en BA'B''A''').

Par ailleurs, l'analyse par couples détachés autorise certaines opérations d'interprétation qui donnent plus de rigueur à la décomposition syntaxique (« votre jeune voisin » = « le votre jeune voisin »).

Le couple majeur correspond à ce qu'on a l'habitude d'appeler la proposition. Les couples mineurs correspondent aux divers constituants syntaxiques des degrés successifs de dépendance dont est composée cette proposition.

Toute phrase comporte obligatoirement un couple majeur. Quant aux couples mineurs, leur nombre peut théoriquement varier de zéro à l'infini (phénomènes de récursivité). Ces couples mineurs, quand ils existent, s'enclavent chacun en son rang à l'intérieur des deux termes du couple majeur, soit A et B, puis à l'intérieur des termes dont sont formés les couples mineurs subséquents, soit A' et B', A'' et B'', ... Une phrase comme « Le chien aboie » ne comporte aucun couple mineur.

Nous adoptons au départ et à titre de postulat ce principe du couple, tout en nous réservant de revenir plus loin sur quelques-unes des objections qu'il soulève.

A partir de là, nous posons une première convention terminologique. C'est à la relation hiérarchique qui unit entre eux les couples constitutifs de la phrase, et à cette relation seulement, que nous appliquerons désormais la dénomination de « relation de dépendance ». Pour désigner la relation hiérarchique qui unit entre eux les termes du couple, et celle-là seulement, nous parlerons de « relation de dominance ». Dans le tableau qui figure notre analyse par couples, nous avons porté en fin de ligne soit un *D* majuscule, soit un *d* minuscule : le premier symbole (grand *D*) définit le terme de couple auquel il se rapporte comme dominant ; le second symbole (petit *d*) définit le terme de couple auquel il se rapporte comme dominé.

Il serait superflu de justifier le détail des attributions. On vérifiera d'une part que chaque terme de couple marqué *d* (= terme dominé) peut être soit éliminé, soit remplacé, sans perturber le statut syntaxique de son partenaire. Et l'on s'assurera d'autre part que le terme de couple marqué *D* (= terme dominant) est bien, au sein du couple qui l'intègre,

celui qui est susceptible de réagir formellement à une modification de l'environnement.

Mais il reste à résoudre la question centrale : qu'en est-il de la relation hiérarchique qui unit entre eux les termes (A et B) constitutifs du couple majeur ?

Pour répondre à cette question, contrôlons successivement le jeu de nos deux critères.

D'après le premier critère, c'est A qui est dominant, puisqu'il ne peut pas être remplacé sans risquer de provoquer un changement sur B : « Les amis parleront » → « L'ami parlera ». C'est la règle banale selon laquelle le prédicat s'accorde avec son sujet. Du point de vue de ce critère, c'est bien A qui est dominant, et, selon la réciproque de ce premier critère, c'est B qui est dominé.

D'après le second critère, c'est inversement B qui est dominant, puisque c'est lui qui, à l'exclusion de A, est seul susceptible de réagir, par une variation de sa forme grammaticale, à une modification de l'environnement : « Les amis parleront » → « Il faudrait que les amis parlent ». Du point de vue de ce second critère, c'est bien B qui est dominant¹ et, selon la réciproque de ce second critère, c'est A qui est dominé.

On se trouve ici en présence d'une situation paradoxale. Contrairement aux couples mineurs, dont la structure hiérarchique est définie par tous les descripteurs de manière univoque, le couple majeur, qui est le support de la phrase et qui doit donc à ce titre s'appuyer sur l'organisation la plus solide, est aussi celui dont la constitution hiérarchique échappe à toute définition sûre et se dérobe aux analyses les plus strictes. En effet, chacun des termes qui composent ce couple majeur est à la fois dominé et dominant selon le critère qui est utilisé pour juger de sa position hiérarchique.

Rappelons les trois thèses en présence². La première attribue aux deux termes un rang équivalent. La deuxième considère le premier terme (sujet) comme le terme dominant. La troisième considère le second terme (prédicat) comme le terme dominant.

1. On trouvera d'autres arguments chez P. Garde (*art. cit.*, 11).

2. Pour plus de détails sur l'histoire de ces trois thèses, cf. P. Garde (*art. cit.*, 10-11). L'auteur adopte lui-même la thèse selon laquelle « le sujet est subordonné au prédicat », mais en admettant qu'« on arriverait à une conclusion contraire si on se fondait sur le phénomène de l'accord, ... » (*ibid.*, 12).

Or ces trois thèses contiennent chacune leur vérité. La plupart des arguments présentés par les nombreux partisans de chacune des trois thèses emportent l'adhésion, et pourtant ces arguments, le plus souvent incontestables si on les prend isolément, engendrent une contradiction apparemment insurmontable dès qu'ils sont pris ensemble.

Nous sommes ici au cœur du problème. Cette contradiction, qui paraît sans issue, retenons-la elle-même comme principe explicatif. Disons que toutes les thèses sur le rapport hiérarchique du sujet et du prédicat sont vraies également et en même temps. Et parlons d'une contradiction dialectique installée non pas tant entre les arguments des auteurs que dans les choses mêmes.

Si l'on appelle en effet relation dialectique une relation entre deux termes dont chacun peut être à la fois lui-même et son contraire selon l'éclairage de cette relation ou selon sa position vis-à-vis d'une hiérarchie extérieure, alors on dira qu'il existe entre les deux termes du couple majeur une relation de caractère dialectique.

C'est précisément cette relation dialectique entre les termes A et B qui fonde la structure du couple majeur (AB) dans ce qu'elle a de spécifique. Aucun couple ne peut être dit majeur s'il ne satisfait à cette relation dialectique. Et aucun couple mineur ne satisfait à cette relation dialectique.

Nous appellerons **dialexis** le schéma relationnel qui constitue la structure *sui generis* du couple majeur. Et nous parlerons désormais indifféremment de **couple dialexique** ou de couple majeur.

Précisons maintenant la relation fondatrice du couple dialexique.

La position du terme A est attestée comme dominante lorsque le couple dialexique est considéré en lui-même, c'est-à-dire *hors* dépendance. On peut caractériser ce caractère par le signe (—dép), valant « hors dépendance ».

Inversement, la position du terme B est attestée comme dominante lorsque le couple dialexique est considéré par rapport à son environnement contextuel, c'est-à-dire *en* dépendance. On peut symboliser ce caractère par le signe (+dép), valant « en dépendance ».

D'où les définitions suivantes du terme A et du terme B, renvoyant respectivement au « sujet » et au « prédicat » des analyses logiques :

$$(1) \quad A = D_{(-dep)} \cup d_{(+dep)}$$

$$(2) \quad B = d_{(-dep)} \cup D_{(+dep)}$$

Selon (1), le sujet, comme relation grammaticale, est un terme de couple qui assume conjointement une position dominante et une position dominée selon que le couple auquel il appartient est considéré *hors* dépendance ou *en* dépendance.

Selon (2), le prédicat, comme relation grammaticale, est un terme de couple qui assume conjointement une position dominée et une position dominante selon que le couple auquel il appartient est considéré *hors* dépendance ou *en* dépendance.

Il en résulte cette définition du couple majeur ou dialexis (c'est-à-dire schéma relationnel de la proposition) :

$$(3) \quad (AB) = Dd_{(-dep)} \cup dD_{(+dep)}$$

Selon (3), la proposition, en tant que relation grammaticale ou dialexis, se caractérise comme l'union de deux termes organisés entre eux par une relation de dominance contradictoire, cette contradiction étant résolue au plan de la relation de dépendance.

Quant à la « prédication », elle est elle-même cette relation contradictoire de dominance qui trouve sa solution au plan de la dépendance.

Pour donner plus d'évidence et plus de simplicité à ces définitions, distinguons deux formes différentes de la relation de dominance. Parlons de relation de dominance (dans un sens désormais restreint) lorsque la relation entre les termes A et B d'un couple (AB) est considérée *hors* dépendance. Et introduisons l'expression de relation de subordination (entre un subordonné = s et un subordonnant = S), lorsque cette même relation entre le terme A et le terme B du même couple (AB) est considérée *en* dépendance.

Nous obtenons un jeu de formules simplifiées par rapport à (1), (2) et (3) :

$$(1') \quad A = sD$$

$$(2') \quad B = Sd$$

$$(3') \quad (AB) = sD + Sd$$

Selon (1'), A (répondant au sujet) est tout terme de couple qui se caractérise au sein de ce couple comme dominant et subordonné à la fois.

Selon (2'), B (répondant au prédicat) est tout terme de couple qui se caractérise au sein de ce couple comme dominé et subordonnant à la fois.

Selon (3'), la dialexis se caractérise comme l'union d'un terme dominant subordonné et d'un terme dominé subordonnant.

La prédication se définit quant à elle comme la relation dialectique qui fonde ce rapport.

C'est ici précisément le mécanisme fondateur de toute opération de discours¹.

Comme on le voit, ces dernières définitions n'utilisent rien d'autre que les résultats d'une analyse appliquée par deux fois au concept de « dépendance ». On en est ainsi venu à distinguer trois formes de relations hiérarchiques :

1) La hiérarchie entre couples constitutifs de la phrase (= relation de dépendance, au sens étroit de « dépendance »).

2) La hiérarchie entre termes constitutifs de chaque couple pris *hors* dépendance (= relation de dominance, au sens restreint de « dominance »).

3) Hiérarchie entre les termes constitutifs du couple pris *en* dépendance (= relation de subordination).

On laisse disponibles les concepts de « rection » et de « détermination » : la relation de rection est celle qui, le plus souvent, unit entre eux les termes d'un couple à subordonnant verbal; la relation de détermination est celle qui, le

1. Il faudrait nuancer cette affirmation selon les types de langue. Ce qui est dit ici vaut pour les langues de structure nominative (dites aussi « de structure accusative » ou « de structure objective »), pour celles du moins qui connaissent l'accord de congruence, dont l'accord du prédicat avec son sujet est une variante. Dans les langues de structure ergative, on observe le plus souvent « un entrecroisement *sui generis* de l'accord et de la rection » (*svoeobraznoe perepletenie soglasovanija i upravljenija*), qui sert justement de « moyen d'expression des relations prédicatives ». Dans ces langues en effet le verbe prédicat s'accorde avec son sujet, et en même temps il régit son sujet, dont il conditionne la forme casuelle selon qu'il est intransitif (→sujet au cas absolu) ou transitif (→sujet au cas ergatif). (Ju. S. Maslov, *Vvedenie v jazykoznanie*, Moscou, 1965, 224, où l'on trouvera le commentaire d'un exemple emprunté au géorgien.) Sans entrer dans les problèmes que pose la construction du complément, on remarquera que la définition de Maslov (applicable à la relation prédicative dans la plupart des langues de structure ergative) est rigoureusement dépendancielle : union de deux termes dont l'un est dominant au regard de l'accord et dominé au regard de la rection, et l'autre, contradictoirement, dominé au regard de l'accord et dominant au regard de la rection, soit (Dd) accord U (dD) rection.

plus souvent, unit entre eux les termes d'un couple à subordonnant nominal.

Essayons maintenant de caractériser brièvement la relation constitutive des couples mineurs.

Par opposition à la dialexis, qui fonde dans tous les cas le schéma relationnel du couple majeur, les couples mineurs reposent sur une relation qui exclut dans tous les cas la contradiction dialectique observée entre les termes A et B du couple majeur. Dans les couples mineurs (A'B'), (A''B''), (A'''B'''), ... la relation de dominance coïncide toujours avec la relation de subordination. Autrement dit, la relation hiérarchique qui unit entre eux les termes des couples mineurs est indifférente à la relation de dépendance qui intègre ces couples. On a donc partout soit (sd+SD), soit (SD+sd).

On admet que chacun de ces couples mineurs représente la transformation nominalisée d'un couple majeur¹ : « le livre de Pierre » repose sur « Pierre a un livre » ou « Un livre est à Pierre »; « le bon voisin » repose sur « le voisin est bon », etc. Cette opération, qui fait apparaître chaque couple mineur comme le produit d'une dérivation issue d'un couple majeur, qualifie la position des couples mineurs comme une position *en aval* des couples majeurs de même composition lexicale. C'est pourquoi nous appellerons **catalexis** le schéma relationnel qui fonde la structure des couples mineurs. Nous dirons aussi que la relation qui unit entre eux les termes A' et B', A'' et B'', A''' et B''', ... est une **relation catalexique**.

Dans une grammaire de dépendance, il convient de distinguer deux types de catalexis. Tantôt en effet l'ordre hiérarchique existant entre les deux termes du couple mineur transpose l'ordre hiérarchique afférent à la relation de subordination attestée dans le couple majeur : « Les chiens aboient » → « l'aboiement des chiens », ou encore « Marie est bonne » → « la bonté de Marie », soit : (sS) → (Ss). Tantôt l'ordre hiérarchique existant dans le couple mineur transpose l'ordre hiérarchique afférent à la relation de dominance attestée dans le couple majeur : « Les chiens aboient » → « les chiens aboyant », ou encore « Marie est bonne » → « la bonne Marie », soit : (Dd) → (Dd). Il y a donc d'une part des cata-

1. Pour une définition de la nominalisation et un historique du problème, voir N. Ruwet, *Introduction à la grammaire générative*, Paris, Plon, 1968, 213-232.

lexis de subordination, et d'autre part des catalexis de dominance.

Il va sans dire que l'ordre hiérarchique ne coïncide pas nécessairement avec l'ordre syntagmatique.

Il reste à examiner quelques-unes des objections soulevées par le « principe du couple », tel qu'on l'a posé au début de la présente analyse.

Considérons d'abord les propositions dites impersonnelles, de type *Pluit* « Il pleut ». On attribue communément aux propositions de ce genre le statut de « monorèmes » ou de « propositions (phrases) à un seul terme (à un seul constituant) ». Comment traiter ces propositions impersonnelles dans une grammaire de dépendance fondée sur le principe du couple ?

Au niveau du schéma relationnel, l'objection posée par les propositions impersonnelles ne paraît pas insurmontable. Dans *Pluit* en effet le terme correspondant au segment *pluit* se désigne comme le terme subordonnant en vertu de notre second critère, puisque ce segment est susceptible de réagir par une variation formelle à certaines modifications de l'environnement : *pluit* → *Oplo ut pluut* ! Mais d'un autre côté ce segment est dominé par un second terme de relation que l'on peut qualifier comme un blocage de 3^e personne de singulier. La proposition impersonnelle comporte en effet dans tous les cas une contrainte grammaticale en vertu de laquelle la marque de 3^e personne de singulier (éventuellement de genre neutre) qui affecte le segment B (ici *pluit*) se définit strictement comme non opposable dans le paradigme du couple : *Pluit* / **Pluunt*. Donc, malgré la dénomination de monorème que l'on attribue couramment aux propositions « impersonnelles », le schéma relationnel sous-jacent à ces propositions comporte dans tous les cas nécessairement deux termes¹, dont l'un se réalise au niveau lexical (ici le

1. « Le constituant nucléaire prédiqué (sujet) peut n'avoir aucune valeur de désignation. Il en est ainsi notamment pour le premier constituant de propositions comme celles de l'anglais *It rains* ou *It is raining*, du français *Il pleut*, de l'allemand *Es regnet*, etc. Bien qu'il ne désigne rien qui se trouve à l'extérieur de la réalité de langue, le premier constituant des propositions considérées a un contenu syntaxique parfaitement défini, qui se ramène aux traits de nucléarité et de prédicabilité », écrit A. M. Muxin, *op. cit.*, 124. Voir, pour l'allemand, Zemb : « *Es zündet* ne pose pas, du point de vue qui nous intéresse ici, d'autres problèmes que *die Bombe platzt* » (J. M. Zemb, *Vergleichende Grammatik Französisch-Deutsch* (1^{re} partie), Bibliographisches Institut Mannheim / Wien / Zürich, Dudenverlag, 1978, 391).

segment *pluïl*), l'autre au niveau grammatical (le blocage de 3^e personne du singulier).

Raisonnons autrement, *in abstracto* : si la proposition se définit comme une forme de relation, et si toute relation suppose pour s'exercer la présence de deux termes, alors la notion même de « proposition à un seul terme » se qualifie comme une impasse.

Les couples majeurs de type *Pluïl* reposent donc eux aussi sur le schéma relationnel de la dialexis. Comme l'un des termes de cette dialexis est alors un terme fixe (= la contrainte grammaticale), nous dirons qu'il s'agit alors d'une **dialexis liée**, par opposition à la **dialexis libre** répondant aux propositions dites « à deux termes » (dirèmes).

Arrêtons-nous pour finir sur le cas des énoncés dont la constitution segmentale est identique à celle du syntagme¹ : « Du pain (?, !, ...) » (syntagme : « du pain »), « Impossible (?, !, ...) » (syntagme : « impossible »), « Capituler (?, !, ...) » (syntagme : « capituler »). La plupart des grammaires analysent les énoncés de ce genre comme des structures monorèmes ou comme des phrases à un seul terme (à un seul constituant). S'il en était ainsi, le principe du couple, que nous avons défini plus haut comme fondamental, se trouverait pris en défaut dans un chapitre important de la syntaxe, notamment de la syntaxe du parler familier.

En fait, ces énoncés reposant sur un syntagme sont bien eux-mêmes constitués sur la base d'un schéma à deux termes. Le premier de ces termes est le segment lui-même, formellement identique au syntagme. Quant au second terme, il est représenté par un profil d'intonation qui confère justement au segment cette fonction communicative à défaut de laquelle aucune forme de syntagme ne saurait accéder au statut d'énoncé². Dans les exemples précédents, le profil d'intonation, que l'on reconnaît comme un terme inaliénable de la structure de couple, est figuré par (?, !, ...).

L'intonation qui organise en énoncés les syntagmes de

1. Nous prenons ici le terme « syntagme » dans son sens le plus étroit : « groupe de mots ayant même distribution qu'un mot unique ou ce mot unique lui-même ». Nous excluons donc le « syntagme prédicatif » de Troubetzkoy.

2. « C'est précisément l'intonation qui fait la phrase. N'importe quel mot ou assemblage de mots, n'importe quelle forme grammaticale, n'importe quelle interjection, peuvent, si la situation l'exige, servir d'unité de communication » (S. Karcevskij, « Sur la phonologie de la phrase », *TCLP*, Prague, 1931, n° 4, 190).

type « du pain » assume une fonction syntaxique différente de celle qui se superpose aux propositions de type « Ceci est du pain », « Vous voulez du pain ? », « Vous mangez du pain ? ! »... Dans le premier cas, l'intonation transforme immédiatement en énoncé un segment qui relève du niveau syntagmatique et qui se trouve par conséquent en lui-même privé de statut syntaxique. Dans le second cas au contraire l'intonation transforme en énoncé un segment articulé sur la relation fondatrice de la dialexis et déjà pourvu en lui-même d'un statut syntaxique.

La difficulté de désigner au moyen d'une terminologie appropriée ces deux types d'intonation s'explique par le fait que, dans les deux cas, l'intonation est susceptible de se réaliser sous des profils physiquement identiques, relevant ici et là de la nature suprasegmentale du phénomène. L'intonation peut répondre notamment aux trois fonctions de Bühler¹ : fonction représentative (« Du pain » = « Ceci est du pain »), fonction appellative (« Du pain ? » = « Vous voulez du pain ? »), fonction expressive (« Du pain ? ! » = « Vous mangez du pain ? ! »). Par ailleurs, dans un cas comme dans l'autre, l'intonation se définit par sa propriété intégrative², puisque c'est toujours elle qui fonde au niveau pragmatique de l'énonciation le statut d'énoncé.

La différence entre les deux types considérés tient donc non pas à la propriété intégrative de l'intonation, dont le résultat est ici et là identique, mais à la puissance intégrative dont l'intonation est dotée dans chacun des deux cas.

On a dans le premier cas une *intégration à double puissance*, puisque le segment (syntagme) est intégré conjointement au niveau pragmatique et au niveau grammatical.

On a dans le deuxième cas une *intégration à puissance simple*, puisque le segment (proposition grammaticalement constituée) est intégré au niveau pragmatique, et à ce niveau seulement.

On peut parler respectivement d'**intonation à double puissance intégrative** et d'**intonation à simple puissance intégrative**.

1. M. Rossi, « L'intonation et la troisième articulation », *BSL* LXXII, 1 (1977), 58-59, et surtout 61. On glisse ici sur l'interprétation concrète de ces trois fonctions. Le même auteur traite aussi de la *fonction intégrante*, au sens où l'entend Benveniste.

2. E. Benveniste, « Les niveaux de l'analyse linguistique », in *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 1966, 124 sqq.

En d'autres termes, si l'on élimine, dans le premier cas, le profil d'intonation sur « Du pain ? », « Du pain ! », « Du pain ? ! », ... le segment perd son caractère d'unité syntaxique (→ « du pain »). Parlons d'**intonation co-segmentale** pour désigner cette intonation de couple, syntaxiquement inséparable du segment.

En revanche, dans le deuxième cas, on peut éliminer le profil d'intonation sur « Vous voulez du pain ? », « Je veux du pain ! », « Vous mangez du pain ? ! », ... sans que ces différents segments perdent leur statut d'unités syntaxiques. Parlons d'**intonation trans-segmentale** pour désigner cette intonation hors couple, séparable du segment sans que soit aboli son statut syntaxique.

Ajoutons que l'intonation co-segmentale (ou intonation à double puissance intégrative) n'est jamais combinable avec l'intonation trans-segmentale (ou intonation à simple puissance intégrative). Cette incompatibilité tient à la nature des choses.

Les énoncés porteurs de l'intonation co-segmentale se caractérisent par une structure linguistique plus simple que les énoncés porteurs de l'intonation trans-segmentale. L'un seulement de leurs constituants se réalise au niveau lexical. On pourrait dire qu'ils sont à mi-chemin entre la phrase prélinguistique (phrase geste, phrase mimique, phrase cri, phrase interjection) et la phrase construite sur un schéma de dialexis. C'est cette position *en amont* de la dialexis qui nous autorise à les désigner par le terme d'**analexis**.

Le schéma relationnel qui organise l'**énoncé analexique** peut être figuré par la formule suivante :

$$\text{Analexis} = \text{syntagme} + (? , ! , \dots)$$

où le second terme représente l'intonation, dont les formes de réalisation sont théoriquement en nombre illimité, étant donné le caractère d'unicité qui s'attache à chaque manifestation de discours (niveau pragmatique ou niveau de l'énonciation).

Les énoncés analexiques sont donc construits, comme les énoncés dialexiques, sur un schéma de couple¹.

1. Dans le syntagme « Jacques » réalisé avec un contour prosodique donné « c'est l'intonation... qui constitue la partie essentielle du prédicat » (M. Rossi, *art. cit.*, 62-63). Cf. aussi M. I. Steblin-Kamenskij, « O predikativnosti », *Vestnik LGU*, n° 20, 4, Leningrad 1956, 134.

Il est aventureux de se prononcer sur le sens de la relation hiérarchique qui institue les deux termes de l'analexis en une structure de couple.

Faisons jouer pourtant les deux critères définis p. 3.

En vertu du premier de ces critères, le segment ne peut pas être éliminé sans conséquence, puisque sans lui la phrase analexique se trouverait privée de tout support lexical. Mais on peut dire aussi que l'effacement de l'intonation provoque une perturbation importante, puisqu'alors on abolit la phrase en tant que telle. On estimera néanmoins que, même dans ce dernier cas, un segment comme « du pain » n'est pas affecté dans sa forme grammaticale. Admettons par conséquent que la position de terme dominant revient au segment, plutôt qu'à l'intonation.

Le second critère est, lui aussi, d'une application malaisée, car les énoncés analexiques ne peuvent entrer que dans un nombre restreint de contextes. Essayons pourtant de contrôler le comportement de ces énoncés quand ils sont accompagnés d'éléments interjectifs ou particuliers, de certains adverbes ou de formules figées. Quelle sera par exemple la réaction d'un énoncé comme « Du pain (?, !, ...) » s'il se trouve soit précédé soit suivi d'un contexte comprenant les mots ou locutions : « Tiens ! », « En voici ! », « Ah ! », « Hélas ! », « Pouah ! », « S'il vous plaît ! », « Encore ? », « Quelle horreur ! », « C'est tout ? », « Pas possible ? ! », etc. C'est bien alors l'intonation et elle seule qui est affectée par la modification de l'environnement contextuel. Il est vrai que la variation du profil d'intonation n'est pas de même nature que la variation (grammaticale) du « prédicat » dans les couples majeurs basés sur la dialexis. Par ailleurs, dans les cas qui viennent d'être envisagés, la modification contextuelle se caractérise nécessairement comme le reflet d'une modification situationnelle. Mais ces restrictions sont inhérentes à la structure spécifique des couples analexiques, et elles sont imposées notamment par la nature du phénomène d'intonation. Tout bien considéré, nous dirons donc que, dans des énoncés comme « Du pain (?, !, ...) », « Impossible (?, !, ...) », « Capituler (?, !, ...) », c'est au trait d'intonation que revient au sein du couple la position de terme subordonnant.

Si l'on reprend le concept de dominance au sens large, c'est-à-dire en l'appliquant à la relation hiérarchique entre termes de couple, on pourra dire que le constituant syntagmatique du couple analexique représente le terme dominant

hors dépendance, soit $A = D_{(-dep)}$, et que le constituant prosodique (= intonation) du même couple analexique représente le terme dominant en dépendance, soit $B = D_{(+dep)}$.

La relation ici présente serait donc encore de caractère dialectique, et l'on serait tenté de parler d'une *dialexis ouverte*, opposée à la *dialexis liée* qui constitue le schéma relationnel des propositions impersonnelles.

Pour réserver les objections, nous dirons que l'analexis est une variante préfigurative de la dialectexis.

Conclusion

Les définitions qui viennent d'être proposées n'ont de sens que dans une syntaxe soucieuse d'une stricte discrimination entre les niveaux.

Rappelons l'enseignement des linguistes pragois, auxquels est emprunté le programme d'une syntaxe à trois niveaux. C'est Daneš notamment, qui, prolongeant les vues de Dokulil, a délimité en toute clarté « le niveau de la structure grammaticale de la proposition », « le niveau de la structure sémantique de la proposition » et « le niveau de l'organisation de l'énoncé »¹.

Rapportant ces trois niveaux d'abstraction aux catégories philosophiques de la « généralité », de la « particularité » et de l'« unicité », Stepanov distingue à son tour, dans l'édifice hiérarchisé d'une théorie syntaxique, trois étages successifs, qu'il dénomme respectivement « le schéma structural de la proposition », « la proposition » et « l'énonciation »².

Nous avons parlé ici de « niveau grammatical », de « niveau lexical » et de « niveau pragmatique ».

Pour résumer les positions différenciées qui sont celles de nos trois schémas grammaticaux (dialexis libre, dialectexis liée et analexis) en fonction de ces trois niveaux, nous concluons ainsi :

1) Dans la dialectexis libre, le terme A et le terme B se réalisent l'un et l'autre au niveau lexical.

2) Dans la dialectexis liée, le terme B se réalise seul au niveau lexical, le terme A étant réalisé au niveau grammatical.

1. Fr. Daneš, « A three-level approach to syntax », *TLP* 1 (*L'École de Prague d'aujourd'hui*), Prague, 1964, 225.

2. Ju. S. Stepanov, dans *Principy opisanija jazykov mira*, Moscou, 1976, 210.

3) Dans l'analexis, le terme A se réalise seul au niveau lexical, le terme B se réalisant au niveau pragmatique.

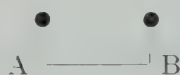
Si l'on représente par le signe ● le niveau de réalisation de chaque terme, on peut figurer les trois espèces définies par les graphes suivants.

Dialexis libre

Niveau pragmatique

Niveau lexical

Niveau grammatical

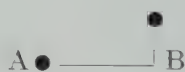


Dialexis liée

Niveau pragmatique

Niveau lexical

Niveau grammatical



Analexis

Niveau pragmatique

Niveau lexical

Niveau grammatical



Jacques VEYRENC.

5, avenue de Chastenaye
92290 Chatenay-Malabry

ACCUSATIF ET ANALYSE EN MORPHÈMES

SOMMAIRE. - Si l'on examine systématiquement et rigoureusement le fonctionnement d'un cas comme l'accusatif dans les langues indo-européennes anciennes (latin, grec, sanskrit) et modernes (allemand, russe, grec), on constate qu'il est non seulement impossible mais même illégitime de rattacher les différents emplois de ce cas à une seule et même valeur. L'accusatif n'est pas une unité de première articulation qui entrerait dans un réseau d'oppositions significatives que l'on appelle ordinairement « le système des cas » ; mais c'est une unité purement morphologique. Il peut donc être utilisé seul ou en combinaison avec d'autres unités morphologiques pour constituer la totalité ou une partie du signifiant de morphèmes différents, qui, en vertu du principe de l'arbitraire du signe linguistique, n'ont pas besoin d'une quelconque identité de signifié pour pouvoir présenter l'accusatif dans leur signifiant.

Les cas ont toujours posé bien des problèmes aux grammairiens qui entreprenaient de décrire une langue à flexion casuelle. Sans être la préoccupation centrale de la linguistique moderne, ils ont été d'abord magistralement examinés par des linguistes comme Hjelmslev ou Roman Jakobson¹, qui ont essayé d'appliquer à l'ensemble des cas la notion de système. Par la suite, certains travaux, moins connus (peut-être parce qu'ils portent principalement sur les langues anciennes, mais nullement moins importants, comme les articles de Kuryłowicz, Jean Perrot et Wolfgang Dressler²,

1. Cf. L. Hjelmslev, *La catégorie des cas, Étude de grammaire générale* — *Acta Jutlandica* 7 (1935), p. 1-xii et 1-84 et 9 (1937) ; R. Jakobson, *Beitrag zur allgemeinen Kasuslehre, Gesamtbedeutungen der russischen Kasus* — *T.C.L.P.* 6 (1936), p. 240-288.

2. Cf. J. Kuryłowicz, *Le problème du classement des cas* — *Biuletyn Polskiego Towarzystwa Językoznawczego* 9 (1949), p. 20-43, repris dans *Esquisses linguistiques I*, München, Finck, 2^e éd. 1973, p. 131-150 ; J. Perrot, *Le fonctionnement du système des cas en latin* — *R. Ph.* 40 1966, p. 217-227 ; W. Dressler, *Comment décrire la syntaxe des cas en Latin?* — *R. Ph.* 44 (1970), p. 25-36.

ont essayé de reprendre l'analyse des cas en mettant en œuvre certains concepts techniques de la linguistique structurale comme la notion de fonction primaire et de fonction secondaire, celle de variante et de distribution complémentaire ou celle de valence verbale. Et finalement, autour de la « grammaire générative » mais plus ou moins contre elle, les cas sont entrés dans l'actualité linguistique et l'on a vu se développer ce qu'on appelle la « grammaire des cas » avec notamment les travaux de Charles Fillmore et de John Anderson³; toutefois s'agit-il encore vraiment de ce que l'on appelle traditionnellement des cas ?

Pour notre part, nous voudrions examiner la question des cas en nous plaçant plutôt dans le sillage de Kuryłowicz et Jean Perrot. Nous ne chercherons pas en effet à redéfinir au départ la notion de cas, comme le fait par exemple Charles Fillmore, mais nous appellerons cas les mêmes choses que les grammaires du latin, du grec, de l'allemand ou du russe appellent cas, c'est-à-dire en définitive des classes de segments formels qui sont répertoriées lorsque la grammaire signale que le nom se décline et présente six formes différentes, appelées nominatif, vocatif, accusatif, génitif, datif et ablatif en latin, nominatif, accusatif, génitif, datif, instrumental et locatif en russe, ou bien quatre formes différentes appelées nominatif, accusatif, génitif et datif en allemand, nominatif, vocatif, accusatif et génitif en grec moderne, puis qui sont présentées concrètement dans le chapitre de la morphologie consacré à la déclinaison nominale et dont enfin la valeur est précisée dans le chapitre de la syntaxe souvent intitulé « syntaxe des cas ». Ce point acquis, nous ne supposerons pas que les cas d'une même langue constituent un système et nous ne chercherons pas à formuler avec plus ou moins de précision ce système, car ceci reviendrait à admettre *a priori* que les cas sont des unités significatives ou au moins des signes fonctionnels. Certes cette hypothèse de travail ne serait pas invraisemblable, dans la mesure où les cas apparaissent dans la morphologie et dans la syntaxe des grammaires et semblent donc associer des signifiés à des signifiants comme le font les unités de première articulation. Elle est même explicitement admise par les meilleures

3. Cf. C. J. Fillmore, *The case for case* dans : E. Bach, R. T. Harms, *Universals in linguistic theory*, London, Holt, 1968, p. 1-88 ; J. M. Anderson, *The Grammar of Case, Towards a Localistic Theory*, Cambridge, University Press, 1971, 244 p.

grammaires : « Les désinences casuelles, dit par exemple une grammaire du russe⁴, doivent être considérées comme des *caractéristiques fonctionnelles* : elles sont la traduction formelle des diverses fonctions que le mot peut assumer dans la proposition (fonction de sujet = forme de *nominatif*; fonction de complément d'objet = forme d'*accusatif*, etc.) ». Cependant, une fois que l'on a adopté explicitement ou implicitement ce point de vue, on est très souvent dans l'embarras quand on veut justifier d'une façon rigoureuse et cohérente les différentes fonctions ou les différents emplois que semble avoir une même marque fonctionnelle : pourquoi par exemple l'accusatif, qui est censé indiquer la fonction de complément d'objet, marque-t-il la fonction de sujet dans la proposition infinitive du latin ou du grec ancien ? Comment se fait-il inversement que la même fonction de complément d'objet soit marquée par des signes fonctionnels différents comme l'accusatif, le génitif et le datif ? Il faut reconnaître que les explications proposées, quand il y en a, sont loin d'être entièrement satisfaisantes et ne parviennent jamais à rattacher soigneusement toutes les valeurs d'un cas donné à un seul et même signifié nettement distinct du signifié des autres cas⁵. Il est permis de penser que cet échec vient peut-être de ce que le problème n'était pas bien posé et de ce que l'on tenait pour acquis par hypothèse ce qui précisément serait à démontrer. Est-il bien certain en effet que les cas soient des unités significatives et que chaque cas d'une langue corresponde à un morphème spécifique ? Pour répondre à ces questions, il faudrait examiner le fonctionnement de chaque

4. J. Veyrenc, *Grammaire du russe* (Collection « Que sais-je ? »), Paris, P.U.F., 1968, p. 40. Cf. J. Fourquet, *Grammaire de l'allemand*, Paris, Hachette, 1952, p. 31 : « L'unité qui a pour centre un substantif peut, selon sa fonction (sujet, objet, complément déterminatif, etc.), prendre au plus quatre formes différentes (...) L'emploi le plus caractéristique (mais non le seul !) correspondant à chaque cas peut être représenté ainsi : *Nominatif* : sujet d'un verbe, *Accusatif* : objet d'un verbe transitif, *Datif* : complément d'attribution, *Génitif* : complément déterminatif d'un substantif. »

5. Les tentatives les plus brillantes sont, à notre avis, pour l'accusatif et le génitif indo-européens celle de Kuryłowicz (*The inflectional categories of Indo-European*, Heidelberg, Winter, 1964, p. 179-189), pour l'accusatif latin celle de Jacques Perret (*Sur l'accusatif du latin* — *R.E.L.* 35 (1957), p. 152-163) et pour le génitif du latin celle de Benveniste (*Pour l'analyse des fonctions casuelles : le génitif latin* — *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, p. 140-148) et celle de Jacques Perret (*La signification du génitif adnominal*) — *R.E.L.* 43 (1965), p. 466-482).

cas et voir si tous ses emplois correspondent à un choix — et à un même choix — au niveau de la première articulation. Nous nous limiterons, en ce qui nous concerne, à l'analyse morphématique d'un seul cas, l'accusatif. Nous ne ferons pas, à proprement parler, l'analyse de tous les emplois de l'accusatif dans une langue donnée; mais nous essaierons plutôt d'étudier les types principaux d'emploi de l'accusatif des langues indo-européennes, en nous appuyant principalement sur les emplois de l'accusatif dans des langues mortes comme le latin, le grec, ou le sanskrit et dans des langues vivantes comme l'allemand, le russe ou le grec moderne; et nous tenterons ainsi de proposer les grandes lignes théoriques d'une analyse en morphèmes des mots à l'accusatif.

*
* * *

I. ACCUSATIF PRÉPOSITIONNEL

Un premier type d'emploi de l'accusatif est ce qu'on pourrait appeler l'accusatif prépositionnel. Mais à l'intérieur de ce type d'emploi, il faut distinguer plusieurs variétés selon le fonctionnement des cas après la préposition.

1. La première variété d'accusatif prépositionnel est l'accusatif que l'on trouve au voisinage d'une préposition qui n'est jamais accompagnée par un autre cas que l'accusatif. En allemand par exemple, les cinq prépositions *durch* « à travers », *um* « autour de », *für* « pour », *gegen* « contre » et *ohne* « sans », sont toujours suivies de l'accusatif :

durch d-en Fluss « à-travers la (acc. m. sg.) rivière » = « à travers la rivière »

et en russe, les trois prépositions *pro* « au sujet de », *čerez* « à travers » et *skvoz'* « à travers »

čerez rek-ú, « à-travers rivière (acc. f. sg.) » = « à travers la rivière ».

En sanskrit, malgré la « quasi inexistence des prépositions »⁶, les grammaires signalent que quelques préverbes fonctionnent parfois comme préposition : ainsi le préverbe *prati* « contre,

6. J. Varenne, *Grammaire du sanskrit*, Collection « Que sais-je ? », Paris, P.U.F., 1971, p. 44.

vers », s'emploie comme préposition et est alors soit précédé, soit suivi d'un accusatif⁷. À côté de ces langues où quelques prépositions seulement sont toujours accompagnées d'un accusatif prépositionnel, il en est d'autres où l'accusatif prépositionnel accompagne un beaucoup plus grand nombre de prépositions. En latin, on trouve toujours l'accusatif auprès de *ad* « vers », *apud* « chez », *ante* « devant, avant », *circum* « autour de », *extra* « en dehors de », *per* « à travers », *propter* « à cause de », *supra* « au-dessus de », etc. :

per flumen-ø « à-travers fleuve (acc. n. sg.) » = « à travers la rivière ».

Et en grec moderne, « sauf quelques prépositions savantes utilisées dans des expressions formulaires, toutes sont aujourd'hui construites avec l'accusatif »⁸ :

μέσα σ-τ-ό ποτάμι-ø « au-milieu à-le (acc. n. sg.) fleuve (acc. n. sg.) » = « à travers la rivière ».

Comment analyser ces syntagmes ? Une fois admis que la commutation peut facilement mettre en évidence la présence d'un morphème lexical (*Fluss*, *rek-*, *flumen*, *ποταμ-*) entraînant parfois une autre forme d'accusatif (cf. *durch d-en Fluss* ∼ *durch d-en Landstrich* « à travers le pays » ∼ *durch d-ie Stadt* « à travers la ville »; *ćérez rek-ú* ∼ *ćérez strán-u* « à travers le pays » ∼ *ćérez górod-ø* « à travers la ville »; etc.), et une fois admis la présence éventuelle d'un morphème grammatical d'article (cf. *durch d-en Fluss* ∼ *durch ein-en Fluss* « à travers un fleuve »; *μέσα σ-τ-ό ποτάμι-ø* ∼ *μέσα σ' ἑν-α ποτάμι-ø* « à travers un fleuve »), on peut être tenté de penser que le segment ou la marque formelle qui correspond à l'accusatif est indépendant de la préposition dans la mesure où l'on pourrait changer la préposition sans changer le cas (cf. all. *um d-en Fluss* « autour du fleuve » ou *gegen d-en Landstrich* « contre le pays »; rus. *pro rek-ú* « au sujet du fleuve »; etc.). Mais on est obligé de reconnaître qu'il n'en est rien ; car, si l'on remplace la préposition *durch* par *aus* « hors de » ou *wegen* « à cause de », il faut alors remplacer aussi l'accusatif par, respectivement, un datif ou un génitif (*aus d-em Fluss-e*

7. Cf. A. Bergaigne, *Manuel pour étudier la langue sanscrite*, Paris, Champion, 1966, p. 169.

8. A. Mirambel, *Grammaire du grec moderne*, collection « Que sais-je ? », Paris, P.U.F., 1969, p. 77.

« hors de la (dat. m. sg.) rivière (dat. m. sg.) », *wegen d-es Fluss-es* « à-cause-de la (gén. m. sg.) rivière (gén. m. sg.) »; et si l'on remplace la préposition russe *čerez* par *iz* « hors de », *izza* « à cause de » ou *péred* « devant », il faut remplacer également l'accusatif par le génitif dans les deux premiers cas ou l'instrumental dans le dernier (*iz rek-í, izza rek-í, péred rek-oj*). Cette absence d'autonomie de l'accusatif est d'ailleurs confirmée par le fait qu'il est impossible de remplacer l'accusatif par un autre cas après les prépositions en question et de dire en all. **durch d-em Fluss-e*, en russe **čerez rek-í*, en lat. **per flumin-e*, contre-épreuve qui est importante pour l'analyse du grec moderne, où toutes les prépositions de la langue d'aujourd'hui peuvent apparemment commuter sans entraîner en même temps la disparition de l'accusatif; de fait, si à côté de μέσα σ-τ-ὸ ποτάμι-σ il est possible de dire ἔξω ἀπὸ τ-ὸ ποτάμι-σ « hors de la rivière » ou γιὰ τ-ὸ ποτάμι-σ « à cause de la rivière », il est, au contraire, parfaitement impossible de dire *μέσα σ-τ-οῦ ποταμι-οῦ. On est dans ces conditions obligé d'admettre que γιὰ et l'accusatif en grec moderne (ou *durch* et l'accusatif en allemand ou *čerez* et l'accusatif en russe, etc.) correspondent à un seul et même choix indépendant et minimal dans l'ordre des unités qui ont à la fois un signifiant et un signifié et représentent par conséquent à eux deux un seul morphème. Il découle d'une telle analyse d'abord que le morphème en question a un signifiant discontinu, ce qui est un accident morphologique bien connu et dûment répertorié par les manuels d'analyse en morphèmes, ensuite que la préposition et l'accusatif sont alors de simples segments de signifiant, et enfin que dans ces tours l'accusatif ne saurait en aucun cas représenter à lui seul un morphème et correspondre à une unité significative.

Les linguistes qui ont examiné les cas en privilégiant non leur morphologie mais leur fonctionnement ont décrit ces emplois particuliers de l'accusatif prépositionnel, en reprenant « la terminologie selon laquelle la préposition 'gouverne' ou 'régit' le cas »⁹, et ont considéré, pour reprendre les mots de Jean Perrot, « la préposition comme le véritable indicateur de la relation et le cas comme une servitude grammaticale »⁹, ou bien comme un fait de rection. « On parle de rection, dit en effet Frédéric François¹⁰, lorsque la présence d'un monème

9. J. Perrot, *Le fonctionnement des cas*, p. 218.

10. Dans *La linguistique, Guide alphabétique*, Paris, Denoël, 1969, p. 68.

donné entraîne la présence de ce qui peut être dans d'autres cas un monème grammatical objet d'un choix indépendant », ce que Frédéric François illustre précisément par l'accusatif qu'entraîne la préposition latine *ad*. Cette façon de présenter l'accusatif prépositionnel a l'avantage de laisser nettement entendre qu'en tant que fait de rection, l'accusatif n'est pas un morphème et doit être considéré simplement comme un élément formel obligatoire; elle a cependant l'inconvénient d'admettre explicitement que la préposition est, dans de tels tours, un morphème, alors qu'elle n'est, tout comme l'accusatif, qu'un élément du signifiant d'un morphème, et de suggérer implicitement que l'accusatif devrait normalement être un morphème et qu'ailleurs, en tout cas, il est véritablement un morphème, ce qui n'est nullement évident et serait au moins à démontrer.

Cette critique de la notion de rection quand il s'agit de décrire des syntagmes prépositionnels du type *durch d-en Fluss* rejoint le point de vue défendu par Kuryłowicz à l'occasion de l'analyse du syntagme prépositionnel latin, *extra urbem* « hors de la ville (acc. sg.) », même si ce point de vue est formulé dans des termes qui paraissent ambigus ou maladroits. Après avoir dit que les deux constituants de ce syntagme ne sont pas les deux mots *extra* et *urbem*, mais les deux éléments fournis par la bipartition :

$$\frac{\text{extra}}{\text{II}} \quad \boxed{\text{urb}} \quad \frac{\text{em}}{\text{II}}$$

I

Kuryłowicz en tire les deux conclusions suivantes : « 1^o que la forme casuelle ne se laisse pas dégager du tour prépositionnel; il n'est donc point permis de traiter cette forme casuelle sur le même plan que la forme casuelle libre ou régie, dépendant du verbe sans intermédiaire d'une préposition; » 2^o que la préposition n'est pas le *regens* de la forme casuelle, mais qu'elle est un sous-morphème, bien que principal, du morphème composé II (consistant de préposition + désinence casuelle). Ce qu'elle régit ou plutôt implique, c'est donc uniquement la *désinence* casuelle et non pas le cas (la forme casuelle) »¹¹.

2. Si l'accusatif prépositionnel est obligatoire après toute préposition vivante du grec moderne ou après seulement

11. J. Kuryłowicz, *Le problème du classement des cas*, p. 134-135.

une classe plus ou moins grande de prépositions en latin, en allemand¹² et en russe, il existe, dans ces dernières langues, une autre classe de prépositions où l'accusatif semble pouvoir alterner avec un autre cas. En allemand par exemple, après les prépositions dites mixtes, à savoir *über* « au-dessus de », *auf* « sur », *unter* « sous », *vor* « devant », *hinter* « derrière », *neben* « à côté de », *an* « contre », *in* « dans » et *zwischen* « entre », on peut avoir soit l'accusatif, soit le datif, par exemple *auf d-em Tisch* « sur la (dat. m. sg.) table » à côté de *auf d-en Tisch* « sur la (acc. m. sg.) table », *unter d-em Tisch* « sous la (dat. m. sg.) table », *unter d-en Tisch* « sous la (acc. m. sg.) table ». En russe, l'accusatif alterne avec l'instrumental après *za* « derrière » et *pod* « sous », et avec le locatif après *v* « dans » et *na* « sur », par exemple *na stol-e* « sur [la] table (loc. m. sg.) » à côté de *na stol-o* « sur [la] table (acc. m. sg.) », *pod stol-am* « sous [la] table (instr. m. sg.) » à côté de *pod stol-o* « sous [la] table (acc. m. sg.) ». En latin enfin, les propositions *in* « dans » et *sub* « sous » se construisent avec l'ablatif ou l'accusatif comme dans *in tempor-e in urb-em i-t* « dans temps (abl.) dans ville (acc.) aller, il » = « Il va à la ville au bon moment »¹³.

Si les grammaires latines, russes et allemandes disent bien que ces prépositions peuvent être suivies de deux cas différents, elles n'en précisent pas moins qu'il n'est pas question d'employer indifféremment l'un ou l'autre de ces cas. On doit dire par exemple :

all. *er geh-t in d-ie Stadt* « il va à la (acc. fém. sg.) ville »
er arbeit-et in d-er Stadt « il travaille à la (dat. fém. sg.) ville »

rus. *on éd-et v górod-o* « il va à la ville (acc. masc. sg.) »
on rabóta-et v górod-e « il travaille à la ville (loc. masc. sg.) »

lat. *i-t in urb-em* « il va à la ville (acc. fém. sg.) »
labora-t in urb-e « il travaille à la ville (abl. fém. sg.) »

12. Signalons toutefois que « certains dialectes allemands utilisent seulement l'accusatif et d'autres seulement le datif après toutes les prépositions ». (Cf. Martha Shrier, *Case systems in German dialects* — *Lg* 41 (1965), p. 438), ce qui est comparable à la situation du grec moderne.

13. Cf. Térence, *Heaut.* 364 : *in tempore ad eam ueni* « Je suis allé la trouver au bon moment » (J. Marouzeau).

et il est impossible de mettre après le verbe du premier exemple de chacune de ces langues le syntagme prépositionnel du second exemple ou après le verbe du second exemple de chacune de ces langues le syntagme prépositionnel du premier exemple, ce qui revient à dire que le locuteur n'a jamais le choix entre l'accusatif et un autre cas après ces prépositions et que par conséquent il y a une distribution complémentaire entre les deux tours prépositionnels.

Les grammaires latines et les grammaires allemandes expliquent cette distribution complémentaire en termes sémantiques et disent qu'il y a plusieurs types différents de complément de lieu et notamment les compléments de lieu qui répondent à la question *Quo?* ou *Wohin?* et représentent le lieu où l'on va¹⁴, et les compléments de lieu qui répondent à la question *Ubi?* ou *Wo?* et représentent le lieu où l'on est¹⁵. Les grammaires enseignent alors ordinairement que le complément de lieu se met à l'accusatif après les verbes de mouvement et à l'ablatif en latin ou au datif en allemand après les autres verbes, ce qui est une présentation inexacte des choses, puisque, après le verbe « se promener » (lat. *ambula-re*, all. *spazieren*), qui est incontestablement un verbe de mouvement, on ne met pas l'accusatif, mais on dit *ambula-t in urb-e*, *er spazier-t in d-er Stadt* « il se promène dans la ville ». Certaines grammaires ont une formulation plus heureuse et précisent que c'est après « un verbe de déplacement¹⁶ ou de changement de lieu que le complément de lieu se met à l'accusatif. Et l'on est ainsi amené à penser que l'ablatif latin ou le datif allemand après *in* signifie la situation dans une limite double et l'accusatif « l'entrée dans une limite double »¹⁷. Une telle présentation serait également valable pour le russe, puisque la grammaire de Jacques Veyrenc dit expressément qu'après *za* et *pod* « l'opposition Instrumental/Accusatif » ou après *v* et *na* « l'opposition

14. « Où vas-tu ? » se dit en effet en lat. *Quo is?*, en all. *Wohin gehst du?*

15. « Où es-tu ? » se dit en effet en lat. *Ubi es?*, en all. *Wo bist du?*

16. J. Collart, *Grammaire du latin*, Paris, P.U.F., Collection « Que sais-je ? » 2^e éd., 1969, p. 66.

17. Cette façon de présenter les choses utilise des formules de Bernard Pottier, mais dans un cadre traditionnel qui est différent de celui de Bernard Pottier ; car pour ce linguiste, l'« entrée dans (Acc.) » et le fait d'être « situé dans (Abl.) » ne sont que deux effets de sens spatiaux de la préposition latine *in* (cf. B. Pottier, *Systématique des éléments de relation. Étude de morphosyntaxe structurale romane*, Paris, 1962, p. 280.

Locatif/Accusatif correspond à l'opposition : *situation/changement de situation* »¹⁸. D'ailleurs les grammaires scolaires distinguent ordinairement les compléments qui correspondent à la question *gde?* (le lieu où l'on est) et ceux qui correspondent à la question *kudá?* (le lieu où l'on va), suivant en cela la pratique pédagogique des grammaires allemandes et des grammaires latines.

En fait, peut-on vraiment dire qu'il y a une opposition Locatif/Accusatif en russe, Datif/Accusatif en allemand ou Ablatif/Accusatif en latin ? Il nous semble que non, puisque dans une phrase donnée il n'est pas possible de faire commuter l'accusatif avec un autre cas. Peut-on même dire que la différence entre *in*+accusatif et *in*+ablatif ou datif correspond à une différence de sens du complément de lieu ? Il nous semble également que non, car la différence que les grammaires font justement entre la question *Ubi?* ou *Wo?* et la question *Quo?* ou *Wohin?* n'est peut-être pas à situer dans les syntagmes prépositionnels eux-mêmes, mais dans les verbes auxquels se rattachent les syntagmes prépositionnels. Si la préposition *in* signifie l'espace défini par une limite double, ce n'est pas l'accusatif prépositionnel qui, dans *Er geht in die Stadt*, *On édet v górod* ou *Il in urbem*, véhicule la valeur sémantique d'« entrée dans un lieu » ou de « changement de lieu », mais c'est le verbe *gehen*, *éxat'* ou *ire* lui-même. On n'a nullement affaire à un complément de lieu sémantiquement différent du complément de lieu de *Er arbeitet in der Stadt*, *On rabólaet v górode* ou *Laborat in urbe*, mais on a affaire à un complément de lieu qui se trouve dans un contexte sémantique particulier. Et l'on est ainsi conduit à penser que *in*+l'accusatif est une variante de *in*+l'ablatif ou le datif, puisque ces deux constructions sont en distribution complémentaire et que la différence de sens que l'on croit sentir entre ces deux constructions s'expliquerait très bien par la particularité sémantique du contexte de *in*+l'accusatif. Telle était, nous semble-t-il, l'opinion de Kuryłowicz, quand il écrivait : « Dans ces exemples la valeur de la préposition reste toujours la même, mais le verbe de mouvement y ajoute la nuance additionnelle du *but* de sorte que, par exemple, dans lat. *in urbem ire* le tour *in urbe*, où la désinence de l'ablatif dépend de *in*, subit

18. Ch.-J. Veyrenc, *Gram. du russe*, p. 46 et 47.

l'assimilation sémantique de la part du verbe de mouvement, d'où *ire in urbe* > *ire in urbem*. Au contraire *in urbe* est indépendant de l'entourage et peut se présenter aussi auprès les verbes de mouvement »¹⁹.

En vérité, les choses, ainsi que l'indique la fin de notre citation de Kuryłowicz, sont un peu plus compliquées que l'on ne vient de le dire; car, sans nier la spécificité sémantique des verbes qui entraînent l'accusatif prépositionnel, il faut bien reconnaître que les verbes de changement de lieu peuvent être accompagnés par les deux types de syntagme prépositionnel comme on peut le constater dans l'exemple latin *In tempore in urbem it* que nous avons cité précédemment et comme le signale expressément la grammaire allemande de Jean Fourquet en donnant comme exemple

In d-er Stadt geh-e ich in d-ie Kirche « En ville je vais à l'église »²⁰.

Kuryłowicz propose l'exemple suivant pour le russe²¹

v kómnat-e on pryg-nu-l na stol « Dans la chambre (loc.), il sauta (perf.) sur la table (acc.) ».

Mais dans ces exemples à deux cas prépositionnels il y a encore distribution complémentaire entre les deux syntagmes prépositionnels, puisqu'il est impossible de dire en allemand par exemple :

**In d-ie Stadt geh-e ich in d-ie Kirche*

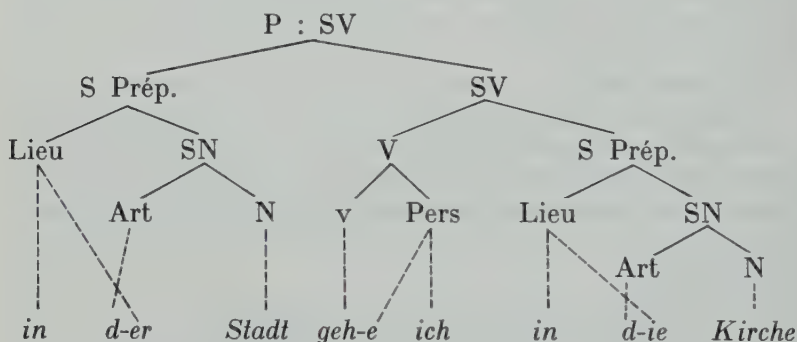
ou bien **In d-er Stadt geh-e ich in d-er Kirche*; et il est tentant d'expliquer l'impossibilité de faire commuter ces cas prépositionnels par une différence de fonction syntaxique entre les deux syntagmes prépositionnels, en disant que dans les trois exemples cités, le premier syntagme prépositionnel est plus périphérique par rapport au verbe que le second. De fait, Kuryłowicz a admis que dans la phrase russe « *v komnate on prygnul na stol* l'accusatif du but est plus central que le locatif *v komnate* »²¹. Il nous semble tout à fait possible de préciser cette différence syntaxique, en appelant, à la suite de la grammaire dépendancielle, *freie Angabe* ou circonstants les constituants qui ne sont pas entraînés par le sémantisme du verbe, et (*Verb*)*ergänzungen* ou compléments de verbe les constituants centraux du syntagme verbal, c'est-à-

19. J. Kuryłowicz, *Le problème du classement des cas*, p. 133-134.

20. J. Fourquet, *Gram. de l'allemand*, p. 99.

21. Cf. J. Kuryłowicz, *Le problème du classement des cas*, p. 134.

dire ceux qui sont entraînés par le sémantisme du verbe. Si en effet on reformule en termes proprement syntaxiques ces deux notions, comme nous avons tenté de le faire dans un article publié ici²², et que l'on définisse les compléments de verbe comme des constituants immédiats de syntagme verbal exocentrique qui sont des adjonctions de verbe et les circonstants comme des constituants immédiats de syntagme verbal endocentrique qui sont des expansions de syntagme verbal, on a alors la possibilité de dire que dans les exemples cités le syntagme prépositionnel qui n'est pas à l'accusatif est un circonstant, tandis que celui qui est à l'accusatif est un complément de verbe, ce qu'on représentera graphiquement de la façon suivante :

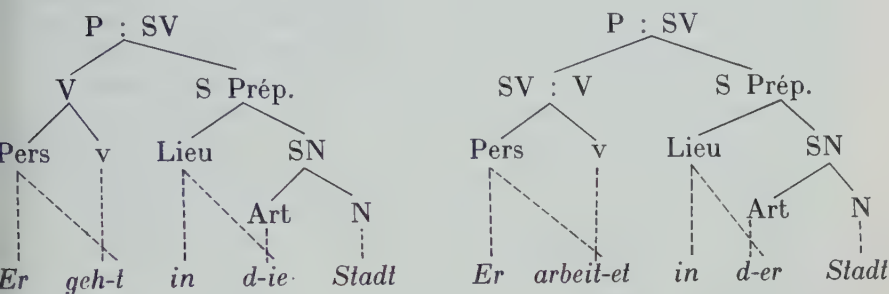


Il est évidemment tout à fait possible d'admettre la même différence dans l'organisation syntaxique, lorsqu'il s'agit d'analyser les exemples précédemment cités qui ne contenaient qu'un seul syntagme prépositionnel. Le syntagme prépositionnel à l'accusatif de *all. Er geht in die Stadt* a en effet incontestablement la même fonction de complément de verbe que le syntagme prépositionnel à l'accusatif des exemples où il y a, en plus de ce syntagme, un autre syntagme prépositionnel qui, lui, n'est pas à l'accusatif. Par contre, le verbe de *all. Er arbeitet in der Stadt* est un verbe intransitif, c'est-à-dire un verbe qui n'a pas besoin de complément de verbe et peut donc fonctionner à lui seul comme un syntagme verbal. Le syntagme prépositionnel qui se combine avec lui ne saurait être dans ces conditions qu'une expansion de

22. Cf. C. Touratier, *Comment définir les fonctions syntaxiques?* — B.S.L. 72, 1 (1977), p. 40-43.

syntagme verbal et non une adjonction de verbe ; il s'agit donc d'un circonstant.

Si l'on accepte de telles hypothèses d'analyse, on est amené à reconnaître que, malgré les apparences, l'organisation syntaxique des deux derniers types de phrases envisagés est réellement différente, différence qui pourrait être représentée graphiquement de la façon suivante :



et, du coup, on comprend bien que l'accusatif ne puisse pas alors commuter avec un datif (ou un locatif ou un ablatif suivant les langues), puisque les syntagmes prépositionnels à l'accusatif et les syntagmes prépositionnels à un autre cas dont il vient d'être question n'ont pas du tout la même fonction syntaxique, le premier étant complément de verbe et le second circonstant. Mais on en vient aussi à se dire que ce n'est peut-être pas un simple hasard si c'est le syntagme prépositionnel complément de verbe qui est à l'accusatif et non pas le syntagme prépositionnel circonstant ; l'accusatif n'est-il pas en vérité le cas usuel du complément de verbe non prépositionnel, appelé traditionnellement complément d'objet ? C'est dans ce sens que Paul Valentin a proposé d'analyser les syntagmes allemands avec préposition mixte. Il estime en effet que « les prépositions dites mixtes sont en réalité des prépositions à un seul cas, le datif, qui n'a donc pas, dans ces conditions, de signifié particulier »²³, et il admet que l'accusatif qui remplace le datif dans certains emplois des prépositions dites mixtes est une marque de « transitivité » qui indique que le syntagme formé par la préposition et son

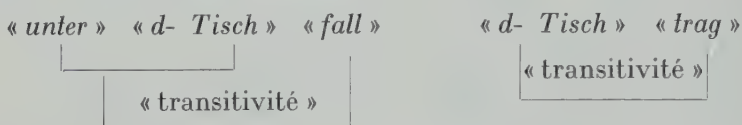
23. P. Valentin, *Le groupe prépositionnel allemand en grammaire du signifié* — B.S.L. 70, 1 (1975), p. 272.

régime nominal est un complément d'objet de verbe. Commentant des phrases du genre de

Er fällt-t unter d-en Tisch « Il tombe sous la (acc. masc. sg.) table »

Er trägt-t d-en Tisch « Il porte la (acc. masc. sg.) table »

il écrit : « Il n'est à tout le moins pas contraire à l'intuition de dire que *fallen* est transitif par rapport à *unter d- Tisch* de la même manière que *tragen* l'est par rapport à *d- Tisch* : le groupe prépositionnel évoque l' 'objet' affecté par la chute, et le groupe nominal, l' 'objet' affecté par le transport »²⁴. Il représente alors les signifiés des deux syntagmes verbaux par les schémas suivants :



d'où il découle clairement que l'accusatif, qui est dans ces deux syntagmes la marque de la « transitivity », est un fonctionnel d'objet aussi bien dans le cas d'un syntagme prépositionnel complément de verbe que dans le cas d'un syntagme nominal complément de verbe.

En réalité, nous ne croyons pas que cette description, pourtant très séduisante, de l'accusatif après une préposition mixte comme un accusatif d'objet soit juste, car s'il est incontestable qu'avec une préposition mixte le syntagme prépositionnel à l'accusatif est toujours un complément de verbe, il n'en est pas moins vrai que tous les compléments de verbe avec préposition mixte ne sont pas obligatoirement à l'accusatif. On trouve en effet un complément de verbe au datif en allemand, au locatif en russe et à l'ablatif en latin après les verbes signifiant « habiter » ou « rester » :

all. *Er wohn-t in d-er Stadt* « Il habite dans la ville »

rus. *On živ-ët v górod-e*

lat. *Habita-t in urb-e*

all. *Er bleib-t in d-er Stadt* « Il reste dans la ville »

rus. *On osta-ët-sja v górod-e*

lat. *Mane-t in urb-e*.

24. P. Valentin, *Le groupe prépositionnel allemand*, p. 271.

Si donc, après les prépositions mixtes, les compléments de verbe peuvent être, suivant les verbes, à l'accusatif ou à l'autre cas susceptible d'accompagner la préposition, voilà qui établit nettement que le cas de ces tours prépositionnels n'est pas chargé d'indiquer la fonction de complément de verbe et que par conséquent l'accusatif n'est pas le signifiant d'un éventuel morphème fonctionnel d'objet. On dira dans ces conditions que le signifiant discontinu */in... Acc./* est, en allemand par exemple, une variante du morphème représenté par le signifiant discontinu */in... Dat./* et que cette variante n'apparaît qu'aux deux conditions suivantes : il faut d'abord que le syntagme de lieu soit un complément de verbe, ce qui est une condition syntaxique non reconnue explicitement par les grammaires traditionnelles ; il faut en plus que le verbe qui reçoit ce complément de verbe soit un verbe de changement de lieu²⁵, ce qui correspond à la condition sémantique fort justement dégagée par les grammaires traditionnelles. L'accusatif est donc dans ces emplois uniquement une nécessité morphologique, ce qui ne veut pas dire pour autant qu'il ne soit d'aucune utilité pour l'interprétation des énoncés où il se trouve. Bien que n'étant pas choisi pour indiquer qu'un syntagme prépositionnel est un complément de verbe et bien que ne représentant donc pas un « monème fonctionnel », comme le dirait André Martinet²⁶, l'accusatif n'en révèle pas moins, de façon indirecte et secondaire, que le syntagme prépositionnel concerné est un complément de verbe, puisque ce cas ne peut apparaître que si, entre autres conditions de variation, le syntagme prépositionnel avec préposition mixte a la fonction de complément de verbe. La morphologie n'est donc pas, contrairement à ce qu'on pourrait croire, pure contingence aussi inutile qu'arbitraire ; elle sert parfois de relais aux indications proprement signifi-

25. On trouvera aussi l'accusatif quand le changement n'est plus spatial mais notionnel ; on a alors affaire à un changement d'état comme en latin dans Cic., *N.D.* 3, 31 ; *terra in aquam se uertit* « La terre se change en eau ». Gerhard Helbig et Joachim Buscha signalent dans leur grammaire allemande (G. Helbig, J. Buscha, *Deutsche Grammatik, Ein Handbuch für den Ausländerunterricht*, Leipzig, VEB, 1974, p. 386) que *in* et l'accusatif expriment un changement d'état (*Zustandsveränderung*) dans certaines locutions, par exemple : *Als die Maschine repariert war, konnte sie wieder in Gang gesetzt werden* « Quand la machine était réparée, elle pouvait être remise en marche » ou *Wir kamen ins Diskutieren* « Nous nous mettions à discuter ».

26. A. Martinet, *Éléments*, 2^e éd., 1967, p. 112.

catives et peut à ce titre jouer un rôle non négligeable dans la communication linguistique.

3. Un dernier emploi des prépositions mixtes mérite d'être examiné, c'est celui où un verbe normalement intransitif comme « se promener » et donc normalement accompagné d'un circonstant de lieu au datif, ablatif, locatif ou instrumental, suivant les langues, est construit avec un syntagme prépositionnel à l'accusatif. Tel est le cas dans lat. *In urbem ambulat* en face de *In urbe ambulat*, exemples qui sont traduits dans la grammaire structurale de Richard O'Brien²⁷ le premier par « He walks toward the city » et le second par « He walks in the city ». On aurait le même phénomène en allemand ou en russe avec

all. *Er spazier-t in d-ie Stadt*
 rus. *On gulja-et v górod*

en face de

all. *Er spazier-t in d-er Stadt*
 rus. *On gulja-et v górod-e*

Kuryłowicz donne pour le russe deux exemples pittoresques

On pryga-et na stól-e
On pryga-et na stol

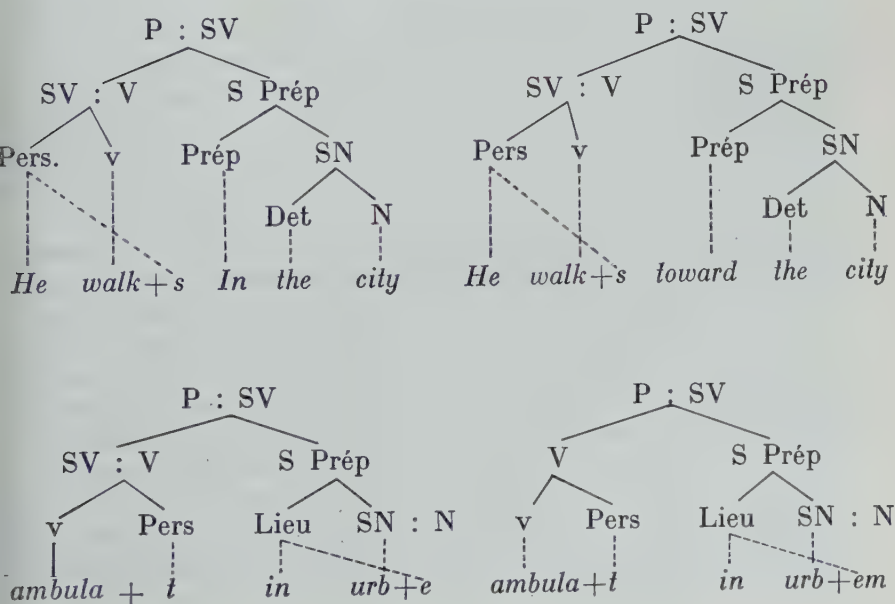
qui signifient tous les deux en français « Il saute sur la table », mais le premier avec le sens de « Il sautille sur la table » et le second avec celui de « Il bondit sur la table ». Le linguiste polonais apporte même la précision suivante : « dans le premier exemple, *na stole*, le tour prépositionnel est plus marginal que dans le second, dans le second exemple, *na stol*, il est plus central que dans le premier », ce qu'il justifie, en disant fort justement, nous semble-t-il, que si l'on compare la phrase *On prygaet na stole* avec « la phrase développée » *V komnate on prygnul na stol* « Dans la chambre il sauta sur la table », « on s'aperçoit que *na stole* correspond par sa position marginale à *v komnate* et non pas à *na stol* »²⁸.

Dans ces exemples, tout se passe comme si l'accusatif prépositionnel pouvait bel et bien commuter avec le locatif

27. Cf. R. J. O'Brien, *A descriptive grammar of ecclesiastical Latin based on modern structural analysis*, Chicago, Loyola Univ. Press, 1965, p. 202.

28. J. Kuryłowicz, *Le problème du classement des cas*, p. 134.

(le datif ou l'ablatif) prépositionnel et comme si cette commutation entraînait en même temps que la différence formelle de cas une incontestable différence de sens. Mais si l'on regarde les choses d'un peu près, il n'est pas certain qu'on puisse vraiment parler de commutation. On peut en effet admettre que si les syntagmes prépositionnels de angl. *He walks toward the city* et *He walks in the city* ont tous les deux la fonction de circonstant et sont donc des expansions de SV, c'est-à-dire en fait d'un V qui, parce qu'il est intransitif, fonctionne à lui seul comme SV, il n'en va pas de même pour les syntagmes prépositionnels latins que ces deux phrases anglaises sont censées traduire : dans *In urbe ambulat*, le syntagme prépositionnel est bien un circonstant, c'est-à-dire une expansion de SV, mais dans *In urbem ambulat* il est un complément de verbe et donc une adjonction de V, ce qui revient à dire que la forme verbale *ambulat* se suffit à elle-même dans un cas et fonctionne donc comme SV, alors que, dans l'autre cas, elle a besoin d'un complément pour former un SV et fonctionne donc seulement comme constituant immédiat d'un SV. Ces différentes analyses syntaxiques peuvent être représentées graphiquement de la façon suivante :



Mais alors comment doit-on interpréter, dans le cadre de ces analyses syntaxiques, l'alternance entre l'ablatif prépositionnel et l'accusatif prépositionnel après le verbe *ambulat* ? Remarquons pour commencer que la différence formelle de cas est accompagnée de deux différences significatives : une différence syntaxique d'abord qui concerne le syntagme prépositionnel, puisque *in urbem* est un complément de verbe et *in urbe* un circonstant, et une différence syntaxique et sémantique en second lieu qui concerne le verbe, puisque *ambulat* est un verbe transitif dans *In urbem ambulat* et un verbe intransitif dans *In urbe ambulat*. Il est dans ces conditions possible d'envisager une première présentation des choses où la différence formelle de cas serait le support de la différence de fonction des syntagmes prépositionnels et où la différence de fonction signalée par l'accusatif changerait le sens du verbe *ambulare* pour le rendre sémantiquement compatible avec la présence d'un complément de verbe. Mais cette analyse qui fait de l'accusatif une marque de transitivité n'est pas vraiment défendable, dans la mesure où nous avons dû reconnaître précédemment que, après les prépositions mixtes, le cas n'était pas chargé de marquer la fonction syntaxique et que la transitivité n'avait pas pour signifiant l'accusatif, même si l'accusatif correspondait toujours à un complément de verbe.

S'il n'est guère acceptable, lorsqu'on tient compte de l'ensemble du fonctionnement des prépositions mixtes, de voir dans l'accusatif de *In urbem ambulat* le support formel de la fonction de complément de verbe, peut-être faut-il penser à une deuxième interprétation possible de l'alternance *in urbe* et *in urbem* dans le contexte de *ambulat* et associer directement la différence formelle de cas à la différence de sens du verbe, en disant que la présence de l'accusatif correspond à un verbe transitif *ambulare* 2, qui aurait pour sens « aller en se promenant » et serait donc homonyme du verbe intransitif *ambulare* 1, dont le sens est simplement « se promener ». Mais si l'on admet ainsi l'existence de deux verbes *ambulare* différents, on ne peut pas dire que l'accusatif et l'ablatif commutent dans le contexte *In urb—ambulat*, car il y a alors entre l'accusatif et l'ablatif de *In urbem ambulat* et *In urbe ambulat* la même distribution complémentaire qu'entre l'accusatif et l'ablatif de *it in urbem* et *laborat in urbe*, à cette différence morphologique près que les deux verbes « aller en se promenant » et « se promener »,

qui n'appartiennent pas à la même classe sémantique et syntaxique de verbes, ont des signifiants identiques, alors que les deux verbes « aller » et « travailler », qui n'appartiennent pas non plus à la même classe syntaxique de verbes, ont, eux, des signifiants différents. Et dans une telle perspective /in... Acc./ est au voisinage du verbe de déplacement *ambulare* 2, exactement comme au voisinage du verbe de déplacement *ire*, une variante à conditionnement morphologique du morphème qui est normalement représenté par le signifiant discontinu /in... Abl./.

Toutefois cette interprétation purement morphologique de l'accusatif de lat. *In urbem ambulat*, all. *Er spaziert in die Stadt* et rus. *On guljâet v górod* ne nous semble que partiellement exacte. L'explication par deux verbes homonymes n'est pas en effet vraiment satisfaisante, dans la mesure où elle multiplie, un peu pour les besoins de la cause, les morphèmes lexicaux et dans la mesure surtout où elle ne peut pas rendre compte du fait que n'importe quel verbe de mouvement comme rus. *prýgat'* « sauter », all. *schreiten* « marcher », *tanzen* « danser », *laufen* « courir », *fahren* « se déplacer (en voiture) », *springen* « sauter », etc. doit avoir un homonyme qui exprime un changement de lieu. Par conséquent, plutôt que de considérer que l'on a affaire en latin par exemple à deux verbes *ambulare* différents, nous préférierions dire que l'on a un seul et même morphème lexical /ambula:/ dont le signifié est « se promener », mais que dans l'énoncé *In urbem ambulat* ce contenu sémantique est utilisé d'une façon particulière. De même en effet qu'il est parfaitement possible d'utiliser le contenu d'un lexème en pratiquant, comme dans ce qu'on appelle une méthaphore, « la suppression ou plus exactement (...) la mise entre parenthèses d'une partie des sèmes constitutifs du lexème employé »²⁹, ou en procédant, comme dans la métonymie, à « un glissement de référence »³⁰ qui fait passer par exemple de l'auteur à son livre, de même il doit être possible d'employer un lexème verbal à la place d'un autre lexème verbal par un transfert syntaxique qui ferait entrer par exemple le verbe intransitif *ambulare* dans le paradigme des verbes qui ont pour archilexème *ire* « aller » et le traiterait comme une sorte de syno-

29. M. Le Guern, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Larousse, 1973, p. 15.

30. M. Le Guern, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, p. 14.

nyme expressif de cet archilexème en lui faisant prendre le sens de « aller en se promenant », c'est-à-dire en combinant son sens avec celui de l'archilexème en question. Un tel glissement syntaxique n'a pas, à notre connaissance, reçu de nom particulier dans la littérature grammaticale; mais c'est un procédé de renouvellement du lexique qui est bien connu des diachroniciens³¹; on notera d'ailleurs que le verbe transitif français *aller* remonte précisément au verbe intransitif latin *amb(u)lare*. Si ces hypothèses sur le fonctionnement possible dans le discours du signifié des lexèmes sont exactes, on est amené à soutenir que la seule présence d'un syntagme prépositionnel avec la fonction de complément de verbe (fonction syntaxique qui, avec les prépositions mixtes, n'est normalement indiquée par aucun moyen formel spécifique) suffit à donner aux verbes de mouvement comme lat. *ambulare*, all. *spazieren*, rus. *guljať* le sens transitif d'un changement de lieu et que ce sens particulier du verbe de mouvement entraîne obligatoirement et sans choix de la part du locuteur une mise à l'accusatif du syntagme prépositionnel avec préposition mixte qui a la fonction de complément de verbe. Ceci veut dire d'une part que malgré les apparences l'accusatif et le locatif ne commutent pas réellement dans les exemples russes de Kuryłowicz *On prygaet na stol* et *On prygaet na stole*, comme le confirme magnifiquement le fait que, si *na stole* correspond à *v komnate* et non à *na stol* de l'exemple développé *V komnate on prygnul na stol*, les phrases **V komnat-u on prygnul na stol* et **V komnate on prygnul na stol-e* soient inacceptables; et d'autre part que l'accusatif, tout en permettant de reconnaître indirectement que le syntagme prépositionnel est un complément de verbe, n'est pas dans ces phrases le signifiant d'un morphème de complément de verbe, mais simplement un morceau du signifiant des morphèmes « dans » ou « sur », qui ont, dans ces phrases aussi, un signifiant discontinu formé par la préposition mixte et l'accusatif, lequel signifiant est un allomorphe du signifiant formé par

31. Cf. P. Guiraud, *La sémantique*, « Que sais-je ? » n° 655, Paris, P.U.F., 1962, p. 53 et 34; J. Perret, *Sur l'accusatif du latin* — *R.E.L.* 35 (1957), p. 161-162, qui explique par un besoin d'expressivité le remplacement (fréquent au cours de l'histoire du latin) des verbes transitifs dévalorisés par des verbes intransitifs rendus transitifs : « *miratur donum* est plat, *stupet ante donum* est diffus. La solution sera d'écrire *stupet donum*, l'accusatif resserre vivement l'unité de la visée sur un ensemble plus dense, plus pressé que nature, heurté, explosif ».

la même préposition et le locatif en russe, le datif en allemand ou l'ablatif en latin.

4. A côté des syntagmes avec préposition mixte où, malgré les apparences, l'accusatif ne commute jamais avec un autre cas et où la préposition plus l'accusatif et la préposition plus l'autre cas possible sont deux allomorphes discontinus d'un seul et même morphème, il existe d'autres syntagmes prépositionnels où il est réellement possible de faire commuter l'accusatif avec un autre cas, sans que le syntagme change de fonction syntaxique, mais en faisant apparaître un changement de sens. C'est ce qui se passe en grec ancien dans

ἔρχομαι παρὰ τ-οῦ βασιλ-έως « venir, je d'-auprès-de le (gén. sg.) roi (gén. sg.) » = « Je viens d'auprès du roi »

ἔρχομαι παρὰ τ-ὸν βασιλ-έα « venir, je auprès-de le (acc. sg.) roi (acc. sg.) » = « Je viens auprès du roi »

où les syntagmes prépositionnels ont tous les deux la même fonction de complément de verbe de ἔρχομαι. On pourrait fort bien considérer que dans ces phrases l'accusatif et le génitif commutent après la préposition παρὰ qui représente un signifié commun aux deux syntagmes prépositionnels comme « auprès », et que par conséquent l'accusatif est le support formel d'un signifié « but » et le génitif celui d'un signifié « origine ». Cette hypothèse serait éventuellement confirmée par la préposition ὑπὸ qui peut apparaître dans les deux exemples suivants :

πέμπειν τ-ινὰ ὑπὸ χθον-ὸς (φύως-δε) « envoyer (inf.) quelqu'un (acc. sg.) sous terre (gén. sg.) lumière (acc. sg.) - vers »
= « envoyer quelqu'un de dessous la terre (vers la lumière) »
(cf., Hés., *Th.* 669)

πέμπειν τ-ινὰ ὑπὸ χθόν-α « envoyer (inf.) quelqu'un (acc. sg.) sous terre (acc. sg.) »,

et serait probablement en contradiction avec le fait que si le génitif peut effectivement apparaître seul à la question πόθεν (le lieu d'où l'on vient), on a bien l'impression qu'il s'agit d'une variante avant tout poétique des tours prépositionnels ἀπὸ + génitif « à partir de » ou ἐκ + génitif « hors

de »³². Mais une autre analyse est tout aussi parfaitement possible : elle consisterait à dire que dans ces exemples ce n'est pas le génitif seul qui commute avec l'accusatif seul, mais que c'est le complexe formel /*hupo...* Gén./ qui prend la place du complexe formel /*hupo...* Acc./, et que par conséquent on a affaire en fait à deux morphèmes différents avec signifiant discontinu partiellement identique, exactement comme en français /*av...e*/ et /*et...e*/ ou mieux /*av...* P(articipe) P(assé)/ et /*et...* PP/ sont, dans *Il avait aimé* et *Il était aimé*, des unités significatives différentes malgré l'identité partielle de leur signifiant discontinu. Cette description possible par la commutation non de deux cas, mais de deux signifiants discontinus partiellement identiques s'impose, nous semble-t-il, d'autant plus dans les exemples grecs cités que les prépositions *παρά* et *ὕπὸ* sont en fait des prépositions mixtes qui régissent l'accusatif après les verbes de changement de lieu et le datif après les autres verbes, et forment donc déjà, d'après l'analyse que nous avons proposée pour les prépositions mixtes, un signifiant discontinu avec le datif ou l'accusatif. On dit en effet

μέν-ω παρά βασιλ-εῖ « rester, je auprès-de roi (dat. sg.) » =
« Je reste auprès du roi »

μέν-ω ὑπὸ χθον-ι « Rester, je sous terre (dat. sg.) » =
« Je reste sous terre ».

avec le datif quand le complément de verbe n'est pas l'adjonction d'un verbe de changement de lieu.

Il ne faut toutefois pas croire que toutes les prépositions qui, sans être des prépositions mixtes comparables à celles de l'allemand, sont suivies de plusieurs cas différents correspondent à autant de morphèmes à signifiant discontinu qu'elles sont suivies de cas différents; car il est fort possible aussi que le changement de cas après une préposition ne s'accompagne pas d'un changement de sens. Le morphème grec dont le signifiant est normalement /*hupo...* Dat./ peut en effet présenter des variantes apparemment libres où le datif est remplacé par un accusatif (*ὕπὸ γ-ῆν εἶ-ναι* « être sous la terre (acc.) » cf. Hdt. 7, 114) ou un génitif (*ὕπὸ χθον-ός εἶ-ναι* « être sous la terre (gén.) » cf. Hom., *Il.* 8, 14), sans

32. Cf. par ex. J. Humbert, *Syntaxe grecque*, Paris, Klincksieck, 2^e éd., 1954, p. 278.

que cela corresponde à la variante combinatoire à l'accusatif qu'entraînent les verbes de changement de lieu ou au morphème d'origine qui a pour signifiant /*hupo*... Gén./.

Considérons le cas encore plus clair de la préposition *περὶ*. Si l'on s'en tient à l'enseignement des grammaires du grec ancien, on est tenté de postuler deux morphèmes différents, un morphème à signifiant discontinu /*peri*... Gén./ qui aurait pour signifié « au sujet de » (cf. *μάχ-ομαι περὶ Τροί-ας* « je combats pour, au sujet de Troie (gén.) ») et un morphème à signifiant discontinu /*peri*... Acc./ qui aurait pour signifié « autour de » (cf. *μάχ-ομαι περὶ Τροί-αν* « je combats autour de Troie (acc.) »).

Toutefois si l'on regarde l'usage d'un peu plus près, on s'aperçoit que *περὶ* et le génitif peut avoir (surtout en poésie) le sens de « autour de » (par ex. *περὶ σπεί-ους γλαφυρ-οῖο* « autour de la caverne creuse (une vigne s'était développée) » : Hom., *Od.* 5, 68), que *περὶ* et le datif, qui est plus rare que *περὶ* et l'accusatif et a comme ce dernier le sens de « autour de », signifie aussi parfois « au sujet de, pour » (par ex. *περὶ οἷσι μαχ-ει-όμεν-ος κτεάτ-εσσι* « combattant pour ses biens » Hom., *Od.* 17, 471).

Devant de telles possibilités de sens, il est alors tentant de supposer que *περὶ*+génitif, *περὶ*+accusatif et *περὶ*+datif représentent le même morphème, et d'essayer de décrire les différents sens relevés par les dictionnaires ou les grammaires comme des particularisations d'une même valeur sémantique. Cela est parfaitement possible si l'on admet avec Bernard Pottier que le morphème en question est susceptible de présenter trois valeurs différentes : « une valeur spatiale, une valeur temporelle et une valeur que nous appellerons, ainsi que le dit Bernard Pottier³³, notionnelle » et que l'on peut fort bien définir négativement comme la valeur qui n'est ni spatiale ni temporelle, étant entendu que ces trois valeurs ne sont pas à proprement parler des effets de sens entraînés par un contexte expressément spatial, temporel ou notionnel, mais qu'elles représentent plutôt l'application d'une même « représentation » sémantique à trois domaines sémantiques différents : le domaine spatial, le domaine temporel et le domaine notionnel. On dira alors par exemple que le signifié de *περὶ* plus un cas est quelque chose comme « autour » et qu'appliqué au domaine spatial, ce signifié à la valeur locale de « autour » (« autour de Troie, aux environs de Troie »), appliqué au

33. B. Pottier, *Systématique des éléments de relation*, Paris, 1962, p. 125-126.

domaine temporel, la valeur d'une approximation temporelle (« vers le milieu de la nuit » *περὶ μέσ-ας νύκτ-ας*) et, appliqué au domaine notionnel, la valeur de « au sujet de, à propos de ». On précisera cependant que l'usage de la langue littéraire classique spécialise chacune de ces variantes possibles du morphème « autour » en privilégiant l'allomorphe */peri...* Gén./ pour la valeur notionnelle et l'allomorphe */peri...* Acc./ pour la valeur spatiale, et limite par conséquent la liberté de variation.

Si le fait qu'un autre cas puisse apparaître à la place de l'accusatif dans un même contexte syntagmatique n'est pas une condition suffisante pour que l'on ait affaire à deux choix différents, il ne faut pas croire non plus que ce soit une condition nécessaire à l'existence de deux morphèmes différents. Il est en effet parfaitement possible que les deux cas avec lesquels se combine une préposition se trouvent lexicalement en distribution complémentaire et que l'on soit néanmoins obligé de postuler deux morphèmes différents, parce que ces deux emplois de la préposition correspondent à deux sens trop différents pour pouvoir être considérés comme des particularisations d'un même signifié. C'est ce qui se passe, nous semble-t-il, en grec ancien, pour la préposition *μετὰ*, qui signifie « avec, parmi » quand elle est accompagnée d'un nom animé au génitif, mais « après » quand elle se combine avec un nom ou un pronom à l'accusatif qui désigne un événement ou un laps de temps. A cause de cette différence de sens apparemment irréductible et malgré la distribution complémentaire des contextes de ces deux sens, il nous paraît préférable d'admettre que */metà...* Gén./ est le signifiant d'un morphème « parmi » et */metà...* Acc./ celui d'un morphème « après », même si le morphème « parmi » peut présenter une variante plus ou moins libre avec accusatif comme dans

Hom., *Il.* 3, 264 : *ἔλ-οντο μετὰ Τρῶ-ας καὶ Ἀχαι-ούς* « arriver, aor., ils parmi Troyens (acc.) et Acchéens (acc.) » = « (ils sont) arrivés parmi les Troyens et les Achéens » (P. Mazon).

En russe *po* + acc. est le signifiant discontinu d'un morphème « jusqu'à » que l'on trouve par exemple dans

on rabóta-et s véčer-a po útr-o « Il travaille de soir (gén.) jusqu'à matin (acc.) » = « Il travaille du soir au matin »

on v vod-é po górl-o « Il (est) dans l'eau (loc.) jusqu'au cou (acc.) »

mais *po*+dat. correspond, lui, à un morphème « dans » que l'on trouve par exemple dans

on rabóla-et po utr-ám « Il travaille dans la matinée (dat. pl.) »

on rabóla-et xorošo po matematik-e « Il travaille bien en mathématiques ».

Bien qu'il ne semble pas possible de trouver un contexte où les deux tours prépositionnels puissent s'opposer, puisque par exemple *po*+acc. avec valeur temporelle n'apparaît que dans la construction *s*+gén... *po*+acc., et *po*+dat. avec valeur temporelle que devant un pluriel de répétition, il est difficile de ne pas admettre que, vu la différence de sens apparemment irréductible, *po*+acc. et *po*+dat. représentent deux unités significatives différentes. On en dirait autant de *so*+instrumental en face de *so*+génitif ou *so*+accusatif³⁴, le premier signifiant « avec », le second « du haut de » et le troisième « de la grandeur de »; mais, pour cette préposition il n'est peut-être pas impossible d'imaginer une opposition :

on bór-et-sja so kon-ëm « Il se bat avec son cheval (instr.) »

on bór-et-sja s kon-ja « Il se bat de son cheval (alors que les autres ont mis pied à terre) »

qui confirmerait l'hypothèse d'au moins deux morphèmes différents.

Quoi qu'il en soit des particularités d'emploi de chaque préposition, on voit que même pour les autres prépositions que les prépositions dites mixtes, il est possible et préférable de considérer que le cas et la préposition correspondent à un seul et même choix et que les différents cas qui accompagnent alors la préposition ne sont jamais à eux seuls le signifiant d'un morphème, mais forment avec ladite préposition des signifiants discontinus qui ou bien sont des variantes d'un même morphème ou bien représentent des morphèmes différents. Une telle façon de voir a bien entendu de graves conséquences en ce qui concerne la théorie des cas. De fait,

34. Cf. J. Veyrenc, *Gram. du russe*, p. 46, où l'on trouve au moins l'exemple : *s dom* « de la grandeur d'une maison »; A. Mazon, *Gram. de la langue russe*, 3^e éd. 1949, p. 95 : *on s menjá* « il est aussi grand que moi », *s nedélju* « environ une semaine », etc.

si les cas prépositionnels sont seulement des segments formels qui entrent pour partie dans la constitution du signifiant de certains morphèmes et ne sont pas par conséquent eux-mêmes des morphèmes, faut-il les mettre à part en admettant que ce ne sont pas des cas à proprement parler et en précisant, quand on a une formation de diachronicien, que ce sont d'anciens cas qui se sont en quelque sorte figés et ont ainsi perdu progressivement leur rôle grammatical ou syntaxique de cas ? C'est ce que l'on est tenté de faire et c'est notamment ce qu'a pensé Kuryłowicz. Cependant, cette attitude, qui est incontestablement un progrès par rapport à toutes les descriptions qui essaient de voir dans le cas prépositionnel la même unité significative que dans le cas seul, n'est pas sans inconvénients. Elle suppose, en effet, qu'il y a deux sortes de cas : les cas proprement dits et les cas improprement dits ou, ce qui est une autre façon de dire la même chose, les cas et les désinences casuelles, comme le disait Kuryłowicz, les cas syntaxiques et les cas morphologiques, comme le proposait de Boer, les morphèmes casuels et les formes casuelles, comme nous le faisons personnellement³⁵. Du coup, on appelle cas ou morphème casuel autre chose que ce que les grammaires appellent ordinairement cas ; et seule la diachronie permet à l'aide d'une hypothèse préhistorique invérifiable, de réunifier quelque peu les deux notions différentes de formes casuelles et de morphèmes casuels et les deux terminologies différentes auxquelles correspondent la notion traditionnelle ou philologique de cas et la notion fonctionnelle ou linguistique de cas. Mais une telle réunification par la préhistoire de réalités synchroniques radicalement différentes, qui est incontestablement une hypothèse fort ingénieuse, n'est rendue nécessaire que parce que l'on admet implicitement que les cas non prépositionnels représentent chacun une et une seule unité significative, ce qui, après tout, n'est pas évident et, en tout cas, serait à démontrer. Voyons donc maintenant si le fonctionnement de l'accusatif non prépositionnel correspond ou non au fonctionnement d'un et d'un même morphème.

35. Cf. J. Kuryłowicz, *Le problème du classement des cas*, p. 134-135 ; C. de Boer, *L'idée de « cas » ou de « rapports casuels » dans des langues comme le latin et le français* — *Revue de linguistique romane* 4 (1928), p. 290-302 ; C. Touratier, *Quelques remarques pour l'étude des cas (avec application à l'ablatif latin)* — *Langages* 50 (1978), p. 101.



II. ACCUSATIF SEUL

1. Une première particularité fonctionnelle des cas non prépositionnels mérite d'être signalée. Il arrive, en effet, qu'un cas seul comme l'accusatif puisse alterner avec un tour prépositionnel. On trouve par exemple en latin *E-o Rom-am* « Je vais à Rome » en face de *E-o in agr-os* « Je vais aux champs », alors qu'il est impossible de dire **E-o in Rom-am* ou **E-o agr-os*³⁶. Comment décrire ces faits ? Kuryłowicz, accordant plus d'importance à la morphologie qu'au fonctionnement, voit dans ces accusatifs non prépositionnels un emploi particulier du cas proprement appelé accusatif dont la fonction primaire est de signaler le complément d'objet³⁷. Ceci revient plus ou moins à dire que l'accusatif *Rom-am* est un complément d'objet dans *Eo Romam* exactement comme dans *Am-o Rom-am* « J'aime Rome » ou *Diru-o Rom-am* « Je détruis Rome » et qu'il n'y a pas lieu de le qualifier d'accusatif de direction ou de changement de lieu, « à moins qu'on ne veuille aussi, dit malicieusement Jacques Perret³⁸, appeler accusatif d'affection ou de destruction ceux qui suivent *amo* ou *diruo* ». Et si l'on est diachronicien, on précisera que cet accusatif abusivement dit de direction est la survivance d'un système plus ancien où tous les compléments de lieu de la question *quo?* étaient à l'accusatif seul comme en sanskrit par exemple, que les langues indo-européennes n'ont introduit que secondairement une préposition afin de préciser la nature locale du complément, et que le latin représente une étape intermédiaire de cette évolution, où les noms de ville sont encore à l'accusatif seul et les autres noms déjà à l'accusatif prépositionnel accompagné de *in*.

Cette analyse est très séduisante, d'autant qu'il est parfaitement exact de dire, quand on distingue avec la « grammaire

36. On trouve quelque chose de semblable en grec ancien : en attique, on doit dire *ἐρχομαι εἰς Ἀθήνας* « Je vais à Athènes », *ἐρχομαι εἰς τοὺς ἀγρούς* « Je vais aux champs » ; mais il est possible de dire en poésie *ἐρχομαι Ἀθήνας* et *ἐρχομαι τοὺς ἀγρούς* (Cf. J. Humbert, *Syntaxe grecque*, p. 260).

37. Cf. J. Kuryłowicz, *Le problème du classement des cas*, p. 137, *The inflectional categories of Indo-european*, p. 181.

38. J. Perret, *Sur l'accusatif du latin*, p. 158.

dépendancielle » les compléments de verbe (*Verbergänzungen*) des circonstants (*freie Angabe*), que les constituants à l'accusatif *Romam* et *in agros* sont des compléments de verbe dans tous les exemples qui viennent d'être cités, et non pas compléments d'objet dans *Amo Romam* ou *Diruo Romam* et compléments circonstanciels dans *Eo Romam* ou *Eo in agros*, comme le dirait à tort la grammaire traditionnelle. Néanmoins il nous paraît préférable de retenir l'analyse de Jean Perrot. Pour ce dernier³⁹, « l'accusatif correspondant au terme du mouvement ne fonctionne pas comme l'accusatif de l'objet parce que la norme comporte l'emploi d'une préposition telle que *in* ou *ad*; l'absence de préposition obéit à un certain conditionnement : elle est liée soit à des expressions de caractère formulaire, figé (*malam crucem ire*, *infiliis ire*⁴⁰, etc.), soit à la désignation de certaines réalités géographiques (noms de localités ou de territoires restreints). Ces 'exceptions' ne sont que des variantes gravitant autour de la norme et liées toujours à certaines données définissables ». Étant donné, en effet, les limitations d'emploi de l'accusatif seul dit accusatif de direction et étant donné la distribution complémentaire qu'il y a entre cet accusatif de direction et la préposition *in* suivi de l'accusatif, pour une même valeur apparente de changement de lieu, l'accusatif dit de direction ne peut être qu'une variante du morphème à signifiant discontinu */in... Acc./*, ou plutôt, d'après ce que nous avons dit précédemment, */in... Abl./* Ceci revient à dire que l'accusatif non prépositionnel peut lui-même ne pas représenter un accusatif proprement dit, puisqu'il lui arrive d'être seulement l'allomorphe d'un morphème dont le signifiant usuel contient une préposition et une simple forme d'accusatif, laquelle, rappelons-le, n'a rien à voir avec le morphème fonctionnel auquel serait censé correspondre l'accusatif proprement dit. Voilà qui rejette également ces accusatifs, pourtant seuls, hors des cas proprement dits et les relègue parmi les simples formes casuelles et par conséquent parmi les unités purement morphologiques de la langue.

L'accusatif n'est pas en latin la variante du seul morphème */in... Abl./*, il peut être, nous semble-t-il, la variante

39. J. Perrot, *Le fonctionnement des cas*, p. 219.

40. « Mauvaise (acc.) croix (acc.) aller (inf.) » = « aller au diable » ; « contestations (acc.) aller (inf.) » = « nier » : on notera même que le nom *infili-ae* est inusité en dehors de cette expression toute faite.

d'au moins deux autres morphèmes à signifiant discontinu. Il représente en effet le morphème de but /*ad...* Acc./ dans les tours du type *I-t lu-s-um* « Il va jouer » en face de *Ad-es-t ad lud-end-um* « Il est là pour jouer », où l'accusatif de *lus-um* à l'air d'être un allomorphe de /*ad...* um/ et le supin /*s*/ un allomorphe du gérondif /*end*/, puisque **Adest lusum* est aussi peu acceptable que **It ad ludendum*, et où c'est la présence d'un « verbe de mouvement », comme le disent traditionnellement les grammaires latines, qui entraîne l'apparition des variantes combinatoires que sont le supin et l'accusatif seul. Il nous paraît également possible de voir dans l'accusatif dit de durée de *Regna-ui-t tr-es ann-os* « Il régna trois (acc.) ans (acc.) » une variante du morphème perlatif à signifiant discontinu /*per...* Acc./, quand celui-ci a une valeur temporelle comme dans *Per du-os die-s iter+ø fecer-unt* « Ils firent route pendant deux (acc.) jours (acc.) »; car on peut admettre une distribution complémentaire entre les deux constructions, l'accusatif dit de durée étant employé dans le contexte des verbes intransitifs et l'accusatif prépositionnel avec *per* dans le contexte des verbes transitifs. Il est aussi tentant de considérer l'accusatif de durée de

all. *Es schnei-te d-en ganz-en Tag* « Il neigea toute la journée » comme une variante de /*während...* Gén./ (cf. *Es schnei-te während d-es ganz-en Tag-es*); mais il s'agit alors d'une variante libre, car l'accusatif seul peut fonctionner comme un circonstant de temps « auprès de verbes à valence zéro, un, deux, trois et quatre », d'après Gerhard Helbig et Joachim Buscha⁴¹. Tous les compléments de temps à l'accusatif seul n'expriment pas la durée en allemand; on sait que « l'accusatif sans préposition » est allomorphe de /*an...* Dat./ et /*in...* Dat./ avec valeur temporelle « au début d'une lettre »⁴² comme dans

München, den 22. Juni « Munich, le 22 juin »

ou dans des expressions comme *nächste Woche* « la semaine prochaine », *voriges Jahr* « l'an dernier », *dieses Jahr* « cette année », *jedes Jahr* « chaque année »⁴², par exemple :

Er schenk-te vergangen-es Jahr d-em Freund ein Buch
« Il envoya l'an passé un livre à son ami »⁴¹.

41. Cf. G. Helbig, J. Buscha, *Deutsche Grammatik*, p. 253.

42. J. Fourquet, *Grammaire de l'allemand*, p. 101-102.

2. *Accusatif complément de verbe*. A côté de ces emplois où l'accusatif seul est un allomorphe d'une préposition accompagnée d'un cas prépositionnel et ne peut pas être considéré comme une représentant du cas accusatif proprement dit, il y a, bien entendu, tous les emplois de l'accusatif seul où les grammaires aiment retrouver la fonction spécifique de l'accusatif proprement dit, c'est-à-dire les emplois de l'accusatif complément d'objet comme dans par exemple :

gr. anc. $\phi\lambda\text{-}\epsilon\tilde{\iota}\ \tau\text{-}\acute{\omicron}\nu\ \pi\alpha\tau\acute{\epsilon}\rho\text{-}\alpha$; lat. *ama-t patr-em su-um* ;
all. *er lieb-t sein-en Vater* ; rus. *on ljub-il otc-á* « Il aime son (acc.) père (acc.) ».

Pour analyser le plus exactement possible ces emplois de l'accusatif, il importe de préciser d'emblée que ce que la grammaire traditionnelle appelle complément d'objet est une notion fortement sémantique, comme le montre assez bien la définition de Grevisse par exemple. Selon ce grammairien du français en effet, « le complément d'objet énonce la personne ou la chose sur laquelle passe l'action du sujet : cette personne ou cette chose est donc l'*objet* de l'action »⁴³. Si l'on veut voir les choses d'une façon plus syntaxique, on dira, avec Marouzeau, que le « complément direct ou complément d'objet » est « celui qui apporte à l'énoncé sa suite immédiate et nécessaire (il donne *son pain*) »⁴⁴, par opposition au « complément indirect ou secondaire ou circonstanciel », qui est « celui qui apporte une détermination secondaire et facultative : il donne son pain *aux pauvres* »⁴⁴. Et pour arriver à une formulation plus rigoureuse et plus adéquate, on pourra définir syntaxiquement le complément d'objet comme le premier complément de verbe, en donnant à ce terme le sens qu'à la suite de la grammaire dépendancielle nous donnons à *Verberganzung* par opposition à *freie Angabe* ou circonstants⁴⁵.

Quand on accepte une telle présentation des choses, il est possible d'attribuer le même rôle fonctionnel à des emplois de l'accusatif traditionnellement considérés comme plus ou moins différents, en postulant que l'accusatif indique la fonction de complément de verbe en général et non pas

43. M. Grevisse, *Le bon usage*, 7^e éd. 1959, p. 140.

44. J. Marouzeau, *Lexique de la terminologie linguistique*, 3^e éd., 2^e tirage 1969, p. 53.

45. Cf. C. Touratier, *Comment définir les fonctions syntaxiques?*, p. 41.

seulement celle de premier complément de verbe ou, comme on le dit, de complément d'objet. L'accusatif dit de contenu ou d'objet interne par exemple, n'est après tout que l'adjonction artificielle d'un complément de verbe à un verbe intransitif, c'est-à-dire à un verbe qui n'a pas besoin de complément de verbe. Ceci n'est possible que si le constituant à l'accusatif a pour noyau nominal un morphème qui est identique ou morphologiquement apparenté au morphème verbal intransitif, ou qui a au moins un signifié identique ou sémantiquement apparenté à celui du morphème verbal; car l'identité ou la proximité sémantique entre le verbe intransitif et le nom à l'accusatif d'objet interne instaurent artificiellement et extrinsèquement entre ces deux éléments une unité sémantique comparable à celle qu'il y a intrinsèquement entre un verbe transitif et son complément de verbe, ce dernier étant par définition entraîné par le sémantisme même du verbe avec lequel il forme une construction exocentrique. On dit par exemple en latin *islam pugn-am pugna-bo* « Je livrerai ce combat »⁴⁶, en grec mod. ζ-ω μι-ὰ σκληρ-ή ζω-ή « Je vis (mène) une vie dure »⁴⁷, en all. *d-as Kind schläf-t ein-en ruhig-en Schlaf* « L'enfant dort d'un sommeil paisible »⁴⁸ (Il serait moins usuel mais plus juste de traduire par « dort un sommeil paisible »), en russe *góre + 0 gorevá-t'* « brûler de chagrin », que Roman Jakobson traduit en all. par *Leid Leid-en*⁴⁹. Le grec ancien a même la possibilité d'employer cet accusatif d'objet interne comme second complément d'un verbe transitif dans l'expression φιλ-εῖν τ-ινὰ παντοί-ην φιλότῃτ-α « aimer quelqu'un (acc.) de tout son cœur (acc.) (= d'un amour multiforme) »⁵⁰. On remarquera que cet accusatif a légitimement été considéré comme un cas particulier d'accusatif d'objet par les grammairiens qui parlent d'accusatif d'objet interne, dans la mesure où les accusatifs de contenu qui n'entrent pas dans des expressions figées ont la possibilité de fonctionner en tant que sujet du verbe intransitif mis au

46. Pl., *Pseud.* 524; cf. A. Ernout, F. Thomas, *Syntaxe latine*, p. 25-26.

47. A. Mirambel, *Grammaire du gr. mod.*, « Que sais-je ? », p. 91.

48. J. Fourquet, *Grammaire de l'all.*, p. 88; cf. G. Helbig, J. Buscha, *Deutsche Grammatik*, p. 350.

49. Cf. R. Jakobson, *Beitrag zur Kasuslehre*, p. 248.

50. Cf. Hom., *Od.* 15, 245-246. Il est intéressant de signaler que Platon a banalisé cette formule en remplaçant l'accusatif audacieux par un datif plus attendu : παντοί-η φιλότῃτ-(ι).

passif, exactement comme s'ils étaient d'authentiques accusatifs d'objet. C'est le cas dans la phrase latine suivante :

Pl., *Men.* 989 : « Mais j'ai bien peur d'arriver trop tard, après le combat terminé (= le combat ayant été combattu : *depugna-t-o proeli-o*) (Ernout)⁵¹.

Les deux accusatifs que l'on trouve dans ce que les grammairiens appellent le double accusatif indiquent, nous semble-t-il, tous les deux la fonction de complément de verbe, même si le rôle de second complément de verbe est rempli par des catégories syntaxiques différentes comme celle de nom ou celle d'adjectif. C'est le tour bien connu des grammairiens latines *Doce-o puer-os grammatic-am* « J'enseigne la grammaire (acc.) aux enfants (acc.) » (cf. gr. anc. διδάσκω τ-οὺς παῖδ-ας τ-ὴν γραμματικ-ήν) qui se traduit en allemand par *Ich Lehr-e d-ie Kind-er d-ie Grammatik*⁵². On observera que le second complément de verbe, à la différence du premier, peut se trouver à un autre cas ou même sous une forme prépositionnelle. Le second complément de verbe, qui est le complément non animé en latin, peut en effet être à l'ablatif seul comme dans

Cic., *Fam.* 9, 22, 3 : *Socrat-em fid-ibus doc-ui-t nobil-issim-us fidicen* « Le plus célèbre instrumentiste enseigna la lyre (abl.) à Socrate (acc.) »

ou à l'ablatif accompagné de la préposition *de* comme dans la formule juridique *doce-re aliqu-em de re* « instruire quelqu'un d'une affaire », *doce-ri de re* (Cic., *Br.* 200) « être instruit d'une affaire ». Il en est de même en grec ancien, où διδάσκω περὶ + génitif est l'équivalent de lat. *doceo de* + ablatif et où le second complément de verbe peut être au génitif seul quand le verbe est au passif comme dans διδάσκ-όμεν-ος πολέμ-οιο (Hom., *Il.* 16, 811) « étant instruit en guerre ». En allemand, c'est le complément animé qui, comme l'indique du reste sa place, est le second complément de verbe ; il peut fort bien être au datif au lieu de l'accusatif, ce qui donne *Ich lehr-e*

51. Cf. A. Ernout & F. Thomas, *Syntaxe latine*, p. 26 ; cf. également Sall., *Jug.* 54, 7.

52. Cf. J. Fourquet, *Grammaire de l'all.* p. 90. Autre type de double accusatif : all. *Man nannte ihn den Schweigsamen* « On l'appela le Taciturne » (J. Fourquet, *Grammaire de l'all.*, p. 92), lat. *facere aliquem diuitem* « faire (rendre) quelqu'un riche » (A. Ernout & F. Thomas, *Syntaxe latine*, p. 35), etc.

d-en Kind-er-n d-ie Grammatik. On observera également que, si le verbe est mis au passif, seul le premier complément de verbe peut alors fonctionner comme sujet et que par contre le second complément de verbe reste à l'accusatif :

lat. *Puer-i grammatic-am doce-ntur*.

all. *D-ie Grammatik wird d-ie (d-en) Kind-er(-n) ge-lehr-t*. Ceci veut dire que la grammaire traditionnelle a raison de distinguer à l'intérieur de la classe des compléments de verbe des sous-classes différentes, car tous les compléments de verbe n'ont pas le même fonctionnement, et notamment les seconds compléments de verbe n'ont pas les mêmes propriétés fonctionnelles que les premiers compléments de verbe; mais elle a tort cependant de ne pas toujours voir clairement que ces différences de fonctionnement n'empêchent pas ces différents accusatifs de représenter la même fonction syntaxique et que si le second complément de verbe n'est pas un premier complément de verbe, puisque ce dernier peut par exemple être le seul complément de verbe, il n'en reste pas moins qu'il est, lui aussi, un complément de verbe.

L'accusatif que l'on appelle traditionnellement accusatif d'évaluation, de mesure, de durée ou d'étendue est également un complément de verbe, puisque le constituant qui présente cet accusatif est appelé par le sémantisme même du verbe, qui exprime alors un domaine mesurable, le constituant à l'accusatif indiquant pour sa part à la fois l'unité de mesure et le nombre d'unités concernées. On trouve cet accusatif dans

all. *Es kost-et ein-e Mark* « Cela coûte un mark »

D-as Kind wog sieben Pfund « L'enfant pesait sept livres »

D-ie Stadt miss-t ein-e Meile i-m Durchmesser « La ville mesure une lieue de diamètre »

pour reprendre les exemples de Jean Fourquet⁵³; dans

rus. *ét-a kníg-a stóit rubl'* « Ce livre coûte un rouble »⁵⁴

gr. mod. κοστίζ-ει πέντε δραχμ-ές « Cela coûte cinq drachmes »

βάσταξε δύο ὥρ-ες « Cela a duré deux heures »⁵⁵

lat. *Zam-a quinque die-rum iter a Carthagin-e ab-es-t* « Zama

53. J. Fourquet, *Grammaire de l'all.*, p. 88.

54. A. Mazon, *Gram. de la russe*, p. 95.

55. A. Mirambel, *Gram. du gr. moderne*, « Que sais-je ? », p. 70.

est à cinq jours de marche [= une marche (acc.) de cinq jours (gén.)] de Carthage »⁵⁶
cyath-us pende-t drachm-as decem « un cyathe pèse dix drachmes »⁵⁶.

Ces accusatifs correspondent à des premiers ou seconds compléments de verbe, mais il faut préciser que même lorsque ce sont des premiers compléments, ils n'ont pas, dans la langue, les mêmes propriétés que les premiers compléments appelés traditionnellement compléments d'objet, car, comme le remarque justement Jean Fourquet⁵³, « à ce genre de complément ne correspond pas de passif ». On voit ainsi que, non seulement parmi les compléments de verbe en général, mais même parmi les premiers compléments de verbe, il faut distinguer des sous-classes différentes. Toutefois, ce n'est pas parce que les accusatifs dits de mesure ne peuvent pas avoir les mêmes relations *in absentia* que les accusatifs dits d'objet qu'ils n'ont pas avec leur verbe introducteur la même relation *in praesentia* que les accusatifs dits d'objet : la limitation de leurs distributions est liée à la particularité sémantique du contexte dans lequel ils apparaissent, mais nullement à une particularité syntaxique de l'accusatif de mesure. Il est donc parfaitement légitime de dire que les syntagmes à l'accusatif ont le même rôle syntaxique quand il s'agit d'un accusatif de mesure que lorsqu'il s'agit d'un accusatif d'objet, et que par conséquent l'accusatif marque dans ces deux emplois la même fonction syntaxique de complément de verbe.

On peut voir aussi un complément de verbe dans l'accusatif qui accompagne certains verbes impersonnels comme

lat. *me paenite-t alicuius re-i* « je me repens de quelque chose [= quant à moi (acc.) il y a repentir de quelque chose] (gén.)

me pude-t loqu-i « J'ai honte de parler »⁵⁷

ou rus. *Katj-u rv-ët* « Cathia vomit »

i dërn-ul-o men-já ob 'ëtom rasskaz-ál' « et la démangeaison m'a pris de lui raconter cette histoire »⁵⁸.

56. Cf. A. Ernout & F. Thomas, *Syntaxe latine*, p. 30 et 32.

57. Cf. A. Ernout & F. Thomas, *Syntaxe latine*, p. 19.

58. A. Mazon, *Gram. de la lg russe*, p. 235.

Si l'on admet que dans ces exemples, sauf le premier du russe, les verbes ont, de par leur sémantisme, une valence deux, mais que la morphologie leur impose une forme impersonnelle, les deux compléments sémantiques de ces verbes ne peuvent alors être représentés que par des compléments syntaxiques du verbe, c'est-à-dire par ce que nous appelons des compléments de verbe. Normalement, lorsqu'un verbe a une valence deux, c'est-à-dire est, au point de vue sémantique, comparable à ce que les logiciens appellent un prédicat binaire ou un prédicat à deux arguments, le premier argument est linguistiquement exprimé par une unité qui a la fonction de sujet et le second par une unité qui a la fonction de complément de verbe, le verbe étant ainsi un verbe transitif ou plutôt un verbe qui n'a besoin que d'un seul complément verbe. Mais si le même contenu sémantique doit être représenté par un verbe qui est morphologiquement impersonnel et qui par conséquent ne peut pas avoir de sujet, alors le premier argument ne pourra être linguistiquement exprimé que par un complément de verbe et le second argument sera du coup forcément représenté par un second complément de verbe, le verbe impersonnel devenant ainsi au point de vue syntaxique un verbe qui se construit avec deux compléments de verbe. Dans le cas de rus. *Katj-u rv-ët*, on a la même chose à cela près que le verbe est un verbe de valence un, ce qui explique qu'au point de vue syntaxique ce verbe impersonnel ne se construise qu'avec un seul complément de verbe.

Si la notion dépendancielle de complément de verbe permet de ramener à l'unité des emplois de l'accusatif que la grammaire traditionnelle sépare, elle amène en contre partie à se demander s'il est vraiment légitime de voir dans ces différents accusatifs la marque formelle d'un morphème fonctionnel. Dans la mesure, en effet, où la présence des compléments de verbe est, par définition, imposée par le sémantisme même du verbe régissant, est-il encore possible de dire que la fonction de complément de verbe correspond à un choix minimal indépendant du locuteur et constitue une unité significative minimale ? Ne devrait-on pas plutôt admettre que la prétendue fonction de complément de verbe appartient au même choix minimal que le lexème verbal et que par conséquent l'accusatif et la base d'un verbe transitif constituent en définitive le signifiant discontinu d'un seul et même morphème verbal, exactement comme l'accusatif et la préposition qui l'accompagne sont le signifiant

discontinu d'un même morphème. Une telle analyse, apparemment rigoureuse, n'est pas, à notre avis, réellement exacte. Il est vrai que, dans les langues indo-européennes on n'a pas le choix entre l'accusatif et autre chose après le verbe « aimer » ; et même lorsqu'on dit seulement « il aime », on ne choisit pas entre un complément de verbe à l'accusatif et rien, car dans *Il aime* on n'a pas affaire à un verbe intransitif mais à un emploi intransitif du verbe transitif *aimer*, ce qui ne veut peut-être pas dire que le verbe *aimer* est alors accompagné d'un complément pronominal à signifiant zéro, mais au moins que le verbe *aimer*, qui normalement ne peut pas à lui seul fonctionner comme un syntagme verbal, reçoit ici en quelque sorte artificiellement le rôle de syntagme verbal. Mais même si tel ou tel verbe particulier entraîne de par son sémantisme la présence d'un ou de plusieurs compléments de verbe, la catégorie syntaxique de verbe n'implique pas par elle-même la présence d'un complément de verbe, ni même la présence d'un sujet, puisqu'il existe d'une part des verbes intransitifs, c'est-à-dire sans complément de verbe, et d'autre part des verbes impersonnels, c'est-à-dire sans sujet. La situation de l'accusatif après un verbe transitif n'est donc pas du tout la même, au point de vue structural, que celle de l'accusatif après une préposition comme all. *durch*, rus. *цѣрез* ou lat. *per* ; car dans le cas de l'accusatif prépositionnel, c'est la présence même de la préposition et non pas d'un contenu sémantique particulier qui entraîne la présence de l'accusatif, alors que dans le cas du verbe transitif, c'est la présence d'un certain contenu sémantique et non pas la présence de la seule catégorie de verbe qui entraîne la présence d'un complément de verbe. Bref si la préposition et le cas régi correspondent à une seule unité syntaxique, le verbe et le cas de son régime correspondent eux à deux choix syntaxiques différents, même si le verbe et son complément représentent une seule et même unité sémantique. Il est donc parfaitement possible de dire que l'accusatif qui affecte les compléments de verbe a un rôle syntaxique spécifique et représente par conséquent un authentique morphème fonctionnel.

Mais si la théorie dépendancielle permet de la sorte de voir un même morphème fonctionnel de complément de verbe dans des emplois différents de l'accusatif comme l'accusatif d'objet, l'accusatif d'objet interne, le double accusatif et l'accusatif de mesure ou d'évaluation, elle oblige

à reconnaître que la fonction de complément de verbe ne se limite pas à ces emplois de l'accusatif. Les compléments de verbe peuvent en effet être à d'autres cas que l'accusatif. Deux verbes apparemment synonymes peuvent par exemple avoir des compléments à des cas différents; on dit en latin

adhibe-o aliquid, « j'utilise quelque chose »

avec un accusatif, mais

ut-or aliqu-a re « je me sers de quelque chose »

avec un ablatif; et à côté de l'exemple cité par Mazon

i dĕrnulo menjá ob ělom rasskazál' « et la démangeaison m'a pris de lui raconter cette histoire »⁵⁸

où le complément de verbe *menjá* est à l'accusatif, on pourrait dire

mne xóčelsa ob ělom rasskazál' « J'ai envie (ou : l'envie me prend) de raconter cette histoire ».

mne vzdumalos' ob ělom rasskazál' « le caprice m'a pris de raconter cette histoire »

où le complément du verbe impersonnel serait, cette fois, au datif : *mne*. Un même verbe peut également avoir, sans différence de sens appréciable, un complément à deux ou trois cas différents : on sait par exemple que le complément du verbe latin *potiri* « se rendre maître de », qui est parfois à l'accusatif, se met normalement à l'ablatif ou au génitif⁵⁹. Il arrive même en russe que n'importe quel complément d'objet à l'accusatif se mette au génitif quand le verbe dont il dépend est nié; on dit :

ja ne čítá-l ět-oj kníg-i « je n'ai pas lu ce livre (gén.) »

on ne mój-et terpé-t' ět-oj jénščín-y « Il ne peut souffrir cette femme (gén.) »⁶⁰

58. A. Mazon, *Gram. de la lg russe*, p. 235.

59. Cf. A. Ernout & F. Thomas, *Syntaxe latine*, p. 20 et 51.

60. Cf. A. Mazon, *Gram. de la lg russe*, p. 96. Après ces deux exemples Mazon ajoute la parenthèse suivante : « l'accusatif est aussi possible en ce cas, mais moins littéraire : *on ne mójet terpét' ětu jénščínu* ». Aujourd'hui, cet usage qualifié de moins littéraire est l'usage normal : on n'emploie plus que l'accusatif après les verbes négatifs. Dans *on ne ljubít otcá* « il n'aime pas son père » on ne peut pas savoir puisque *otcá* est aussi bien un accusatif qu'un génitif, mais il n'y a plus d'hésitation possible dans *on ne ljubít bábušku* « il n'aime pas sa grand-mère », *bábušku*, comme *jénščínu*, ne pouvant être qu'un accusatif.

en face de

ja čilá-l ét-u kníg-u « j'ai lu ce livre (acc.) »

on mój-et terpé-t' ét-u jénščin-u « il peut souffrir cette femme ».

De tels faits montrent qu'il ne faut pas identifier l'accusatif avec la fonction de complément de verbe comme le font plus ou moins implicitement ceux qui parlent indifféremment de la fonction d'accusatif ou de la fonction de complément d'objet, ou encore ceux qui admettent purement et simplement que l'accusatif est le cas du complément d'objet; sinon, on se trouvera quelque peu embarrassé pour rendre compte de ces apparentes variations, ainsi que semblent bien l'être Meillet et Vaillant quand ils écrivent : « Comme, au singulier, le nominatif et l'accusatif se sont confondus dans les masculins, on a vu que, pour les noms masculins de personnes où la distinction du 'sujet' et de 'l'objet' est importante, (...) on a recouru de bonne heure, pour exprimer l'accusatif, à la forme du génitif. Cet usage, surprenant au premier abord, n'est en aucune manière un emploi du génitif au lieu de l'accusatif : il s'agit de formes qui servent au besoin d'accusatifs »⁶¹. Toutes les difficultés disparaissent, si l'on admet que l'accusatif n'est qu'une marque formelle, privilégiée certes, mais non exclusive, de la fonction de complément de verbe et si l'on situe par conséquent les cas comme l'accusatif, le génitif, etc. au niveau des éléments morphologiques, c'est-à-dire au niveau des signifiants de morphèmes fonctionnels, et non pas au niveau des morphèmes fonctionnels eux-mêmes. Et l'on doit dire alors qu'au signifiant qu'est l'accusatif après par exemple le verbe « aimer » correspond la valeur grammaticale de complément de verbe et que l'association de ce signifiant et de ce signifié constitue bien un morphème fonctionnel qu'on pourra appeler morphème de complément de verbe, ce morphème fonctionnel étant par définition à la fois plus et autre chose que le simple accusatif.

3. *Accusatif d'extraposition et de durée*. Les grammaires qui ont l'habitude fâcheuse d'identifier l'accusatif au morphème fonctionnel de complément de verbe et donc de prendre un signifiant seul pour un signe linguistique complet,

61. A. Meillet, A. Vaillant, *Le slave commun*, p. 463.

ont toujours plus ou moins cherché à ramener les autres emplois de l'accusatif seul à l'accusatif complément de verbe, ce qui au point de vue théorique ne s'impose pas, car si l'accusatif n'est pas le morphème fonctionnel de complément de verbe, mais seulement un des signifiants possibles de ce morphème, il peut fort bien être aussi le signifiant d'un autre ou de plusieurs autres morphèmes fonctionnels. L'assimilation semble aller de soi quand il s'agit des tours avec dislocation comme

gr. mod. T-ON ΠΑΤΕΡ-Α μ-ου T-ON εἶδ-α χτῆς « mon père, je l'ai vu hier »⁶²

lat. Pl., *Asin.* 527 : ILL-OS *qu-i da-nt*, E-OS *deride-s* « et ceux qui paient, tu te moques d'eux » (P. Grimal, Gallimard).

Si en effet on se place au niveau du sens, on est tenté de dire que l'accusatif placé en tête est un complément d'objet détaché ou mis en valeur, car les phrases disloquées ont, à une mise en relief près, la même signification que les phrases normales qui n'auraient qu'un seul accusatif, comme dans

gr. mod. τ-ὸν πατέρ-α μ-ου εἶδ-α χτῆς « J'ai vu mon père hier »

Lat. *Ill-os qu-i da-nt deride-s* « Tu te moques de ceux qui paient ! »

Cette analyse est d'autant plus tentante que la même mise en relief n'est apparemment marquée en russe ou en allemand que par un déplacement de l'accusatif complément de verbe, puisque l'on traduirait la phrase disloquée et emphatique du grec moderne par

rus. *otc-á ja vúde-l včérá*

all. *mein-en Vater hab-e ich gestern ge-seh-en*.

Toutefois, si l'on ne définit les fonctions syntaxiques qu'en termes de relations constitutives de l'énoncé et non pas en termes plus ou moins sémantiques, on est bien obligé de reconnaître que l'accusatif des phrases disloquées du grec ou du latin n'entre pas dans la même organisation en constituants immédiats que l'accusatif complément de verbe (ou, comme le dirait la grammaire traditionnelle, complément d'objet) et que, s'il y a un complément de verbe dans ces

62. Cf. A. Mirambel, *Gram. du gr. mod.*, que sais-je ? p. 90.

phrases disloquées, c'est le pronom anaphorique à l'accusatif (gr. mod. *τὸν*, lat. *eos*) qui remplit ce rôle. Seul en effet ce pronom anaphorique à l'accusatif peut prétendre être un constituant immédiat de SV, c'est-à-dire un complément de V(erbe); l'autre syntagme à l'accusatif est, lui, un constituant immédiat de P(hrase) et en même temps une expansion de P, ce qui correspond très exactement à la fonction syntaxique que l'on peut appeler extraposition⁶³. L'accusatif est donc dans ces tours l'indicateur d'une autre fonction que la fonction de complément de V(erbe), malgré la proximité sémantique qu'il y a entre ces phrases avec dislocation et les phrases sans dislocation. Une particularité formelle confirme l'existence d'une différence entre l'accusatif d'extraposition et l'accusatif de complément de verbe : l'accusatif extraposé peut fort bien être remplacé par un nominatif que l'on appelle traditionnellement un *nominativus pendens*, comme dans

gr. mod. 'ΕΓΩ δὲ Μ' ἀρέσει « moi (nom.), cela ne me (acc.) plaît pas »⁶⁴

lat. Cat., Agr. 51 : PULL-*i qu-i nasc-e-ntur*, E-OS *in terr-am deprimi-to* « Les rejets (nom.) qui pousseront (...), couchez-les (acc.) en terre » (R. Goujard, les Belles Lettres)

alors que cette variation est impossible pour un complément de verbe à l'accusatif. On est ainsi amené à admettre que les deux accusatifs seuls de gr. mod. T-ON ΠΑΤΕΡ-Α μ-ου T-ON εἶδ-α χτῆς ou lat. ILL-OS *qu-i da-nt*, E-OS *deride-s* ne représentent pas le même morphème fonctionnel, l'un indiquant un complément de verbe et l'autre une extraposition, qui n'est qu'en relation sémantique avec le complément de verbe.

On trouve, nous semble-t-il, quelque chose de comparable dans les deux accusatifs de

skr. *na va-varṣ-a varṣ-āni dvādaśa daṣaṣaks-aḥ* (Daç. 108, 12)
« Le dieu aux mille yeux n'envoya pas de pluie (= ne plut pas de pluies) durant douze ans »⁶⁵.

63. Cf. C. Touratier, *Comment définir les fonctions syntaxiques?* — B.S.L., 72, 1 (1977), p. 38-40.

64. A. Mirambet, *Gram. du gr. mod.*, p. 69. On pourrait dire ἐμὲνα, δὲ μ' ἀρέσει « moi (acc.), cela ne me (acc.) plaît pas », exactement comme on dit ἐμὲνα, δὲ μὲ ξαίρουνε « moi (acc.), on ne me (acc.) connaît pas » (cf. A. Mirambet, *Gram. du gr. mod.*, p. 94).

65. L. Renou, *Gram. sanscrite*, p. 289.

Certes, pour ramener à l'unité l'accusatif d'objet (interne ou externe) et l'accusatif de durée, on pourrait dire que le premier complète le contenu lexical propre au verbe régissant et le second l'expression temporelle inhérente à tout verbe. Mais cette façon de présenter les choses aurait l'inconvénient de rendre à la notion de complément de verbe une définition purement sémantique plus imprécise et moins satisfaisante que la définition syntaxique que nous en proposons à la suite de la grammaire dépendancielle. En fait, le syntagme à l'accusatif de durée n'est pas un complément de verbe comme peut l'être le syntagme à l'accusatif d'objet ou à l'accusatif d'objet interne, mais est un circonstant, c'est-à-dire un constituant immédiat de SV qui est en même temps expansion de SV. On a donc affaire à deux fonctions syntaxiques différentes, ce qui explique qu'il soit impossible de coordonner un accusatif de durée et un accusatif d'objet; et l'accusatif correspond ainsi en sanskrit au moins à deux morphèmes fonctionnels différents, un morphème de complément de verbe dans

GAJ-AM *paçyā-mi* « Je vois un éléphant »
 GRĀM-AM *gacchā-mi* « Je vais au village »⁶⁶
 va-varṣ-a *ĀRA-VARS-ĀNI* « Il envoya (= fit pleuvoir)
 des pluies de flèches »⁶⁵

et un morphème de circonstant dans

MĀS-AM *adhī-te* « Il apprend pendant un mois »⁶⁶
 TR-ĪN VARṢ-ĀN *ra-rāj-a* « Il régna trois ans ».

4. *Accusatif sujet*. Les grammaires scolaires signalent que le grec ancien ou le latin mettaient à l'accusatif le sujet d'une proposition subordonnée infinitive, comme dans les exemples suivants :

66. J. Varenne, *Gram. du skr.*, p. 109-110. Notre façon de voir générale correspond à la conception des cas védiques proposée par Jean Haudry, qui a notamment écrit : « Le signifié des cas est le principe, unique ou multiple, de leurs valeurs et de leurs emplois » (J. Haudry, *L'emploi des cas en védique (Introduction à l'étude des cas en indo-européen)*, Lyon, L'Hermès, 1977, p. 9) ; mais là où nous voyons un même morphème fonctionnel de complément de verbe, Jean Haudry préfère admettre deux fonctions casuelles différentes : un objectif dans *GAJ-AM paçyā-mi* et un directif dans *GRĀM-AM gacchā-mi*. (Cf. J. Haudry, *op. cit.*, p. 149-150).

65. L. Renou, *Gram. sanscrite*, p. 289.

lat. *dic-o* VIT-AM *es-se breu-em* « Je dis que la vie est brève »
 gr. $\varphi\eta\mu\iota$ T-ON BI-ON $\epsilon\lambda\text{-}\nu\alpha\iota$ βραχ-ύν « Je dis que la vie est brève ».

Voilà donc des accusatifs seuls qui ont bel et bien l'air d'être des variantes du morphème fonctionnel de sujet. Certes, on pourrait objecter que ces grammaires plaquent sur le latin ou le grec l'organisation syntaxique de la traduction française et qu'elles considèrent le constituant à l'accusatif comme le sujet d'une proposition subordonnée parce qu'il est traduit en français par un sujet de proposition subordonnée. Mais il semble possible de montrer que l'analyse de ces grammaires correspond assez bien au fonctionnement des accusatifs en question. Si en grec en effet on remplace le verbe principal $\varphi\eta\mu\iota$ par son synonyme λέγω, alors on dira aussi bien λέγω τὸν βίον εἶναι βραχύν que λέγω ὅτι ὁ βίος ἐστὶ βραχύς, où le mot « vie » (βίος) est bel et bien au nominatif en tant que sujet de la proposition subordonnée complétive introduite par ὅτι. En latin, on aurait une semblable alternance entre l'*accusativus cum infinitivo* et le nominatif sujet après la classe des verbes de sentiment, puisqu'il est possible de dire aussi bien

quer-or uil-am es-se breu-em « Je me plains de ce que la vie est brève »

que *queror quod uita est* (ou *sit*) *breuis*. Une linguiste hollandaise a, en outre, établi qu'il fallait admettre une différence structurale entre l'accusatif et l'infinitif de la proposition infinitive de

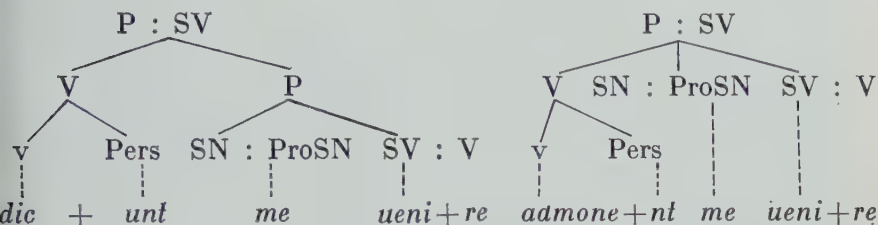
dic-unt me ueni-re « Ils disent que je viens »

et l'accusatif et l'infinitif que l'on a dans

admone-nt me uenire « Ils m'enjoignent de venir »

puisque l'accusatif et l'infinitif ne fonctionnent pas du tout de la même façon dans ces deux tours. De fait, on constate notamment que l'infinitif peut être supprimé après *admonent* mais non après *dicunt* (*admonent me* « Ils me conseillent » en face de **dicunt me* « Ils me disent ») ou inversement qu'un destinataire peut être ajouté à *dicunt* mais non à *admonent* (*ei dicunt me uenire* « Ils lui disent que je viens » en face de **eum admonent me uenire* « Ils l'enjoignent à ce que je vienne »). Ces différences de fonctionnement s'expliquent, d'après

A. M. Bolkestein, par une différence d'organisation syntaxique, le verbe *dicunt* ayant un seul complément de verbe, à savoir la proposition infinitive *me uenire*, et le verbe *admonent* ayant lui deux compléments de verbe, le pronom à l'accusatif *me* et le verbe à l'infinitif *uenire*. Ceci veut dire en termes de constituants immédiats que la phrase



dicunt me uenire a deux constituants immédiats et la phrase *admonent me uenire* trois constituants immédiats, comme dans les représentations graphiques ci-dessus⁶⁷. A ces raisons fonctionnelles qui interdisent de voir dans l'accusatif de la proposition infinitive un complément d'objet, il est peut-être possible d'en ajouter une autre qui confirmerait positivement l'analyse traditionnelle selon laquelle cet accusatif serait le sujet de la proposition infinitive. On sait qu'on peut fort bien retourner une phrase active dont le verbe est transitif, en mettant ce verbe au passif et en lui donnant comme sujet le complément du verbe actif et en remplaçant le sujet de la phrase active par un complément d'agent; ainsi aux phrases actives

lat. *pater ama-t fili-um* « Le père aime son fils »

gr. ὁ πατήρ φιλ-εῖ τ-ὸν υἱ-όν « Le père aime son fils »

67. Cf. A. M. Bolkestein, *A.c.i. -and ut-clauses with verba dicendi in Latin* — Gl. 54 (1976), p. 279-281. On pourrait faire des observations comparables en grec à propos d'une part de φα-σί μ' ἐλθ-εῖν « Ils disent que je viens » et d'autre part de παρορμ-ῶσί μ' ἐλθ-εῖν « Ils m'encouragent à venir », παρα-καλ-οῦσί μ' ἐλθ-εῖν « Ils m'invitent à venir », qui reçoivent traditionnellement la même analyse syntaxique que παραινοῦσί μοι (dat.) ἐλθ-εῖν « Ils me conseillent de venir » ou δέο-νταί μου (gén.) ἐλθ-εῖν « Ils me demandent de venir ».

correspondent les phrases passives

lat. *fili-us ama-tur a patr-e*

gr. ὁ υἱ-ὁς φιλ-εῖται ἀπὸ τ-οῦ πατρ-ός.

Or, en mettant au passif les infinitifs de

lat. *dic-unt me fili-um ama-re* « Ils disent que j'aime mon fils »

gr. φα-σί με φιλ-εῖν τ-ὸν υἱ-όν

on constate que le premier accusatif est remplacé par un complément d'agent et que le second reste à l'accusatif :

lat. *dic-unt fili-um a me ama-ri* « Ils disent que mon fils est aimé de moi »

gr. φα-σὶ τ-ὸν υἱ-ὸν φιλ-εῖσθαι ἀπ' ἐμοῦ

ce qui prouve que le premier accusatif de *dicunt me filium amare* (φασί με φιλεῖν τὸν υἱόν) est bien un sujet puisqu'il correspond au complément d'agent *a me* (ἀπ' ἐμοῦ) de la construction passive équivalente et que l'accusatif de *dicunt filium a me amari* (φασὶ τὸν υἱὸν φιλεῖσθαι ἀπ' ἐμοῦ) est lui aussi un sujet puisqu'il correspond au complément d'objet *filium* (τὸν υἱόν) de la construction active équivalente. On objectera peut-être qu'il n'est pas impossible non plus de mettre au passif le complément à l'infinitif de

lat. *admone-nt me fili-um ama-re* « Ils m'enjoignent d'aimer mon fils »

gr. παρακαλ-οῦσίν με φιλ-εῖν τ-ὸν υἱ-όν « Ils m'invitent à aimer mon fils »

et de dire

lat. *admone-nt fili-um a me ama-ri* « Ils enjoignent mon fils à se laisser aimer (= être aimé) par moi »

gr. παρακαλ-οῦσιν τ-ὸν υἱ-ὸν φιλ-εῖσθαι ἀπ' ἐμοῦ « Ils invitent mon fils à se laisser aimer (= être aimé) par moi ».

Mais il faut reconnaître qu'il n'y a pas alors entre ces deux dernières séries de phrases la relation paraphrastique qu'il y avait entre les deux séries précédentes de phrases et qu'il doit y avoir entre les phrases passives et les phrases actives équivalentes.

Les grammaires latines et grecques ont donc parfaitement raison de voir dans l'accusatif de *dicunt me uenire* (φασί

α' ἐὶθεῖν) une marque de sujet et, par conséquent, quelque chose qui n'a rien à voir avec l'accusatif d'objet de *pater amat filium* (ὁ πατήρ φιλεῖ τὸν υἱόν) ; et ce n'est à vrai dire qu'au niveau hypothétique d'une reconstruction préhistorique qu'elles ramènent parfois à l'unité l'accusatif sujet d'infinitive et l'accusatif complément de verbe en supposant que le sujet d'une subordonnée infinitive est un ancien complément d'objet du verbe principal. « La proposition infinitive, peut-on lire en effet dans la *Syntaxe latine* d'Ernout et Thomas, a été tout d'abord un cas de double accusatif du type *doceo pueros grammaticam*. La phrase *sentio eum uenire* s'est analysée, d'une part, en *sentio eum* « je l'aperçois », et, d'autre part, en *sentio uenire* « j'aperçois venir ». Le nom à l'accusatif parut ensuite faire groupe avec l'infinitif : *sentio eum uenire* est alors devenu *sentio || eum uenire* »⁶⁸. Sans chercher à savoir si cette hypothèse diachronique, ingénieuse mais un peu surprenante, est vraiment défendable, on doit au moins reconnaître, avec Ernout et Thomas eux-mêmes⁶⁹, qu'au point de vue synchronique l'*accusativus cum infinitivo* n'est en aucune façon un double accusatif et qu'il n'a rien à voir directement ou indirectement avec la fonction de complément de verbe, puisqu'il affecte aussi bien le sujet d'une infinitive complément de verbe (cf. lat. *dicunt me uenire*, gr. *φασὶ α' ἐὶθεῖν*) que le sujet d'une infinitive elle-même sujet (cf. lat. *turpe est pueros menti-ri*, gr. *αἰσχρὸν ἐστὶ τ-ους παιδ-ας ψεῦδ-εσθαι* « Il est honteux que les enfants mentent »).

Il n'y a pas que le verbe à l'infinitif d'une proposition subordonnée qui entraîne l'apparition de la variante à l'accusatif du morphème de sujet ; en latin, cette variante apparaît aussi dans les propositions exclamatives à l'infinitif, qui, elles, ne sont pas subordonnées, comme

Virg., *En.* 1,37 : *Me-ne incept-o desiste-re uic-t-am* « Moi (acc.), renoncer (inf.) vaincue (acc.) à ce qui a été commencé ! »

ou comme

me miser-um « Que je suis malheureux ! »

interprété à la suite de Donat comme un tour elliptique avec *miserum* (*esse*) en fonction de prédicat⁶⁹. Par contre dans les

68. A. Ernout & F. Thomas, *Syntaxe latine*, p. 320.

69. Cf. H. Carron-Vernel, *Exclamation, ordre et défense*, Paris, Les Belles Lettres, 1975, p. 158 : cette dernière cependant n'accepte pas la description du grammairien latin.

syntagmes nominaux exclamatifs à l'accusatif comme *litter-as minul-as* « La petite écriture ! », il est difficile de voir, avec Ernout et Thomas⁷⁰, le complément d'objet d'un verbe *dicendi* ou *putandi* implicite, et impossible de retrouver le sujet d'un verbe sous-entendu à l'infinitif. On est obligé de dire que cet accusatif, tout comme le nominatif que l'on pourrait avoir (cf. *Nugae* ! « Plaisanteries ! »⁷¹ à côté de *Nugas* !), marque seulement que le syntagme nominal fonctionne comme prédicat, et est donc un autre morphème fonctionnel que le morphème de sujet ou que le morphème de complément de verbe.

5. *Accusatif complément d'adjectif ou de nom.* Si l'accusatif seul peut être autre chose que le signifiant du morphème fonctionnel de complément de verbe, il n'y a plus lieu de s'étonner de le voir parfois indiquer des fonctions aussi différentes que la fonction de complément d'adjectif ou même la fonction de complément de nom. On dit, par exemple, en latin *nat-us uiginti ann-os* « âgé de vingt ans (acc.) »⁷², *mur-us decem ped-es alt-us* « mur haut de dix pieds (acc.) »⁷³, en grec ancien *πὸδ-ας ὤκ-υς Ἀχιλλ-εύς* « Achille aux pieds rapides (lit. : rapide (nom.) des pieds (acc.)) »⁷⁴, en grec moderne *γεμάτ-ο νερ-ό* « plein (nom.) d'eau (acc.) », en russe

ty dólžen emú týsjač-u « tu lui (es) redevable de mille roubles »⁷⁵

et en allemand

Dies-er Versuch ist d-ie Mühe wert « Cette expérience vaut la peine (= est digne de peine) »

70. Cf. A. Ernout & F. Thomas, *Syntaxe latine*, p. 23.

71. Cf. A. Ernout & F. Thomas, *Syntaxe latine*, p. 11 et 23. On trouve ce même accusatif exclamatif en grec moderne, par exemple *τὸν ἄθλιο* « Le misérable ! », *τὸν καημένο* « Le pauvre ! », *τὸ τέρας* « Le monstre ! », pour reprendre les exemples de A. Mirambel, *Gram. du gr. mod.*, p. 70. Le russe présente aussi un accusatif exclamatif, mais presque exclusivement après une interjection ou une particule, comme on le voit dans *nu ego k lešem-u* « Qu'il aille au diable ! (lit. : eh-bien lui (acc.) vers diable (dat.)) » ou *pust' ego kuti-t* « Qu'il fasse la noce ! (lit. : tiens lui (acc.) fait-la-noce) », exemples proposés par R. Jakobson, *Beitrag zur Kasuslehre*, p. 248.

72. Cf. A. Ernout & F. Thomas, *Syntaxe latine*, p. 31.

73. Cf. A. Ernout & F. Thomas, *Syntaxe latine*, p. 30.

74. Cf. J. Humbert, *Syntaxe grecque*, p. 260.

75. A. Mazon, *Gram. de la lg russe*, p. 95.

Er ist d-en lästig-en Besucher los « Il n'a pas de visiteur importun (= est dépourvu de visiteur importun) »⁷⁶.

Les grammaires un peu complètes signalent également qu'en latin et en sanskrit l'accusatif peut remplacer le génitif complément de nom : cela se produit en latin après les noms d'action en *-lio* comme dans

Pl., *Amph.* 519 : *Quid t-ibi hanc curatio es-t re-m?* « Qu'as-tu à t'occuper de cette affaire (= pourquoi as-tu souci de cette affaire) ? »⁷⁷

et en sanskrit après les noms d'agent en *-lar* comme *dālā vasūn-i* « le donneur de biens (acc.) » à côté de *dālā uasūn-ām* « le donneur de biens (gén.) »⁷⁸. En russe, c'est le complément du nom *žal'* « pitié » qui se met à l'accusatif comme dans

emu žal' bol'nú-ju « il a pitié (= à lui pitié) de la malade »⁷⁹.

Certes, il est possible que dans la genèse de ces compléments de nom à l'accusatif une certaine interférence avec l'accusatif complément de verbe ait joué, puisque cet emploi surprenant de l'accusatif n'apparaît qu'après des dérivés verbaux en latin et en sanskrit ou qu'après des « noms en fonction verbale », ainsi que le dit Mazon⁷⁹ pour le russe. Mais dans la mesure où les noms en questions ne sont pas des formes nominales de verbe comme peuvent l'être les gérondifs, les supins ou les participes, on est obligé de dire que l'accusatif est ici une variante du morphème de complément de nom, dont le signifiant usuel est le génitif.

Il ne faudrait pas croire, à cause des termes qui les désignent, qu'il y a quelque chose de commun entre le complément de nom, le complément d'adjectif et le complément de verbe et qu'il pourrait s'agir de trois formes différentes d'une même fonction. Car si l'on donne un sens purement syntaxique à ces trois étiquettes, on doit reconnaître qu'elles correspondent à trois relations constructionnelles totalement différentes : le complément de nom est une expansion de N qui est en même temps le constituant immédiat d'un N complexe, le complément d'adjectif est, lui, une expansion d'Adj. qui est en même temps le constituant immédiat d'un

76. G. Helbig, J. Buscha, *Deutsche Grammatik*, p. 253 et 258.

77. Cf. A. Ernout & F. Thomas, *Syntaxe latine*, p. 22.

78. Cf. B. Delbrück, *Vergl. Synt. der idg. Spr.* III, p. 386-387.

79. A. Mazon, *Gram. de la lg russe*, p. 95.

Adj. complexe, et le complément de verbe est pour sa part une adjonction de V qui est en même temps le constituant immédiat d'un SV. On ne peut même pas dire que l'étiquette commune de complément désigne un type de relation avec le noyau qui serait identique, puisque les compléments de N et les compléments d'Adj. entrent dans la constitution d'un syntagme endocentrique, alors que les compléments de V entrent dans la constitution d'un syntagme exocentrique. Il faut donc admettre que les compléments de V, les compléments de N et les compléments d'Adj. sont trois fonctions syntaxiques différentes et que ces trois fonctions différentes peuvent toutes être formellement représentées par un accusatif, même si c'est à des degrés inégaux de fréquence.

*
* *

La question qui se pose maintenant est de savoir ce qui fait l'unité du cas appelé accusatif. Il est certain que l'accusatif est une catégorie linguistique spécifique qui se distingue de telle ou telle autre catégorie linguistique comme le datif ou le génitif; mais quelle est sa spécificité? Qu'est-ce qu'il y a de commun entre tous les accusatifs? Ce n'est pas au niveau de la première articulation que l'accusatif trouve son unité⁸⁰, puisque nous avons vu que l'accusatif prépositionnel ne correspondait pas à un morphème, mais était simplement une partie du signifiant discontinu d'un morphème, que l'accusatif seul pouvait être un allomorphe d'un morphème à signifiant discontinu ou un allomorphe d'un autre cas comme le génitif, le datif ou l'ablatif et que, dans ses autres emplois, l'accusatif seul est le signifiant de morphèmes fonctionnels différents comme le morphème de complément de verbe et le morphème de sujet, ou de morphèmes non fonctionnels comme le morphème de « durée ». C'est en fait au niveau de la morphologie que l'accusatif trouve une unité. Si l'on dit en effet que l'accusatif n'est pas une catégorie grammaticale de première articulation, mais simplement une catégorie morphologique, c'est-à-dire qu'il fait partie du stock de moyens formels dont dispose la langue pour constituer le signifiant des morphèmes grammaticaux et lexicaux qui

80. Ceci rejoint la conclusion de Jean Perrot, lorsqu'il écrit : « La 'catégorie' des cas, si catégorie il y a, est une fausse catégorie grammaticale » (*Le fonctionnement des cas*, p. 217).

entrent dans la constitution des syntagmes nominaux, alors l'accusatif a réellement une unité spécifique puisqu'il correspond à une classe particulière d'éléments formels, et il est possible de comprendre son emploi dans le fonctionnement des langues indo-européennes. Dans la mesure en effet où l'accusatif n'est qu'un élément de signifiant et dans la mesure où le signifiant d'une unité significative est, comme l'a fort justement remarqué Saussure⁸¹, « immotivé, c'est-à-dire arbitraire par rapport au signifié » de cette même unité significative, il est parfaitement concevable qu'une unité formelle comme l'accusatif soit utilisée, seule ou en combinaison avec une autre unité formelle comme une préposition, pour constituer le signifiant de plusieurs morphèmes différents, ce qui explique d'une part l'existence de l'accusatif prépositionnel à côté de l'accusatif seul, d'autre part l'indépendance au niveau du signifié de l'accusatif prépositionnel par rapport à l'accusatif seul, ce qui explique aussi que l'accusatif seul puisse représenter plusieurs morphèmes différents et que l'accusatif prépositionnel puisse entrer dans la constitution du signifiant d'un grand nombre de morphèmes différents, sans que les signifiés de ces morphèmes différents aient besoin d'avoir entre eux la moindre proximité ou identité sémantique.

En voyant ainsi dans l'accusatif une unité morphologique et non une unité significative, nous situons effectivement les cas à un niveau qui est inférieur au niveau de la première articulation, mais nous ne coupons pas radicalement les cas de la première articulation: car la morphologie n'est pas seulement pour nous l'étude de la forme des mots, mais est très précisément, comme l'a écrit André Martinet⁸², « le chapitre de la grammaire qui traite de l'ensemble des faits formels non pertinents de la première articulation du langage » : faits formels donc, mais faits formels de la première articulation, ce qui distingue très nettement la morphologie de la phonologie, la morphologie étant rattachée à la première articulation et la phonologie concernant la seconde articulation. En tant qu'unité morphologique, le cas est donc fondamentalement différent de ce que l'on appelle unité signifi-

81. F. de Saussure, *C.L.G.*, p. 101.

82. *Annuaire 1971-1972*, École pratique des Hautes Études, IV^e section, Paris, Sorbonne, 1972, p. 556.

cative minimale ou morphème; mais il est de droit rattaché à la première articulation⁸³.

Une telle description des cas rejoint en partie le point de vue de Charles Fillmore. Certes nous ne distinguons pas deux sortes de cas, à savoir les cas de structure profonde et les cas de structure superficielle⁸⁴, et nous ne réservons pas l'appellation de cas aux seules « relations syntaxico-sémantiques sous-jacentes »⁸⁵, en appelant « forme casuelle » (*case form*) l'expression d'un cas ainsi défini et en disant par exemple que le nominatif de lat. *clau-is port-am aper-u-it* (= *the key opened the door*) est l'expression formelle d'un cas profond (c'est-à-dire d'un cas au sens propre) qui serait un *Instrumental*⁸⁶. Mais nous sommes d'accord avec Charles Fillmore, quand nous pensons que ce qu'on appelle traditionnellement cas n'est qu'une unité morphologique ou, comme le dirait Charles Fillmore, une « forme casuelle ». Pour ce dernier en effet, ainsi que l'a justement écrit Winfried Boeder dans son application aux langues classiques de la théorie de Charles Fillmore⁸⁷, « ce qu'on entend traditionnellement par 'cas' (approximativement la forme fléchie d'un mot pour désigner des relations dans la phrase) n'est qu'une des possibilités de 'forme casuelle' ».

C. TOURATIER.

19, clos de l'Aubrespin, avenue Pierre-Augier
84120 Pertuis

83. Ces précisions veulent tenir compte d'une observation qu'a bien voulu nous faire Yvon Tarabout.

84. Ch. J. Fillmore, *The Case for Case* dans : E. Bach and R. T. Harms, *Universals in Linguistic Theory*, London, Holt, 1968, p. 19.

85. Ch. J. Fillmore, *The Case for Case* p. 21. André Martinet a justement signalé que cet emploi nouveau du mot entraînait quelque confusion et qu'il était préférable d'appeler fonction ces prétendus cas profonds (cf. *Cas ou fonctions?* — *La linguistique* 8, 1 (1972). A notre avis toutefois, il n'est pas tout à fait exact que les cas de Charles Fillmore soient toujours des fonctions, sauf si l'on a une conception plus sémantique que syntaxique de la fonction et que l'on réunisse par exemple sous l'étiquette (prétendument syntaxique) de fonction instrumentale des syntagmes prépositionnels qui sont des circonstants, des syntagmes prépositionnels qui sont compléments de verbe et des syntagmes prépositionnels qui sont compléments d'adjectif, lesquels correspondent en fait à des réalités organisatrices de la phrase et par conséquent syntaxiques assez différentes.

86. Cf. Ch. J. Fillmore, *The Case for Case*, p. 25.

87. W. Boeder, *Neue Forschungen zur Kasus-theorie* — *Bulletin phonographique* 12 (1971), p. 6.

DES RÈGLES ET STRUCTURES RÉCURSIVES DE LA GRAMMAIRE GÉNÉRATIVE AUX RÈGLES ET STRUCTURES DE LA LOGIQUE DES RELATIONS

SOMMAIRE. — *On sait le rôle prépondérant que joue la récursivité dans la grammaire générative et transformationnelle. On sait aussi que Chomsky a tenté de construire une théorie sémantique à partir de ses théories morpho-syntaxiques. Il est donc légitime de se pencher sur les rapports existant entre la récursivité — système de supports de significations — et les significations elles-mêmes. Pour ce faire, on choisira deux syntagmes à récursivité à droite que l'on dérivera à partir d'une grammaire simplifiée et selon les canons de la grammaire générative (G.G.), puis on s'interrogera sur l'organisation de la signification de ces syntagmes en utilisant les canons de la logique des relations. La confrontation de ces deux systèmes structuraux, celui des structures récursives et celui des structures signifiées permettra de proposer un modèle structural intermédiaire, qui ne sera qu'un exemple de ce qu'on peut obtenir avec l'analyse relationnelle (A.R.)¹.*

*
* *

Il est des concepts dont se servent la plupart des chercheurs en sciences humaines. Celui de « signification » en est un et il vient d'être utilisé dans le sommaire. Qu'on soit linguiste ou psychologue, ce concept est central : signification d'un énoncé linguistique, signification d'un comportement. Mais, la production d'un énoncé est un comportement ! Le psychologue peut-il éviter de rencontrer la réflexion et le travail du linguiste... et réciproquement ? Les linguistes

1. Les séquences comprises entre les barres inclinées sont des syntagmes grammaticaux ; les séquences comprises entre guillemets renvoient aux représentés.

s'intéressent d'une part aux produits du comportement verbal, soit qu'ils travaillent sur des corpus oraux ou écrits, mais finis, soit qu'ils travaillent sur des comportements, par exemple lorsqu'il s'agit de phonétique, de phonologie, de prosodie. Les psychologues du langage travaillent aussi sur les mêmes matériels. Alors, qu'est-ce qui les distingue ? Laissons de côté la formation, comme distinction trop évidente, même si elle doit être matière à réflexion ! Visiblement, c'est d'une part, certains objectifs — bien qu'ils en aient de communs — et d'autre part, leurs moyens d'approche.

— *Les linguistes ne visent-ils pas, par rapport donc au concept de signification, à décrire et expliciter comment les éléments et ensembles linguistiques fonctionnent pour signifier ;*

— *les psychologues à décrire et expliciter comment les individus fonctionnent pour signifier, en particulier par le langage ?*

L'une des ambitions de Chomsky n'a-t-elle pas été, n'est-elle pas encore de donner une réponse à ces deux objectifs, alors que ses prédécesseurs se contentaient du premier ? Mais les fonctionnements des éléments linguistiques, supports de significations, fonctionnent-ils en des systèmes dont l'organisation est semblable à celle des fonctionnements mentaux préparant la prise en compte des significations par la langue ? Trois niveaux d'organisation sont alors à considérer — en plus du niveau de l'organisation linguistique. Le niveau des fonctionnements de l'organisation sensorimotrice, le niveau des fonctionnements des organisations psychologiques individuelles et, niveau privilégié des significations, celui des fonctionnements des organisations des contenus, des signifiés. La langue ne peut signifier et devenir langage que par une combinaison de ces différentes organisations. C'est pourquoi, selon nous, la tentative de Chomsky et de ses continuateurs, de rendre compte des significations (la composante sémantique) en les faisant émerger de la composante syntaxique n'aura pas grande valeur explicative parce que les significations sont la résultante des interactions de ces diverses organisations. Certes, il est clair qu'il existe des effets réciproques entre syntaxe et sémantique mais ceux-ci ne sont que la partie émergée de l'iceberg. Le monde des significations ne s'élabore pas uniquement dans et par le langage, mais aussi dans et par les activités sensorimotrices, les activités intellectuelles, les activités affectives. Le langage n'est que le lieu privilégié d'une élaboration de

RS2 (dans RS3) : Art + N + /de/ + Art + N + S prép
 /le/ + /chien/ + /de/ + /le/ + /voisin/ +
 S prép
 /le/ + /fils/ + /de/ + /le/ + /frère/ + S
 prép

RS3 (dans RS2) : Art + N + /de/ + Art + N + /de/ +
 SN2
 /le/ + /chien/ + /de/ + /le/ + /voisin/ +
 /de/ + SN2
 /le/ + /fils/ + /de/ + /le/ + /frère/ + /de/
 + SN2

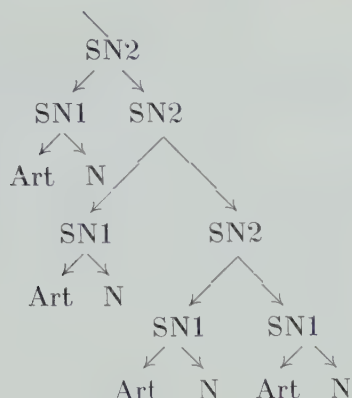
RS2 (dans RS3) : Art + N + /de/ + Art + N + /de/ +
 Art + N + S prép
 /le/ + /chien/ + /de/ + /le/ + /voisin/ +
 /de/ + /la/ + /grand-mère/ + S prép
 /le/ + /fils/ + /de/ + /le/ + /frère/ + /de/
 + /le/ + /père/ + S prép

RS3 (dans RS2) : Art + N + /de/ + Art + N + /de/ +
 Art + N + /de/ + SN1
 /le/ + /chien/ + /de/ + /le/ + /voisin/ +
 /de/ + /la/ + /grand-mère/ + /de/ + SN1
 /le/ + /fils/ + /de/ + /le/ + /frère/ + /de/
 + /le/ + /père/ + /de/ + SN1

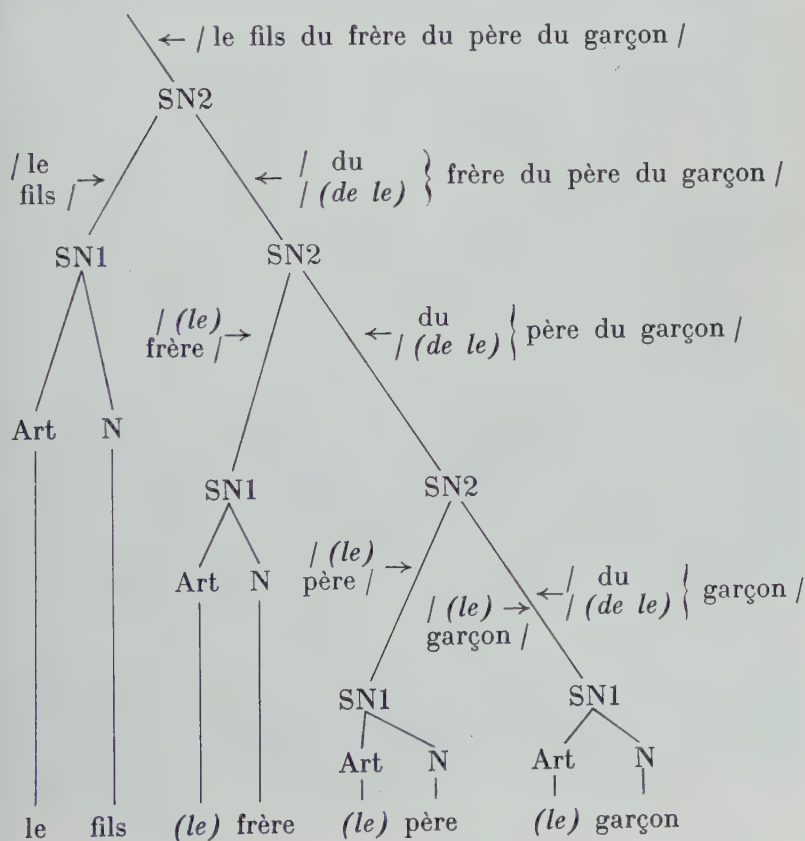
RS1 (dans RS3) : Art + N + /de/ + Art + N + /de/ +
 Art + N + /de/ + Art + N
 /le/ + /chien/ + /de/ + /le/ + /voisin/ +
 /de/ + /la/ + /grand-mère/ + /de/ + /le/
 + /copain/
 /le/ + /fils/ + /de/ + /le/ + /frère/ + /de/
 + /le/ + /père/ + /de/ + /le/ + /garçon/

RS4 : /le chien du voisin de la grand-mère du
 copain/
 /le fils du frère du père du garçon/

Chaque fois que les règles de réécriture RS2, RS3, RS1 sont appliquées, elles ont pour effet d'accroître le syntagme vers la droite. Il s'agit donc bien de récursivité à droite. Cette « génération » est ordinairement schématisée comme ci-après :

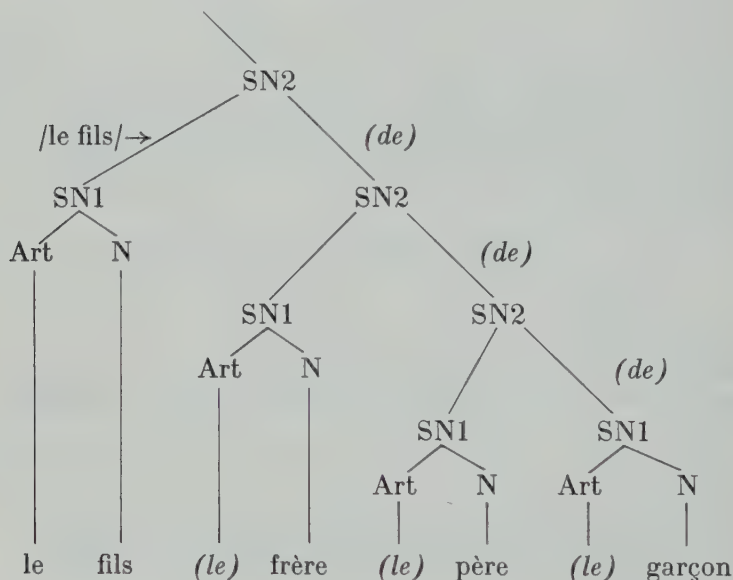


Si on essaie, à partir de cet arbre, de reconstituer les syntagmes effectifs, plusieurs voies sont possibles : tout d'abord celle-ci (en se limitant au deuxième syntagme, le premier fonctionnant formellement de façon identique).



Certes, l'absence, dans le modèle, d'une représentation de la préposition « décontractée » ou « désamalgamée » n'empêche pas la capacité signifiante de la chaîne terminale, tout au moins dans une autre langue que le français, dont la seule récursivité à droite servirait de marqueur relationnel au niveau signifié, c'est-à-dire que le seul fait pour les groupes nominaux d'être placés à droite signifierait une relation successive de déterminé à déterminant. Néanmoins, un esprit rigoureux est gêné par ce modèle très approximatif.

Voici une seconde présentation :



où apparaît la préposition « décontractée » ou « désamalgamée ». Mais la schématisation de la récursivité reste identique au premier modèle : il n'y a représentation relationnelle que dans la légende et non dans le modèle. Un bon modèle devra pouvoir représenter un avant et un après amalgame.

*
* *

Cette difficulté à modéliser de façon rigoureuse et suffisamment intégrée n'interroge-t-elle pas l'ambition même de la grammaire générative, à savoir ceci : « ... to express the

fundamental fact about the normal use of language, namely the speaker's ability to produce and understand instantly new sentences that are not similar to those previously heard... » (*Aspects of the theory of syntax*, pp. 57-58) [2].

Car une ambiguïté demeure : lorsque Chomsky utilise le concept de « génératif », il le fait en lui donnant le sens de : « énumérer de manière explicite et exhaustive ». Il établit donc un système de réécriture de la phrase reposant sur ce qu'il considère comme des universaux catégoriels (« Phrase », « groupe nominal », « groupe verbal », etc.). Mais ces universaux ne reposent-ils pas sur un consensus socio-épistémique, à savoir des jalons historico-conceptuels qui permettent aux individus intéressés (chercheurs, enseignants, amateurs) de se comprendre, à l'intérieur de systèmes linguistiques comparables. Mais le sens donné par Chomsky à ce concept n'est pas celui que lui donnent habituellement les psychologues, et *a fortiori* les biologistes et les démographes. Le choix heuristique de Chomsky serait de peu d'importance s'il n'avait pas abordé certains aspects relevant aussi de la psychologie du langage, en particulier les problèmes concernant l'acquisition du langage, domaine où les psychologues de l'enfant ont évidemment leur mot à dire. Et pour eux, ce concept signifie qu'il y a, pour l'enfant — qui naît avec un appareillage neuro-moteur certes disponible au langage — élaboration d'une organisation structurelle et fonctionnelle nouvelle et non pas simplement reproduction, répétition d'un support signifiant. Cette focalisation sur un seul sens de ce concept conduit Chomsky à privilégier la composante syntaxique et à en faire, non pas le support souple, varié et interférent de la composante sémantique, mais sa source même.

Quand Chomsky écrit : « Both the phonological and semantic components are therefore purely interpretive. Each utilizes information provided by the syntactic component concerning formatives, their inherent properties, and their interrelations in a given sentence », il propose une relation dynamique entre la composante syntaxique d'une part, les composantes phonologique et sémantique d'autre part : « Consequently, the syntactic component of a grammar must specify, for each sentence, a *deep structure*, that determines its semantic interpretations, and a *surface structure*, that determines its phonetic interpretation. The first of these is interpreted by the semantic component;

the second, by the phonological component » (*Aspects of the theory of syntax*, p. 16) [2]. Bref, la composante syntaxique serait l'axe autour duquel *signification* (composante sémantique) et *réalisation* (composante phonologique) s'organiseraient.

Or, il est possible de soutenir qu'entre la composante syntaxique et la composante sémantique, existe une marge, certains diraient un hiatus, voire une rupture, que la théorie générative et transformationnelle ne saurait remplir ou expliquer.

Encore faut-il fournir des arguments à ce propos. L'analyse sémantique de nos deux syntagmes, syntaxiquement semblables, fournira une contribution à la mise en question, sur ce point, de la théorie interprétative de Chomsky.

Les spécialistes du langage s'accorderont avec les non spécialistes pour dire qu'une de ses utilisations est de fournir une information, par exemple d'identifier un individu ou un animal. Les deux syntagmes dérivés ci-dessus répondent à cet objectif : identifier un individu ou un animal :

/le chien du voisin de la grand-mère du copain/
/le fils du frère du père du garçon/

Comment cette identification peut-elle se produire ? Par l'identification mentale des référents et des relations entre ces référents. Supposons un instant que ces syntagmes aient fait partie d'un discours (un énoncé en situation) — ce qui est, par ailleurs, peu probable — et que, parmi un lot de photographies, soient représentés sans contexte¹, « le chien du voisin de la grand-mère du copain » et « le fils du frère du père du garçon ».

L'animal et la personne en question sont connus en tant que tels par les interlocuteurs. L'un d'entre eux, celui qui a pris les photographies, demande à l'autre de les reconnaître. L'allocutaire rencontre donc, dans la question posée, les deux syntagmes concernés :

/le chien du voisin de la grand-mère du copain/ et
/le fils du frère du père du garçon/

c'est-à-dire qu'il prend acte auditivement d'une séquence sonore dont il devrait exploiter la composante syntaxique en structures profondes et de surface afin de pouvoir en

1. C'est-à-dire sans autre image que celles de l'animal et de la personne.

tirer respectivement, selon Chomsky, l'interprétation sémantique et l'interprétation phonétique.

Selon nous, la structure syntaxique des syntagmes en cause ne joue qu'un rôle d'indices, de supports de significations, mais ne permet, en aucun cas, à elle seule, une interprétation sémantique. C'est ce qu'il faut démontrer.

Dans la situation de communication à l'instant choisi, les locuteurs disposent donc des deux séquences sonores et ils doivent se représenter, grâce à elles, *un* animal et *une* personne. « Un » et « une » sont soulignés, car il faut dans un premier temps, éviter une confusion fréquente entre ce qu'on peut appeler le *déterminé grammatical* et le *déterminé représenté*. En effet, grâce à l'effet des *déterminants grammaticaux* /du voisin/, /de la grand-mère/, /du copain/ d'une part, /du frère/, /du père/, /du garçon/ d'autre part, l'esprit peut isoler le *déterminé représenté*, le *déterminé grammatical* étant, linguistiquement parlant, réduit aux syntagmes /le chien/ d'une part, /le fils/ d'autre part.

Or, et ce ne sont pas les psychologues qui contrediront ici les linguistes, nul doute que n'ait été nécessaire l'expression des déterminants (du voisin, de la grand-mère, du copain; du frère, du père, du garçon) pour que l'esprit ait pu isoler l'animal et la personne visés par l'intention des locuteurs, et les reconnaître visuellement. Mais ce travail mental qui, à partir de quatre arguments, en identifie et en focalise un seul, ne relève pas de l'organisation linguistique, mais de la logique des relations comme il faut maintenant le montrer. L'organisation linguistique propose les éléments à l'interprétation logique à moins que ce soit celle-ci qui ait suggéré celle-là. Ce qu'il convient de dire, avant d'explicitier les systèmes relationnels indispensables à la compréhension des deux syntagmes, c'est que l'organisation linguistique est conduite à disposer ses éléments dans le temps et dans l'espace alors que l'espace cérébral et aussi le temps (cf. le rêve) sont poly-dimensionnels.

Ceci est une des raisons du caractère insatisfaisant des théories sémantiques issues des grammaires génératives et transformationnelles.

L'objet de cette étude n'est pas d'analyser le déroulement des processus mentaux explicitant la focalisation unifiant le *déterminé représenté* à partir des déterminations linguisti-

ques du *déterminé grammatical*¹, mais d'insister sur le fait que cette focalisation dépend de processus insuffisamment explicités par la syntaxe réursive proposée par les signifiants linguistiques.

*
* *

Voici comment la logique des relations structure la signification supportée par les syntagmes en question² - [3] - [4].

1. Analyse du réseau relationnel du 1^{er} syntagme :

/le chien du voisin de la grand-mère du copain/

Soient :

w « le chien », x « le voisin », y « la grand-mère », z « le copain »
et R_a la relation de possession « avoir un »

R_v la relation de voisinage « voisiner avec » ou « habiter à côté de »

R_p la relation de parenté « être grand-mère de »

ce que l'on peut formuler ainsi :

« le voisin a un chien » = $R_a \left(x, w \right)^3$

1. Le passage de quatre référents linguistiquement exprimés à un seul référent exprimable — linguistiquement ou non (cf. la photo) — peut s'expliquer par un processus explicitant le phénomène psycholinguistique de la présupposition. Une fois établie en pensée l'identité de « le chien » et de « le fils », grâce à la mise en opération des relations inter-référentielles, il n'est plus nécessaire d'exprimer linguistiquement l'ensemble des signifiants qui ont permis cette réduction. On peut formuler ceci de la manière suivante :

/le chien/	= « le chien du voisin de la grand-mère du garçon »
syntagme signifiant	signifié représenté

Cette opération « présupposante » n'explique pas tout ; les éléments sous-jacents, disparus au niveau de la réalisation linguistique, mais nécessairement disponibles et même actifs, où et comment sont-ils stockés, transformés ? Ce qui est sûr, on va le voir dans la seconde partie, c'est que la mise en réserve des éléments signifiants ne suffit pas. Doivent également être disponibles et actifs les réseaux relationnels, lesquels, contrairement à leur mode d'expression linguistique, sont bien différents.

2. Il est intéressant de noter que J. PIAGET écrit que « l'analyse des significations met en évidence certains rapports non explicités dans la phrase, mais qui n'en jouent pas moins un rôle fondamental » (*Essai de logique opératoire*, Dunod, p. 57). L'analyse exposée ci-dessus illustre parfaitement ce point de vue.

3. « Le chien a un voisin » aurait un, deux autres sens ! la relation n'est donc pas symétrique. Que les sémanticiens et les logiciens s'arrangent alors avec la relation « le chien a un maître » !

« le voisin voisine avec la grand-mère » = $Rv \overset{\longleftrightarrow}{(x, y)}^1$

« la grand-mère est grand-mère du copain » = $Rp \overset{\longrightarrow}{(y, z)}^1$

Les propriétés de ces relations sont les suivantes :

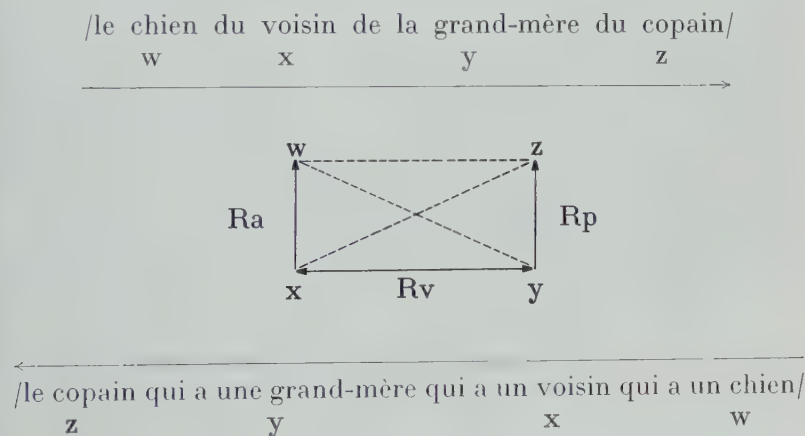
$Ra \overset{\longrightarrow}{(x, w)}$ est asymétrique, intransitive, irréflexive, univoque, hétérogène;

$Rv \overset{\longleftrightarrow}{(x, y)}$ est symétrique, transitive (dans un « champ » de voisinage défini), irréflexive, bi-univoque, homogène;

$Rp \overset{\dashrightarrow}{(y, z)}$ est asymétrique, intransitive, irréflexive, co-univoque, homogène [3] [4].

Enfin, et ceci est très important, les relations composées entre « le chien » et la « grand-mère » $R(w, y)$, « le chien » et « le copain » $R(w, z)$, « le voisin » et « le copain » $R(x, z)$ sont indéterminées.

L'ensemble du système logico-linguistique peut être alors présenté ainsi² :



1. Ici, la relation est symétrique « la grand-mère voisine avec le voisin », bien que le sémantisme lexical se moque de la logique : /voisiner/ exprime la relation de voisinage, /voisin/ un argument de la relation et /voisinage/ un champ — à définir — de la relation. De même /grand-mère/ est identificatoire de la variable « la grand-mère » et de la relation « grand-mère de ».

2. En traits pleins les relations reconnues ; en pointillés les relations indéterminées.

et les qualités des relations dans le tableau ci-dessous :

	SYM	ASYM	TRANS	INT	REF	IR	UNI	CO	BI	HET	HOMO
Ra (x, w) ..		+		+		+	+			+	
Rv (x, y) ..	+		+			+			+		
Rp (y, z) ..		+		+		+					+
R (w, y) ...								+			
R (w, z) ...											
R (x, z) ...											+

2. Analyse du réseau relationnel du 2^e syntagme :

/le fils du frère du père du garçon/

Ce réseau est classique : c'est celui des liens de parenté d'enfants issus de deux pères qui sont frères. Les logiciens utilisent abondamment ces liens pour illustrer la logique des relations.

Soient w « le fils », x « le frère », y « le père », z « le garçon »

Rp la relation « père de » $\xrightarrow{\quad}$ Rp1 (x, w) et Rp2 (y, z)¹

Rf la relation « frère de » \longleftrightarrow Rf (x, y)

et les relations composées, qui ici ne sont plus indéterminées

Rn la relation « neveu de » $\xrightarrow{\quad}$ Rn1 (w, y) et Rn2 (z, x)¹

Rc la relation « cousin de » \longleftrightarrow Rc (w, z)

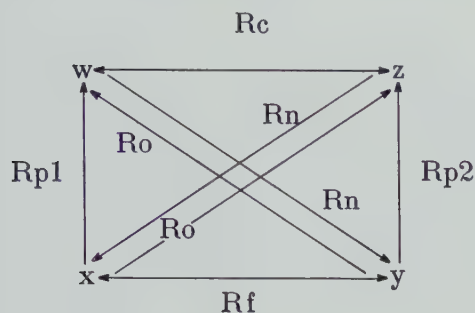
L'ensemble du système logico-linguistique peut être alors présenté ainsi :

1. Bien entendu, existent les relations réciproques :

Rfl « fils de » $\xrightarrow{\quad}$ Rfl (w, x) et Rfl (z, y) $\xrightarrow{\quad}$

Ro « oncle de » $\xrightarrow{\quad}$ Ro (y, w) et Ro (x, z) $\xrightarrow{\quad}$

/le fils du frère du père du garçon/
 w x y z
 —————→



← /le garçon qui a un père qui a un frère qui a un fils/
 z y x w

et les qualités des relations dans le tableau ci-dessous :

	SYM	ASYM	TRANS	INT	REF	IR	UNI	CO	BI	HET	HOMO
R (x, w)...		+		+		+	+				+
R (x, y)...		+		+		+		+			+
R (y, z)...		+		+		+		+			+
R (w, y)...		+		+		+		+			+
R (w, z)...	+		+			+		+			+
R (x, z)...	+		+			+		+			+

Il est clair que l'organisation relationnelle qui permet d'identifier les êtres visés par la réalisation linguistique des syntagmes

/le chien du voisin de la grand-mère du copain/

/le fils du frère du père du garçon/

est bien différente :

A. Les relations ne sont pas composables avec les représentés du premier syntagme alors qu'elles le sont avec les représentés du second.

B. Aucune des relations des représentés du premier syntagme n'a un ensemble de propriétés identiques à celles du second.

La déduction relative à cette démonstration est claire :

si la disposition syntagmatique est utile, voire indispensable, en aucune façon elle ne permet une interprétation suffisante pour la compréhension, à moins de confondre la structure relationnelle des significations évoquées par les deux syntagmes.

Tirer de la composante syntaxique les éléments fondamentaux de l'interprétation sémantique est une tentative intéressante et il faut en savoir gré à Chomsky et à ses continuateurs. De même, il faut apprécier les différents travaux des psychologues concernant la validation de cette tentative, même si les conclusions sont souvent contradictoires. Elles le sont du fait même de l'insuffisance de la théorie et des approches expérimentales. Celle-là comme celles-ci élaborent des règles qui ne concernent que les supports linguistiques des significations, même quand ces travaux montrent certaines compositions entre l'organisation des supports dits de surface et l'organisation des supports dits profonds.

La démonstration entreprise ici pourra être reprise pour des séquences plus développées. En effet, l'insuffisance de la théorie sémantique issue de la grammaire générative, ne fera que croître avec l'allongement des séquences. C'est pourquoi les générativistes linguistes et psychologues, ne travaillent que sur des séquences réduites, et souvent artificielles.

Certes, les générativistes ne prétendent pas régler l'ensemble des problèmes de l'interprétation — encore qu'ils ne le disent pas souvent ! — que ce soit par la récursivité ou que ce soit par l'analyse en traits sémantiques pertinents.

Cependant, à notre connaissance, un seul grand linguiste a rappelé le caractère relatif de la capacité significative des éléments discrets d'un discours. C'est Gustave Guillaume : « L'institution d'un système psychique obéit à une loi rigoureuse, qui est celle de la cohérence des parties au sein de l'entier constitué intégrant. L'institution d'un système sémiologique obéit à une loi d'une autre espèce, qui est celle de la *suffisance expressive* » [5]. Ce qui précède est une illustration de cette lumineuse distinction : en particulier, le second syntagme, au niveau logico-psychique, appelle « la cohérence des parties au sein de l'entier constitué intégrant », cet « entier constitué intégrant » étant un sous-ensemble d'un système de liens de parenté.

En effet, le référent « le fils » s'actualise, se constitue en unique représenté par l'effet des référents hiérarchiquement sous-actualisés (*de*) « (*le*) frère », (*de*) « (*le*) père », (*de*) « (*le*) garçon », mais aussi par la clôture du système de relations existant entre les référents, système qui présente « la cohérence des parties au sein de l'entier constitué intégrant ». Cette cohérence n'est pas aussi « clôturée » dans le premier syntagme. Car, si, là aussi, le référent « le chien » s'actualise, se « constitue » en unique représenté par l'effet de référents hiérarchiquement sous-actualisés, la cohérence y est d'un autre ordre puisque le système de relations — au niveau des signifiés — reste partiellement indéterminé. Cela dit, le concept de « suffisance expressive » reste justifié et on peut le préciser d'un point de vue psychologique et sémiologique. Il exprime cette capacité qu'ont les langues à pouvoir confier à une même construction relationnelle linguistique le soin d'indiquer plusieurs constructions relationnelles logiques et psychologiques. La réciproque est vraie : une même construction logique ou psychologique peut être signifiée par plusieurs constructions linguistiques. Bref, il n'y a pas isomorphie, ni même correspondance entre ces organisations relationnelles.

Mais le sujet parlant et écrivant est le lieu de leurs interférences. Il est à noter que le compromis permanent entre les contraintes linguistiques et les besoins d'expression du sujet explique en partie les ratés et les transgressions de l'activité langagière. Le lapsus en est un excellent exemple. Le « jeu » — au double sens du terme, mécanique et ludique — entre ces différents niveaux d'organisation permet justement cette négociation entre les besoins d'expression et les contraintes linguistiques. C'est pourquoi une théorie sémantique issue de règles totalement « clôturées » ne semble rendre compte ni des comportements signifiants des sujets, ni des transformations historiques des langues.

En ce qui concerne les deux syntagmes traités ici, il est clair que leur structure réursive identique suffit à provoquer le travail psychique nécessaire à leur compréhension différentielle.

On vient de voir que la structure réursive et le jeu des règles de réécriture — bien simplifiées ici — ne permettent pas d'envisager des différenciations sémantiques appartenant à l'organisation relationnelle signifiée. Existe-t-il un modèle qui pourrait à la fois s'appuyer sur la « *suffisance expressive* » de Guillaume, c'est-à-dire ici sur l'organisation réursive et sur l'organisation relationnelle ?

L'analyse relationnelle [1] [6] [7] répond en partie à cette question. Pratiquement réduits aux branchements binaires liés à la dichotomie aristotélicienne SUJET-PRÉDICAT, les schémas réursifs de la G.G. ne tiennent pas compte des relations dy et polyadiques [3] de la logique des relations. Au contraire, les graphes relationnels vont les intégrer dans leurs règles et dans leur figuration, tout en conservant le schéma réursif de la G.G.

Soit le syntagme :

/le chien du voisin de la grand-mère du copain/
et la série des opérations selon l'analyse relationnelle :

La première opération consiste en une désarticulation, une analyse de l'article contracté /du/ selon une règle de réécriture que ne désavouerait pas la G.G.

{/du/ → (*de*) (*le*)}¹

Les opérations suivantes, en revanche, sont spécifiques à l'A.R. : elles consistent à établir les relations nécessaires à la détermination hiérarchisée des signifiants.

Articulation-relation majeure (r1)

{/(*de*)/ (/le chien/, /(le) voisin de la grand-mère du copain/}}

Articulation-relation (r2)

{/ de / ((le) voisin/, /la grand-mère du copain/}}

Articulation-relation (r3)

{/(*de*)/ (/la grand-mère/, /(le) copain/}}

Ces relations peuvent être dites dyadiques [3] [4]

1. En analyse relationnelle, les termes *soulignés* par les parenthèses représentent des termes implicites (et non pas présupposés).

Elles sont prolongées par les relations monoadiques suivantes :

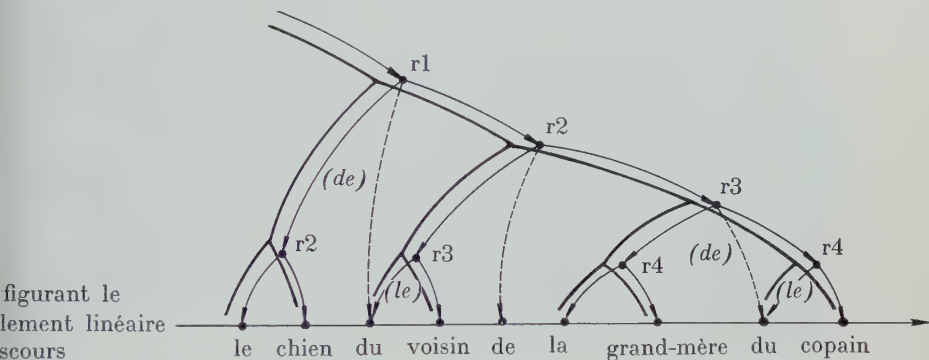
$\{ /le/ \ /chien/ \}$ (r2)

$\{ /le/ \ /voisin/ \}$ (r3)

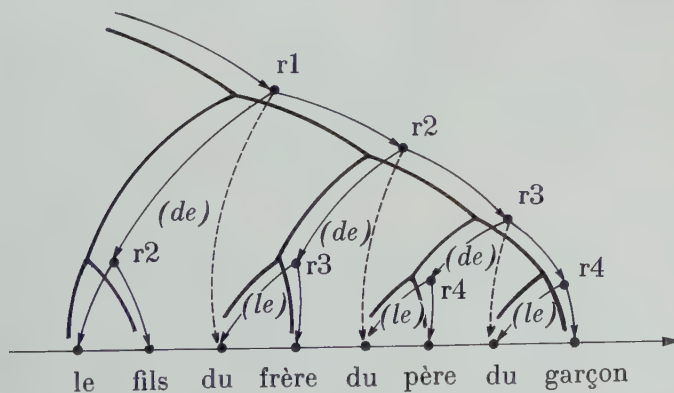
$\{ /la/ \ /grand-mère/ \}$ (r4)

$\{ /le/ \ /copain/ \}$ (r4)

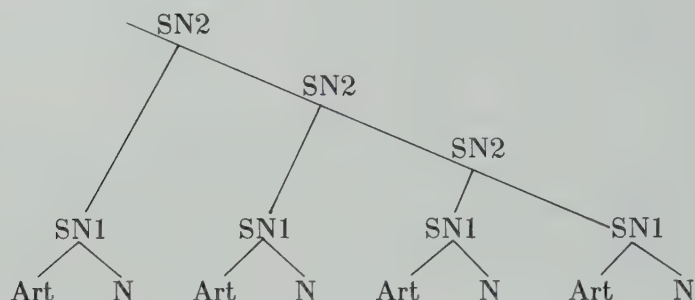
d'où le graphe suivant, où les lignes en pointillé représentent les vecteurs projetant les termes relationnels, les lignes en traits pleins les termes relatés, les indices r1 ... rn les niveaux d'articulation ordonnés (le trait supplémentaire appuyé renvoie au schéma récursif classique de la G.G.)



Le même travail d'articulation conduira au graphe suivant pour le second syntagme : /le fils du frère du père du garçon/



L'arbre issu de la G.G. se retrouve donc bien en tant que sous-ensemble du graphe relationnel (cf. ci-dessus p. 97)



Ainsi, l'introduction, dans un modèle à deux dimensions, de l'aspect relationnel (lequel plonge dans l'activité psychique langagière) apparaît-il comme un progrès en psycholinguistique en ce sens que ce modèle concrétise le lien existant entre la *suffisance expressive* de Guillaume, et le travail mental nécessaire à l'élaboration et à la compréhension langagière.

En outre, et grâce à la méthodologie propre à l'Analyse Relationnelle, il sera montré, dans un article ultérieur, comment la récursivité peut favoriser le travail mental d'organisation relationnelle et y participer.

Jacques WITTWER.

RÉFÉRENCES

- [1] WITTWER Jacques, *L'Analyse Relationnelle, Introduction à une psycholinguistique*, exemplaires multigraphiés, Université de Bordeaux II, 1976.
- [2] CHOMSKY Noam, *Aspects of the theory of syntax*, The Massachusetts Institute of Technology, Cambridge, USA, 1965.
- [3] BLANCHÉ Robert, *Introduction à la logique contemporaine*, A. Colin, 1968.
- [4] PIAGET Jean, *Essai de logique opératoire*, Dunod, 1972.
- [5] GUILLAUME Gustave, *Leçons de linguistique générale de Gustave Guillaume 1948-1949, Psycho-systématique du langage, Principes, méthodes et application*, I, Klincksieck, Paris, 1971.
- [6] WITTWER Jacques, La mise en évidence des structures profondes par la méthode des syntagmes suggérés, *Bulletin de Psychologie*, 311, XXVII, 1973-74.
- [7] WITTWER Jacques, Sur une interrogation posée par l'analyse relationnelle de la phrase, *Le langage et l'homme*, n° 28, 1975.

THÈME ET SUJET EN TAGALOG

(COMPARAISONS AVEC LE MANDARIN, LE CORÉEN
ET LE JAPONAIS)

SOMMAIRE. — La distinction entre sujet et thème est examinée en japonais, coréen, tagalog et chinois mandarin.

En japonais, le sujet est marqué par le suffixe ga, le thème, est marqué par le suffixe wa. En coréen, le sujet est marqué par ka après voyelle, i après consonne; le thème est indiqué par nən après voyelle, ən après consonne.

C'est seulement dans des cas exceptionnels (et que l'on peut inventorier), que ga en japonais, ka/i en coréen, peuvent indiquer des thèmes: et cela dans des phrases comportant déjà un sujet; celui-ci, dans le cas de coréférence entre sujet et thème voit sa marque effacée par la marque de thème.

En tagalog, dans les phrases simples non emphatisées, où nous trouvons normalement l'ordre prédicat-sujet, le sujet est indiqué par la forme ang précédant un nom commun, la forme si précédant un nom propre de personne, ou par les formes non-obliques des pronoms personnels. Le thème peut apparaître en tagalog dans des phrases complexes, possédant déjà un sujet; dans certaines phrases simples, le sujet et le thème coïncident assez souvent (phrases avec ay).

Dans ces trois langues, c'est uniquement à l'aide de la cooccurrence de critères formels que l'on définit le sujet. En mandarin, il faut se contenter de critères sémantiques, en général. Le thème arrive normalement en première position. La fonction sujet n'est pas exclue par la fonction thème.

Dans toute discipline scientifique, on se heurte au problème des indéfinissables. En grammaire, il faut admettre qu'il existe des opérateurs conceptuels ultimes, que l'on ne peut pas définir. En ce qui concerne le sujet, il existe deux types de définitions: l'une, d'inspiration structuraliste, et restrictive, ne s'applique qu'aux constituants nominaux dont la présence

est obligatoire dans la phrase, dans un énoncé minimum déclaratif. L'autre type de définition, comme celle de Keenan¹, consiste à énumérer des critères (une trentaine) permettant d'assigner la fonction sujet à un nom : cette fonction ne serait pas définissable par oui ou non, mais admettrait des degrés intermédiaires. Johnson² et Hagège³ ont montré la circularité de critères proposés par Keenan. A mon avis, il faut tenir le couple sujet-prédicat comme un donné indéfinissable dans l'absolu. Dans certaines langues, la définition du sujet est simple et commode, dans d'autres, elle l'est moins. Même en français, il n'est pas simple de déterminer le sujet dans les phrases impersonnelles : il ne suffit pas de tenir un sujet grammatical pour résoudre tous les problèmes. Le but des analyses qui suivent est de montrer que thème et sujet ne sont pas des fonctions incompatibles. En particulier, en tagalog, en japonais, en coréen, en chinois, je soutiens qu'il y a des sujets, aussi bien que des thèmes⁴ : ces fonctions peuvent coexister dans une même phrase, de même qu'en français :

Pierre, il mange la soupe. Avec MacCawley⁵, je prétends que le thème « Pierre » est une « sœur » de la phrase pourvue du sujet « il ». Dans des langues comme le japonais ou le coréen, les marques de thèmes (respectivement *wa* et *an*) ont pour vertu d'effacer les marques de sujet ou d'objet. En tagalog, contrairement aux positions de Schachter, Otanes⁶ et Bowen⁷, je soutiens qu'il existe une fonction sujet, qui n'exclut pas la fonction thème (éventuellement) ou la fonction de focalisation (définie comme mise en relief d'un élément, dans une situation de dialogue, pour contredire ce qui a été dit auparavant, ou pour insister fortement : emphase). En chinois mandarin, de même, la fonction sujet

1. KEENAN E. (1976), « Towards a universal definition of subject » in *Subject and topic*, Ch. LI, ed. New York, Academic press.

2. JOHNSON, D. E. (1977), article paru dans *Linguistic Inquiry*, vol. 8, p. 673.

3. HAGÈGE, Cl. (1979), article à paraître dans *La Linguistique*.

4. Je n'examinerai pas ici à fond le thème en tagalog. La fonction sujet suffit à rendre compte de presque tous les types de phrases (ici, 60 sur 63).

5. McCawley, L. (1972), « Japanese relative clauses » in *The Chicago which hunt*, p. 205-214, The Chicago linguistic society.

6. SCHACHTER et OTANES (1972), *A reference grammar of tagalog*, U. of California.

7. BOWEN, D. (1965), *Beginning tagalog*, U. of California.

peut être facilement mise en évidence; elle n'est nullement incompatible avec celle de thème. Les exemples suivants le montreront.

Ma position n'est pas éloignée de celle de Fillmore⁸ : je crois qu'il existe des fonctions (ou cas) profondes. Mais je pense que la fonction thème est superficielle; elle ne remplace pas les fonctions profondes. Ce sont les difficultés de traduction qui incitent divers auteurs à écarter la fonction sujet de certaines langues comme le tagalog. Pour les langues d'Asie orientale que je pratique, il me semble inutile de poser qu'elles ne connaissent pas la fonction sujet.

1. CHINOIS MANDARIN. La présence d'un sujet n'est pas obligatoire dans la phrase en mandarin. Mais ce n'est pas une raison pour dire que le mandarin ignore le sujet, ne connaît que le thème. Raisonner ainsi, c'est, semble-t-il, définir le thème comme un sujet non-obligatoire. Dans sa petite grammaire du mandarin, Alleton⁹ représente la phrase chinoise comme la suite :

(thème) - prédicat - (particules finales)

Reprenons les exemples (p. 20) de cet auteur :

1. *pínggǔo* / *chī wán le*
pomme(s) manger fini perfectif
« les pommes, { (on) les a } mangées » (le sujet pourrait être
furent } « je, tu, il, nous vous, ils »)
2. *tā* / *bǎ pínggǔo chī wán le*
il
« il (elle) a mangé les pommes » l'opérateur *bǎ* sert à placer
l'objet direct devant le verbe
3. *pínggǔo tā chī wán* « les pommes, il (elle) les a mangées »

Pour Alleton, dans 1, le thème est *pínggǔo*, dans 2, le thème est *tā*; dans 3, il y aurait deux thèmes : *pínggǔo* et *tā*. Mon analyse est la suivante : dans 1, *pínggǔo*, objet sémantique ou patient, est ici le sujet; le verbe *chī* « manger » est au passif non marqué; l'agent est indéterminé superficiellement : c'est le contexte qui l'indique. Dans 2, l'agent *tā*

8. FILLMORE, Ch. (1968), « The case for case », in *Universals in linguistic theory*, p. 1-90. Bach et Harms ed., New York, Rinehart et Winston.

9. ALLETON, V. (1973), *Grammaire du chinois*, Paris, PUF.

« il » ou « elle », coïncide avec le sujet superficiel. Dans 3, l'objet profond (patient) *pinggŭo* est le thème; l'agent coïncide avec le sujet superficiel *tā*.

2. CORÉEN. Samuel Martin¹⁰ (1969) n'hésite pas à affirmer qu'il existe en coréen des phrases (simples) à deux sujets. En réalité, ce qu'il appelle sujets, ce sont les noms suivis de *i* ou *ka*. D'après ses exemples, on s'aperçoit qu'il peut en effet y avoir des phrases où ces marqueurs apparaissent deux fois, mais, à mon avis, dans ce cas, l'un des deux a la fonction de thème (fonction marquée normalement par *ən* ou *nən*) :

4. *nə ka ɛki ka isseyo* « quant à moi, j'ai un bébé »
je th. bébé suj. y avoir

5. *kə salam i chek i isseyo*
cette personne thème livre sujet y avoir

« quant à cette personne, elle a un livre »

6. *Hyənsik ən cənəŋ i tlwiyənata*
nom propre thème talent sujet est brillant

« Hyənsik, son talent est brillant »

7. *Hyənsik i cənəŋ i tlwiyənata* (même traduction)
thème

Les exemples 6 et 7 sont empruntés à Tagashira¹¹ (1972), et montrent bien que *i* ou *ka* peuvent parfois désigner un thème; c'est une situation assez rare, comme pour *ga* en japonais, dont la fonction ordinaire est d'indiquer le sujet.

3. JAPONAIS. La marque du sujet est *ga*; la marque du thème est *wa*. La marque du thème a pour propriété d'effacer les marques de sujet *ga*, objet direct *o*, ou indirect *ni*. Une phrase comme

1. *Yamada wa saru o katta*
thème singe obj. dir. acheter-passé
« Yamada acheta un singe » s'analyse :

* *Yamada wa Yamada ga saru o katta*
thème sujet
« Quant à Yamada, Yamada acheta un singe »

10. MARTIN, S. (1969), *Beginning Korean*, Yale.

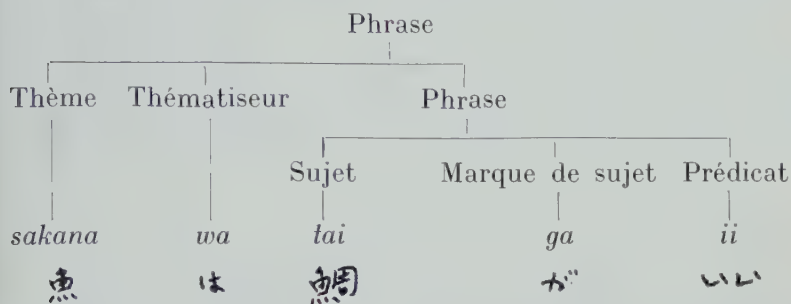
11. TAGASHIRA, Y. (1972), « Relative clauses in Korean », in *The Chicago which hunt*, p. 215-229, The Chicago linguistic society.

Quand il n'y a pas congruence entre le nom thématisé et le nom sujet, ces deux fonctions coexistent naturellement dans une même phrase :

2. *sakana wa tai ga ii*
poissons thème dorade sujet bon

« A propos de poissons, la dorade est bonne »

On peut figurer cette phrase par le graphe suivant, où la fonction thème est annexée à la phrase minimale :



Pour Kuroda¹² (1973, p. 92), le marqueur *wa* indique le sujet du jugement catégorique (ou double, de Brentano et Marty); le marqueur *ga* indique le sujet d'un jugement thétique (ou simple). Kuno¹³ (1973) consacre un chapitre de son livre à un *ga* particulier, qui servirait à marquer l'objet direct en japonais. A mon avis, il s'agit là d'une erreur due à une illusion de traduction en anglais (ou, aussi bien, en français). Soit la phrase

3. *boku ga eigo o hanasu* « je parle anglais » 僕
je sujet anglais obj. parler か 英語を話す

Elle peut être mise au « potentiel » exprimant la capacité; et dans ce cas, l'objet direct de la phrase 3 devient sujet (marqué par *ga*, mais le sujet de la phrase 3 devient thème, marqué normalement par *wa*, mais pouvant être aussi marqué, de façon moins habituelle par *ga* ou *ni*) :

12. KURODA, S. (1973), « Le jugement catégorique et le jugement thétique : exemples tirés de la syntaxe japonaise », *Langages*, n° 30, p. 81-110.

13. KUNO, S. (1973), *The structure of Japanese language*, MIT.

4. *boku ga eigo ga hanas-er-u*
 je thème anglais suj. pot.
 « je sais (peux) parler l'anglais »

Il faut gloser : « quant à moi, l'anglais est parlable » ; *ga* thématiseur est remplaçable par *ni* « pour » (« pour moi, l'anglais est parlable ») et, naturellement, par *wa*. Le *ga* indiquant des « objets directs » dans la traduction anglaise ou française n'apparaît qu'avec les « verbes » de compétence, sentiment, affixes de potentiel, et désidératif, et aussi avec les verbes d'existence. Voyons en détail ces catégories :

3.1 Verbes de capacité et possibilité : *wakaru* « être clair, comprendre », *dekiru* « pouvoir, être capable » ; infixes *-e-*, *-rare-* : ex. : *kiku* « entendre », *kiko-e-ru* « pouvoir entendre, être audible » ; *miru* « voir », *mi-e-ru* « être visible ».

5. *dare* $\left\{ \begin{array}{l} ga \\ ni \end{array} \right\}$ *nihongo ga wakara-nai ka*

qui ? pour japonais sujet /être clair/ neg. ?
 « pour qui le japonais n'est pas compréhensible ? : qui ne comprend pas le japonais ? »

6. *anata* $\left\{ \begin{array}{l} ga \\ ni \end{array} \right\}$ *kono oto ga kiko-e-nai*

$\left\{ \begin{array}{l} tu \\ toi \end{array} \right\}$ pour ce bruit sujet entendre pot. neg.

« pour toi, ce bruit n'est pas audible : quant à toi, tu ne peux pas entendre ce bruit »

7. *boku* $\left\{ \begin{array}{l} ga \\ ni \end{array} \right\}$ *yama ga mi-e-nai* « pour moi, la montagne
 n'est pas visible »

C'est une illusion de traduction qui fait de « japonais, bruit, montagne » des objets : « pour moi, je ne peux pas voir la montagne » est une traduction plus naturelle, mais moins exacte pour l'analyse. Si l'on veut réaliser un modèle idéal pour la traduction automatique du japonais vers l'anglais ou vers le français, il faut alors choisir une analyse commune, qui rende possible les assignations de fonctions différentes de ces noms dans ces langues typologiquement différentes.

3.2 Verbes d'existence : *aru* « il y a » (exemple analogue dans le cas du coréen, § 2) :

8. *anala* *ga* / *okane* *ga* *aru* *koto* *wa* *minna* *ga* *shille* *iru*
 (*ni*)
 toi pour argent sujet y avoir fait thème tous sujet savent
 « tout le monde sait que tu as de l'argent »

Il faut analyser l'imbriquée : « de l'argent il y en a pour toi ». *Okane* n'est pas un objet; *anala* n'est pas un sujet.

La remplaçabilité par *ni* n'est pas possible dans la totalité des cas où le prédicat est un nom de compétence ou de sentiment, comme on va le voir.

3.3 Noms de compétence : *jôzu* « calé, bon », *hela* « mauvais, piteux », etc.

9. *dare* *ga* *eigo* *ga* *jôzu* *desu* *ka*
 qui ? th. anglais suj. bon être ?

« qui est bon en anglais ? » « à propos de qui, son anglais est excellent ? »)

10. *boku* *ga* *nihongo* *ga* *hela* *na* *koto* *wa* *minna* *shille* *iru*
 je th. japonais suj. mauvais fait th. tous savent
 « tout le monde sait que je suis mauvais en japonais »

Le nucléus imbriqué est *nihongo ga hela da* « le japonais est mauvais »; *na* est la forme relative de la copule *da*.

3.4 Noms de sentiment : *suki* « amour », *kirai* « haine », *kowai* « peur », etc.

11. *Tarô* *ga* *Michiko* *ga* *suki* *na* *koto* *wa* *yoku* *shille* *iru*
 th. suj. amour rel. fait th. bien savoir
 « On » sait bien que T. aime M. »

« à propos de T., M. lui est objet d'amour; M. est aimée par lui »)

3.5 Désidératifs : suffixe *-tai* (conjugable comme un adjectif), adjectif *hoshii*. Exemples :

- boku* *ga* *Michiko* *ga* *mi-tai* « quant à moi, je veux voir
 je th. sujet Michiko »
boku *wa* *okane* *ga* *hoshii* « quant à moi, je désire de
 je th. argent suj. désirable l'argent »

Dans la première phrase, le *ga* qui suit *boku* « je », est remplaçable par *wa*, la marque de thème usuelle, sans changement de sens. De même, *wa*, dans la deuxième phrase, est substituable par *ga*, exceptionnellement marque de thème.

Tamura Suzuko a noté que quand le désidératif est assez

loin de l'« objet » du désir, *ga* n'est pas permis pour marquer ce qui est traduit en français ou en anglais par un objet direct :

anata no hanashi o minna to isshô ni kiki-tai
 toi de discours obj. dir. tous avec entendre-désir

(je) « veux entendre, avec tout le monde, ton discours »

Le groupe postpositionnel sépare *-tai* de *hanashi*.

A l'analyse que je propose, on peut objecter que le verbe désidératif ou potentiel, etc. se voit attribuer une double fonction (voix passive, ou active) selon les cas : active quand on trouve *o*, passive quand on trouve *ga*. Mais avec Samuel Martin¹⁴ (1956, p. 44), je persiste à pencher pour l'analyse en passif des verbes dans ces constructions où l'objet direct dans la traduction est marqué par *ga* dans le japonais. C'est toujours un sujet en japonais. Une double attribution de fonctions est inévitable : ou bien il faut dire que *ga* marque tantôt le sujet, tantôt l'objet direct (c'est la position de Kuno, qui me paraît intenable); ou bien il faut admettre que le verbe désidératif, etc. peut être neutre par rapport à la voix (opposition de diathèse) : c'est le cas uniquement pour les cinq types de prédicats énumérés ci-dessus.

4. TAGALOG. Des auteurs récents : Bowen (1965), et Schachter et Otanes (1972) proposent de considérer qu'en tagalog, la structure « fondamentale » est :

Predicate	Topic
-----------	-------

A la fin de ce chapitre, je serai amené à nuancer le concept de structure « fondamentale ».

A mon avis, ce que ces auteurs appellent *topic* (avec plusieurs possibilités de point de vue : sur l'agent, le patient, le lieu, l'instrument, le bénéficiaire) c'est tout simplement le sujet. Pour l'énoncé « fondamental » neutre en tagalog, avec Bloomfield, je propose la structure suivante :

Prédicat	Sujet
----------	-------

Dans sa syntaxe du tagalog, Bloomfield¹⁵ (1917, p. 146-407) écrit ceci : « Most sentences consist of a subject and a

14. MARTIN, S. (1956), *Essential Japanese*, Tokyo, Tuttle.

15. BLOOMFIELD, L. (1917), *Tagalog texts and grammar*, University of Illinois Studies in language and literature, vol. III.

predicate. Indeed, this goes farther than in English; many commands, for instance, have the subject-and-predicate structure » :

sumulat ka « écris ! toi ! »

Il est remarquable qu'un impératif ordinaire, sans insistance, s'exprime en tagalog, avec l'indication de l'apostrophé. Sans doute, on trouve en tagalog des phrases sans sujet, pas plus nombreuses qu'en français. Voici les exemples donnés par Bloomfield :

apostrophes : *walang hiya* « impudent ! » ;
 impératifs brusques : *hintu na* « arrête ! » ;
 « impersonnels » : *umuulan* « il pleut » ;
kabilugan ng bwan « il fait pleine lune » ;
hindi nalaunan « ça n'a pas pris longtemps » ;
taginit na « voilà déjà l'été » ;
may mga babae « il y a des femmes » ;
walang papel « il n'y a pas de papier ».

Bloomfield distingue quatre constructions pour ce qu'il appelle les transient predicates : avec sujet acteur, et trois « passifs » (direct, instrumental, local).

Voici encore ses exemples :

1. *s-um-u-sulat siya ng liham*
 présent V il une lettre
 « il écrit une lettre » (point de vue de l'agent : *-um-*)
2. *s-in-ulat niya ang liham*
 passé V par lui la lettre
 « la lettre fut écrite par lui » (point de vue du patient *-in-*)
3. *i-s-in-ulat niya ang kuwento*
 passé V le conte
 « le conte a été écrit par lui » (point de vue de l'instrument : *i-...in-*)
4. *i-p-in-utol niya ang gulok*
 passé V par lui le bolo
 « le bolo lui a servi à couper » (id.)
5. *s-in-ulat-an niya ako*
 passé V par lui je
 « j'ai été ce vers quoi il a écrit (une lettre) » (point de vue local : *-in-...-an*)

9. *pipino siya* « il est philippin »
10. *nasa bahay si simon* « Simon est à la maison » (*nasa* « à la »)
11. *may sapon ang aking ama* « Mon père a un rhume »
/y avoir/ rhume le mien père
12. *b-um-asa ako ng aklat* « je lus un livre » (l'infixe *-um-* inséré dans la première syllabe de la base verbale BASA « lire », indique le passé accompli)
13. *b-in-asa ko ang aklat* « le livre a été lu par moi » (l'infixe *-in-* inséré dans la première syllabe de la base verbale indique l'accompli, et implique que le sujet sera défini; par contre *-um-* implique que l'objet est indéfini)
14. *b-um-ili ng aklat sa tindahan ang maestro* « le maître acheta
UN livre dans la boutique »
15. *b-in-ili ng maestro sa tindahan ang aklat* « LE livre fut
acheté par le maître dans la boutique »

Dans 12 et 14, le morphème *ng*, prononcé [*nang*], indique l'objet direct indéfini, dans une phrase où le verbe a l'infixe *-um-*; dans 15, *ng* indique l'agent, dans une phrase où le verbe a l'infixe *-in-*; dans 13, la forme *ko* « par moi » correspond au *ng* indicateur d'agent. Voici maintenant un exemple de voix locative :

- L. 16. *binil-han ng maestro ng libro ang tindahan*
achat-lieu par un la -lieu
« la boutique est là où le maître a acheté un livre »

Cela pourrait être traduit : « La boutique, le maître y a acheté un livre », mais cette traduction donne l'impression inexacte que *ang tindahan* est un thème, alors que c'est le sujet. Le suffixe locatif *-han* marque à la fois le verbe et le nom-sujet.

- A. 17. *nag-luto ako ng isdâ sa kaserola*
ai cuit je du poisson /dans la/
« j'ai cuit du poisson dans la casserole »
- O. 18. *ni-luto ko ang isdâ sa kaserola*
été cuit /par moi/ le
« le poisson a été cuit par moi dans la casserole »

- L. 19. *pi-nag-lutu-an ko ng isdâ ang kaserola*
 cuisson -lieu /par moi/ du la
 « la casserole est le lieu de ma cuisson du poisson »

- B. 20. *ipi-nag-luto ko ng isdâ ang bihag*
 « le prisonnier s'est fait cuire du poisson par moi »

Dans 20, le verbe est à la voix bénéfactive; la phrase se traduirait plus naturellement par « J'ai cuit du poisson pour le prisonnier », mais cette traduction cacherait le fait que *ang bihag* « le prisonnier » est le sujet.

Voici maintenant quelques phrases formées avec la base verbale PUTOL « couper », que nous avons déjà vue dans les exemples 4 et 6 ci-dessus (empruntés à Bloomfield) :

- A. 21. *p-um-utol ako ng sanga ng puno*
 coupure je une branche de arbre
 « j'ai coupé une branche de l'arbre »

- O. 22. *p-in-utol ko ang sanga ng puno*
 /par moi/ la de
 « la branche d'arbre a été coupée par moi »

- B. 23. *i-p-in-utol ko ng sanga si Pepe*
 une
 « Pepe s'est fait couper une branche par moi »
 « j'ai coupé pour Pepe une branche » (*si* indique bien que le sujet est Pepe)

- I. 24. *p-ina-mutol ko ng sanga ang kutsilyo*
 une le
 « le couteau m'a servi à couper une branche »

- L. 25. *p-in-utul-an ko ng sanga ang puno*
 une l'
 « l'arbre s'est fait couper une branche par moi »

Si l'on reprend le verbe *mag-luto* « cuire », on aura les voix suivantes :

- B. 20a. *ipag-lu-luto ko ng pagkain si Maria*
 des
 « je cuirai des aliments pour Maria » (Maria se fera cuire des aliments par moi ; Maria est le sujet)

A². 26. *napa-luto ako ng adobo kay Rosa*
 je du { par }
 { à }

« je fais cuire de l'adobo par Rosa » (il s'agit ici d'une voix agentive double)

La voix à double agent (par personne interposée) est différente de la causative.

La voix causative s'exprime par le préfixe *i(ka)pag*; la voix référentielle (au sujet de quoi on agit) s'exprime par les affixes : *p-in-ag...* - *an*.

Agentif : *mag-away* « combattre »; Causatif : *i(ka)pag-away* « faire se battre » :

A. 27. *nag-away sila Ben at Pepe dahil sa laruan*
 se battirent et /à cause/ du jouet
 « B. et P. se battirent à cause du jouet »

C. 28. { *ikinapag-away* } *nina Ben at Pepe ang laruan*
 { *ipinag-away* } /de pl./ le
 « le jouet fut la cause du combat de B. et P. »

A. 29. *nag-away sila lungkol sa giyera*
 ils concernant
 « ils se querellèrent au sujet de la guerre »

R. 30. *pinag-away-an nila ang giyera*
 querellée leur la
 « la guerre fut l'objet de leur querelle »

Il n'y a pas de correspondance bi-univoque entre les affixes de voix et les valeurs sémantiques qui leur sont attribuées, d'où l'énorme difficulté de mémorisation des verbes avec leurs classes d'affixes. Bloomfield considérait quatre voix, tandis que Schachter et Otones en considèrent onze : agentive, agentive secondaire (par personne interposée), bénéfactive, causative, référentielle, instrumentale, locative, objective, plus : réservationnelle, de mesure, et directionnelle, qu'il nous reste encore à voir. La correspondance entre listes d'affixes et voix n'est pas identique d'un auteur (ou d'un informateur) à l'autre. Il n'est pas sûr que l'on puisse un jour obtenir un classement idoine des verbes, et des voix, en fonction des critères formels disponibles. La classification

de Curtis McFarland¹⁷ reprend en gros celle de Schachter. Un préfixe comme *i-* correspond à sept ou huit voix, et l'assignation de la voix adéquate dépend de la nature du verbe particulier. Voici d'autres exemples :

A. 31. *nag-punas ang katulong ng kasangkapan*
la servante

« la bonne nettoya $\left\{ \begin{array}{l} \text{les} \\ \text{des} \end{array} \right\}$ meubles »

I. 32. $\left\{ \begin{array}{l} \text{ipinampunas} \\ \text{ipinamunas} \end{array} \right\}$ *ng katulong ng kasangkapan ang basahang iyon*
 $\left\{ \begin{array}{l} \text{des} \\ \text{les} \end{array} \right\}$ meubles le chiffon ce

« ce chiffon a servi à la bonne à nettoyer les meubles »

A. 33. *nag-usap sina Rudy tungkol sa pera* « Rudy et C^{ie} parlèrent de
/et C^{ie}/ concernant l'argent »

R. 34. *pinag-usap-an nina Rudy ang pera*
/et C^{ie}/ l'argent

« l'argent fut le sujet de conversation de Rudy et C^{ie} »

A. 35. *nag-abot siya sa akin ng surat* « il m'a tendu une lettre »
il à moi une

O. 36. *ini-abot niya sa akin ang surat* « la lettre m'a été tendue par lui »
/par lui/ la

D. 37. *in-abut-an niya ako ng surat*
« j'ai été la direction vers quoi il a tendu la lettre » : traduction peu élégante, mais qui a pour but de désigner le sujet : *ako* « je ».

A. 38. *mag-alis ka ng bigas sa sako*
sors tu du riz du sac

« sors $\left\{ \begin{array}{l} \text{le} \\ \text{du} \end{array} \right\}$ riz du sac » (sujet : *ka* « tu ») (impératif)

O. 39. *alis-in mo ang bigas sa sako*
/par toi/ le/ riz du sac

« que le riz soit sorti du sac par toi »

D. 40. *alis-an mo ng bigas ang sako* « que le sac soit vidé de riz par toi ! »
le (riz : objet direct ; sac : sujet)

La différence formelle entre directionnel et locatif est illustrée par les exemples suivants :

A. 41. *mag-tu-turo siya ng tagalog/ sa mga/ Pranses /sa/ iskwelang iyon*
/futur enseigner/ il/ le/ aux /à la/ école cette
(sujet : *siya*)

« il enseignera le tagalog aux Français dans cette école »

17. McFarland, C. (1976), *A provisional classification of tagalog verbs*, Language and Cultures of Asia and Afrika, Monograph series n° 8, Tokyo.

- L. 42. *ang iskwelang iyon* ANG *pag-tu-turu-an niya ng tagalog*
 la école cette le lieu par lui
sa mga Pranses

« C'EST DANS CETTE ÉCOLE qu'aura lieu son enseignement du tagalog aux Français »

- D. 43. *tu-turu-an niya ng tagalog* ANG *mga Pranses sa iskwelang iyon*
 sera enseigné par lui (sujet : *Pranses*)

« Les Français apprendront de lui le tagalog dans cette école »

Dans la phrase 42, le prédicat (*ang iskwelang iyon*) est emphatisé; le sujet est indiqué par le deuxième *ang*. Une traduction plus proche de la structure originale serait : « Cette école, c'est là l'enseignement par lui du tagalog aux Français ». Schachter note (1972, p. 315) que les verbes à voix locative apparaissent moins souvent comme prédicats que comme « topics » nominalisés. Dans ce genre de phrase, le prédicat de la phrase imbriquée est nominalisé : le *ang* sert à nominaliser le verbe (ici : « enseigner »), et en fait le sujet de l'imbriquée : *pagluturuan* « enseignement », *niya* « par lui », *ng* « du », tagalog, etc. La phrase libre, constituant le début de l'exemple 41 (sauf *sa iskwelang iyon*), est nominalisée, de manière à devenir un sujet complexe, qui aura pour prédicat emphatisé : *ang iskwelang iyon*.

Schachter donne un autre exemple double montrant que la phrase emphatisée (avec deux *ang* : le premier étant l'emphatiser, le second marquant le sujet) est un type de construction plus fréquent que l'autre, dans la voix locative :

- L. 44. *pinag-sulat-an ko ang desk na ito*

« j'écrivis sur ce pupitre »

« fut-écrit-dessus /par moi/, ce pupitre »

- L. 45. *ang desk na ito ang pinag-sulat-an ko*

« C'EST SUR CE PUPITRE que j'écrivis »

« ce pupitre, le lieu de mon écriture »

La phrase 45 appartient au type plus fréquent (*ito* : « ce », *na* « relateur »).

Dans 44, le sujet est « ce pupitre »; dans 45 « ce pupitre » est devenu prédicat, et le sujet est « le lieu de mon écriture ». L'ordre fondamental PRÉDICAT-SUJET n'est pas modifié par l'emphatisation. Le sujet d'une phrase ordinaire, si on veut l'emphatiser, on doit en faire un prédicat : le déplacer en tête de phrase, avec *ang*.

Il nous reste à voir deux dernières voix, à vrai dire moins

importantes que les précédentes : la voix de l'usage (« réservationnelle », pour reprendre le terme de Paul Schachter) et la voix de la mesure. Soit le nom *bahay* « maison »; un adjectif *pam-bahay* « pour la maison, de maison », sert à former un verbe *i-pam-bahay* « porter (un vêtement) dans la maison ». De même, sur *simbahan* « église », on a un adjectif *pam-simba* « pour (porter dans) l'église », et le verbe *i-pam-simba* « revêtir dans l'église ». Voyons maintenant deux exemples de voix de la mesure :

A. 46. *l-um-aki nang tallong pulgada ang bata*
 a grandi de trois pouces l' enfant
 « l'enfant a grandi de trois pouces »

M. 47. *tallong pulgada ang ini-laki ng bata*
 la croissance de
 « trois pouces, (est) la croissance de l'enfant »

A. 48. *tatagal nang dalawang oras ang pulong*
 a duré deux la réunion
 « la réunion a duré deux heures »

M. 49. *dalawang oras ang i-tatagal ng pulong*
 la durée de la
 « deux heures (fut) la durée de la réunion »

Pour toutes les phrases du tagalog envisagées jusqu'ici (1 à 49), appartenant au type fondamental d'ordre (PRÉDICAT-SUJET), il n'en est pas une seule où l'apparence d'un thème, même, semble le moins du monde plausible. Schachter (1976) a discuté les arguments pour lesquels il voit des thèmes (*topics*, selon sa terminologie), là où je vois des sujets. Nous reprendrons plus loin ses arguments, qui nous paraissent peu probants. Maintenant, introduisons un type de phrase tagalog, moins fréquent, ou plutôt moins fondamental, avec *ay*, et inversant l'ordre « fondamental ». On a alors : SUJET *ay* PRÉDICAT; évidemment, là, Schachter emploie le terme *topic* au lieu de sujet. *ang anak ay matalino* « l'enfant est intelligent » s'emploie avec le même sens que *matalino ang anak*; mais la structure avec *ay* semble moins « purement » tagale parlée que celle sans *ay*. Le seul cas où je pourrais envisager la possibilité d'un thème en tagalog, est celui de phrases complexes où apparaît *ay*; les exemples fournis ici, je les ai tirés de l'étude de Bloomfield (1917); je donne entre parenthèses le numéro de la page d'où chaque exemple est

tiré. Bloomfield lui-même ne discute pas de la fonction des noms en cause; il tient pour acquis qu'il y a des sujets en tagalog, mais, dans les phrases suivantes, qu'il n'analyse pas, je propose de voir d'une part des sujets, et aussi des thèmes (pour le membre de phrase précédant *ay*) :

50. *ang kuba ay mahina ang katawan* (p. 159)

le bossu faible le corps

« le bossu était faible de corps » j'analyse : « quant au bossu, le corps est faible »

51. *ang ika -pitu -ng bata ay hindi k-in-ain ang kaniyang tinapay*

le -ième sept rel. enfant neg. mangé le son pain

(p. 159)

« le septième enfant n'a pas mangé son pain » (traduction Bloomfield); j'analyse : « quant au septième enfant, n'a pas été mangé son pain » Après *ay*, on retrouve l'ordre fondamental PRÉDICAT-SUJET. Le membre de phrase précédé par *ay* est le thème. A la fin de ce chapitre, on trouvera quelques remarques sur les structures de phrases thématisées par *ay*.

Pour résumer, les phrases simples comportant un *ay* commencent par le sujet et finissent par le prédicat. Mais les phrases complexes comportant un *ay*, du type des deux exemples précédents, comportent d'abord un thème, puis, après le *ay*, vient la structure fondamentale PRÉDICAT-SUJET. D'autre part, les phrases à double *ang* du type *ang... ang...* doivent être considérées comme des phrases du type de la structure fondamentale; le premier groupe nominal est emphatisé, le second groupe introduit par *ang* est le sujet. On voit ainsi que *ang* (et, de même, *si* devant nom propre de personne, et aussi les pronoms du paradigme sujet), a plusieurs fonctions, mais n'est pas ambigu pour autant. *Ang* est toujours article défini; par contre, *ng* (prononcé [*nang*]) peut être défini ou indéfini :

52. *siya ang nagpa-punta ng bala sa tindahan*

il le envoya /à la/

« il (est) celui qui envoya $\left\{ \begin{array}{l} \text{l'} \\ \text{un} \end{array} \right\}$ enfant à la boutique »

53. *magpa-kain ka ng darak sa baboy*

nourris tu du son /au/ cochon

« donne du son à manger au cochon »

54. *magpa-kain ka ng baboy* « nourris $\left\{ \begin{array}{l} \text{le} \\ \text{un} \end{array} \right\}$ cochon ! »

Quand, dans une phrase complexe, deux *ang* apparaissent après le prédicat, le deuxième *ang* est une reprise du sujet. Voici une phrase extraite de la vie du père Valerio, texte moderne; la phrase débute par un prédicat principal « heureux il », suivi d'une subordonnée causale, débutant par un prédicat : « nombreux »; tout le reste, c'est le sujet :

55. <i>Nasisiyahan siya sapagkat marami ang mga tinuruan niya</i>	
heureux il car nombreux les pl. élèves /de lui/	
PRÉD. SUJ. PRÉD. SUJET	
<i>ang nakilala sa pagiging mabubuting mamamayan</i>	
les connus pour devenus bons citoyens	
SUJ. APPPOSITION	

« Il était heureux, car ses élèves connus pour être devenus bons citoyens étaient nombreux »

Une phrase qui débute par *ang*, et qui ne comporte pas de *ay*, est une phrase emphatisée, et on est sûr d'y trouver plus loin un second *ang* qui annonce le sujet. Le premier *ang* introduisait le prédicat emphatisé. Cette structure n'a rien à voir avec celle illustrée par la phrase 55, qui correspond à la structure fondamentale, sans emphase, le prédicat apparaissant sans être précédé de *ang*.

Schachter élimine du tagalog la fonction sujet, mais ses quatre arguments, contenus dans un article paru en 1976, me semblent peu convaincants¹⁸.

Premier argument : il y a des phrases en *may* « il y a »; mais dans nos langues, français, anglais, etc. aussi, il y a des phrases en *il y a*, *there is*, etc. et cela ne détruit pas la réalité de la fonction sujet grammatical, même si, dans ces cas là, le sujet « profond » est mal décelable. J'ai défini le sujet grammatical en tagalog par des critères formels (précédé par *ang*, dans des contextes bien caractérisés), et cela suffit.

Second argument : le sujet en tagalog est toujours défini, et cette définitude semble à Schachter un obstacle pour que le groupe nominal candidat à la fonction sujet soit honoré de cette fonction; en effet, cette restriction n'existe pas dans les autres langues, et Schachter pense qu'elle convient mieux à un thème. En réalité, le caractère défini (obligatoirement) du sujet en tagalog ne me paraît pas un argument

18. SCHACHTER, P. (1976), « The subject in Philippines languages : topic, actor, actor-topic, or none of the above, » in *Subject and topic*, Ch. Li ed. Academic Press.

suffisant pour le priver de la capacité à remplir sa fonction de sujet. Cette définitude n'est qu'un aspect particulier d'une propriété beaucoup plus générale du sujet en tagalog : c'est l'accord en voix avec le sujet du verbe. On a vu plus haut qu'il est possible d'assigner jusqu'à onze voix au verbe. Cela signifie que le couple sujet-verbe est uni par un accord différent en nature, mais beaucoup plus précis et riche, que l'accord sujet-verbe (en nombre, genre, personne) des langues indo-européennes. L'adjectif s'accorde en nombre avec le sujet en tagalog. Ce n'est pas le cas du verbe. Il n'y a pas d'accord en genre (quoique la catégorie du genre, par l'influence espagnole, et pour les mots espagnols seulement, se soit faite en place en tagalog). L'affixe verbal, qui porte la marque de l'accord avec le sujet (marqué par *ang*), permet d'assigner au sujet une classe sémantique au moins onze fois plus précise que dans le cas de langues comme le français. Le sujet, en français ou en anglais, est une fonction à caractère général, privée de toute indication ou presque (sauf dans le cas où le verbe est au passif en français ou anglais) sur sa fonction sémantique. Dans ces deux langues, la forme du verbe (et l'emploi éventuel d'une préposition) indique seulement si le sujet est agent ou patient. Cela ne constitue qu'un couple parmi les onze voix du tagalog (le couple des voix agentive/objective). Que, par-dessus le marché, le sujet en tagalog doive être nécessairement défini n'a alors rien d'étonnant.

Le troisième argument de Schachter concerne les réfléchis en tagalog; le quatrième concerne la co-référence. Examinons ici la réflexivisation :

56. *s-in-aktan ng babae ang kaniyang sarili*
fut blessée par femme le d'elle soi-même
(sujet)

« La (ou « une ») femme se blessa »

57. *in-i-isip nila ang kanilang sarili*
est pensé /par eux/ le d'eux soi-même
(sujet)

« Ils réfléchissent sur eux-mêmes » (fréquent)

Une caractéristique putative du sujet, serait qu'il régitse un réfléchi, mais ne puisse être régi par le réfléchi. Eh bien, le tagalog montre que cette propriété de la « définition universelle » du sujet est impropre. Le contre-exemple est là.

Dans les phrases 56 et 57, le sujet est précisément le réfléchi, quoique ce terme semble très indo-européano-centriste. Il est d'ailleurs possible de dire (quoique moins fréquemment) :

58. *nag-i-isip sila sa kanilang sarili*
 pensent ils à leur moi
 (sujet)

« ils réfléchissent sur eux-mêmes » (ou « sur leur moi »)

Si le terme tagal *sarili* est traduit en anglais par un réfléchi, cela ne veut pas dire qu'il soit en tagalog un réfléchi : cette catégorie grammaticale me semble fort douteuse dans cette langue. S'il n'existe pas de réfléchis en tagalog, l'argument tombe. Pour moi, *sarili* est simplement un nom, à référence variable, un *shifter*, « embrayeur ».

Par exemple, Bowen (*Beginning Tagalog*, p. 457) cite la phrase suivante :

58a. *T-in-i-timpi natin ang ating sarili*
 « nous nous contrôlons ».

La traduction masque totalement le caractère nominal de *sarili* : « le moi, la personnalité ». Il faut interpréter : « notre moi » (*ang ating sarili*) « est contrôlé » (*linitimpi*) « par nous » (*natin*).

Le quatrième argument de Schachter concerne l'effacement du sujet de l'imbriquée infinitive, comme dans *je veux partir*, qui représente **je veux que je parte*.

Les exemples donnés par Schachter comportent des imbriquées aux voix objective, directionnelle, et agentive :

O. 59. *nag-atubili siyang hiram-in ang pera sa bangko*
 hésitation emprunter l' argent /à la/ banque

D. 60. *nag-atubili siyang hiram-an ng pera ang bangko*
 hésitation emprunter /de l'/ la

A. 61. *nag-atubili siyang h-um-iram ng pera sa bangko*
 hésitation emprunter /de l'/ /à la/

Toutes ces phrases peuvent se traduire comme « Il hésita à emprunter de l'argent à la banque », mais dans 59, le sujet est « l'argent », dans 60, le sujet est « la banque », dans 61, le sujet est « il » ; et c'est dans 61 seulement que l'on observe un effacement de ce sujet *siya* « il », effacement tout naturel, puisque le sujet de l'imbriquée est le même que celui de la principale. Schachter semble dire que dans 59 et 60, les

sujets auraient dû s'effacer, de même que dans 61. Or, ils ne sont pas effacés. Mais il faut bien qu'ils soient là, sinon la phrase serait incompréhensible.

L'effacement du sujet n'est possible que s'il est coréférentiel avec celui de la principale. L'argumentation de Schachter me paraît, là encore, fautive.

En conclusion, en tagalog, le sujet est une fonction incontestable, qui va de pair avec la fonction prédicative. Le thème est une fonction qui peut apparaître dans certaines phrases complexes, dont nous avons vu des exemples plus haut. Il serait faux de prétendre que toutes les phrases du tagalog s'analysent facilement en termes de sujet¹⁹ et prédicat. Soit deux phrases existentielles : la première, 62, a un sujet formellement marqué (par *ang*) mais la deuxième pose un problème non résolu :

62. *may sipon ang aking ama* « mon père est enrhumé »
/il y a/ rhume le mien père

63. *may mga isdâ sa tubig*
/il y a/ des/ poissons dans eau
« il y a des poissons dans l'eau »

Sur le modèle de la phrase 62, on est tenté de dire que le couple *may*+nom forme le prédicat, mais dans le cas de la phrase 63, il est difficile de dire que « *dans l'eau* » est le sujet.

REMARQUES A PROPOS DE *ay*

C'est à tort que l'on présente, parfois, *ay* comme une copule ; la seule copule en tagalog serait *may* « il y a », à la rigueur, mais certainement pas *ay*. L'erreur provient de la similitude avec l'anglais ou l'espagnol, dans des constructions du genre : *Pepe ay maganda* « Pepe est belle », où *ay* occupe la même place que « est » (*is* ou *es* en anglais ou espagnol). En réalité, comme le montrent les exemples suivants, *ay* est une particule aux emplois assez divers : mais son rôle principal, à mon avis, et à celui d'Emily Cruz (Maitre-assistante de linguistique à l'Université des Philippines),

19. Comme on l'a déjà vu au début de la section 4, Bloomfield admet des phrases sans sujet en tagalog. C'est précisément le cas des phrases existentielles, ou d'inexistence. Mais cela ne règle pas la question.

est de marquer le thème. On trouve ainsi toute une variété d'emplois où il est impossible de traduire *ay* par une copule; en effet, on verra ci-dessous *ay* devant un impératif, ou venant après des subordonnées concessives, conditionnelles; après des adverbes (*marahil* « peut-être », *sa wakas* « à la fin ») :

64. *layo AY mag-mahal-an*
nous

« aimons-nous les uns les autres »
(quant à nous, ...)

65. *kahit hindi Pasko AY mag-bigay-an*
quoique neg. Noël

« même si ce n'est pas Noël, donnons ! »

66. *kung dumating si Hwan AY umalis ka*
si venir pars toi

« si Juan vient, pars ! »

67. *kung uulan AY gamitin mo ang kapote*
si pleuvra utilisé par toi

« s'il pleut, sers-toi de ta capote »
(que la capote soit utilisée par toi !)

68. *ang mga una-ng palayok AY maayos ang hugis*
le pl. premières poteries régulière la forme

« quant aux premières poteries, régulière est leur forme »

THÈME	RHÈME	
ang mga unang palayok ay	SUJET ma-ayos	PRÉDICAT ang hugis

69. *sa wakas AY na-isip niya-ng l-um-ipat sa iba-ng bayan*
à fin songea de lui voler en autre pays

« Finalement, il songea à s'envoler dans un autre pays »

70. *Si mang- Berong AY isa sa mga mayayaman sa*
le monsieur B. un de pl. riches dans
kanila-ng bayan, at marahil AY siyang may
leur pays et peut-être il a
pinaka-malapad na bukid
superlatif large rel. rizière

« Le sieur Berong est l'un des richards de leur village, et peut-être, c'est lui qui a les plus larges rizières »

Dans 70, *ay* se retrouve avec deux fonctions différentes : dans la première occurrence, il sert à marquer le thème : « Quant au sieur Berong... » ; dans la seconde occurrence, il apparaît dans une construction emphatique : conjointement avec le relatif *-ng* suffixé à *siya* « il », il sert à mettre en relief. (NB. la forme *na* est un allomorphe du relatif, ou relateur, *-ng*).

Schachter appelle *ay* « marqueur d'inversion » ; la construction « normale » étant celle où le prédicat apparaît en tête. Relativement normale dans la langue parlée, cette construction est rarissime dans le langage châtié et dans la langue écrite. Dans les œuvres de Balagtas (première moitié du XIX^e siècle), la construction avec *ay* (le sujet venant en tête, forcément thématisé, alors) est la plus fréquente. En réalité, le tagalog est tout autant une langue SVO (avec *ay* thématisant le sujet) qu'une langue VSO (ou VOS tout aussi bien). Il est significatif que Cecilio Lopez, dans sa description du tagalog, emploie exclusivement les structures avec *ay* (*Selected writings of Cecilio Lopez*, Université des Philippines, 1977). Lopez, de plus, se sert uniquement du concept de sujet. Je crois qu'en tagalog, le sujet se distingue très clairement du thème, dès que l'on consent à sortir des exemples simplistes. D'autre part, les constructions emphatiques du tagalog sont bien différentes des constructions thématisées ; j'en ai parlé notamment dans ma communication à la conférence de Paris de la Societas linguistica europea (1977), à paraître dans le recueil *Prédicats et actants* (Catherine Paris, ed., SELAF). Une étude détaillée, en diachronie surtout, de *ay*, n'existe malheureusement pas.

5. CONCLUSION. Les fonctions sujet et thème ne sont pas mutuellement exclusives, si l'on considère les quatre langues examinées dans cet exposé. En tagalog comme en coréen et japonais, il est possible de définir le sujet par des critères formels (par cooccurrence avec des marques explicites). En tagalog, le thème n'a que des emplois restreints à des phrases complexes. En chinois mandarin, le sujet et le thème, fonctions non exclusives, sont mal définissables par des critères formels.

	NORME		EXCEPTIONS
	marque du		(cas général : phrases simples) sauf pour le tagalog 2 ^e exception
	sujet	thème	
coréen	<i>ka/i</i>	<i>ən/nən</i>	dans les séquences N <i>ka/i</i> ... N <i>ka/i</i> , le premier N est le thème, le second N est le sujet.
japonais	<i>ga</i>	<i>wa</i>	quand le prédicat appartient à l'une des cinq catégories énumérées au § 3, on trouve des séquences N <i>ga</i> ... N <i>ga</i> : le premier N est le thème, le second N est le sujet.
tagalog	<i>ang</i> après le prédicat, dans l'ordre « normal » ; avant, dans l'ordre « inverse », avec <i>ay</i> thématiseur.	<i>ay</i>	1. sujets indéfinis : introduits par <i>may</i> « il y a » (exemples 62,63) ; 2. phrases complexes avec <i>ay</i> (ex. 50, 51) ; 3. phrases emphatisées (ex. 42, 45) : le premier <i>ang</i> indique le prédicat, le second <i>ang</i> indique le sujet.

Coréen, japonais, et mandarin sont des langues à sujet optionnel : un énoncé peut être complet sans qu'il soit nécessaire d'y exprimer un sujet. En japonais parlé, dans la conversation, le sujet nominal n'est pas exprimé, environ dans la moitié des phrases prononcées, mais le sujet existe formellement sous la forme des modalités du verbe exprimant les relations sociales. En japonais, on ne peut donc pas dire que le sujet est inexistant, même s'il n'apparaît pas sous forme nominale. De même en coréen. En mandarin, par contre, le sujet peut souvent être totalement omis, et est difficile, parfois, à retrouver, lorsqu'on est en présence de textes écrits reproduisant des situations parlées.

Dans le cas de verbes transitifs, le sujet en mandarin est moins important que l'objet direct. Il est souvent omis, tandis que l'omission de l'objet direct produit une imprécision, parfois voulue. Les caractéristiques d'emploi du verbe mandarin *yōu* « il y a » peuvent suggérer une solution au problème posé par les phrases existentielles du tagalog, avec la forme *may* (exemple 63). Soit en mandarin :

yǒu shū « il y a des livres »

wǒ yǒu shū « moi, il y a des livres = j'ai des livres »

Je suis entièrement d'accord avec A. Rygaloff (*Grammaire élémentaire du chinois*, PUF, 1973, p. 196) pour dire que dans les deux phrases précédentes, *shū* « livre(s) » est le sujet. Pour Rygaloff, *wǒ*, dans la seconde phrase, est un « complément circonstantiel »; je pencherais pour dire que c'est ici un thème : « quant à moi, j'ai des livres ».

On peut dire aussi :

shū yǒu « des livres, il y en a », où Rygaloff analyse *shū* toujours comme sujet; sans doute, mais ce sujet est thématifié : les deux fonctions ne s'excluent pas.

A propos du sujet, je renvoie dos à dos les positions antagonistes de certains structuralistes (comme Martinet) et de Keenan, auxquelles j'ai fait allusion au début de cet exposé. Martinet refuse d'appeler sujet tout candidat à cette fonction dont la présence ne serait pas nécessaire ni obligatoire dans la phrase. Ce candidat malheureux devrait alors occuper la fonction non-nécessaire, contingente, de thème. On peut s'expliquer peut-être ainsi le fait que dans la grammaire du chinois de V. Alleton (1973), le sujet brille par son absence, ou que dans la grammaire du chinois d'A. Rygaloff (1973), le sujet soit comme protégé par de gros guillemets. Parfois, ces guillemets semblent faillir à leur tâche (p. 89, 179, 181, 183, 196); et il nous semble que l'auteur s'est dit alors que, toutes précautions ayant été prises plus tôt (p. 58 « l'équivalent du sujet n'est pas en chinois un élément indispensable de la phrase normale »; p. 181 « ce qui correspond à notre sujet »), il n'était plus nécessaire de prendre des gants avec un mot si dangereux.

Charles Li et S. A. Thompson²⁰ classent le chinois parmi les langues à thème (avec le lahu, lisu, etc.), mais ils ne peuvent se passer du concept de sujet pour commenter leurs exemples. A mon avis, la non-nécessité de l'expression du sujet dans une phrase n'entraîne pas son absence dans la grammaire d'une langue. Je refuse d'appeler thème un sujet non nécessaire. Un thème, c'est autre chose qu'un sujet au rabais. Thème ne commute pas avec sujet, mais avec d'autres fonctions tout aussi bien (objet direct, indirect, locatif, etc.).

20. LI, Ch., THOMPSON, S.A. (1976), « Subject and topic : a new typology of language », in Ch. Li, ed. New York, Academic Press.

Reprenons un exemple de Li-Thompson : *nèike shù yèzi dà* « quant à cet arbre, (ses) feuilles sont grandes » ce cl. arbre feuilles grandes (*ke* : classificateur)

Li et Thompson notent évidemment que *yèzi* est le sujet. Pourquoi dire alors que le chinois est une langue à thème, puisque thème et sujet ne s'excluent pas ? C'est jouer sur le sens du mot thème : d'une part le thème vrai (ici : *nèike shù*), et d'autre part, un thème qui serait dans d'autres contextes, l'avatar honteux et contingent du sujet.

Keenan, notant que la notion de sujet, toute relative, est susceptible de degrés, propose une liste de trente critères pour définir sujet. Cette liste est européocentriste, malgré un effort pour intégrer des langues exotiques. C'est trompé par cette liste de critères définitoires, que Schachter avance ses quatre arguments pour démolir le sujet en tagalog, arguments dont je crois avoir montré l'ineptie. Li et Thompson, influencés par Chafe, prétendent qu'un thème est nécessairement défini, tandis qu'un sujet peut être indéfini. Schachter en tire argument pour dire que le candidat sujet en tagalog (marque *ang*) est toujours défini : donc ce ne serait pas un sujet, mais un thème. Or, j'ai montré plus haut (discussion sur les phrases 62 et 63) qu'il existe en tagalog des phrases à sujet indéfinis (*may sipon, may isdâ*).

Le tagalog est une langue d'un intérêt extraordinaire pour les discussions sur la notion de sujet, et sur les fonctions au sens de Fillmore. Fonctions profondes pour Fillmore, mais qui, dans le cas du tagalog, sont représentées à la surface, par des affixes verbaux bien concrets, exprimant la voix ou diathèse.

Ce caractère superficiel des fonctions sémantiques des actants d'un énoncé fait que l'on est tenté (et c'est ce qu'a fait Schachter) de ne pas présenter la grammaire du tagalog suivant une technique générative-transformationnelle, mais de façon globalement structurale.

Le sujet en tagalog est surdéterminé sémantiquement, contrairement au sujet du français ou de l'anglais, fonction assez abstraite. La catégorie sémantique du sujet en tagalog est indiquée par la voix verbale (ce que Schachter appelle malencontreusement *focus*). Il est impossible de donner une définition unique du sujet pour toutes les langues. Des critères formels peuvent être employés pour certaines langues (définition du sujet en coréen, japonais, tagalog, avec les exceptions); pour d'autres langues, ces critères manquent. L'indé-

finissabilité du sujet est la mesure de notre ignorance, en ce qui concerne une langue comme le mandarin.

Comme les notions de sujet et de thème ne s'opposent pas, mais sont utiles l'une et l'autre, pour représenter des phénomènes différents, la typologie proposée par Li et Thompson (présentant thème et sujet comme des alternatives) me paraît fautive et sans intérêt, dans le cas des quatre langues examinées ici²¹.

Maurice COYAUD.

36, avenue de Wagram
75008 Paris

21. Ce travail a fait l'objet d'exposés au séminaire de Bernard Pottier (Paris-VI) et à l'atelier de typologie (Debrecen, 1979) animé par L. Dezső. Je remercie pour leurs remarques MM. Pottier, Dezső, Seiler, Ramat, Dressler et M^{me} Moravcik.

A PROPOS DU REFAÇONNAGE DE LA LANGUE

SOMMAIRE. — *Si le « refaçonnage » de la langue est un phénomène banal que de nombreux faits historiques peuvent illustrer, toute langue de civilisation ayant connu des phases de réadaptation, les problèmes que posent les procédures et les limites de l'action exercée sur une langue en vue de l'adapter à des missions nouvelles sont extrêmement complexes. Leur étude prend appui ici principalement sur l'exemple de l'estonien, avec une analyse de la tentative de rénovation dont il a été l'objet de la part du linguiste réformateur Johannes Aavik dans les années 1920. D'autres exemples de rénovation systématique inspirée de considérations linguistiques : les refaçonnages hongrois, finnois, norvégien, viennent étayer une argumentation qui vise à convaincre les linguistes de la nécessité de se soucier davantage de la régulation des langues.*

Rien n'est plus banal que ce phénomène qu'on pourrait appeler « refaçonnage » de la langue. Mais ce qui en dissimule quelque peu le caractère, c'est qu'il est le plus souvent désigné par les termes « innovation », « rénovation », « réforme », « régulation », etc.

Qu'il s'agisse du latin de l'époque d'avant Cicéron, du français de la Pléiade, de l'allemand du XVIII^e siècle, de la *nyelvújítás* en Hongrie ou de la réfection du norvégien, plus près de nous, tous ces événements ont un caractère commun : ils sont l'expression d'un effort en vue d'adapter ou de réadapter la langue à des missions nouvelles pour lesquelles elle n'était pas ou était insuffisamment préparée. En réalité, si l'on fouille un peu profond dans l'histoire des langues, on découvre que toute langue de civilisation, si modeste qu'ait été son rôle, a connu des phases successives de réadaptation. Le finnois du XVI^e siècle n'était pas équipé pour satisfaire aux exigences de la mission luthérienne, pas plus que ne l'avait été le hongrois du XIII^e siècle quand il s'était agi d'implanter le christianisme d'obédience romaine

parmi les anciens nomades établis dans l'espace danubien. La langue « nationale » norvégienne, pour être substituée au dano-norvégien, a dû subir une succession de réglages car elle n'avait pour point de départ que des variantes dialectales parfaitement inadaptées à l'expression des concepts qui s'étaient formés à partir du xve siècle. Sous nos yeux, nous avons pu suivre la « modernisation » de l'hébreu, langue officielle de l'État d'Israël, et aussi les efforts pour construire une langue indonésienne commune. Au Proche-Orient, il s'agit de développer ce que certains appellent l'« arabe moderne », etc. Où que l'on se tourne, on se trouve en présence d'efforts de ce genre.

Il n'est pas surprenant que de nombreux théoriciens aient porté attention à ce phénomène universel. Leurs travaux sont si nombreux qu'il devient difficile, pour ne pas dire impossible, de les repérer tous. Il n'y a pas si longtemps, notre confrère estonien Valter Tauli a rendu un grand service à la science en publiant une vue d'ensemble de ces problèmes et des solutions proposées, sous le titre *Introduction to a Theory of Language Planning*.

Plus récemment, le même théoricien a présenté une réédition photographique d'un petit ouvrage qui avait fait grand bruit en Estonie au cours des années 1920. Il s'agit d'une étude publiée en 1922 par le linguiste réformateur estonien Johannes Aavik (1880-1973) dont la personnalité a dominé l'histoire récente de la langue estonienne. Le titre de cet opusculé est en estonien *Keeleuenduse äärmised võimalused* « Les possibilités extrêmes de la rénovation de la langue ». C'est une sorte de manifeste du « réformisme ». Il en formule les principes, en indique les règles essentielles et propose des solutions précises à des problèmes concrets que posait au sortir de la 1^{re} guerre mondiale l'usage de l'estonien en tant que langue nationale de civilisation.

Si Aavik n'avait pas été le fils d'une petite nation trop souvent bien maltraitée par l'histoire et s'il n'avait pas écrit ce mémoire en estonien, le retentissement de sa doctrine aurait été grand et les vues radicales qu'il a fait connaître auraient forcé nombre de linguistes à s'intéresser davantage à un ensemble de problèmes dont il n'est pas exagéré de dire qu'ils dominent l'histoire des langues. Mais, qui lisait et qui lit l'estonien ? En dehors de ceux dont il est la langue maternelle, une toute petite poignée de spécialistes s'est intéressée à cette langue méconnue, pour ne pas dire ignorée

même d'un bon nombre de linguistes qui se consacrent à l'étude des langues finno-ougriennes, voire même seulement à celle des langues fenniques.

C'est dommage à toutes sortes d'égards mais il n'est jamais trop tard pour prendre en considération des opinions qui n'ont rien perdu de leur intérêt. D'abord parce qu'Aavik, en précurseur, proclame que la langue est uniquement un outil, une « machine » (p. 8). Il la dépouille de tous les mystères dont trop de théoriciens l'ont entourée et continuent à l'entourer. Y voir une entité qui se serait spontanément formée dans la conscience populaire est une erreur et c'est même une conception « nuisible ». Elle fait de la langue un instrument intouchable, or cet instrument est perpétuellement modifié, remodelé, refaçonné. Le tout est de savoir si ce refaçonnage doit se faire au petit bonheur des inspirations plus ou moins heureuses des uns et des autres. Aavik a estimé tout de suite qu'il faut désormais procéder scientifiquement, ce qui revient à dire qu'il faut utiliser tous les enseignements que la linguistique nous a apportés. Il s'est fait fort de proposer les grandes lignes d'une « rénovation de l'estonien ».

Cette langue, en tant que moyen d'expression de concepts autres que ceux de la vie rurale, a commencé sa carrière au xvi^e siècle, sensiblement en même temps que son cousin le finnois de Finlande (ou *suomi*). Mais, jusqu'au milieu du xix^e siècle, elle n'a guère servi qu'à diffuser ce que Descartes appelait « les vérités de religion », tout au plus complétées par quelques récits édifiants ou quelques conseils pour la vie pratique. La langue de l'élite était restée l'allemand. A la suite de la conquête russe, le russe s'y était ajouté de telle sorte qu'au début du siècle où nous sommes, les gens quelque peu instruits s'exprimaient soit en allemand soit en russe dès qu'ils avaient à dire quelque chose d'un peu abstrait ou d'un peu savant. Détail très caractéristique, les gens des campagnes, quand ils voulaient désigner leur propre langue, ne savaient l'appeler que *maa keel* « langue du pays ». Le terme actuellement officiel est, dans cette acception : *Eesli keel* mais il n'y a pas si longtemps que nombre d'Estoniens ressentaient encore le mot *Eesli* comme quelque chose d'étranger. Aussi bien, Aavik, dans son petit ouvrage, ne mâche pas ses mots et qualifie plus d'une fois sa langue maternelle de « langue de croquants », de « langue mal dégrossie », etc. C'est que la 1^{re} rédaction de son exposé remonte aux années

1911-1914, à une époque où on avait à peine commencé à « rénover » l'estonien écrit. Dans les campagnes, nombreux étaient les paysans qui continuaient à patoisier et, dans les villes, la plupart des bourgeois considéraient toute expression estonienne avec un mépris non dissimulé. Or, le peuple estonien s'apprêtait à refaire son apparition sur la scène internationale en qualité de nation sinon encore d'État indépendant. Pour conférer un moyen d'expression authentique à cette nation, il fallait pouvoir disposer d'une langue capable d'exprimer ce que disaient les langues de civilisation dont dépendait la vie estonienne : allemand, russe, latin, grec ancien, sans parler des relations avec la Finlande et la Suède.

L'élite intellectuelle d'Estonie était formée à des pensées qui trouvaient tour à tour leur expression dans ces langues et aussi en français car on cultivait beaucoup ce dernier idiome qui demeurait aux yeux de certains l'incarnation même de la langue châtiée, affinée, rationalisée. Aavik était lui-même un remarquable polyglotte. Il était complètement maître de l'allemand et du russe, très à son aise en anglais et en français mais aussi il connaissait à fond le finnois suomi et il n'ignorait rien des langues plus proches voisines, tant fenniques que baltes. Surtout, il s'était formé intellectuellement au contact des grandes langues qu'il cite constamment : allemand, russe, français, anglais. Il avait par ailleurs une solide formation de linguiste et pourtant, il occupe une place à part dans la linguistique de son pays comme aussi dans celle du Nord en général, laquelle avait subi l'influence de la linguistique allemande. Le comparatisme battait alors son plein, inspiré par les doctrines néo-grammairiennes. Or celles-ci voyaient dans l'histoire des langues une succession de changements essentiellement phonétiques. Il suffit de se reporter aux publications d'avant la 1^{re} guerre mondiale pour se convaincre qu'il ne faisait pas bon de contester l'universalité des lois phonétiques, à peine tempérées dans leur déterminisme aveugle, par les effets de l'analogie. Aavik, quant à lui, prend la langue telle qu'elle se présente, donc il la considère du seul point de vue synchronique, sans toutefois employer ce terme qui ne sera lancé que par le Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure. Mais Aavik ne l'a pas connu et il a opéré à partir de ses seules réflexions. Cette langue qu'il saisit sur le vif, il l'analyse matériellement de deux points de vue : 1) le rendement, 2) la qualité esthétique. Il veut

obtenir une langue qui soit à la fois efficace (*olstarbekohane*, qui rend l'allemand *zweckmässig*) et harmonieuse (esthétiquement belle).

Ce qu'il veut réaliser ? Il n'en fait aucun mystère : il est dans son intention de faire de l'estonien la langue la plus riche, la plus perfectionnée, la plus belle de toutes les langues humaines et, pour que nul n'en ignore, il se répète plusieurs fois à ce sujet. Mais pour commencer, il examine les insuffisances et les imperfections de l'estonien telles qu'il les voit de son temps. Ce qui a nui à cette langue, c'est de n'avoir pu être supportée et utilisée par une collectivité nationale suffisamment civilisée puisque le peuple de langue estonienne a été tenu trop longtemps dans un état d'asservissement et de sous-développement qui lui a interdit de se mettre au diapason des autres peuples de civilisation plus développée. Telle est la source du mal. Il faut donc dresser l'inventaire des déficiences dont souffre l'expression estonienne. La plus criante est le manque de vocables susceptibles de véhiculer les concepts qui caractérisent la civilisation occidentale moderne. Aavik signale un nombre appréciable (mais naturellement non exhaustif) des « lacunes » du vocabulaire estonien. Partant d'abord du russe, il relève que manquent, entre autres, les vocables qui correspondraient à *viroždaljsja* « dégénérer », *zanimatj* « occuper », *zastenčivj* « timide », *značiteljnij* « considérable », *iskrennij* « sincère », etc. Il faudrait de toute urgence en pourvoir la langue. Mais comment ? Par l'emprunt direct si l'on trouve le moyen d'adapter la forme empruntée au phonétisme estonien. Ainsi, pour dire « rôle », il vaut mieux se servir de l'emprunt à l'allemand *Rolle* qui est *roll* et doit être préféré à l'équivalent proprement estonien *osa* dont le sens propre est « partie » (mais qui décalque l'anglais *part* dans cette acception nouvelle pour lui). Le mot *roll* est très bien intégré dans le système phonique estonien, de même que *muul* « mulet », *morn* (du français morne), *larv* (du latin larva), etc. Pour lui, il n'existe aucune différence entre un mot du cru et un emprunt qui a été totalement « digéré ». Il rappelle que le sujet parlant n'a pas conscience qu'il y ait une différence entre mots d'origines diverses, à partir du moment où leur prononciation et leur utilisation grammaticale sont conformes. Bien mieux, l'intérêt que présentent les mots d'emprunt est de fournir des supports qui ne procèdent pas tous de la même racine ou de la même base. Il oppose ainsi la série estonienne :

kiri « écrit, lettre », *kirjandus* « littérature », *kirjanik* « écrivain », *kirju* « bariolé », *kirjastaja* « éditeur » aux termes français correspondants et vante la diversité de ces derniers. Il accorde le même avantage aux termes russes et allemands ou anglais correspondants. En somme, il estime que les vocables qui supportent les concepts groupés en un même « centre d'intérêt » ont avantage à être de factures différentes. C'est tout juste s'il reconnaît que l'acquisition de termes distincts les uns des autres par leur forme, leur étymologie, voire même leur motivation, exige un effort plus grand de mémorisation et de coordination de la part de l'utilisateur mais il pense que ce supplément d'effort est largement compensé par la possibilité d'établir des distinctions plus tranchées. Un « écrit » n'est pas nécessairement une « lettre ». L'emprunt lui est toujours agréable, même si la langue possède déjà le mot approprié pour signifier tel concept donné. Les doubles qui en résultent (p. 96) permettent de varier l'expression. L'estonien en possède : *susi* « loup » (finnois *susi*) et *hunt* « id. » (emprunt à l'allemand *Hund*), *aade* « idée » et *idee*, etc. Aavik désire que sa langue possède le plus grand nombre possible de synonymes mais, inversement, il déteste la polysémie et reproche à l'estonien de se servir de trop de vocables à acceptions multiples. Si celles-ci sont trop nombreuses, il faut se procurer des termes qui puissent prendre en charge certaines de ces acceptions. Ainsi, il condamne ceux qui veulent employer le mot *kell* « horloge, cloche » dans le sens de « montre » et se félicite que l'emprunt allemand *uur* (qui est entièrement conforme au phonétisme estonien) allège cette polysémie. Il envie par contre aux Russes de pouvoir disposer de deux termes pour « bon » (*dobrĭj* et *xarošij*) de même que pour « grand » (*bolšoj* et *velikij*).

La grande préoccupation d'Aavik, en ce qui concerne le vocabulaire, c'est de parer au manque de vocables. Son argument est celui-ci : le nombre des concepts que peut former l'esprit humain est illimité. Il varie constamment en fonction de l'évolution de la civilisation. Le problème est alors de faire progresser le nombre des vocables au fur et à mesure que la nécessité s'impose de trouver des expressions adéquates pour de nouveaux concepts ou des nuances nouvelles d'anciens concepts. L'emprunt ne peut suffire à combler le déficit car les langues auxquelles on emprunte ne sont pas elles-mêmes pourvues de tous les mots qu'il faudrait. Et puis, certains concepts nouveaux s'élaborent à

l'intérieur même de la langue dont on se sert et il faut alors recourir à d'autres procédés. Le plus simple est d'utiliser les moyens dont on dispose pour dériver de nouveaux mots à partir de mots qui existent déjà. Mais cela ne mène pas très loin et surtout, cela affecte les mots secondaires, ainsi obtenus, d'une motivation qui peut être gênante. La composition est en tout cas à éviter car un concept homogène s'accommode mal de l'association de deux ou plusieurs mots qui ont chacun leurs acceptions propres. L'estonien n'a que trop abusé de la composition : *abielu* « mariage » (union légale + vie), *jalgtee* « sentier » (pied + chemin), *vaenelaps* « orphelin » (*vaene* « pauvre, misérable, malheureux », + *laps* « enfant »), etc. Aavik propose de remplacer tout bonnement une partie de ces composés indus, soit par des emprunts soit par des néologismes. Pour ce qui est de *vaenelaps*, par exemple, il est allé se servir en finnois suomi. Du mot finnois *orpo* « orphelin » (qui a en dernier ressort même étymologie que le mot français !), il a fait un terme de phonétisme purement estonien *orb* (génitif singulier *orvu*). Ce terme s'est désormais installé dans l'usage littéraire sinon dans le langage courant. Mais les sources possibles d'emprunt seront vite taries et il faut prévoir l'avenir. Pour assurer le développement lexical de la langue dans les temps qui viendront, Aavik ne voit qu'une seule procédure possible : celle de la création de mots factices, c'est-à-dire de mots construits avec des phonèmes du cru selon des combinaisons que la langue n'a pas encore exploitées. La procédure en question comprend plusieurs étapes : 1) déterminer le concept qu'il s'agit de doter d'un support phonique ; 2) dresser l'inventaire des combinaisons artificielles de phonèmes qui pourraient fournir le support manquant ; 3) choisir parmi celles-ci la séquence phonémique qui soit la plus suggestive et en même temps la plus euphonique. Cette procédure est appelée par lui « méthode combinatoire » et le principe d'où elle découle est la « théorie combinatoire » (*kombineerimismetood*, *kombinaatsioonpõhimõte* ou *kombinaalsioonleooria*). Naturellement, pour appliquer cette méthode à une langue donnée, il faut préalablement procéder à une analyse approfondie de la structure phonémique de la langue en question. Pour ce qui est de l'estonien, Aavik nous donne un exemple qui illustre la démarche qu'il préconise. Il s'agit d'inventer un verbe signifiant « convaincre » (russe *ubeždatj*). Il faut d'abord définir les paramètres qui vont guider le choix de la combi-

naison à retenir, c'est-à-dire celle qui paraîtra la meilleure. Ces paramètres sont (pp. 43-44) : 1) que la souche du mot nouveau soit dissyllabique; 2) qu'elle soit soumise s'il y a lieu à l'alternance consonantique (par exemple le présent de l'indicatif doit alors figurer au degré faible de celle-ci); 3) que la voyelle radicale soit longue; 4) que le nouveau mot commence par une seule consonne; 5) que sa seconde syllabe soit *-da* à l'infinitif; 6) que devant le *-d-* de cette seconde syllabe figure *l*, *n* ou *r*. Cela donne l'équation :

$$C + V + (l, n, r) + -da$$

En multipliant cette formule par autant de chiffres qu'il y a de consonnes (11) et de voyelles longues (9), on obtient un total de 297 combinaisons allant de *jaalda* à *vüürda*. Toutefois, ce nombre se réduit en réalité à 291 car 6 de ces combinaisons sont déjà utilisées dans la langue. Il s'agit alors de peser le pour et le contre de chaque combinaison. Aavik, après l'avoir fait, aboutit à retenir comme étant la meilleure la combinaison *veenda*. Ce choix s'est inspiré de bien des considérations dont quelques-unes sont assez caractéristiques de la conception que se fait l'auteur de la « rénovation » de la langue. Ainsi, pour ce qui est du thème vocalique du mot, il a préféré un dissyllabe. Mais en réalité, cela revient à choisir un thème consonantique monosyllabique (*veen-* sur lequel se construisent les formes telles que *veensin* « je convainquais, *veendnud* « convaincu », etc.). C'est que la forme *veenda* est celle de l'infinitif en *-da* : *veen-da*. La voyelle thématique proposée est *-a-* qui a été préférée aux autres voyelles possibles dans cette position, à savoir *-u-*, *-e-*, *-i-* mais Aavik ne nous confie pas pourquoi il a arrêté son choix sur l'*-a-*. Par contre, il justifie le choix de la voyelle radicale par un raisonnement. S'il s'est décidé en faveur d'une voyelle longue, c'est parce qu'une telle voyelle a plus de poids, produit donc un effet sonore plus marquant. Mais pourquoi plutôt un *ee* long ? Parce que la formation de ce phonème exige une tension qui évoque l'effort déployé pour gagner quelqu'un à son opinion. Pour ce qui est de la consonne intérieure, les sourdes ont été écartées. Elles ont une articulation qui, en estonien, est très faible et c'est ce qui les rend impropres à refléter l'énergie que met le locuteur à emporter l'adhésion de l'interlocuteur. Par ailleurs leur fréquence est déjà trop grande. Il faut donc choisir entre une liquide

et une nasale, *m* étant exclu devant le suffixe *-da* d'infinitif. Mais Aavik trouve *l* inadéquat parce qu'il donne au mot « un goût aqueux, mou » (p. 47) tandis qu'*n* rend un son plus « sec », plus « robuste ». Et puis l'ensemble *veenda* évoque *väända*, qui existe dans la langue et signifie « tordre, ployer, etc. ». Ce dernier verbe lui semble devoir faire mieux ressortir le sens du néologisme proposé. Il offre même une locution toute faite pour illustrer ce rapport : *keda ei saa veenda, seda tuleb väända* « Quand on ne peut convaincre quelqu'un, il faut le ployer ».

Ce qui peut paraître une gageure a pourtant été gagné. Le verbe *veenda* « convaincre » figure désormais dans les dictionnaires estoniens et on le rencontre dans les textes. Or on sait la difficulté qu'on a à implanter un verbe. Par contre, on est moins surpris du succès remporté auprès des écrivains par la création d'un autre vocable factice, celui destiné à combler une lacune : doter l'estonien d'un terme de sens équivalent à notre mot « crime ». Il s'était servi longtemps d'un composé *kuritöö* dont le 1^{er} terme *kuri* veut dire « mauvais » tandis que le second *töö* répond ici à notre « action ». Il s'agit d'une périphrase « mauvaise action ». Il est évident que cette traduction approximative, qu'Aavik qualifie de grossière, de naïve ou même de rustique, n'équivaut pas à ce que nous entendons par « crime ». Délibérément, Aavik s'est décidé à créer un mot factice, ce qu'il appelle *juursõna* « mot-racine » afin d'implanter une souche nouvelle qui pousserait ensuite des rejetons. Il a choisi de construire à cet effet un mot dont le nominatif serait monosyllabique mais le thème par contre terminé par une voyelle (forcément brève en 2^e syllabe et plus généralement en toute syllabe non-initiale). Plus précisément, il a construit un nominatif singulier monosyllabique commençant par une consonne et terminé par une consonne, l'une et l'autre appuyées sur une diphtongue. Pour donner sa pleine « expressivité » au nouveau vocable, il l'a fait commencer par *r-* et terminé par *-m*. Quant à la diphtongue, il l'a composée des deux voyelles *o* et *i*. Cela a donné *roim* (thème vocalique *roima*). Il a dérivé ensuite de ce mot souche le substantif *roimar* « criminel » et l'adjectif *roimaline* « criminel ». Naturellement, il n'est pas difficile de découvrir derrière le profil de ce néologisme l'anglais *crime* (*kráim*). En réalité, le groupe *kr-* a été réduit à *r-*, comme dans les anciens emprunts de l'estonien à des langues tolérant des initiales consonantiques multiples et la

diphtongue a été aménagée en *oi* qui rend une sonorité « plus pleine et plus franche » que la diphtongue anglaise. Au fond, cette création ne peut passer pour une création *ex nihilo*, surtout quand on songe aux considérations qui l'ont justifiée. Il s'agissait de trouver une forme de mot comportant un *r* puisque aussi bien le français *crime* (où *i* est trop « criard »), l'anglais *crime*, l'allemand *Verbrechen*, le russe *pristuplenie* comportent tous un *r* (pour ce qui est du russe, il fait partie du préverbe !). Il y avait aussi le finnois suomi *rikos* « crime » qui aurait tout aussi bien pu être emprunté mais l'obstacle ici était que l'estonien ne supporte pas d'*o* en syllabe non-initiale. Il aurait fallu l'estoniser en *rikus* mais on aurait eu alors affaire à un quasi-homophone de *rikkus* « richesse » (finnois *rikkaus*), etc. Ce néologisme *roim* date de 1916.

Comme on le voit, sous la théorie générale de la « combinaison » de phonèmes en des associations de phonèmes encore inutilisées par la langue, on trouve des processus passablement différents. Dans le cas de *veenda* « convaincre », on est parti d'une construction purement arbitraire alors que dans celui de *roim* « crime », on s'est plus ou moins inspiré de modèles étrangers. Le résultat est une sorte d'hybride entre le décalque, l'emprunt et la construction factice. Aavik en est conscient et estime que les mots factices peuvent être digérés par la langue à l'égal des emprunts, avec cet avantage en leur faveur qu'ils s'intègrent nécessairement dans le phonétisme, la morphologie, et naturellement la syntaxe, sans la moindre difficulté. Un autre avantage est que le mot factice fournit des souches immotivées, donc susceptibles d'admettre les acceptions qu'on leur attache par définition. Mais où prendre la définition ? Dans les exemples nombreux sur lesquels il opère, Aavik a puisé ses définitions dans telle ou telle langue étrangère de sa connaissance, bien souvent dans le vocabulaire international et tout aussi souvent dans les terminologies qui se sont constituées à partir des modèles antiques, grecs et latins, dans la plupart des langues de civilisation du ressort de la civilisation occidentale. Prenons comme exemple le mot même dont il vient d'être question, à savoir le verbe *veenda* « convaincre » qui, dans l'esprit d'Aavik, était destiné à traduire le concept exprimé en allemand par *überzeugen*, en russe par *ubéždatj*, en français par *convaincre*, à quoi nous pouvons ajouter le hongrois *meggyőz*, etc. Tous ces mots proviennent d'un

composé ancien : préverbe + verbe ayant le sens de « vaincre ». Cette composition reflétait l'idée que les Romains, par exemple, se faisaient de l'action ainsi exprimée. Il s'agissait de remporter une victoire sur l'argumentation de l'interlocuteur. Le mot devait évoquer le concept de victoire et c'est bien ce qu'il évoque dans les langues citées par Aavik et dans quelques autres. Or une civilisation s'exprime précisément par ce genre d'associations d'idées et c'est ce que les historiens des langues ont observé depuis longtemps. Notre terminologie savante est faite en Occident de décalques de termes grecs et latins quand ce n'est pas de termes latins décalqués du grec et à peine adaptés, notamment en français et dans les autres langues romanes ainsi qu'en anglais. Il en résulte que les usagers de toutes ces langues communient dans la même conception d'un nombre très important de notions héritées du monde antique et dont nous continuons à alimenter notre pensée. De ce fait, le néologisme estonien *veenda* devient porteur d'une notion qu'il n'exprime pas par le moyen de sa propre motivation étymologique ou autre mais par une décision arbitraire d'un seul individu. Or cet individu n'a acquis lui-même la notion de « convaincre » qu'en faisant l'apprentissage des langues dont il invoque l'exemple. Il veut que l'estonien exprime la même notion que ces langues mais au moyen d'un support matériel qui ne transmette plus rien des harmoniques de la notion qu'il s'agit de rendre. Bien mieux, Aavik appuie son néologisme sur un verbe *väända* « tordre, ployer, donner une entorse, etc. » qui ne peut effectivement que le dévier vers d'autres représentations que celle de la victoire remportée sur le contradicteur ou l'interlocuteur hésitant. Par là, Aavik se coupe de la mentalité occidentale. Il pense le concept de « convaincre » autrement.

Ces observations nous amènent à penser que la création de néologismes à partir d'une construction phonique factice n'est pas un procédé à utiliser dans tous les cas où il faut rattraper un retard par rapport aux grandes langues de civilisation. A quoi peut bien servir de disposer d'une ample quantité de vocables si, par leur caractère éminemment national, ils sont hors d'état de rendre les harmoniques accompagnant les mots de civilisation dont on a besoin pour penser de la même façon que les peuples avec lesquels on échange des idées ? Croit-on que le paysan estonien qui se servira du mot *veenda* dira en dernière analyse la même

chose que le Russe avec *ubeždatj*, l'Allemand avec *überzeugen*, l'Anglais avec *to convince* ou le Hongrois avec *meggyőz* ? Ce problème ne semble pas avoir effleuré l'esprit du réformateur estonien. Or, la plupart des vocables qu'il propose de créer sont destinés, d'après ses indications réitérées, à doter l'estonien des mêmes concepts que ceux avec lesquels pensent les Européens dont il mentionne les langues. Dans ces conditions, la solution la plus sûre est de décalquer ou bien d'emprunter en adaptant convenablement le mot étranger afin qu'il s'intègre tout de suite dans l'appareil de la langue.

Mais il y a également autre chose dans les considérations d'Aavik. Il semble redouter que les mots ou locutions de l'estonien soient trop empreints de « naïveté », trop chargés de relents rustiques, qui témoignent d'un passé récent où cette langue n'était qu'un idiome de paysans longtemps asservis par une classe de grands propriétaires de langue allemande. En particulier, il s'élève contre le nombre excessif des mots composés, qu'il s'agisse de substantifs, d'adjectifs ou de verbes. Il mentionne entre autres *päuluu* « crâne » (= os + tête), *sõjariist* « arme » (outil + guerre), *puuvili* « fruit » (produit agricole + arbre), *puusärk* « cercueil » (= chemise + bois), etc. Il est évident que ces composés ne sont pas des plus heureux et qu'on se représente assez les inconvénients qu'il y a à les utiliser. Quant aux verbes dits composés, ils présentent plusieurs aspects. D'abord, ce qui passe aux yeux d'Aavik pour un défaut, c'est qu'en réalité ces prétendues compositions sont des locutions où le complément d'orientation du verbe, qui joue un rôle analogue à celui des particules séparables de l'allemand, est le plus souvent passablement corpulent. On a affaire à des dissyllabes et même parfois à des trissyllabes. Ainsi, pour dire « imiter », on se sert de la locution *järele tegema* « faire d'après » (allemand *nachmachen*). Pour dire « condamner », on emploie *hukka mõistma* (ou *hukka mõista*, si l'on préfère l'infinitif en *-da*, *-la*). Cette locution consiste en un substantif (*hukk* « perdition, perte ») mis au cas illatif (qui signale l'entrée, la pénétration) et un verbe dont le sens originel était « comprendre, saisir par l'intelligence ». Le substantif *hukk* et le verbe *mõistma* s'emploient l'un et l'autre séparément, dans d'autres constructions où le premier a conservé son acception première et le second celle de « saisir, comprendre, concevoir par la pensée ». Le couple *hukka mõistma* n'a de sens que pour quelqu'un qui en a appris la signification secondaire. Exactement comme en français

dans des clichés tels que « la fête bat son plein », « il l'a échappé belle », « je vous le donne en quatre », etc. On a affaire à ce qu'on appelait autrefois un « idiotisme ». Aavik déplore la fréquence de ce genre de constructions en estonien et il a fabriqué de toutes pièces un nouveau verbe pour remplacer « avantageusement » la locution en question. Ce verbe, il lui a donné la forme *taunida*, *taunima* qu'il a glosé (p. 166) « verurteilen, *osuzdatj* ». Il a fait de même pour remplacer le couple *ära andma* « trahir » (*verraten*, p. 166) qui signifie littéralement « donner au dehors, abandonner »; *ära* est une particule indiquant la séparation et aussi plus généralement la perfectivation ou si l'on préfère l'achèvement de l'action. Aavik ajoute d'ailleurs que le mot qu'il a fabriqué rappelle par sa prononciation l'allemand *verraten* : *reetma*. En l'occurrence, ce néologisme, qui se trouve utilisé çà et là, ne pourvoit pas la langue d'un terme de frappe occidentale car la notion de trahison n'est pas supportée par un mot commun quant aux composants sémantiques dont il est constitué. En d'autres termes, il n'y a pas de « concept » occidental commun de la « trahison » et chaque langue s'est débrouillée comme elle pu. Le français *trahir* est devenu totalement opaque étymologiquement et il est aussi erratique dans notre vocabulaire que le néologisme *reetma* peut l'être en estonien.

L'estonien rend par les locutions *välja mõllema*, *välja leidma* ce que l'allemand exprime par le verbe *erfinden* et le russe par *izobretatj* soit notre « inventer ». La particule *välja* n'est en réalité que le cas illatif singulier du substantif *väli* « espace libre, espace ouvert, champ ». Il a été utilisé comme particule en combinaison avec un verbe afin de décalquer les verbes étrangers, surtout allemands et russes, munis soit de particules séparables (allemand) soit de préverbes (allemand, russe et aussi latin, etc.). Les verbes *mõllema* et *leidma* signifient pour leur part respectivement « penser, réfléchir » et « trouver ». D'ailleurs *leidma* s'emploie seul dans l'acception de « faire la découverte de quelque chose » qui est aussi l'une des significations de notre « trouver ». Aavik, en 1924, a proposé de remplacer ces locutions par le néologisme *välmima* dans le sens de l'allemand *erfinden*, du russe *izobretatj* et il précise que ce mot a été « combiné » à partir des mots *välja* et *mõllema* dont il a retenu d'une part la syllabe *väl-* et d'autre part l'initiale *m-*. Il remarque à ce propos que c'est l'une des méthodes pour obtenir de nouveaux « mots racines ». Il aurait pu rappeler par la même occasion que ce procédé a été appli-

qué par les novateurs hongrois dès la seconde moitié du XVIII^e siècle ! Ajoutons que le verbe *välmima* n'a pas l'air de s'être implanté.

Pour nous résumer, constatons que le réformateur estonien veut éliminer le plus grand nombre possible de verbes dits composés. Il trouve avec raison que plus d'un verbe pourrait s'employer sans être automatiquement affublé d'un encombrant complément d'orientation. Ainsi (p. 75) un verbe *tõrjuda* « repousser » peut se passer du complément *eemale* « plus loin » (allemand *weiter*), *hoovama* « émaner » n'a pas besoin d'être « précisé » par *välja* « vers le dehors », etc. On se trouve ici dans des cas qui rappellent nos *prévenir d'avance*, *sortir dehors*, *entrer dedans*, *monter en haut*, *descendre en bas*, etc. Il y a manifestement redondance et du point de vue de l'économie comme aussi de l'esthétique, il vaut mieux éliminer le complément d'orientation superfétatoire.

Mais la réforme ne s'arrête pas là. Aavik trouve que l'estonien est insuffisamment équipé en éléments pronominaux, en particules rectives (prépositions et postpositions), en conjonctions et il propose dans chaque cas des innovations concrètes. Ainsi, il trouve excessif que la conjonction *kui* assume trop d'emplois, ce qui engendre parfois des ambiguïtés gênantes dont il cite des exemples. Il propose, entre autres aménagements, de lui substituer un néologisme dans l'acception de « si » (conditionnel). Ce serait un élément *je* ou *jel*, à moins de se servir tout simplement de la conjonction finnoise suomi *jos* « si ».

Naturellement, la syntaxe n'est pas oubliée. L'une des innovations qu'il préconise avec le plus d'ardeur consiste à remplacer l'expression du complément du nom au génitif par l'emploi d'une préposition fabriquée exprès à cette fin. L'argument est assez subtil. D'une part, certains substantifs ont en estonien un génitif dont la forme est identique à celle du nominatif, au singulier, car au pluriel les choses sont au contraire toujours très claires. Un mot *kala* « poisson » est, selon la place qu'il occupe et les autres termes de la proposition avec lesquels il entretient des relations syntagmatiques soit un nominatif singulier soit un génitif singulier soit encore un partitif singulier. Autre objection : le génitif précède toujours le mot qu'il détermine quand il fait fonction de complément de nom. Aavik reprend à son compte un exemple cité par le grand linguiste estonien Wiedemann : *mu lellepoja naese venna lapsed* « Les enfants du frère de la femme du fils

de mon oncle (paternel) » (Die Kinder von dem Bruder des Weibes meines Oheimsohnes). Les substantifs *lelle*, *poja*, *naese*, *venna* sont autant de génitifs singuliers et il en est de même de *mu* qui est le génitif de *ma/mina* « je, moi ». De telles accumulations choquent et produisent souvent des constructions où il est difficile de se retrouver parmi les déterminations successives. Relevant dans un texte français (de Nicolas Ségur, *La Revue*, 1911, p. 201) la phrase suivante : « En lisant Chantecler, on est au contraire frappé et émerveillé par cette sorte de cohabitation fraternelle, par cet étrange accord de l'élévation et du calembour, de la haute inspiration lyrique et du bavardage suspect, de la préciosité pénible et puérile et de la noble et pure émotion. », il ne craint pas d'écrire qu'il est « tout à fait impossible de traduire avec efficacité en estonien cette phrase de langue française » (p. 124). Le lecteur français ne peut s'empêcher de broncher devant cette déclaration péremptoire car la traduction qu'en donne le linguiste estonien lui-même ne lui paraît nullement inférieure en expressivité au texte français. Mais passons, il apparaît à Aavik essentiel pour l'assouplissement de la phrase estonienne de créer une construction prépositive susceptible de prendre le relais sinon la relève du génitif complément de nom. A la suite d'une série de raisonnements, il en vient à proposer d'introduire, au moins dans l'usage soutenu, l'élément *no* servant de préposition. Mais, décision inattendue, il construit cette préposition avec le nominatif du mot déterminé par elle, ce qui est une « novation » par rapport au statut des prépositions utilisées en estonien, lesquelles « gouvernent » tantôt le génitif et tantôt le partitif. Pour achever de convaincre ses compatriotes de la nécessité et des avantages de cette solution, il donne en exemple une deuxième traduction de la phrase française qui lui avait servi de point de départ et il prend le lecteur à témoin de la supériorité de la nouvelle construction : « Qu'on la compare avec la précédente... quelle différence ! » (p. 127).

Ne prenons pas toutefois toutes ces propositions pour quelque chose d'illusoire ou d'utopique. Aavik, de par sa formation scientifique, n'était ni un rêveur ni un prestidigitateur. Il était au contraire très conscient de la difficulté des réformes qu'il proposait et il s'attendait à la résistance acharnée qu'allaient lui opposer tous les esprits conservateurs, tous les timorés, tous les faux esthètes, etc. Il ne se faisait pas non plus d'illusion sur les effets immédiats des

réformes qu'il voulait introduire. Il s'agissait bel et bien dans son esprit de créer une langue nationale nouvelle que la masse aurait à apprendre à peu près comme une « langue étrangère » mais il était persuadé que la nation estonienne ne pourrait survivre qu'au prix de cet effort inédit de reconstruction et de perfectionnement de sa langue. Il fallait faire de celle-ci, il y revient constamment, la langue la plus rationnelle, la plus efficace et pour tout dire la plus parfaite de toutes les langues humaines. Rien de moins ! Il s'imaginait que les pensées exprimées par le moyen d'une langue d'une telle qualité s'imposeraient dans le monde et qu'ainsi la civilisation d'expression estonienne finirait par jouer un rôle décisif dans le progrès de la pensée humaine. Il comptait surtout, pour parvenir à cette fin, sur sa théorie « combinatoire » qui mettait à la disposition de l'estonien des centaines de milliers de combinaisons de phonèmes disponibles pour incarner autant de concepts entièrement nouveaux. Mais cet état de « perfection », pour reprendre la fameuse expression de la préface de la 1^{re} édition du Dictionnaire de l'Académie Française, ne serait atteint qu'après une période plus ou moins prolongée de diglossie ou, pour être plus exact, de coexistence de deux langues écrites et de plusieurs variétés de langue parlée. Il l'écrit expressément :

« Au début, c'est un phénomène inévitable, il y aura effectivement deux langues écrites : l'une, la langue rénovée, avec ses pluriels en *-i*, ses partitifs pluriels en *-e*, ses participes passés en *-nd* et en *-let*, ses superlatifs en *-i-*, peut-être même avec son passé en *-i*, ses nouvelles dérivations, ses désinences grammaticales nouvelles et son grand nombre de mots-racines nouveaux (dont beaucoup fabriqués artificiellement, peut-être même avec une finale en *-o* restituée) et l'autre, la présente langue officielle des journaux, telle qu'elle a été fixée dans les années 90, avec ses pluriels en *-d* (*-t*), ses partitifs en *-a*, ses participes en *-nud* et *-talud*, se tirant d'affaire avec ses seuls propres mots-racines et employant de nouveaux vocables obtenus uniquement au moyen de la dérivation et de la composition. » (p. 147).

La langue n'étant qu'un instrument, l'objectif dernier d'Aavik est, nous l'avons dit, la civilisation estonienne de l'avenir, particulièrement la littérature de langue estonienne à naître. Il récuse la qualité de ce qui a été publié jusqu'alors, même de ce qui a été écrit par les plus grands écrivains. Il ne voit en eux que de pâles précurseurs de ceux qui auront

la bonne fortune de pouvoir se servir de la nouvelle langue estonienne, refaçonnée selon le schéma qu'il a tracé. C'est le cas de reprendre la formule célèbre : la littérature estonienne n'a pas encore été, elle sera. Et elle sera à la mesure du moyen d'expression perfectionné dont elle disposera, plus efficace, plus complet, plus prestigieux que tout autre au monde.

Le lecteur d'aujourd'hui ne peut manquer de sourire par devers lui en lisant ces prédictions qui ne sont pas exemptes d'une certaine mégalomanie, pour ne pas dire d'une mégalomanie certaine, jaillie assurément d'un douloureux complexe d'infériorité. Comme beaucoup d'intellectuels estoniens de son temps, Aavik s'est souvent irrité de l'impossibilité où il s'est trouvé de dire dans sa langue maternelle ce qui lui venait à l'esprit par le truchement d'un idiome étranger, tantôt l'allemand, tantôt le russe, l'anglais, le français car c'est avec ces langues-là qu'il semble avoir pensé.

Il demeure que tout n'est pas l'effet de la mégalomanie ni du patriotisme exaspéré dans ce qu'a exposé Aavik. Un premier mérite qu'il faut lui reconnaître, et il est d'importance, c'est d'avoir proclamé que la langue est un instrument, une « machine ». Dès 1911, il a dénoncé que le signe linguistique est arbitraire et, poussant jusqu'aux dernières conséquences cette découverte, il a proposé de construire de toutes pièces des vocables de toutes catégories : lexèmes ou mots de plein exercice, mots auxiliaires, suffixes, désinences, marques grammaticales de toutes sortes. Il a prétendu reprendre en sous-œuvre la syntaxe et formulé des règles de style extrêmement exigeantes. Qui a eu cette audace avant comme après lui ? Les auteurs de langues dites artificielles ? Pas même, car la plupart n'ont pas osé construire des racines nouvelles en utilisant des combinaisons de phonèmes sans doute conformes au phonétisme de la langue mais jusque-là inexistantes. En d'autres termes, il a voulu réaliser la rénovation de la langue en utilisant les moyens extrêmes : ceux au-delà desquels il n'est plus possible d'aller.

Cette doctrine a reçu comme on pouvait s'y attendre un accueil enthousiaste chez les uns et réservé chez d'autres quand elle n'a pas provoqué tout simplement l'indignation ou l'hostilité ouverte. Pratiquement, et c'est finalement cela seul qui compte, les projets d'Aavik n'ont eu qu'un succès partiel. Un certain nombre de ses néologismes ont été plus ou moins généralement adoptés : des vocables tels que *roim* « crime » ou *veenda* « convaincre », etc., la restitution de

l'ancien superlatif en *-im* (conservé par le finnois *suomi*). L'ordre des mots ancien a pratiquement cessé de s'imposer. Mais les formes abrégées des participes, la généralisation du passé en *-i* et l'emploi de nouvelles particules (prépositions, déictiques, conjonctions, etc.) n'ont pas réussi à s'imposer. Quant aux partitifs pluriels en *-e*, aux pluriels en *-i*, ils se rencontrent chez certains écrivains mais ressortissent à un certain style écrit, dans la plupart des cas. Il est symptomatique, par exemple, que Valter Tauli, qui est pourtant l'un des admirateurs déferents d'Aavik, n'ait pas cru devoir faire figurer ces formes dans les paradigmes de sa grammaire estonienne (tant dans l'édition estonienne que dans l'anglaise).

Ce qu'il y a lieu de se demander, c'est si la doctrine d'Aavik n'a pas péché sur certains points par méconnaissance du mécanisme du langage. C'est d'autant plus surprenant que sa pensée s'est formée dans les années qui ont immédiatement précédé la 1^{re} guerre mondiale, alors qu'à cette époque l'historicisme dominait les études linguistiques et qu'Aavik ne pouvait ignorer certains au moins des résultats auxquels l'on était parvenu.

L'un des défauts dont fait reproche Aavik à l'estonien, c'est, par exemple, la polysémie. Il entend la réduire au minimum et c'est dans cette intention qu'il propose de créer des mots-racines sinon à partir de rien du moins en combinant des phonèmes selon des « modèles » qui sont phonétiquement loïsibles mais inutilisés. Le rendement des combinaisons phonémiques possibles d'une langue est en effet relativement très faible. Il y a une déperdition considérable de combinaisons. L'utilisation systématique de ces combinaisons ou supports ou « signifiants » laissés sans « signifiés » lui semblait devoir permettre de combler cette lacune et de réduire considérablement la polysémie. Mais l'observateur du langage tel qu'on peut le saisir dans l'usage de tous les jours est forcé de constater que la polysémie est un phénomène inhérent au langage et qu'on ne peut pratiquement se servir d'aucun mot sans s'exposer à y tomber. La polysémie s'accroît tous les jours et notre excellent confrère finlandais Lauri Hakulinen a montré à plusieurs reprises qu'elle est un trait essentiel du langage, qu'elle en constitue même le facteur sans lequel toute expression linguistique deviendrait impossible. Dans cette affaire, Aavik a pensé en logicien et même en logisticien plutôt qu'en linguiste. Surtout, il a travaillé comme un intellectuel en chambre. Prenons un exemple récent qu'il m'a

été donné d'observer dans un humble village languedocien, plus exactement à Hérépian (Hérault). Dans une boulangerie, j'avise un tas de petites pâtisseries qui avaient l'air appétissant. Je demande à la boulangère : « Voulez-vous me donner deux ou trois de ces petites choses ? » Et quand elle me les tend, je lui demande encore « Comment appelez-vous ça ? ». Elle me répond « Des *sympathiques*, Monsieur ». Elle venait d'ajouter une nouvelle acception à celles que je connaissais déjà du mot *sympathique*.

Les mots, les combinaisons de mots acquièrent tout le temps de nouvelles acceptions. On pourrait même dire que tout élément du langage est en perpétuel changement de sens et souvent de fonction. C'est ce qui a été observé par tous ceux qui ont tant soit peu suivi le cours de l'histoire d'une langue, quelle qu'elle soit. Pour cette raison, ce qui surprend dans l'exposé d'Aavik, c'est que ses propositions ne tiennent aucun compte de ces évolutions. Il semble se représenter que le faciès nouveau qu'il veut modeler pour l'estonien écrit sera intangible et que le jeu même des formes nouvelles ne le déformera jamais. C'est la même illusion que celle qui a égaré les « défenseurs » d'une langue comme le français. Certains d'entre eux, n'ayant rien appris ni rien oublié, s'imaginent encore qu'on peut s'en servir avec le réglage qui avait été imposé au *xvii^e* siècle. Ils sont à ce point aveuglés qu'ils ne comprennent rien à ce qui se passe et perdent leur temps à vitupérer les usagers qui violent les règles sacro-saintes de cette grammaire dont Molière faisait déjà des gorges chaudes. Pour n'évoquer qu'un seul cas, mais combien significatif, ils pourfendent dans leurs écrits ceux, innombrables, qui emploient le subjonctif avec la locution conjonctive *après que...* Ils veulent imposer qu'on dise et qu'on écrive : *Après qu'il eut terminé son exposé, un débat s'engagea*. Ils n'ont pas assez d'oreille pour percevoir que leur *eul* (prononcé *ü*) est identique phoniquement à l'*eût* de *qu'il eût*. Ils sont victimes d'une sorte d'illusion optique. Par la solution même qu'ils préconisent, ils ne peuvent que répandre l'emploi fautif contre lequel ils protestent. Par ailleurs ils négligent le fait que la locution *après que* fait pendant à *avant que...* avec laquelle ils utilisent le subjonctif. Ils ne se demandent pas alors si cette opposition n'exerce pas une action contraignante sur l'usager. On a le sentiment qu'Aavik leur ressemble dans certaines de ses démarches.

Il est un autre aspect de sa doctrine qui ne surprend guère

moins. Si, en effet, on considère l'ampleur des réfections et des innovations qu'il propose, on constate que leur application complète transformerait la langue profondément. Mais cette transformation aurait pour résultat de rendre celle-ci plus semblable aux grandes langues de civilisation dont il s'est inspiré. Car, enfin, l'enrichissement, et partiellement, le renouvellement du lexique ne sont dus qu'à la comparaison avec les lexiques respectifs de ces langues. Certaines particularités de style sont caractéristiques de ces mêmes langues. Les concepts, plus généralement, pour lesquels il veut forger des supports factices ne sont pas inédits. La plupart des notions auxquelles ils se rapportent sont déjà exprimées qui en allemand, qui en russe, qui en anglais et même en finnois de Finlande. Quand il n'hésite pas à proposer une construction du complément de nom qui détonne dans la structure d'une langue fennique, il s'en prend à la structure même d'un syntagme important. Ce faisant, il ne semble pas se demander si ses retouches et ses innovations ne vont pas altérer le caractère propre de l'estonien et en faire une langue bâtarde qui aura bientôt perdu toute son originalité. La communauté estonienne se trouverait dotée d'une langue prétendument parfaite, supérieure à toutes celles connues, mais cette perfection serait payée de la perte de soi-même. C'est qu'une civilisation est supportée par la langue dont se servent ceux qui y ressortissent. C'est la raison pour laquelle les peuples en perte de sens se font un effort suprême pour sauver leur langue. S'ils n'y parviennent pas, ils sont assimilés tôt ou tard par la civilisation étrangère dont la langue s'est imposée à eux. La *nyelvújítás* hongroise n'a pas eu d'autre cause. Comme le proclame sa devise *Nyelvében él a nemzet* « C'est dans sa langue que vit la nation », on ne reste soi-même que tant qu'on pense avec sa propre langue. La langue parfaite dont rêve Aavik, c'est une langue cosmopolite, un véritable habit d'arlequin dont seule l'étoffe (et encore) a été empruntée au legs héréditaire mais dont la coupe et la façon ont été imitées de modèles étrangers. Aussi étrange qu'il paraisse, cet important détail n'est même pas évoqué dans ce livre pourtant si précis dans son argumentation. Or le fond du problème est là. Dans quelles limites faut-il se tenir quand on veut refaçonner une langue ? Jusqu'où peut-on aller ? C'est la question qu'Aavik s'est posée et c'est cette même question qui se pose à quiconque veut agir sur le développement d'une langue donnée dans une phase donnée de son histoire.

Ce qu'Aavik a parfaitement saisi et son mérite est grand quand on pense qu'il s'en était avisé dès 1911, c'est qu'une langue est un appareil complexe, extérieur à l'homme, dont il est pourtant forcé de se servir s'il veut entrer en communication avec les autres membres de la communauté dans laquelle il est né. Cet appareil, chacun apprend laborieusement à s'en servir et en acquiert selon les individus une maîtrise plus ou moins sûre. Il ne sert pas à matérialiser par des ondes sonores ce qu'il ressent au plus profond de lui-même mais seulement à émettre des signaux convenus dont la signification est plus ou moins bien connue des autres membres de la même communauté. Dans la mesure où il se parle à lui-même, étayant ainsi sa propre pensée, l'individu ne fait qu'utiliser les éléments de la langue selon les règles qui lui ont été imposées et pour exprimer des concepts dont il a appris l'existence et la valeur en même temps et au fur et à mesure qu'il a acquis l'exercice du langage. Une communication ne s'établit entre locuteur et interlocuteur que si chacun des termes qu'elle contient est par avance connu de l'un et de l'autre. C'est ce contenu du langage qui est le véhicule et aussi le dépositaire des notions communes de la collectivité. Une langue exprime donc les réactions de la conscience collective, non pas celles de l'individu. En modifiant l'appareil de la langue, on modifie par là-même les conditions dans lesquelles cette langue doit être apprise et utilisée. Indirectement, on change les réflexes conditionnés qui soutiennent tout l'édifice de la langue. Les signes reçoivent d'autres valeurs, ils ne peuvent être combinés selon les mêmes règles. Mais les opérations mentales exigées par une langue impriment leur image sur la mentalité commune de tous ceux qui s'en servent ou qui sont tributaires des systèmes de références sur lesquels elle s'appuie. Dans quelle mesure est-il possible de toucher sans dommage à cet édifice construit au cours des temps par les générations successives ? Aavik estime qu'on peut le faire pour ainsi dire sans limite. La seule règle, impérieuse celle-là, qu'il s'impose, c'est de respecter la structure phonétique. Rien ne sera changé à la prononciation mais on pourra essayer de modifier les règles de position des phonèmes les uns par rapport aux autres. Sur ce dernier point, Aavik n'a pas cru devoir pousser très loin ni se montrer très hardi. Ce qu'il a proposé, c'est de réintroduire en fin de mot, aux côtés des voyelles brèves *-a/-u*, *-e/-i* la voyelle brève *-o* que possède en cette position le finnois mais qui, en estonien,

s'est muée en *-u* dès la 2^e syllabe. Encore ne faut-il pas exagérer la hardiesse de cette proposition puisque l'*o* termine, en tant que second élément de diphtongue, un certain nombre de monosyllabes : *näo* « du visage » (gén. sg. de *nägu* « visage »). Mais il convient de préciser que dans ce cas, l'*o* en question est prononcé long. Quoi qu'il en soit, c'est plus d'une réfection qu'il s'agit que d'une innovation. Il en est de même en ce qui concerne le superlatif en *-im* destiné à remplacer la locution *kõige* + comparatif en *-m* : *kõige raskem* « le plus difficile » par un suffixe : *raskim* « le plus difficile ». C'est une réfection bien que cette innovation apparaisse tout d'abord comme un alignement sur le finnois. C'est encore le cas de l'essif en *-na*, introduit dès 1870 dans la langue écrite et qui n'est que la transposition directe du suffixe d'essif du finnois. La seule différence est qu'il n'apparaît qu'avec le vocalisme postérieur (*-na*) du fait que l'estonien ne tolère pas d'*ä* au-delà de la 1^{re} syllabe. Notons en passant que les syllabes non-initiales sont passées au cours de l'histoire de l'estonien dans la série des syllabes à vocalisme postérieur (*a*, *u* mais aussi *e* et *i* qui sont des phonèmes neutres du point de vue de l'harmonie vocalique). Il y a lieu de remarquer à ce propos qu'Aavik ne fait pas allusion à cette harmonie et ne réagit pas devant la monotonie qu'engendre l'emploi obligatoire dans les syllabes non-initiales des quatre voyelles sombres, *a*, *u*, *e*, *i* alors que la présence d'*ä*, *d'ö*, *d'ü* aurait égayé certains mots. Ajoutons que l'unique voyelle médiane *õ* ne figure pas non plus au-delà de cette barrière que constitue la limite entre la 1^{re} syllabe et les suivantes. Comme on peut le constater, les propositions d'Aavik sont très timides en ce qui concerne l'aspect phonique de la langue, ce qui s'accorde avec l'exigence qu'il formule selon laquelle tout mot factice doit se conformer rigoureusement aux règles qui gouvernent la prononciation actuelle de l'estonien.

Le remplacement des formes des participes passés par des constructions plus ramassées (*lugend* « ayant lu » pour *lugenud*, *loel* « lu » pour *loetud*, etc.) procède sans doute du souci d'abrégier des formes ressenties comme trop longues mais il n'est pas interdit de penser que les participes passés raccourcis en *-l* ont eu pour modèles les participes passés faibles de l'allemand (*gelobt*) ou même ceux du suédois (*läst* « lu », etc.) Le même souci de brièveté a aussi contribué à inspirer la proposition de remplacer au présent de l'indicatif la 3^e personne de pluriel en *-vad* par une désinence *-ve* qui, rappelle-

t-il, est attestée dialectalement (p. 161). Par contre, le remplacement d'*a* par *e* dans les formes de présent de l'indicatif du « passif »; *anneletakse* « on donne » (au lieu d'*annelatkse*), etc., est dû à une autre préoccupation; celle de lutter contre la monotonie.

L'une des suggestions les plus frappantes est celle de créer un futur en *-re* : *ma paluren* « je demanderai », *sa palured* « tu demanderas », etc. Le thème nu de ce dérivé déverbatif en *-re* servirait de « participe futur ». L'auteur propose donc *palurev* qu'il glose par le latin *rogalurus*. Il semble que cette fois, c'est le latin qui ait servi de modèle. A côté de cette création, il s'en trouve une autre, celle d'une forme simple de passé du conditionnel. Cette fois, c'est un suffixe *-nuks* qui est proposé, fabriqué avec le *-nu-* du participe passé actif (*olnud* « ayant été ») et du *-ks* du conditionnel présent : *oleksin* « je serais »/*olnuksin* « j'aurais été ». C'est là un effort pour revenir à une expression plus « synthétique » des formes du verbe. Cette série de suggestions est contradictoire à la proposition de remplacer le génitif complément du nom par une locution prépositionnelle supportée par l'élément *no*, dont il a été question plus haut. Une pareille contradiction révèle qu'Aavik n'avait pas médité trop profondément sur les problèmes de la structure interne de la langue. Ses choix sont hétéroclites et d'ailleurs la nouvelle langue tout entière, si les usagers l'avaient suivi jusqu'au bout, aurait présenté un faciès très composite. D'une part, il renforce le caractère « synthétique » de certaines catégories grammaticales, d'autre part, il veut introduire des constructions de type totalement opposé. Cela révèle que pour lui, l'aspect typologique de la langue n'entraînait pas en ligne de compte.

Cette indifférence est d'autant plus singulière qu'elle tranche avec les opinions émises généralement par les rénovateurs de bien d'autres langues. Ceux-ci s'attachent tout spécialement à maintenir ou si possible rétablir dans toute son authenticité l'originalité de la langue à laquelle ils prodiguent leurs soins. Qu'ont fait les *nyelvújítók* hongrois ? Ils ont fait la chasse à tous les éléments qui leur paraissaient à tort ou à raison étrangers. Ils ont en particulier essayé d'éliminer quantité de locutions et de constructions dans lesquelles ils voyaient ou croyaient déceler des décalques de l'allemand, par exemple. Il leur est plus d'une fois arrivé de se tromper. Mais les erreurs qu'ils ont commises leur ont été inspirées par un excès de purisme. Les rénovateurs

finnois ne se sont pas comportés autrement, ils ont restauré, épuré, rectifié. Alors que les premiers voulaient une langue plus hongroise, ils ont désiré une langue plus finnoise. Pourtant, tout comme Aavik, ils partaient des mêmes prémisses : la constatation que la langue à refaçonner était trop indigente, trop grossière, trop raide, impropre à exprimer la civilisation des pays qui étaient de leur temps les plus évolués. Les rénovateurs hongrois avaient les yeux fixés sur l'allemand et le français de même que sur le latin qui joua si longtemps un rôle décisif dans la société hongroise ; les « fennophiles » (que leurs adversaires appelaient par dérision « fennomanes ») voulaient une langue capable de se substituer au suédois qui avait réussi à marcher du même pas que l'allemand et le français. Les Hongrois étaient des rationalistes du XVIII^e siècle, les Finnois des romantiques du XIX^e siècle et c'est peut-être ce qui explique en partie leur comportement. Aavik, bien que né à la fin du XIX^e siècle, ne s'est épanoui que dans les premières décennies du XX^e. Il n'est ni moins patriote que les autres, ni moins épris de progrès mais il a été formé à une pensée différente, plus matérialiste. Il s'est cru le plus hardi de tous mais en cela, il s'est trompé. S'il avait mieux connu l'histoire de la langue hongroise, il aurait appris qu'il avait été précédé à peu près dans toutes ses propositions. Ainsi, les rénovateurs hongrois avaient essayé de construire un futur simple (en *-nd*), ils avaient proposé aussi un génitif complément de nom (qui n'existait pas et n'existe toujours pas en hongrois), ils avaient proposé de créer la distinction du genre grammatical, catégorie ignorée des langues finno-ougriennes. Ils avaient insisté, au nom de la logique, pour accorder au pluriel les substantifs déterminés par un nom de nombre cardinal. Certains voulaient même accorder en nombre et en cas l'adjectif épithète et son substantif, etc. Pour ce qui était de la fabrication en série de mots nouveaux, ils avaient appliqué les procédés les plus variés, y compris la création de vocables factices. Eux aussi préféraient les néologismes courts, ceux d'une seule syllabe, avec une voyelle longue. Ils ont appliqué même un procédé que leur confrère estonien a négligé : la dérivation post-verbale : *gyár* « usine » (à partir de *gyárt* « fabriquer »), etc. Parallèlement, ils ont obtenu des vocables par amputation de la finale ou de la suffixation dérivative ou de tout autre élément : *gépely* « treuil » a ainsi donné *gép* « machine ». Eux aussi ont « télécopé » des mots. A l'origine de plus d'une de leurs créations,

il y a un raisonnement qui est identique à celui tenu par Aavik quand il a créé des mots tels que *roim* « crime ». Ainsi *élc* « pointe d'esprit, bon mot, astuce » a été fabriqué pour remplacer le mot allemand Witz (orthographié en hongrois *vice*). Il a été constitué du mot *él* « tranchant de lame » auquel a été attaché un suffixe *-c* (lire *ts*) qui n'existait pas en tant que tel mais servait de terminaison à plusieurs vocables (*bohóc* « bouffon », etc.). Il s'agissait de forger un mot suggérant les concepts de mordant et de pointu. Le mordant d'une lame d'une part et le son *ts* (terminant l'allemand *Witz*) leur parurent satisfaire à ces conditions, d'autant plus qu'on disait en français « une pointe d'esprit ». Aavik a expliqué de même la création de *roim* « crime », etc.

Les hardiesses d'Aavik ne sont donc pas son privilège. Il est même dommage qu'il n'ait pas eu l'occasion de s'initier davantage à l'expérience de la *nyelvújítás* hongroise car il n'aurait pas manqué d'en tirer des enseignements.

Sur un autre point, les Hongrois ont procédé différemment. C'est en ce qui concerne le refaçonnage de la morphologie. Ils ont tenu à y introduire le plus possible de régularité. A cette fin, ils ont généralisé celles des formes déjà existantes qu'ils estimaient les plus claires. Le résultat a été qu'ils ont régularisé les paradigmes de la déclinaison, des formes possessivées et de la conjugaison. Mais soucieux de garder le plus possible de ce qui était légué par le passé, ils ont rétabli dans ses droits la conjugaison des verbes en *-ik*, presque entièrement sortie d'usage, alors que son utilisation permettait d'exprimer des différences de sens appréciables (*török* « se brise » / *tör* « brise », etc.). Ajoutons que l'opération connue sous le nom de *nyelvújítás* « rénovation de la langue » se poursuit sous nos yeux, bien qu'à un rythme plus lent et dans des proportions plus restreintes. C'est qu'une langue d'importance secondaire, quel que soit le soin avec laquelle elle est surveillée, est exposée constamment à tomber en perte de vitesse par rapport aux langues de grande diffusion, porteuses de la civilisation la plus expansive.

Les bouleversements qui ont changé la face du monde depuis plusieurs dizaines d'années ont fait qu'à l'heure présente, presque toutes les langues se trouvent en difficulté par rapport à la seule langue anglaise, expression du monde anglo-saxon et américain du Nord. La supériorité écrasante des techniques et des recherches scientifiques qui s'expriment en anglais est telle que les langues du reste du monde, si

prestigieuses que soient certaines d'entre elles, sont contraintes de rattraper l'expression anglaise d'une manière ou d'une autre. Toutes risquent d'être envahies d'éléments anglais au point d'en être dénaturées. En France, l'alerte a été donnée contre ce qui a été appelé le « franglais » mais il n'en est pas autrement ailleurs, en Allemagne, en Italie, dans le monde d'expression espagnole, sans parler du hongrois, des langues slaves, notamment du russe où se sont introduites des masses de mots « internationaux » de frappe anglaise et aussi pas mal de décalques de la phraséologie anglaise. Pour toutes ces langues, le problème d'un refaçonnage est d'ores et déjà posé.

Du point de vue purement linguistique, il s'agit de mettre ou remettre la langue dans un état où elle puisse, par ses moyens propres, exprimer la même quantité et si possible la même qualité d'information que la langue prédominante. A cet effet, plusieurs sortes d'opérations s'imposent, qui varient selon les langues et selon les cas. La seule procédure qui est refusée est celle qui consiste à admettre tels quels les éléments étrangers ressentis comme étant indispensables. En effet, les admettre sans dresser la moindre barrière revient à capituler devant l'invasion étrangère. Une pareille capitulation n'a pas toujours pour conséquence une dénaturation totale de la langue réceptrice. En est témoin l'anglais dont on peut constater qu'il laisse s'infiltrer de nombreux corps étrangers et qu'il a laissé aussi s'introduire de nombreux décalques, notamment en ce qui concerne la syntaxe. Mais cette infiltration étrangère n'a pas eu pour ultime résultat la substitution de langue qui aurait pu se produire après la conquête de la Grande-Bretagne par les Normands. Si destructrice qu'ait pu être l'action du français, elle n'a pas pu extirper le vocabulaire de base ni jeter à bas la carcasse grammaticale. En cinq siècles, l'anglais a complètement changé de visage mais il n'a pas été remplacé par le français. Il n'a pas gardé son ancienne personnalité mais la nouvelle qu'il a revêtue a sauvé quand même l'identité de la nation anglaise. Ce sauvetage n'a pas été effectué sans combat et l'on aurait tort de s'imaginer qu'il n'a été obtenu que par une évolution spontanée de la langue à la suite de la réaction non moins spontanée de ses usagers. Néanmoins, il semble que l'intervention consciente de ces mêmes usagers a été plus discrète que dans le cas de bien d'autres langues.

Ailleurs, qu'il s'agisse des langues nordiques, de l'allemand,

des langues slaves, du hongrois, du finnois, etc., les choses ont pris une autre tournure. On peut noter que presque toujours, l'action ou, si l'on préfère, la réaction consciente de défense a été déclanchée par l'irruption massive du vocabulaire étranger. Le processus de refaçonnage commence généralement par une guerre des mots. Le plus souvent, on essaie de remplacer les mots d'emprunt par des vocables du cru et, si ce n'est pas possible, par des vocables nouveaux, spécialement créés à cet effet. Dans une deuxième phase, on s'attaque aux constructions imitées du modèle étranger, dans lesquelles on voit autant de « xénismes » qu'il faut supprimer. Enfin, lors d'une troisième phase, on s'efforce de doter la langue de procédés expressifs nouveaux qui soient susceptibles de perfectionner son fonctionnement et lui conférer plus d'efficacité. Après la simple défense, c'est, si l'on peut dire la contre-offensive. Les usagers s'équipent de moyens originaux pour renforcer leur personnalité. Ils exploitent leur propre fonds et se soustraient ainsi à la pression étrangère devenue plus ou moins intolérable. Il arrive constamment, au cours de cette dernière opération, qu'il soit recouru à des éléments archaïques dont la langue était en train de se dépouiller ou dont elle s'était déjà dépouillée depuis plus ou moins longtemps. C'est que les peuples font toujours appel à l'histoire et remontent dans leur passé dès qu'ils sentent que leur identité est menacée. On dirait qu'ils se retrempent dans ce passé, souvent même dans un passé imaginaire.

Sur ce dernier point, le cas du finnois de Finlande (ou suomi) est caractéristique. Si l'on compare aujourd'hui un missel luthérien ou la traduction de la Bible rédigés en finnois moderne à un missel ou à la Bible du xvii^e siècle, on constate que nombre de mots sont désormais plus corpulents dans la version moderne. On en est revenu en-deçà de l'évolution phonétique déjà acquise au xvi^e siècle. On a récupéré les voyelles brèves finales dans bien des terminaisons (*isäsi* « ton père » au lieu d'*isäs*, *kirjoitusta* « écriture », au lieu de *kirjoitust* (partitif singulier), *sidottuna* « étant attaché » au lieu de *sidottun*, etc.). Bien mieux, des désinences entières ont été rétablies : *tulemme* « nous venons » (*tulem*), *kaupungeissa* « dans les villes » (*kaupungeis*), etc. Et même, faute de trouver une meilleure solution, on est allé jusqu'à introduire (à l'imitation du suédois) un phonème *d* (*d* sonore) pour jouer le rôle d'un ancien -ð- (spirante sonore) que les dialectes

avaient amuï ou changé soit en *-r-* soit en *-l-* (*vedessä* « dans l'eau » au lieu de *veressä*, *velessä*, *veessä* à la place d'un ancien *vedessä*). Certes, ces formes plus « pleines » s'étaient conservées dans une partie des dialectes mais la langue commune, plus particulièrement dans sa version littéraire, les a récupérées sous l'effet d'une intervention délibérée de la part d'une toute petite élite intellectuelle. Mais le finnois n'est pas un cas unique. Quand on a voulu en Norvège créer une langue proprement norvégienne, on s'est reporté également au passé et l'on a choisi d'abord des formes dialectales conservatrices pour fournir les éléments du néo-norvégien. Par la suite des aménagements ont été apportés à la première ébauche de langue nationale norvégienne. Mais en cours de route, on a estimé utile, de rétablir entre autres choses le genre grammatical féminin qui avait disparu du danois et du suédois. Cette dernière opération révèle que le refaçonnage d'une langue ne s'inspire pas toujours de considérations rationnelles. L'existence de trois genres grammaticaux au lieu de deux ne fait que compliquer les procédés d'emploi du substantif. La présence du féminin fait plus « norvégien authentique » mais va à l'encontre du principe d'économie. Seulement voilà, les Norvégiens ont eu le sentiment que le genre féminin était indispensable pour affirmer l'identité de leur langue nationale.

Un refaçonnage s'opère pour satisfaire deux exigences : celle de rattraper les langues dominantes et de parvenir à exprimer autant de concepts qu'elles, et aussi élégamment, et celle de maintenir l'identité nationale. Ces deux exigences peuvent être et sont effectivement assez souvent contradictoires.

Une autre constatation importe aussi. Ce qui impose ce refaçonnage, c'est la nécessité de donner au langage un contenu différent, parfois incompatible avec le contenu traditionnel. Une langue de paysans par exemple est transformée en une langue de citadins conduits par une élite d'intellectuels, de techniciens et d'artistes. Or ce « contenu », il faut le déposer dans des formes anciennes. Contrairement à la parole de l'Écriture, le vin nouveau est versé dans des outres usagées. Souvent, ce versement fait éclater l'outre ou la déforme plus ou moins. C'est que le nouveau contenu est un ensemble de concepts véhiculés d'abord dans la pensée de l'usager par le moyen des stéréotypes étrangers et qu'il n'a pu couler dans les formes de sa langue à lui. C'est donc ici

la pensée qui agit sur la forme et transmue celle-ci. Selon la formule prise pour titre d'un de ses ouvrages par Ferdinand Brunot, on procède de la pensée à la langue. On est amené à contraindre telle forme déterminée de la langue à porter telle signification nouvelle pour laquelle l'histoire ne l'avait pas faite. En d'autres termes, on fait violence à ce que d'aucuns appellent le « génie de la langue », c'est-à-dire sa forme traditionnelle et son fonctionnement traditionnel. C'est ce qui apparaît dans plus d'une langue occidentale au sujet de l'expression du passif. Comme la langue savante par excellence a été longtemps le latin, tous ceux qui ont voulu rendre en langue vulgaire le sens des textes latins se sont trouvés en difficulté pour exprimer non seulement le concept de passif mais aussi celui de complément d'agent. A la rigueur, dans les langues de type finno-ougrien, on pouvait exprimer le passif avec des moyens hérités de la tradition populaire mais on a été dépourvu de procédé adéquat pour signaler le complément d'agent. Dans le cas d'une langue telle que l'estonien, par exemple, on n'est même pas parvenu à élaborer un usage constant pour exprimer ce complément d'agent. On trouve d'un texte à l'autre des solutions différentes : 1) *Need marjad on minu korjatud*. « Ces baies ont été cueillies par moi » (= de moi, *minu* est le génitif de *mina* « moi »); 2) *higiga kaetud ihu* « la peau couverte de sueur » (= avec de la sueur, *higi* « sueur » + *-ga* « avec »); 3) *ahjutulest kumastatud lares* « dans la pièce chauffée par le feu de lâtre » (= à partir de, hors de, *tulest* « cas élatif indiquant la sortie, l'échappement, etc., *tule-st*); 4) *Luuletus kantli ette luuletaja poolt* « Le poème fut récité par le poète » (= de la part du poète, *luuletaja* « du poète » *poolt* « depuis le côté »). Ce n'est pas tout, une partie des éléments mobilisés pour exprimer le passif en tant que tel, sont hétéroclites. L'estonien, toujours lui, possédait un verbe « unipersonnel », c'est-à-dire un verbe dérivé au moyen d'un suffixe exprimant qu'il s'agit d'une action dont le sujet est indéterminé. Ce verbe ne connaît pas de désinence personnelle et les grammairiens estoniens (tous comme les finnois) considèrent que le complément avec lequel il est construit doit être interprété comme un complément d'objet. Aux temps composés du passé, cette interprétation donne lieu à des confusions. En effet, le participe passé passif est employé soit comme attribut du sujet soit comme forme impersonnelle. La conséquence en est qu'un grammairien aussi autorisé que le regretté K. Kure

invite à distinguer entre les deux interprétations suivantes *Kõik sügisesed tööd olid tehtud* « Tous les travaux d'automne avaient été faits » où *tööd* « travaux » est signalé comme faisant fonction de sujet (*Eesti keele syntaksi küsimusi*, p. 37) alors que dans *Külalised on kutsutud* « Les invités ont été conviés », on aurait affaire, « grammaticalement » à un complément d'objet. Il en serait de même dans *Külalised kutsuti lappa* « Les invités ont été conviés (à entrer) dans la chambre ». En réalité, ce qui dirige l'usager, c'est l'accord ou l'absence d'accord entre sujet et verbe. Si l'on emploie les formes simples du verbe unipersonnel, un complément au nominatif pluriel ne peut être conçu que comme un complément d'objet. Mais dès que l'on a affaire à un passé composé où l'auxiliaire s'accorde en nombre avec le terme en question, ce dernier est ressenti comme un sujet (ce qui est le cas de *tööd olid tehtud* « les travaux avaient été faits » alors que *tööd oli tehtud* serait analysé en « on avait fait les travaux ». Par ailleurs l'estonien écrit s'est longtemps servi d'une construction périphrastique pour rendre le passif allemand. Elle a consisté à combiner le verbe *saa-* « devenir » avec le participe passé du verbe unipersonnel. Mais les puristes ont déployé les efforts les plus énergiques pour extirper de l'usage ce décalque de l'allemand. A tel point d'ailleurs que les grammaires modernes de l'estonien n'y font même plus allusion. Néanmoins, ce décalque n'a pas totalement disparu. C'est ainsi qu'on a pu lire dans la revue littéraire *Looming* (Création) de 1978, fascicule 1, p. 45), sous la signature d'Aimée Beekman, la phrase très significative : *Maja uks sai lukku keeratud*. « La porte de la maison fut fermée à clef » où l'expression passive est obtenue par la construction périphrastique *sai+keeratud* (« devint »+« tourné » dans la serrure). C'est d'autant plus surprenant que l'auteur écrit dans une langue très modernisée, comprenant de nombreux néologismes d'importance, entre autres le fameux conditionnel passé simple en *-nuks* prôné par Aavik.

J'ai signalé ailleurs bien des fois (notamment dans l'*Édification de la langue hongroise* et dans l'*Élaboration de la langue finnoise*) des cas de ce genre. Les réformateurs, refaçonneurs ou régulateurs des langues se trouvent toujours aux prises avec les deux exigences contradictoires auxquelles ils ont à satisfaire : 1) mettre la langue en état de rivaliser avec la langue dominante, 2) maintenir l'identité typologique de la langue sur laquelle ils opèrent. Il n'est pas aisé de réaliser

un compromis et pourtant le succès d'un refaçonnage ne s'obtient que par là. Au demeurant, si les théoriciens ne se résignent pas à accepter l'indispensable et inévitable compromis, les usagers se chargent de le leur imposer. Un nombre plus ou moins grand de décalques issus de stéréotypes propres à la langue donneuse se maintiennent contre vents et marées.

Le comportement des usagers ou, si l'on préfère, de la majorité de ceux-ci, est presque toujours d'hostilité ou de passivité. Ils répugnent à s'imposer la discipline nécessaire pour pratiquer les nouvelles règles qu'on leur suggère et qui ont même été imposées dans certaines langues à certains moments de leur histoire. Ainsi, une sorte de réaction de rejet les pousse à écarter les « néologismes » et à poursuivre sur leur erre comme on dit en marine. Les innovations, qu'il s'agisse de suppressions ou d'acquisitions, les indisposent. Plus la masse des usagers est grande, plus est grand et souvent presque insurmontable le pouvoir d'inertie. Nous avons vu qu'Aavik, pour sa part, avait tenu compte d'avance de cette réaction et avait déclaré que la rénovation de grande envergure qu'il proposerait ne s'installerait qu'après une assez longue période de réactions plus ou moins confuses. Il arrive, dans les langues relativement mieux contrôlées par les élites, que les représentants de celles-ci déclenchent une contre-réforme. C'est ce qui s'est produit, par exemple en hongrois autour des années 1870. L'Académie des Sciences, qui s'était hardiment prononcée pour la rénovation avait fini par vouloir la freiner et un périodique (le *Magyar Nyelvőr* « Gardien de la langue ») fut fondé précisément pour assujétir l'usage hongrois à des règles plus conformes à la tradition. Ce mouvement a même réussi à élaguer un certain nombre d'innovations dont il faut reconnaître que plus d'une était peu rationnelle. En Norvège, nous avons assisté, à partir des années 1920 à tout un remaniement du néonorvégien et cette opération a été menée si loin que le grand Ivar Aasen, le fondateur du néo-norvégien, n'y reconnaîtrait plus son œuvre. Ce réaménagement a d'ailleurs été imposé par des mesures législatives votées par le Storting en plusieurs circonstances, le plus souvent après des débats plus ou moins passionnés. Pour ce qui est du finnois de Finlande, les réactions ont été moins hostiles parce que la situation était très différente. D'une part, la masse finnisante se servait de ses dialectes et n'avait été amenée à utiliser la langue rénovée que pour exprimer ce qui se disait et surtout s'écrivait en

suédois. La nouvelle langue finnoise était pour elle un instrument d'émancipation sociale et une arme politique face à une bourgeoisie de langue suédoise. Ce qui n'a pas empêché que des heurts assez vifs se sont produits entre les partisans mêmes du finnois. Ils n'ont pas toujours été d'accord sur le choix des procédés à innover ou à adapter. Certains remettaient par exemple en cause la langue de la traduction de la Bible parce qu'ils y voyaient une forme de langue trop étriquée, trop raide, trop abstraite, pleine de décalques étrangers. Ils auraient voulu la remplacer par une langue riche de toutes les sonorités des dialectes de l'est, plus particulièrement de la province de Savo dont le dialecte les enchantait par la plénitude de ses formes et l'opulence de son vocabulaire. Ici encore, c'est un compromis qui a fini par être accepté de part et d'autre. On a rechargé la langue de la Bible d'une bonne partie des éléments de type archaïque retrouvés notamment dans les chants populaires avec lesquels le génial Elias Lönnrot avait « forgé » son épopée du Kalevala. Les pouvoirs publics n'ont commencé à se soucier de la tenue de la langue finnoise que lorsque la Finlande est devenue indépendante (le 6 décembre 1917).

Les refaçonnages ont été, jusque très tard, pratiqués empiriquement par des « grammairiens » qui n'ont pas procédé scientifiquement puisque le plus gros de ces braves gens n'avaient aucune idée d'une science du langage. La linguistique n'a commencé sa carrière que vers la fin du XVIII^e siècle. Encore ne s'est-elle constituée en science que bien plus tard encore. Par la force des choses, les langues ont été refaites ou adaptées au coup par coup, presque intuitivement, ce qui donne un air de décousu aux opérations qui ont été exécutées en France, en Allemagne, en Russie, dans la Hongrie du XVIII^e siècle, etc. Il suffit de se reporter à Vaugelas et à ses contemporains comme à ses successeurs pour se rendre compte que leurs suggestions et par la suite les édits de l'Académie Française ont essentiellement touché tel ou tel point particulier. On chercherait en vain dans leurs remarques, observations, recommandations ou interdictions le moindre esprit de système. L'originalité des refaçonnages hongrois, finnois, norvégien est qu'ils procèdent d'une analyse d'ensemble et proposent des solutions inspirées de considérations linguistiques. Le refaçonnage de l'estonien est encore plus caractéristique par la profondeur des vues de ceux qui

l'ont entamé et par la dimension des changements qu'il a déjà suscités.

Une question se pose alors : jusqu'où peut-on aller en matière de refaçonnage de la langue ? Aavik a estimé qu'il était allé jusqu'à l'extrême limite, comme il l'avait déjà indiqué par le titre même du livre dont il a été question : *Keeleuenduse äärmised voimalused* « Les possibilités extrêmes de la rénovation de la langue ». Certains ont même estimé qu'il avait outrepassé ces limites. Il est difficile et partant imprudent d'en décider *a priori*. C'est seulement quand d'autres expériences auront été tentées de par le monde qu'il sera loisible d'en juger.

Pour terminer, qu'il soit permis d'exprimer un regret : la régulation des langues n'a pas jusqu'ici retenu l'attention de la plupart des linguistes français. Bien pis, un certain nombre d'entre eux semblent continuer à penser que la seule évolution ou ce qu'ils croient être une évolution suffit au bonheur des usagers d'une langue. On pourrait croire même qu'ils considèrent tout changement linguistique comme un progrès et on les irrite si l'on exprime une opinion contraire. Tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes linguistiques. Pour de tels théoriciens, le problème de la régulation, du refaçonnage ou de toute intervention dans le cours des choses ne se pose pas. Malheureusement, les faits sont là qui rappellent qu'une langue, encore une fois, est une machine, tout comme une automobile, et qu'elle réclame des soins, des modifications, voire des réparations et si possible des perfectionnements. Il serait temps de s'en aviser.

Aurélien SAUVAGEOT.

UNE ILLUSION DE LA RECONSTRUCTION

SOMMAIRE. — *La reconstruction, comparative ou interne, qui repose sur l'étymologie des formes attestées, tend à conclure à l'inexistence des catégories et des structures dont les signifiants ont disparu sans laisser de traces matérielles ; ce qui est assez fréquent pour les catégories flexionnelles et les structures syntaxiques. Or, le type d'évolution le plus fréquent de ces catégories et de ces structures est le renouvellement formel, c'est-à-dire le renouvellement du signifiant, éventuellement accompagné de changements plus ou moins importants du signifié ou de la structure. Disparition et création ne sont que les formes extrêmes de l'évolution ; l'évolution est plus souvent cyclique que linéaire.*

Le système de l'indo-européen reconstruit présente la particularité sans doute unique de ne posséder ni catégories flexionnelles, ni structures syntaxiques. Selon les auteurs, ces conclusions sont implicites (le plus souvent) ou explicites. Elles sont explicites chez Adrados¹, qui s'efforce de montrer comment une telle langue a pu fonctionner et se constituer — de bric et de broc — une morphologie et une syntaxe. Elles sont implicites chez la plupart, et surtout elles sont *partielles*, chacun s'attaquant à l'une seulement des catégories ou des structures, ce qui rend ces conclusions acceptables ; mais si l'on met bout à bout l'« état préflexionnel » de la déclinaison, la forme verbale unique (et, en dernière analyse, nominale) de Watkins², l'inexistence de la syntaxe casuelle (corollaire de l'hypothèse d'un état préflexionnel) et la « parataxe primitive », on aboutit à la conclusion surprenante que l'indo-européen ne possédait pas de grammaire.

Il s'agit d'une *illusion de la reconstruction*, illusion inévitable, due à l'incapacité de la méthode comparative à restituer

1. F. R. Adrados, *Lingüística indoeuropea*, Madrid, 1975.

2. *Indogermanische Grammatik* III/1.

une catégorie ou une structure dont le signifiant a disparu sans laisser de traces. Or, le destin des signifiants grammaticaux est justement de disparaître sans laisser de traces. D'où l'illusion de l'inexistence de toute grammaire dans les états reconstruits, illusion inévitable si l'on a l'imprudence d'utiliser l'*argumentalum ex silentio* dans le domaine de la reconstruction.

1. L'ILLUSION DE LA CRÉATION

1.1. Morpho-syntaxe : l'inexistence des catégories flexionnelles et de la nominalisation en i.-e.

1.1.1. La pratique de la reconstruction conduit à considérer comme des créations la catégorie des cas et les fonctions syntaxiques centrales elles-mêmes de la phrase simple; en effet, la genèse de ces fonctions et celle de la flexion sont aujourd'hui en grande partie élucidées : on sait qu'elles n'ont pas existé de toute éternité.

1.1.1.1. L'état préflexionnel de l'i.-e. est une hypothèse très largement admise, et qui repose sur des faits incontestables : plusieurs désinences se comportent, à époque historique, comme de véritables postpositions : ce sont tout d'abord les désinences dites *pada* (« mot ») de la grammaire sanskrite. Mais l'argument le plus fort est celui qu'on tire des « finales syncopées » indo-iraniennes, et plus généralement de la non répétition d'une désinence dans un syntagme nominal ou une énumération. Un syntagme épithétique tel que véd. *nāvyaśā vācaḥ* « avec une expression nouvelle » est, du point de vue de la distribution des morphèmes, identique au syntagme français qui le traduit; alors que la désinence est normalement répétée après chacun des thèmes du syntagme, elle ne figure ici que sur le premier, comme la préposition française. J'ai tenté d'appliquer ces observations aux infinitifs grecs, pour expliquer l'existence d'infinitifs sans désinence à valeur de datifs³; le fait se retrouve en avestique⁴. Un état préflexionnel, c'est-à-dire antérieur à la constitution de la flexion telle qu'elle apparaît à date historique, est donc une hypothèse qui s'impose. Mais faut-il

3. BSL 70, 1975, pp. 115-136.

4. Voir *La « syntaxe des désinences » en i.-e.* (à paraître).

en conclure que la forme sans désinence était un *casus indefinitus*, une forme invariable susceptible d'exprimer par elle-même toutes les valeurs des formes casuelles ultérieures ? C'est évidemment impossible; la composition fournit un argument illusoire : certes, un premier terme de composé peut équivaloir à différents cas. Mais le domaine de la composition est celui de l'énonciation *implicite*. Aucune langue ne se limite à ce type d'énonciation. L'hypothèse la plus raisonnable est donc que l'i.-e. possédait, dans son état préflexionnel, des *postposition*s, dont certaines ont pu disparaître, tandis que d'autres donnaient les désinences casuelles. La méthode comparative, prolongée par la reconstruction interne, conclut au caractère récent de la flexion nominale : conclusion irréfutable, mais il ne faut pas extrapoler en usant de l'*argumentum ex silentio* pour conclure à l'inexistence de tout signifiant *casuel* dans cet état préflexionnel.

1.1.1.2. De même, les fonctions syntaxiques centrales de la phrase simple se révèlent d'origine récente, assez récente en tout cas pour que leur « étymologie » soit transparente. Comme l'ont vu les « localistes », au siècle dernier, l'accusatif d'objet remonte, en dernière analyse, à un accusatif directif βάλειν τινά « lancer à qqn. », ou extensif, véd. *á-lan- dyám* « s'étendre sur le ciel ». L'« instrumental d'objet » de la grammaire germanique n'est pas un objet pur et simple lui non plus; c'est l'objet « en contact avec le sujet », emploi particulier de l'instrumental *possessif*. Quant au nominatif sujet, il suffit de prendre en considération la morphologie du nominatif et de l'accusatif pour conclure qu'il se limitait initialement aux « animés » :

Nominatif	<i>dominus</i>	<i>templum</i>
Accusatif	<i>dominum</i>	<i>templum</i>

Ce tableau suggère une situation antérieure qu'on peut symboliser par le tableau suivant :

Cas actif	<i>dominus</i>	Néant
Accusatif (directif, extensif)	<i>dominum</i>	<i>templum</i>

A partir de ces constatations, on peut, soit, utilisant l'*argumentum ex silentio*, conclure à l'inexistence des fonctions

sujet et objet en i.-e. ancien, soit former l'hypothèse raisonnable d'une autre structure syntaxique, peut-être comparable à l'un des types connus de langues à ergatif.

1.1.1.3. L'expression du genre et celle du nombre sont considérées à juste titre comme récentes en i.-e. Tout d'abord, le pluriel est récent pour les neutres : la règle d'accord τὰ ζῶα τρέχει (qui joue en grec, en i.-ir. et en anatolien) montre que le neutre pluriel est un ancien collectif.

La portée du témoignage des langues anatoliennes, où la flexion du pluriel est peu développée, est discutable : il peut s'agir d'une régression⁵. Mais il est indéniable que la flexion du pluriel est plus récente que celle du singulier. Il semble qu'elle s'est constituée en plusieurs étapes, au hasard de la formation de « couples de signification », comme p. ex. celui de l'instrumental singulier (« auprès de, avec ») et du futur instrumental pluriel (« parmi », « entre (plusieurs) »⁶. Il n'existait pas de datif pluriel : son expression est empruntée à l'ablatif (*-bhy-os signifie initialement « d'entre », « d'avec »⁷), cas avec lequel le datif n'entretient pourtant pas de rapports. On pourrait facilement multiplier les indices du caractère récent de la flexion du pluriel.

La catégorie du genre est elle aussi récente : elle a deux origines, apparentes l'une et l'autre. L'origine du neutre est syntaxique ; c'est l'impossibilité pour un substantif de former un nominatif. Le « genre neutre » est inhérent au lexème. Quant au féminin, c'est un ancien dérivé, comme il apparaît dans un couple comme gr. πόσις : πότις. Parallèlement, la classe des adjectifs, seul domaine où la catégorie du genre soit flexionnelle, et non inhérente ou dérivationnelle, est récente : on le voit p. ex. par la scission du paradigme de *deywós en latin, où il a donné un substantif *deus* et un adjectif *dīvus*. Le lexème i.-e. était ambivalent, comme l'est encore le véd. *devá-*.

Que tirer de ces constatations ? Ici encore, et bien qu'aucune hypothèse positive ne puisse être présentée en l'état actuel, il est imprudent de conclure à la pure et simple inexistence de telles catégories en i.-e. Tout ce qu'on peut dire est que

5. En faveur de cette conception, on notera l'existence en hittite ancien d'une désinence de génitif pluriel en -an (< *-ōn) remplacée en hittite « classique » par la désinence de génitif singulier -aš.

6. *L'emploi des cas en védique*, p. 100 et suiv.

7. *L'emploi des cas en védique*, p. 103.

genre et nombre, syntaxe d'accord, n'étaient pas identiques à celles que nous connaissons. Mais il ne faut pas aller plus loin.

1.1.1.4. La nominalisation.

Dans toutes les langues i.-e. fonctionne un mécanisme de « translation », pour prendre un terme de L. Tesnière, qui produit des syntagmes nominaux à partir de phrases ou de syntagmes prédicatifs, lat. *hostes metuunt* → *metus hostium* et *metu- hosti* → *metus hostium*. Peut-on projeter ce mécanisme linguistique en i.-e. ?

Non, si l'on en croit ceux — et ils sont nombreux, à la suite d'A. Meillet — qui refusent pour l'i.-e. l'existence d'abstrais. Meillet a montré que les noms racines désignent des « forces personnelles » animées, ce qui, en effet, rend compte de leur ambivalence entre la fonction « action » et la fonction « agent ». Et, successivement, les diverses formations d'abstrais ont été réinterprétées dans cette optique, les masculins devenant des dieux, les féminins des déesses et les neutres des « puissances ». Il ne reste en fin de compte plus d'abstrais, donc plus de nominalisation. Or, à toute époque, il existe une indistinction formelle entre l'abstrait grammatical et l'entité personnelle. A s'en tenir au plan de l'expression, il est bien difficile de tracer une frontière entre une pensée qui conçoit des *relations* abstraites et une pensée qui ne conçoit que des *substances*. On notera simplement que la relation diachronique entre l'abstrait et l'entité n'est pas à sens unique; et même, alors que l'évolution de l'entité à l'abstrait n'est qu'une hypothèse, l'évolution de l'abstrait à l'entité est une constatation. C'est Meillet lui-même qui a montré que le dieu i.-ir. *Mitra* n'est autre que le Contrat personnifié; l'appellatif existe encore en avestique, et (avec le sens de « traité ») en védique. Quelques années plus tard, Benveniste et Renou montraient que le démon védique *Vrtra* est la personnification de la Résistance, du Blocage (des Eaux). *Venus* est la personnification du charme (comparer le dérivé possessif *venustus* « charmant »). En fait, il est possible de définir en termes grammaticaux les principales formations d'abstrais de l'i.-e.; j'ai tenté de le faire pour *-*men*-⁸, et il semble que *-*e/os*-, avant de désigner des « choses chargées de puis-

8. BSL 66, 1971, pp. 109-137.

sance »⁹, sert à former des « médio-patients », c'est-à-dire des abstraits représentant un verbe à la voix médio-passive accompagné de son sujet : **gén-os-* « id, quod gignitur » (lat. *genus*); **wéyd-os-* « id, quod videtur » (gr. *εἶδος* « l'apparence »); **wén-os-* « yád vánate » (« ce qui conquiert, d'où : le charme »). Ce qui n'exclut pas que, parallèlement, chacun des lexèmes a pu être conçu comme une entité, une substance, éventuellement comme une personne, que ce soit par l'ensemble de la communauté linguistique ou dans certains usages.

Un autre procédé de nominalisation est l'infinitif, en particulier lorsqu'au terme de son évolution, il fournit un véritable substantif verbal comme l'infinitif articulé du grec classique. Or, les divergences sont telles entre les formes d'infinitifs à date historique qu'on ne restitue aucune forme d'infinitif i.-e. De là à conclure que la catégorie tout entière est récente, il n'y a qu'un pas, allègrement franchi. Pourtant, les formations d'infinitifs apparaissent la plupart du temps comme archaïques. Et, sans que les formes soient superposables, leurs constituants se retrouvent d'un bout à l'autre du domaine, et constituent un réseau de correspondances. Enfin, le cycle d'évolution des infinitifs est identique dans la plupart des langues i.-e. : une forme fléchie à valeur prospective (datif, « datif-locatif ») ou directive (accusatif) commence par fonctionner en position de déterminant adnominal (Infinitif épéxégétique) ou en tour double (véd. *indrāya pātave, vrtrāya hāntave*) avant de s'introduire dans les fonctions syntaxiques centrales, y compris dans la fonction de prédicat, où il concurrence le verbe personnel. Peut-on, dans ces conditions, conclure à l'inexistence pure et simple de l'infinitif en i.-e. ?

1.1.2. Les catégories verbales.

Ici encore, l'étymologie des formes, en élucidant leurs origines, fait conclure à l'inexistence des catégories correspondantes dans l'état antérieur.

1.1.2.1. La personne.

Il est probable, bien qu'on ne soit pas encore parvenu à le démontrer, que les désinences personnelles sont issues de pronoms personnels suffixés, le verbe étant invariable. Comme pour le nom, l'analyse conduit à un état préflexionnel. Mais, pronoms suffixés ou désinences, les morphèmes personnels appartiennent à la grammaire.

9. J. Gonda, *Ancient-Indian ojas*, p. 67 et suiv. (en particulier p. 73).

1.1.2.2. La voix.

Dans un article célèbre, Meillet a montré qu'actif et médio-passif étaient initialement en distribution complémentaire; le couple $\varphi\eta\sigma\iota : \varphi\acute{\alpha}\tau\omicron$ serait un vestige de cette situation¹⁰. Watkins aboutit par d'autres voies à la même conclusion¹¹. Comme on sait par ailleurs que passif et causatif sont des catégories récentes, dont on reconstitue la genèse indépendante dans les diverses langues i.-e., la catégorie de la voix se trouve éliminée du système grammatical i.-e.

J'ai proposé¹² une tout autre théorie de l'origine des voix en i.-e.; faute de pouvoir l'exposer en détail, j'en rappelle les grandes lignes. Le médio-passif prolonge un ancien dénominatif possessif-réceptif du type lat. *flōrēre* « être en fleurs » (possessif) / « fleurir » (réceptif). L'un des arguments est que l'adjectif en *-lo- qui s'est intégré au passif est originellement un dérivé possessif du nom racine (**klu-lō-* « pourvu de gloire », comme *cornū-lus* « pourvu de cornes »). Symétriquement, le causatif (marqué ou non) prolonge un dénominatif *donatif*, « pourvoir de ». Hirt¹³ dresse un tableau des valeurs du médio-passif :

1. Moyen « dynamique » (c'est le déponent, ou le moyen en distribution complémentaire avec l'actif) Ex. $\xi\varphi\alpha\tau\omicron : \xi\varphi\eta$ « il dit ».

2. Moyen réfléchi Ex. $\lambda\omicron\upsilon\omicron\mu\alpha\iota : \lambda\omicron\upsilon\omega$ « je me lave » : « je lave ».

3. Moyen réciproque Ex. $\mu\acute{\alpha}\chi\epsilon\sigma\theta\alpha\iota$ « se battre ».

4. Moyen à sujet bénéficiaire, en face d'un actif à sujet agent. Ex. $\theta\upsilon\epsilon\sigma\theta\alpha\iota : \theta\upsilon\epsilon\iota\nu$, $y\acute{\alpha}j\alpha\tau\epsilon : y\acute{\alpha}j\alpha\tau\iota$ « il sacrifie pour soi » : « il sacrifie pour un autre ».

5. Moyen à sujet possesseur, en face d'un actif à sujet producteur. Ex. $\mu\iota\sigma\theta\omicron\upsilon\sigma\theta\alpha\iota : \mu\iota\sigma\theta\omicron\upsilon\nu$ « prendre à loyer » : « donner à loyer ».

Telle est la gamme des valeurs anciennes, la valeur purement grammaticale de passif étant récente.

Il est intéressant de confronter, sur la base du tableau de Hirt, les deux conceptions en présence.

La première suppose au départ un paradigme unique,

10. BSL 23, 1922, pp. 64-75.

11. *Indogermanische Grammatik* III/1, § 106 (pp. 117-118).

12. *L'emploi des cas en védique*, pp. 430-434.

13. *Indogermanische Grammatik* VI, § 144.

φησι : φάτο, qui se scinde, chacune des deux moitiés acquérant ultérieurement — sans qu'on sache comment — une série de valeurs propres, de plus en plus différenciées.

La seconde part de l'autre extrémité du tableau, et pose au commencement deux formes à valeur directement opposée, « avoir, recevoir » : « produire, pourvoir de ». Dans cette hypothèse, la valeur possessive-réceptive se diversifie, s'affaiblit au cours de l'évolution jusqu'à devenir variante combinatoire (φάτο : φησι) de l'actif, ou équivalent pur et simple de l'actif (le déponent).

Or, là où l'on suit de bout en bout l'évolution, on voit plus souvent des formes pourvues de signification subir une diversification ou un affaiblissement de cette signification, parfois une perte totale, mais on ne voit jamais de formes dépourvue de signification en acquérir une spontanément. En d'autres termes, la scission d'un paradigme n'est jamais la cause de la création de nouvelles catégories. C'en est l'effet.

1.1.2.3. L'aspect.

Il est initialement *inhérent* à la racine, comme l'a montré Meillet¹⁴ : une racine **es-* est durative, puisqu'elle forme, sans l'addition d'un suffixe, un thème de présent **es-* alors que, dans les mêmes conditions, une racine **stā-* fournit un thème d'aoriste. Ce n'est que secondairement que les racines duratives acquièrent un thème d'aoriste (**es-* ne l'a obtenu que par supplétisme), et les racines aoristiques un thème de présent. La catégorie de l'aspect n'appartient donc pas initialement à la grammaire, mais à la sémantique lexicale.

1.1.2.4. Temps et mode.

Il n'existe pas de prétérit : l'augment est une particule de phrase¹⁵. Il n'existe pas non plus de futur, puisque les futurs sont issus de formations désidératives¹⁶. Quant aux modes, la morphologie montre qu'il s'agit de formations dérivationnelles, non liées initialement aux formations de l'indicatif (lat. *venit* : subj. ancien *-ven-a-t*). Il ne reste donc du verbe

14. En dernier lieu, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, p. 198 et suiv.

15. Watkins, *Indo-European Origins of the Celtic Verb*, pp. 113-115.

16. Meillet, *Introduction*, p. 215.

qu'un injonctif¹⁷ totalement indifférencié, n'exprimant ni le temps, ni le mode, mais seulement la personne, la voix et l'aspect.

1.1.2.5. Typologie du verbe i.-e.

Il existe des langues où la distinction morphologique d'un nom et d'un verbe n'apparaît pas. L'i.-e. peut avoir été une langue de ce type, et c'est à cette conclusion qu'arrivent entre autres Hirt, Benveniste¹⁸ et Watkins¹⁹, qui aboutit à une forme unique, un substantif du type **lom-o-*.

Avant d'adopter ce point de vue, il convient de se demander si les raisonnements, explicites et implicites, qui y conduisent, sont corrects. Or, ceux qui concluent à l'inexistence des catégories verbales utilisent l'*argumentum ex silentio* qui peut se formuler comme suit : les formes analysables sont récentes; les catégories correspondantes le sont aussi; et comme on ne restitue pas d'autres morphèmes, il n'existait pas d'autres catégories.

Il faut prendre garde qu'avec un raisonnement de ce genre, on conclurait que le latin n'avait pas de futur, puisque les langues romanes utilisent des formations périphrastiques pour exprimer ce temps.

1.2. La phrase complexe.

Toute « étymologie » des structures syntaxiques aboutit inévitablement à montrer que l'élément subordonné est issu d'un élément non subordonné : *manē, dum veniō* « attends que je vienne » est issu de *manē dum, veniō* « attends un moment, je viens ». A chaque hypotaxe correspond une parataxe qui est son étymon.

La relation entre l'hypotaxe et son étymon paratactique n'est pas toujours simple; il peut y avoir des phases intermédiaires; mais en dernière analyse, la méthode étymologique mène à la reconstruction d'une parataxe. J'ai essayé²⁰ de montrer que, dans plusieurs langues i.-e. dont le latin, l'hypotaxe était issue en majeure partie non pas directement de la parataxe (comme *manē dum veniō*), mais de la *corrélacion*,

17. Sur l'injonctif, v. K. Hoffmann, *Der Injunktiv im Veda*, Heidelberg, 1967.

18. *Origines de la formation des noms en indo-européen*, pp. 172-173 (et le renvoi à Hirt).

19. Pour la voix moyenne et la flexion thématique (cf. note 11, *supra*).

20. *BSL* 68, 1973, pp. 147-186.

et notamment du « diptyque normal »²¹, celui dans lequel la subordonnée précède la principale. Mais il ne faut pas se dissimuler que cette corrélation est une forme de parataxe; en tout cas, ce n'est pas une hypotaxe. Un diptyque *quī vēnit, is vīdit* « celui qui est venu a vu » est, dans l'hypothèse présentée, une séquence de deux indépendantes « quel-qu'un est venu; celui-là a vu ». Constaté que « c'est le corrélatif qui crée le relatif »²², conduit à conclure que dans un état antérieur, le relatif n'existait pas, et que la subordination, qui est issue du relatif en majeure partie, n'existait pas non plus.

L'illogisme, dans ce raisonnement d'apparence rigoureuse, consiste à projeter en une synchronie fictive les différentes « parataxes primitives » de chacune des structures syntaxiques considérées pour en tirer une mythique « parataxe primitive », qui, pour la phrase, est le partenaire du *casus indefinitus* nominal et de l'unique forme verbale. C'est pourquoi on a fait observer que le parallélisme du cycle d'évolution des structures syntaxiques où le relatif est tiré de l'indéfini (thème **k^wo-*) et de celles où il est tiré du thème **yo-*, qu'on peut considérer comme « articulaire » fait plutôt penser au *renouvellement formel* d'un système hypotaxique préexistant, dont il ne reste que des débris, comme le composé possessif (*bahuvrīhi*), où certains²³ voient une ancienne relative à relatif zéro, **néres su-ékwōs* « hommes aux bons chevaux » serait issu de « hommes, (dont) bons (sont) les chevaux ».

Le diptyque normal n'est pas à définir purement et simplement comme une parataxe : c'est une *structure textuelle*, dans laquelle un actant non identifié est présenté, comme « topique », sur lequel sera fait ultérieurement un (ou plusieurs) commentaire. C'est une règle textuelle quasi constante dans les textes hittites. Elle ne vaut pas seulement pour les langues où le relatif est issu de l'indéfini : dans les autres, c'est l'anaphorique qui est marqué comme *résomplif*, p. ex. gr. *αὐτός*²⁴ qui signifie initialement « encore lui », « lui, à son tour ». On restitue pour l'i.-e. de nombreuses particules polyvalentes²⁵ : il est probable qu'un de leurs emplois était

21. A. Minard, *La subordination dans la prose védique*.

22. BSL 68, p. 169.

23. J. Wackernagel, *Altindische Grammatik* II, 1, pp. 289-290.

24. Voir *L'antéposition de la relative en i.-e.* (*La Linguistique* 1979).

25. F. Bader, BSL 68, 1973 ; pp. 27-75.

de *structurer l'énoncé*. La continuité qui se manifeste entre texte, phrase complexe et phrase simple s'interprète facilement : les structures textuelles renouvellent les structures de la phrase ; les structures de phrase renouvellent celles de la proposition et du syntagme nominal. C'est ainsi qu'on voit d'une part la corrélation donner naissance à l'hypotaxe (phrase \rightarrow proposition), et d'autre part la « relative formelle » du védique et du gâthique (cette « relative formelle » est une *proposition*, comme le montre son indépendance casuelle par rapport à son antécédent) se change en syntagme nominal dans la langue de l'Avesta récent, avant d'arriver au terme de l'évolution, qui est le statut d'adjectif, en baltique et en slave²⁶. C'est ainsi que les unités d'ordre supérieur renouvellent les unités d'ordre inférieur.

2. FAUX-SEMBLANTS ET RÉALITÉS DE L'ÉVOLUTION

2.1. Le renouvellement formel.

Création et disparition de catégories sont des faits exceptionnels dans l'évolution. Le phénomène le plus fréquent est le *renouvellement formel*, accompagné de changements plus ou moins importants du signifié ou de la structure syntaxique.

Ce qui masque la réalité du processus est qu'il peut s'analyser en deux phases, une disparition et une création. Ainsi, le futur latin *disparait*, tandis que *se créent* de nouveaux futurs dans les langues romanes. Comme ces nouveaux futurs recouvrent un domaine de signification à peu près identique à celui du futur latin, il paraît plus réaliste de présenter l'évolution comme continuité du signifié avec renouvellement du signifiant. De même, ce qui en latin se nommait *equus* a pris le nom de *caballus* (d'où *cheval*), sans qu'il faille supposer que le cheval ait disparu de la Romania pour un temps, avant d'y être réintroduit. Catégories et structures syntaxiques ne sont pas si étroitement liées à leur expression qu'elles ne puissent lui survivre. Les deux phases d'un renouvellement formel ne sont pas séparées par un hiatus chronologique ; il y a toujours une période

26. Sur la « flexion déterminée » de l'adjectif (ou « adjectif long ») en slave et en baltique, voir A. Vaillant, *Grammaire comparée des langues slaves*, p. 495 et suiv.

plus ou moins longue où coexistent les deux expressions, que se partage la communauté linguistique.

2.2. Le sens de l'évolution.

Si le renouvellement formel est un type normal et fréquent, c'est que l'évolution est plus souvent *cyclique* que *linéaire*.

Un bon exemple d'évolution cyclique est celle de l'infinitif, cas oblique d'un substantif verbal qui, après une série de changements, recrée un substantif verbal, comme l'infinitif articulé du grec ou l'infinitif latin complété par sa « flexion » en *-nd-*, tandis que les formations qui lui ont donné naissance ont depuis longtemps cessé d'être productives ou ont disparu complètement²⁷.

Les changements qui se présentent avec un début, une progression et une fin relèvent d'une vision partielle de l'évolution. De même que les systèmes phonologiques se restructurent sans cesse, mais sans qu'on ait à aucun moment un « état initial » absolu, sans qu'aucun accroissement ne soit compensé par quelque perte, et inversement, de même les systèmes morpho-syntaxiques se réorganisent mais ne créent guère, et n'évoluent pas de façon linéaire vers une complexité croissante, pas plus que vers une simplification.

On peut encore préciser les modalités de l'évolution : ce n'est pas, comme on l'imagine dans une conception linéaire, un processus créateur qui part d'un système rudimentaire ou d'un chaos pour aboutir à un ordre par assemblage d'éléments. L'évolution ne se réalise pas par ajouts d'éléments simples, mais par « dégradation » de structures complexes.

Comme on l'a vu pour la phrase, le renouvellement s'effectue à partir de structures d'ordre supérieur, de plus grande complexité. C'est ainsi que des structures textuelles renouvellent celles de la phrase, que les structures de la phrase renouvellent celles de la proposition et du syntagme nominal. De même, on voit des syntagmes (*habeo factum, habeo facere*) entrer dans le paradigme pour y renouveler des formes simples; on voit des *lexèmes* devenir des *morphèmes*, en remplacement de morphèmes en voie de disparition (lat. *mente* fr. *-ment*, remplaçant les formations adverbiales en *-ē, -ō, -ter*, etc.); on voit des morphèmes dérivationnels

27. *L'emploi des cas en védique*, p. 437 et suiv. ; *Annuaire de l'EPHE IV^e section*, c. r. des conférences des années 1976-77 et 1977-78.

devenir des morphèmes flexionnels, des morphèmes à sens plein devenir des morphèmes à sens vide.

L'évolution n'est pas linéaire, mais il existe un sens de l'évolution.

En même temps que se produisent les processus qui viennent d'être décrits, les structures et les morphèmes ainsi remplacés disparaissent, et souvent sans laisser de traces. P. ex. le système casuel latin en français et dans la plupart des langues romanes. On voit quelle est la conséquence de cet état de choses pour la reconstruction. La reconstruction ne peut opérer qu'à *partir des vestiges* de l'état ancien. Tout ce qui disparaît sans laisser de traces est censé n'avoir jamais existé. Tel est le sort des catégories et des structures les plus centrales de la grammaire. Et quand cette disparition s'est produite lors d'un renouvellement formel, l'illusion d'une création s'impose au reconstituteur : il voit se constituer la structure ; il n'a aucun moyen de deviner ce qui préexistait.

2.3. La réalité des reconstructions.

Au terme de cet exposé, on est donc amené à s'interroger sur la validité de la reconstruction : quelle valeur lui accorder si elle est sujette à de telles illusions sur les éléments centraux de la grammaire, donc sur l'essentiel ?

2.3.1. Il faut rappeler d'abord que ces illusions se produisent dans la pratique de la reconstruction interne, et que la reconstruction par superposition rigoureuse sans extrapolation est la seule dont la validité soit totale et incontestable. P. ex., il est sûr que l'i.-e. possédait une forme **októ(w)* signifiant « huit » : ici, la reconstruction est aussi sûre que la description d'une langue vivante. Mais cette situation est rare, surtout en ce qui concerne le signifié.

2.3.2. Cette situation privilégiée est celle d'un grand nombre de morphèmes grammaticaux. Ainsi pour la flexion nominale, mis à part quelques formes de pluriel, pour la flexion verbale dans son ensemble : la reconstruction du système morphologique i.-e. peut être considéré comme une acquisition définitive dans une très large mesure. C'est seulement par la reconstruction interne qu'on parvient à l'« état préflexionnel » et qu'on est victime des illusions signalées dans cet exposé. Mais les hypothèses, les extrapolations de la reconstruction interne ne sauraient en aucun cas invalider les conclusions de la reconstruction comparative.

2.3.3. La reconstruction syntaxique ne peut aboutir à une suite de « règles » comme celles qu'une grammaire descriptive a pour tâche d'énoncer. Il faut définitivement renoncer à l'espérance, caressée jadis, du « thème indo-européen ».

En syntaxe, on ne peut même pas opérer par superposition, parce que les réalités syntaxiques sont immatérielles; et les changements syntaxiques les plus importants ne sont pas toujours les plus apparents. Ce qu'on peut saisir dans le domaine syntaxique est une réalité purement diachronique, le *type d'évolution*. Ainsi, pour le complément d'objet, le « passage du modèle 1 au modèle 2 »²⁸, pour l'évolution du nom verbal, le « cycle de l'infinitif », pour la genèse de l'hypotaxe, la création du relatif à partir du corrélatif, ou l'inversion du diptyque. Mais il n'est pas possible de répondre à des questions aussi simples que « Quel était le cas de l'objet en i.-e. ? », « Y avait-il des infinitifs en i.-e. ? », « La relative était-elle antéposée ou postposée ? ». L'impossibilité de donner à ces questions une réponse assurée compromet sérieusement les chances d'une typologie de l'indo-européen²⁹.

2.3.3. Plusieurs reconstructions, sûres en elles-mêmes, peuvent valoir pour des périodes différentes; leur réunion en un système unique est une des illusions les plus difficiles à éviter. Une telle illusion peut jeter un doute sur la validité des reconstructions puisque le système restitué a chance d'être incohérent.

28. *L'emploi des cas en védique*, p. 175 et suiv.

29. Se fondant sur les théories de Greenberg, *Some Universals of Grammar* et *Language Universals* (1966), W. P. Lehmann soutient que l'indo-européen est « une langue OV » (c'est-à-dire dans laquelle l'objet précède le verbe, ce qui implique une série d'autres particularités syntagmatiques), *Proto-Indo-European Syntax*, 1974 ; dans un ouvrage paru l'année suivante et portant le même titre, P. Friedrich soutient que c'est au contraire « une langue VO ».

CONCLUSION

L'inexistence des catégories flexionnelles et des structures grammaticales dans les états reconstruits est une illusion qui a une double origine :

1) le sens de l'évolution, qui condamne les morphèmes centraux du système à disparaître sans laisser de traces;

2) l'usage, souvent implicite et inconscient, de l'*argumentum ex silentio*, illogisme encouragé par une conception linéaire de l'évolution, qui engage à conclure de l'absence de traces à l'inexistence.

Dernier paradoxe, la reconstruction est victime de son succès même : plus elle réussit à résoudre les problèmes d'origine, plus elle atteint la lointaine préhistoire des langues, et plus elle est sujette, si l'on n'y prend garde, à être victime de cette illusion.

Jean HAUDRY.

16, rue Denis-Garby
69630 Chaponost

LES PRÉSENTS À NASALE INDO-EUROPÉENS : LA CLASSE EN *-NU-

SOMMAIRE. — *En esquissant l'histoire du développement des catégories du verbe i.e. — de la diathèse à l'aspect, puis au temps —, on étudie d'abord le vocalisme des présents en *-nu- en grec. Puis l'on définit la fonction de l'infixe à partir des caractéristiques sémantiques, morphologiques, syntaxiques qu'offrent ces présents: verbes d'activités corporelles (notamment de mouvement et de perception) et mentales, à flexion moyenne, et d'abord intransitifs, ces présents indiquent une participation active du sujet à un procès en cours, par opposition au moyen radical athématique sur lequel ils sont formés, et qui indique l'état. Dans ces présents déverbalifs, l'infixe conjoint les catégories de diathèse et de temps (présent), d'où la complexité des problèmes de diathèse que pose leur développement.*

PLAN

- § 1. Unité des trois classes de présents infixés
- § 2. Problèmes de vocalisme : hittite
- § 3. * ∂_1 er-
- § 4. * ∂_1 or-u-
- § 5. Procédés de formation de présents
- § 6. Vocalisme *-o- aux présents grecs
- § 7. Caractéristiques des présents infixés à degré zéro du grec archaïque
- § 8. Suffixalisation de *-nu-
- § 9. Présents suffixés moyens
- § 10. Actifs athématiques transitifs, type ὄρνυμι
- § 11. Thématisation et rection
- § 12. Sens de la formation en grec
- § 13. Problème des causatifs-factitifs : * ∂_1 rnu-
- § 14. *minu-
- § 15. Dénommatifs intransitifs (*dhṛsnu-)

- § 16. Hitt. *tepnu-* / skr. *dabhnu-*; *ass(a)nu-* / av. *ā-snu-*
- § 17. Le système des formations en **-nu-*
- § 18. Problèmes sémantiques
- § 19. Flexion védique archaïque
- § 20. Flexion i.e.
- § 21. Fonction de l'infixe

1. Dans l'avant-dernier paragraphe du Mémoire¹, maintenant centenaire, F. de Saussure a ramené à l'unité de structure les présents à nasale distribués par les grammairiens de l'Inde dans les classes 5 (type *kṛṇómi/kṛṇmās*), 7 (*yunájami/yuñjmas*), 9 (*grbhṇāmi/grbhñīmās*, *grbhñānti*), en dégagant des alternances que nous moderniserons ici sous forme **-neu-/*-nu-*, **-neC-/*-nC-*, **-neə-/*-nə-*². Les recherches essentielles sur les présents à nasale³ ont été, après les siennes, me semble-t-il, d'une part celles d'E. Benveniste⁴, qui a en quelque sorte déplacé l'alternance, en la situant dans la racine, et en attribuant à l'infixe une forme invariante **-n-* (**-n-eu-*, etc.), d'autre part, celles de Kl. Strunk. Dans un livre au titre significatif⁵, ce dernier a établi un lien entre présents des classes 5 et 9, et aoristes athématiques (actifs) en grec et indo-iranien (type *áprāl* : *prñāli*), ouvrant ainsi une voie féconde à l'histoire, non seulement des présents concernés, mais de la conjugaison i.e. Mais il a rompu l'unité saussurienne, en séparant les classes 5 et 9 de la septième; il voit

1. Chap. VI « De différents phénomènes relatifs aux sonantes i, u, r, n, m ». § 14. Les liquides et nasales sonantes longues (= Recueil des publications scientifiques de F. de Saussure, p. 223-256).

2. Dans ce schéma, C représente n'importe quelle consonne, ə n'importe quelle laryngale (voir chez Kl. Strunk, *Nasalpräsentien*, p. 56-9, la discussion de la théorie de Meillet, selon laquelle seules les bases en **-ə₂-* auraient donné de tels présents).

3. On trouvera une bibliographie chez Manuel Garcia Teijeiro, *Los Presentes indoeuropeos con Infijo nasal y su Evolucion*, Salamanca, 1970. Y ajouter H. Petersson, *Einige Falle von Nasal Infigierung*, I.F. 24, 1909, p. 38-52; J. W. Poultney, *The distribution of the nasal infixing presents*, *Language* 13, 1937, p. 163-176; P. Kretschmer, *Objektive Konjugation im Indogermanischen*, 1947; H. Kronasser, *Die Nasalpräsentia und Kretschmers objektive Konjugation im Indogermanischen* (1960); et, parus après la thèse de M. Garcia Teijeiro : Cl. Sandoz, *Une classe résiduelle du verbe i.e.*, B.S.L. 69, 1974, p. 55-61; J. Kuryłowicz, *Problèmes de linguistique indo-européenne* (1977). Je n'indique pas dans cette note les études relatives à telle langue particulière.

4. *Origines de la Formation des Noms en indo-européen*, 1935, p. 159-163.

5. *Nasalpräsentien und Aoriste. Ein Beitrag zur Morphologie des Verbums im Indo-Iranischen und Griechischen*, Heidelberg 1967.

en effet dans le type à alternances skr. *bhunákli*/*bhuñjánti* une innovation indo-iranienne⁶, parce que la thématisation qu'offrent les autres langues (lat. *fungilur*) n'est pas nécessairement secondaire, et que les aoristes qui apparaissent à côté de ces présents sont du type radical thématique (e.g. ἔλιπε à côté de *linquō*).

Le problème est donc double : il concerne et l'unité saussurienne de ces présents, et leurs alternances : leur unité serait rétablie, si l'on reconstruisait pour les classes 5 et 9 un modèle conforme au nouveau modèle de la classe 7. C'est ce que nous nous proposons de faire, en montrant que les présents à infixe sont tous, en réalité, des formations déverbatives, procédant d'une forme radicale moyenne athématique : par là s'expliquent les variations de leurs alternances, qui ont pu se créer indépendamment dans les diverses langues, à partir de formes présentant le degré zéro et du radical et de l'infixe. Quant aux variations de leur vocalisme radical, elles tiennent à leur caractère de formations secondaires : ayant à l'origine le vocalisme zéro de la forme fondamentale radicale athématique moyenne⁷, elles ont pu prendre les vocalismes *-o- et *-e- des formes auxquelles les a liées l'évolution des catégories verbales. Nous procéderons en deux temps. Nous ne démontrerons l'unité des trois classes de présents infixés que dans un second travail, nous limitant ici à l'examen de problèmes de vocalisme, diathèse, flexion, posés par les présents de la classe 5, en *-n-u-, tels qu'ils apparaissent en grec homérique, confronté aux autres langues.

2. Nous commencerons par les problèmes de vocalisme, en tâchant d'établir qu'ils sont liés au caractère secondaire de la formation. C'est la raison pour laquelle nous partirons du hittite, où les présents, tantôt infixés (*-n-u-), tantôt suffixés (*-nu-), sont clairement des formations secondaires⁸. En hittite, en effet, il y a des formes infixées, qui sont des dénominatifs d'adjectifs en *-u-, à valeur factitive (*tepu-* « petit » / *tepnu-* « rendre petit »). Mais la formation est vivante surtout comme suffixe, soit dénominatif (*dankui-*

6. Kl. Strunk, *l.c.*, p. 30-34 ; Z.V.S. 83, 1969, p. 216-226 ; *Folia Linguistica* 4, 1970, p. 175-8 ; J.F. 78, 1973 [74], p. 51-74.

7. Sur la forme de diathèse moyenne, voir B.S.L. 71, 1976, p. 36.

8. Données chez H. Kronasser, *Etymologie der heth. Sprache*, Wiesbaden 1966, p. 438-460.

« sombre » : *dankunu*- « assombrir »)⁹, soit déverbatif, causatif¹⁰ (*wahzi* « se tourner » / *wahnu*- « tourner »; *linga*- « jurer » / *linganu*- « faire jurer »), parfois simplement « hypercaractérisant »¹¹, lorsque la formation de base est elle-même transitive (*asesanu*- « établir » = *ases*-; *tekkussanu*- « montrer » = *tekkus-sai*-). Le présent en *-nu*-, secondaire, a le vocalisme de la forme de base : **-e-* dans *tepnu*- comme dans *tepu*-; **-o-* dans *wahnu*- comme dans *wahzi*, perfect-présent à vocalisme **-o-*, qui a pris une flexion active, comme l'arm. *gitem*, ou le sl. *věmī* (et se trouve à côté d'un présent radical athématique moyen à vocalisme **-e-* du type **kei-to* : *wehta*); **-o-* ou zéro (**-ŋ-*, **-r-*), ambigus, dans *dankunu*-, ou dans *arnu*- (§ 13).

La situation est plus claire en hittite que dans les autres langues, parce que les deux formes, la forme de base en **-u-* et le présent en **-nu-*, y coexistent en synchronie. Ailleurs, ce n'est bien souvent que l'analyse comparative qui peut restituer une forme en **-u-* à côté du présent en **-n-u-*; présent à degré zéro du type du lat. *ruō*; adjectif à vocalisme **-o-*, du type de tokh. B *eru* (§ 4).

Nous essaierons de comprendre ces vocalismes à la lumière d'une hypothèse, que nous ne développerons pas ici, sinon pour l'appliquer au cas particulier que constitue, dans l'histoire du verbe i.e., les présents en nasale formés sur une base élargie par **-u-*. Voici cette hypothèse générale : les catégories verbales de l'indo-européen, diathèse, aspect, temps — pour nous limiter à ces trois-là, plus anciennes que le mode —, ne sont pas du même âge; et chacune d'elles a une (des) marque(s) formelle(s) propres, notamment un vocalisme distinctif :

a) la diathèse, d'abord moyenne, a, outre sa flexion propre, un vocalisme zéro (avec une structure athématique, et une oxytonèse);

b) l'aspect (« parfait », à flexion moyenne), un vocalisme **-o-* alternant (accompagné d'une variation de la place de l'accent) qui le distingue du moyen proprement dit;

9. Voir E. Benveniste, *Hittite et Indo-Européen*, Paris 1962, p. 22-26; H. J. Koch, *Indo-European Denominative Verbs in *-nu-*, thèse (dactylographiée) de l'Université de Harvard, 1973 (ch. I, *The Hittite Denominative Verbs in -nu-*).

10. Voir H. Pedersen, *Hittitisch*, p. 144 sq.; E. H. Sturtevant, *A Comparative Grammar*², § 228; J. Puhvel, *Laryngeals and the I.E. Verb*, 1960, p. 26.

11. H. Kronasser, *Etymologie*, p. 451-2.

c) le vocalisme *-e- est celui de deux séries irréductibles l'une à l'autre, et distinctes par leur flexion, et dans une certaine mesure, par leur structure radicale. L'une comprend des formes de diathèse active, comme les « aoristes radicaux athématiques », souvent caractérisés par un thème II (type skr. *ásrot*, *áprāl* < **kl-eu-t*, **pl-ea₁-t*), et par une flexion active (cf. note 19 pour la distinction de ces aoristes, et des aoristes moyens) : avec eux s'instaure la distinction des diathèses moyenne/active. L'autre est faite des présents à vocalisme *-e- généralisé, accent radical, flexion moyenne (type **kéi-to*), qui ont donné naissance aux présents radicaux thématiques (cf. skr. *śáy-a-te*, à côté de *śáy-e*, *śé-te*, *κεῖται*), d'où le tropisme moyen des formes thématiques¹². Ce procédé est le plus ancien procédé de formation de présents en quelque sorte autonomes; il a été en concurrence avec d'autres, employés, notamment, quand le présent est tiré d'une forme de diathèse ou d'une forme aspectuelle : thématisation; affixations; flexions spéciales, en -*hi* en hittite, en *-*mi* dans une large partie du domaine i.e., mais dont l'extension n'est pas pandialectale¹³. Avec l'apparition du présent s'instaure le développement du système temporel, auquel s'intégreront de diverses manières les formes — de diathèse ou d'aspect — qui ont pu le précéder : dans cette mesure, l'on qualifiera la forme à vocalisme *-e- généralisé de « temporelle ».

3. Nous illustrerons rapidement ces vues par l'exemple de la racine **a₁er*¹⁴, parce qu'elle a donné, entre autres, des formations à nasale diverses, intransitives, à vocalisme zéro (skr. *ṛṇú-*) ou *-o- (gr. *ὀρνυ-*), et transitives (causatif **a₁rnu-*, qu'on rencontre de l'Iran à la Grèce : § 13), et que, de plus, elle est pandialectale : elle appartient au plus vieux stock lexical de l'indo-européen, comme les autres formes s'appliquant à des positions corporelles (cf. **kei-* « être couché » : § 2; **a₁es-* « être assis » : § 16); elle a désigné la position « debout ».

En ce sens, elle survit dans un adjectif bâti sur une forme

12. Présents étudiés par J. Narten, « *Zum proterodynamische Wurzelprä-sens* », p. 9-19. L'auteur ne prend en considération que les données grecques et indo-iraniennes, et non les formes hittites, que nous examinons dans un article à paraître dans les *Mélanges M. Leroy*.

13. Voir *B.S.L.* 71, 1976, p. 103.

14. Les données concernant la racine **a₁er-* sont présentées ici de façon très sommaire; voir note 132 pour une esquisse de l'histoire des formes.

à élargissement en laryngale (cf. ἐπέ-θω, et peut-être arm. *y-arnem* : § 20), qui appelle une autre étude^a, **aradhu-(o)-* « debout, dressé » (skr. *ūrdhvā-*, av. *aradwa-*, gr. ὀρθός [et cf. ὀρθῶν], et, en Occident, v. isl. *orðugr*, lat. *arduus*, v. irl. *ard*, nom propre celt. *Arduennae*). Mais elle a été concurrencée par une autre racine de même sens, **slā-*. Comme **ar-*, **slā-* a signifié « être debout » (état), et « se mettre debout » (participation du sujet à l'action); mais, dans les langues qui connaissent les deux racines, **ar-* a été restreint au second de ces sens « se mettre debout », d'où « se mettre en mouvement, s'élaner », « s'élever », en parlant d'un astre [métaphoriquement] « qui se lève », etc. Le hittite, où **slā-* n'est guère connu¹⁵, est seul à présenter le sens d'état de **ar-* « être debout », à côté de « se mettre debout ».

Les formes verbales personnelles présentent les trois vocalismes. Le vocalisme zéro est celui de véd. (3^e plur.) *ranla* « sich erregen », av. *frā-rānte* « herankommen ». En hittite¹⁶, les formes, en *ar-*, sont phonétiquement ambiguës (**ar-* ? **ar-or-* ?). Il s'agit, d'une part du présent intransitif moyen sg. 1^{re} p. *ar-ha*, 3^e p. *ar-la*, pl. 3^e p. *aranta* (cf. véd. *ranla*), indiquant d'abord l'état (« être debout »), puis, avec participation du sujet, qui aboutit à un mouvement, « se mettre debout, se mettre en mouvement, s'élaner », et, en parlant de choses « se dresser »; d'autre part, du présent en *-hi* qui indique le terme du mouvement « arriver, atteindre » (sg. 1. *ar-hi*, 3. *ar-i*, pl. 1. *er-weni*, 3. *ar-anzi*), et qui par son sens, aspectuel, ainsi que par son alternance *a/e*¹⁷, peut offrir, intégrée au système temporel, la forme aspectuelle (« parfait »), se présentant tantôt avec le vocalisme *-o- sans redoublement (*ar-i* < **ar-or-e-i*), tantôt avec le vocalisme zéro et le redoublement (**ēr-* < **ar-e-ar-*). Dans le verbe moyen, l'opposition présent/prétérit est indiqué par un jeu de particules (prés. *arta-ri* / prétérit. *arta-t*) : ce procédé,

15. L'on a proposé de rattacher cependant aux formes du type de got. *standan* hitt. *istantai-* « zögern, zaudern, verweilen ».

16. Sur les formes hittites de cette famille, voir Sturtevant, *Language* 3, 1927, p. 165-6; Friedrich, *Z.A.*, *N.F.* 2, 1925, p. 41-5; Götze, *ibid.*, p. 18; E. Neu, *Interpretation der heth. mediopassiven Verbalformen (Materialsammlung)*, 1968, p. 6-7; *Das heth. Mediopassiv und seine idg. Grundlage*, 1968, n. 52. Pour cette racine, H. Rix, *M.S.S.* 27, 1969, p. 100, pose **ar-*, ce que ne permettent ni les formes hittites, sans *h-*, ni les formes grecques en ἐ- (voir Frisk, *G.E.W.*, s.u. ἐπέθω), avec les composés en ἐπ-, dont l'histoire est à reprendre.

17. Voir A. Kammenhuber, *Hb. der Orientalistik. Altkeleinasische Sprachen* (1969), p. 232-4.

a. A paraître dans la *Revue de Philologie*, 1980.

originaires de la 3^e p., constitue la plus ancienne expression du temps au moyen, et est propre au couple présent-prétérit, où l'opposition joue ou bien entre deux particules (type *arla-ri/-t*), ou bien entre une forme munie et une forme dépourvue de particule, que cette dernière soit un présent (type *arla / arla-t*), ou un prétérit (type *κεῖτο/κεῖτοί*). Mais au présent en *-hi* qui lui a succédé, l'expression du temps est de nature différente au présent (*ari* < **a₁(o)r-e-i* témoigne du procédé qui vient d'être décrit), et au prétérit : dérivé sigmatique à la 3^e p. sg. (*a-ar-as*) (le morphème sigmatique ayant pu être ailleurs généralisé comme morphème temporel, de présent [skr. *ṛchāti*, peut-être gr. *ῥχουαί*¹⁸], aussi bien que de prétérit [cf. *a-ar-as*]); le prétérit peut, à d'autres personnes, être formé par d'autres procédés (e.g. l'opposition de désinences qui joue à la 3^e plur. : *aranzi/erir*) : il s'est donc constitué par des procédés hétérogènes.

Le vocalisme *-o- apparaît dans des formes à l'origine aspectuelles. La seule qui ait gardé cette valeur a été renouvelée formellement en grec par l'adjonction d'un redoublement « attique », *ῥρ-ωρα* (en regard du parfait à vocalisme zéro sans redoublement, **a₁e-a₁r-*, skr. *āra*, peut-être hitt. *er-*, cf. les formes de présent comme *erweni* [ci-dessus], et de prétérit, comme la 3^e plur. *erir*, cf. véd. *ārūh*). Mais la forme aspectuelle à vocalisme *-o- a été intégrée au système temporel soit comme prétérit¹⁹, soit comme présent : **a₁ore*, et, avec désinence *-e refaite en *-to (cf. note 123), **a₁or-to* est à la base du prétérit (« aoriste ») gr. *ῥροτο*²⁰, skr. *ārta* (et cf. hitt. *arla-t* ?), et des présents peut-être hitt. *ari*, et *arla-ri*(?), en tout cas tokh. *B er-tär*, devenu subjonctif²¹. Forme marquée

18. Sur l'existence de v. p. *rasatiy*, rapproché de *ṛchāti*, voir R. Schmitt, *I.L.J.* 8, 1964-5, p. 275-281 ; et sur *ῥχουαί*, P. Chantraine, *D.E.L.G.*, s.u.

19. Le présent étant la forme marquée du système temporel, l'ancienne forme moyenne subsiste comme prétérit ; c'est cette forme qui est à la base de l'« aoriste radical moyen athématique », du type gr. *χύτο* (qui est dans le même rapport avec tokh. B *kutār* [subj.] qu'avec un autre vocalisme *ῥρο* avec *eritār*), etc. Cet aoriste n'a aucun rapport de genèse avec ce qu'on appelle « aoriste radical athématique », et qui est actif.

20. A côté de *ῥροτο*, Homère a *ῥρετο*, considéré comme forme secondaire créée pour les besoins du mètre par P. Chantraine, *Gramm. hom.* I, p. 97 ; 392 ; mais le sanskrit a *ārta* et *ārata* : ces formes, ainsi que le hitt. *arla*, invitent à partir d'une 3^e p. en *-e/o, désinence soit refaite en *-to (*arla*, etc.), soit refoulée au rang de structure thématique, avec adjonction de la nouvelle désinence moyenne (cf. hitt. *-a-tā*, C. Watkins, *Idg. Gramm.* II/1, p. 86).

21. G. S. Lane, *Language* 35, 1959, a montré, à propos du tokharien, que le subjonctif est un ancien présent.

du système temporel, le présent peut avoir été spécifié comme tel par des procédés propres (§ 2), ici, flexion spéciale du hitt. *ar-hi*, là emploi du suffixe **-yo-*, dans lat. *orior*, au degré plein dans gr. ὀρέομαι, et, combiné sous sa forme athématique (**-i-*) avec **-ā-*, dans hitt. *arāi-* « élever ». Réinsérée ensuite dans un système de diathèse plus élaborée, où la rection joue un rôle, la forme à vocalisme **-o-* a donné naissance à un causatif, sigmatique, **a₁or-s-* : tokh. A 3 sg. *aräs*, B *ersäm* « hervorrufen »²², gr. ὤρσε-ν (même forme, avec une autre valeur temporelle, que le présent B *ersäm*), ὤρσε-ι (futur, ancien présent).

Le vocalisme **-e-*, proprement temporel, et d'abord présent (avant d'avoir été étendu à des prétérits tels que l'aoriste), est celui du présent dérivé (sur base en laryngale) ἐρέθω, ainsi que des formes conservées par des gloses : aoriste ἔρετο ὠρμήθη ; causatif sigmatique ἔρσεο διεγείρου ; ἔρση ὠρμήση.

4. La racine a reçu des élargissements divers, au nombre desquels le **-a-* de ἐρέθω, ainsi que le **-i-* de ὀρίνω et d'autres formes que nous laisserons de côté, et **-u-*. Hors des formes infixées en **-n-u-*, la base en **-u-* apparaît dans des formes verbales personnelles, à vocalisme soit zéro (lat. *ruō*), soit **-o-* (étendu, de plus, à l'élargissement), dans ὀρούω, soit ambigu, dans hitt. *arwai-* (dérivé en **-ā-i-*, comme *arāi-*)²³. La forme **a₁or-u-* peut apparaître aussi dans des adjectifs, soit radicaux (**a₁or-u-*), soit diversement élargis (**a₁oru-n(l)-*, **a₁orw-o-*) : tokh. B *eru-/A aru-*, qui, dans la synchronie koutchéenne, appartient à un système vivant de participes passés²⁴; mais aussi, hors conjugaison, hitt. *aru-* « haut » (notamment dans *aru-suwaru-* « haut et plein », expression asyndétique, ou composé, s'il faut lire *aru(s)suwaru-*²⁵);

22. Pour les formes tokhariennes, voir W. Thomas, *Toch. Elementarbuch* II, p. 78 (A), 173 (B.).

23. Voir Walde-Hofmann, *L.E.W.* II, 453, s.u. *ruō* 1. De *ruō*, E. Laroche, *R. Ph.* 1968, p. 243-4, a rapproché hitt. *arwai-* « se prosterner » (qui aurait un *a-* de prothèse devant *r-* initial; mais *ar-* peut y représenter le traitement phonétique de **a₁r-*, cf., de **a₁s-*, *asanzi* « ils sont » avec « prothèse vocalique » comme en grec ou en arménien). Pour d'autres étymologies du terme hittite, voir J. Tischler, *Heth. etym. Glossar* 1 (1977), s.u.

24. Sur B *eru*, voir Krause-Thomas, *Toch. Elem.* I, p. 238 ; sur le participe parfait tokharien, *ibid.*, p. 157 ; G. S. Lane, *B.S.L.* 71, 1976, p. 142.

25. Voir J. Friedrich, *Heth. Wtb.*, 3. *Ergänzungsheft*, s.u. *aru-* ; E. Neu rapproche *aru(m)ma* « überhaus » ; autre interprétation de E. Laroche, *R.H.A.* 8, fasc. 47, 1947-48, p. 21, par deux impératifs de *ar-* « arriver » et *suwa-* « remplir ».

avec *-u- élargi par *-n(t)-, comme dans la flexion de A *arunt-*, mais avec un développement du degré plein *-u-n(t)- > *-wen(t)-²⁶, skr. *arván(t)-* « coursier », av. *aurvant-*, *aourvant-* « rapide » (et « brave, héros »), *arvaṭ-aspa-* « aux coursiers rapides », appellatif et nom propre²⁷; thématisés, av. *aurva-*, de même sens, v. norr. *ǫrr* « rapide », v. s. *aru*, v. angl. *earu* « leste, prompt »²⁸, gr. (substantivé) *ὄρος* « vent (favorable) »²⁹ (qu'on peut comprendre : « le rapide »).

L'analyse de ces adjectifs fait problème : nous en faisons des formes radicales bâties sur le radical élargi par *-u-, **a₁or-u-*. Mais l'on pourrait y voir des dérivés de la forme sans élargissement, **a₁or-*+*-u-, suffixe à la base des formations complexes qu'offrent les participes parfaits (*-u-s-, *-u-t-, *-u-nt-, etc.³⁰); celles-ci sont elles-mêmes en relation hétéroclitique avec le suffixe en *-m... qu'est *-mno-, lui aussi suffixe de participe parfait; cf. **a₁oru-* / ὄρμενος). L'on peut, sans la démontrer, émettre l'hypothèse que ce suffixe est issu d'élargissements radicaux, et qu'à cet égard, **a₁oru-* est, par son ambiguïté, significatif. Quoi qu'il en soit de ce dernier, l'important est le lien entre adjectifs en *-u- et formes aspectuelles, d'une part, et, de l'autre, le fait que les radicaux en *-u- ont fourni des adjectifs radicaux (type **t_h-n-u-* : § 11), à la différence des autres radicaux (en laryngale et en occlusive) sur lesquels sont bâties les autres classes de présents infixés : c'est la raison pour laquelle ces radicaux ont, à la différence des autres, donné des dénominatifs, à côté des déverbatifs³¹.

5. Les présents à nasale, en tant que formes déverbatives (§ 21), pourront comporter l'un des trois vocalismes que nous venons d'illustrer par l'exemple de la racine **a₁er-*, et, d'abord, les deux premiers d'entre eux : postérieur à eux dans le

26. Voir *B.S.L.* 72, 1977, p. 99-102.

27. Voir Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gramm.* II/2, p. 904 (le féminin est *arvatī-*, le privatif, *an-arván-*) pour le védique; et Bartholomae, *Airan.* *Wtb.*, p. 200, pour l'avestique.

28. Pokorny, *I.E.W.*, p. 331.

29. Sur ὄρος, voir P. Chantraine, *D.E.L.G.*, s.u.

30. Voir *B.S.L.* 72, 1977, p. 101.

31. Pour H. J. Koch, *Verbs in *-nu-*, la formation en *-n-u- serait entièrement dénominate à l'origine, et *-nu- se serait étendu à des déverbatifs en raison de sa valeur factitive. Au contraire, Kl. Strunk, *Nasalpräsentien*, p. 65 et n. 114, croit au caractère récent de l'emploi dénominatif (comme E. Benveniste, *H.I.E.*, p. 23).

verbe, le vocalisme *-e- n'apparaît dans des formes infixées que dénominales, en hittite (type *tep-n-u-*), et ne figure, en grec, que dans des formes suffixées, déverbatives, faites soit sur des présents (ἐννυμαι : εἶμαι), soit sur des aoristes (σθέννυμι : ἔσθεςσα), ou en rapport avec eux (δείκνυμι : ἔδειξα). Les formes proprement infixées présentent soit le vocalisme zéro de l'ancienne forme de diathèse moyenne, soit le vocalisme *-o- de la forme aspectuelle.

Le vocalisme zéro est celui que l'on attend, et nous n'étudierons les formes grecques qui le présentent que pour leur flexion, moyenne déponente, leur intransitivité, leur champ sémantique (§ 7), et non pour ce vocalisme, dont nous nous contenterons, ici, de donner un exemple non grec, destiné à mettre en lumière un fait qui ressort aussi de l'examen de **a₁r-u-* (cf. *ruō*, *arwai-*, ὁρούω, etc.) : l'infixation n'est pas un procédé de formation de présent nécessairement employé pour un type de racine donné, ce qui devra nous inciter à en rechercher la fonction (§ 21). Cet exemple sera celui de la racine **kl-u-*. Ce radical a donné une forme de diathèse moyenne, qui subsiste au participe κλύμενος, comparable à la plupart des exemples de participes de la classe I du tokharien, e.g. de **i-* « aller », A *ymām*³². La forme personnelle correspondante, **klu-e*, s'est intégrée au système temporel de diverses manières : soit, dans un couple présent/prétérit, par un jeu de particules (cf. κλύε-ι/(ῥ)κλυε-ν), soit comme présent, dont les marques sont alors : la thématization (κλύω, *cluō*, faits comme *ruō*, *struō*, *pluō*³³, *tuor*, etc.) ; le degré plein de vocalisme *-e-, qui revêt alors la forme du thème II (κλέομαι³⁴, à côté de κλύω, comme skr. *plávate*, gr.

32. Aux caractéristiques de la classe I, dégagées par Krause-Thomas, *Toch. Elementarbuch* I, p. 197, ajouter le degré zéro radical, qui est celui de l'ancien moyen ; et attribuer l'absence de palatalisation à l'ancienne structure athématique, nette au participe, toujours moyen, ce qui confirme l'hypothèse d'une origine moyenne de ces présents : type B *smi-mane*, A *smi-mām* « sou-riant », bâtis comme κλύμενος à côté de κλύω, présent du type skr. *tudāti*.

33. Voir Ernout-Meillet, *Dict. etym.*, s.u. Inutile de poser **plouō* pour *pluō*, comme Walde-Hofmann, *L.E.W.* II 326, Leumann-Hofmann, *Lat. Gramm.*, p. 543 : cette interprétation se fonde sur le rapprochement de skr. *plávate*, qui, avec son thème II, a une structure morphologique plus récente qu'en sanskrit même *apluvan*.

34. C'est la meilleure explication de κλέομαι. D'autres y ont vu un dénomi-natif de κλέος, **κλεῖσσω*, avec hyphérèse (afin d'en rapprocher skr. *śravasyāti*), d'autres encore, un dérivé inverse de κλέος, d'après ψεύδος, ψεύδω : voir P. Chantraine, *D.E.L.G.*, s.u. κλέος.

πλέω à côté de *pluō*) : ce vocalisme est bien une marque de présent, mais leur structure radicale dénonce ces derniers comme refaits sur de plus anciennes formes de diathèse moyenne à degré zéro, différents des présents autonomes en quelque sorte que sont les présents du type **kei-to* (§ 2). Une autre marque de présents est l'affixation : dérivation (*clueō*, *tueor*³⁵, dont le suffixe *-ē- perpétue la valeur d'état de l'ancienne forme moyenne); infixation, dans *śṛṇú-*, d'abord moyen (cf. *śṛṇuviré*, § 19), comme *κλύμενος*, et **klu-e*, puis actif (§ 21) (pour les différences de sens entre ces divers présents, cf. § 21).

6. En regard de ce degré zéro, le vocalisme *-o- de certains présents grecs en -νῦμι fait problème³⁶. L'étude de la racine **a₁er-*, dont les formes à vocalisme *-o- sont particulièrement nombreuses (§ 3 et note 132), avait pour but de fonder une explication de ὄρνυμαι comme réfection de la forme attendue — et faite sur la forme de diathèse moyenne qu'offre le skr. *r̥ṇu-* (*r̥ṇvé*, *r̥ṇváti*, etc. : § 19; 21) — d'après la forme aspectuelle **a₁or-e* (adjectif **a₁or-u-*). En grec même, la forme à vocalisme zéro peut figurer dans l'épithète de Zeus (ἐπ-)ιρνύτιος, si on la rattache à un **ιρνύω* ou un *ιρνῦμι* à degré zéro³⁷ (degré zéro représenté, par ailleurs, sous une autre forme, dans le causatif ἄρνυμαι : § 13; 17). Un autre exemple peut être comparable à -ιρνυ-/ὄρνυ-/οὔρος (cf. § 4) : θάρνυ- (θάρνυται · μετewορίζεται · θάρνυσθαι γὰρ τὸ συγγίνεσθαι ... σημαίνει δὲ καὶ ὀχεύει) ... /θόρνυμαι/θοῦρος « impétueux » < **dhorwo-*, qui peut être une forme thématisée d'un **dhoru-*, comme οὔρος l'est d'un **a₁oru-* (et de plus, cf. en *-new-e/o-, θαρνεύει) ; nous laisserons ici de côté les problèmes que posent l'aoriste ἔθορον (et θρώσκω, d'une forme élargie par laryngale, **dhr-ea₃*³⁸). Un troisième couple comprend un présent en *-nu- à vocalisme *-o-, ὄλλυμαι, et un adjectif thématisé ayant ce vocalisme, οἴλος « pernicieux, funeste » (ὀλοός « destructeur » a été compris comme résultant d'une assimilation de **ὀλεΐο-* ; mais

35. Pour Ernout-Meillet (*s.u.*), *clueō* serait plus ancien que *cluō*, qui pourrait être fait sur *κλύω*, mais *tueor* est ancien.

36. Pour les formes en -νῦμι et leur vocalisme, voir Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 696-7.

37. Schwyzler, *l.c.*, p. 695.

38. Cf. F. de Saussure, *Récueil*, p. 249, pour l'influence de ἔθορον sur θόρνυμαι ; et, pour tout ce groupe étymologique, P. Chantraine, *Dict. etym.*, *s.u.* θρώσκω.

il pourrait avoir une structure comparable à celle de ὀρούω). Pris chacun séparément, aucun de ces couples n'a de valeur probatoire; mais ils constituent un système de trois formes, dans un ensemble qui n'en comporte guère plus d'une demi-douzaine.

Les autres sont peu claires. Pour ὁμόργνυμι (à côté de skr. *mṛñj-*), l'on ne sait pas si l'on peut poser un **morgu-*, à côté du **mrgu-* indirectement attesté par skr. *-mṛgvarī* (fém.) « propre », *-mṛgvan-* (masc.) « qui frotte » : et ὀρέγνυμι (à côté de ὀρέγω) doit être trop récent (bien qu'il soit homérique) pour avoir quelque chose à faire avec l'adjectif en *-*u-s-* substantivé dans le nom de la « brasse », ὄργυια. Vient, de plus, compliquer la situation l'intervention possible de **ə₃* dans l'étymologie de certains de ces présents : pour ἄλλυμι³⁹, si l'on posait **ə₃el-*; ὁμόργνυμι, si l'on posait (*ə₃*)*morgu-*⁴⁰; ὄμυμι, si l'on posait **ə₃em-ə₁-*⁴¹; peut-être indirectement pour στόρνυμι, si l'on partait d'une métathèse de **ster-ə₃-* en **ster-o-*; cependant, le parallélisme apparent entre στόρνυμι / got. *straujan* / lat. *struō*, et ὄρνυμι/ὀρούω / lat. *ruō* montre que quelque chose nous échappe.

De même qu'une forme de diathèse comme **klu-e* a pu donner naissance à divers présents, dont tous ne sont pas infixés (§ 5), de même, à côté de ὄρνυμαι, existent des présents non infixés bâtis sur la forme aspectuelle. L'on citera ici les présents grecs intransitifs en ὀρ- qu'on trouve chez Homère, à côté du présent infixé, ὀρέομαι et ὀρούω. Ὀρέομαι a le sens « se lever » dans ses deux exemples :

Ψ 212 (sujet : Zéphyr et Borée) ... τοὶ δ' ὀρέοντο | ἦχῃ θεσπεσίῃ (avec une spécialisation météorologique de la racine qui reste à étudier); B 398 || ἄνσταντες δ' ὀρέοντο κεδασθέντες κατὰ νῆας (où sont associées les deux racines indiquant la position corporelle « debout »; cette association est mieux connue dans le syntagme στῆ δ' ὀρθός, Ψ 271, etc.; cf. § 3

39. Pour ἄλλυμι, voir P. Chantraine, *D.E.L.G.*, s.u.; pour **ə₃el-ə₁-*, R. S. P. Beekes, *Laryngeals*, p. 121. H. J. Koch, *Glotta* 54, 1976, p. 216-222, rapproche hitt. *hallu-* « profond » : αἰπὺς ὕλεθρος contiendrait une métaphore (« death being regarded as a plunge from high precipice »), et ἄλλυμι serait proprement « throw from a precipice ». C'est ne pas tenir compte du sens intransitif de ἄλλυμαι, plus ancien que l'actif transitif formé sur lui (cf. § 10).

40. Voir P. Chantraine, *l.c.*, s.u. ὁμόργνυμι; M. Mayrhofer, *etym. Wtb. d. Aind.*, II 671, s.u. *mṛjāti*.

41. Sur les divers rapprochements proposés pour ὄμυμι, voir P. Chantraine, *Dict. etym.*, s.u.

pour ὀρθός). Quant à ὀρούω, il entre en quelque sorte en supplétisme avec ὤρτο. Toujours à l'aoriste dans l'Iliade, c'en est un substitut métrique, à la 3^e sg., en début de vers, Λ 92 (et 217) || πρῶτος ὄρουσε, et en fin de vers (Φ 593, B 310, Γ 325, N 505, Π 515, Ψ 232, Ω 80), après une forme de structure —, où il peut fournir une finale — | — (e.g. Ψ 232 ὕπνος ὄρουσεν), au contraire de ὤρτο; et au participe ὀρούσας, toujours en fin de vers (Λ 359, 742, O 635, Υ 327, Φ 123), où ὄρμενος eût été amétrique. De plus, il est employé à la 3^e plur. (Π 430, Ξ, 401 M 83, O 726, Π 258), ὄρουσαν, le pluriel correspondant à ὤρτο n'étant pas attesté ⁴².

42. Le syntagme στῆ δ' ὀρθός a un correspondant indo-iranien, skr. *ūrdhvā- sthā-*, av. *ərədwa- stā-* : voir R. Schmitt, *Dichtung und Dichtersprache*, § 516-520. Quant aux présents de **ar-* homériques, les uns sont intransitifs, les autres transitifs. Mis à part les dénominatifs ὀρμάω, ὀρμαίνω, l'on a :

1^e intransitifs, outre ὀρнуμαι : ὀρούω, ὀρέομαι, dont il vient d'être parlé ; et cf. n. 63 pour ὀρούω appliqué à des armes. Noter, pour l'étymologie, que ὀρούω a un correspondant dans lat. *ruō* intransitif, en tant qu'il s'applique à un mouvement brusque, e.g. Φ 182-3, Ἀχιλλεύς δ' ἄρ ἐνὶ στήθεσσιν ὀρούσας | τεύχεα τ' ἐξενάριξε ; et ὀρέομαι dans lat. *orior*, en tant qu'il s'applique à des vents (cf. e.g. Liv. 21, 58, 3, *atrox orta tempestas est*) ;

2^e transitifs : a) deux formes radicales, toutes deux bâties sur une forme élargie de la racine, soit par *-i-, soit par *-a- : L'une est ὀρίν(ν)ω, employé soit au passif (où il est dit de combattants en mouvement dans une mêlée, joint à κλονέομαι, Ξ 14, à ἐπιμίζ, Λ 524, aux deux, Ξ 59-60), soit à l'actif, avec divers accusatifs : θυμόν, B 142, etc. ; noms de bruits (ὀρυμαγδόν, 312 ; γόον, Ω 760) ; noms de la « mer », le sujet étant alors un vent qui agite celle-ci (B 294 ; I 4 ; 298) : son correspondant *ruō* transitif a le même emploi (cf. Pl., *Tri.* 837 ; Lucr. 1, 172, 292 ; Vg., *Aen.* 83 ; 85 ; etc.). L'autre forme radicale transitive est ἐρέθω, qui a le sens moral de « irriter », accompagné d'un accusatif nom de personne ;

b) deux dénominatifs factitifs de l'adjectif « debout » **arədh-*(*o*)- (§ 3) : sous sa forme thématique vivante en grec (ὀρθός), ὀρθόω, toujours employé au passif ὀρθωθείς (avec une valeur temporelle qui le distingue de ὀρθός) « s'étant redressé » (sur son coude : K 80), et qui peut être associé soit au verbe de position assise, ἔζετο (B 42 Ψ' ; 235), soit à ἐγείρω (B 41-42 ; Ψ' 234-5) ; sous sa forme athématique, conservé dans un dénominatif du type ἰθύνω sur ἰθύς : ὀρθύνω. Ce dernier est suivi d'un accusatif qui est soit un nom de phénomène physique (cf. ὀρέομαι), flots (cf. Φ 312-3 [Scamandre au Simois] ... πάντας δ' ὀρόθουνον ἐνάυλους | ἴστη δὲ μέγα κύμα ..., ὀρυμαγδὸν ὄρινε, avec une association d'un autre type entre **ar-* et **stā-*, ici factitifs), ou vents (mais alors régime, et non sujet) : Σ 292 (Ποσειδόν) ... πάσας δ' ὀρόθουνεν ἀέλλας | ἀνέμων ; soit un nom de personne, avec le sens figuré « exciter (l'ardeur) » ; comme ὀρθωθείς, il est associé à ἐγείρω, lui-même alors figuré (O 594-5 ; O 568... 572 ; N 351... 357) (même sens, sans ἐγείρω en K 332). Ces emplois de ὀρθωθείς, ὀρθύνω sont dus au sens ancien de l'adjectif « debout » : normalement on se met debout au réveil ; cela explique aussi la glose ἔρσοο · διεγείρου.

Ayant pu être reliés à la forme aspectuelle qui, comme le montrent ces exemples, a pu elle-même fournir d'autres présents, les présents grecs infixés en **-nu-* appartiennent donc à deux strates distinctes par leur vocalisme : la plus récente a le vocalisme **-o-* de la forme aspectuelle, la plus ancienne, le vocalisme zéro de la forme moyenne.

7. Pour ce qui est des formes à vocalisme zéro attendu, l'on attirera l'attention sur le fait que, lorsqu'elles sont infixées — et non suffixées —, elles donnent en grec des présents toujours déponents, intransitifs, et indiquant soit un sentiment, soit une action corporelle. Verbes de sentiments : γάνυμαι « se réjouir », cf. γα(Ὶ)ίων (présent en **-yo-*), γαῦρος⁴³; ἄχνυμαι « s'affliger », cf. ἄχομαι, présent radical moyen, et ἄχεῖω, ἄχέω⁴⁴ (sur un thème II⁴⁵ comme κλέ(Ὶ)ομαι à côté de *śṛṇóti*, θρέ(Ὶ)ομαι « pousser une plainte », à côté d'arm. *erd-num* « jurer » < **dhru-nu-*, et, avec vocalisme **-o-*, de θόρυ-δος « tumulte », τον-θορύ-ζω, « murmurer, gronder », sans **θόρνυμαι* qui serait venu se confondre avec le présent « saillir ». — Verbes dénotant des actions corporelles : πτάρνυμαι « éternuer », bâti, comme lat. *sternuō*, sur le thème qui a par ailleurs donné les formes nominales en **-u-* (en hétéroclisie avec **-m-* : cf. πταρμός), irl. *sreod*, gall. *ystrew* « éternuement »; cf. πτέρομαι radical sans élargissement, et, en **-yo-*, πταίρω, πτείρω (à côté de πτέρομαι), avec deux marques de présent, le vocalisme **-e-* et le suffixe **-yo-*, comme πέσσω < **pek^w-yo-* à côté de *coquō*), et en **-ne/o-*, πτάρνεται cf., plus lointainement, γανώω à côté de γάνυμαι⁴⁶; l'on ajoutera ici θάρνυμαι.

43. Voir Puhvel, *Laryngeals*, p. 34; Strunk, *Nasalpräsentien*, p. 76-77. H. J. Koch, *Verbs in *-nu-*, p. 101-2, voit dans γάνυμαι le factitif d'un adjectif **geH-u-* « glad » élargi par **-ro-* (cf. γλαφυρός, etc., et dans γάϊων un dénominatif intransitif).

44. Voir Fraenkel, *Mélanges Boisacq* I p. 367; Kl. Strunk, *Nasalpräsentien*, p. 105-8; P. Chantraine, *Gramm. hom.*, p. 346-7; 369; et, pour les formes germaniques, S. Feist, *Vgl. Wtb. d. got. Spr., s.u. agis* (« crainte », thème en **-s-*), et *og* (« craindre », perfectio-présent). H. J. Koch, *l.c.*, p. 104, rapproche l'adjectif **anghu-* « étroit » (skr. *am̐hu-*, etc.), et comprend « make narrow ».

45. Formulation probablement inexacte : rien n'assure l'existence d'un thème II au stade i.e. pour ces présents. Aussi vaut-il mieux parler d'un degré plein qui s'y est développé indépendamment dans chaque langue, succédant à un plus ancien degré zéro (comme dans ῥέζω en regard de myc. *uoke* < **wrgg(yo)-*, etc.). Le thème II est au contraire ancien à l'aoriste radical athématique actif du type *áprāt*.

46. Initiale difficile (**pster-*) : voir Pokorny, *I.E.W.*, p. 846.

Le sémantisme est le même pour les formes à vocalisme *-o- : ὀρνυμαι, θόρνυμαι, ὄλλυμαι concernent la vie du corps, de même que ὀμόργνυμι « essuyer » (la main, E 416; les larmes, Σ 124), ὀρέργνυμι « tendre » (les bras, A 351, X 37 (στόργνυμι n'étant pas homérique); et l'on définira ὄμνυμι, sinon comme un verbe de sentiment, du moins comme un verbe d'activité mentale. L'on retrouvera des notions analogues, hors du grec, pour les présents en *-nu- (§ 18) et, en grec, même, pour des présents dans lesquels *-nu- s'est suffixalisé (§ 9).

8. De manière générale, les facteurs qui sont intervenus dans la suffixalisation du morphème *-n-u- > *-nu- sont hétérogènes.

D'une part, les langues qui ont le type *ṛṇóli* sont autres que celles qui ont *ruō*. Une fois disparue la forme de base que représente ce dernier, l'abrogation du lien qui l'unissait à la forme infixée entraîne la suffixalisation de l'infixe.

D'autres facteurs peuvent être intervenus dans cette dernière.

L'on mettra à part le fait que, dans l'hypothèse d'A. Martinet, selon laquelle *-ə₃- (*A^w) serait labialisant⁴⁷, *-nu- pourrait, dans certains cas, remonter à *-n-ə₃-; ce dernier ayant pu donner *-nā- par ailleurs, certains doublets en *-nā-/*-nu- remonteraient à une forme unique⁴⁸. Ainsi, pour prendre un exemple, **slər-ə₃-* rendrait compte de skr. *stṛṇāti*, lat. *sternō*, irl. *sernaid*⁴⁹, et de l'aoriste ἐστόρεσα⁵⁰ d'une part, et de l'autre, de *stṛṇóti*, στόργνυμι, et, sans infixe, de lat. *struō*⁵¹. Mais l'on peut aussi songer à poser deux doublets radicaux, en s'appuyant sur l'existence de doublets en *-u- d'autres laryngales : ainsi **sen-u-* (*sanóli*, ἄνωμι : § 11) et **sen-ə-* (véd. *saniṣyant-*, *sālā-*, hitt. *sanhzi* « recher-

47. A. Martinet, « Le vocalisme o non apophonique en indo-européen » = *Économie des changements phonétiques*, p. 212-234.

48. Exemples chez M. Garcia Teijeiro, *Presentes*, p. 84-6; J. Puhvel, *Laryngeals and the I.E. Verb*, 1960, p. 34-40. Et voir Schwyzler, *Griech. Gramm. I*, p. 693 n. 4.

49. Sur *sernaid*, voir C. Watkins, *Eriu* 18, 1958, p. 91.

50. Ἐστόρεσα < *στερο- pour M. S. Ruipérez, *Emerita* 18, 1950, p. 386-390. Et voir F. O. Lindeman, « Zu den griechischen Aoristen vom Typus ἐστόρεσα », *N.T.S.* 25, 1971, p. 35-42.

51. Sur les rapports étymologiques de *struō* avec *stṛṇóti*, etc., voir Ernout-Meillet, *D.E.L.L.*, Walde-Hofmann, *L.E.W.*, s.u., *struō*. M. Leumann, *Lal. Gramm.*, p. 543, pose inutilement une forme en *-g^w-.

cher »), etc.⁵². Aussi, à **ster-u-/str-u-* peuvent appartenir *stḡnóli*, στόρνυμι⁵³, *struō*; à **ster-ə₃-*, *stḡnāli*, *sternō*, *sernaid*, ἐστώρεσα⁵⁴. Mais, si l'on croit à l'unité d'origine, l'on peut voir là une cause de suffixalisation.

Dans la suffixalisation de l'infixe a pu jouer un autre facteur, propre aux dénominatifs : la forme en *-*u-* peut survivre dans le présent infixé, mais l'adjectif être vivant sous une forme en hétéroclisie avec *-*u-* : à hitt. *lepu-*, *dankui-*, répondent skr. *dabhra-*⁵⁵, all. *dunkel*, etc.; et, par exemple, un **sallu-* a pu être évincé par *salli-* « grand » (qui serait dans le même rapport avec lui que *dulcis* avec γλυκύς, τανι- avec τανυ-, etc.), et ne survivre que dans *salla-an-u-* (infixé) « faire grandir »; et cf. *mekk-i-/maknu-* « rendre nombreux », etc. De manière voisine, l'adjectif *eshar-u-* « sanglant », dénominatif en *-*u-*, qui n'est vivant qu'à travers sa forme élargie par *-*nt-* *esharwant-* (cf. *assu-/assuwant-*, etc.)⁵⁶, et les formes tirées de lui, verbes comme *esharwiya-* « saigner », ou substantif *esharwil-* « saignement », est à la base de l'infixe *esharnu-* « ensanglanter », qui donne l'illusion d'être fait sur *eshar* « sang »⁵⁷.

L'analyse d'une forme comme infixée ou suffixée fait parfois difficulté. De **dei-k-* (qui a donné des présents à degré zéro, radicaux [véd. *disate*, -*ti*]⁵⁸, ou suffixés [*dis-ya-ti*]), le présent en *-*nu-*, à degré zéro (crét. -δικνυτι), refait en *-*e-*

52. Voir R. S. P. Beekes, *The Development of the P.I.E. Laryngeals in Greek* (1969), p. 236.

53. Il n'y a pas de rapports directs entre στόρνυμι et *stḡnóti*, qui semblent diverger pour le sens : στόρνυμι signifie « étendre » comme *stḡndti*, et non, comme *stḡnóti*, « combattre » : voir J. Narten, *M.S.S.* 22, 1967, p. 57 sq. ; *Die Sprache* 14, 1968, p. 131 sq. Sur στόρνυμι, voir Kl. Strunk, *Nasalpräsentien*, note 178, p. 74-75.

54. Cf. A. Martinet, *Économie*, p. 223 : « Le u de *stḡnóti*, gr. στόρνυμι, got. *straujan* doit-il s'expliquer comme un **w* originel ou une extension analogique du **w* dégagé par **A^w?* ».

55. Famille séparée par E. Benveniste, *H.I.E.*, p. 117-9, de skr. *dabhñóti* « tromper ». Mais rapprochement repris par H. J. Koch, au chapitre II de la thèse citée note 9.

56. Voir *B.S.L.* 72, 1977, p. 99.

57. C'est par un adjectif **esharu-* que E. Neu, *Sl Bo T* 5 32, note 1, et H. Kronasser, *Etym.*, p. 456, expliquent *esharwahn-*, *esharwes-*. Pour Koch, *l.c.*, p. 26, cependant, ces verbes pourraient être formés par « truncation » du -*ant-* de *esharwant-*, et *esharnu-* être directement dérivé du substantif *eshar-*.

58. L'aor. δῖκεῖν doit être issu de la même forme, mais a pris en grec un autre sens : « lancer, jeter ».

(δείκνυμι), semble être suffixé. Mais il pourrait être, en dernière analyse, infixé : le hittite semble avoir **deik-u-* dans *lekkussai-* « montrer » [dénominateur d'un adjectif en *-*u-s-??*]; et en K Bo IV 4 II 77 figure un *te-it-ku-nu-us-nu-l*, dont on peut se demander si c'est une faute pour *lekkussanut*, *tikkus-nut*, etc.⁵⁹, ou à côté de ces derniers, suffixés, une forme infixée, à laquelle on comparerait alors la forme grecque. Autre exemple d'incertitude morphologique, le skr. *pinviré* (av. *fra-pinaoiti*) « gonfler », peut être infixé sur une forme élargie par *-*u-*, lointainement à la base de l'adjectif à formation complexe en *-*u-*, *pīvan-*, *pīvarī*, gr. *πί(ῥ)ων*, *πί(ῥ)ειρα*, mais naturellement senti comme suffixé⁶⁰.

Une fois constitué comme suffixe, *-*nu-* peut se substituer à l'infixe, soit dans des dénominatifs (e.g. hitt. *dankunu-* « obscurcir », et non **danknu-*, **danganu-*), soit dans des déverbatifs, comme en regard du **k_l-n-u-* de *śṛṇōti*, le **klu-nu-* d'av. *surunaoiti*, irl. *ro-cluinethar* « écouter », ou, de même structure, l'arm. *erdnum* « jurer » < **dhrunu-*⁶¹. La formation peut se substituer à des formes infixées d'autres classes : *πήγνυμι* se trouve à côté de *pangō*, *ζεύγνυμι* de *iungō*; etc.

9. En grec, certains présents suffixés offrent les mêmes particularités que les présents infixés, étant comme eux moyens, intransitifs, et appartenant à la sphère sémantique des verbes que, par commodité, nous appellerons désormais « corporels ». Ainsi *κίβνυμαι* « se mouvoir » (à côté du présent radical à degré zéro ancien *κίω*, lat. *ciō*) : au lieu du **κίβνυμαι* attendu comme présent infixé de **ky-u-* (forme radicale moyenne athématique : *κύτο* ; présent du type **kéi-to*, moyen athématique à vocalisme *-*e-*, *σεῦται*, et, thématisé, *σεύομαι*, *cyávate*), il peut être fait par suffixation de *-*nu-* à la forme

59. Voir J. Friedrich, *Heth. Wtb.*, s.u. *lekkussāi-*.

60. Sur les rapports de *pīvan-* et de *páyale* « se gonfler » (auquel *pinviré* s'oppose en tant que transitif), voir M. Mayrhofer, *etym. Wtb.*, II 297. Ces termes appartiennent à une vieille famille étymologique, à hétéroclisie *-*u-/m-* : cf. *πίμελή* « graisse », substantif, et **pīmos*, adjectif, si c'est bien par un croisement de ce dernier et de *παχύς* qu'il faut expliquer *pinguis* (cf. Walde-Hofmann, *L.E.W.*, s.u.) ; dans une autre étude, nous faisons de *opīmus*, non un **opi-pīmus* (cf. Walde-Hofmann, *L.E.W.*, s.u.) appartenant à cette famille, mais un **ob-pīmus* « consacré », de la famille de *pīus* : cf. *Recherches sur les Religions de l'Italie Antique* II (éd. R. Bloch).

61. Voir C. Watkins, *Idg. Gramm.* III/1, p. 185.

**ky-ə*- attestée par la 3^e p. *κίατο* ⁶². *Πηγνυ-* est tantôt verbe corporel (X 452/3 γούνα || πηγνυται), tantôt non (O 315 (δοῦρα) ... πηγνυτο⁶³); οἰγνυ- ne l'est pas (B 809, Θ 58 ὠιγνυντο πύλαι).

Les présents à suffixe *-*nu-* ont pu être thématisés. Dans les présents proprement infixés, *τανύω*, *άνύω*, il semble que la thématisation ait joué un rôle dans l'expression de la diathèse. (§ 11). Quant aux présents suffixés, qu'on rencontre chez Homère⁶⁴, ils sont intransitifs (sauf *τίνω* qui s'emploie dans les mêmes conditions syntaxiques que *τανύω*, *άνύω*), et corporels, se rapportant au dépérissement (comme *ἔλλυμαι*) — c'est le cas de *φθίν(ν)ω*, — ou à des mouvements : *θύν(ν)ω* (à côté de *θύω* ; cf. *dhunóti* « secouer ») « bondir avec fureur » ; *ικάν(ν)ω* (à côté de *ἔκω*, *ικνέομαι*) « arriver, atteindre » (sur lequel peut avoir été fait *κίχᾶνω* « atteindre »), *φθάν(ν)ω* « arriver le premier »⁶⁵.

D'autres présents, athématiques moyens déponents comme ceux que nous venons de voir, et ceux qui peuvent être à l'origine des présents thématiques cités, diffèrent d'eux par leur rection.

Certains sont transitifs aussi bien qu'intransitifs. C'est le cas des deux verbes corporels d'habillement *έννυμαι* et *ζώννυμαι*. *Έννυμαι* est intransitif (§ 514, 522), comme le présent *εἶμαι* sur lequel il est formé, avec une différence de sens (« s'habiller » / « être habillé » : cf. § 12), et transitif (ζ 28, ε 229, 230, κ 543), avec l'accusatif de l'objet revêtu ; de

62. Sur *κίνυμαι*, discussion chez Strunk, *Nasalpräs.*, p. 86-103, et M. Peters, *Die Sprache* 21, 1975, p. 37-42.

63. Bien qu'on ne puisse pas parler ici d'emploi corporel, l'on remarquera que, par métaphore, les mêmes termes peuvent s'appliquer aux armes qu'aux hommes. Ainsi, de **ə₁er-*, *όρούω*, employé normalement pour des hommes, est employé pour des armes en Φ 593, N 505, II 515 ; de même *όρθᾶ* (*ἔγχεα*), K 153, et av. *aradwa snaiθiša* « mit hochgehobener Waffe » (Bartholomae, *Airan. Wtb.*, p. 350), Y. 57.16.

64. Voir P. Chantraine, *Grammaire homérique* I, p. 315.

65. Pour tous ces termes, l'on consultera les dictionnaires étymologiques. On soulignera ici la coexistence de ces présents en *-*ν*ω et de formes radicales athématiques moyennes (cf. *ᾠπτο* / *ἔρνυμι*) : *φθίνω* (et *φθινό-θω* ; et cf. skr. *ksinóti*) / *φθίτο*, *φθίμενος* ; *φθάνω* / *φθάμενος* ; *ικάνω* / *ἱκμενος*, si cette épithète de *οὔρος* « vent favorable » (dont le détail sémantique est discuté : voir P. Chantraine, *D.E.L.G.*, s.u.) est une forme à psilose à rattacher à *ικέσθαι*, *ἱγμαι*, *ἔκω* (ces deux dernières formes, à redoublement et degré réro, étant le parfait moyen athématique, et le présent, issu de la même forme thématisée, **si-(s)ik-e/o-*, d'une base **sei-k-*).

même ζώννυμαι, intransitif (A 15, K 78, ω 89), et transitif (Ψ 130, et cf. ζωννύσκειτο, E 857).

D'autres présents en -νυμαι suffixés sont uniquement transitifs. Certains sont si anciens qu'ils ne se relient plus à rien de vivant dans la langue. L'un, αἵνυμαι « prendre, saisir », est rattaché à des formes de sens « donner » (avec lequel il entretient une relation sémantique peut-être explicable par le système du don et de l'échange : § 13) : tokh. B *āyu* (inf. *aitsi*) subjonctif / A *em* (indicatif correspondant sigmatique : B *aiskau* / A *esam*); peut-être hitt. *pihhi*, 3^e sg. *pāi*, si celui-ci est un composé de **po-* et de **ə₂ei-*. L'autre, ἄρνυμαι « obtenir, saisir » est lointainement en rapport avec un radical de sens corporel, celui de **ə₁er-(u)-* (§ 3). D'autres sont, au contraire, relativement récents, ainsi καίνυσθαι « surpasser », γ 282, etc., qui semble refait sur κέκασμαι d'après l'analogie de δαίνυμαι/δέδασθαι⁶⁶; τείνυσθαι « payer », refait sur τεῖσαι⁶⁷ à côté de véd. *cáyale* « venger, punir », épique *cinute/cinoti* et, en grec même, de τῖν(ς)ω, au vocalisme attendu, où l'emploi de la formation thématique semble être en rapport avec la rection, comme dans le cas de τανύω, ἀνύω (§ 11), puisqu'il est soit transitif (Φ 412; Θ 186; Γ 286, 289, 459; Σ 407; χ 235), soit en construction absolue (Ψ 487; β 132; 193).

10. A la formation en *-*nu-* sont en effet liés des problèmes de rection. Dans un système où les présents infixés sont tous des déponents intransitifs, et où le moyen n'est transitif que dans des formations qui paraissent suffixées, l'expression de la transitivité fait problème. Ce problème a reçu deux solutions dans les présents à double rection : création d'un actif athématique marqué comme transitif par opposition au moyen sur lequel il est formé ; création, plus ancienne, de formes thématiques, dans lesquelles la flexion, active ou moyenne, n'est pas directement connectée à une rection transitive ou intransitive.

Les actifs athématiques entrent tous dans un système à double diathèse, dans lequel ils sont marqués par leur rection transitive, et leur valeur causative, ce qui indique qu'ils sont faits sur le moyen correspondant (cf. note 74). Ne sont « activa tantum » chez Homère que des doublets de présents radicaux thématiques, qui seraient amétriques sous leur

66. P. Chantraine, *D.E.L.G.*, s.u.

67. Sur la graphie τῖ- des manuscrits homériques, non ancienne, voir P. Chantraine, *Gramm. hom.* I, p. 303.

forme usuelle : en fin de vers, ἐέργνυ, κ 238, ὀρέγνυς, A 351, X 372. Parfois, c'est aussi la métrique qui commande la distribution du moyen ou de l'actif, tous deux transitifs : ὀμόργνυ, E 416, 798, en fin de vers; mais || δάκρυά τ' ὀμόργνυντο, λ 527; δείκνυς, N 244 et δεικνύμενος, I 196, Ψ 701, δ 59.

Là où, dans les athématiques, actif et moyen s'opposent de manière pertinente, d'une part l'actif est marqué comme toujours et seulement transitif, en regard d'un moyen soit intransitif, soit à double rection, d'autre part les formes actives sont surtout des formes nominales, ou d'impératif, rarement des formes personnelles. Ainsi, en regard de ὀρνυται, intransitif (Δ 423, E 532, O 564, etc.), avec le sens de skr. *ṛṇvé, ṛṇvāti, ṛṇóti* «erhebt sich; bewegt sich»⁶⁸, l'actif, transitif, est attesté à l'impératif ((ὀρνυθι, Z 363, O 475, ρ 46; ὀρνυτ(ε), O 718, κ 457), et à l'infinitif, ὀρνύμεν(αι) (P 546, I 353, κ 22); — à côté de δαίνυται, intransitif dans 43 exemples, transitif dans plusieurs autres où la forme active correspondante serait amétrique (I 535, ν 26, υ 280, Ω 802; et η 50 δαίτην δαινουμένους · σὺ δ' ἔσω κίε μήδε τι θυμῷ || où le moyen permet un vers entièrement dactylique, à l'exception du premier et du dernier pied), l'actif, transitif, apparaît à l'impératif δαίνυ, I 70, Ψ 29, γ 309, et au participe δαίνυντα, γ 3; — à côté de ζεύγνυται transitif (ψ 245, γ 492, ο 145, 190) ou employé absolument (Ω 281), ζευγνύμεν(αι), transitif (employé avec ἔππους), n'apparaît qu'à l'infinitif (O 120, Γ 260); — ὀλλυς, transitif, est toujours participe, s'opposant à ὀλλύμενος, passif en Δ 451, Θ 65, Λ 83, ὀλλυται apparaissant dans d'autres exemples intransitifs (η 117, Υ 21, κ 123, Θ 202, 353, X 62, H 27). Il est rare que l'actif soit attesté à une forme personnelle autre que d'impératif. C'est le cas pour le duel ἄγνυτον transitif, M 148, à côté de (-)άγνυται intransitif (Π 78) et passif (Π 769, κ 123); -ῥηγνῶσι, P 751, transitif, en regard de ῥήγνυται, intransitif (Δ 425, Σ 67) et transitif (M 257, 440; N 718, Υ 55).

11. Le faible développement de la flexion active dans les verbes en *-*nu*- homériques pour exprimer la transitivité semble lié à l'emploi plus ancien, en cette fonction, de formations thématiques, dans lesquelles il ne semble y avoir aucun lien particulier entre telle flexion (active ou moyenne) et telle rection (transitive ou intransitive). C'est une formation

68. Voir M. Mayrhofer, *Etym. Wtb. d. Aind., s.u.*

thématique sans nasale qui fournit le transitif correspondant à δαίνυμαι en ρ 331/2

... δαιτρὸς ἐφίζεσκε κρέα πολλὰ
δαϊόμενος μνηστῆρσι δόμον κάτα δαινουμένοισι

Mais c'est aussi une formation à nasale thématique, en *-nu-ō, qui peut fournir le transitif correspondant au moyen athématique. Nous examinerons d'abord, de ce point de vue, deux formes dont la structure morphologique fait problème, parce qu'elles appartiennent à des racines en *-n-, *ten-, *sen- (dont la forme élargie par *-u- a donné un adjectif verbal radical : *t(e)nu- [gr. τανυ-, v.h.a. *dunni*, etc.], *s(e)nu- [véd. *sanu-ka-*, avec élargissement *-ko-, comme dans v. sl. *tinŭ-kŭ*, de l'autre radical, à côté de l'élargissement *-i- de *dunni*, ou de lat. *tenuis*])⁶⁹ : τάνυται, ἄνυται⁷⁰, skr. *tanulé/tanóti*, *sanulé/sanóti*. On y voit généralement des formes infixées plutôt que des formes radicales (*tñ-n-u-, *sñ-n-u-)⁷¹. Pour la flexion, la comparaison du grec et du sanskrit ne permet de poser ici qu'une forme moyenne : *τάνῡμι n'existe pas; ἄνῡμι est rare et tardif (Ther. 7, 10 || κοῦπω τὰν μεσάταν ὁδὸν ἄνυμες), et est employée là où la forme transitive usuelle, thématique, serait amétrique. En effet, les moyens athématiques sont ici à ajouter à la liste des déponents infixés intransitifs (§ 7); et la forme transitive est thématique, déjà chez Homère.

Ainsi, en regard de ἤλυτο (ἔργον), ε 243, unique exemple du moyen athématique ἄνυται chez Homère, qui est passif, ἄνώ se trouve en construction absolue (Δ 56 : οὐκ ἄνώ

69. Pokorny, *I.E.W.*, p. 1069. L'archaïsme du système moyen, à degré zéro (cf. skr. *á-tata*), ressort du parallélisme de τάνυται / *tanulé* (sans correspondant grec de *tanóti*), pft. τέταμμι / *tatné* (sans correspondant gr. de *latána*). L'actif à vocalisme *-e- apparaît dans skr. *a-tan* « il étendit », gr. τένων, οντος. Le présent à vocalisme *-e- est suffixé : τείνω (qui est à τάνυται ce que πτείρω est à πτάρνυται).

70. Les noms propres myc. *a₂numeno* (qui a l'aspirée attendue) et *anulo* sont liés au moyen. La racine est représentée sans élargissement, et avec vocalisme *-e-, en grec dans αὐθέντης « celui qui se réalise par soi-même, et par euphémisme ou spécialisation juridique « cause d'un meurtre, meurtrier » (voir P. Chantraine, *D.E.L.G.*, s.u.); συνέντης · συνεργός; ἔντεα « équipement » et peut-être έντεσι-εργός « (mule) qui travaille dans les harnais »; ἔναρα « dépouilles enlevées à l'ennemi abattu », dont on rapproche l'hapax peu clair skr. *sánara-*. La racine a eu, par ailleurs, un élargissement *-a- : hitt. *sanh-zi* « (re)chercher », skr. *sātá*-, *sanítár-* « vainqueur », etc. (cf. Mayrhofer, *Ety.m. Wtb. d. Aind.*, s.u. *sanóti*, III, 427-8).

71. Voir Kl. Strunk, *Nasalprä-s.*, p. 72-4.

φθονέουσ(α)), ou transitive (Λ 365 = Υ 452 ἡ θήν σ' ἐξάνω) ; le doublet ἄνω <ἄνῳ est actif et transitif (Υ 496), ou moyen et passif (β 58 = ρ 537; K 251; Σ 473). De même, à τάννται, intransitif et passif, s'oppose τάνω, actif transitif, cf. P 389 sq.

Ὡς δ' ὅτ' ἀνὴρ τάνοιο βοὸς μεγάλιο βοεῖην
 λαοῖσιν δώη τανύειν, μεθύουσιν ἀλοιφῇ ·
 δεξάμενοι δ' ἄρα τοί γε διαστάντες τανύουσι
 κυκλός', ἄφαρ δέ τε ἱμάς ἔβη, δύνει δέ τ' ἀλοιφή
 πολλῶν ἐλκόντων, τάννται δέ τε πᾶσα διὰ πρόδ.

Comme ἄνω, la forme thématique a une double diathèse : τανύειν est transitif (φ 174, 152, 326, 426, P 390, 391), mais non τανύεσθαι, intransitif (ζ 83, Π 375; I 468 = Ψ 33) et passif (φ 92). L'on a, de la même façon, en regard de ἐννυμαι et de ζεύγνυμαι à double rection (§ 5), des formes thématiques transitives, κατα-εἰνυον, Ψ 135, ζεύγνυον, T 393; ces deux derniers exemples ont des variantes athématiques actives en -νυσαν⁷². A ces formes thématiques, il faut joindre des formes comme τῖν(Ὶ)ω, plus ancien par son vocalisme que τῖνυμαι (§ 9) et transitif (Γ 289, Σ 407), ou comme εἰλύω, transitif, comme *vr̥hōli* « envelopper »⁷³.

Dans ce système, les formes athématique active et thématique s'équivalent du point de vue de la rection (d'où ces variantes). C'est la raison pour laquelle, également, ἐέργνυμι, ὀρέγνυμι peuvent se substituer à ἐέργω, ὀρέγω, en fonction des besoins du mètre (cf. § 10). Quant à ὀμνυμι, il comporte deux actifs, l'un thématique, en emploi absolu, (-)ώμνυε, Ξ 278, τ 288, κ 345, -ώμνυον, μ 303, σ 58, ο 437), l'autre athématique transitif, suivi d'une complétive en Ψ 585 (ὀμνυθι... μὴ πεδῆσαι), d'un accusatif en β 377 (μέγαν ὄρκον ἀπώμνυ, fin de vers où la forme athématique serait de toute façon amétrique).

Dans un cas, la forme thématique, (en *-new-e/o-) a la valeur causative qu'aurait l'actif athématique correspondant, s'il existait : κινέω « mouvoir », en regard de l'intransitif moyen athématique κῖνυμαι.

72. Voir la note de Leaf à Ψ 135.

73. Voir P. Chantraine, *D.E.L.G.*, s.u. (qui évoque, d'autre part, l'influence possible du parfait εἴλυμαι <*FéFλυμαι).

12. Le système des formes grecques archaïques en *-nu- comprend donc : 1^o des intransitifs infixés, à vocalismes zéro (type γάννυμαι) ou *-o- (type ὀρνυμαι), et flexion moyenne; ils appartiennent à la sphère sémantique des verbes corporels;

2^o des transitifs, eux-mêmes moyens, infixés (ἄρνυμαι), ou suffixés (type ἐννυμαι, ζώννυμαι); ce sont également des verbes corporels, si l'on rattache ἄρνυμαι à la racine *a₁er- (§ 13);

3^o des transitifs faits à partir des moyens intransitifs; ils sont morphologiquement de deux sortes : formes thématiques, en rapport de genèse avec le moyen athématique (§ 19), type τάνύω/τάννυμαι; actifs athématiques factitifs (type ὄρνυσι), où la flexion active est constamment connectée à une rection transitive chez Homère⁷⁴. Par là, la formation en *-nu- est un procédé d'expression de la causativité. En cette fonction, elle a rencontré un autre morphème, qui a pu être doté de la même fonction, le morphème sigmatique, vivant à l'aoriste en grec (et au futur, ancien présent), ainsi dans *a₁or-s- (§ 3), gr. ὄρσεν, ὄρσει, tokh. B *ersām*. C'est la raison pour laquelle le présent en *-nu- s'est souvent développé en couple avec l'aoriste sigmatique en grec⁷⁵ dans le type ζεύγνυμι/ἔζευξα, et est parfois refait sur lui pour le vocalisme, ainsi, sur ἔδειξα, δείκνυμι (cf. -δίκνυτι, § 8), sur ἔτεισα, τείνυμαι (§ 9), et peut-être fabriqué sur lui, comme ἔζωσα/ζώννυμι⁷⁶, ἔσδεσα/σθέννυμι⁷⁷. Dans ce développement, la flexion ne joue plus le même rôle que dans les formes anciennes, où la frè-

74. Mécanisme décrit par E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, I, p. 172-3 (type ὀρχέομαι « je danse » / ὀρχέω « je fais danser les autres »).

75. Exemples chez Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 697. Les rapports paradigmatiques entre *-s- et *-n- peuvent être autres : en tokharien où *-nu- n'existe pas, c'est *-ni- (*-n- + *-y^e/o- sous sa forme athématique) qu'on trouve : A *arsam*, présent / arñimār subjonctif, etc.

76. Un présent sigmatique athématique, qui est à ἔζωσα ce que hitt. *damaszi* est à ἐδάμασσα, est attesté par le v. lit. *juósti* (voir E. Fraenkel, *Litauisches etymologisches Wörterbuch*, s.u. *juósti*), et le thess. (transmis par Hésychius) ζούσθω, si la forme vaut *ζωσ-(σ)θω (cf. Thumb-Scherer, *Hb. d. griech. Dial.* II, p. 69).

77. Sur les difficultés étymologiques posées par l'initiale, voir P. Chantraine, *D.E.L.G.*, s.u. σθέννυμι. Les présents ont des formes diverses : citons, à côté de lit. *ges-ti* (indic. *gestū*) « s'éteindre », le présent radical thématique intransitif à vocalisme -o- tokh. B *kešām* « s'éteindre », à côté de skr. *jásate* (voc. -e-) « être épuisé »; même divergence dans le dérivé en *-ā- causatif « éteindre », lit. *gesaũ*, mais v. sl. *ugasati*, etc.

quence du moyen (environ 250 exemples chez Homère contre 38 de l'actif)⁷⁸ tient en réalité à ce qu'il est à l'origine le seul employé dans la formation.

L'on peut alors entrevoir la valeur de la formation en *-nu- en grec, compte tenu de ses particularités flexionnelles, sémantiques, et de son opposition aux formes radicales correspondantes, elles-mêmes moyennes : entre ὄρνυμαι et hitt. *arta*, ἐννυμαι et -έσται⁷⁹, ἄχνυμαι et ἄχομαι, il y a un jeu d'oppositions de diathèse — une diathèse que nous appellerions volontiers « active », si le terme était sans ambiguïté, appliqué à des formes de flexion moyenne —, au moins autant que d'aspect (« ingressif », « inchoatif », etc.)⁸⁰ à proprement parler : la forme radicale indique l'état, la forme en nasale, la participation du sujet à un procès en cours : « se mettre debout » / « être debout » ; « s'habiller » / « être habillé » ; « s'affliger » / « être affligé ». C'est la raison pour laquelle les verbes corporels sont ici les plus anciens : verbes de mouvement, en rapport étymologique avec des racines indiquant une position corporelle statique, **a₁er-* « être debout » ; **a₁es-* (ainsi, peut-être, que **sed-*) « être assis » (hitt. *assanu-*, av. *ā-snu-* : § 16) ; verbes de perception, comme « entendre » / « écouter » (§ 20) ; verbes que nous appellerons d'activités mentales, comme « jurer », qui apparaît comme formation en nasale dans des radicaux aussi différents que gr. ὅμνυμι, arm. *erdnum*, hitt. *linga-* : mais le serment ne s'accompagne-t-il pas de gestes corporels ? La formation en *-nu- à flexion moyenne a pu s'étendre à divers phénomènes physiques, qui entrent dans des oppositions du même type : πήγνυμαι/ἔπηκτο, πέπηγα ; οὔγνυμαι/ὠίεται ; ῥήγνυμι/ῥέρωγα : « se ficher » / « être figé » ; « s'ouvrir » / « être ouvert » ; « se briser » / « être brisé ». Ainsi, alors que la forme radicale moyenne athématique est bivalente, indiquant l'état et la participation du sujet (κλύμενος « entendant, écoutant » ; hitt. *arta* « il est debout ; il se met debout »),

78. P. Chantraine, *Gramm. hom.* I, p. 302.

79. Voir J. Narten, *Die sigmalischen Aoriste im Veda*, p. 238-9, pour le sens de skr. *vāste* « das weniger die Handlung des Sichbekleidens ausdrückt als vielmehr, sich kleiden » = « gekleidet sein, anhaben ». Le sens « ingressif » qu'a, par opposition, l'aor. *avasīṣta* est du même ordre qu'en grec celui de ἐννυμαι en regard de εἶμι.

80. Je laisse entièrement de côté le problème général des rapports entre diathèse et aspect, et les problèmes particuliers que soulèvent, du point de vue de l'aspect, les divers présents à nasale, auxquels M. L. Sjoestedt a accordé une attention particulière dans sa thèse, « *L'aspect verbal et les formations à affixe nasal en celtique* », 1926.

la forme en *-nu- sert de marque à l'expression du second de ces emplois (*śṛṇú-* « entendre, apprendre »). Dans le détail, l'histoire de chaque couple peut être compliquée par l'intervention de facteurs divers : si *ῥπτο* ne signifie que « se dresser » (et non plus « être debout »), comme *ῥρνυμαι*, c'est parce que la valeur proprement d'état a pu être exprimée ici par un autre lexème, **stā-* (§ 3).

13. L'on peut se demander si les autres langues (mises à part le tokharien et le baltique, qui ne semblent pas avoir de présents en *-nu-) offrent des faits qui corroborent les données grecques. Nous ne choisirons ici que quelques-uns de ces faits, sans opérer de manière exhaustive, et concernant, l'un les causatifs-factitifs (§ 13-16), un autre la sphère sémantique à laquelle appartiennent ces verbes (§ 18), le troisième, certaines particularités de leur flexion (§ 19-20).

L'on aura remarqué que, parmi les transitifs grecs, ne figure aucun de ces dénominatifs-factitifs si vivants en hittite (type *tep-n-u-*). Et l'on peut se demander si ce sont ces derniers, ou bien les déverbatifs-causatifs du type *ῥρνυμαι*⁸¹ qui ont les premiers frayé la voie aux transitifs (autres que ceux qui sont issus d'une translation flexionnelle, tels que les types *τανύω*, *ῥρνύμι*).

Deux attitudes ont été adoptées pour ce qui est de l'antériorité relative des déverbatifs et des dénominatifs parmi les transitifs : ceux-ci sont les plus anciens pour H. Koch, mais non pour E. Benveniste, ni pour Kl. Strunk⁸². La reconstruction des présents en *-nu- susceptibles d'avoir été hérités semble leur donner raison.

En premier lieu, il semble avoir existé un déverbatif hérité, **a₁rnu-*, et peut-être deux, si, à ce dernier, l'on joint **minu-*.

Un causatif paraît avoir été formé sur **a₁r-u-*, comme l'intransitif homophone, et peut avoir fourni le point de départ de toute la série des causatifs, parmi lesquels, comme parmi les intransitifs, les verbes de mouvements et d'activités physiques sont nombreux (§ 18). En tout cas, **a₁rnu-* apparaît de la Grèce à l'Iran, en passant par l'Anatolie et l'Arménie, dans des conditions sémantiques et morphologiques variées :

81. Exemples chez Kronasser, *Etymologie*, p. 438 ; et, pour le védique, chez L. Renou, *Gramm. de la langue védique*, § 423.

82. Cf. note 31.

a) le hitt. *arnuzzi* (de vocalisme ambigu) est, dans la plupart de ses sens (« mouvoir, déplacer, apporter, amener », et en parlant d'un animal femelle, « conduire à l'accouplement »), le causatif de *arhi* « arriver ». Il a, de plus, le sens proprement moyen (avec la particule *-za*) « prendre pour soi » (< « faire arriver à soi »). Ses acceptions « expier, compenser » offrent le même genre de difficultés que la forme iranienne;

b) le gr. *ἄρνωμαι* « prendre, gagner, recevoir » est sémantiquement proche du hitt. « prendre pour soi »;

c) l'arm. *aṛnum*, de flexion active comme le hittite, a évolué de « prendre (pour soi) » à « prendre »;

d) l'av. *arənavante*, subjonctif en **-new-e/o-*, moyen, et l'indicatif imparfait *frənaoŋ* « offrir, accorder », ont un sens divergent. Cette divergence est du même ordre que celle qui apparaît entre **dō-* « donner », et « prendre », entre tokh. B *ayu* « donner », et gr. *αἴρωμαι* « prendre », et pourrait expliquer le sens « compenser, expier » de la forme hittite. Nous ne discuterons pas la question de savoir s'il faut en rendre compte par les particularités du système du don et de l'échange connu sous le nom de *potlach*⁸³.

14. Un autre transitif a été hérité dans une aire dialectale plus large, allant de la Grèce à l'Irlande, en passant par les mondes slave, germanique, italique; mais il pose des problèmes, non de sens, comme le précédent, mais d'analyse morphologique : le présent « diminuer, amoindrir » est-il déverbatif ou dénominatif ?

La racine **mei-*⁸⁴ est attestée, sous forme non élargie, dans des formes verbales comme skr. (parfait) *mimāya*, *mimye*, et des formes nominales, nom-racine si lat. *ni-mis* (*nimius*) s'y rattache, ou dérivés, comme les noms en **-l-* du balto-slave, lit. *máila* « Kleinigkeit, kleine Fische », lett. *maīle* « kleiner Fisch », sl. **mělŭ-kŭ* dans tch. *mělký* « klein, seicht », etc. Elle a connu deux élargissements. Une laryngale apparaît dans skr. *mīyate* (*mīyāte*), intransitif « il dépérit, s'amoindrit », *mīta-* (**mi-ə-*), et dans le factitif en nasale *mināti*⁸⁵. Les formes en **-u-* sont beaucoup plus largement représentées. On les trouve d'une part dans un présent en

83. Sur ce problème, voir E. Benveniste, *Don et Échange dans le vocabulaire indo-européen = Problèmes de linguistique générale*, p. 315-6.

84. Racine **mei-* 5 de Pokorny, *I.E.W.*, p. 711.

85. Mayrhofer, *etym. Wtb.*, s.u., II, p. 636.

nasale factitif, de même sens et de même emploi (en syntagme avec *men-)⁸⁶ que skr. *mināti* : sinon dans skr. *minoti*⁸⁷, du moins dans gr. μινύθω, lat. *minuō*, osq. **menvum**, corn. *minow* « amoindrir »⁸⁸; d'autre part dans deux séries d'adjectifs. L'une comprend des dérivés primaires bâtis sur le degré plein de la racine : un *me/oiw- adjectif radical apparaît, élargi par *-ko-, dans skr. *pra-māyu-ka-* « hinsterbend, verfallend »; cet adjectif a été thématisé : tokh. B *maiwe* « petit, jeune », v. isl. *mjör*, *mjār*, *mōer* « schmal, dünn »; le radical a, par ailleurs, fourni la base du comparatif myc. *mewijo* (**meiw-yos-*) (appliqué à des enfants⁸⁹, avec la même connotation d'âge que le terme koutchéen), gr. μείων.

Tout se passe, en outre, comme s'il avait existé une autre série d'adjectifs en *minu-, en grec dans l' hom. μίνυνθα « peu de temps » (fait sur δηθά)⁹⁰, et des composés tardifs comme μινύωρος « à la vie courte »; et, dans une aire allant du slave à l'italique et, peut-être au celtique, des comparatifs (comme le **meiw-yos-* sans *-n- du grec) et des superlatifs : en slave, *mñjii* « moindre », germanique (adverbe « moins » : got. *mins*, v. isl. *minnr*, v.h.a., v. angl. *min*; adjectifs au comparatif got. *minniza*, v. isl. *minne*, v.a. *minniro*, et au superlatif got. *minnist*, v. isl. *minnstr*, v.h.a. *minnist*); en latin, *minus*, *minor*, *minimus* (et cf. *minister*); en osque *min[s]* adverbe « moins », *mi(n)streis* « minoris » (gén.); v. irl. *min*, avec un sens différent « mince, menu » (notamment dans les composés comme *min-peccad* « péché véniel », *min-*

86. P. Thieme (ap. R. Schmitt, *Dichtung und Dichtersprache*, §§ 58, 201) a rapproché hom. μινύθει μένος et véd. *manyūm...* *mināti*.

87. *Minavāma* est un hapax, R.V. 5, 45, 5, dont Wackernagel a fait la critique (*Kl. Schr.*, p. 418).

88. Kl. Strunk, *Nasalpräs.*, p. 81, 110, pose un actif athématique **mineumi*, dont rien n'assure l'existence. Le hitt. *miyanu-* « wachsen lassen; grünend machen; frisch machen » n'a évidemment rien à faire ici; *minu-* s'il est à interpréter non par « gedeihen lassen » mais par « glätten, erweichen », est le dénominatif d'un *miu-* « geschmeidig, glatt, lind », de la racine de v. irl. *min* « doux au toucher, uni », etc. (sur lequel voir J. Vendryes, *Lex. etym.*, M-53).

89. *mewijo-*, *meujo-* se rapportent, en particulier dans les tablettes cnos-siennes *Ak*, à *kowo*, *kowa* (xóp(ḫ)ος, ā).

90. Voir Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 629. L'on peut se demander si μίνυνθα, qui a été interprété comme accusatif sg. (cf. Pokorny, *I.E.W.*, 711), n'offre pas le même élargissement en nasale, *-u-n- que celui qui est à la base des dénominatifs grecs en -όνω < *-ύν-γω du type βαρύνω, ou de ὀδυν-ή, nom d'action qui, à l'adjonction de *-ā près, fait penser à l'infinitif louvite en -un-a (avec -a de directif).

faith « petit prophète »)⁹¹. Si les formes germaniques⁹² peuvent être expliquées comme des comparatifs, et des superlatifs de **minu-* (+ **-is-on-*, **-is-to-*), il n'en est pas de même de sl. *mĭnjii*⁹³, ni de lat. *minor*. On invoque, pour en rendre compte, l'analogie soit d'un **m^onu-* « petit » (arm. *manr*, gén. *manu* « petit, mince », gr. [thématisé] *μαν(ῥ)ός* « lâche, mou, relâché »), soit de **t_h-n-u-* « mince » (§ 11)⁹⁴, l'une ou l'autre de ces analogies pouvant expliquer aussi le vocalisme d'osq. MENVUM. Mais ce dernier a reçu aussi d'autres explications⁹⁵; et l'on ne voit guère comment le comparatif d'un **m^onu-* ou d'un **t_h-n-u-* pourrait justifier l'absence de **-u-* dans sl. *mĭnjii* et lat. *minor*, *minister* (mais non *minimus* < *minumus*, ni, sans doute, *minu-s*, adverbe qui pourrait avoir la même particule -s que, p. ex., *sati-s* ou *nĭ-mi-s*)⁹⁶.

L'on se demandera alors si ces formes ne peuvent pas s'expliquer par l'histoire interne de **mei-* : à côté de l'adjectif radical ancien **me^e/oy-u-* (comparatif **meiw-yos-*), un adjectif a pu être tiré du présent **minu-*, comme skr. *dhṛṣṇú-* de *dhṛṣṇóti*. Cette genèse, à partir de « amoindrir », peut expliquer la valeur de l'adjectif « moins », senti, en raison de son sens, comme comparatif (non partout d'ailleurs : cf. gr. *μῡν-*, v. irl. *min*), puis hypercaractérisé comme comparatif (et comme superlatif, allant de pair) selon deux voies : les suffixes de comparatif et de superlatif y ont été ajoutés soit au thème **minu-* lui-même (formes germaniques; lat. *minumus*), soit à un thème *min-* qui en aura été analogiquement extrait, d'après des comparatifs primaires comme *māior*;

91. Pour J. Vendryes, *Lexique*, M 52-53, *min*, adjectif thème en *-o-, pourrait (en raison du maintien de -i-) être un emprunt semi-livresque au lat. *minus* plutôt qu'au got. *mins*, etc. On remarquera, cependant, que le sens (« mince, menu »), s'accommode mal de cette explication.

92. Voir S. Feist, *Vgl. Wtb. d. got. Spr.*, s.u. *mins* : « urgerm. *minniz* aus idg. gdf. **mi-nu-is* ? ... ? oder aus idg. **min-us* wie aisl. *punnr*, etc. ? »

93. Voir Vaillant, *Gramm. comp.* II, p. 579, pour qui le comparatif de **minu-* serait devenu *mĭnjii*, parallèlement à **tĭnjii* (non attesté !) de *tinākū* « mince », dont la racine avait une autre forme.

94. Voir Ernout-Meillet, s.u. *minor*, pour l'influence possible d'un **men-* « petit » ; et pour celle de **t_h-n-u-*, H. Osthoff, *M.U.* VI, 230 sq.

95. Pour Buck, *A Grammar of Oscan and Umbrian*, p. 35, on aurait un exemple isolé de *e* pour *i* sur une inscription écrite sans soins (malédiction de Vibia) ; pour von Planta, *Grammatik der oskisch-umbrischen Dialekte*, I 98, il s'agirait d'une graphie *e* pour *i* ouvert en alphabet local.

96. Leumann-Hofmann, *Lat. Gramm.* I, p. 497, ne donnent guère d'explications.

et ces formes auront remplacé le **meiw-yos-* attendu⁹⁷. L'on répondra alors par la négative à la question de savoir si le présent transitif **minu-* est un dénominatif : pour le sens, l'adjectif en aura été tiré. L'on pourrait, il est vrai, se demander si l'adjectif **minu-* n'a pas été substitué à un **mi-u*-⁹⁸ comme en sanskrit *dhr̥ṣṇú-* à *dhr̥ṣú-*, cf. *θαρσύς*. Le fait que l'adjectif radical **me/oyu-* ait le degré plein invite aussi à répondre par la négative.

15. Un autre argument contre l'antériorité des dénominatifs sur les déverbatifs, parmi les transitifs, réside dans l'intransitivité de certains dénominatifs. En ce qui concerne les dénominatifs intransitifs, l'on a vu les liens qu'impliquait le vocalisme du présent entre *οἶρος*, *οἶλος*, *θοῦρος* et *θρυνμαι*, *ἔλλυμαι*, *θόρυνμαι*, intransitifs. Mais ces derniers ne sont pas des dénominatifs à proprement parler : l'adjectif (éventuellement substantivé, et thématisé) en *-*u-* à vocalisme *-*o-* n'est que le témoin de l'évolution de vocalisme qui a mené de la forme de diathèse à degré zéro à la forme aspectuelle à vocalisme *-*o-*, dont le dérivé en *-*u-* est l'adjectif verbal. On ne saurait, non plus, arguer, ici de l'existence de sl. *o-glǔxnǫti* « devenir sourd » (*gluxǔ* « sourd »), *o-xru(m)-nǫti* « devenir boiteux » (*xromǔ*), *o-slī(p)nǫti* « devenir aveugle » (*slēpǔ*), car les formes verbales sont suffixées, et cela à partir d'adjectifs qui ne sont pas en *-*u*-⁹⁹. Mais une formation semble montrer qu'il n'y a pas de lien nécessaire entre transitivité et caractère dénominatif d'un présent : le présent infixé sur l'adjectif en *-*u-* de **dhr̥s-* « oser ».

La racine **dher-s*-¹⁰⁰ est attestée dans des formes verbales à vocalisme divers : zéro, dans les formes germaniques du type got. *ga-daúr-san*, v. angl. *durran*, v. sax. *gi-durran*, v.h.a. (*ki-*)*turran*; *-*o-* au prétérito-présent got. *ga-dars*,

97. Nous avons laissé de côté l'osq. *minive*, souvent rattaché à **minu-*, mais qui pourrait être une « falsche Trennung » de *minis* et *nive* pour Vetter (n° 88 B).

98. On laissera de côté les problèmes posés par l'homonymie de cet adjectif, et de celui qui a été cité note 88.

99. Pour ces dérivés d'adjectifs, voir A. Vaillant, *Gramm. comparée des langues slaves*, III, p. 242. Nous n'abordons pas ici le problème de la formation en *-nǫti*, qui doit continuer d'une façon ou d'une autre celle en *-*nu-* : voir A. Vaillant, *l.c.*, p. 230.

100. Pokorny, *I.E.W.*, p. 259; Feist, *Vgl. etym. Wtb. d. got. Spr., s.u., ga-daúr-san*; P. Chantraine, *D.E.L.G., s.u. θάρσος*; Mayrhofer, *Etym. Wtb. d. Aind., s.uu. dhr̥ṣṇú-, dhr̥ṣṇóti, dādhṛṣi-*.

v. sax. *gi-dar*, v.h.a. *lar*; et, avec redoublement, au parfait skr. *da-dharṣ-a*; *-e- au présent *dhārṣati*. Elle a donné un système de dérivés nominaux hétéroclitiques : en *-i-, iokh. A *israṣi* « fort », av. *darṣi-* (et *darṣyu-*) « hardi », gr. *θερσι-*, et, avec redoublement, v.p. (nom propre) *dādarṣi-*, skr. *dādhrṣi-* « hardi, courageux »; *-nt-, skr. *dhṛṣāt*, av. *darāṣat* « courageusement »; *-l-, gr. *θαρσαλέος* (att. -ρρ-) « courageux, qui a confiance ». C'est à ce système qu'appartient (outre le substantif sigmatique *θέρσος*, *θάρσος* « audace, courage, confiance », et ses composés en -*θερσής*), l'adjectif en *-u- : gr. *θαρσύς/θρασύς* (lesb. *θροσέως*), skr. *dhṛṣu-*, chez les Grammairiens, la forme usuelle étant *dhṛṣṇú-*, tiré du présent à nasale, lit. *drąsūs* « hardi, courageux »¹⁰¹ (autrement nasalisé, le balte étant une langue qui ignore la formation en *-nu-). Sur cet adjectif, intransitif, a été formé le dénominatif intransitif également, skr. *dhṛṣṇóti* « être hardi », v. p. (3^e sg. impft.) *adarṣnauš*, et, avec des altérations diverses¹⁰², v. sl. **dirznōti*, *drūznōti* « oser », et, plus lointainement encore, lit. *drįslī*, présents *dręsù*, *drįslù*; le gr. *θαρσύνω*, dérivé (*-ύν-yō) est factitif : « encourager ».

Si les transitifs hérités (**a₁rnu-*, **minu-*) sont déverbatifs et si **dhṛṣnu-*, dénominatif intransitif, est, lui aussi, hérité, l'on se demandera ce qu'il en est des dénominatifs transitifs : selon qu'on considèrera chacune des deux pièces du dossier, hitt. *tepnu-* / skr. *dabhnu-*, et hitt. *asnu-* / av. *ā-snu-*, comme ayant ou non une origine commune, l'on fera de ces dénominatifs soit une isoglosse aryo-anatolienne, soit une innovation anatolienne.

16. Il n'y a, en effet pas d'exemple, à notre connaissance, de ces dénominatifs transitifs, ni en grec (à moins d'admettre que la formation infixée y ait été relayée par une formation suffixée dénomminative, type *ἵθύνω* « rendre droit » sur *ἵθύς* — mais *θαρσύνω* est transitif, au contraire de *dhṛṣṇóti*), ni en arménien, ni en slave, ni en indo-européen occidental (à moins d'admettre que **minu-* soit la réfection d'un **miu-*). Ne reste donc à envisager que l'aire aryo-anatolienne.

Les données indo-iraniennes sont toutes incertaines. Elles consistent, d'une part dans skr. *pinvali*, *pinviré* (qui fonctionne comme causatif de *páyate* « se gonfler »), av. *fra-pinaoiti*

101. Voir Fraenkel, *Lit. etym. Wtb.*, s.u.

102. Explication chez Vaillant, *l.c.*, III, p. 239.

« gonfler », d'autre part dans skr. *dabhnóti*, av. *ā-snu-*. Le premier n'est à prendre en considération que si on le tient pour infixé sur la forme qui aurait donné l'adjectif à suffixe en *-u- complexe *pīvan-* (§ 8), qui n'a du reste pas exactement le même radical (**pi-ə-*). Le second est bien infixé, *dabhnóti* (cf. *a-dbhuta-*, et, avec une autre forme à nasale, le causatif *dambhāyati*). Mais la parenté de ce présent « décevoir, tromper » avec le hitt. *tepnuzzi* « rapetisser » (infixé sur *tepu-* « petit ») a été mise en doute (cf. note 55). Si on l'admet, l'on verra dans ce présent l'indice que la formation des dénominatifs transitifs a pu être une isoglosse aryo-anatolienne; dans le cas contraire, elle sera considérée comme innovation anatolienne. Le même problème dialectal se pose pour l'autre pièce du dossier, hitt. *asnu-* / av. *ā-snu-*, mais en termes morphologiques plus compliqués en ce qui concerne la forme hittite.

Nous commencerons par situer hitt. *assanu-* dans le système de la demi-douzaine de présents en -nu- qui, en hittite, comportent les deux flexions, active et moyenne¹⁰³, dont la coexistence est à interpréter différemment, selon les cas.

Parmi ces présents, il y a trois dénominatifs sûrs. L'un comporte un passif sur l'actif transitif (*salli-* « grand » : *sallanu-* actif « gross machen, gross ziehen », et passif « grossgezogen werden »); les deux autres, un moyen réfléchi dont la valeur est précisée par la particule -za : *parku-* « pur » : *parkunu-* actif « reinigen, entschuldigen », et avec -za « sich reinigen, sich entschuldigen »; *dassu-* « fort » : *dassunu-*, actif « stark machen » et avec -za, « sich stärken ». Deux déverbatifs clairs peuvent être, à côté de *war-* « brûler », moyen intransitif (3^e plur. *warandari*), *warnu-* « brûler », transitif actif sur lequel est fait le moyen à valeur de passif « être brûlé »; l'autre *inu-* / *enu-* « warm, heiss machen », avec un moyen réfléchi accompagné de -za, qui n'est attesté que dans le dérivé en -sk- (le présent radical moyen intransitif paraît être fourni par gr. *αἰθουμαι*)¹⁰⁴. Tout autre paraît être *assanu-* : il présente un actif « herrichten, in Ordnung bringen » sur lequel est fait un moyen-passif « herrichtet werden, zurechtgemacht werden », mais aussi un « mediosta-

103. Faits pris chez E. Neu, *Das helh. Mediopassiv und seine idg. Grundlagen*, Wiesbaden 1968, p. 85.

104. Sur cette étymologie, voir Tischler, *Heth. etym. Glossar*, s.u. *inu-*.

tiv », « in Ordnung sein, gut gemacht sein, im richtigen Zustand sein » : ce moyen d'état pourrait être avec l'actif dans un rapport comparable à celui de ὄρνυμι avec ὄρνυμι, en d'autres termes, être la forme première sur laquelle aurait été fait l'actif transitif. S'il en est ainsi, on soulignera la valeur intransitive première de ce dénominatif, en hittite même où les factitifs sont si vivants, puisque *assanu-* y est le dénominatif de *assu-* « bon »¹⁰⁵. Et l'on se demandera si *assanu-* n'est pas, en hittite, le point de départ de la série des dénominatifs-factitifs : du cheminement du moyen intransitif à l'actif transitif (dont le grec montre l'importance : § 10), la dernière étape, *ass(a)nuzzi*, à côté de *assu-* « en bon état », aurait fourni le modèle à une série de factitifs tirés d'adjectifs s'appliquant à des états des propriétés physiques (§ 18), comme *assu-* lui-même.

De plus, ce présent a peut-être un correspondant dans l'av. *ā-snu-*, de sens différent, il est vrai, puisqu'il indique, non pas un état, comme *asnutta-ri* « être en bon ordre », mais un mouvement « herangehen, kommen, sich nähern; erreichen, ersteigen »¹⁰⁶ — cette valeur de mouvement pouvant être due à l'adjonction du préverbe *ā-*. Le problème de la parenté de hitt. *ass(a)nu-* et d'av. *ā-snu-* est posé par la coexistence, en avestique, de deux racines s'appliquant à la position corporelle assise **a₁es-*, et **sed-* (qui sont dans le même rapport, toutes proportions gardées, que **a₁er-* et **stā-* (§ 3) pour la position debout) : *ās-*; *had-*. La racine **a₁es-/a₁s-* apparaît au sens « être assis » dans un perfectoprésent redoublé **a₁e-a₁s-* (hitt. *esa-*, i. ir. *āste*, gr. ἤσται); et elle a donné un verbe « être », tout comme l'autre racine de position corporelle, **stā-*, qui peut apparaître en supplétisme avec elle (ainsi, dans le français « il est » : **a₁es-* / « il était » : **stā-*)¹⁰⁷. C'est à **a₁es-* « être (assis) » que se rattache le vieil adjectif en **-u-* hitt. *assu-* gr. ἔός, etc., « bien assis, en bon état », et son dénominatif *ass(a)nu-*. Or l'on interprète av. *ā-snu-* par l'autre racine désignant la position « assise », **sed-*, en posant **-sd-* > **-zd-*¹⁰⁸ et, phonétiquement,

105. Interprétation de *assanu-* comme factitif de *assu-* chez Götze, *J.C.S.* 17, 1963, p. 62.

106. Bartholomae, *Airan. Wtb.*, s.u. *had-*, p. 1755.

107. Nous proposons cette étymologie dans un article à paraître dans les *Mélanges Leroy*.

108. Reichelt, *Aw. Elem.*, § 207, p. 104.

une interprétation par **a₁snu-* (cf. hitt. *assanu-*) serait plus facile.

Quoi qu'il en soit de la forme avestique, il est en tout cas remarquable que deux verbes corporels statiques soient à l'origine des transitifs en *-*n-u-* : le verbe « être debout », semble avoir donné le plus ancien des transitifs déverbatifs, **a₁r-n-u-*; le verbe « être assis » le plus ancien des transitifs dénominatifs du hittite (seule langue où ce type soit vivant), *assanu-*.

Outre les arguments que l'analyse interne des présents en *-*nu-* apporte en faveur de l'origine déverbative des transitifs, un autre fait invite à ne pas attribuer aux causatifs en *-*nu-* un point de départ dénominatif : les autres classes de présents en nasale, 9 (*-*nə-*), et 7 (*-*nC-*), qui n'ont pas donné de dénominatifs transitifs, ont fourni des causatifs déverbatifs, ainsi pour prendre des exemples par lesquels J. Kuryłowicz a montré qu'en indien à des intransitifs moyens radicaux s'opposaient des factitifs en nasale¹⁰⁹ (exemples, dont aucun ne concerne *-*nu-*, et auxquels on ajoutera *pinviré* / *páyate*) : *jávate* « courir » / *junáti* « faire courir, pousser, stimuler »; *rámate* « s'arrêter, rester » / *ramṇáti* « arrêter, fixer »; *pávate* « briller, luire » / *punáti* « faire briller, purifier, orner »; *sóbhate* « briller » / *súmbhati*, -*le* « faire briller, orner ». L'emploi causatif des formations en *-*nu-* de la cinquième classe est à mettre sur le même plan que ces présents dont on aura remarqué qu'ils appartiennent à la sphère sémantique des verbes de mouvement, et de propriétés physiques, comme « briller »).

17. Le système des verbes en *-*nu-* a donc compris des formes diverses par l'âge et l'extension dialectale :

1^o intransitifs : a) déverbatifs, dont le plus ancien paraît être **a₁r-n-u-* (skr. *ṛṇú-*, gr. -*ρνυ-*, *ὀρνυ-*, germ. type v. fris. *runna*);

b) dénominatifs, dont aucun n'a une extension dialectale aussi vaste que les précédents, ce qui est un indice de leur caractère plus récent : **a₁s-n-u-* (hitt. *assanu-*; av. *ā-snu-* ?) **dhṛs-n-u-* : skr. *dhṛṣṇóti*, v. p. *adaršnauš*; v. sl. *držnōti*;

2^o transitifs : a) déverbatifs : **a₁r-n-u-*, de l'Iran à la Grèce.

109. J. Kuryłowicz, *Rocznik Orientalistyczny*, 6, 1928, p. 199-209, « Le genre verbal en indo-iranien ».

L'homonymie entre ce transitif, et l'intransitif $*a_1r-n-u-$ n'existe qu'au niveau de la reconstruction, mais jamais dans une langue donnée : le sanskrit et le germanique n'ont que l'intransitif; l'avestique et le hittite, ont seulement le transitif; l'arménien distingue les deux par deux formations en nasale (intrans. *gainem* / trans. *arnum*) : cf. § 20; le grec les distingue par leur vocalisme (intrans. $\acute{o}\rho\nu\upsilon-$, $-\iota\rho\nu\upsilon-$ / trans. $\acute{\alpha}\rho\nu\upsilon-$), tous se passant comme si l'ancienne forme attendue avait été conservée au causatif, le plus récent des deux, et renouvelée, pour le vocalisme — qui est celui de la forme aspectuelle —, à l'intransitif, le plus ancien¹¹⁰. Le seul intransitif indo-iranien paraît être ici le présent moyen à redoublement *írte*, sur lequel a été fait un actif factitif *íyarti*, par le même mécanisme que celui au terme duquel l'on a $\delta\rho\nu\upsilon\sigma\iota$ à côté de $\delta\rho\nu\upsilon\mu\alpha\iota$ (cf. note 129). Au nombre des déverbatifs hérités, il faut probablement, d'autre part, compter $*minu-$ (verbe : grec, italique, celtique; adjectif qui en témoigne indirectement l'existence : grec, slave, italique, germanique, celtique); si l'on considérait, cependant que l'adjectif sans nasale $*me/oy-u-$ était une réfection d'un $*mi-u-$, le présent $*mi-n-u-$ pourrait être tenu pour un dénominatif;

b) mais dans le cas contraire, ces dénominatifs transitifs doivent être soit une innovation anatolienne, soit une isoglosse aryo-anatolienne, au cas où hitt. *assanu-* / av. *ā-snu-* d'une part, hitt. *tepnu-* / skr. *dabhnu-*, de l'autre, seraient apparentés.

En tout état de cause, ce sont les intransitifs déverbatifs qui sont au point de départ du système. Des deux emplois dénominatifs, l'intransitif est le plus ancien, et s'explique par le fait qu'une base en $*-u-$ a pu fournir un adjectif verbal radical (§ 4). L'emploi transitif est plus ancien et plus largement répandu dans les déverbatifs également que dans les dénominatifs. Il est irréductible à l'emploi intransitif : c'est une illustration, parmi d'autres, du caractère plurifonctionnel d'un morphème i.e. donné, dont nous rappellerons quelques exemples, en nous limitant au verbe. J. Kuryłowicz a montré que $*-eyo-$ était le même suffixe dans les itératifs et dans les

110. Illustration de la loi de J. Kuryłowicz selon laquelle « quand à la suite d'une transformation morphologique une forme subit la différenciation, la forme nouvelle correspond à sa fonction primaire (de fondation), la forme ancienne est réservée pour la fonction secondaire (fondée) » = *Esquisses linguistiques* I, p. 79.

causatifs, exemple, parmi d'autres, de suffixe de présent détourné de son usage propre et affecté à l'expression du « genre verbal »¹¹¹. D'autres exemples sont fournis par *-s-, morphème temporel, de prétérit (hitt. *a-ar-as*, gr. ἄρουσε), et de présent (en *-s-k-) (skr. *rcchāti*, gr. ἔρχομαι), et aussi de causatif (**a₁or-s-*, tokharien et grec; gr. ἐρσ- : § 3); par le redoublement, qui peut, de la même racine également, donner un perfecto-présent d'état (hitt. *esa*, etc. « être assis ») et une forme transitive (hitt. *asas-hi* « installer »; gr. ὥρορε « mettre en branle »). C'est de la même façon que *-nu- se trouve à la fois dans des intransitifs, comme *ṛnōti* et des transitifs, homophones dans le cas du plus ancien d'entre eux, **a₁r-n-u-*.

18. Du point de vue sémantique, les données comparatives utilisées dans la discussion sur les transitifs appartiennent à la même sphère que les présents grecs infixés intransitifs (§ 7) : celle des verbes corporels, qui a fini par s'étendre à des manifestations physiques, comme « diminuer », **minu-*, ou son contraire « gonfler », i. ir. **pinv-* : le plus ancien causatif est, comme le plus ancien intransitif, **a₁r-n-u-*, fait sur la racine désignant la position « debout », et le point de départ de la série des dénominatifs infixés vivants en hittite peut être fait sur la racine désignant la position « assise », **a₁es-*, hitt. *assanu-*. L'autre racine « debout », **stā-*, a donné un **stanu-*¹¹² de sens différent dans les langues où il apparaît (cf., à cet égard, hitt. *assanu-* et av. *ā-snu-*, s'ils sont apparentés : § 16) : au grec, dans le crétois (impér.) *στανυέσθων*, Collitz-Bechtel 5040, moyen transitif (acc. : *πόλιν*), proche pour le sens, de hitt. *asashi* (forme à redoublement de **a₁es-*, qui peut s'appliquer à l'« installation » en tant que « colonisation »); à l'avestique dans l'hapax (thématique) *fra-stanvanli*, verbe de mouvement s'appliquant à la progression de chevaux (Yt. 10.20 *barəntō nōiṭ frastanvanli* : « (und die Rosse der Mihrabetrüger widersetzen sich des Last [des Reiters] : laufend kommen sie [die Betrüger] nicht vom Fleck, reitend machen sie keinem Fortschritt), fahrend gewinnen sie keinen Vorsprung »¹¹³).

11. *Rocznik orientalistyczny*, p. 204-6.

112. Autres formations en nasale dans v. sl. *stane-* lat. *-stināre*, v. pr. *postā-nimai* « nous devenons » (respectivement *-n(ə)-e/o-, *-n(ə)-ā-, *-n(ə)-y(e/o)-), qui restent à étudier.

113. Traduction Fr. Wolff (1910). Darmesteter ne traduit pas le terme, qu'il ne comprend pas.

Si l'on procède à un tour d'horizon dialectal, l'on apercevra en iranien¹¹⁴ d'autres verbes de mouvement comme *asnu-* « atteindre » (skr. *asñoti*; autre formation nasale dans lat. *nanciscor*); *lanu-* « étendre » (cf. § 11 pour le grec et le sanskrit); *x^hanu-* « pousser »¹¹⁵; en arménien¹¹⁶ *z-genum* « s'habiller » (= ջննալ); *sartnum* « tressaillir, sursauter »; *hecnum* = *hecanim* « chevaucher »; *zbatum*, *zbatim* « être occupé »; *erdnum* « jurer » (cf. § 8), exprime la même activité mentale que gr. ὀμνω-, ou, en nasale également, hitt. *linga-* (cf. § 12). Il est caractéristique que ces présents, rarissimes en indo-européen occidental, y expriment le même type de notions. Le seul candidat possible à la formation en **-nu-* est en germanique un verbe « courir », got. *rinnan*, v. fris. *runna*, etc., de la racine **a₁er-*, dont on ne voit d'ailleurs pas clairement s'il est fait sur la forme de skr. *ṛñóti*, etc., ou sur la forme élargie par **-i-* de gr. ὀρῖνω¹¹⁷; le seul candidat italique possible est **minu-*, le latin ayant, de plus, le verbe corporel *sternuō* (§ 7). En celtique, où ces présents sont un peu plus nombreux¹¹⁸, il est significatif que le seul qui n'ait pas de correspondant exact, et témoigne donc d'une productivité, même faible de la formation, ait le sens « cicatriser » (bret. *linva*), et qu'on ait un présent d'activité mentale *gnin-* « savoir, apprendre » (cf., avec d'autres formations en nasale, skr. *jānāti*, av. *zānanti*, got. *kunnan* « pouvoir », *kannjan* « faire connaître »), un présent indiquant un phénomène physique, *lin-* « déborder » et, corporel, *tin-* « disparaître », cf. gr. φθίνω, φθινύθω, skr. *ksinóti* « il se consume, s'évanouit ».

Ces présents ont connu un développement particulièrement important dans cette sphère sémantique, en slave dans des intransitifs, en hittite dans des factitifs.

La particularité sémantique qui les caractérise se retrouve, en réalité, pour les autres présents à nasale, comme l'indiquent certains des doublets que nous avons signalés, sans traiter exhaustivement du problème (cf. les présents des classes 7 et 9 cités § 16, ou, p. ex., arm. *yañnem* « je me lève »). C'est proba-

114. Reichelt, *Aw. Elem.*, 2 307.

115. Nous examinons du point de vue sémantique les formes indiennes à désinences archaïques, § 19. Pour une liste des présents en *-nu-* du sanskrit, voir W. D. Whitney, *A sanskrit Grammar*, Leipzig 1879, p. 236.

116. Formes arméniennes chez Godel, *l.c.*, p. 125.

117. Voir Feist, *Vgl. Wtb.*, s.u. *rinnan*.

118. Voir M. L. Sjoestedt, *L'aspect verbal et les formations à affixe nasal en celtique* (1926), p. 36-38.

blement cette identité de fonction qui est à l'origine de la conjonction paradigmatique, en slave, de $\star\text{-}n^e/o\text{-}$ (forme suffixalisée, préhistoriquement, de $\star\text{-}n(\varnothing)\text{-}e/o\text{-}$), et de $\star\text{-}nu\text{-}$, lui-même hypernasalisé dans des conditions peu claires¹¹⁹. Toujours est-il que dans le type *mine-*, *minŋli* « passer », et, plus encore, dans le type *dvigne-*, *dvignŋli* « mouvoir », les verbes concernant la vie du corps (le mouvement, mais aussi les notions de « s'engourdir » et « s'éveiller », « périr » et « ressusciter »), et des phénomènes physiques divers constituent la majorité des exemples.

Nous n'en citerons que quelques-uns (pour les dérivés d'adjectifs comme *o-glŋxnŋli* « devenir sourd », cf. § 15) : — mouvements (autre *dvignŋli*) : *mŋknŋli* « mouvoir » (autre formation en nasale dans lit. *munkù*, *mŋkti* « s'échapper, se détacher », et cf. skr. *muñcāti* « lâcher ») ; *tŋknŋli* « heurter » ; *tegnŋli* « tendre, tirer » (cf., pour le sens $\star\text{-}tŋ\text{-}n\text{-}u$ et, pour la forme, d'autres formations à nasale, lit. *tingùs* « lourd, paresseux », av. *θanŋayeiti* « il tire ») ; *po-* et *pri-nikŋli* « se pencher », et *vŋz-nikŋli* « se relever » ; *u-lopnŋli* « s'enfoncer, être submergé » ; tch. *smeknouli se* « se glisser » (cf. lit. *smunkù* « glisser ») ; *pŋxnŋli* « frapper (du pied) » (cf. skr. *pināṣti* « écraser », lat. *pīnsō* « je pile ») ; *kŋeknuŋli* « s'agenouiller » ; — phénomènes corporels divers : *rygnŋli* (et *rig-*) « éructer » (cf. avec nasale ἐρυγῶν) ; *reŋnŋli* « montrer les dents, grogner » (cf. lat. *ringor*) ; *mŋgnŋli* « cligner des yeux » (cf. lit. *mingù*, *mŋgti* « s'endormir ») ; $\star\text{-}sŋ(p)\text{-}nŋli$, v. sl. *u-sŋnŋli* « s'endormir » (cf. v. norr. *sofna* « s'endormir », à côté de *sofa* « dormir ») ; $\star\text{-}tjŋnŋli$ dans r. *očnúť'sja* « se réveiller, revenir à soi » (lit. *juntù*, *justi*, inchoatif de *jauciù*, *jaŋsti* « sentir ») ; v. sl. *(vŋz)bunŋli* « s'éveiller » (cf. lit. *bundù*, *bŋsti*, de même sens, et gr. πυυθάνομαι v. irl. *ad-bond* « annoncer », *uss-bond* « refuser ») ; v. sl. *gybnŋli* « périr » ; *iš-čeznŋli* « défaillir, disparaître » (autre formation à nasale dans le verbe de mouvement corporel lat. *conquināscō* « j'incline (la tête) ») ; *vŋs-krŋnŋli* « ressusciter » ; *vŋs-preŋnŋli* « se relever, reprendre ses sens » ; — phénomènes physiques : *seŋnŋli* « se tarir » ; *svę(d)nŋli* et *smę(d)nŋli* « se dessécher » ; *sŋxnŋli* « sécher » ; *u-gasŋli* « s'éteindre » (cf. σῶζεννῶμι et lit. *gestu*, autrement nasalisé) ; *svŋnŋli* « commencer à faire jour, poindre » (cf. lit. *šviñta*) ; s. cr. *grānuli*, même sens (sans rapport direct avec skr. *ghrŋnōti* « il brille »¹²⁰) ; *prozeŋnŋli* « germer » ; *dŋxnŋli* « souffler » ; *kysnŋli* « s'aigrir, fermenter » ; *sty(d)nŋli* « se refroidir, geler » ; *(po-)mrŋnŋli* « se geler » ; *mokŋli* « être mouillé », etc.

Mêmes particularités en hittite¹²¹, dans les déverbatifs causatifs (*ar-* « se mouvoir » / *arnu-* « mouvoir » ; *ars-* « couler » / *arsanu-* « faire couler » ; *war-* « brûler » (intrans.) / *warnu-* « brûler » (trans.) ; *ling-* « jurer » / *linganu-* « faire jurer »), ainsi que dans les factitifs dénominatifs : ils sont faits sur des adjectifs indiquant des particularités corporelles et physiques — et c'est par là qu'on expliquera le développement de la formation en cette langue : adjectifs en *-i*,

119. Voir A. Vaillant, *Gramm. comp. des langues slaves* III, p. 230 pour une explication de *-nŋ-* ; liste des verbes du type *mine-*, *minŋli*, p. 231-4 ; du type *dvigne-*, *dvignŋli*, p. 236-253.

120. Vaillant, *l.c.*, p. 251.

121. Exemples pris chez E. Benveniste, *H.I.E.*, p. 22-23.

salli- « grand » / *sallanu-* « faire grandir » ; *dalugi-* « long » / *daluganu-* « allonger » ; *mekki-* « nombreux » / *maknu-* « multiplier » ; en -u-, infixés : *tepu-* « petit » / *tepmu-* « rapetisser » ; *hatku-* « étroit, serré » / *hatganu-* « opprimer » ; *parku-* « haut » / *parganu-* « hausser » ; *dassu-* « fort » / *dassanu-* « fortifier » ; *esharu(want)-* « sanglant » / *esharnu-* « ensanglanter » ; suffixés *hallu-* « profond » / *halluwanu-* « déprimer » ; *malisku-* « faible » / *maliskunu-* « affaiblir » ; en -ui-, *parkui-* « pur » / *parkunu-* « purifier » ; *dankui-* « sombre » / *dankunu-* « assombrir ». De même, en louvite, *huinu-* « faire fuir », déverbatif, comme hitt. *huinu-* sur *huiya-* « courir » ; et, factitifs d'adjectifs, *aranu-* « s'allonger, prolonger » / *ara-, ari-* « long » ; *halanu-* « purifier » / *halal(i)-* « pur » ; *asharnu-* « ensanglanter »¹²².

19. Au plan sémantique, les données comparatives confirment donc les données grecques. Qu'en est-il au plan flexionnel (rappelons que tous les présents infixés y sont des moyens déponents : § 7) ?

Pour nous limiter aux 3^e personnes, nous rappellerons que les désinences moyennes y ont été :

- 1) sg. *-e/o¹²³ plur. *-r..., refaites en :
- 2) sg. *-to d'où : plur. *-nto, cependant que l'ancien
- 3) sg. -e/o a été refoulé dans le thème comme structure thématique, par l'addition :

— de particules (type *-e-i), procédé d'expression temporelle né au moyen dans le couple présent-prétérit (§ 3) ;

— de désinences : types *-e-to, avec hypercaractérisation moyenne (§ note 20) ; et *-e-t(i).

Dans ce cadre général, l'on attend comme formes d'origine moyenne, pour un présent en *-nu- :

- 1) sg. *-nw-e/o ; plur. *-nu-...r... }
- 2) sg. *-nu-to ; plur. *-nu-nto / *-nw-nto }
- 3) *-nw-e/o- + particules ou désinences diverses : thématiques.

L'on a vu jusqu'ici des exemples des types :

- 2) e.g. hitt. *asnutta-ri*, *asnuwanta-ri* ; gr. ὄρνυται ; ὄρνοντο ;
- 3) e.g. gr. τανύει (remontant en réalité au type 1), mais intégré dans un paradigme thématique). τανύουσι¹²⁴ : l'important tient, ici, au lien entre moyen et thématique. Si, comme

122. Sur le pal. *ma-a-ra-as-nu-n[u(-)]*, voir A. Kammenhuber, *R.H.A.* 64, 1959, p. 81 ; sur le lyc. *qanuwetī*, H. Pedersen, *Lykisch*, p. 26.

123. Sur la réfection de *-e/o en *-to, voir J. Kuryłowicz, *The Inflectional Categories of Indo-European* (1964), § 36, p. 44.

124. Sur l'ancienneté du type δεικνύω, voir G. Bonfante, *B.S.L.* 34, 1933, p. 133-9.

on l'enseigne, le type thématique a un caractère secondaire en indo-européen¹²⁵, cela n'est vrai que par rapport au moyen athématique, d'où il est issu, et non par rapport à l'actif (athématique) : moyen et structure thématique peuvent s'opposer à celui-ci dans un jeu de double diathèse, mais n'ont génétiquement rien à voir avec lui. Les présents en *-nu-homériques illustrent ce fait, paradoxalement, puisque formes thématiques et formes actives jouent le même rôle, par rapport au moyen qui les a précédées, de formes marquées comme transitives, et parfois factitives. Mais ce paradoxe n'est qu'apparence, si l'on s'en tient à la chronologie interne du système : les formes thématiques, issues du moyen, sont une sorte de chaînon dans l'évolution du moyen, souvent — seulement, ou surtout — intransitif, à l'actif, seulement transitif. Elles ont pu mener de l'un à l'autre, parce qu'en elles l'opposition de diathèse s'est neutralisée, et qu'elles sont susceptibles d'une double rection (§ 11). Dans le jeu des formes homériques, l'actif n'est pas partout acquis : on n'a que *τάνυται/τανύω* ; *ἄνυται/άνύω*, *ἄνω* ; jamais **τάνυσι*, pas encore *ἄνυμι* ; *ἔννυμαι/-είνυον* ; *ζεύγνυται/ζεύγνυον*, pas encore *ζεύγνυσι* ; *ῥρνυται* et *ῥρνυσι*, mais aussi *ῥρνυον* ; *ἄγνυται/ἄγνυμι* ; *ἔλλυμαι/ἔλλυμι* ; *δείκνυς/δεικνύμενος* marquent le début d'une évolution encore inachevée.

La première étape de cette évolution en grec, et dans celles des autres langues qui n'ont trace de *-e- qu'à travers la thématisation (§ 17), et ont perdu *-r... aux présents moyens (et, éventuellement au parfait, ce qui est le cas du grec) n'est attestée qu'indirectement ; à ce témoignage indirect de *-e-, l'on doit joindre un autre témoignage, indirect également, de *-r..., celui qu'offre le hittite, mais au prétérit (3^e plur. *assanuir* à côté de la 3^e sg. *asnutta-* : *asnutta-ri* au présent, *asnutta-t* au prétérit). Mais le védique fournit directement ces désinences dans une demi-douzaine de présents, pour lesquels l'on trouve, côte à côte : un moyen du type 1) 3^e sg. -e < *-e/oi ; 3^e pl. -iré¹²⁶) ; un moyen du type 2) ; des formes thématiques du type 3) ; de plus, des formes actives (pour lesquelles nous ne donnons que le sg.)

125. Sur le « Caractère secondaire du type thématique indo-européen, voir A. Meillet, *B.S.L.* 32, 1931, p. 194-203.

126. L. Renou, *Gramm... véd.*, § 319, p. 265, considère ces formes comme influencées par le parfait en raison du sens passif de certaines d'entre elles (qui s'explique par la création, à leurs côtés, d'un actif transitif).

Moyen type 1)		Moyen type 2)		Thématique	Actif
sg.	pl.	sg.	pl.		
<i>jinvé</i>	<i>jinviré</i>	<i>srñuté</i>		<i>jinvati, -te</i>	<i>jinoši</i>
<i>ṛṇvé</i>	<i>ṛṇviré</i>			<i>ṛṇváti</i>	<i>ṛṇóti</i>
<i>śṛṇvé</i>	<i>śṛṇviré</i>				<i>śṛṇoti</i>
	<i>pinviré</i>			<i>pinvati</i>	
	<i>inviré</i>		<i>hinváte</i>	<i>invati</i>	<i>inóti</i>
<i>hinvé</i>	<i>hinviré</i>			<i>hinvati</i>	<i>hinóti</i>
<i>sunvé</i>	<i>sunviré</i>	<i>sunuté</i>			<i>sunóti</i>

L'on notera :

a) la fréquence des formes archaïques des désinences moyennes à la 3^e plur., où la seule forme en *-ṇtoi est *hinváte*, hapax (784.1) en regard des six exemples de *hinviré*;

b) l'accentuation des formes thématiques : à côté des formes comme *ṛṇváti* (où la voyelle thématique porte l'accent, par une survivance du moyen athématique), l'accent est transféré sur le radical dans *jínva-*, *pínva-*, *ínva-*, *hínva-ti*¹²⁷ : cet accent est une marque différentielle de présent, qu'offre une autre classe de présents archaïques, les présents moyens à vocalisme *-e- généralisé (§ 2);

c) l'infériorité numérique des formes athématiques actives par rapport aux formes thématiques correspondantes, dans certains cas : si l'on a *ṛṇóti* dans 18 ex. / *ṛṇváti* dans 12 ex., *śṛṇóti* dans 6 ex. de 3^e sg., sans **śṛṇva-*, le moyen restant vivant sous forme athématique, et *sunóti*, sans **sunva-*, au contraire, *jinoši* est un hapax, en regard de nombreux exemples de *jínva-*; il y a 7 ex. de *inóti*, contre 28 de *invati*; et, pour *pinvati*, *pinviré*, il n'y a ni forme athématique active, ni forme moyenne à désinence récente. Les faits signalés sous b) et c) sont probablement à relier l'un à l'autre : selon les cas, la caractérisation de présent est soit la thématisation accompagnée d'un transfert accentuel, soit le passage à la flexion athématique active.

Du point de vue de la structure, ces formes moyennes archaïques se répartissent en deux groupes :

127. Sur ce type thématique, voir L. Renou, *l.c.*, § 320 ; skr. *dhanvati* « courir, voler » est seulement thématique, en regard de v. p. *danuvatiy* et *danulaiy*. Voir Kl. Strunk, *Nasalpräsentien*, p. 71.

1^o des causatifs transitifs, dans lesquels *-nu- est suffixé : *inv-* « envoyer », sur la racine de « aller »; *hinv-* « inciter »; *sunv-* « presser »; *inv-* « gonfler » (cf. § 15); les deux premiers sont des verbes de mouvement; le dernier concerne une particularité physique;

2^o des formes infixées : deux sont des verbes de mouvement à l'origine intransitifs, et appartenant à des racines corporelles : *ṛñú-* « se mettre en mouvement » (**ṛer-u-*); *jinv-* originellement intransitif « sich regen, sich frisch und kraftig bewegen », puis transitif « in rasche Bewegung setzen, erregen », de la racine « vivre » de skr. *jīvāḥ*, *jīvati*, lat. *uīuus*, *uīuere*, etc.¹²⁸. Le troisième est un verbe de perception, *śṛñú-*.

20. Par l'archaïsme de leurs désinences, ces formes de l'indien donnent à penser que la flexion des présents en *-nu- a commencé par y être moyenne, comme en grec, à la fois dans les anciens infixés intransitifs (§ 7), et les causatifs (ἄρνομαι, αἰνυμαι, formes devenues immotivées en grec même, et qui, par là, ont chance de conserver une flexion héritée). Les autres langues permettent d'incliner vers la même conclusion : les présents en *-nu- y ont été moyens, cette flexion ne survivant parfois (ainsi en germanique et italique) qu'à travers la thématisation.

L'on mettra à part le tokharien et le balte, où la formation n'est pas représentée, ainsi que le slave, le louvite, l'arménien : le slave, parce que -nq- n'y est pas morphème de présent (qu'il s'agisse du type *dvigne-*, *dvignoti*, où il n'apparaît qu'à l'infinitif, ou du type *mine-*, *minoti*, où il figure, de plus, à l'aoriste *minoxŭ* et au participe *minovŭ-š-*); le louvite, parce que, dans cette langue, pratiquement tous les verbes ont une conjugaison du type φησι/φάτο, et que les formes en *-nu- ne sont attestées qu'au prétérit (type *huinuw-a-hha* « je fais fuir »; *aranuw-a-tta* « il allonge »), si bien que c'est au prétérit, et non à la dérivation en *-nu-, qu'il faut attribuer cette flexion moyenne (on notera, cependant, la structure thématique de ces formes [mais 1^{re} sg. *aranu-hha*]); l'arménien, parce que l'opposition

128. Voir Mayrhofer, *etym. Wlb. d. Aind.*, s.u. *jinóti* (autre formation en nasale citée là : lit. *gyvenù*, *gyvėnti* « vivre »). Nous laissons de côté le problème de l'origine de *-u-, attribuée à *-*u-* par A. Martinet, *Économie des changements phonétiques*, p. 228.

actif/moyen y a été effacée au présent par l'usure des finales, et qu'aux oppositions flexionnelles ont pu se substituer des oppositions suffixales, type *ankanim* « je tombe » / *ankenum* « je fais tomber »¹²⁹; et cf., de **a₁er-*, *y-ar₁nem* « je me lève » (**y-* + **a₁r-n-(ə)-e/o-*, sur la forme radicale de ἐρέθω), *ar₁num* « je prends ». Ailleurs, l'on trouve, comme en grec et en indien, des formes dont certaines sont déponentes, d'autres seulement thématiques (ainsi en grec et en germanique)

intransitifs		transitifs		
	athém.	thém.		
av.	<i>dəbənaotā</i>	<i>-vəṛənavaiti</i>	athém.	thém.
	« vous trompiez »	« se uertere »	<i>hunula</i> « il pressait »	<i>-əṛənavante</i>
skr.	<i>jinvé</i>	<i>jinvati</i>	<i>pinviré</i>	<i>pinvati</i>
gr.			ῥρνυμι	τάνω
lat.		<i>sternuō</i>		<i>minuō</i>
got.		<i>rennan</i>		
v. irl.	<i>ro.clu(i)nethar</i> « hears »		<i>ro.finnadar</i> « gets to know » ¹³⁰ .	

L'on ajoutera ici hitt. *asnulta*, si cet intransitif est bien au départ du présent *asnu-*, complexe pour la diathèse (§ 16).

La flexion active a connu des développements hétérogènes : — ou bien elle s'est substituée au moyen, de manière quasi-totale en hittite, où, de manière très répandue, les présents dérivés ont une flexion en **-mi* (e.g. *-skimi*, *-yami*), qui doit être considérée comme une marque de présent; c'est là le terme d'un développement qui n'est qu'amorcé là où l'actif concurrence le moyen sans différence de rection (type av. *fra-pinaoiti* à côté de skr. *pinviré*, *pinvati*) — ou bien elle est faite sur le moyen intransitif, dont elle se différencie par sa causativité (type ῥρνυμι/ῥρνυμι) — ou bien elle est créée dans le cadre des oppositions de diathèse nées à l'aoriste (type ῥρνότι/ῥρνviré, sur **klu-e*/**kleu-t* : § 21). Hétérogènes par leurs origines, ces actifs le sont aussi par leurs alternances, qui resteront à étudier.

21. L'ancienneté de la flexion moyenne est liée à la structure de la formation, de caractère déverbatif, et non primaire. Ce caractère, qui apparaît encore à époque historique dans des formes comme ῥρνυμι, ζεύγνυμι (εἶμι, ἔζευξα), a des racines préhistoriques : la forme infixée est faite sur la forme

129. R. Godel, *An Introduction to the Study of classical Armenian*, p. 125.

130. R. Thurneysen, *G.O.I.*, p. 357; ces deux exemples sont en réalité suffixés : **klu-nu-* (cf. note 134); **windnu-*.

fondamentale moyenne (puis est, parfois, liée à la forme aspectuelle, comme le montrent les fluctuations de vocalisme en grec : § 6) : *śr-ŋ-v-é* est fait sur **klu-e* (κλύμενος; formes personnelles diversement intégrées au système temporel : § 5); *ŕ-ŋ-v-é* sur **aru-e*, cf. lat. *ruil* (thématisé) et 3^e plur. vér. *r-anta* (note 132). Mais cette formation se distingue de l'ancienne forme moyenne en ce qu'elle est un présent. L'on voit alors quelle est la fonction de l'infixe; dans un présent né d'un moyen, il sert à conjoindre deux catégories verbales : la diathèse, catégorie la plus ancienne, et, plus précisément, la plus ancienne des deux diathèses, le moyen; et le temps, et, plus précisément le temps le plus ancien, le présent. Par là l'infixe se distingue de, ou a été en concurrence avec d'autres affixes.

Dans une conjugaison où les catégories verbales ne sont pas synchrones (§ 2), et qui se constitue, au départ, soit par différenciation de vocalisme, soit par affixations ajoutées à une forme fléchie, les diverses marques employées ont pu avoir des fonctions diverses. Pour ce qui est des affixations, l'une conjoint les deux catégories les plus anciennes, le moyen et l'aspect — c'est le redoublement de timbre **-e-* qui apparaît aux perfect-présents du type **ēś-* < **a₁e-a₁s-*. D'autres, les dernières en date (si on laisse le mode de côté), n'expriment que le temps : ce sont les suffixes, dont la plupart (**-ā-*, **-s-*, etc.) sont susceptibles d'apparaître et au présent et au prétérit, mais parmi lesquels **-yo-* semble n'apparaître qu'au présent (avec, anciennement, la flexion moyenne qui le lie à la forme d'où il est sorti : cf. *orior*)¹³¹. Entre les deux, prennent place deux formations qui ont pu être en distribution complémentaire en fonction de la structure radicale, et ont uni diathèse moyenne et temps présent : le redoublement de timbre **-i-*, tel qu'on le voit au seul présent intransitif indo-iranien de **a₁er-*, *īrle* < **a₁i-a₁r* (à côté de **a₁r-n-u-* intransitif seulement en indien, transitif en iranien)¹³²; l'infixe qui, par opposition à lui, n'apparaît que dans des radicaux élargis.

131. La structure thématique de **-y(^e/o)-*, qui reste un objet d'étude, est liée à l'emploi originellement moyen du suffixe.

132. Nous réunissons ci-dessous des formes de **a₁er-* (sans élargissement) citées dans cette étude, qui illustrent sommairement ces vues sur la constitution de la conjugaison soit par différenciation du vocalisme d'avec celui de la forme fondamentale (cf. § 2), soit par affixations ajoutées à cette forme; cette racine

Unissant diathèse moyenne et temps présent, les formations en **-nu-* auxquelles nous nous sommes ici limité, se sont opposées aux formes radicales moyennes athématiques (cf. § 12), comme formes exprimant la participation du sujet au procès en cours (type «se mettre debout», d'où «se mettre en mouvement», «s'élancer») à des formes exprimant l'état («être debout») (cf. § 12). Cela rend compte de la sphère sémantique où elles ont prospéré : elles ont donné des verbes d'activités corporelles (mouvement, perception en particulier) et mentales («jurer» [accompagné de gestes], notamment), et, à partir de là, des verbes appliqués à des phénomènes physiques (§ 18). Certains, parmi les plus anciens, sont en rapport avec des racines indiquant des positions corporelles, «debout» essentiellement (**a₁er-*), mais aussi «assise» (**a₁es-*).

L'on illustrera la fonction de la formation en confrontant du point de vue du sens les présents de **kl-u-* (cf. § 5 pour les formes). Ont le sens passif (qui est celui de l'adjectif en **-to-* lié à l'ancienne forme moyenne — d'où son degré

est plus favorable à l'analyse que d'autres, parce qu'elle est l'une des plus archaïques de l'i.e. :

1) forme fondamentale de diathèse moyenne : III sg. **a₁r-^e/o* puis **a₁r-to* / III pl. **a₁r...r...*, puis **a₁r(^e/o)nto* (cf. § 19) : véd. *r-anta* «sich (er)regen», av. *frāraṇte* «herankommen»; peut-être hitt. *ar-ta*, *ar-anta*, ambigu par son vocalisme (§ 3);

2) forme aspectuelle déradicale, **a₁or-^e/o*, puis **a₁or-to*, diversement intégrée au système temporel, comme présent (hitt. *ari* [cf. § 3], de vocalisme ambigu), et prétérît, gr. ἄριτο (en supplétisme avec le prétérît ὄρουσε du présent à (double) vocalisme *-o-* de forme aspectuelle, bâti sur la forme élargie, ὄρουω); ὄρετο et *drata* peuvent conjoindre les deux désinences **-e+* **-to*. La forme aspectuelle est conservée avec sa valeur ancienne par un renouvellement formel obtenu par adjonction du redoublement «attique»: ὄρ-ωρ-ε;

3) formes déverbatives :

a) sur la forme de diathèse moyenne, deux formes redoublées, une forme infixée : — avec redoublement, d'une part un perfectoprésent **a₁e-a₁r-* (véd. *dra*, *druh*; hitt. *erir*, intégré au système temporel comme prétérît de *arhi*); d'autre part, un présent marqué comme tel par le timbre **-i-* de son redoublement, **a₁i-a₁r-*, indo-iranien, skr. *irte*, moyen intransitif «sich in Bewegung setzen», avec un seul exemple de moyen transitif, 925, 4, en regard de l'actif transitif *iyarti* «in Bewegung setzen» (fait sur le moyen comme ὄρνυμι sur ὄρνυμαι); et av. *ir-/iyar-*; avec infixé, les formes issues de **a₁r-n-u-* ici étudiées;

b) sur la forme aspectuelle, la réfection de l'ancienne forme infixée, caractérisée par la substitution du vocalisme **-o-* au vocalisme zéro, ὄρνυμαι; divers présents marqués comme tels (cf. § 3) par leur suffixe : *orior*, dont le vocalisme est ambigu (mais qui peut être du type *fodiō*), et qui garde la flexion moyenne, comme ὄρέομαι; hitt. *arai*, *araizzi*.

zéro, et son oxytonèse —, *śrutá-* « entendu », *inclutus*, κλυτός « célèbre, illustre », *cluō* (et *clueō*) « être célébré, avoir la réputation de », κλέομαι « être illustre, connu » (avec un actif thématique transitif κλέω « louer, faire connaître »); indique une perception en quelque sorte subie κλύω « entendre », distingué de ἀκούω « écouter », selon une opposition lexicale connue du français pour distinguer deux modes de perception. Cette opposition a pu avoir une expression, non lexicale, mais morphologique, grâce à la flexion : c'est elle qui oppose le moyen (κλύμενος ; **klu-e*) et l'actif (**kleu-t* : *ásrot*). Le développement de cette opposition flexionnelle a des conséquences sur celui des présents en **-n-u-* : dans un système qui comprend deux formes de diathèse, et où la conjugaison se développe par combinaison des catégories de diathèse et le temps, à côté de :

**klu-e*, moyen / **kleu-t*, actif, et du présent :

**kl-n-u-* fait sur le moyen, avec une flexion moyenne (*śṛṇvé*), se crée **kl-n-eu-ti* (*śṛṇóti*), présent fait selon la quatrième proportionnelle sur l'aoriste actif *ásrot*.

Le nouveau système comprend un couple de présents tout différents du type ῥρνυμαι/ῥρνῶμι, où le présent actif est fait sur le moyen, avec une valeur causative-transitive qu'il tire de ses origines : dans le couple *śṛṇvé* (*śṛṇuté*), fait sur **klu-e* / *śṛṇóti*, fait sur *ásrot*, la double diathèse naît à l'aoriste, non au présent, pour lequel elle n'implique pas nécessairement une rection particulière. C'est le type décrit par Kl. Strunk¹³³. Il joue un rôle statistiquement très faible dans la classe des présents en **-nu-*. Je n'en vois pas d'autre exemple que celui-ci, indien, et, avec suffixalisation en **klu-nu-*, iranien (av. *surunaoiti*) et celtique (v. irl. **clu(i)nethar*, avec l'ancienne flexion moyenne)¹³⁴; mais il est significatif qu'il s'agisse d'un verbe corporel, de perception. Il conviendra de rechercher si les autres classes de présents offrent des faits comparables, et ce qu'ils impliquent pour les alternances.

Françoise BADER.

4, avenue de Villiers
75017 Paris

133. *Nasalpräsentien und Aoriste*, p. 28-29.

134. C. Watkins, *Idg. Gramm.* III/1, p. 185.

SOCIOLINGUISTIQUE ET LANGUES ANCIENNES

A PROPOS DE QUELQUES TRAITEMENTS PHONÉTIQUES IRRÉGULIERS EN GREC

SOMMAIRE. — 0. *Quelques acquis de la sociolinguistique susceptibles d'expliquer certaines irrégularités observées dans les langues anciennes. Application au grec : 1. le traitement de *ti ; 2. la palatalisation sporadique de *thi ; 3. le double aboutissement de *j initial ; 4. le double traitement de *p initial.*

0. Philologues néo-grammairiens, structuralistes et générativistes semblent d'accord sur un point au moins : leur démarche présuppose une communauté linguistique totalement homogène. Or l'usage quotidien de la langue nous la montre faite de variant et d'invariant, traversée par une foule de variations, qui sont certes quelquefois aléatoires, mais le plus souvent liées à la structure de la société : à la région, à l'ethnie, au sexe, à l'âge, à la classe sociale, au contexte du discours...¹ En réalité une communauté linguistique est un ensemble de locuteurs non pas qui emploient les mêmes formes, mais qui reconnaissent les mêmes normes (Labov 1976, p. 33, 187, 228). Ces variations, observables même si le groupe est peu nombreux et relativement homogène², ne sont pas — contrairement à ce que l'on croit généralement — dépourvues de systématisme et elles peuvent d'autant moins être négligées ou méprisées que, comme l'ont

1. Ces différentes variantes peuvent interférer : une variante sociale, c'est-à-dire un trait habituel (règle plus ou moins généralisée) dans une couche sociale inférieure, peut être occasionnelle (variante stylistique, règle restreinte) dans une couche supérieure. Dans les lignes qui suivent les adjectifs « inférieur » et « supérieur » n'impliquent aucun jugement qualitatif ; ils indiquent simplement la place du groupe ou du dialecte dans la hiérarchie sociale.

2. Cf. Lévi-Strauss n'a-t-il pas observé dans les communautés Nambikwara d'Amérique du Sud, numériquement très faibles, que le mot *kititu* devenait *kediusu* dans la bouche des femmes ? *Tristes tropiques*, p. 318 sq.

montré un certain nombre d'enquêtes faites depuis le début du siècle, s'y lit le devenir de la langue, dans la mesure où nombre d'entre elles reflètent des changements en cours. On doit mettre au crédit de la sociolinguistique d'avoir fait apparaître qu'il est possible d'étudier les changements en cours³ et que ceux-ci ne sont pas seulement subordonnés à la structure de la langue ou à tel événement historique, mais aussi aux contradictions et antagonismes qui parcourent toute société⁴.

Il n'y a aucune raison de penser que les mécanismes que nous voyons actuellement à l'œuvre ne sont pas ceux qui ont produit les grands changements du passé⁵.

0.1. Malheureusement, nous n'appréhendons les langues anciennes qu'à travers le métalangage de l'écriture. Celui-ci peut, par lui-même, poser au philologue et au phonologue de délicats problèmes de déchiffrement et d'interprétation (cf. les écritures hiéroglyphiques ou syllabiques). En outre, la langue livrée s'appuie le plus souvent sur celle des couches supérieures de la société, laquelle, par ailleurs, est susceptible d'être largement oblitérée par la tradition orthographique : les « fautes » recensées, quand elles ne sont pas aléatoires, trahissent généralement un changement déjà accompli⁶. Certes les documents les plus humbles, tels que les épitaphes, risquent de présenter une langue plus relâchée et, par là-même, plus bigarrée ; mais comme le note W. Dressler (1973, p. 130), le seul fait d'écrire n'implique-t-il pas une certaine attention ?

Nous sommes donc incapables d'atteindre la communauté linguistique réelle, avec ses multiples variables. Générale-

3. Cf. Labov 1976, *passim* et notamment les enquêtes signalées p. 70 et 374 sqq.

4. Ce qu'entrevoient déjà Meillet et Vendryes. Comme le note Labov (o. c., p. 358), la plupart des linguistes antérieurs ou contemporains, sans nécessairement mépriser les faits sociaux, « définissent l'influence de la société comme étrangère aux opérations normales de la langue et considèrent que l'intervention des facteurs sociaux représente une interférence dont l'effet est dysfonctionnel ».

5. Certes de nouveaux facteurs apparaissent sans cesse (modification constante des structures sociales, progrès de l'alphabetisation, développement des media, facilité des communications...) ; mais ils ne remettent pas en cause les mécanismes en jeu (cf. Labov, o. c., p. 371).

6. Voir, par exemple, l'excellente étude graphémique de Sven-Tage Teodorsson, *The Phonemic System of the Attic Dialect 400-340 B.C.*, Göteborg 1974.

ment, nous ne saisissons que le changement accompli et il est difficile de le relier à une structure sociale que nous connaissons mal.

Lorsque nous abordons un état de langue reconstruit, nous sommes naturellement plus démunis encore.

Est-ce à dire qu'il faille renoncer totalement à évaluer l'influence des faits sociaux sur l'évolution des langues anciennes ? Les travaux de W. Dressler (1973 et 1975), par exemple, nous démontrent le contraire.

0.2. Les néo-grammairiens et leurs héritiers, qui ont fourni et fournissent l'essentiel de la littérature sur les langues anciennes, postulent, on le sait, la régularité des changements phonétiques. Toujours embarrassés par les traitements irréguliers, ils sont contraints, pour en rendre compte, de faire appel à l'emprunt ou au substrat, ce qui explique, par exemple, l'extrême importance accordée par eux au(x) substrat(s), indo-européen(s) ou non, dans leur interprétation de certains développements préhistoriques du grec.

Il est un autre postulat, qui dépasse d'ailleurs largement le cercle des néo-grammairiens et qui masque sans doute fréquemment la réalité : une règle ne se généraliserait que si l'innovation partait des couches les plus prestigieuses de la société. Celle-ci serait donc parcourue de haut en bas seulement.

0.3. Or la sociolinguistique a sérieusement ébranlé ces principes :

— De tout temps, l'ethnie a pu recouper la classe socio-économique. Dans la Grèce homérique, la population servile — souvent d'origine étrangère — est sans doute socialement indissociable des thètes, ces pauvres ouvriers agricoles qui n'avaient même pas l'avantage d'être liés à une « maison ». Ces deux groupes risquent donc d'avoir eu le même comportement linguistique.

— Le structuralisme a montré que, lorsque deux langues entrent en contact, le résultat dépend naturellement de la structure de chacune d'entre elles. Ce qui subsiste des deux grammaires, c'est le plus petit dénominateur commun. Autrement dit, si les structures sont assez proches, l'influence du substrat/adstrat sera relativement modérée⁷; si elles

7. Cf. e.g., pour le grec de Pamphylie, Brixhe 1976, p. 149.

sont très dissemblables, la grammaire résultant du contact sera très simplifiée. Mais il arrive que l'apport d'une ethnie soit totalement étranger à la langue qu'elle porte : ainsi l'italien ne laisse absolument pas prévoir telle articulation vocalique des Italo-américains de la seconde génération, les locuteurs ayant cherché à échapper au modèle, ethniquement et socialement marqué, de leurs parents (Labov 1976, p. 399). Le substrat n'a donc pas nécessairement l'influence qu'on serait tenté de lui prêter.

— Dans une société, tout mouvement linguistique n'est pas obligatoirement descendant. Les enquêtes actuelles et l'analyse de certains faits passés montrent que les classes inférieures peuvent fort bien constituer « l'aile marchante du changement linguistique » (Labov, *o.c.*, p. 387). Celui-ci peut, en effet, prendre naissance dans un groupe socialement très humble et géographiquement excentrique, pour se propager de proche en proche jusqu'aux couches supérieures et être finalement intégré à la norme⁸. C'est ce qui est arrivé à telle prononciation anglaise, qui, provenant du S.E. de l'Angleterre, arrive à Londres au xv^e siècle, pénètre dans la langue du « petit peuple », puis gagne celle de la bourgeoisie et enfin celle des classes supérieures. En français, certains changements phonétiques en cours (effacement des oppositions $\varepsilon \infty \varepsilon$: $\tilde{\varepsilon} \infty \tilde{\varepsilon}$, $a \infty a$) sont, à Paris, plus avancés dans les quartiers ouvriers (Labov, *ibid.*, p. 375 sq. et 384 sqq.).

— Lorsqu'une innovation vient du bas, les groupes les plus haut placés ne manquent pas de la stigmatiser. Cette stigmatisation peut avoir diverses conséquences : a) l'extinction du phénomène, dont il ne restera plus que de maigres traces, socialement, géographiquement et lexicalement limitées, susceptibles cependant de survivre fort longtemps; b) ralentissement, pendant un temps plus ou moins long, de sa progression dans le lexique ou dans les classes sociales, la norme pouvant éventuellement accepter quelques mots comportant l'articulation en question, longtemps avant le triomphe de cette dernière⁹; c) la scission de certaines classes

8. Sur la propagation et la chronologie d'un changement, voir notamment Labov, *o.c.*, p. 251-256 et 425-427.

9. Ainsi en latin *viginti* et *digitus*, avec leur dorsale sonore, sont peut-être des signes avant-coureurs de la lénition des consonnes qui atteindra l'ensemble du lexique de toutes les classes sociales au début de notre ère, cf. Dressler 1973, p. 135, et 1975, p. 229.

de mots caractérisés jusqu'alors par la même articulation. On a, en effet, observé que la censure ne s'abat pas toujours régulièrement sur tous les mots concernés par le nouveau trait, corrigeant les uns sans toucher les autres¹⁰. Ces diverses modalités risquent donc de provoquer bien des irrégularités lexicales et, quand on sait que l'une des tendances les plus marquées des dialectes sociaux populaires consiste à donner à un processus phonologique son extension maximale¹¹, on doit s'attendre que ces irrégularités correspondent souvent à la généralisation, par un tel dialecte, d'un processus limité par la norme.

C'est à la lumière de ces considérations que je voudrais examiner quatre questions de phonétique grecque :

1. le traitement de **ti*;
2. la palatalisation sporadique de **thi*;
3. le double aboutissement de **j* initial (*τῆμι* ∼ *ζυγόν*) ;
4. le double traitement du **p* initial (*πόλις* ∼ *πτόλις*).

1. On sait que l'une des plus anciennes différenciations dialectales, opposant les dialectes occidentaux, le béotien et le thessalien (groupe A) aux autres parlers grecs (groupe B), réside dans l'aboutissement de la séquence héritée **ti*, qui est généralement représentée par *τι* en A et par *σι* en B.

Quatre grandes catégories de monèmes ou de morphèmes sont concernés (cf. Lejeune 1972, p. 63 sqq.) :

- a) les noms d'action en **-tej/-ti* (*δόσις*) ;
- b) les dérivés en **-ijos* (adjectifs) et en **ija* : (substantifs), e.g. *Ἀφροδίσιος* et *γερούσις* ;
- c) la fin du premier terme des composés, quand celui-ci est en *-ti*, cf. hom. *φυσί-ζοος* ;
- d) les finales *-ti*, adverbiales¹², numérales ou verbales (ainsi ionien-attique *λύουσι* < **luonti*).

Cette mutation connaît différentes contraintes qui la restreignent :

— elle n'apparaît jamais en début de mot. Est-ce qu'à l'époque où elle s'est produite la langue tendait à protéger l'initiale à cause de sa charge informatrice ? Mais, si l'on veut

10. Voir Labov 1976, p. 334 sq. et 427 sq., où l'on trouvera des exemples empruntés aux langues vivantes.

11. Cf. Labov, *o. c.*, p. 316 et Dressler 1973, p. 138.

12. Quelques formes comportent toujours *-τι* quel que soit le dialecte.

bien observer que dans une partie notable des mots en question *ti* représente un redoublement, on peut se demander si ce n'est pas plutôt le rôle morphologique joué fréquemment par la séquence, qui a interdit ici l'application de la règle.

— Elle ne touche jamais le datif singulier des thèmes nominaux ou adjectivaux en *-t* (λέων/λέοντι). La pression du paradigme en est évidemment la cause.

— Elle ne se produit pas après *s* hérité ou secondaire (cf. ἐστὶ ou πίσις). On en verra la raison plus loin.

Les groupes dialectaux A et B ne divergent totalement que sur le plan morphologique, c'est-à-dire quand la grammatare est impliquée. Le matériel lexical et anthroponymique est, en revanche, beaucoup moins homogène. Ainsi les finales verbales en *-ti* et *-nti* sont toujours représentées par *-σι* et *-(ν)σι* en B et par *-τι* et *-ντι* en A. Mais les mots de la catégorie *a* sont, à de rares exceptions près, partout en *-σις*, tandis que pour les dérivés du groupe *b* on trouve en A côte à côte *-σι-* et *-τι-*, ce dernier traitement n'étant pas inconnu de B¹³. On constate donc, au niveau du lexique et de l'anthroponymie, une certaine irrégularité, laquelle est cependant infiniment plus grande en A qu'en B.

1.1. Pour expliquer cette « assibilation », on a fréquemment invoqué un substrat préhellénique, indo-européen¹⁴ ou non¹⁵. Or j'ai montré ailleurs (*l. c.*) qu'il était dangereux de faire appel à un substrat asianique ou à des contacts anatoliens; il l'est tout autant de se référer à un substrat minoen dont nous ignorons à peu près tout. En réalité, si nous refusons ces solutions de facilité, nous devons nous orienter vers une explication phonétique dans un cadre purement grec¹⁶.

Le passage de *ti* à *si* est l'une des premières manifestations

13. Cf. E. Schwyzler, *Griechische Grammatik* I, Munich 1939, p. 270. Pour les faits mycéniens voir e.g. E. Vilborg, *A Tentative Grammar of Mycenaean Greek*, Göteborg 1960, p. 52.

14. E.g. Porzig ou Coleman; voir petite bibliographie chez Brixhe 1976, p. 76, n. 8.

15. E.g. J. Chadwick, qui songe à la langue des lettrés minoens adaptateurs du linéaire A au grec, amenés de Crète sur le continent vers le xvi^e siècle pour les besoins des bureaucraties palatiales (cité par Melena 1976, p. 18).

16. Explication de ce type chez Nagy 1970 (p. 3 sqq. et 101 sqq.), mais qui se heurte à bien des obstacles et méconnaît les conditions et le processus de la palatalisation.

d'un phénomène, qui, intervenant à plusieurs reprises au second millénaire, modifiera considérablement le phonétisme consonantique du grec : une augmentation de l'énergie utilisée pour l'émission des consonnes, entraînant une série de palatalisations, pour la plupart desquelles on n'a jamais songé à invoquer une influence étrangère (cf. attique *τόσος*, *ἐρέτω*, *πράτω*, etc.). Comme je l'ai souligné dans un article antérieur (1978, p. 65 sqq.), la palatale est une consonne caractérisée certes par son point d'articulation, mais aussi (ce qu'ont méconnu tous ceux qui se sont intéressés aux faits grecs) par la force de son articulation. La palatalisation peut être favorisée par la présence subséquente d'un phonème palatal, mais la stabilité des groupes français *CjV* et la palatalisation, dans certaines langues, de consonnes devant voyelle vélaire montrent que cette présence n'est ni indispensable, ni suffisante : il faut une augmentation de l'intensité articulatoire.

Cette augmentation a été assez forte pour palataliser, dans le domaine B, l'apicale sourde, mais aussi l'aspirée correspondante (cf. *infra* § 2), laissant intacte la sonore, plus faiblement articulée. Le phénomène ne concerne alors que les occlusives apicales, peut-être à cause d'une articulation plus proche de la zone palatale que celle des autres occlusives (déjà Brixhe, *o. c.*, p. 70). Il ne se produit que devant *i* : il s'agit là de la plus fermée des voyelles antérieures, c'est-à-dire de la voyelle qui implique la plus faible distance entre le dos de la langue et le palais dur ; or la consonne palatale se caractérise notamment par un contact énergique du dos de la langue avec la voûte du palais.

Faute d'avoir reconnu la véritable nature du processus, les philologues ont généralement décrit de façon inexacte la trajectoire du phonème¹⁷. Il faut poser **ti* > *tʲi* (simplement palatalisé)¹⁸ > *tʲi* (palatal).

17. Cf. en dernier lieu E. Risch, « les consonnes palatalisées dans le grec du II^e millénaire et des premiers siècles du I^{er} millénaire », *Colloquium Mycenaeanum* (titre complet sous Szemerényi 1979), p. 270 : l'auteur imagine un premier stade *tʲi*, confondant palatalisation et dépalatalisation. Une évolution *ti* > *tʲi*, fréquemment supposée, méconnaîtrait la vraie nature de la palatale, présentant à tort comme un *j* ce qui n'est que la détente de la consonne.

18. Sur cette première étape dans le recul de l'articulation, voir Brixhe 1978, p. 66.

1.2. A en juger par l'identité du résultat, cette palatalisation est, en ionien-attique et dans les dialectes achéens (groupe B moins le lesbien), sensiblement contemporaine de celle de *t et *th¹⁹ devant *j dans des mots isolés, tel *tojōs, où le sentiment de la limite de morphème a dû être perdu très tôt (cf. Brixhe, *o.c.*, p. 72, n. 53).

Plus tard, le relâchement de l'intensité articulatoire entraîne la dépalatalisation, qui va se faire, selon un processus banal, par empiètement de la détente sur la tenue, d'où segmentation et apparition d'une affriquée, qui se simplifie en ss, puis s : t̥ > t̥j(?) > ts > ss > s (Brixhe, *ibid.*, p. 71 sq.). L'épigone de *t devant i, probablement au stade géminé ss, a rejoint ss hérité et le résultat de *ts/ds. Après s, rien n'empêchait naturellement la palatalisation; mais, lors de la dépalatalisation, celle-ci, à cause de la présence du s précédent, n'a pu prendre la forme d'une segmentation et par une sorte de dissimilation préventive il y a eu seulement régression : diminution de la pression de la langue contre le palais avec rétrécissement du contact vers l'avant et retour à t (cf. Brixhe, *ibid.*, p. 72), d'où ἐστι et τίστις²⁰.

Pour des raisons que j'ai développées à propos du seul τόςος (*ibid.*, p. 72), mais qui sont valables pour *ti, *ss, *ts et *ds, la simplification de la géminée est probablement acquise dès l'époque des textes mycéniens²¹, c'est-à-dire vers 1400 si l'on adopte pour Cnossos une chronologie haute, deux siècles plus tard si l'on se fie pour ce site à la chronologie basse de L. R. Palmer²².

S'il en est ainsi, cela signifie que les palatalisations qui nous occupent ici doivent être placées plus ou moins haut (selon la chronologie adoptée) dans la première moitié du second millénaire avant notre ère.

19. Autre parallélisme : là aussi la mutation épargne la sonore, qui sera touchée plus tard (phase d, cf. *infra*, § 3.3).

20. Comme le montre ce dernier mot (< *bhith+ti-), l'apparition d'un s secondaire en pareil contexte est antérieure à la dépalatalisation.

21. On doit y transcrire *apudosis* par ἀπύδοσις et *zeukesi* par ζεύγεσι. Le groupe *t+j, où s'est conservé plus longtemps le sentiment d'une limite de morphème, en est, quant à lui, à ss, cf. *pedewesa* = πέδῴεσσα « pourvue de pieds ».

22. Sur les problèmes chronologiques, voir en dernier lieu J. Raison, *Étrennes de Septantaine. Travaux de linguistique et de grammaire comparée offerts à Michel Lejeune*, Paris 1978, p. 209-216.

1.3. La rapide description des faits donnée *supra* § 1.1 invite à penser que la mutation de *t* devant *i* a concerné tous les Grecs installés en Grèce proprement dite dès cette époque, c'est-à-dire les ancêtres de ceux qui parleront le mycénien, puis l'arcadien et le chypriote, les ancêtres des locuteurs qui fourniront l'ionien et l'attique, et ceux qui — pour reprendre la thèse de J. L. García-Ramón (1975) — en se mélangeant à des éléments occidentaux quelque part entre la Thessalie et l'Épire vont donner naissance vers 1200 au groupe proto-éolien²³. Tous ces Grecs parlaient alors une langue encore géographiquement indifférenciée, en tout cas très peu différenciée.

Les traces d'articulation *ti* observée en ionien-attique (type *στρατία/στρατίη*)²⁴ devraient être examinées individuellement de très près. Elles pourraient certes représenter tantôt des emprunts aux dialectes occidentaux, tantôt des formations tardives. Mais on doit se demander si parfois elles ne viennent pas de plus loin et si elles ne sont pas le produit d'une stigmatisation qui, frappant le phénomène à sa naissance, aurait, dans quelques mots et pour des raisons qui nous échappent, maintenu l'articulation ancienne. S'il en est ainsi, la palatalisation serait partie des couches les plus humbles de la société et aurait d'abord rencontré une certaine résistance de la part de ceux qui faisaient la norme. Son triomphe quasi total montre cependant qu'elle a dû être prise en charge très tôt par les éléments les plus prestigieux de la communauté linguistique et ainsi intégrée à la norme.

Vers 1200, dit-on, les Doriens arrivent. Ils recouvrent la Grèce du N.O., le pourtour du Péloponnèse, et ils s'infiltrèrent en Thessalie et en Béotie. Partout, ils vont occuper dans la société une position dominante. Les populations autochtones

23. On sait par les documents trouvés à Thèbes qu'on y parlait, au moins jusqu'à 1200, une langue probablement très proche de, sinon identique à celle de Pylos et de Cnossos.

24. Je n'y incluis pas les dérivés féminins en *-τις/-τιδος* qui s'opposent à des masculins en *-της/-τας* (type *δημότης/-ας* ∼ *δημότις*). F. Bader (*BSL* 65, 1970, p. 129-130) explique la persistance de *t* par la pression du masculin. J'invoquerais plutôt le caractère récent d'une formation bien postérieure à la période de palatalisation : P. Chantraine, *La formation des noms en grec ancien*, Paris 1933, p. 339 sq., cite un seul exemple homérique. La même explication pourrait valoir pour les diminutifs en *-ιον*, qui doivent être le plus souvent de date relativement tardive (exemples à partir du ^{ve} s., cf. Lejeune 1972/1, p. 227).

sont reléguées dès lors au second rang et leur langue perd son prestige. La langue des Doriens ignore la palatalisation de **t* devant *i* et la prononciation strictement occlusive devient désormais la norme²⁵; *si*, stigmatisé, recule pour être totalement éliminé de la grammaire²⁶. On a un autre exemple sûr d'une semblable stigmatisation et du reflux de l'articulation *si*, celui que nous offre le pamphylien. Lors de l'arrivée des colons doriens, les Achéens fortement métissés qui habitaient la Pamphylie prononçaient vraisemblablement *si*. Les Doriens imposèrent une nouvelle norme, ne laissant subsister la prononciation ancienne que dans le lexique et l'anthroponymie.

Ces considérations impliquent que pour l'essentiel les mots en -σιος et en -σις présents dans les dialectes occidentaux, en thessalien, en béotien et en pamphylien, sont autochtones, et non pas des emprunts faits au gré des courants économiques ou culturels.

Selon la chronologie de García-Ramón, les futurs Lesbien quittent la Thessalie vers 1000. Ils abandonnent une communauté qui primitivement prononçait *si*. Pour expliquer la persistance de ce trait en éolien d'Asie, on doit supposer qu'au moment de la séparation les infiltrations des Doriens n'étaient pas encore suffisamment massives pour leur assurer la primauté ou que leur prééminence était encore trop récente pour que la nouvelle norme se soit déjà imposée. En lesbien l'assibilation de *t* devant *i* a donc des chances d'être héritée et non due au voisinage de l'ionien, comme on le croit souvent (e.g. García-Ramón 1975, p. 56).

Le lesbien a, on le sait, μέσος (< **medhjos*) comme μέλισσα (< **melit*+*ja*; ionien μέσος/μέλισσα) en face de τίθησι(ν). Autrement dit, le traitement de **t(h)* devant **j* est partout le même, que les deux phonèmes aient été séparés ou non par une limite de morphème. Est-ce un trait occidental déjà imposé au proto-éolien au moment de la scission des Éoliens d'Asie ? Cela signifierait que les Doriens consti-

25. Ici ethnie et position sociale interfèrent donc. L'ethnie nouvellement arrivée n'aurait pu avoir une telle influence, si elle n'avait pas rapidement occupé une position prééminente. Son parler n'est devenu le dialecte dominant qu'en raison de sa place au sommet de la hiérarchie sociale.

26. En raison du caractère très structuré de la morphologie, de la charge syntaxique et sémantique des morphèmes, de la fréquence de leur emploi, la pression de la norme est, dans ce domaine, toujours plus forte que dans le lexique.

tuaient déjà l'aristocratie, même si c'était depuis peu. La proximité des deux formes, *tosos* (proto-éolienne)²⁷ et *lotsos* (dorienne)²⁸, expliquerait pourquoi la première aurait résisté devant la seconde (désormais plus prestigieuse) moins longtemps que *si* devant *ti* (cf. *supra*).

2. Dans la première moitié du deuxième millénaire se produit donc, dans la langue de tous les Grecs installés en Grèce et pour des causes indéterminées²⁹, une augmentation de l'énergie articulatoire frappant toutes les consonnes à l'exception, peut-être, des finales.

Pour l'instant, moyennant certaines contraintes, seul **t* est palatalisé devant *i* et **t/th* devant *j*. Dans les deux cas la sonore est épargnée. L'aspirée l'est apparemment aussi devant *i*. Généralement, la sourde *t* est articulée avec plus de force que l'affriquée dite aspirée *th* (occlusion + souffle); *j* est déjà une consonne palatale et son articulation exige une plus grande fermeture du chenal buccal et une proximité plus grande du dos de la langue et de la voûte palatale que l'émission du *i*. On conçoit donc aisément que la palatalisation de *ti* et *t(h)j* exige une énergie articulatoire moindre que celle de *thi*, qui, en cas d'augmentation insuffisante de cette énergie, peut rester à l'écart du phénomène.

2.1. Pourtant, on a l'assurance que **th* était lui aussi susceptible de se palataliser devant *i* dans l'aire dialectale caractérisée par le passage de **t* à *t̥* dans le même contexte. Un dossier exhaustif de la question a été établi par M. Lejeune (1972/1, p. 229 sqq.). Je me contenterai d'en rappeler les points essentiels :

a) Au premier millénaire, à Eréttrie, l'ethnique Ἀμαρυσία (plus fréquent qu'Ἀμαρυνθία) désignant l'Artémis honorée à Ἀμάρυθος ; les démotiques attiques Τρικορύσιος (seul attesté) et Προδαλίσσιος (à côté du rare Προδαλίνθιος), issus de Τρικόρινθος et Προδαλίνθος ; à Chios le nom de mois *Σμισίων, bâti sur un

27. Situation acquise avant 1200, cf. *supra*, § 1.2 et n. 21.

28. Stade probablement atteint à cette époque par le groupe occidental : il rend compte à la fois du *ts* crétois central au milieu du premier millénaire (cf. Brixhe, *Kratylos* 20, 1975 [1977], p. 62-64), du béotien *tt* et du traitement dorien banal *ss*.

29. Essai d'explication socio-économique chez Straka 1964, p. 87 sqq.

doublet archaïque *Σμίσιος de Σμίνθιος ; peut-être Ἐλευσίς, si ce toponyme remonte à *Ἐλευθίς³⁰.

b) Dans les documents mycéniens, l'un des deux adjectifs en *-ijos* repérés comme susceptibles d'être concernés atteste la palatalisation : *epikorusijo/opikorusijo* = ἐπικορύσιος/ὀπικορύσιος « qui s'adapte au casque » (κόρυς/κόρυθος). Dans les ethniques et les anthroponymes qui en sont issus, l'assibilation est fréquente, compte tenu du matériel fourni, cf. e.g., de Κόρινθος, l'ethnique *korisijo* (Κορίνσιοι) et le nom de femme *korisija* (Κορινσία). On n'observe, quant à ce trait, aucune différence entre Pylos et Cnossos.

Comme on le voit, le phénomène a dû connaître une grande extension géographique et les formes recensées ne concernent jamais la grammaire.

2.2. « C'est un fait à noter que, au cours de l'évolution des langues, les changements tendent à s'accomplir pleinement et que les règles variables deviennent invariantes... La plupart (d'entre elles) tendent vers une application maximale : elles tendent à se généraliser à tous les environnements » (Labov 1976, p. 307 et 316)³¹. Comme on peut le constater synchroniquement dans l'usage quotidien de la langue, cela se produit d'abord dans les formes de langage les plus relâchées : dialectes sociaux populaires et styles familiers (cf. en français contemporain les règles concernant le *ə*).

Une partie de la population grecque, probablement à statut social inférieur (puisque le trait fut stigmatisé), d'abord dans une région qu'il nous est évidemment impossible de déterminer, a eu tendance à étendre, devant *i*, le processus qui conduisait à la palatalisation de *t* en pareil contexte. Ce sous-groupe avait donc une articulation caractérisée par une énergie plus grande que celle du reste de la population. La force articulatoire était dès lors suffisante pour provoquer la neutralisation de l'opposition *t* ∞ *th* devant *i* et entraîner la palatalisation de *th*. De proche en proche, le phénomène a dû gagner de larges couches de la population et se propager sur un vaste territoire. La stigmatisation

30. Par contre ἐπηλυσίη « attaque, sortilège » a des chances d'être formé sur un thème non en *th* (Nagy 1970, p. 137), mais en *t* (P. Chantraine, *Dict. étym. de la langue grecque*, s.v. ἐλεῦσομαι).

31. Cf. encore Dressler 1973, p. 138, 1975, p. 226, et Brixhe 1978, p. 70 (à propos, précisément, du phénomène qui nous occupe actuellement).

s'abattit sur le trait, mais, pendant longtemps, avec une vigueur insuffisante — pour interdire sa généralisation probable dans certaines classes sociales (d'où, en mycénien, la relative abondance des mots touchés), — pour éviter que, là où il était adopté, il n'aille jusqu'à son terme (palatalisation et dépalatalisation), — et pour empêcher l'emprunt de certaines formes palatalisées par des dialectes sociaux plus prestigieux (cf., encore une fois, les attestations mycéniennes, et les résidus du premier millénaire).

Cette généralisation concernait-elle aussi la grammaire ? Ce n'est pas impossible (cf. *ti* > *ʔi* dans les morphèmes verbaux). Toujours est-il que — comme on l'attend — c'est d'abord dans ce domaine que la stigmatisation a triomphé et l'on ne s'étonnera pas de ne rencontrer la mutation ni dans un impératif en *-θι*, ni dans un adverbe du type *οἷχοθι*³².

2.3. Contrairement à *ti* → *ʔi*, la règle *thi* → *ʔi* n'a jamais été prise en charge, sous une forme généralisée, par la fraction la plus prestigieuse de la population et n'a jamais été, comme telle, intégrée à la norme. La censure accentuant sa pression, le trait a été éliminé totalement, sans doute à date postmycénienne, ne survivant au premier millénaire qu'à travers quelques traces rencontrées dans des zones non recouvertes par les dialectes occidentaux (Attique, Eubée et Ionie) et dans une sphère lexicale souvent caractérisée par son conservatisme (quatre ethniques, dont un lié à un culte et un autre figé dans un calendrier par l'intermédiaire d'un dérivé) : peu à peu, ceux qui faisaient la norme (c'est à dire les porteurs du dialecte social dominant), à partir des formes non touchées ou non dérivées, avaient expulsé de leur parler les cas d'assibilation qui y avaient été accueillis et imposé dans tous les contextes leur articulation *th* au reste de la communauté linguistique.

3. Le double traitement grec (*dz/zd*, *h*) du **j* hérité a toujours beaucoup intrigué les philologues et les interprétations qui en ont été données sont d'une extrême diversité³³. Elles ont malheureusement toujours été faussées :

32. J'évoque ceux-ci à propos de la grammaire, parce qu'ils constituent avec ceux en *-θς*, *-θςν* et *-θα* un système quasi flexionnel.

33. Elles ont été rassemblées par Lejeune 1972, p. 166 sq., et surtout par Leroy 1972, p. 108 sqq. On y ajoutera à présent Melena 1976, p. 8 sqq.

— par le postulat néo-grammairien de la régularité des évolutions phonétiques,

— par la volonté de placer les deux traitements sur le même plan chronologique,

— par la méconnaissance de ce qu'est une palatalisation,

— ou par la croyance qu'un changement phonétique se propage, dans une société, nécessairement de haut en bas. Ainsi s'explique qu'on ait fait appel tour à tour au substrat, à l'emprunt, à l'existence originelle de deux phonèmes, à l'environnement phonique. Ainsi s'explique aussi que l'un des deux aboutissements (*dz/zd*) ait toujours été considéré comme « aberrant » ou « anomal ».

3.1. Le dossier est bien connu³⁴ : dans une série de mots le **j* initial i.-e. est représenté au premier millénaire par *h*, c'est-à-dire que sa trajectoire a été identique à celle du *j* intervocalique, qui passe par *h* avant de s'amuir, cf. **jos* > *hos* (ῥς). Dans une autre série, l'aboutissement du phonème est noté par ζ en grec alphabétique, cf. **jugóm/n* > *dzugón/zdugón* (ζυγόν). Comme le remarque M. Leroy (1972, p. 108), « on ne constate aucun flottement entre les deux séries et on ne décèle non plus aucune trace de répartition dialectale ».

L'embarras des philologues tient évidemment au caractère contradictoire de ces résultats, le premier supposant un affaiblissement, le second un renforcement.

Le premier concerne plus de mots que le second ; il a comme répondant le traitement du même phonème à l'intervocalique et il évoque l'évolution du *s* hérité (*h* à l'initiale devant voyelle ; *h*, puis *o*, à l'intervocalique). Aussi a-t-il été généralement considéré comme le traitement normal³⁵.

3.2. Un examen des faits, appuyé sur ce qu'on sait des mécanismes mis en jeu, montre clairement (cf. *infra*) que les deux traitements ne peuvent être contemporains. Les tablettes mycéniennes nous en apportent la confirmation, s'il en était encore besoin (voir Ruijgh 1967, p. 64-66, et Lejeune 1972, p. 167 sq.) : l'initiale des mots qui présentent ζ au premier

34. Pour le détail, je renvoie aux études de Leroy (*o. c.*, p. 165 sq.) et de Melena (*o. c.*, p. 21 sq.).

35. Cf. e.g. Ruijgh 1967 : « le résultat *h*, qui se retrouve pour *y* intervocalique, est naturellement le traitement normal » (p. 66) ; « ... les mots qui fournissent au premier millénaire le traitement aberrant ζ de *y* initial » (p. 49).

millénaire comporte régulièrement un signe de la série *z*, cf. *zeukesi* = ζεύγεσι avec un syllabogramme de la même série que le *za* de *topeza* = τόρπεζα (τράπεζα), où la séquence procède de **dj*. Par contre les termes de l'autre groupe présentent une graphie qui hésite entre *j* et *o*, cf. la particule énumérative *jo-*, écrite le plus souvent *o-*³⁶. Le caractère majoritaire des graphies qui ignorent le *j* indique probablement non que la règle $j \rightarrow h / \left\{ \begin{smallmatrix} \# \\ V \end{smallmatrix} \right\} - V$ est seulement en train de s'imposer (opinion commune), mais qu'elle s'est déjà généralisée (ainsi Melena 1976, p. 14), la présence sporadique de *j* constituant un archaïsme graphique. Le flottement montre cependant que la mutation n'est pas suffisamment lointaine pour que la tradition orthographique en ait perdu le souvenir. On ne peut en dire autant de l'autre traitement, qui, lui, ne présente aucune hésitation. Enfin l'absence de tout flottement *s/ø* dans la notation mycénienne du résultat de **s* i.-e. initial antévocalique et intervocalique montre que le phonème était passé à *h* depuis longtemps (cf. Ruijgh, 1967, p. 53 sqq.) et que ce changement appartient à une tranche chronologique autre que l'évolution identique de **j* en pareil contexte. Il s'agit là en réalité d'un des phénomènes les plus anciens différenciant le grec des autres parlers i.-e., assurément antérieur à ceux qui ont été examinés *supra* §§ 1 et 2. On ne peut donc l'invoquer pour considérer comme « normal » l'aboutissement *h* du **j* initial.

3.3. Comme je l'ai souligné ailleurs (1978, p. 67 sqq.) et comme d'autres l'ont montré avant moi (e.g. Straka 1964 et 1965), si une vague de palatalisations résulte avant tout d'une augmentation de l'énergie articulatoire, elle doit être précédée, accompagnée ou suivie d'autres phénomènes procédant du même principe.

Pour quelques-uns des grands mouvements qui ont bouleversé le consonantisme grec, on peut admettre la chronologie relative suivante :

a. grec commun $s \longrightarrow h / \left\{ \begin{smallmatrix} \# \\ V \end{smallmatrix} \right\} - V^{37}$

36. Cf. *odidosi* (ho ou hōς διδουσι) à côté de *jodosi* (ho/hōς δώσσουσι), voir en dernier lieu F. Bader, *Minos* 15 (1974) [1967], p. 164 sqq. Notons que le même flottement se retrouve à l'intervocalique (cf. Ruijgh 1967, p. 65).

37. Avec contrainte morphologique : la règle n'est pas appliquée quand la sifflante est précédée d'une frontière de morphème.

b. dialectes du groupe B $t(h) \rightarrow \underline{t} / - \left\{ \begin{smallmatrix} i \\ j \end{smallmatrix} \right\}$ ³⁸

c. mêmes dialectes $\left\{ \begin{array}{l} / - \underline{t} \longrightarrow t / s - V \text{ (simple régression)} \\ - \text{autres contextes : } \underline{t} \rightarrow t f(?) \\ \longrightarrow ts \dots \text{ (dépalatalisation avec segmentation)} \end{array} \right\}$

d. tous dialectes $\left\{ \begin{array}{l} d \\ g \end{array} \right\} \longrightarrow d / - j$
 $t(h) \longrightarrow \underline{t} / - j$
 $k(h) \longrightarrow \underline{t} / - j$
 $j \longrightarrow - \longrightarrow \underline{t} / p(h) - V$ ³⁹

e. tous dialectes $\left\{ \begin{array}{l} / - \underline{j} \longrightarrow t / p - V \text{ (simple régression)} \\ - \text{autres contextes : } \underline{j} \rightarrow t f(?) \\ \longrightarrow ts \dots \text{ (dépalatalisation avec segmentation)} \end{array} \right\}$
 $d \rightarrow d \underline{z} (?) \rightarrow dz \dots$ (même processus que pour $\underline{t} \rightarrow ts$) ⁴⁰

On voit donc alterner les phases de renforcement (*b* et *d*) et de relâchement (*a*, *c*, *e*) et il est aisé de situer par rapport à elles les deux règles variables discutées ici :

$$(1) j \longrightarrow d / \# - V$$

$$(2) j \longrightarrow h / \left\{ \begin{smallmatrix} \# \\ V \end{smallmatrix} \right\} - V$$

La règle (1), qui donne le même résultat que *d/g* devant *j* et qui implique un renforcement de la tension articulatoire, appartient à la phase *d*; la règle (2), qui procède au contraire d'un affaiblissement, ressortit à la phase *e*. On comprend ainsi le décalage chronologique perçu à travers les documents mycéniens. Aucun des deux changements n'est « aberrant »; replacé dans son contexte, chacun d'eux est « normal ».

38. Sur les contraintes qui limitent cette règle, voir *supra*, §§ 1 et 1.2. On a vu d'autre part (§ 1.3) qu'elle dépassait primitivement le cadre du groupe B, puisqu'elle était partagée par les ancêtres du groupe éolien.

39. Naturellement, toutes ces mutations n'ont pas lieu en même temps, mais pendant la même tranche chronologique. Devant *j*, *k(h)*, par exemple, arrive au stade \underline{t} après *t(h)*.

40. Ce tableau n'est pas exhaustif; il laisse de côté les nasales et les liquides. Sur les liens structuraux possibles (chaîne de propulsion) entre *b*, *c*, *d* et *e*, voir Brixhe, *o. c.*, p. 72, n. 53.

3.4. Reste naturellement à expliquer la variabilité des règles.

Lors de la phase *d*, une partie de la population a accentué le processus phonétique dont procède la palatalisation : son dialecte était alors caractérisé par une articulation plus énergique encore que celui du reste de la communauté et la prononciation du *j* initial en a été affectée. Il ne s'agit pas d'une palatalisation, puisque le point de départ est déjà palatal. Simplement, il y a eu, sous l'effet de l'augmentation de l'énergie articulatoire, réunion des deux contacts latéraux, c'est-à-dire écrasement du dos de la langue contre la voûte palatale au lieu où *j* était articulé auparavant (cf. Straka 1964, p. 28, et 1965, p. 135); *j* passe alors à *ɟ*. Situé dans ce cadre, ce changement est donc « naturel » et ce n'est pas un hasard si dans toutes les langues romanes (sauf le sarde) un renforcement identique du *j* primaire ou secondaire (< *dj/gj* du latin) accompagne, à l'initiale, une grande vague de palatalisations (Straka 1964, p. 41 sq. et 71; 1965, p. 136 sq.).

Comme en français (cf. lat. *raja* > raie)⁴¹, le *j* intervocalique n'est pas touché par le phénomène. Le dialecte aurait-il « privilégié » le début du mot aux dépens de la finale ? Serait-ce l'époque de la disparition des occlusives finales ? En tout cas, notons que l'intervocalique est une position naturellement faible, où l'occlusive sourde devient facilement une sonore, la sonore une spirante, tandis que la spirante peut s'effacer. Ici la force articulatoire est simplement suffisante pour maintenir le *j* intact.

3.4.1. Pour situer socialement le dialecte qui a été à l'origine du changement, il suffit, je crois, d'examiner le champ sémantique des mots concernés. On a, en effet, constaté que les termes où *j* initial a donné *h* constituent un ensemble disparate (mots grammaticaux, appellatifs divers...), tandis que les autres représentent un groupe relativement homogène : « ce sont des mots se rapportant à des produits naturels et à leur traitement, à la cuisson des aliments, à la technique de la culture, à l'équipement ... » (Leroy 1972, p. 115). Céréales et traitement des céréales : ζεαί « orge », ζύμη « levain, levure de bière », ζέω « bouillir, fermenter » et sa famille, ζῦθος « bière »; animaux de trait et chars :

41. Contrairement à ce qui se passe en italien où *jj*, primaire ou secondaire, connaît le même sort que *j* en début de mot, cf. lat. *majore* > *maggiore*.

ζεύγνυμι « unir, mettre sous le joug » et sa famille (e.g. ζυγόν « joug » et ζεύγος « couple d'animaux »); habillement : ζώννυμι « ceindre » et sa famille, e.g. ζώνη « ceinture » et ζωστήρ « ceinturon » (pour cette liste, voir Leroy, *ibid.*, p. 107 sq., et Melena 1976, p. 21-23). Tous ces termes appartiennent au lexique d'une population rurale; c'est de ce côté qu'il faut chercher la solution.

3.4.2. A l'époque où se déroulait la phase *d*, dans un canton de la Grèce, la couche inférieure de la population (esclaves, ouvriers agricoles, petits agriculteurs) commence à articuler *d* le *j* initial du reste de la communauté, selon le processus que nous avons vu *supra*. Comme une onde, le trait s'étend peu à peu à tous les membres du groupe, puis se propage vers l'extérieur selon deux directions : horizontalement (groupes sociaux identiques dans les autres cantons) et verticalement (groupes sociaux situés hiérarchiquement au-dessus). Il est probable que, dans les zones sociales touchées, la règle ne connaissait pas de limites : tout *j* initial devenait *d*. Le(s) groupe(s) le(s) plus haut placé(s) dans la hiérarchie de la communauté linguistique, n'étant pas à l'origine de la règle, la stigmatise(nt). Cette stigmatisation va naturellement surtout frapper les mots avec lesquels ceux qui faisaient la norme étaient le plus fréquemment en contact. Par contre, pour désigner certaines réalités qui ne leur étaient pas ou leur étaient moins familières, ils finissent par adopter, c'est-à-dire par intégrer à la norme, l'articulation des locuteurs qui côtoyaient quotidiennement celles-ci. Phonologiquement, cette adoption ne faisait pas difficulté, puisque l'articulation en question se confondait avec le résultat de **dj/gj*. L'irrégularité de la censure explique donc que pour quelques termes techniques se soit perpétuée une prononciation condamnée dans les autres mots, après même que dans la classe sociale d'origine la règle *j* → *d* / # — V ait été totalement éliminée.

La suite est facile à reconstituer. Lors de la phase subséquente (*e*), la diminution de la force articulatoire entraîne :

— la dépalatalisation de *d* avec segmentation et apparition d'une affriquée (*d* > *dz*, avec peut-être un stade intermédiaire *dʒ*), d'où ζυγόν (*ζ* < **j*), comme Ζεύς ou μείζων (*ζ* < **dj* et **gj*);

— la réduction de *j* (initial ou intervocalique) à un souffle sourd, d'où ἄζ (< **jos*) et mycénien *wirineo* (à lire sans doute *ῑρινέχωι*; suffixe **-ejos*).

Tel est le stade atteint par la langue des tablettes mycéniennes.

4. Il est un autre cas qui a également fort sollicité l'imagination des philologues et des linguistes : à l'initiale d'un petit nombre de mots *πτ* correspond à un **p* originel et il y a flottement *pl/p* à l'intérieur du grec ou entre le grec et les autres langues i.-e. Le dossier de la question a été repris récemment par O. Szemerényi (1979)⁴² et J. L. Melena (1976, p. 23 sqq.). Je me bornerai donc à rappeler les formes concernées :

πίσσω « piler le grain, monder le grain »

πισάνη « orge mondée »

πτύον « pelle à vanner, van »

πτόρθος « jeune branche »

πτελέα « orme » (mycénien *plerewa*)

πτέρνη « talon, partie inférieure d'une chose »; mais à Cnossos le mycénien *pleno* (nom. duel = πτέρνω ou πτέρνοι) désigne apparemment une partie du char : le marchepied ?

πτόλις en mycén., arc., chyp., thess. et chez Homère (cf. aussi créét. πτολίωκος).

Dans tous ces mots *pl* est pandialectal, sauf en πτόλις, dont la forme la plus répandue est, on le sait, πόλις, et en πτελέα, pour lequel à Epidaure est attestée la forme πελέα (adj. πελεϊνός ; cf. Szemerényi, *o.c.*, n. 40). Je laisse de côté πτόλεμος/πόλεμος où *pl* pourrait être hérité (voir le même, *ibid.*, p. 330 sqq.).

Les hypothèses avancées jusqu'ici présentent la même diversité que celles qui prétendent rendre compte de l'aboutissement ζ du **j* initial. En dernier lieu, Szemerényi fait appel à une coupe fautive et à une métathèse qui seraient intervenues à une époque où la dentale des finales verbales était en voie de disparition : *ἔταμετ πελέφαν > *ἔταμε τπελέφαν > ἔταμε πετελέφαν ; Melena invoque l'influence de la langue (non grecque) des lettrés minoens employés par l'administration palatiale.

4.1. Même si l'on n'adhère pas à la thèse de ce dernier, ne serait-ce qu'en raison de notre ignorance à peu près

42. Où l'on trouvera, outre un catalogue critique des termes en question, une présentation des thèses proposées jusqu'à présent.

totale de la langue des Minoens, on doit lui reconnaître le mérite d'avoir attiré notre attention sur un lien possible entre le traitement *pt* de **p* et le passage à *d* du **j* initial.

Si l'on veut bien tenir compte du sens mycénien de *πτέρνῃ*, il faut admettre que les groupes de mots concernés par les deux phénomènes appartiennent sensiblement à la même partie du lexique. Ils désignent, pour la plupart, des réalités rurales et se rapportent au traitement des céréales, aux arbres, au char (qui n'est pas nécessairement un véhicule de combat !). De cette constatation devrait surgir l'explication.

On sait qu'en grec **p(h)j* aboutit à *pt* (phase *d*) puis à *pt* (phase *e*), selon un processus que j'ai examiné ailleurs (1978, p. 67 sq. et 73). Or on n'a jusqu'ici identifié en grec aucun mot dont l'initiale *pt* remonte sûrement à **p(h)j* i.-e.⁴³. En cette position, **p(h)j* constituait donc quasiment une « case vide ».

On peut imaginer que, dans le groupe social (rural) dont la prononciation était caractérisée par une énergie particulière, à une époque où l'initiale était privilégiée, l'articulation (énergique) *pt* issue de **p(h)j* a été, par une sorte d'hypercorrection, étendue à l'initiale de mots où l'étymologie ferait attendre un simple *p*. Là encore, l'irrégularité de l'aboutissement procéderait donc de l'extension, dans un dialecte social inférieur, d'un processus phonologique. Quelle était l'ampleur de cette extension ? Touchait-elle tous les mots à initiale *p* ? Toujours est-il que, malgré la stigmatisation qui a dû la frapper, cette innovation a pu pénétrer, à travers quelques formes, dans la langue des couches supérieures de la société, selon un cheminement semblable à celui qui a fini par faire intégrer à la norme certains mots à initiale *d* pour *j*. Si cette explication est exacte, *πτόλις*, seule pièce du dossier à ne pas appartenir au lexique rural, refléterait la façon dont à une époque donnée certains groupes paysans prononçaient le nom désignant le *Burg*.

Si, dans le couple *πτόλεμος/πόλεμος*, *pt* est originel, *p* pourrait représenter une hypercorrection liée à la stigmatisation de *pt* dans certains mots.

5. Une meilleure compréhension des pressions sociales qui, avec la structure de la langue, les accidents de l'his-

43. Sur *πτύξ* (et sa famille) et *πτύω*, voir Szemerényi, *o. c.*, 333 et 336 sq.

toire, etc., font le devenir d'un parler, permet donc d'éclairer d'un jour nouveau certaines irrégularités constatées dans l'évolution du consonantisme grec. Aucune n'est « contre nature », aucune ne nécessite le recours à un élément extérieur (emprunt, substrat...) : toutes procèdent de l'extension d'un processus phonologique bien illustré en grec.

Souvent, j'ai volontairement donné à cette étude l'allure d'un essai, allégeant bibliographie et discussion par des renvois à des travaux antérieurs. En reprenant toutes les pièces du dossier, il serait donc possible d'affiner l'analyse. Pourtant il ne faut pas se cacher que notre méconnaissance partielle ou totale des contextes historiques et sociaux constitue un obstacle sérieux. C'est ainsi que j'ai dû opérer avec les concepts les plus simples : théorie des deux migrations pour l'histoire, division en dominants et dominés pour la structure sociale.

Le flou de ce cadre ne m'a pas empêché — en m'appuyant sur les acquis de la sociolinguistique (§ 0) — d'évaluer le sens (ascendant ou descendant) de la propagation des changements, d'apprécier le rôle de l'ethnie et ses interférences possibles avec la position sociale, voire de préciser le caractère urbain ou rural des innovateurs.

Claude BRIXHE.

BIBLIOGRAPHIE

- BRIKHE Cl., 1976 : *Le dialecte grec de Pamphylie*, Paris.
- BRIKHE Cl., 1978 : « Les palatalisations en grec ancien. Approches nouvelles », *Étrennes de septantaine. Travaux de linguistique et de grammaire comparée offerts à Michel Lejeune*, Paris, p. 65-73.
- DRESSLER W., 1973 : « Pour une stylistique phonologique du latin. A propos des styles négligents d'une langue morte », *BSL* 68, p. 129-145.
- DRESSLER W., 1975 : « Methodisches zu Allegro-Regeln », *Phonologica* 1972 (edd. Dressler et Mareš), Munich, p. 219-231.
- GARCÍA-RAMÓN J. L., 1975 : *Les origines postmycéniennes du groupe dialectal éolien* (supplément 6 à *Minos*), Salamanca.
- LABOV W., 1976 : *Sociolinguistique*, présentation de P. Encrevé, traduction franç. d'A. Kihm, Paris.
- LEROY M., 1972 : « Le double traitement du *y- initial en grec », *Mélanges de linguistique et de philologie grecques offerts à Pierre Chantraine*, Paris, p. 105-117.
- LEJEUNE M., 1972 : *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Paris.
- LEJEUNE M., 1972/1 : *Mémoires de philologie mycénienne* III, Rome.
- MELENA J. L., 1976 : *Sobre ciertas innovaciones tempranas del Griego (El tratamiento de yod inicial y la alternancia pt-/p-)*, Informe provisional, Salamanca.
- NAGY G., 1970 : *Greek Dialects and the Transformation of an Indo-European Process*, Cambridge (Mass.).
- RUIJGH C. J., 1967 : *Études sur la grammaire et le vocabulaire du grec mycénien*, Amsterdam.
- STRAKA G., 1964 : « L'évolution phonétique du latin au français sous l'effet de l'énergie et de la faiblesse

articulatoires », *Travaux de linguistique et de littérature* II, Strasbourg, p. 17 sqq.

STRAKA G., 1965 : « Naissance et disparition des consonnes palatales dans l'évolution du latin au français », *ibid.* III, p. 117 sqq.

SZEMERÉNYI O., 1979 : « The Consonant Alternation *pt/p* in Early Greek », *Colloquium Mycenaeum* (Actes du sixième colloque international sur les textes mycéniens et égéens, tenu à Chaumont sur Neuchâtel du 7 au 13 septembre 1975), Neuchâtel-Genève, p. 323-340.

GREC *MOLIWODOS « PLOMB »

SOMMAIRE. — *Myc. mo-ri-wo-do ne serait pas +moliwodos, impossible en grec, mais +moliwodos. D'autre part il serait possible de voir dans cette forme la source de celles du premier millénaire: *moliwodos > molibdos (syncope, mais respectant le système phonologique), d'où molubdos (influence sur i des sons environnants), tandis que *molibd-id- > *molib-id- (dissimilation), d'où molibos.*

1. Pour le mot mycénien *mo-ri-wo-do* KN Og 1527, sans véritable contexte, l'interprétation « étymologique » ∞ μόλυδοϝ¹ est généralement admise². On ne craint généralement pas de le lire +*moliwodos*³; seul Lejeune lit +*moliwodos*⁴.

On pourrait penser que provisoirement les deux lectures sont possibles, tant qu'on n'aura pas trouvé une variante

Il ne s'agit, en aucun cas, du thème qui ne peut avoir qu'une existence théorique; tout mot intégré dans une phrase a une fonction qui peut être marquée par un morphème ou non, dans ce dernier cas on parlera de *désinence zéro* (cf. J. Haudry, *Cas*, p. 21).

1. Nous faisons précéder des signes + et ∞ respectivement la prononciation mycénienne supposée et l'équivalent formel au premier millénaire; p. ex. *a-mo-la* +*armota* « roues » ∞ ἄρματα.

2. Ventris-Chadwick, *Docs.*² [*Documents in Mycenaean Greek*², Cambridge 1973], 359, 562; Lejeune, *Historia* 10, 1961, 411 = *Mém.* 2 [*Mémoires de philologie mycénienne*, 2, Rome 1971], 171 [cité ci-après « l. c. »]; Chadwick-Baumbach, *MGV* I [*Mycenaean Greek Vocabulary*, dans *Glotta* 41, 1963], 223 et *MGV* II [*ib.* 49, 1971], 173; en particulier Chantraine, *Minos* 12, 1971, 205-6 [ci-après « l. c. »]. — Autre avis Palmer, *The interpretation of Mycenaean Greek texts*², Oxford 1963, 289, 435 (une épice, peut-être +*wordon*).

3. Ventris-Chadwick; Chantraine; Vilborg *A tentative grammar of Mycenaean Greek*, Göteborg 1960, 36, 43, 60; Doria, *Atti e Memorie del 1° Congresso Internazionale di Micenologia*, Rome 1968, 2, 860; dubitativement Risch, *Wortbildung der homerischen Sprache*², Berlin 1974, 173. (Nous n'avons pas vu Georgiev 1954, 83 cité dans *Docs.*).

4. *L. c.* — Les deux lectures sont mentionnées dans *MGV* I, II et dans Morpurgo, *Mycenaeae Graecitatis Lexicon*, Rome 1963.

graphique **mo-ri-u-do*⁵, ou un dérivé où *d* soit suivi d'une autre voyelle que *o*, par exemple **mo-ri-u-de-jo* ou **mo-ri-we-de-jo* si c'est +*wd-*, **mo-ri-wo-de-jo* si c'est +*wod-*. Mais la lecture +*wd-* est incorrecte, appliquant indûment à *d* une règle qui ne s'applique, facultativement, qu'aux liquides⁶. En effet, *r* et *j* sont les seules consonnes du syllabaire mycénien pour lesquelles on n'ait pas seulement la graphie .*V-u-CV* (et *au-CV*) mais aussi .*V-wV₁-rV₁* (rare !), .*V-wi-jV*⁷. (Il est probable que cette particularité recouvre un fait de prononciation, et que les consonnes de grande aperture *r l y* sont les seules devant lesquelles on ait *w* consonne au lieu de *u* second élément de diphtongue⁸.) On lira donc +*molivodos*.

2. Comment la forme mycénienne se relie-t-elle à celles du premier millénaire ? On y voit généralement une nouvelle variante⁹, sans considérer la différence de date. La syllabe supplémentaire a été expliquée par anaptyxe¹⁰, ce qui ne résout pas grand-chose, et va contre la chronologie. La différence *w/b* a conduit à poser un *b* spirant dans la langue source de l'emprunt¹¹, mais cette hypothèse est en l'air, tout comme celle d'un *û* pour rendre compte de la variation *i/u*¹².

Nous aimerions proposer une autre explication, selon

5. Comme p. ex. *di-wi-jo* / *di-u-jo* +*Diwyon*, *ra-wa-ra-ta* / *ra-u-ra-ta* +*Lawrātās v. sim.*

6. Malgré le passage sporadique de *d* à *l* (et la conjecture, du reste improbable, de Lejeune, *Mém.* 1 [Paris 1958], 327-28, selon laquelle la série *d* du syllabaire mycénien serait issue d'une série **l* de son modèle), *d* ne peut pas être considéré comme une liquide.

7. Morpurgo, *Minos* 12, 1971 [ci-après « *l.c.* »], 98-102, 114-5, 120.

8. Ainsi Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Paris 1972, 181-2, 172-3. La prononciation +*wr-*, p. ex. **awro-*, est probablement déjà indo-européenne : elle expliquera la fréquence des métathèses du type lat. *alvus*, *parvus*, *nervus*, gaul. *tarvos*, à côté du traitement régulier **awro-* > *-auro-*. La différence entre *w* et *u* en diphtongue n'est pas de coupe syllabique (-*ai* / *ro-*, donc **aw* / *ro-*), mais probablement d'aperture.

9. Lejeune, Chantaine, *Il. cc.*

10. Morpurgo, *l.c.*, 98 (attribué à tort à Lejeune, *l.c.* [« 461 » : lire 411]).

11. Chantaine, *l.c.*, 206, et *Dict. étym.*, s.v. — Noter que le *b* spirant n'existe que dans très peu de langues, sinon comme allophone intervocalique de *b* ou de *p*.

12. Chantaine, *ib.* ; mais cela ne demanderait pas une prononciation *û* de *u*. — Le phonème *û* ne se trouve que dans peu de langues ; en particulier, il n'y en a pas de trace dans ce qu'on sait des langues d'Asie Mineure et de la région méditerranéenne au second millénaire.

laquelle la forme mycénienne ne serait pas à part, mais serait au contraire l'ancienne forme panhellénique.

La chronologie suggère en effet que les formes du premier millénaire $\mu\acute{o}\lambda\upsilon\delta\delta\omicron\varsigma$, etc. remontent à **moliwodos* par syncope. Comme ni le groupe *wd*, ni la diphtongue *iu* n'existent en grec, ils auront été évités au moment même de la syncope par une substitution de phonèmes (*b* pour *w*) : **moliwodos* > *molibdos*.

La possibilité de la syncope en grec a été démontrée par Szemerényi, qui a réuni plusieurs dizaines d'exemples¹³; bien entendu, contrairement à certaines langues où la nature de l'accent est différente, la syncope n'est en grec qu'un changement sporadique : il y a des conditions où il peut se produire, mais il n'y en a pas où il doit se produire¹⁴. La syncope n'étonnera pas dans le mot **moliwodos*, long et immotivé (sans étymologie synchronique). Les raisons pour lesquelles la syncope aurait touché la troisième plutôt que la deuxième voyelle sont plus obscures; car *i*, d'aperture minima, entre deux sonantes, y était a priori plus exposé; mais peut-être était-il accentué¹⁵.

3. $\mu\acute{o}\lambda\upsilon\delta\delta\omicron\varsigma$ peut être issu de $\mu\acute{o}\lambda\iota\delta\delta\omicron\varsigma$ ¹⁶, avec $\iota > \upsilon$ sous l'influence des sons environnants (consonnes labiales, λ , voyelle \omicron) — quoiqu'en face des exemples du changement sporadique $\upsilon > \iota$ ¹⁷ il n'y en ait presque aucun pour $\iota > \upsilon$.

13. *Syncope in Greek and Indo-European and the nature of the IE accent*, Naples 1964; c. r. Lejeune, *BSL* 61, 2, 1966, 34-8. Les exemples des deux premiers chapitres (p. 1-289) semblent en majorité certains. — Le toponyme *ru-ki-to* **Lukitos* ∞ $\Lambda\acute{\upsilon}\kappa\tau\omicron\varsigma$ en Crète (cf. *Docs.*² 581) serait un autre cas de syncope postmycénienne.

14. Szemerényi, *Sync.* 258-72, 404 (et 280 contre le sophisme selon lequel l'accent musical serait incompatible avec la syncope). — En distinguant, avec Malkiel, *Lingua* 11, 1962, 263-75, entre changements phoniques « faibles » (264-5 : sont comme les changements réguliers propres à une langue et à une époque données, mais ne touchent qu'une partie des mots répondant à la formule; p. ex. *pl-* > *ll-* en espagnol) et « spontanés » (266-9 : accidents universels, p. ex. dissimilation), on classera plutôt la syncope parmi les seconds.

15. **moliwodos*, si la règle de limitation est ancienne; on notera alors le déplacement de l'accent (qui reste ainsi récessif) lors de la syncope. L'accent fait obstacle à la syncope en grec selon Szemerényi 266-9.

16. [*N.d.c.* Cf. $\eta\mu\upsilon\sigma\upsilon$ (rare), $\epsilon\lambda\epsilon\upsilon\sigma\upsilon\nu\iota\omicron\varsigma$ (dialectal), Buck, *Greek Dialects*³, 1955, § 20.]

17. $\beta\epsilon\delta\lambda\iota\omicron\nu$ (n. 19); $\sigma\acute{\iota}\kappa\upsilon\varsigma$, p.-ê. $\pi\iota\nu\upsilon-$ (Szemerényi, *Sync.* 78); p.-ê. myc. *i-ju* **hiyus* < **huyus*.

Ce changement ne nécessite pas une prononciation ü de υ¹⁸ : dans une langue qui n'a pas de phonème ü, la labialisation de i est certes moins probable, mais si elle se produit néanmoins elle donnera directement u; ici l'influence de l'entourage phonique était particulièrement forte.

Les formes sans δ ne peuvent pas être anciennes, si, comme nous l'avons supposé, ε est apparu devant δ. Or δ a pu tomber par dissimilation dans le dérivé *μολιῆδης*, -ιδ- « masse de plomb (sens divers) » : *μολιῆδ-ιδ-* > **μολιβ-ιδ-*, d'où aura été tirée ensuite la forme *μόλιβο*¹⁹. Il faut pour cela que **μολιῆς* ait été assez fréquent, or il n'est même pas attesté; mais il l'est peut-être indirectement par *μολῆς* cité chez Hésychius²⁰, et dont la syncope indiquerait qu'il avait été fréquent²¹.

Il est plausible que dans *μολιῆ(δ)ίς* le ι du radical, sous l'influence du ι du suffixe, n'ait pas passé à υ. On n'attend alors que trois formes : *μολιῆδ-* (ancienne), *μολυῆδ-* (apparue dans le simple), *μολιβ-* (apparue dans le dérivé). Or telles sont bien les formes courantes, tandis que *μολυῆ-* est à peine attesté²². (L'*Etymologicum Magnum* n'admet même que *μόλυδδος* et *μόλιδος*, mais probablement à tort²³. Ces deux formes sont aussi les seules à apparaître chez Homère, mais ce peut être un hasard : *μόλιδος* Λ 237, *μολύδδαινα* Ω 80.)

Outre la nouvelle syncope dans *μολ(ι)ῆς*, les autres altérations attestées ont amené β à l'initiale : *βολιμος*, **βολιδος*, *βολουδδος*; elles sont beaucoup moins répandues²⁴.

18. Nous rejetons donc l'objection de Schwyzer, *Griechische Grammatik*, I, Munich 1939, 275 (7), contre Solmsen.

19. De même que *βυθλίον* > *βιθλίον* aurait entraîné *βίθλος* pour *βύθλος* (Chantraine, *Dict. étym.* 201, 1).

20. L'autre antécédent possible, *μολυῆς* (cf. Szemerényi, *Syn.* 75), est moins probable (cf. ci-dessous).

21. Plus tard il aura été concurrencé par *μολύδδαινα*, et par *μολυῆδης* refait sur *μόλυδδος*.

22. Comme le relève avec étonnement le *Thesaurus Graecae Linguae* s.v. *μόλυδος*. Ainsi pour *μόλιθος* Λ 237, Ap. Rh. 4, 1679, certains manuscrits ont malgré le mètre *μόλιθδος*, *μόλυθδος*, mais aucun n'a *μόλυθος* (Thes.). — *μολυῆδ-* (Hésychius) peut être issu de *μολυῆδιδ-* par une nouvelle dissimilation, plutôt que tiré de *μόλυβο-*.

23. Voir les notes de l'éditeur Gaisford, et le *Thesaurus*.

24. *SIG* 241, 28 (Delphes) et *IG* 4², 1, 102 (Épidaure); *IG* 12, 1, 694 (Rhodes); *Tab. defix.* 107 (attique). — *βολιδα* (scholie B ad Ω 80, Dindorf, *Scholia in Iliadem* VI, 452) : erreur pour **βολιῆδα* <*μολιῆδα*?

4. L'hypothèse faisant de **moliwodos* la forme ancienne unique aurait deux conséquences.

On considère généralement que la forme de ce mot et sa variabilité trahissent une origine étrangère²⁵. Nous ne contestons pas l'origine étrangère (asianique²⁶ ?). Mais rien dans la forme **moliwodos* n'exclurait a priori une origine indo-européenne (comme composé). Quant à la variabilité, elle peut en principe être une conséquence directe de l'emprunt²⁷; mais dans ce mot, et dans quelques autres²⁸, elle est apparue en grec même; dans ces cas, ce ne sera pas en tant qu'emprunt que le mot a été altéré, mais peut-être en tant que mot long ou morphologiquement immotivé, entre autres facteurs concevables²⁹.

D'autre part, le latin *plumbum*, généralement considéré comme emprunté à la même source que le mot grec³⁰, est bien loin de **moliwodos*. S'il a néanmoins la même origine, c'est au grec qu'il sera emprunté, directement ou non, puisque *u* et *b* de *μόλυβδος* sont des développements grecs. Mais il en est plutôt indépendant, car il ne ressemble guère plus aux formes grecques qu'à all. *Blei* (< **bliwan*, ancien adjectif de couleur³¹), hgr. *ólom* (< sl. *olovo*)³². Dans les deux cas, *plumbum* n'empêcherait nullement une origine asianique du mot grec.

Rémy VIREDAZ.

Case Postale 25
CH 1000 Lausanne 2

25. Chantraine, *ll. cc.*; Lejeune, *l. c.*; Hester, *Lingua* 13, 1964, 360.

26. Lejeune, *l. c.*; Chantraine, *l. c.*, 206.

27. Soit à cause de différences entre les systèmes phonologiques des deux langues en présence, soit à cause de différences dialectales en préhellénique.

28. Ainsi (myc.) **kori^hadnon* (v. sim.) > *κορίαννον*, *κορίανδρον*, *κολίανδρον*, *κορίαμβλον* (ces altérations sont irrégulières en grec, mais le seraient certainement aussi en préhellénique), et p.-ê. *τερέμινθος* (? >) *τερέβινθος*, *τέρμινθος*, *τρέμινθος*.

29. On touche ici un sujet inépuisable, qui toutefois se laisse mieux appréhender dans les (dialectes des) langues vivantes, celui des *mots variables* (dont les « mots expressifs », les « mots tabou » ne sont que des cas particuliers). [*N.d.c.* Sur les mots variables du grec v. aussi Brixhe, *BSL* 69, 2, 1974, 125.]

30. Boisacq, Hofmann, Chantraine s.v. *μόλυβδος*; Walde-Hofmann³, Ernout-Meillet s.v. *plumbum*; Lejeune, *l. c.*, n. 17; Hester, *l. c.*

31. De Vries, *Altnordisches etymologisches Wörterbuch*, s.v. *blȳ*.

32. Il y a bien certaines ressemblances, mais elles ne sont pas de nature à résulter d'emprunts. En revanche elles pourraient tenir à ce que ces formes semblent être plus ou moins expressives pour quelque chose de *lourd* et *mou*. En grec même cette expressivité pourrait avoir contribué à l'apparition du groupe *βδ*, de la voyelle *υ*, voire du *β* initial.

SENS NON MARQUÉ ET SENS MARQUÉ : ΑΠΟ ET ΕΚ EN PROSE ATTIQUE

SOMMAIRE. — Nous nous proposons de montrer que l'étude des distributions de *ἀπό* et *ἐκ* (prépositions) par rapport à *ἀπο-* et *ἐκ-* (préverbes) aide à comprendre la différence sémantique qui existe entre *ΑΠΟ* et *ΕΚ* (préverbes et prépositions). Nous étudierons également la manière dont le choix entre *ΑΠΟ* et *ΕΚ* avec les verbes ablatifs s'articule par rapport au choix, avec ces mêmes verbes, entre un cas (génitif ou accusatif) et un tour prépositionnel (*ἀπό*, *ἐκ* ou *παρά*+génitif).

1. Distribution de *ἀπό* et *ἐκ* par rapport à *ἀπο-* et *ἐκ-*.

Nous avons relevé, dans un corpus constitué par la plus grande partie des œuvres transmises sous les noms des Orateurs attiques¹, tous les exemples où un verbe à préverbe *ἀπο-* ou *ἐκ-* est employé avec *ἀπό* ou *ἐκ*, à condition toutefois que ces préverbes et prépositions aient une valeur ablative².

1. Nous avons exclu : les *Tétralogies* et les œuvres sophistiques attribuées à Antiphon ; les fragments attribués à Isocrate ; les *Lettres* transmises sous le nom d'Eschine ; la *Lettre* de Philippe incluse dans le *Corpus Demosthenicum* ; les citations de poètes ou les documents (authentiques ou non) insérés dans les œuvres de notre corpus. Nous avons utilisé les *Index* des Orateurs, dont on trouvera la liste dans B. Moreux, *Cas ou tours prépositionnels dans la langue des Orateurs attiques. Étude sur la cohésion des syntagmes verbaux*, thèse Un. Paris III, 1976 (reproduction, Lille, 1978), p. 799.

2. Nous écartons donc : 1) les verbes composés dans lesquels *ἀπο-* et *ἐκ-* ont perdu leur valeur propre et donnent seulement au verbe composé un aspect déterminé absent du verbe simple : par exemple *ἀποδείκνυμι*, *ἐκπίνω* (cf. J. Brunel, *L'aspect verbal et l'emploi des préverbes en grec, particulièrement en attique*, Paris, 1939, p. 170, 184-185 ; 137-138). Les préverbes nous semblent avoir une valeur ablative (qui n'exclut peut-être pas la valeur aspectuelle) dans des verbes comme *ἀποδέχομαι* (contra : Brunel, *op. cit.*, p. 168-169), *ἀπελάυνω* ou *ἐξελάυνω* : la valeur ablative de ces verbes composés est assurée par leur construction (génitif/tour prépositionnel ablatif) ; or les verbes simples correspondants ne paraissent pas avoir une telle valeur.

2) les exemples où *ἀπό*+*gén.* ou *ἐκ*+*gén.* ont un sens instrumental (cf. DEM. 19.51), temporel (cf. DEM. 19.225) ou partitif (cf. DEM. 23.88, à comparer avec DEM. 49.49).

Voici la liste des verbes relevés avec, après chacun d'eux, le nombre des *ἀπό* puis le nombre des *ἐκ* qui l'accompagnent; nous distinguons les verbes qui n'ont que cette construction prépositionnelle (a) et ceux qui ont aussi une construction casuelle (accusatif ou génitif) (b)³.

1. Ἀπο- a) Ἀπάγω : 8 *ἀπό*/1 *ἐκ* ; ἀπαίρω : 1/0 ; ἀπέρχομαι, ἄπειμι : 5/14 ; ἀποθαίνω : 0/1 ; ἀποδημῶ : 0/2 ; ἀποπέμπω : 1/1 ; ἀποπλέω : 0/2 ; ἀποσπῶ : 2/0 ; ἀποστέλλω : 0/5 ; ἀποστρέφω : 1/0 ; αποτρέπομαι : 1/0 ; ἀφαρπάζω : 1/0 ; ἀφέλκω : 0/1 ; ἀφικνούμαι : 1/11.

b) Ἀπαλλάττω : 2 *ἀπό*/10 *ἐκ* ; ἀπειργώ : 1/0 ; ἀπελάνω : 8/0 ; ἀποδιδράσκω : 1/12 ; ἀπολύω : 1/0 ; ἀποπλανῶ : 0/2 ; ἀφαιρῶ : 1/0 ; ἀφίστημι : 5/0.

2. Ἐκ- a) Ἐκθαίνω : 0 *ἀπό*/11 *ἐκ* ; ἐκκαθαίρω : 0/1 ; ἐκκαλοῦμαι : 0/1 ; ἐκκηρύττω : 0/5 ; ἐκπέμπω : 0/2 ; ἐκπηδῶ : 0/1 ; ἐκπλέω : 0/2 ; ἐκπορεύομαι : 0/1 ; ἐκσυρίττω : 0/1 ; ἐξάγω : 0/8 ; ἐξέλκω : 0/1 ; ἐξέρχομαι, ἔξειμι : 0/20 ; ἐξορμίζω : 0/1 ; ἐξορμῶ (-έω) : 0/2 ; ἐξοστρακίζω : 0/1.

b) Ἐκβάλλω : 0/30 ; ἐκλέγω : 0/1 ; ἐκπίπτω : 0/25 ; ἐκφεύγω : 0/2 ; ἐκφορῶ : 0/4 ; ἐξαιρῶ : 0/4 ; ἐξαιτῶ : 0/1 ; ἐξαρτῶ : 0/1 ; ἐξείργω : 0/3⁴ ; ἐξελάνω : 0/24 ; ἐξορίζω : 0/3.

Rem. Nous relevons par ailleurs 34 occurrences de prépositions ablatives autres que *ἀπό* et *ἐκ* (ou *ἐξω*) ; il s'agit presque toujours⁵ de *παρά*, employé toujours avec un nom animé et indifféremment avec *ἀπο*- (12 ex. soit 10 % des ex. de *ἀπο*-) et *ἐκ*- (21 ex., soit 12 % des ex. de *ἐκ*-).

L'absence de *ἀπό* avec les verbes à préverbe *ἐκ*- ne peut être due seulement au hasard⁶. Le dépouillement, dans le *Corpus Platonicum*, d'un certain nombre des verbes cités

3. On a considéré *ἐξω* (3 ex.) ainsi que *ἐκτός* (PL. *Lg.* 9.854 d) comme des variantes de *ἐκ*.

Les références sont données dans l'ouvrage cité dans la n. 1.

4. Sont exclus les 5 exemples où un orateur cite ou commente un texte officiel (cf. *ESCHN.* 1.32).

5. On trouve *ὡς πορωτάτω* + génitif avec *ἀπάγω* (*DEM.* 19.88).

6. La corrélation entre la forme du préverbe et celle de la préposition est forte ($\varphi = \varphi_{\max} = 0,53$) et significative ($\chi^2 = 72,40$, soit $P < 0,001$; sur l'utilisation de ce test en linguistique, cf. Ch. Muller, *Initiation aux méthodes de la statistique linguistique*, Paris, 1973, p. 116-127). De même, en latin classique, le préverbe *ex*- montre une nette prédilection pour la préposition *ex* : cf. M. Théoret, *La concurrence du tour casuel et du tour prépositionnel dans les discours de Cicéron*, thèse Un. de Montréal, 1974, p. 151 n. 2.

plus haut⁷ n'apporte du reste aucun exemple de cooccurrence entre ἐκ- et ἀπό :

1. ᾽Απο- : ἀπαλλάττω (échantillon tiré au hasard, 25 %) : 1/4; ἀπελάνω : 1/0; ἀποδιδράσκω : 0/3; ἀπολύω : 1/0; ἀφίστημι : 3/0.

2. ᾽Εκ- : ἐκβάλλω et ἐκπίπτω (éch. 50 %) : 0/9; ἐκλύω : 0/1; ἐξαιρῶ : 0/1; ἐξαρθῶ : 0/3; ἐξείργω : 0/2; ἐξελάνω : 0/4.

La cooccurrence de ἐκ- et de ἀπό dans le contexte défini plus haut est donc systématiquement évitée par les Orateurs⁸ peut-être par Platon; notons cependant qu'elle s'observe parfois en attique⁹.

De leur côté, au contraire, les verbes à préverbe ἀπο- se construisent, chez les Orateurs comme dans Platon, aussi bien et même plus souvent avec ἐκ qu'avec ἀπό¹⁰.

2. L'absence de ἀπό avec les verbes à préverbe ἐκ-.

Pour interpréter sémantiquement la différence de distribution de ἀπό et ἐκ par rapport à ἀπο- et ἐκ-, il convient d'abord de considérer la construction des verbes qui ont un sens ablatif sans être composés à l'aide de ces préverbes¹¹.

Orateurs :

a) (verbes à construction toujours prépositionnelle) : ἀλλοτριῶ : 1 ἀπό/0 ἐκ; λύομαι : 0/5 (1 παρά); φυγαδεύω : 0/2;

b) (verbes à construction soit casuelle soit prépositionnelle) :

7. Ce dépouillement a été fait à l'aide de L. Brandwood, *A word-index to Plato*, Leeds, 1976.

8. Lorsque le complément prépositionnel ablatif dépend d'un nom qui est lui-même complément d'objet ou sujet (du passif ou de l'actif) d'un verbe ἐκ- (cf. R. Kühner et B. Gerth, *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache. Zweiter Teil: Satzlehre*³, Hannover Leipzig, 1898-1904, I, p. 546), ἀπό n'est pas exclu (cf. DEM. 4.45; cf. cependant DEM. 17.7, 18.169, 55.26) : le complément adnominal ablatif subit moins fortement l'influence du préverbe que le complément adverbial.

9. Cf. le texte de loi cité dans ESCHN. 1.32 et 46 (ἐξείργω) ; cf. aussi THUC. 5.73.3 (ἐκκλίνω) et SOPH., *Tr.* 1242 (ἐκκινῶ).

10. 54 % de ἐκ et 35 % de ἀπό (10 % de παρά) chez les Orateurs, 50 % de ἐκ et 43 % de ἀπό chez Platon. Certains de ces verbes (ἀπελάνω et ἀφίστημι par exemple) n'admettent cependant pas ἐκ- dans notre corpus ni dans Platon; inversement du reste, la prédilection de certains autres verbes (ἀποδιδράσκω par exemple) pour ἐκ est particulièrement forte.

11. Nous ne prétendons pas donner ici une liste complète de ces verbes.

δίιστημι : 2/0 ; ἐλευθερῶ : 2/1 ; φεύγω et διαφυγγάνω : 0/19 ;
χωρίζω : 2/0.

Mêmes verbes dans Platon :

δίιστημι : 0/1 ; εἴρω : 1/0 ; ἐλευθερῶ : 2/0 ; φεύγω et διαφεύγω :
0/4 ; χωρίζω : 5/0.

La distribution de ἀπό et ἐκ avec ces verbes s'oppose, comme celle qu'on a observée pour les verbes ἀπο-, à celle qui caractérise les verbes ἐκ- : ἀπό et ἐκ sont possibles, même si, comme avec les verbes ἀπο-, ἐκ est un peu plus fréquent¹².

Pour rendre compte de ces distributions, on fera l'hypothèse suivante, qui semble pouvoir s'appliquer également aux prépositions et préverbes latins correspondants *ab* et *ex*. (cf. n. 6). 'Εκ- donne au verbe ablatif un sens particulier que ne lui donne pas ἀπο-, ni, bien entendu, l'absence de préverbe ; c'est ce sens qui exclurait (on tâchera d'expliquer plus loin pourquoi) la préposition ἀπό. Plus précisément, on supposera que le sens de ἀπο- est non marqué par rapport à celui de ἐκ- : si on représente le signifié de ἀπο- par A, celui de ἐκ- sera A+B¹³. Nous rejoignons ici, en les étendant aux préverbes homonymes, les conclusions que M. A. Martínez Valladares tire d'une étude sur les prépositions ἐκ et ἀπό : « ἐκ posee un rasgo de precision que no hay en ἀπό ... ἀπό por ser el término no caracterizado, se puede usar en lugar del positivo, cuando no interesa poner de relieve la marca que los opone »¹⁴. 'Εκ ajoute, à l'idée de mouvement ablatif commune à ἀπό et à ἐκ, une nuance de précision qui n'est ni exprimée ni niée par ἀπό. Toutefois, selon nous, l'opposition *non marqué/marqué* ne s'applique ici qu'aux signifiés de ΑΠΟ et de ΕΚ (préverbes et prépositions). En effet, du point de vue morphologique, ΕΚ n'est évidemment pas marqué par rapport à ΑΠΟ. D'autre part, les distributions de ces

12. 67 % de ἐκ, 31 % de ἀπό (2 % de παρά). Ces pourcentages généraux cachent de fortes variations individuelles : ainsi χωρίζω n'admet pas ἐκ et φεύγω n'admet pas ἀπό.

13. Nous n'allons pas jusqu'à conclure, de la ressemblance des distributions entre les verbes ἀπο- et les verbes sans préverbe, à l'équivalence sémantique entre ἀπο- et l'absence de préverbe. 'Απο- aurait alors une valeur zéro ; or il est nécessaire d'attribuer une valeur ablative à ce préverbe : cf. n. 2.

14. M. A. Martínez Valladares, *Estudios sobre la estructura de las preposiciones ἐκ / ἀπό en la literatura arcáica y clásica*, Emerita, 38, 1970, p. 59 et 64.

deux termes correspondent mal à celles de termes non marqués et marqués : il est vrai que ἐκ- n'apparaît jamais (dans nos exemples) dans le contexte de ἀπό ; il serait donc bien le terme marqué de l'opposition ἐκ-/ἀπο- (préverbes). Mais, inversement, ἀπό n'apparaît jamais bien sûr dans le contexte de ἐκ- : serait-il le terme marqué de l'opposition ἀπό/ἐκ (prépositions) ? Cette inversion du rôle de ΑΠΟ et ΕΚ suivant leur rôle syntaxique serait curieuse¹⁵. Enfin, il faut noter, que, contrairement à ce qu'on attendrait si ΑΠΟ était le terme non marqué correspondant à ΕΚ, ἀπο- et ἀπό sont moins fréquents, dans nos exemples, que ἐκ- et ἐκ.

Il paraît cependant utile de conserver l'opposition non marqué/marqué pour caractériser la différence de sens entre un morphème x signifiant A et un morphème y signifiant A+B, même si les distributions de x et de y sont pas celles des termes non marqués et marqués en phonologie¹⁶. En effet, ce type d'opposition ne semble pas rare en sémantique et il a une propriété intéressante : le morphème x prend le sens A+ \bar{B} (\bar{B} = non B) quand il est employé en contraste avec y : cf. *un chien et une chienne*¹⁷; *des ongles pointus et un bec aigu* semble bien impliquer que le bec est aussi « pointu » (*aigu* = A+B, terme marqué) mais que les ongles ne sont pas aigus (*pointu* = A+ \bar{B} , terme non marqué)¹⁸. De même, dans τοὺς μὲν ἀπὸ θεῶν, τοὺς δ' ἐξ αὐτῶν τῶν θεῶν γεγονότας (ISOC. 12.81), le sens de ἀπό n'est pas neutre, comme il l'est d'habitude, par rapport à l'axe sémantique PRÉCISION/IMPRÉCISION; par contraste avec la précision apportée par ἐκ (descendance immédiate), ἀπό caractérise le mouvement comme imprécis et donc la descendance comme lointaine.

15. M. A. Martínez Valladares s'appuie pourtant sur les distributions de ἀπό et de ἐκ pour considérer ces prépositions comme, respectivement, non marquée et marquée : ἀπό apparaît parfois dans des contextes où l'on attendrait plutôt ἐκ ; en fait, ἐκ a des emplois analogues, même s'ils sont plus rares (cf. *ibid.*, p. 59 et 78).

16. Nous n'employons donc pas les termes *marqué* et *non marqué* dans le sens que leur donne J. H. Greenberg, *Some universals of grammar...*, dans J. H. Greenberg, ed., *Universals of language*², Cambridge Mass., 1966, p. 73-113. Cf. W. Mańczak, *Sur la théorie des catégories « marquées » et « non marquées » de Greenberg*, *Linguistics*, 59, 1970, pp. 29-36.

17. Cf. J. Lyons, *Linguistique générale. Introduction à la linguistique théorique*, tr. fr., Paris, 1970, p. 62.

18. C'est J. Dubois qui a montré que *pointu* est non marqué par rapport à *aigu* : *Distribution, ensemble et marque dans le lexique*, *Cahiers de lexicologie*, 4, 1964.1, p. 9-10.

Avant de montrer comment cette opposition entre le sens non marqué de ΑΠΟ et le sens marqué de ΕΚ explique les distributions observées plus haut, il faut noter en quoi cette interprétation sémantique s'écarte de la tradition philologique, selon laquelle ἀπό (comme le latin *ab*) désigne un mouvement provenant de l'extérieur ou des environs d'un objet ou d'un lieu, tandis que ἐκ (comme le latin *ex*) s'applique à un mouvement partant de l'intérieur d'un objet ou d'un lieu¹⁹. Tout d'abord, nous rejetons le caractère symétrique de cette opposition : ΑΠΟ ne signifie le contraire de ΕΚ que lorsqu'il est employé en contraste avec lui. D'autre part, la précision apportée par ἐκ et non par ἀπό ne concerne pas toujours la localisation du point de départ *dans* l'objet; comme le remarque M. A. Martínez Valladares, il est difficile d'expliquer de cette façon les exemples où ἐκ régit un nom de personne²⁰. Un mouvement ablatif peut être précis sans partir de l'intérieur d'un objet. C'est ainsi que ἐκ s'appliquera volontiers à une descendance immédiate, à des événements successifs, à des époques bien définies, à des causes certaines²¹. Notons que l'emploi de ἀπό est quand même alors possible : ayant à donner une traduction linguistique à de tels référents, le locuteur aura certes tendance à employer le morphème porteur de l'élément sémantique PRÉCISION, il peut cependant, dans de telles situations, employer ἀπό, car, bien sûr, le locuteur ne traduit pas dans son discours toutes les caractéristiques du référent; du reste, quand ἀπό s'applique à un mouvement imprécis (à une descendance lointaine, des événements non immédiatement successifs, des époques ou des causes incertaines), cette imprécision du référent n'a pas de correspondant linguistique puisque ἀπό n'est porteur, on l'a vu, ni de l'élément sémantique PRÉCISION ni d'un élément sémantique qui serait antonyme de celui-ci.

Ainsi le mouvement ablatif exprimé par les verbes ἐκ-comporte une idée de précision absente des autres verbes ablatifs, qu'ils soient ou non composés à l'aide de ἀπο-.

19. Cf., par exemple, A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, s.v. *ab* et *ex*.

20. *Op. cit.* (cf. n. 14), p. 59. M. A. Martínez Valladares en conclut, à tort selon nous, que l'opposition ἐκ/ἀπό est neutralisée dans ce contexte; en ce cas, on attendrait que ce soit le terme neutre (c'est-à-dire ἀπό) qui soit employé.

21. Cf. Isoc. 12.81 cité plus haut; Kühner-Gerth, *Ausführliche Grammatik...*³ (cf. n. 8), I, p. 459-460; M. A. Martínez Valladares, *op. cit.*, p. 76; THUC. 4.126.3.

Cela ne signifie pas que ces autres verbes ablatifs expriment un mouvement imprécis ou vague : ils ne donnent aucune indication sur la précision ou l'imprécision du mouvement. On admettra que le choix du préverbe précède celui de la préposition ; en effet, bien souvent c'est le préverbe seul qui donne à ces verbes composés une valeur ablatif (cf. n. 2), qui, à son tour, peut seule expliquer la fréquence des compléments ablatifs, et donc de ἀπό ou ἐκ, avec ce type de verbes. Le locuteur qui a choisi de ne pas présenter le mouvement comme précis au niveau du verbe et donc de ne pas employer le préverbe ἐκ-, peut faire un choix analogue au niveau de la préposition : il emploiera ἀπό, qui sera ainsi en cooccurrence avec un verbe sans ἐκ- (verbe ἀπο-, ou verbe sans ἀπο- ni ἐκ-). Au contraire, il peut, influencé par des facteurs qui nous échappent (cf. n. 31), présenter, au niveau de la préposition, le mouvement comme précis ; ce choix ne contredit pas le choix antérieur puisque le mouvement n'était pas caractérisé comme imprécis par ἀπο- ou l'absence de préverbe. C'est alors la préposition ἐκ qui sera en cooccurrence avec un verbe sans ἐκ-. En revanche, on a vu que le préverbe ἐκ- n'entre jamais en cooccurrence avec la préposition ἀπό, dans notre corpus en tout cas (cf. n. 9). Un mouvement caractérisé comme précis au niveau du verbe par l'emploi de ἐκ- ne peut pas ne plus être caractérisé comme tel au niveau de la préposition : l'emploi de ἐκ est obligatoire²². Le choix entre ΑΠΟ et ΕΚ peut se faire soit au niveau du préverbe, soit, mais seulement si c'est ἀπο- qui a été choisi, au niveau de la préposition.

Cette obligation de réitérer le choix de ΕΚ mais non celui de ΑΠΟ au niveau de la préposition confirme peut-être le caractère marqué que nous avons attribué au sens de ΕΚ. En effet, il semble que, lorsque le même choix entre deux termes dont l'un a un sens marqué par rapport au sens de l'autre, se présente deux fois dans une phrase, ou même dans des phrases différentes mais peu éloignées, la tendance

22. Toutefois, lorsque le nom complément est animé, παρά peut toujours apparaître. Cette préposition est employée aussi souvent (proportionnellement au nombre total des occurrences de ces préverbes, cf. p. 268 Rem.) avec ἐκ- qu'avec ἀπο- (elle est moins fréquente avec les verbes non composés à l'aide de ἐκ- ou de ἀπο-, mais ce peut être un fait aléatoire) : elle constitue une variante conditionnée (par le trait ANIMÉ) de ἀπό et ἐκ, variante dans laquelle la différence sémantique entre ces deux prépositions est neutralisée (cette variante conditionnée n'est cependant pas obligatoire : ἐκ et ἀπό régissent parfois des noms animés).

(générale dans les langues ?) soit de répéter le terme de sens marqué si celui-ci a d'abord été choisi, tandis que le choix initial du terme de sens non marqué n'empêche pas le choix ultérieur du terme de sens marqué. Après l'emploi du terme de sens marqué, le sens non marqué apparaîtrait, on va le voir, soit comme contradictoire soit comme non signifiant. Ainsi, lorsqu'un narrateur a parlé d'une chienne en l'appelant *chien*, dont le sens (A) est non marqué du point de vue du sexe, il peut continuer à la désigner ainsi ou se décider à l'appeler *chienne* (sens A+B). Au contraire, s'il l'a présentée la première fois à l'aide du mot *chienne*, il nous semble qu'il ne peut guère utiliser à son propos le mot *chien* dans le contexte qui suit immédiatement. En effet, on a vu que, dans le contexte du terme de sens marqué A+B, le terme de sens non marqué A tend à être interprété comme A+B̄; l'auditeur peut alors hésiter à reconnaître dans *chienne* (A+B) le terme corrélatif de *chien* (qu'il interprète comme A+B̄), tout au moins quand ces deux termes sont assez proches pour que le premier soit encore présent à sa mémoire avec son signifié précis (A+B) quand il entend le deuxième²³.

Une observation semblable peut être faite à partir de certains des exemples donnés par J. Dubois dans l'article cité dans la n. 18 : on emploiera plus volontiers les syntagmes de la colonne de gauche, où le terme non marqué précède le terme marqué, que ceux de la colonne de droite où l'ordre est inverse :

<i>un objet pointu, aigu</i>	<i>un objet aigu, pointu</i>
<i>une baguette cassée, brisée</i>	<i>une baguette brisée, cassée</i>
<i>briser, casser son énergie</i>	<i>casser, briser son énergie</i>

(avec ce dernier type de complément, le rapport entre les deux verbes est inversé).

Ici encore le terme de sens non marqué répugne à succéder au terme de sens marqué; on doit pourtant admettre que

23. Nos exemples tendraient donc à montrer qu'à l'intérieur du contexte qui peut être retenu par la mémoire verbale, les anaphoriques renverraient plus au signifié qu'au « désigné », niveau cognitif dont l'organisation est différente de celle du signifié et où la contradiction entre B et B̄ pourrait être levée. Nous utilisons ici la terminologie et le modèle adoptés par M. P. Valentin dans une communication présentée à la Société Linguistique de Paris le 24 février 1979; cette communication sur l'anaphore nous a permis de préciser certains points de notre analyse.

l'auditeur des phrases de la colonne de droite n'interprète pas le deuxième adjectif comme \bar{B} puisque le nom auquel il se rapporte a déjà été qualifié de B ; cette hypothèse permet seule d'expliquer pourquoi les phrases de la colonne de gauche sont naturelles : l'auditeur les interprète bien comme des passages de A (et non de $A+\bar{B}$) à $A+B$ ²⁴. Si les phrases de la colonne de droite sont étranges, c'est que l'information donnée par le deuxième adjectif (A) est moins grande que celle donnée par le premier ($A+B$); son adjonction paraît ainsi inutile à la communication et donc bizarre.

La succession et la répétition de 'AΠO ou 'EK se rapprochent de ces derniers exemples : elles n'ont évidemment rien à voir avec l'anaphore et ne font qu'introduire une certaine redondance sémantique, qui porte ici sur la caractérisation du rapport entre le verbe et le complément, cette redondance étant accompagnée ou non d'une information supplémentaire. La redondance pure est possible : $\acute{\alpha}\pi\omicron-$ (A) ... $\acute{\alpha}\pi\acute{o}$ (A); ou : $\acute{\epsilon}\chi-$ ($A+B$)... $\acute{\epsilon}\chi$ ($A+B$); on verra plus loin que, malgré l'apparence, elle est liée à une différence sémantique. L'addition d'information s'observe également : $\acute{\alpha}\pi\omicron-$ (A)... $\acute{\epsilon}\chi$ ($A+B$), succession semblable à celle de *pointu*, *aigu*. Seule la diminution d'information, que constituerait la succession $\acute{\epsilon}\chi-$ ($A+B$) ... $\acute{\alpha}\pi\acute{o}$ (A), est interdite parce qu'inutile à la communication.

3. *Choix entre cas et tour prépositionnel et choix entre prépositions.*

Nous avons signalé que certains des verbes ablatifs que nous avons étudiés se construisent non seulement avec un tour prépositionnel, mais aussi avec un cas (accusatif ou génitif); ce sont les verbes classés sous b p. 268 et pp. 269-270. On constate que certains verbes à préverbe $\acute{\epsilon}\chi-$ se construisent parfois avec l'accusatif ou le génitif; or ces cas ne sont certainement pas porteurs de l'idée de précision exprimée par $\acute{\epsilon}\chi-$. L'objection qui se dessine ainsi à l'interprétation présentée

24. Le blocage de l'interprétation de A en $A+\bar{B}$ ne peut avoir lieu dans la succession, peu naturelle, *chienne* ($A+B$)... *chien* (A , interprété, selon nous en $A+\bar{B}$) parce que l'identité du terme qu'on qualifie de A n'y est pas signifiée par la structure syntaxique : l'anaphore, de quelque nature qu'elle soit, indique seulement que l'auditeur doit chercher ce terme; cette quête se fait alors, et se fait mal, à partir de l'interprétation de l'anaphorique par $A+\bar{B}$, interprétation qui est indépendante de l'identité du terme corrélatif. La succession *chien* (A)... *chienne* ($A+B$) est plus facile parce que la recherche du terme en rapport avec *chienne* se fait à partir de sa définition comme $A+B$ et exclut donc l'interprétation de *chien* comme $A+\bar{B}$.

plus haut soulève le problème de l'alternance entre la construction casuelle et la construction prépositionnelle des verbes ablatifs. Nous avons étudié ce problème ailleurs²⁵ en lui appliquant l'hypothèse avancée par E. Spang-Hanssen pour expliquer l'alternance entre prépositions « incolores » et prépositions fortes en français moderne²⁶. La préposition forte du français (*au sujet de* avec *discuter* par exemple) et le tour prépositionnel ablatif du grec, seraient employés quand la cohésion du syntagme verbal est faible ; au contraire, la préposition incolore du français (*de* avec *discuter*) comme le cas du grec serait le signe d'une forte cohésion de ce syntagme. Cette cohésion serait affaiblie, et donc l'emploi d'une préposition forte ou d'un tour prépositionnel serait favorisé, dans différentes conditions et en particulier lorsque le verbe a une charge sémantique forte, qui déséquilibre le syntagme. C'est ainsi que, lorsqu'ils ont une valeur matérielle (exprimant un mouvement physique), les verbes ablatifs du grec se contruisent plus souvent avec le tour prépositionnel que lorsqu'ils ont une valeur figurée ; or la valeur figurée semble moins forte que la valeur matérielle, car, contrairement à cette dernière, elle se diversifie en des sens différents selon le contexte immédiat et tout particulièrement, selon la valeur du lexème complément, ce qui indique une moins grande autonomie²⁷.

L'autre facteur influençant le choix entre cas et tour prépositionnel nous intéresse davantage ici : avec les verbes composés à l'aide de *ἐκ*-, qui, contrairement aux autres verbes ablatifs, sont porteurs de l'idée de précision contenue dans

25. Dans l'ouvrage cité n. 1, où l'on trouvera les références aux exemples casuels des verbes ici étudiés ; cf. aussi B. Moreux et J. Renaud, *L'analyse de dépendance et l'étude des variations libres, Computing in the Humanities* (J. North et S. Lusignan ed.), Waterloo, 1977, p. 23-35.

26. E. Spang-Hanssen, *Les prépositions incolores du français moderne*, Copenhague, 1963.

27. De la même façon, l'interprétation sémantique du *dativus dandi et invidendi* dépend de la valeur du verbe dont il dépend (*βοηθῶ* « aider » ou *φθονῶ* « envier » par exemple), tandis que, lorsqu'il marque un complément éloigné, le datif sera toujours bénéfactif et jamais « maléfactif » : dans *μαρτυρῶ τινι* (cf. Isoc. 18.57, complément éloigné ; « témoigner pour qqn. » et non « témoigner à qqn. » comme dans Isoc. 20.1, 21.14, etc.), le datif ne peut indiquer la personne au détriment de laquelle se fait le témoignage (on aurait *κατά + gén.* ; cf. Isoc. 18.51). On peut en tirer la conclusion que, contrairement à la valeur du datif bénéfactif, la valeur du *dativus dandi et invidendi* est peu autonome et donc faible ; une valeur sans aucune autonomie (par exemple celle de l'accusatif marquant un complément d'objet) peut être considérée comme nulle.

ἐκ-, ce qui leur donne une force sémantique plus grande, le tour prépositionnel est beaucoup plus souvent employé que le cas, qui est au contraire plus fréquent avec les verbes à préverbe ἀπο- ou les verbes sans ἀπο- ni ἐκ-. Cette influence de la valeur du préverbe sur la cohésion du syntagme et donc sur le choix entre construction casuelle et prépositionnelle est cependant probabiliste, c'est-à-dire qu'on trouve, comme on l'a déjà noté, des exemples casuels avec ἐκ-, et cela d'autant plus que la valeur du préverbe n'est pas, on vient de le voir, le seul facteur qui influe sur le choix entre le cas et le tour prépositionnel²⁸.

Ce n'est qu'après l'influence du préverbe sur la cohésion du syntagme, et quand le tour prépositionnel, et non le cas, a été choisi, que joue, pour le choix entre les deux prépositions, le facteur, non probabiliste celui-là, constitué par le sens marqué de ἐκ-; mais ce facteur ne peut évidemment jouer sur les exemples dont le caractère casuel est déjà acquis par le jeu du premier facteur (cf. fig. 1)²⁹. Si l'on admettait que les deux facteurs s'ordonnent de façon inverse, le sens marqué de ἐκ- entraînerait toujours l'emploi de ἐκ; il n'y aurait donc plus de choix entre cas et tour prépositionnel avec ces verbes, le facteur agissant sur la cohésion du syntagme ne pourrait plus s'appliquer à aucun des exemples comprenant ἐκ-, préverbe qui exclurait le cas, ce qui est contraire aux faits.

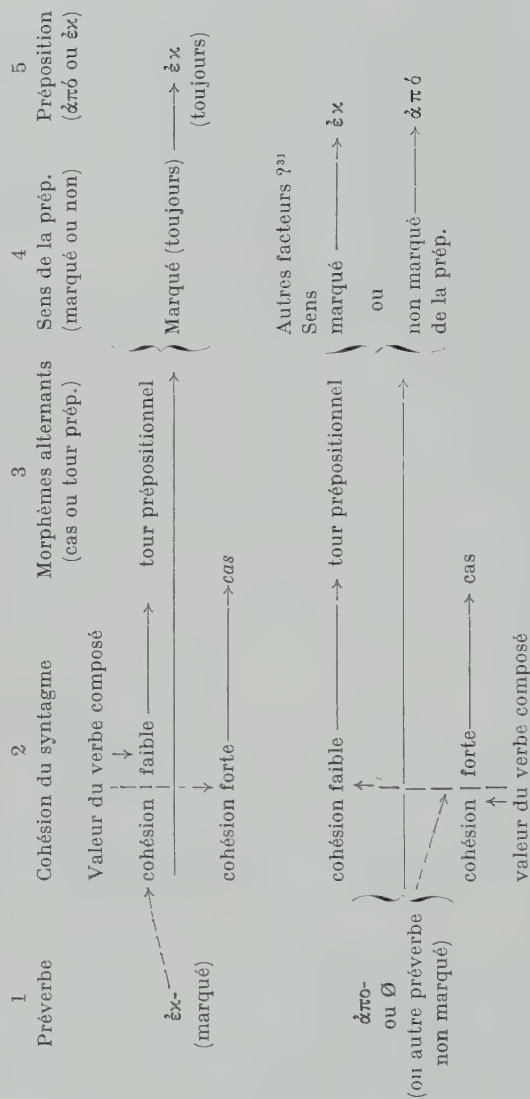
Les deux facteurs agissent de façon probabiliste sur les exemples sans ἐκ-, si bien que, si l'on ne considérait que ces derniers, l'ordre des facteurs serait indifférent; en fait, on ne peut considérer séparément l'influence de chaque catégorie d'une variable; l'ordre d'application des deux facteurs doit être le même pour les verbes avec ou sans ἐκ-.

Dans la figure 1, les flèches en pointillés correspondent

28. La forme, casuelle ou prépositionnelle, du complément est aussi en relation significative avec le caractère, abstrait ou non, du lexème complément; toutefois nous avons montré, grâce à une analyse de dépendance, que cette relation peut n'être que l'effet indirect des deux influences dont on vient de parler. Il est donc inutile de supposer une influence de la valeur du lexème complément sur la forme casuelle ou prépositionnelle du complément.

29. Le modèle ainsi proposé perdrait sa cohérence si l'on admettait, comme le suggère en passant E. Spang-Hanssen (*op. cit.*, p. 243; cf. K. Togeby, *Studia Neophilologica*, 36, 1964, 173), que l'opposition *cohésion/décomposition* n'est qu'un cas particulier de l'opposition *non marqué/marqué*. Cette hypothèse se justifie du reste difficilement si l'on donne à cette dernière opposition le sens précis qu'à notre avis elle doit garder.

Fig. 1. — Choix des morphèmes casuels et prépositionnels et choix des prépositions avec les verbes ablatifs.



Note de la figure 1 page suivante.

aux facteurs probabilistes, les autres flèches aux liens de cause à effet (détermination non probabiliste)³⁰.

30. Les relations entre les facteurs influant sur la cohésion du syntagme (ici le préverbe et la valeur du verbe) et la forme casuelle ou prépositionnelle du complément sont probabilistes. Nous avons supposé que chacune de ces relations se décompose en deux, l'une probabiliste (relation entre le facteur et la cohésion du syntagme), l'autre déterministe (relation entre la cohésion du syntagme et la forme casuelle ou prépositionnelle du complément).

31. Dans la population constituée par les exemples fournis par les verbes sans ἐκ-, le choix de la préposition ἀπό ou ἐκ est en relation significative avec (respectivement) la valeur figurée ou matérielle du verbe et le caractère abstrait ou non du lexème complément. Nous hésitons cependant à conclure à l'influence de ces variables sur ce choix entre sens non marqué et marqué car nous ne comprenons pas la raison linguistique de ces influences éventuelles. On pourrait admettre que le sens fort (matériel) du verbe favorise l'apparition de la préposition dont le sens est marqué, mais on ne voit pas pourquoi le sens non abstrait du lexème serait fort par rapport au sens abstrait ; par ailleurs, l'analyse de dépendance ne permet pas de montrer que, comme pour le choix entre cas et tour prépositionnel (cf. n. 28), la relation entre le sens du lexème complément et le choix de la préposition peut être un effet indirect d'autres influences (même si on fait intervenir d'autres variables). Il est possible que les variations individuelles des verbes (cf. n. 10 et 12) exercent ici une influence plus forte que tout autre facteur.

Bernard MOREUX.

MÉCANISMES ANALOGIQUES DANS LES DÉSINENCES VERBALES DE L'INDO-EUROPÉEN

I. S PLURALISANT

SOMMAIRE. — *La désinence indienne -uḥ de troisième personne pose un problème phonétique : u est ambigu (IE u ou voyelle d'appui) et ḥ neutralise r/s en finale. Les données comparatives font préférer -or mais ne sauraient exclure -ors. Ceci conduit à étudier le rôle de s dans la formation des désinences de P3 et à définir les liens formels qui unissent S3 et P3. L'élément s est également associé à la fonction pluriel dans les désinences de P1 et P2, ce qui permet de dégager une tendance de l'IE et des langues qui en sont issues : adéquation de la forme des désinences à leur fonction par extension de s « pluralisant ».*

§ 1 Introduction

La présente étude est consacrée à un problème morphologique, l'histoire des désinences actives dans le verbe IE. Elle essaie de cerner les facteurs de renouvellement internes :

Note liminaire.

Je tiens à remercier M. Lejeune qui a bien voulu lire une première rédaction de cet article et me donner de précieux conseils, notamment sur les formes celtiques et italiques.

Certaines notes ayant pris des proportions excessives ont été détachées du texte et feront l'objet d'une publication ultérieure : désinence S3 -u, -s et forme primitive de la désinence P1.

Pour des raisons d'économie, les abréviations suivantes ont été employées : S = singulier ; P = pluriel ; D = duel ; 1, 2, 3 = première, seconde, troisième personnes. Le signifié d'un morphème est donné entre parenthèses, ainsi *r*(P3) désignera la désinence *r* employée comme troisième personne du pluriel, *i* (actuel) désignera l'élément *i* qui s'ajoute aux désinences verbales pour former les désinences dites « primaires », désinences marquant le présent. IE = indo-européen (nom ou adjectif).

harmonisation des finales à l'intérieur d'une série sentie comme homogène : P1-P2 ou S3-P3, mais aussi externes : influence des suffixes ou désinences nominaux. Il s'agit donc de mettre au point un modèle historique qui intègre les données des langues connues et respecte un certain nombre de principes théoriques, qu'il a paru utile de rappeler :

Principe 1 : L'IE a été une *langue parlée* et non un stock de morphèmes dans lequel les diverses langues auraient puisé, au cours de leur histoire, les éléments constitutifs de conglomérats variés pour une même fonction. En outre cette langue a une *profondeur chronologique* considérable dont il faut tenir compte pour éviter d'imaginer une multitude de synonymes, incompatibles avec la structure d'une langue parlée et l'économie linguistique qui, pour souffrir des exceptions, n'en est pas moins une tendance non négligeable. Enfin parenté génétique n'implique pas parenté typologique et il faut bien admettre que l'IE pouvait, faut-il dire devait ? avoir une *structure différente* de celle des langues classiques : ce que l'on entrevoit, grâce aux laryngales, pour la phonétique devait être valable pour la morphologie et la syntaxe.

Principe 2 : C'est une conséquence du précédent : il faut éviter de travailler sur des éléments vides de sens (« funktionen und bededeutungslose Wurzelerweiterung », Watkins p. 50 ou particules) qui laisseraient supposer que l'IE a érigé l'acte gratuit en loi linguistique. S'il est possible de rencontrer des éléments « vides », disons des sémantèmes zéro, en synchronie, il serait dangereux d'en déduire qu'ils l'ont toujours été; en outre on se prive d'un moyen de contrôle en éliminant l'articulation sémantique du langage, ce qui ouvre le champ à toutes les constructions arbitraires, au seul vu de ressemblances phonétiques. Il est préférable de laisser un élément inexpliqué, la reconstruction *ad aeternum* n'étant pas possible.

Principe 3 : Ce principe est valable pour la morphologie comme pour l'étymologie; il faut toujours commencer par se demander si la forme envisagée peut s'expliquer à l'intérieur de la langue où elle est attestée; sinon on risque d'être victime d'une illusion : l'évolution n'est pas linéaire (divergence proportionnelle au temps qui sépare la langue X de l'IE) et il se peut que l'on retrouve une forme identique à celle de l'IE mais de création récente; une telle coïncidence est

statistiquement probable pour toutes les langues, ce qui doit rendre prudent; il suffira de rappeler l'exemple de grec ἔρδειν/ῥέζειν où l'on avait vu la conservation des thèmes I et II de l'IE (**wer-g/wr-eg*) alors que le mycénien *woze* a montré qu'il s'agissait d'un degré zéro (**wr-g-*) à timbre vocalique modifié, aussi récent que ποιμέσι pour *ποιμάσι.

Principe 4 : Le signifiant se renouvelle indépendamment du signifié et en général plus rapidement; c'est ainsi que G. Dumézil a pu reconstituer la structure des mythes IE sans pouvoir établir aucun nom de dieu ou de héros; c'est le même principe qui a permis à E. Benveniste de faire progresser l'étude du vocabulaire IE ou à J. Haudry de préciser les structures syntaxiques. Dans chaque domaine, l'analyse des associations sémantiques permet d'atteindre un niveau d'archaïsme inaccessible pour le signifiant.

Principe 5 : Le mécanisme de renouvellement du signifiant a été bien décrit par J. Kuryłowicz (*Apophonie* p. 13, *Infl Cat* p. 11); quand deux formes sont en concurrence sur un même domaine sémantique, il faut distinguer deux situations : la concurrence peut concerner la fonction principale, il s'agit de ce que l'on pourrait appeler une synonymie centrale; dans ce cas la forme nouvelle expulse l'ancienne qui ne se conserve que dans des emplois marginaux, donnant naissance à un signifié non nécessairement homogène (cf. injonctif, n. 8^{bis}). En cas de concurrence sur une fonction secondaire (synonymie latérale), la forme nouvelle occupe une zone marginale qui acquiert ainsi son autonomie. La hiérarchie entre les formes a été envisagée comme chronologique (ancienne/nouvelle) mais elle peut tout aussi bien reposer sur d'autres bases (critères phonétiques; adéquation au système).

Cette double possibilité peut être ainsi schématisée avec les conventions suivantes : A, B, C : signifiants; a1, a2, a3... : signifiés, a1 étant la fonction principale.

- Synonymie centrale : A (a1, a2, a3) / B (a1, a2, a3) ⇒ B (a1, a2) et A (a3) ou B (a1) et A (a2, a3), étant entendu que B représente le terme fort du couple A/B.
- Synonymie marginale : A (a1, a2, a3) / C (a3) ⇒ A (a1, a2) et C (a3).

Principe 6 : Un morphème phonétiquement complexe, associé à un signifié également complexe, sera analysé en

plusieurs éléments si, ailleurs, au moins une de ses composantes est associée à une des composantes du signifié, soit un schéma (conventions précédentes auxquelles s'ajoute φ = phonème) :

A $\frac{[\varphi 1, \varphi 2]}{(a1, a2)}$ sera analysé A1 $\frac{[\varphi 1]}{(a1)}$ + A2 $\frac{[\varphi 2]}{(a2)}$ s'il existe B $\frac{[\varphi 1]}{(a1)}$

S'il existe seulement B, A2 sera défini négativement comme A—B et restera isolé dans la morphologie. Par contre s'il existe aussi C valant $[\varphi 2]/(a2)$, A2 aura une existence réelle dans la langue, par identification A2 = C. La rigueur de ces formules est tempérée dans la réalité par l'intervention des lois phonétiques (neutralisations; allophones) qui donnent une plus grande liberté d'interprétation synchronique des morphèmes.

Ce principe, appliqué au français, permet par exemple d'analyser le morphème *-rait* en deux composantes *r* et *ε*, celles du futur et de l'imparfait; la somme des signifiés associés à *r* et *ε* rendant compte du signifié de *rε*, cf. J. M. Claris, *Notes sur les formes en -rait, Langue Francaise* 11 (1972), p. 32-38.

Aucun des principes qui viennent d'être rappelés n'est original, mais il a paru utile de préciser la méthode utilisée avant d'aborder un domaine précis, celui des désinences verbales du pluriel. La comparaison fonctionne à partir d'hypothèses, dont il faut évaluer la probabilité. Le modèle historique présenté dans cet article retrace l'histoire, disons plutôt une histoire possible, des désinences de pluriel dans le verbe IE, conçues à la fois comme un tout (interférences internes) et comme un ensemble ouvert aux influences externes, exercées par les désinences du singulier mais aussi par celles des substantifs ou des pronoms.

La probabilité des interprétations proposées est très variable mais, comme nous l'avions fait pour les féminins du type *ijereja* (BSL 1975), il a paru indispensable de donner une vision synchronique de chaque étape de l'évolution, même des plus obscures; c'est là qu'interviennent les principes méthodologiques; à défaut d'être vérifiable, le modèle historique se doit d'être plausible à chaque moment de son devenir. Il est évident qu'il n'est pas considéré comme définitif et immuable, il est certain que l'avenir permettra de l'améliorer.

A) LA DÉSINENCE *-ur* EN INDIEN§ 2 *Les données indiennes*

L'indien a une désinence *-uḥ*, védique et classique, utilisée pour P3 (secondaire), en distribution complémentaire avec *-an*; la répartition est la suivante :

— *uḥ* est seule utilisée *a)* au parfait actif : *caKRuḥ* (KR « faire », S3 *caKĀRa*), *daDṚṣuḥ* (DṚṢ « voir », S3 *daDARŚa*), *PECuḥ* (PAC « cuire », S3 *paPĀCa*), *daDuḥ* (DĀ « donner », S3 *daDAU*). La désinence porte l'accent en védique ce qui est conforme au degré zéro radical¹; *b)* à l'optatif, thématique : *BHAVeyuḥ* (BHŪ « devenir », S3 près *BHAVati*) ou athématique : *Syuḥ* (AS « être », S3 près *ASi*); c'est la seule désinence devant laquelle le suffixe d'optatif soit au degré zéro; là où l'accent est mobile, la désinence *uḥ* porte l'accent (athématiques);

— elle est en concurrence avec *-an* *a)* à l'aoriste, la répartition se faisant entre thématiques (*-an*) et athématiques (*-uḥ*) : *aBHĀRṣuḥ* (BHR « porter »); les aoristes radicaux ont *-uḥ* dans les racines à *-Ā* : *aSTHuḥ* (STHĀ « se tenir debout »), *-an* ailleurs : *áGMan* (GAM « aller »); *b)* à l'imparfait où seuls les thèmes en *-Ā* ou à redoublement ont *-uḥ* : *aYuḥ* (YĀ « aller »), *adaDHuḥ* (DHĀ « placer »). Une exception : *abiBHRan* (S3 près *biBHARTi*).

Une telle répartition est propre à l'indien qui semble avoir innové; en effet si l'avestique a une désinence de parfait

1. A. A. Macdonell, *A vedic grammar for students*, 1916 (reprod 1962) = *VGfS*, p. 125, 147. Thumb-Hauschild, *Handbuch des Sanskrit*, Heidelberg, 1959 = *HdB*, p. 204-5. L. Renou, *Grammaire de la langue védique*, Paris 1952 = *Gr Ved*, § 308, 314, 318. T. S. Burrow, *The sanskrit language*, Londres, 1973 = Burrow, p. 310.

L'étude la plus complète sur les désinences en *r* de l'indien est celle de M. Leumann, *Morphologische Neuerungen im Altindischen Verbalsystem*, *Mededelingen der Nederlandse Akademie van Wetenschappen* 15, 3 (1952), p. 75-112 = *Neuerungen*.

En synchronie PEC fonctionne comme équivalent de *redoublement* + *racine au degré zéro*, soit *PEC = pa-PC*, ce qui permet d'établir une règle transformationnelle : au parfait, les racines composées de deux occlusives ou *s* ont un redoublement normal mais le degré zéro remplace la première occlusive par *i*; c'est une règle morphologique qui n'a pas de valeur historique. On a donc :

(a) *pa-PC* (comme *ja-GM*, etc.); (b) *pa-IC* donnant phonétiquement *PEC*.

-arə (gath *-əraš*) comparable à *-uḥ*, les présents à redoublement ont *-aṭ* (= IE **-nt*) qui doit être ancienne²; en outre l'optatif connaît un flottement dialectal : av. *hyārə* mais gath *h'yən* à côté de skt *syur*.

En réalité le rapprochement entre la désinence indienne *-uḥ* et les désinences iraniennes de parfait, pour vraisemblable qu'il soit, repose sur un postulat : interpréter *-uḥ* comme valant *-ur* alors que la phonétique interdit de choisir entre *-us* et *-ur*. Les arguments en faveur de *r* sont aussi bien comparatifs (hitt *-ir*, lat *-ēre* (*-ērunt*), tokh A *-är*, B *-ar*) qu'internes : il existe une série de désinences moyennes caractérisées par *r* (P3), *-re*, *-rate* (en concurrence avec *-ante/ate*) au présent radical athématique (Gr. *Ved.*, p. 254), *-ran* à l'optatif et dans quelques aoristes athématiques (*aSTHIRan*), (*i*)*re* enfin au parfait.

Toutes ces formes semblent prouver l'existence en IE d'une désinence de P3 caractérisée par *r* et associée au thème de parfait avec possibilité d'une extension plus vaste, en particulier à l'optatif (indo-iranien); l'extension de *r* au présent moyen n'est qu'un exemple des nombreuses affinités que l'on a constatées entre parfait et moyen.

§ 3 Valeur de *-r* (P3)

Si l'accord se fait sur la présence de *r* dans la désinence IE qui a donné véd *-uḥ*, il subsiste un certain nombre de points sur lesquels les analyses divergent : nature de l'environnement vocalique de *r* et existence éventuelle d'un *s* ajouté à *r* pour la forme, signifié associé à *-r* (P3) et rapport éventuel avec *-r* (Moyen) pour la fonction.

L'existence d'une désinence *-rs* (P3) peut s'appuyer sur

2. Reichelt, *Avestisches Elementarbuch*, p. 140 = Reichelt, J. Kuryłowicz, *The inflectional categories of indo-european*, Heidelberg, 1964, p. 60 = *Infl Cat* : « But in a certain number of cases the Skt ending is clearly secondary. » Même opinion chez C. Watkins, *Indogermanische Grammatik*, III, 1, Heidelberg, 1969 (= Watkins) avec une argumentation plus développée (p. 41-2) : l'extension de P3 *-ur* aux présents à redoublement serait due à l'analogie des intensifs.

La forme iranienne *-aṭ* (P3) correspond à grec *-ᾱσι* abstraction faite de deux innovations : l'adjonction de *i* (actuel), cf. n. 7, et la longue issue de *-αντι* au lieu de **-ατι*. Il s'agit donc bien d'une désinence IE. Elle subsiste indirectement dans skt *-ati* (P3). Elle a été concurrencée par *-e/ont(i)* avant d'avoir supplanté *-r* (P3) mais le processus de substitution était plus avancé en iranien qu'en indien. En hittite par contre, elle ne semble pas avoir existé et le prétérit n'a que *-r*.

la forme gāthique *-arəš* mais, comme il y a neutralisation *-r/rs* en finale en indien, le choix ne peut se faire que sur des critères comparatifs ou structuraux sur lesquels nous reviendrons (cf. §§ 5, 6).

A ces problèmes phonétiques et morphologiques se joint, comme on vient de le voir, un problème syntaxique : *-r* (P3) est-il identique au morphème qui caractérise le médio-passif dans une partie du domaine IE ? faut-il identifier, en latin par exemple, *-r* dans *dixēre* et dans *dīcitur* ? c'est une question controversée sur laquelle il paraît impossible de prendre parti dans le présent article³. Par contre il est absolument indispensable de définir avec le maximum de précision quelle était la valeur de *-r* (P3) à diverses époques de l'IE et des langues qui en sont issues.

Dans l'hypothèse d'un verbe IE à deux thèmes fondamentaux⁴ caractérisés par deux jeux de désinences, l'un actif et l'autre « médio-parfait », on classe *-r* dans les désinences de médio-parfait⁵. Une telle affirmation appelle quelques préci-

3. Bibliographie critique chez P. Flobert, *Déponents*, p. 464-7. En tout état de cause, il paraît indispensable d'étudier *-r* (P3) en faisant abstraction de *r* (moy). Ce n'est qu'après avoir défini la fonction et l'histoire des deux morphèmes que l'on pourra reprendre la question de leur parenté.

4. F. Bader, *Mélanges Chantraine*, p. 1-21 (bibliographie p. 11, n. 100).

Il est très difficile de savoir ce que représentaient ces deux thèmes fondamentaux : ils s'opposent par leurs désinences, sauf pour P1 et P2, plus que par le thème puisqu'il s'agit de formations radicales. Le système verbal IE ne se limitait pas à ces deux formes de base, les seules que l'on puisse atteindre par la comparaison.

5. E. Neu, *Studies Palmer* p. 248 pose P3 *nti* (praesens) / *nt* (non-praesens) pour l'Activum et *ar* (praesens) / *or* (non-praesens) pour le Perfectum, c'est-à-dire le « médio-parfait ». Cette reconstruction soulève deux objections : l'opposition *-nti/nt* est plus récente que *nt/r* ; il n'est pas certain d'autre part que le « médio-parfait » ait connu l'opposition temporelle et la répartition des timbres vocaliques *a* (présent) / *o* (passé) semble arbitraire. Notons qu'il n'est pas question de P1 et P2.

F. Bader, *BSL* 1967, p. 103, n. 47 : « la valeur moyenne de *-r* est reconnue depuis longtemps » (références bibliographiques) ; même idée chez J. Kuryłowicz, *Et. Celt.* 12, 1 (1968-69), p. 10 : « dans une désinence comme *-ran...* l'élément *r* est perçu comme l'exposant de la valeur médio-passive et *-an* comme la désinence de la 3^e p. pl. »

P3 *a-sé-ran* est inséparable de S3 *a-say-at* ; ces formes sont issues de **sai-ra* et **say-a* (Watkins p. 91 ; M. Leumann, *Neuerungen* p. 83) ; P3 *sai-ra* a une désinence qui s'analyse *r* (P) + *a* = S3 ; en aucun cas *r* ne peut être associé à (moyen), sa fonction est celle de *nt*(P) dans la désinence plus récente *-nt-a*. Il faut, d'un strict point de vue méthodologique oublier l'équation *r*(P3) = *r* (passif), qui, tant qu'elle n'est pas démontrée, ne peut qu'obscurcir la discussion.

La création de P3 *-ran* est une conséquence du remplacement de S3 *-a* par

sions : $-r$ (P3) n'a jamais de valeur moyenne; lorsqu'il apparaît dans une désinence moyenne, il est associé à un élément qui exprime ailleurs le moyen : si S3 $-to$ s'analyse correctement en $-t$ (S3, act.) $+o$ (moy.), $-nto$ en $-n$ (P) $+t$ (S3) $+o$ (moy.), il en sera de même, sous réserve que $r = P+3$ (cf. § 7), pour $-re = r$ (P3) $+a$ (moy.) $+i$ (actuel) ou pour l'hypothétique $*-ra = r$ (P3) $+a$ (moy.) qui ne survit qu'associé à la marque redondante $-n(t)$ dans $-ran^6$.

D'autre part $-r$ (P3) se distingue des autres désinences de parfait puisqu'il se rencontre avec d'autres thèmes verbaux actifs : aoristes et optatifs en indien, optatifs en iranien; en hittite même, $-r$ sert de désinence secondaire indifféremment aux verbes en $-mi$ et aux verbes en $-hi$; la répartition des fonctions semble avoir été en IE :

nti (actuel) / nt ou r (preterit) / r (parfait)

le moyen ajoute la marque o (Moyen), ce qui donne :

$nt-o-i$ (actuel) / $nt-o$ ou $r-o$ (preterit) / $r-o(i)$ (parfait)⁷

$-at$ sous l'influence des thématiques; elle remonte à une époque où S3 dans les thématiques hésitait entre $-Ø$ (gr $-ει$ n'a jamais connu $-t$) et $-i$ (skt $a-bhava-t$). Au terme du processus $-ran$ (P3) a deux marques de (P) : r et n .

6. Le védique a une forme *aduhra* limitée à un seul texte (MS : 13 exemples cf. *Neuerungen* p. 84) et considérée comme artificielle (L. Renou, *Gr Ved* p. 260).

Pāṇini constatait déjà le caractère facultatif de t (S3) au moyen en védique (VII, 1, 41) et l'existence d'un r redondant devant les désinences de pluriel (VII, 1, 6 à 8). Il y a bien redondance en synchronie (J. Kuryłowicz, *Ét. Celt.*, p. 10), c'est une conséquence de la réfection analogique vue n. 5.

7. La présence de i (actuel) au parfait peut surprendre. Il faut distinguer les langues qui ont développé un parfait moyen et les autres; dans le premier cas, i (actuel) est limité au moyen et s'explique par l'influence du présent moyen. L'ordre de création est :

a) éclatement du médio-parfait en moyen et parfait;

b) introduction de i (actuel) dans la flexion du moyen (époque C du § 4);

c) dédoublement du parfait en actif/moyen (postérieur à la séparation des langues).

Le latin, contrairement au grec, ne connaît pas la phase c). Il semble qu'en grec on ait eu l'ébauche d'une phase d), i (actuel) s'introduit au parfait actif; elle n'est attestée que pour P3 $-ᾱσι$.

Parmi les langues qui ont conservé le parfait hors de l'opposition actif/moyen, le latin a utilisé i (actuel) certainement pour S1 $-ī$ de $-a+i$ et S2 $-ti$ de $-ta+i$; peut-être pour S3, puisqu'il a existé des désinences à longue, notées $-eit$ dans les inscriptions archaïques (A. Ernout, *Morphologie*, p. 214); comme phonétiquement $-ed$ et $-eit$ aboutissent au même résultat $-it$, il est impossible de savoir d'où vient une forme comme *fēcit*. On aurait $-e+i$, normalisé par l'adjonction de $-t$ comme en védique (cf. n. 5).

Pour P3 $-ere$, l'explication traditionnelle part de $*-ero$: F. Bader, *BSL* 1967,

§ 4 Le parfait dans les langues à système ternaire a un statut ambigu : intransitif (état), il n'est ni actif ni moyen; résultatif, il oscille entre passé et présent. Il devient une variante optionnelle de l'imparfait en sanskrit classique comme en grec tardif (avant sa disparition complète); l'évolution est comparable à celle du passé composé en français : issu d'une périphrase résultative *habeo factum*, il concurrence puis élimine le passé simple. En hittite, au contraire, c'est l'attraction du présent qui l'a emporté : les désinences en *-hi* ne se distinguent plus sémantiquement des désinences en *-mi*. Pour le latin cf. n. 7.

Le parfait apparaît partout comme une forme résiduelle qui résiste mal à l'attraction des présents ou aoristes et à la concurrence des formes périphrastiques⁸. Il est toujours très difficile de reconstituer le signifié primitif d'une forme

p. 103, O. Szemerényi, *Einführung*, p. 226 ; doutes chez Watkins, p. 155, 208 ; bilan des explications chez P. Flobert, *Déponents*, p. 461.

Le morphème *o* est marque du moyen alors que le parfait a *-e* pour S3, désinence qui peut se retrouver dans P3 *-e-r* (hitt. *-i/er*), avec réapplication du principe additif : *-e-er* > *-ēr* (selon P3 = S3+P, formulation ancienne, cf. § 8).

Une autre explication, suggérée par P. Flobert, semble préférable : analyser lat *-ēre* en *-ēr+i* intègre P3 dans un système cohérent où *i* s'ajoute aux désinences de « parfait » IE à toutes les personnes sauf P1 et P2, répartition que l'on a en indo-iranien, à l'actif. Le traitement final de *i* en latin est *-e* (*mare*, *forte*) ou *-O* (*animal*, *exemplar* et désinences primaires), ce qui rendrait compte du doublet supposé P3 *-ēr/īre*. Le seul obstacle est tokh B *-re* (A *-r*) où *e* est le traitement normal de IE *-o(s)* en finale, cf. G. S. Lane, *BSL* 71 (1976), p. 135 et 150 mais le système tokharien n'a pas grand chose à voir avec celui du latin, en particulier *i* (actuel) est resté hors du paradigme de prétérit à l'actif et ne s'est introduit que partiellement au prétérit moyen (S1 *-mai* et S2 *-tai* en B, Lane p. 144), tandis que *-r* assume la fonction (primaire) au présent moyen à toutes les personnes dans les deux dialectes.

L'adjonction de *i* (actuel) au perfectum latin prouve qu'à un moment de son histoire il a été senti comme actuel au même titre que l'infectum ; chacun a développé un système temporel ternaire. L'opposition était aspectuelle et pouvait évoluer en deux directions : soit vers une neutralisation qui aurait donné naissance à un système comparable à celui du hittite (*hi/mi*) ou du germanique (perfecto-présents), la répartition s'effectuant sur des critères sémantiques, soit vers une polarisation associant une opposition temporelle à l'aspect comme pour l'aoriste grec ou le verbe slave. C'est la seconde hypothèse qui a prévalu en latin puis en roman (fr *je fis/je fais* purement temporel).

8. Si le signifiant synthétique de parfait disparaît dans les langues historiques, le signifié (état/résultat) conserve une expression autonome : il s'agit de périphrases composées d'un verbe « avoir » et d'un participe, hitt. *-an ḫark*, lat. *-tum habeo*, cf. E. Benveniste, *Hittite et indo-européen*, p. 53-65. Il arrive que ces périphrases suivent à leur tour la même évolution sémantique, comme le montre le passé français.

résiduelle, c'est le cas pour l'injonctif (cf. n. 8 *bis*). A ne considérer que les désinences de P3, il semble possible de définir trois étapes chronologiques :

A *r* (toutes valeurs) ou *r* (actuel) // *x* (non actuel).

B *nt* (actuel) // *r* (non actuel) puis *nt* (toutes valeurs) // *r* (allomorphe, non actuel)^{8 bis}.

C *nti* (actuel) // *nt* (non actuel), variante *r* (parfait).

L'étape C, la plus récente, correspond à l'état avestique; le védique n'en diffère que par un emploi plus fréquent de la variante résiduelle *r*. Le hittite introduit *i* (actuel) avant la seconde phase de B, *r* reste donc la seule désinence de non actuel. En grec enfin l'évolution de B aboutit à l'élimination totale de l'allomorphe *r*.

Dans ce tableau, (non actuel) désigne le prétérit, mais aussi, au moins en partie, le virtuel (optatif et subjonctif où les désinences primaires n'apparaissent que tardivement; L. Renou, *Gr Ved* § 307). A l'époque C, l'anatolien et l'indo-iranien ont créé, symétriquement, une désinence *-ntu* (virtuel).

Le terme (non actuel) a été choisi aussi pour indiquer, dans une opposition positif/négatif, quelle était la forme dominante; à chaque étape le renouvellement part de la fonction (actuel) avec élimination ou refoulement de l'ancienne désinence.

L'étape A, en raison de la distance chronologique, ne

8 *bis*. B correspond à l'époque où l'injonctif était une forme vivante; sur cette forme voir *VG/S*, p. 349-350; *GR Ved*, § 431, J. Gonda, *IE Moods*, p. 33-46 et surtout l'étude minutieuse de K. Hoffmann, *Der Injunktiv im Veda*, Heidelberg, 1967.

Sans entrer dans le détail des problèmes posés par l'injonctif, on constate qu'il a deux zones d'emploi sans lien apparent : variante de l'indicatif à valeur générale et valeur modale en concurrence avec l'impératif et le subjonctif. Ce champ sémantique peu cohérent est normal pour une forme résiduelle : chassé de la fonction principale (présent proprement dit) par les désinences nouvelles (+*i*), l'injonctif est caractérisé dès lors par deux traits négatifs : non actuel (absence de *i*) et non passé (absence d'augment). Cette double marque est susceptible de deux interprétations, l'une large en fait une forme indifférente au temps, ainsi pour la description des Dieux (Hoffmann, p. 119 sqq.); une interprétation plus étroite de la double marque négative en déduit une marque positive (+futur); quand l'injonctif n'était pas encore concurrencé par les formes (+*i*), il devait, outre le présent, exprimer le futur proche comme le présent français ou allemand; ce qui n'était qu'extension occasionnelle d'un champ sémantique centré sur le présent devient un trait essentiel de la forme résiduelle (*Principe* 5).

peut être reconstituée avec précision, elle se définit comme l'état de langue antérieur à l'utilisation de *nt* comme marque de P3, quelle qu'en soit l'origine, tournure participiale ou autre.

§ 5 Problèmes phonétiques indiens

Après avoir défini les problèmes historiques posés par la désinence *-r* (P3), il faut revenir aux données indiennes; celles-ci sont ambiguës :

— s'il s'agit bien d'un *u* IE, on aura, avec l'incertitude née du samdhi : **-us* ou **-ur*.

— s'il s'agit d'une voyelle d'appui, on pourrait envisager **-^or* ou **-ⁱr*.

Il n'existe pas, en indien, de *-r* en finale, ce qui laisse supposer un traitement spécial⁹. Il est évident qu'une voyelle d'appui se justifierait plus facilement si, au lieu d'un simple *-r*, on avait une désinence complexe *-rs*, toutefois il n'est pas exclu que la voyelle d'appui s'explique par *-^or* *ə*-, c'est-à-dire devant un mot commençant par une voyelle, avec le traitement que l'on a dans un mot comme *puras*. Il reste une objection qui concerne le timbre de cette voyelle d'appui, *u* n'est attesté qu'au contact d'une labiale, autrement on a *i*¹⁰.

Les difficultés phonétiques nées de l'analyse de *-ur* (P3) rappellent celles que l'on rencontre pour le génitif des noms

9. L. Renou, *Gr. Ved.*, p. 77. Depuis Brugmann *Grundr.* II, p. 606), *-ur* est expliqué de deux façons, soit à partir de *-^or* (*-^or* en notation moderne), soit, avec une moindre probabilité, à partir de **rs* comme gāth *-ə^orəš* ; même attitude chez Thumb-Hauschild, I, 2, p. 205. Burrow, p. 310, prend nettement parti pour la forme à *s* final.

10. Watkins, p. 43, soulève un problème phonétique : ind. *-ur* = av. *-ar* seulement dans une séquence *-^or+voy.*, donc devant *laryngale+voyelle* en IE, puisque devant voyelle simple aucune voyelle d'appui n'est dégagée. Si l'on admet qu'un mot IE ne commençait pas par une voyelle, on a bien pour P3 deux situations possibles :

(a) *T-r* ≠ *T* et (b) *T-r* ≠ *əE* où *T* = consonne et *E* = voyelle.

Dans les deux cas, le développement d'une voyelle d'appui se justifie mais le résultat indien à l'intérieur serait *-T^hrT* et *-Ti^hurE* cf. *pīṭṛbhis* et *puras* ou *itīruḥ*. La présence de # (pause entre deux mots) fait que le traitement de (a) s'aligne sur (b). L'avestique distingue bien à l'intérieur **^hr* et **^or(ə)* *kərəta* (= skt *kṛta*) mais *parā* (= skt *purā*) ; en finale, on manque d'exemples, ce qui rend difficile l'appréciation de P3 *-are* qui pourrait n'être qu'une graphie pour **-ə^orə* = IE *-^hr* ou la généralisation inverse de celle de l'indien, soit (b) aligné sur (a).

en *-tr* (*piluh*, *bhartuh*, etc.); le rapprochement a été fait depuis longtemps¹¹. L'indien là encore est isolé : *u* ne peut s'expliquer que comme voyelle d'appui et l'on attend une séquence *-r* (thème) + *s* (génitif) avec en principe le degré plein de la désinence (soit **tr-e/os*, cf. gr. πατρός vx p. *pica*, av. *dā rō*) ou du suffixe (soit **-ter-s*, comme dans les thèmes en *i* et *u*); un double degré zéro serait anormal. Un groupe *-tras* semble stable; il est plus difficile de l'affirmer pour **-tars*, qui de toute façon doit perdre son *s* final¹². On sait que dans le samdhi *-az* devient *-o* avec labialisation de *a*, voyelle pleine. Cet effet labialisant de *z* pourrait s'être manifesté, par dessus *r*, sur le *a* des génitifs (**-tar-s* donnant *-tuh*) et sur la désinence *-r* (P3), d'autant plus facilement dans ce dernier cas qu'il s'agit d'une voyelle d'appui, sans timbre bien défini; on comprendrait mieux la présence du timbre *u* dans tous les contextes phonétiques.

Le résultat de cette enquête phonétique peut être ainsi résumé : rien n'empêche de supposer un *u* IE mais, à l'intérieur de l'indien, rien ne le justifie. Si l'on s'en tient à l'hypothèse d'une voyelle d'appui, son timbre *u* semble plus facile à justifier en posant à date ancienne une désinence *-ors*.

Il faut maintenant confronter les hypothèses théoriques aux données plus générales de la comparaison.

§ 6 Données comparatives

a) *-us*

Le celtique continental a des formes en *-(t)-us* (*-t-* est le morphème de prétérit dans les verbes « faibles ») qui ont toute chance d'être des pluriels : *aresequani...* *iourus* à

11. Wackernagel-Debrunner III, p. 206, avec bibliographie antérieure à 1929; *Gr. Ved.*, p. 77; Thumb-Hauschild I, 2, p. 79. Pour Burrow, p. 244, *-tur* est issu de **-lrs* remaniement morphologique d'un plus ancien *-tars*, par extension du degré zéro suffixal des cas obliques. Cette hypothèse, plausible en elle-même, repose sur un postulat : *-tuh* recouvre un double degré zéro; c'est une anomalie dans la flexion nominale. Par contre un génitif **-tar-s*, s'il est en contradiction avec les données des autres langues, ne se heurte à aucun interdit morphologique, c'est la structure des génitifs dans les thèmes en *i* et *u*. On comprend aisément que les langues aient éliminé une forme **-ter-s* qui, par réduction du groupe *-rs* en finale, risquait de se confondre avec le vocatif.

12. Il existe une forme d'aoriste S2 *akah* qui repose sur **akar-s* mais les exemples d'identité formelle entre S2 et S3 sont trop nombreux pour que la langue ait conservé une forme aberrante **a-kuh*.

Saint-Germain-Sources-Seine, alors que l'on a souvent *ieuru* (S3), de même *aricani lubitus* (La Graufesenque, lecture et sens discutés); en Gaule Cisalpine : *karnilus* à Briona (sujet multiple) qui s'oppose à *karnitu* (Todi, sujet unique)¹³.

Il faut souligner que cette forme est limitée au celtique continental; l'amuissement des finales et la date récente des attestations empêche d'utiliser les données du celtique insulaire. S'il n'est pas impossible d'envisager la conservation d'un archaïsme aux deux extrémités du monde IE, il faut bien voir qu'un système *-u* (S3) / *-us* (P3) a toute chance d'être récent et comparable à celui du vénète *toler/tulers* sur lequel nous reviendrons (cf. n. 14).

b) *-ur*

Aucune langue ne présente de désinence (P3) de cette forme. Le timbre de la voyelle qui précède *r* est *ē* (lat. et tokh B), *e* (tokh A et lat. *-erunt*), *e* (quantité inconnue, hitt), *e/o* et zéro en avestique, cf. c).

c) *-or* (*-r*)

L'avestique a des formes se terminant par *-ra* où *a* n'a pas de réalité phonologique (E. Benveniste, *BSL* 63 (1968) p. 57); *a* peut représenter IE *e/o* mais certains dialectes iraniens ont *ar* pour **r* (vx perse) et *-ara* pourrait être la notation finale de **r*, à côté de *ara* à l'intérieur ou devant consonne (gath P3 *-arəš*). En indien, les désinences complexes, *-re* ou *-ran*, s'ajoutent directement au radical : *a-duh-ran*, *duh-re*, *duduh-re*, *dadrś-re*, mais d'autres formes présentent un *i* emprunté aux racines *set* : *tatn-ire*, *bhej-ire* comme *papi-re* (PĀ « boire »). C'est la forme classique.

Dans les formes à double désinence *duduh-r-ire*, *dadrś-r-ire*, *dad-r-ire*, *-r-* doit représenter la désinence de P3 conservée comme marque redondante et devenue un véritable élargissement de thème (sémantème zéro). Si cette analyse est correcte on peut poser P3 : **duduhr*, **dadrśr*, **dadr*, formes dissyllabiques devenues trisyllabiques par vocalisation de

13. M. Lejeune, *Lepontica*, p. 41-7 et 91-6. Il est possible que le Celtibère ait connu lui aussi des finales de prétérit en *-tus* mais, aussi longtemps que la grande inscription de Botorrita restera obscure, aucune certitude sur ce point, M. Lejeune, *CRAI* 1973, p. 647 ; l'interprétation proposée par K. H. Schmidt, *Studies Palmer*, p. 366 fait de *-tus* un impératif, soit *-t* (S3) + *u* (virtuel) + *s* pluralisant. Notons simplement que l'accord semble se faire sur la présence d'un *s* pluralisant dans le verbe celtibère.

-r et traitement final -ur (véd. et class *duduhur*, *dadršur*, *dadur*). Il est évident que ces formes excluent toute désinence -rs.

d) -*ors* (-*rs*)

Le seul parallèle est celui des formes gâthiques : P3 parf. *cikoit-arəš* (cf. skt *cikit-uḥ*, avec degré zéro attendu), opt *jam-yā-rəš* (cf. véd *gam-y-uḥ*, avec là encore une différence de degré de la prédésinentielle), cf. Reichelt, p. 132, § 257. Ces graphies recouvrent [-*rš*] et [-*yārš*]. Il se peut que cette désinence soit attestée dans une forme vénète récemment découverte¹⁴ et indirectement dans osque -*ens*, cf. § 10.

14. A. L. Prosdocimi, *Venetico. L'altra Faccia di Pa 14... Istituto di Studi per l'alto Adige*, Florence, 1979. Au dos d'une pierre déjà publiée (n° 148 du *Manuel de la langue vénète*), les mots :]*dio.s.₃te.u.te.r.s.₄* prendraient place après le texte connu de l'autre face : *te.r.mo.n.₂e.n.to.l.lo.u.ki.₁*. On aurait une phrase : sujet₃ (nom. plur.) + verbe₄ + objet₂ (acc. sing.) + complément de lieu (prép. + génitif)₁ « les X₃ ont Y-é / Y-ent₄ une borne₂ à l'intérieur du sanctuaire₁ ».

Le sujet reste inconnu en raison d'une lacune de la pierre, le verbe *teuters* pourrait représenter la racine de lat. *tueor* (hypothèse suggérée par M. Lejeune). Pour A. L. Prosdocimi *teuters* serait un dénominatif de *teuta*. Une autre hypothèse ferait du *t* un suffixe temporel, comparable à celui du germanique, de l'italique et du celtique continental et de *teuters* un passé, ce qui est appuyé par la désinence -*ers*, qui ne peut guère être que secondaire.

Le peu que l'on connaît du système verbal du vénète (*Manuel*, p. 77-83) montre qu'il est irréductible à ceux des langues voisines ; *donasan* / *donasto* est sans équivalent. Si *teuters* est confirmé comme verbe, deux questions se posent : s'agit-il bien de P3 car -*os* est ambigu (nom. sing. ou plur.) et il a existé des désinences S3 -*s* ? l'association *rs* fait pencher pour le pluriel, car un thème *teuter-*, s'il n'est pas exclu, reste peu probable. L'autre problème est celui des liens qui unissent *teuters* et des formes comme *toler*, formes que l'on considère comme moyennes (*Manuel*, p. 80). A. L. Prosdocimi associe S3 -*r* et P3 -*rs*, en parallèle avec celt. S3 -*u* et P3 -*us*, mais, en l'absence de thème présentant les deux désinences, on ne peut rien affirmer.

Une autre hypothèse pourrait rendre compte de ces formes : on attend dans un parfait (prétérit) S3 -*e* et P3 *-*er* (hitt. -*er*) ou *-*ers* (gath *-arəš* avec degré zéro, donnant **urs* ? en vénète, sur *r*, *Manuel*, p. 107). Il est possible que le doublet de P3 ait été utilisé pour caractériser S3, soit

- (a) **tole* / *teuter(s)* (b) *tole-r* / *teuters*

dans ce cas, il ne s'agirait pas de moyen mais de parfait actif.

Une troisième hypothèse serait la perte de l'opposition actif/moyen avec conservation des désinences de l'un ou l'autre, selon un processus qui reste à définir.

Il faudra attendre de nouvelles formes pour répondre à ces questions.

Bilan

Mis à part *-os* exclu pour des raisons de phonétique interne aussi bien que comparatives, toutes les hypothèses ont été envisagées; seul *-ur* semble totalement exclu; *-us* est possible mais peu probable. Le choix paraît donc limité à *-or* ou *-ors*; le timbre *u* comme l'étroitesse des liens qui unissent védique et gâthique suggèrent de retenir *-ors*. Mais, comme il a été vu sous c), *-or* est également plausible. Il s'agit probablement de deux variantes optionnelles qui ont coexisté pendant une période assez longue de l'IE, puis de l'indo-iranien, se sont réparties dialectalement en iranien et se sont fondues en une forme unique *-uh* en védique, par neutralisation de *r/rs* en finale.

Il s'agit maintenant de rendre compte de ces deux formes *r* et *rs* pour une même fonction (P3) et de les replacer dans le système des désinences verbales de l'IE afin de dégager les mécanismes analogiques, internes ou externes, qui ont permis leur création puis leur remaniement et leur élimination.

§ 7 Structure des désinences S3/P3

En indien si l'on admet l'hypothèse d) et certainement en gâthique, *s* s'ajoute au morphème *r* qui assume ailleurs, à lui seul, la double fonction (pluriel/non personne = 3). Il s'agit d'un élément redondant, en apparence vide de sens. Watkins (p. 43) signale : « Der Wechsel $-r \sim rs$ ist in idg. Endungen ohne parallele » et suggère un rapprochement avec *s* « mobile » des prépositions. Dans les deux cas, effectivement, il existe deux variantes (*-ø/-s*) de même valeur. Un tel rapprochement est purement négatif, le point commun se réduit à la présence du même phonème *s* et le reste n'est que la formulation de notre ignorance.

A chercher une explication de *s* « mobile » dans les prépositions, on se tournerait plutôt vers des morphèmes nominaux : une série **en/eni(ni)/ens* fait penser à la flexion d'un thème **en* dont subsisteraient le thème nu (en fonction de locatif, cf. ved. *ājman* « en chemin ») le locatif (flottement du degré radical) et un génitif-ablatif en *-s*¹⁵. Qu'il y ait

15. Grâce au hittite, on sait maintenant que gr. *ἄντι* ou lat. *ante* sont d'anciens locatifs d'un thème IE **e₂ent* « front » (= hitt. *ḫant*) ; on a pu établir

eu neutralisation fonctionnelle des formes puis extension à d'autres éléments lexicaux fonctionnant comme prépositions, de ces finales optionnelles c'est certain, mais ce qui est vraisemblable à l'intérieur d'un système défini par sa fonction syntaxique cesse de l'être lorsque l'on passe aux désinences verbales.

En réalité, s'il n'existe pas d'équivalent phonétique de l'indo-iranien *-rs* (P3), à l'exception d'une forme difficilement analysable en vénète (cf. n. 14), il est possible de relever des désinences qui présentent une affinité de structure :

— en celtique P3 s'obtient à partir de S3 par adjonction d'un *s* pour lequel M. Lejeune (cf. n. 13) emploie l'adjectif « pluralisant » qui rend parfaitement compte de la valeur de morphème.

— en osco-ombrien, la désinence secondaire P3 est *-ens* qui s'oppose à la désinence primaire *-ent*. Le système est différent de celui du latin (prim. *-nt* / sec. *-ēre*) et, pour la désinence secondaire, la seule connue, du vénète (prim. ? / sec. *-an*). Une finale *-ens* suppose soit l'amuïssement d'un phonème entre *n* et *s*, soit la création récente de cette désinence¹⁶.

Si l'IE a connu plusieurs morphèmes *s*, il reste probable que, dans un domaine sémantiquement bien défini (P3), la présence d'un *s* en italo-celtique et en indo-iranien ne peut être due au hasard et qu'il s'agit bien du même mor-

partiellement la flexion d'un thème *kat* : accusatif **kat-n* (hitt. *kattan*, gr. *κατά*), locatif **kat-i* (hitt. *katti*, gr. *κασί(γνητος)*, directif **kat-ō* (hitt. *katta*, gr. *κάτω*), cf. M. Lejeune, *BSL* 1960, p. 23 ; E. Laroche, *RHA* 1970, p. 40.

Pour une autre interprétation de gr. *ἐν* avec *i* anaphorique, F. Bader, *BSL* 1976, p. 31.

16. C. D. Buck, *A grammar of oscan and umbrian*, p. 152 considère *-ens* comme d'origine nominale ; liste des explications chez F. Bader, *BSL* 1967, p. 96 (n. 37) et 1976, p. 42.

La désinence secondaire **-nt* n'est conservée que dans falisque *fifiquod* (← **fefakont*). Si *-t* en finale passe normalement à *-d* (lat. arch. *feced*), on attend P3 *-nd* < **-nt* ; un tel groupe est inconnu en latin à la finale. En osco-ombrien (Buck, p. 81), **-nd-* passe à *-nn-* entre voyelles ; à plus forte raison en finale où *d* était réduit à sa partie implosive. On attend donc P3 *-n*, non attesté.

Un groupe ancien *-ns* donnant osque *-ss* et ombrien *-f* (F. Bader, *BSL* 1976, p. 43), l'association *n+s* ne saurait être ancienne ; il faut donc choisir entre un processus additif récent et la réduction d'un groupe complexe *-nt-s*.

F. Bader (p. 43, n. 82) suggère une forme première **-nts* où *s* est une particule, parallèle à *i* de *-nt-i* et qui se retrouverait dans gaulois *-us* ; si un tel processus additif est tout à fait vraisemblable, il doit être justifié au niveau du signifié.

phème, avec la valeur de pluriel mais dans des environnements différents; cela suggère des innovations indépendantes à partir d'un même héritage. Il est possible d'établir un modèle historique qui rende compte des divergences constatées, ce sera l'objet du § 10.

§ 8 *Renouvellement des désinences S3*

Il paraît légitime de supposer, pour l'IE ancien, une étape diachronique où l'opposition S3/P3 était rendue par \emptyset/r ; en théorie deux analyses étaient possibles, soit type A : $P3 = r(P) + \emptyset(S3)$ ou type B : $P3 = \emptyset(S3) + r(P3)$. Le premier jouera un rôle important dans la suite de l'histoire, cf. § 9; le second est typologiquement plus fréquent¹⁷, il pose la troisième personne comme fondamentale et le pluriel comme trait ajouté; le premier au contraire pose le pluriel

17. Une enquête typologique dépasserait et les limites d'un article et les compétences de l'auteur, il suffira de donner quelques exemples de $P3 = S3 + P$:

— en hongrois, le morphème nominal de pluriel est k ; une voyelle finale brève s'allonge devant k ; dans les thèmes consonantiques se développe une voyelle de liaison. Le même morphème est employé pour former P3 : passé objectif : S3 *várta*, P3 *várták*; subjectif : S3 *várt*, P3 *vártak* (*vár* « attendre », t = prétérit); présent objectif : S3 *adja* P3 *adják* (*ad* « donner »), formes comparables à *ház* « maison », plur. *házak* ou *fa* « arbre », plur. *fák*. Le présent subjectif : S3 *ad*, P3 *adnak* a un morphème redondant $n + (a)k$.

— en turc, osmanli et ouïgour, P3 s'obtient par addition de *-la/er*, suffixe nominal de pluriel : osmanli S3 *gördü* « il vit », *gördüler* « ils virent » comme *ev* « maison », plur. *evler*. Pour l'ouïgour V. M. Nasilov, *Drevne-ujgurskij jazyk*, Moscou 1963, p. 71.

L'utilisation d'un suffixe « nominal » de pluriel existe aussi pour P1 et P2 :

— en hongrois, on retrouve k vu précédemment : P1 *-unk/juk*, P2 *-atok*; si ces désinences ne sont pas analysables en $S1 + P$ et $S2 + P$, en synchronie, l'histoire apporte quelques lumières : il existe au XIII^e s. une désinence P1 notée *-muc* ($-m = S1$ et c note k) ; il est probable que $S2 -d$ provient d'un ancien $-t$, conservé dans P2. Cf. A. Sauvageot, *L'édification de la langue hongroise*, Paris 1971, p. 76-84 (histoire des désinences) ;

— en géorgien (et en laze) P1 et P2 s'obtiennent à partir de S1 et S2 par adjonction de $-t$: S1 *var* « je suis », S2 *x-ar* « tu es » ; P1 *v-ar-t* et P2 *x-ar-t* ; or t est un ancien morphème de pluriel nominal (H. Vogt, *Grammaire de la langue géorgienne*, Oslo, 1971, p. 83). Mais P3 est d'un type totalement différent, reposant sur une opposition $-s/\emptyset$ (S3) $-n/s$.

Dans tous ces exemples les désinences verbales utilisent un morphème x (P) qui existe ou a existé dans les noms. Le processus additif existe ailleurs mais x (P) n'a pas d'existence en dehors du verbe, son analyse comme morphème de pluriel est potentielle : ainsi en ossète, présent S3 *kali*, P3 *kali-nc* de *kalin* « verser » « verser » où $x = nc$.

comme forme de base et lui ajoute le trait troisième personne, ce qui semble moins naturel.

La désinence zéro semble conservée dans la flexion du parfait¹⁸ donc dans une flexion résiduelle. Ailleurs elle a été supplantée par *u*, *s* et surtout *t*. La désinence *u* (S3) fera l'objet d'une autre étude; il importe peu pour le problème traité ici de savoir s'il s'agissait de désinences issues de pronoms ou d'élargissements radicaux réinterprétés comme désinences¹⁹. Il faut par contre insister sur l'apparition d'une marque pour S3; dès lors, à toutes les personnes, le sujet est repris dans la forme verbale par un morphème « anaphorique »; c'est un trait caractéristique des langues IE anciennes, qui a tendance à s'effacer dans les langues modernes.

L'ordre chronologique des apparitions est (a) *s*, (b) *t*; c'est ce que prouve la vitalité de *t* (S3) et le caractère résiduel de *s* dans les quelques langues qui le connaissent : hitt *daas* (S3 et S2), vx p. *akunauš* (S3, impft) et, indirectement, tokh B *prek-s-a* (S3, prêt.); qu'une telle désinence ne survive que dans des prétérits est déjà un indice d'ancienneté; mais on a une preuve de sa vitalité, à date ancienne, si l'on accepte l'hypothèse qui en fait l'origine, par extension à toutes les personnes, du morphème d'aoriste *s* (J. Kuryłowicz, *Infl Cat*, p. 110, pour le mécanisme et cf. n. 19).

La disparition de *s* (S3) est certainement liée à son homophonie avec *s* (S2), qu'elle soit le reflet d'une identité ancienne ou purement accidentelle.

Lorsque S3 est marquée, l'interprétation ancienne de *r* = *P* n'est plus possible; un morphème simple cumule désormais deux fonctions (*P*+3). C'est un modèle typologique différent où *P*3 est inanalysable. Une autre innovation va permettre de revenir au type A, c'est *nl* (*P*3) qui concur-

18. La désinence de parfait est *-*e* (gr. -*ε*, skt -*a*) mais la voyelle *e* se retrouve aux trois personnes du singulier : S1 *-*a₃-e* (gr. -*α*), S2 *-*t(a)-e*, S3 *-*o-e*; tout se passe comme si la désinence proprement dite venait s'intercaler entre la racine verbale et un élément *e* dont la fonction reste à définir.

19. Pour l'élargissement, « a root enlargement... simply a phonetic component ». C. Watkins, *Celtic verb*, p. 100; même idée *IdG Gr* III, 1, p. 54; F. Bader, *BSL* 1974, p. 13. L'étude de l'extension progressive de *s* comme élargissement dans la flexion des prétérits a été faite par F. Bader, *Flexions d'aoristes sigmatiques*, *Étrennes M. Lejeune*, p. 29-44.

Un élément « en distribution complémentaire en fonction de la personne dans les plus anciens paradigmes temporels » (F. Bader, *BSL* 1974, p. 14) a toute chance d'avoir été une désinence, ce qui éviterait le recours à ces éléments vides de sens que sont les élargissements radicaux (§ 1, *Principe* 2).

rence r et l'élimine de la fonction (actuel). Il n'y a aucune raison d'imaginer que les désinences s (S3), t (S3) et nt (P3) ont été introduites au même moment; ce qui est certain c'est que $-nt$ est mis en rapport avec t (S3) par une analyse $P3 = n(P) + t(S3)$ de type A; cette analyse va servir de modèle pour la création de $-rs$ (P3) = $r(P) + s(S3)$.

Les limites chronologiques, relatives bien entendu, en sont précises : rs n'a pu être créé qu'après l'adoption de nt (P3), il doit avoir été utilisé avec une certaine fréquence avant que s (S3) ne sorte de l'usage, ce qui semble se produire à l'époque de la séparation des langues. Si le processus d'élimination progressive de r , vu au § 4, est valable, il faut admettre que rs a été créé à une époque où r était limité au non actuel, soit B. A cette même époque, s (S3) devait également être associé au non actuel.

Il reste un dernier problème : justifier le fait que $-rs$ survit à la disparition de s (S3), ce sera l'objet du § 10.

§ 9 Modèle IE

Ce schéma va servir de modèle pour le moyen : o (S3) s'ajoute à r (P3, actif) pour donner ro (P3, moyen); ro est mal attesté (*Neuerungen* p. 84; Watkins p. 91 et 136), il a subi les conséquences de l'élimination de $-a$ (S3) au profit de $-at$ puis $-ta$ en indien, cf. § 3. Il n'est pas nécessaire de poser nl/nlo comme modèle de r/x ($x = ro$) comme le fait Watkins, p. 175; r (P3) étant antérieur à nt (P3), ro a pu être créé bien avant nlo sur le modèle s (S3)/ rs (P3). A l'époque C (cf. § 4), au moment de l'introduction de i (actuel), a (S3) et ra (P3) étaient encore en indo-iranien des désinences

20. La flexion hétéroclite en $r/n(t)$ rendrait compte de la double désinence de P3 selon Watkins, p. 42, cf. F. Bader, *BSL* 1976, p. 35; mais on a aussi souligné la « relation formelle entre le participe présent $-e/ont-$ et la 3^e plur. $-onti$ » (E. Benveniste, *Origines*, p. 173).

Si typologiquement l'emploi d'une périphrase participiale est fréquent, ainsi en grec pour le parfait passif P3 $-\muένοι εἰσι$, on comprend moins bien comment un neutre à flexion hétéroclite a pu s'introduire, sous deux formes, dans la flexion verbale. L'identité formelle ne peut faire oublier l'absence de vraisemblance sémantique.

A s'en tenir aux formes attestées, la répartition est r (cas directs) / n (obliques), t s'ajoutant aussi bien à r (skt *yakṛt*) qu'à n (grec $-\alpha\tau-$) sans que l'on puisse définir la valeur de cet élément facultatif. En tout cas rien ne le rattache au pluriel. Un substantif $X-r$ « action de X devrait fonctionner pour le pluriel comme le singulier et il faudrait justifier la présence du thème « oblique » $X-nt$ dans une phrase nominale, avant d'en faire une forme verbale.

vivantes puisqu'elles ont servi de base à la création de **ai* (S3) = skt *-e* et **rai* (P3) = skt *re*. Ces désinences ont été concurrencées par *-te/nle*, on les trouve, comme il est naturel pour des formes résiduelles, au parfait moyen mais le védique les connaît encore dans quelques présents (*Neuerungen* p. 81, qui souligne la présence simultanée dans la majorité des verbes de S3 *-e* et P3 *-re*; le témoignage de l'avestique est limité à P3 *sōire* = ved *šere* Watkins p. 92 mais S3 est *saele*).

Les nombreux remaniements qu'ont subis ces désinences caractérisées par *r* (ved *ran*, *ram*, *rate*, av *-āire*, etc.) indiquent qu'elles appartiennent à un système archaïque dont le mécanisme n'était plus senti.

En réalité les structures internes peuvent en être reconstituées car elles reposent sur un schéma que l'on peut présenter ainsi :

$$P3 = x (P) + S3$$

C'est une anomalie typologique car la plupart des langues semblent traiter les verbes comme les noms par adjonction d'un morphème de pluriel au thème du singulier (n. 17). Cette anomalie est restée caractéristique des langues IE aussi bien anciennes que²¹ modernes, ainsi en russe : S3 et P3 ont en commun *-t* (= 3) mais l'opposition S/P est rendue par la modification de la voyelle qui précède *t* : *nesēt/nesyt*; *govorit/govorjāt*; on a donc $P3 = x + S3$ avec $x = e \Rightarrow u / i \Rightarrow ja$ et $S3 = t$.

21. Le schéma IE est de type A (§8) et la marque de pluriel *n* est inconnue dans la flexion nominale. Malgré ces deux particularités, il s'est conservé également en latin, $P3 nt = n (P) + t (S3)$ et, avec élément redondant au parfait $P3 erunt = er (perfectum) + un (P) + t (S3)$, ceci au terme d'une évolution complexe (cf. n. 16 et 22).

Après la chute de *t* on est ramené à B, soit $P3 = S3 + n (P)$; c'est le cas en italien où, pour éviter une neutralisation P/S, une voyelle d'appui s'est ajoutée à *n* pour éviter la chute de la nasale finale, soit $P3 -no$.

En français, $P3/S3$ est neutralisé dans les verbes en *-er* (thème nu, désinence \emptyset); ailleurs on a en principe $P3 = S3 + x$ mais la réalisation phonétique de *x* varie selon le verbe concerné : $x = d$ dans *il vend/ils vendent* [*vā/vād*], $x = v$ dans *pouvoir* [*poē/poēv*], $x = n$ + apophonie dans *prendre* [*prā/preñ*], $x =$ apophonie dans *aller* [*va/vō*].

§ 10 *Réinterprétation de s*

Une analyse $-rs$ (P3) = $-r$ (P) + $-s$ (= S3), conforme au schéma qui vient d'être défini, n'est possible que si $-s$ continue à être employé en fonction de S3; lorsque cette dernière disparaît, $-rs$ exprime globalement P3, au même titre que $-r$ seul : $-s$ devient une marque accessoire, redondante, sémantiquement vide. Théoriquement une situation semblable de concurrence peut évoluer de deux façons : ou le trait accessoire s'élimine (économie), ou la désinence complexe absorbe la simple (implication); à condition bien sûr que l'élément redondant reste immotivé.

Pour la désinence $-rs$ intervient un facteur extérieur : s est identique, formellement, à la marque (P) dans les noms (nominatif et accusatif pluriels); s est donc motivé comme marque de pluriel et, par un renversement de situation, c'est r qui devient marque redondante.

Concrètement, les diverses étapes théoriques ainsi définies se retrouvent dans les langues connues.

a) *Indo-iranien*

A en juger par le témoignage du vieux perse, s (S3) se conserve jusqu'à l'époque historique dans ce groupe; $-rs$ (P3) sera donc motivé assez longtemps pour se maintenir comme variante optionnelle en gāthique; l'économie l'élimine en avestique; la neutralisation phonétique interdit de reconstituer avec certitude la préhistoire de cette désinence en indien, mais $-uh$ (cf. § 5) semble plus facile à expliquer phonétiquement à partir de $-rs$, donc élimination du doublet par implication.

b) *Italique*

L'osco-ombrien ignore tout emploi de $-r$ (P3), le processus d'élimination au profit de $-nt$ semble parvenu à son terme. Si l'on admet qu'il a existé en IE un doublet rs (P3), il paraît possible d'expliquer $-ns$ comme issu de la simple commutation $-r > -nt$, dont la date peut avoir été récente; on a eu $-r/rs$ donnant $-nt/nts$ dont ne survit que $-nts$ passant à $-ns$ par réduction du groupe complexe. A la rigueur, la substitution aurait pu avoir lieu à une époque où $-nt$ était passé en finale à $-n^{22}$, le caractère récent de $-ns$ expliquant son

22. Cf. Buck, cité n. 16. En osque, à la série primaire $-t$ (S3)/ $-nt$ (P3) : *stail/stahini*, en partie neutralisée si la graphie fréquente *t* pour *nt* est phonétique,

maintien dans les textes. Le latin au contraire semble conserver *-r* et avoir éliminé *-rs* par économie; notons cependant que, si *rs* donne *rr* à l'intérieur d'un mot, il donne *-r* en finale. L'osque *-ens* est par rapport à *-ers* dans la situation de l'optatif P3 pâli *-yūṇ* vis-à-vis de skt *-yur* (extension de *nt* au détriment de *r*).

c) Celtique continental

Si l'analyse de *ieuru/iourus* en S3/P3²³ est correcte, il faut bien constater que le celtique continental avait un système sans équivalent ailleurs. Il est exclu de voir dans *-us* la réduction d'un plus ancien *-uns* car on aurait une sifflante forte *s* (M. Lejeune, *Lepontica*, p. 47). Si *u* (S3) a des correspondants possibles en IE, il faut supposer une harmonisation vocalique dans le système S3/P3 et l'adjonction d'un *s* « pluralisant ». Celui-ci peut être issu de la généralisation de *s* aux désinences du pluriel (cf. § 16), c'est une hypothèse envisagée par M. Lejeune. Il est possible d'envisager une autre explication en supposant *-rs* à date ancienne. Il est très probable que le celtique a hérité de désinences en *-r* (P3) pour le prétérit puisqu'elles existent et en latin et en indo-iranien ou hittite. Le processus historique pourrait avoir été :

— élimination du trait *r* redondant comme marque (P) au profit de *s* motivé : $*rs \rightarrow s^{23 \text{ bis}}$;

— harmonisation des timbres selon proportion $P3 = S3 + s$.

correspond une série secondaire *-d/ns* : *prufatted/prufattens*. Si *-nt* (P3, prim) peut s'analyser en *-n-* (P) + *-t* (S3), conformément au schéma B, les désinences secondaires sont irréductibles l'une à l'autre ; on attend en effet $*-d/nd$ selon B ; P3 *prim.* et P3 *sec.* ont en commun *n* qui ne peut être senti que comme marque de pluriel dans les deux cas. Comme un groupe *-nd* est impossible en finale, *s* pouvait être senti comme allophone de *d* dans le contexte / *n* — # /. Historiquement *s* représente *t* + *s* après la substitution de *nt* à *r* dans *-rs*.

23. L'interprétation de gaulois *ieuru* comme S1 (*u* < *ō*) est en contradiction avec les faits (M. Lejeune, *Lepontica*, p. 95), d'autant qu'on a maintenant un *ieuri* dans une dédicace de Lezoux, admettant une interprétation comme S1, avec *-i* < $*-ai$ (M. Lejeune, *Ét. Celt.* XV, 1 (1976-77), p. 151 sqq.).

23 bis. L'élimination de *r* au profit de *nt* s'est produite en gotique (Watkins, p. 44) au prétérit : P3 *nemun* a un *u* qui s'expliquerait bien dans une forme $*nemur$ (*ur* de *ŕ*). S3 ne peut avoir connu une désinence *-u* comme en celtique puisque *-u* se maintient (*faihu*, etc.), par contre *u* s'est développé comme caractéristique du non-singulier (= duel + pluriel) au prétérit gotique : D1 *-u*, D2 *-uts*, P1 *-um*, P2 *-uþ*, P3 *-un* ; si typologiquement le processus présente des affinités avec la création d'un parfait en *-u* en latin (extension d'une caractéristique limitée à une personne), les deux morphèmes sont génétiquement

Ce renouvellement est morphologique et n'implique pas de passage phonétique de *rs* à *s*; il a éliminé la voyelle ancienne précédant *-r(s)* qui pouvait être soit *ē* soit *o* pour laquelle on attend *a*.

B) DÉSINENCES DU PLURIEL

§ 11 *P3 et les désinences P1 et P2*

Quand *s* (P3), privé de son support structurel par la disparition de *s* (S3), est mis en relation avec *s* nominal (pluriel), la langue doit réinterpréter les liens qui unissent S3 et P3; le nouveau schéma, qui semble correspondre à un modèle typologique assez répandu (cf. n. 17), sera :

$P3 = S3 + P$ avec $P = s$ en IE récent

ce qui inverse l'ordre établi au § 9.

A cette étape apparaît en IE un effort d'adéquation de la forme (*s*) et de la fonction (P) qui transcende l'opposition morphologique *verbe/nom* et ne reste pas limité à P3. On constate en effet que les désinences de P1 et P2 ont *s* comme composante facultative. Certes il s'agit d'une tendance et les désinences caractérisées par *s* n'éliminent pas les autres, sauf peut-être en arménien comme le montre l'article de C. de Lamberterie publié dans le même volume, mais il est difficile d'attribuer au hasard l'apparition du même élément dans une série P1, P2, P3, caractérisée par le fait (pluriel), alors que cet élément a la même valeur dans les noms.

Avant de définir les limites de l'emploi de *s* dans P1 et P2, il est nécessaire de rappeler un certain nombre de traits propres à P1 et P2 dans le système IE.

a) *hiérarchie des désinences au pluriel*

Conformément au système d'oppositions définies par E. Benveniste (*Probl. Ling* I, p. 228-236) P3 est isolé face à

indépendants car en gotique S1 et S3 ont zéro et non *u*; en latin ce sont ces personnes qui ont eu un élargissement *u* (une désinence *u* ?) plus probablement S1 seul en IE.

L'extension de *u* en gotique peut être rapprochée d'une tendance semblable mais moins développée au parfait indien : D2 *-athur*, D3 *-atur*, P3 *-ur*; dans les deux cas le point de départ le plus vraisemblable est P3; même si got *u* et skt *u* sont des créations indépendantes.

(P1+P2) comme au singulier S3 (« non personne ») face à (S1+S2). Mais, comme le souligne à juste titre E. Benveniste, la symétrie entre singulier et pluriel s'arrête là : P1 n'est pas le pluriel de S1, il se définit comme $P1 = S1 + S/P2$ et/ou $S/P3$. Cette distinction évidente au niveau du signifié ne se traduit pas nécessairement au niveau du signifiant : il semble que les désinences de P1 soient senties comme pluriel de S1 et se manifestent comme telles dans la morphologie plus fréquemment que ne le laisse supposer la formule d'E. Benveniste (p. 223) « il y a bien quelques exceptions mais très rares et partielles »²⁴.

A l'intérieur du groupe (P1+P2) les mécanismes analogiques joueront avec d'autant plus de facilité que P1 « inclusif » empiète sur le domaine de P2, ce qui crée une hiérarchie de fondement car l'inverse n'est pas vrai ; on peut s'attendre à ce que l'analogie joue plutôt dans le sens $P1 \Rightarrow P2$ ²⁵.

b) *Duel et pluriel*

Le verbe IE ne semble pas avoir connu une flexion de duel distincte de celle du pluriel, comme le remarque C. Watkins (p. 46) : « Wahrscheinlich war diese Kategorie (= Dual) im Idg. selbst — wenigstens beim Verbum — nie wohl ausgebildet und die in den historischen Sprachen

24. La note 17 donne des exemples pour P1, auxquels on peut ajouter le finnois où on a P1 *tulemme* / S1 *tulen* (de -m) et P2 *tulelle* / S2 *tulet* ; le pluriel s'obtient à partir du singulier par addition de *e* et gémiation de la consonne, trait fondamental dans la flexion finnoise. Une remarque : pour S1, *m* est remplacé en finale par son allophone *n* (cf. grec dorien S1 -ν / P1 -μ-ες) ; A. Sauvageot, *L'élaboration de la langue finnoise*, Paris, 1973, p. 80. Le morphème -e (P) ne se retrouve que dans les pronoms P1 et P2 (ancien *k*), il pourrait avoir un équivalent dans *k* (P) du hongrois.

Il est difficile de faire des statistiques qui demanderaient un fichier de plusieurs centaines de langues ; compte tenu du nombre de langues qui ne marquent pas la personne ou n'indiquent que le genre (la classe dans le Caucase), il semble possible d'affirmer que les langues appliquant le schéma A (ou B) sont assez nombreuses pour enlever tout caractère d'exception au processus.

25. Sur la signification de P1, E. Benveniste, *Probl. Ling.* 1, p. 233-4, J. Kuryłowicz, *Infl. Cat.*, p. 149.

L'analogie attendue se rencontre en grec où P2 ᾗτε est analogique de P1 ᾗμεν à l'imparfait ; au présent l'analogie joue en sens inverse, en attique, et P1 ἐσμεν est analogique de P2 pour ionien εἴμεν. On voit par ces deux exemples que le groupe P1+P2 reste perméable aux influences venues de l'extérieur.

En français, P1 et P2 s'opposent au reste du paradigme dans les thèmes à alternance vocalique.

belegten Formen sind entweder Neuerungen aus nachindogermanischer Zeit oder sekundäre Differenzierungen von Pluralendungen... ».

La création des désinences de duel est assez récente pour que l'on puisse en suivre les étapes : une première série n'apparaît plus en dehors du duel et est caractérisée par *-m* (indo-iranien : skt D2 *-tam*, D3 *-tām*, av D3 *-tām*), *-v* (grec *-τον*, *-τᾶν*), on pense à la particule *-am* qui caractérise de nombreux pronoms indiens, en particulier D1 *vām* et D2 *yuvam*. Une seconde série est faite de désinences qui servent ailleurs à l'expression du pluriel : skt *-vas/va* (D1), *-thas* (D2), *-tas* (D3 = P2 ?) etc. Enfin certaines formes sont nettement récentes, comme grec *-μεθον* (D1) issue de la synthèse de P1 *-μεθα* et D2 *-σθον*, ou harmonisées avec les substantifs (slave D2/D3 *-ta*) ou le pronom (slave D1 *-vě* comme *vě* « nous deux », A. Vaillant, *GCLS* III, p. 11)²⁶.

Sans entrer dans le détail des formes du duel, il faut retenir un principe qui sera d'un grand secours dans la recherche : la spécialisation secondaire en fonction de duel de désinences de pluriel permet de compléter la grille des désinences. Il s'agit là d'un fait linguistique bien connu : la spécialisation des doublets pour éliminer une synonymie contraire aux principes d'économie (*Principe* n° 5).

§ 12 Désinences de P1 (D1)

Si l'on s'en tient à la projection des données sur un plan synchronique, en refusant à l'IE toute profondeur chronologique, on doit poser pour P1 une désinence *-m/w-e/o-s/n/ø*,

26. Les désinences de D2 et D3 sont mal différenciées ; outre le slave, le grec ne les distingue guère (P. Chantraine, *Morphologie*, p. 307-308) ; elles ont en commun le morphème *t* que l'on retrouve dans S2, S3, P2 et P3 (cf. n. 19).

La seule désinence propre au duel que l'on puisse reconstituer est **-lom* (formes citées et tokh B *-tem* (D3), Krause-Thomas, p. 259). La valeur proprement due de cette désinence ne serait confirmée que si l'on pouvait découvrir un morphème semblable associé au duel ailleurs ; on a cité les pronoms indiens mais *am* n'est pas limité au duel (cf. *aham* ; *tvam*, etc.) ; un meilleur argument est fourni par Dat-Abl-Instr *-bhyām* (indien), mais l'avestique a *-bya* avec un seul exemple de *-byam* (Reichert, p. 174). Grec *-v* est une addition trop fréquente dans la morphologie nominale pour pouvoir tirer parti des désinences de duel oblique : *-ων* et *-ουν* (att. *-ον*), notons cependant que la nasale est toujours présente (sur ces désinences, cf. L. Dubois, *BSL* 72 (1977), p. 180-3).

Définir la fonction de cette désinence n'est pas facile ; si une seule personne connaissait le duel ce devait être D3, mais la bivalence (D2+D3) n'est pas exclue. De toute façon D1 ne semble pas avoir eu de désinence propre.

formule qui recouvre douze formes théoriques, sans tenir compte de l'adjonction éventuelle de *i* (actuel)²⁷. Aucune des douze désinences théoriques ne peut être éliminée a priori, comme le montre le tableau suivant²⁸ :

WE	Skt <i>va</i> ? (D)	WO	Got <i>wa</i> (D)
WEN	Hitt <i>wen(i)</i>	WON	Hitt <i>wan(i)</i> , Pala <i>wani</i>
WES	Skt <i>vas</i> ? (D)	WOS	Got <i>os</i> ? (D), Skt <i>vas</i> ?
ME	Skt <i>ma</i> ?, Lit <i>me</i> ?		(D)
MEN	Hitt <i>men(i)</i> , Gr $\mu\epsilon\nu$	MO	Skt <i>ma</i> ?, Av <i>ma</i> ?, S1
MES	Ved <i>masi</i> , Skt <i>mas</i> ?, Av <i>mahi</i> , VP <i>mahiy</i> , Gr $\mu\epsilon\varsigma$, Tkha <i>mäs</i> , Arm <i>mkh</i> ?		<i>mo</i> MON Hitt <i>man(i)</i> MOS Skt <i>mas</i> ?, Lat <i>mus</i> , VS1 <i>mū</i>

27. C'est une tentative pour éliminer les traits aberrants et normaliser le paradigme ; l'anatolien a étendu *i* à toutes les personnes du présent, donc à P1 *-weni* et P2 *-ieni* (E. Laroche, *Mélanges Benveniste*, p. 344) ; en avestique et vieux-perse P2 ignore *i* mais P1 ne connaît que **-masi* (av. *mahi*, vx p. *mahiy*) alors que l'indien conserve *-mas* à côté de *-masi*, plus fréquent dans les parties anciennes du RV, L. Renou, *Gr. Ved.*, p. 252.

28. Les données indiennes et iraniennes figurent deux fois, avec *e* et avec *o*, puisque *a* est ambigu. Si l'on considère *-masi*, *a* en syllabe ouverte représente plutôt IE *e*, même si la loi de Brugmann est plus morphologique que phonétique : dans ce cas *-mas* viendrait de IE *-mes*, isolant complètement lat. *-mus*. Mais on ne peut étendre le timbre *e* à *-ma* (P1 sec.).

L'association de *o* et *n* est limitée à l'anatolien : en hittite, P1 *-wani/mani* existe comme variante rare de *-weni/meni* (H. Kronasser, *Etymologie*, p. 379) ; on a voulu y voir une influence du louvite, pour lequel on n'a pas de désinence P1 (mais voir ci-dessous), H. Kronasser explique *a* comme une évolution de *e* devant *n* (*ibid.*, § 18.2).

Les données du palaïte ne sont pas claires : KUB XXXV, 163, iii, 13 *ha-pa-ri-wa-ni-e-eš-ḫa ti-wa-ni*, de sens obscur ; il est probable mais non certain qu'il s'agit de P1 (O. Carruba, *Das Palaïsche*, Wiesbaden, 1970, p. 45).

L'existence de désinences P1 *-wan(i)* est rendue probable en palaïte comme en louvite par P2 *-tan* (impératif) : pala *ši-ii-la-an* ? (Carruba, p. 70), louvi *azzaš-tan* « mangez » (Friedrich, *HEIB*, p. 192). Alors que le hittite tend à généraliser *e*, les autres langues auraient généralisé *a* ; dans les deux cas il y a tendance à harmoniser P1 et P2 (cf. n. 25).

Il est probable qu'en anatolien commun, l'une des désinences avait *a*, l'autre *e*, ce qui conduit à deux hypothèses :

(a) P1 *-man* et P2 *-te(n)* (b) P1 *-men* et P2 *-ta(n)* *m* vaut ici *w(m)*

(b) se heurte à une difficulté car le timbre *e* est le seul attesté pour P2 (§ 14), il est possible cependant que anat. *a* soit issu de *æ* avec *a₂* correspondant à skt *h* (P2 *tha*) ;

(a) est plus vraisemblable car le timbre *o* est bien attesté pour P1 avec cependant une difficulté car la seule langue à connaître *n* pour P1, le grec, a *-μεν*. Il faudrait imaginer un croisement entre **-men* et **mo* donnant **-mon*.

Il est exclu qu'une langue ait pu connaître, en synchronie, un tel nombre de désinences à fonction identique; une double tâche s'impose, délimiter les formes appartenant à l'IE ancien et rendre compte de la variété des formes utilisées dans les langues connues. Ceci n'implique pas que l'IE ait eu un système à désinence unique pour P1 mais aucune des oppositions attestées dans les langues IE ne peut être attribuée à l'IE avec certitude qu'il s'agisse de *duel/pluriel* ou de *primaire/secondaire*; dans le système binaire *actif/medioparfait*, il se peut que les désinences de P1 aient été différentes mais ce qui est évident pour les autres personnes (S1 *-m/æ*, S2 *-s/t(ə)e*, S3 *-(t)/e*) cesse de l'être pour P1. Supposer en IE l'existence d'autres types d'oppositions comme *exclusif/inclusif* est possible mais rien ne vient confirmer une telle hypothèse, malgré la persistance des signifiés au delà du renouvellement des signifiants.

Il paraît donc sage d'envisager pour l'IE un nombre de désinences de P1 qui ne peut guère être supérieur à deux. La multiplicité des désinences connues doit être expliquée à partir de variantes phonétiques (allomorphes), de variantes dialectales ou d'innovations propres à l'IE récent ou aux diverses langues qui en sont issues. Du tableau des désinences P1 ne ressort aucune répartition qui évoque les regroupements dialectaux supposés de l'IE; bien plus, on constate que les flottements de désinences sont fréquents à l'intérieur d'une même langue, ainsi en grec, ou que celles-ci sont réparties entre diverses fonctions sur des critères propres à chaque langue.

§ 13 Désinence P1 : problèmes phonétiques et morphologiques

La désinence P1 de l'IE telle qu'elle est formulée au paragraphe précédent peut être considérée comme une matrice dont sont issues les désinences des langues historiques. Si l'on adopte un point de vue synchronique, elle apparaît comme la somme de trois éléments. Rien n'indique qu'ils aient été autonomes mais il est normal, lorsque le signifié est complexe, d'associer chaque composante d'un morphème à un trait sémantique du signifié. Les composantes de la désinence théorique de P1 présentent une particularité : elles sont toutes trois alternantes, ce qui mérite un examen détaillé.

a) *alternance e/o*

Il est bien évident qu'il s'agit d'un fait fondamental de la structure de l'IE sur lequel il est inutile d'insister; rappelons cependant que *e/o* est en principe associée à une consonne, sonante ou laryngale, que le choix du timbre était fixé par des lois morphologiques que l'on peut reconstituer dans un certain nombre de cas, qu'en aucun cas il ne pouvait être arbitraire, même si l'explication nous échappe. A en juger par les formes connues de P1, les deux timbres étaient possibles devant *n* et *s* mais *o* semble seul attesté devant *-o*, sous réserve de l'ambiguïté des désinences indo-iraniennes. Lituanien *-me* apparaît dans un contexte où l'opposition de quantité est neutralisée au profit de la brève et les formes réfléchies *-mė-s* (comme P2 *-tė-s*, cf. A. Senn, *HdB*, p. 223) semblent indiquer une longue ancienne; l'identité de timbre et de finale entre P1 et P2 est un indice de remaniement interne qui ne saurait surprendre à la date où est connu le lituanien.

b) *alternance m/w*

On est sur un terrain plus favorable car *m/w* est un des traits phonétiques de l'IE qui se laisse préciser : *m* est la variante combinatoire de *w* au contact de *u*, soit *uw > um*²⁹. Il faut donc supposer que la désinence était caractérisée par *w*, donnant naissance à *m* dans un contexte précis; à en juger par les adjectifs en *-wen(t)*, les formes en *m* sont peu à peu éliminées (grec, ? latin) ou restent minoritaires (indien) ce qui est normal dans un système où *m* est un allophone; il est donc surprenant que dans la désinence de P1 l'inverse se produise : *m/w* est bien attestée en anatolien, *w* disparaît en latin, grec, tokharien ou survit comme désinence de duel (spécialisation marginale d'une forme résiduelle) en balto-slave, indo-iranien, gotique. L'explication la plus plausible de la suprématie de *m* (P1) est l'influence de *m* (S1)³⁰, nouvel exemple d'adéquation de la forme (*m*) à la fonction (*première personne*) à partir d'un doublet phonétique.

29. J. Kuryłowicz, *Infl. Cat.*, p. 150; de même pour les adjectifs en *-went* en indien (A. Debrunner, *Sfx*, p. 888); Kronasser, *Etymologie*, p. 81-88.

30. Pour C. Watkins, p. 48, il est possible que D1 **-w-* ne soit pas issu de la spécialisation sémantique d'un doublet phonétique (allophones), contrairement à l'explication de J. Kuryłowicz, car il a existé un morphème **u* de S1 (hitt. prêt. *-u-n*, louvite S1 *-wi*) et l'on peut envisager D1 construit sur cette base.

Il est probable qu'à l'origine on avait S1 **-m* et P1 **-w-x*; l'existence de la

c) *alternance* s/n/ø

Si les deux précédentes avaient des parallèles dans la morphologie de l'IE, cette alternance est d'un type aberrant. La distribution des trois éléments est la suivante : *n* est limité à l'anatolien, qui ignore les deux autres, et au grec qui a une variante dialectale en *s* ; ces deux langues ont donné la préférence à *e*, mais l'anatolien à eu aussi le timbre *o* ; *s*, outre le grec dorien, est connu en indo-iranien, tokharien, latin, slave (?) et gotique (?), en arménien aussi si l'on admet que IE *s* peut donner *kh* (cf. n. 36). Ont des désinences à finale vocalique (en principe *o*) l'indo-iranien, le slave, le balte (?) et le gotique. De cette énumération, il ressort que *n* et *ø* sont en distribution complémentaire, tandis que *s* apparaît à côté de *n* (grec) comme de *ø*. Le latin est la seule langue à ne connaître que *-s* (*mus*) mais à l'époque archaïque la débilité de *s* final a pu conduire à une neutralisation entre **-mos* et **mo*, dans un système où l'opposition *primaire/secondaire* n'avait plus aucun rendement. Le tokharien est ambigu : si A *-mäs* (de **-mesi*) a bien un *s*, il est impossible de reconstituer le point de départ de B *-m*³¹. En slave *-mŭ* provient de **-mos* si l'on admet le même traitement phonétique que dans les nominatifs thématiques : IE **-os* > VS1 *-ǫ*, cf. A. Vaillant, *GCLS* III, p. 12.

En celtique, C. Watkins, p. 168, pose **-mesi/mo* correspondant à *absolu/conjoint*.

En gotique la désinence active est *-m* (présent) sans *s* puis-

variante combinatoire *m* a pu entraîner en réaction la création d'un doublet *w* de *m*, soit louvite *-wi* (*i* actuel) et les désinences secondaires *u*.

Les arguments en faveur d'une désinence S1 *-m* et non **-w(m)* comme P1 sont d'abord statistiques : *w* (S1) est rare, même s'il est ancien. En outre on ne peut que penser au pronom *me*, alors que pour P1 le pronom ancien (enclitique en indien) est *nos* refait en *mes* en vieux prussien et *weš* en hittite, avec, dans les deux cas, alignement sur le pluriel athématique et la désinence verbale pour l'initiale. Enfin, et ce ne peut guère être un hasard, *-m* est associé à S1 dans diverses langues dont les ancêtres ont vécu à proximité des indo-européens : hongrois *-m* ; finnois *-n* (de *-m*), ture *-m*, etc.

31. *-m* vaut en B pour le présent et le prétérit ; la phonétique suppose qu'une voyelle s'est amuie mais il pouvait s'agir d'une finale complexe ; comme **-mo(s)* donnerait **-me(B)-*m(A)* il reste le choix entre **-me* et **-mes* ; c'est ce dernier que choisit Krause-Thomas, p. 259 ; Watkins pose *-me/o* (p. 205) mais selon G. S. Lane (*BSL* 1976, p. 135) IE **-o* donne B *-e* / A *-ø*, ce qui exclut *-mo* ; P1 **-me* étant peu probable, il faut poser P1 **-mes* pour le tokharien commun, ce qui réduit la divergence dialectale à l'adjonction de *i* (actuel), comparable à celle qui existe entre védique *-masi* et classique *-mas*.

que ce phonème se conserve en finale, mais *-ma*, à l'optatif et au prétérit, doit être l'allomorphe de D1 *-wa*, avec un ancien *-ō* (cf. S1 *baira* de *bherō*) ou un ancien *-ā* comparable aux désinences slaves (VS1 D1 *-ma* et *va*, lit *-va*, réfl. *-vo-s*).

La situation peut ainsi se résumer : à une répartition dialectale *-n/ø* sont venues se superposer des formes caractérisées par *s* qui n'ont pas éliminé les anciennes désinences. Seul l'indo-iranien a utilisé ces doublets pour rendre une opposition *primaire/secondaire* : *-mas/ma*, le trait *(+s)* ayant la même fonction que *(+i)*, c'est-à-dire *(+actuel)*, dans les autres désinences, à l'exception de P2. Ce trait isolé a été partiellement éliminé par l'addition de *(+i)* en védique, avestique et vieux-perse; il est possible que le même processus se soit produit en celtique si la reconstruction de **-mesi* est correcte et en tokharien avant la répartition dialectale **-mesi* (A) / *-mes* (B). P1 *-s* (actuel) est trop isolé dans le système des désinences pour être bien ancien, l'association est l'effet secondaire de la spécialisation de doublets; la valeur première de *s* n'est pas plus (actuel) que celle de *w* n'est (duel) dans les mêmes langues indo-iraniennes.

§ 14 Désinence de P2 (D2)

La reconstruction de la désinence de P2 pose les mêmes problèmes que celle de P1. La projection de l'ensemble des données sur un plan chronologique arbitraire donne une formule : *t/ø-ə/ø-e-n/s/ø*, en admettant un découpage en éléments phonétiques qui ne correspondent pas nécessairement à des traits sémantiques. Le nombre de combinaisons possibles est du même ordre de grandeur que pour P1; il faut également tenir compte de l'addition de *i* (actuel) mais elle est limitée à l'anatolien : hitt *-teni*.

Pour P1, toutes les combinaisons étaient ou pouvaient être représentées; pour P2 il n'en est pas de même, il faut éliminer **-en*, *-es*, *-æen*, *æes*, il reste :

TE	Skt <i>ta</i> , Gr, Lat <i>te</i> , Tkha <i>c</i> ,...	THE	Skt <i>tha</i> , Av <i>Oa</i>
TEN	Hitt <i>ten(i)</i>	THEN	Luwi <i>tan</i> ?
TES	Lat <i>tis</i> , arm <i>yk'</i> ?	THES	Skt <i>thas</i> (D)
HE	ou E Skt <i>a</i> , Av <i>a</i> , Pélignien <i>e</i> ? (Watkins p. 35)		

Ce tableau appelle quelques remarques.

a) *timbre vocalique*

Aucune langue à vocalisme clair ne présente de timbre *o* en dehors de l'anatolien (cf. n. 28) où *a* peut recouvrir IE **o* mais aussi **a* (= *æ*) ; s'il s'agit de *o* il est sans doute analogique de P1 comme *n* ; s'il s'agit de *a*, la forme est à rapprocher de Skt *tha* et il faut poser un *ə*₄ confondu avec *ə*₂ en indo-iranien (aspiration de *t*) mais distinct en anatolien (coloration de *e*, sans *h*).

Il semble donc légitime de ne donner qu'un seul timbre vocalique *e*.

b) *alternance t/ø*

La répartition *te(s)* (présent) / *e* (parfait) est formellement comparable à celle que l'on a pour S3 : *t/e*. Les formes sans dentale sont, pour P2, limitées au parfait indo-iranien, avec un exemple possible en péligien, donc en italique. En avestique, un seul exemple longtemps mal interprété : Yasna 8, 2 :

x^varala narō aēlēm myazdēm yōi-dim haḡhāna asāča frərēliča
Si Darmesteter traduisait déjà « vous vous en êtes rendus dignes », Bartholomae (*AIrW* 1768) y voyait une forme de S3 : « wer (von euch) ihn verdient hat » traduction embarrassée qui supposait un texte fautif. Même analyse chez Reichelt, p. 123. Analysé comme P2 par Watkins, p. 35.

En l'absence de précisions sur la valeur exacte du morphème *t* dans la flexion verbale, il est impossible de savoir s'il s'agit du même processus d'élimination d'une désinence résiduelle que pour S3 ; pour le mécanisme voir *Infl Cat*, p. 153.

c) *problème de la laryngale*

Comme P1, P2 rend l'opposition *primaire/secondaire* par un trait aberrant *h/ø* qui est isolé dans le verbe, en dehors du duel où il rend D2/D3 : *-thas/tas* pour les désinences primaires. Formellement on peut rapprocher le suffixe de verbal *-ta/-tha* mais il est impossible d'en tirer une explication pour P2 sauf à voir dans la désinence *-te* un ancien suffixe nominal ; il resterait à expliquer le timbre *e* et les raisons de l'adoption de la variante aspirée alors que celle-ci est indépendante de **to*³².

32. L'explication la meilleure du doublet *-tha* de *-ta*, suffixe de verbal, est celle que donne W. H. Lehmann, *ProtoIE Phonology*, p. 80 : il s'agit de la

L'introduction de l'aspiration comme critère de distinction entre *primaire* et *secondaire* est relativement récente; elle a chassé vers le duel les formes en *-s* qui doivent être contemporaines ou postérieures aux formes parallèles de P1. En outre P2 n'a pas connu l'adjonction de *i* (actuel) en indo-iranien contrairement à P1 (et D1 en avestique).

La question qui reste posée est celle de la présence d'une laryngale dans la désinences résiduelle P2 *-a* au parfait; le timbre *a* est ambigu en indien et la forme pélignienne est trop isolée dans un contexte obscur pour servir d'argument décisif contre la présence d'une laryngale : * a_2e donnerait *a* en italique mais l'influence de *-te* peut avoir joué. Il serait facile, si l'on pose deux désinences P2 **-te* (actif) et **-æ* (médio-parfait) d'expliquer P2 **-tæ* par le principe de l'implication.

d) finale *n*

Pour P1, il est possible d'établir une isoglosse regroupant grec et anatolien; faut-il en établir une autre isolant l'anatolien pour P2 ? Il est préférable de voir dans P2 *ten* une réfection analogique de *-te* sous l'influence de *-me/on*, ceci dans un groupe qui a poussé très loin la normalisation analogique des désinences verbales. Il ne peut s'agir d'une particule car la désinence grecque de P2 n'est jamais élargie par un *n* euphonique et le védique *-t(h)ana* est de structure différente (+*na*), c'est une extension de la désinence renforcée d'impératif³³.

thématisation de *-te₂* (= skt *-lā*), soit *-tæo* sur le modèle de *-tr-o* thématization de *-ter*, etc. Entrant en concurrence avec *-ta*, le dérivé *-tha* prend les emplois secondaires (cf. J. Kuryłowicz, *Apophonie*, p. 380).

Rien de cela ne peut être utilisé pour P2 *-tha*; cette dernière pourrait avoir un correspondant indirect en anatolien (cf. n. 28). Il reste la longue de D3 (skt *-lām* et grec *-τᾶν*) qui remonte à *te₂m* où l'on peut isoler *-m* (duel), cf. n. 26; il reste alors *-te₂* dont le degré zéro sera en indien *-th-* devant voyelle. On ne peut guère aller plus loin dans l'analyse.

33. *-na* est identifié comme particule chez L. Renou, *Gr. Ved.*, p. 267; Burrow, p. 309; elle entrerait dans le système décrit par F. Bader, *BSL* 1973, p. 39-40.

Il reste à préciser comment une particule *ne/o* a pu se souder à une désinence P2. Le point de départ doit être cherché dans les emplois d'impératif; c'est un mode qui est souvent renforcé par des particules d'insistance (fr. *donc*, all. *mal*, russe *ka* et en IE **-dhi*, **-tód*); il existe une forme védique où *-na* est employé pour S2 : *ghā-na* « saisis ! » (*Gr. Ved.*, p. 267). P2 *-thana/tana* reste plus rare, en védique, que P2 *-tha/ta* et disparaît ensuite, en même temps que la particule *na* de renforcement des impératifs.

En tokharien B, P2 est au présent *-cer* où l'on a *-ce-* = IE **-te*, augmenté

e) finale *s*

Alors que les désinences à finale *s* existent pour P1 dans tous les dialectes IE sauf le balte et l'anatolien³⁴, *-les* n'est attesté qu'en latin, en indo-iranien au duel, en gotique au duel également avec une difficulté phonétique³⁵. Il faut préciser qu'en slave et en celtique la chute de *s* final ne permet pas de savoir quelle a été la forme ancienne. Enfin en tokharien A et B le prétérit a P2 *-s* qui pourrait provenir de **-ste* (Watkins p. 189); dans ce cas il faut supposer que P2 a été remanié à partir de S2 par addition, soit P2 = *s* (= S2) + *te* (= P); comme *s* tombe en finale, il est impossible de poser une désinence *-es* sur la base de *(ə)e* (indien

d'une particule *r* d'origine inexpliquée (Watkins, p. 205); par ailleurs (p. 197), à propos de l'étymologie de *r* (médio-passif), C. Watkins mentionne l'existence d'une particule *ra* enclitique, à rapprocher de grec $\acute{\alpha}\rho\alpha$. Il semble possible d'expliquer B *-cer* comme skt *-tha-na* par l'adjonction d'une particule, originellement à l'impératif puis à l'indicatif. Krause-Thomas, p. 259, pense à une particule, rapprochée de *ra*. A l'impératif en B et A on a P2 *-s*, qui est la désinence du prétérit, forme résiduelle concurrencée par *-cer* (B) et *-c* (A : IE **-le*, sans adjonction de particule).

34. La désinence *-mai* du vieux prussien est trop isolée pour s'analyser en *-mo+i* (actuel), il est préférable de l'expliquer par l'analogie des finales nominales, en supposant pour le vieux prussien un remaniement analogique comparable à celui que l'on suppose en IE : *mes turrimai* « nous avons », *mes madlimai* « nous prions » ont été faites sur le modèle des phrases nominales du type : *bhe mes tennessee tickrai malnykai* = *und wir seine rechte Kinder (seien)* (Cat. III, 46).

On peut définir deux types d'analogies : l'un est vertical, les désinences subissent l'influence des formes nominales avec lesquelles les formes verbales peuvent commuter à l'intérieur d'un même énoncé, c'est le cas du vieux prussien et de toutes les langues où les désinences de pluriel coïncident avec celles des substantifs et adjectifs.

Le second type est horizontal : les désinences verbales riment avec les pronoms de la même personne à l'intérieur d'un énoncé ; c'est le cas en polonais : *my żyjemy* « nous vivons » (cf. A. Vaillant, *GCLS* III, p. 11) avec P1 *-my* au lieu de *-m/mo* des autres dialectes. Ici l'interdépendance du pronom et du verbe est telle que le pronom peut également subir l'influence de la désinence (cf. n. 30).

Latin *-mus* peut ainsi s'expliquer par l'influence de *nōs*, qui avait une brève (skt *nas* enclitique) avant l'allongement des monosyllabes. Slave *-mŭ* est différent du pronom *my* mais celui-ci est refait sur P2 *vy* car le balte distingue P1 *mes* et P2 *ious* (vx pr.), d'autant plus facilement que l'accusatif était *ny* et *vy* (vx pr. *mans* et *wans*), *GCLS* II, p. 451-2. On attend comme forme première nom. **me* (< **mes*) ou **nŭ* (< **nos*) / acc. *ny* (< **no-ns*) avec le traitement de l'accusatif thématique *y*. < **ons* (II, p. 35).

35. En principe IE *-t* (voy.) *s* donne got. *-þs* cf. *ga-baurþs* « naissance », nom. de nom en *-tis* ; D2 *-is* reste donc anormal.

P2 -a), il faut poser -s + voyelle. Il faut souligner que la présence de *t* reste possible mais non prouvable.

§ 15 *Le morphème s et les désinences de pluriel*

Les données des paragraphes précédents se laissent résumer en un tableau³⁶ :

IE.....	*-me/os	*-tes	*-rs
indien.....	<i>masi</i> , <i>mas</i> —	<i>lhas</i> (D)	<i>ur</i> ?
iranien.....	<i>mahi</i> +	+	<i>ərəš</i> +
grec.....	μες (dor) + (class)	+	+
arménien.....	<i>mkh</i> ?	<i>ykh</i> ?	+
latin.....	<i>mus</i>	<i>tis</i> +	+
osque.....	≠	≠	<i>ens</i>
vénète.....	≠	≠	<i>ers</i>
celt. ins.....	<i>mesi</i> +	+ ?	+ ?
celt. contin.....	≠	≠	<i>us</i>
tokharien.....	<i>mās</i> (A), + ? (B)	<i>s</i> ? +	+
slave.....	<i>mǎ</i> ? +	+ ?	+
baltique.....	+	+	+
gotique.....	<i>ōs</i> (D) +	<i>ts</i> (D) +	+
v. h. all.....	<i>mēs</i>	+	+
v. isl.....	+	+	+
anatolien.....	+	+	+

Malgré de nombreuses incertitudes dues tant aux neutralisations phonétiques qu'à l'absence de données, on peut tirer de ce tableau des conclusions valides. Statistiquement *s* est surtout représenté dans P1 qui doit être le point de départ de l'innovation, étendue ensuite à P2; pour P3 qui est traditionnellement indépendant du bloc (P1+P2) les désinences en -s sont plus anciennes et n'ont été que secondairement mises en relation avec P1 et P2. Il n'en reste pas moins que l'on a l'ébauche, ou les débris, d'un système dans lequel il y avait adéquation de la forme et de la fonction dans les désinences du pluriel.

Sans prendre parti sur la préhistoire de P1, on peut considérer que cette désinence se terminait soit par *o* soit par *e/on*; une finale -*mo* est identique, pour la forme, au cas zéro

36. Symboles utilisés : ≠ : aucune forme attestée dans les textes connus ; + : désinences sans la caractéristique *s* ; ? : problèmes d'interprétation.

Les faits arméniens sont donnés sans commentaire, il est renvoyé à l'étude de C. de Lamberterie, publiée dans le même volume.

des thématiques, de même *-men* ou *-mon* coïncident avec des thèmes nominaux au cas zéro (vocatif par exemple dans grec *δαίμον*). Dans un état de langue où les marques casuelles ne sont pas redondantes à l'intérieur d'un syntagme, où il existe un cas « zéro » s'identifiant au thème + Ø, une séquence *X-mo* « nous X-ons » ne présente pas d'anomalie syntaxique. Par contre lorsque l'accord devient obligatoire, lorsqu'une désinence *-es* s'ajoute au thème de chaque déterminant adjectif à l'intérieur du syntagme nominal, la langue peut éprouver le besoin de faire, dans les formes verbales fonctionnant comme prédicat et sur le modèle de la phrase nominale, coïncider la finale avec un morphème exprimant le pluriel : *X-mo* devient alors *X-mes* comme *N-es A* devient *N-es A-es*³⁷.

37. *N* = nom, *A* = adjectif ; *X* désigne une racine verbale quelconque.

A en rester sur un plan purement descriptif, la désinence zéro se conserve :

(a) dans les neutres athématiques au nom.-acc. sing. ;

(b) dans les vocatifs, mais, à en juger par le grec et le védique, cette fonction était exprimée par une intonation spéciale (accent initial) ;

(c) dans les premiers termes de composés ;

(d) dans le pronom **so* (grec *ὅ*, skt *sa*), peut-être **yo*, selon l'analyse du gén. thém. **-osyo* en **-os + yo* (présentateur) ;

(e) en hittite, en contexte formulaire, avec la valeur d'un génitif adnominal ou d'un nominatif : ¹*Aniitta* DUMU ²*Piithaana* LUGAL ^{uru}*Kuussara QIBIMA* « A., fils de P., Roi de K., parle » (*Anitta* 1, cité E. Neu, *Der Anitta Text*, *StBoT* 18, Wiesbaden, 1974, p. 52) ;

(f) en védique, dans des formes considérées comme des locatifs sans désinence (*VG/S*, p. 67, *WD* III, p. 42 et 273-74, *Gr. Ved.*, p. 201), ou des accusatifs adverbiaux (E. Benveniste, *Origines*, p. 91) ; thème nu en fonction de locatif inessif (J. Haudry, *L'emploi des cas en védique*, p. 462).

Ex. : RV 1, 65, 6 : *átyo ná ájman* « comme un cheval... sur la route... » ; X, 127, 4 : *nī te yámann avikṣmahī* « à ton approche nous avons regagné notre demeure ».

(g) En védique, dans certains syntagmes, un des termes est au cas zéro, alors que les autres sont fléchis (J. Haudry, *Cas*, p. 451) : *návyasā vácaḥ* = *návyasā vácasā*.

De cette énumération ne se dégage aucune fonction commune, ce qui ne saurait surprendre puisqu'il s'agit d'une forme résiduelle qui a disparu des paradigmes nominaux, à l'exception du seul vocatif et des neutres athématiques. En supposant une équivalence préposition = désinence, on peut comparer avec le français comme le suggère J. Haudry (p. 652) : le cas à désinence zéro (= sans préposition) est employé comme sujet, objet, complément de temps (*le soir*, *le lundi*, etc.), de manière (*il marche*, *la tête baissée*) et, même en ancien français, comme complément de nom : *il estoit filz Lancelot* (= *de L.*) tournure conservée dans les noms de ville : *Villeneuve le Roi*, *Bourg la Reine* et quelques expressions comme *Dieu merci*. Là aussi se mêlent des éléments vivants et des emplois résiduels.

En IE, ce cas sans désinence avait certainement une zone d'emploi plus vaste :

On attend plutôt *-*mōs* ou même *-*moi* (vx pruss -*mai* P1) comme pluriel de -*mo* mais l'IE a connu anciennement un processus de substitution : /moins *o*, plus *es*/ qui se conserve en hittite : NSg *anluḫšaš* « homme » NP1 *anluḫšeš* « hommes » (Friedrich, *HEIB*, p. 46); plus tard s'est développé un processus d'addition /plus *es*/ qui aboutit aux formes de l'indien. La création de P1 -*mes* peut être définie comme antérieure à l'addition *o*+*es* ⇒ -*ōs*. C'est sans doute d'un croisement entre -*mes* et -*mo* qu'est né -*mos* (latin et slave ?).

§ 16 *Bilan*

Il est facile d'imaginer comment à partir de *mes* certaines langues ont pu créer -*les* (P2) comme variante de -*te*; les deux désinences ont coexisté mais une hiérarchie s'établissait entre elles : -*les*, motivée comme pluriel, occupe la fonction (actuel) et *s* est alors un allomorphe de *i* comme pour P1. A partir de là la destinée des deux désinences diverge, P2 -*les* est concurrencé en indien par *th* pour l'expression de (actuel) et se trouve rejeté vers le duel. En latin au contraire -*les* élimine la désinence secondaire, à la faveur de la neutralisation due à la débilité de *s* final en latin archaïque. L'ancienne désinence ne survit qu'à l'impératif.

Pour P3 l'extension peut s'expliquer par une proportion : *te* / *les* = *r* / *x* où *x* = *rs* mais il est probable que P3 -*rs* existait déjà, au moins dans une partie du domaine IE. L'analyse ancienne (cf. § 9) *r* = P + *s* = S3 est remplacée par *r* = allomorphe de *t* (S3) + *s* = P, où *s* a la même valeur que dans P1, P2 et les substantifs, on a donc un système cohérent mais qui est resté potentiel, asymptotique, aucune langue connue ne le réalisant pleinement. Il se peut qu'en indo-iranien on l'ait connu : P1 -*mas*, P2 -*thas*, P3 -*rs* mais ces désinences n'avaient pas éliminé les autres (-*ma*, *la* et *tha*, *nt* et *r*) et la répartition entre formes et fonctions a certainement connu beaucoup de flottement avant d'atteindre la distribution historique.

La conclusion de ces paragraphes est double : d'une part il a été tenté d'établir les principes dynamiques qui ont

sujet avant l'extension de *s* (gén./abl.) ?, objet avant l'extension de -*m* (directif) ? complément de nom à en juger par les composés *tat-puruṣa* ? Différent est l'emploi économique d'une seule marque pour un syntagme : (g) et composés *dvandva* ; il s'agit d'une mise en facteur commun, comme c'est le cas des prépositions en français.

permis à l'IE de renouveler ses désinences, chaque modification ponctuelle entraînant une réévaluation de l'ensemble et l'établissement de nouveaux rapports. Il est évident que si les modèles proposés essaient de cerner au plus près des réalités qui sont mal connues, ils devront être retouchés et améliorés peu à peu. Il a paru préférable de proposer une structure en partie hypothétique plutôt que de travailler sur des éléments atomisés.

La seconde conclusion semble plus solide : il a été dégagé un trait fondamental de la morphologie de l'IE et des langues qui en sont issues, une tendance vers un isomorphisme entre désinences verbales et désinences nominales au pluriel.

Alain CHRISTOL.

5, parc de la Durdent
76130 Mont Saint-Aignan

LE SIGNE DU PLURIEL EN ARMÉNIEN CLASSIQUE*

SOMMAIRE. — *L'arménien classique présente l'originalité d'utiliser un même signe de pluriel, -k', dans les noms, les verbes et même les pronoms personnels. De toutes les hypothèses sur l'origine de cette marque, la meilleure, qui se trouve être la plus ancienne, est celle qui fait remonter -k' à i. e.* -s; on propose de nouveaux arguments en sa faveur. En conclusion, on indique quelle est l'incidence de la marque de pluriel -k' sur l'ensemble du système de la langue et son évolution.*

Dans l'étude qui précède, A. Christol, partant de l'examen de données indo-iraniennes, a montré que l'indo-européen avait tendu à caractériser par une marque spéciale, empruntée probablement aux noms, le pluriel des formes verbales personnelles. Il nous semble que cette hypothèse reçoit un appui sérieux du côté de l'arménien classique.

1. Les *désinences verbales personnelles* de l'arménien classique sont les suivantes :

a) Présent.

— indicatif et subjonctif : 1S -m, 2S -s, 3S -y, 1P -mk', 2P -yk', 3P -n¹.

— impératif : 2S -r, 2P -yk' (= ind.).

b) Imparfait (n'existe qu'à l'indicatif) : -i, -ir, -yr, -ak', -ik', -in.

* Cette étude constitue le chapitre XI de nos « Armeniaca ». Une première série, « Armeniaca I-VIII : Études lexicales », est parue dans *BSL* 73 (1978), 243-85. Les ch. IX et X paraîtront respectivement dans une prochaine livraison de *Die Sprache* et de *REArm.* N.S.

1. Pour obtenir les formes réelles, il faut appliquer les règles de rencontre entre la voyelle finale de thème et les désinences. Il est inutile pour notre propos de développer ce point.

c) Indicatif aoriste.

— actif : *-i*, *-er*, *-ø*, *-ak^c*, *-ēk^c* ou *-ik^c*, *-in²*.— médio-passif : *-ay*, *-ar*, *-aw*, *-ak^c*, *-ayk^c* ou *-aruk^c*, *-an*.

d) Subjonctif aoriste.

— actif : au morphème modal *-ic^c* s'ajoutent les désinences personnelles *-ø*, *-es*, *-ē*, *-uk^c*, *-jik^c* (avec troncation de *-c^c* du morphème modal), *-en*.— médio-passif : 1S *-ayc^c* résulte de l'adjonction du morphème modal *-c^c* à 1S de l'indicatif. Aux autres personnes, l'ordre est inverse : *(-c^c)-is*, *-i*, *-uk^c*, *-jik^c* (même règle qu'à l'actif), *-in*.

e) Impératif aoriste.

— actif : 2S *-ø*, 2P *-ēk^c* (= ind.).— médio-passif : 2S *-ø* ou *-ir*, 2P *-aruk^c*.

Contrairement à ce que pourrait laisser croire ce tableau, 2S act. et méd. ne sont pas homophones; quand le thème verbal comporte un morphème d'aoriste, ce morphème est le plus souvent tronqué à 2S act., et quand l'aoriste est radical, le méd. est caractérisé par *-ir*. Les faits sont assez confus dans le détail, mais ce point ne concerne que 2S.

2. *Désinences nominales*. On ne citera ici que les paradigmes réguliers :

	singulier	pluriel
nominatif	<i>-ø</i>	<i>-k^c</i>
accusatif	<i>-ø</i>	<i>-s</i>
génitif-datif	<i>-i³</i>	<i>-c^c</i>
ablatif	<i>-ē⁴</i>	<i>-c^c</i>
instrumental	<i>-b</i> , <i>-v</i> , <i>-w⁵</i>	<i>-bk^c</i> , <i>-vk^c</i> , <i>-wk^c</i> .

Il existe aussi un locatif, mais ce cas n'a qu'exceptionnellement de désinence spéciale; au pluriel, sa forme se confond

2. La ressemblance avec les désinences de l'imparfait est frappante. Mais l'imparfait est formé sur le thème du présent, lequel est toujours distinct du thème d'aoriste.

3. Cette désinence apparaît dans les thèmes en *-a-* et en *-i-*. Dans les thèmes en *-o-* et en *-u-*, la désinence est, en synchronie, *-y*. Dans les thèmes en *-r-*, en *-l-* et en *-n-*, il n'y a pas adjonction d'une désinence au thème, mais insertion d'une voyelle, de timbre variable, entre le radical et la consonne caractéristique du thème.

4. Dans les thèmes en *-o-*, l'abl. a la même forme que le gén.

5. La répartition entre *-b*, *-v*, *-w* se fait selon la voyelle ou la consonne caractéristique du thème.

avec celle de l'accusatif; au singulier, avec celle du génitif-datif ou du nominatif-accusatif selon le type flexionnel.

3. Désinences pronominales. On ne fera état que des plus instructives :

nom. sg. *du* « toi » pl. *duk'* « vous »

nom. pl. *mek'* « nous », et cas obliques pl. construits sur un thème *me-*. Les cas obliques sg. reposant sur un thème *im-* (< **eme-*), la relation entre les formes de sg. et de pl. est moins claire qu'à la 2^e personne.

4. Il existe donc un morphème de pluriel *-k'*, que l'on rencontre aussi bien dans les noms et les pronoms que dans les verbes : nom. pl. des pronoms personnels, nom. et instr. pl. des noms, désinences personnelles 1P et 2P. Si la relation est moins nette entre 2P et 2S (*-yk'/-s*) qu'entre 1P et 1S (*-mk'/-m*), cela tient à des raisons diachroniques : *-y-* dans 2P remonte à i. e. **-te* (pour le traitement, cf. 3S *-y* < i. e. **-li*).

L'origine de ce morphème a été et reste encore l'objet d'âpres controverses, et c'est à juste titre que R. Schmitt a pu écrire : « Die darüber Theorien und Hypothesen lassen sich heute gar nicht mehr zählen »⁶. Il importe de faire le point de la question.

5. Un suffixe emprunté? On accordera sans peine que l'emploi d'un même morphème de pluriel pour le nom et le verbe n'est guère courant dans les langues indo-européennes. Il l'est encore moins pour les pronoms, et dire « vous » en ajoutant une marque de pluriel à « tu » a l'allure d'un procédé barbare. C'est pourquoi certains savants ont pensé à un substrat non indo-européen⁷. On s'y résout cependant mal : un changement typologique peut être le résultat d'une évolution interne, et certains faits donnent à penser que l'emploi de *-k'* en arménien n'est pas si éloigné, malgré les apparences, de celui du pluriel en indo-européen. C'est ce qui ressort du

6. Schmitt 1972, 15.

7. Voir par exemple Leroy 1963-65, 8 ; Solta 1963, 103-4 ; Pisani 1975, 97-9 ; on s'y complait dans les Ursprachen et les Mischsprachen. Je ne sais trop que penser d'une phrase comme celle-ci : « Freilich werden wir heute die Trennung zwischen idg. und nicht-idg. Suffixen nicht mehr so strenge ziehen wie früher » (Solta 1963, 104). Comme si en outre *-k'* était un suffixe.

tableau des nombres cardinaux : conformément à l'usage i. e., les nombres de « un » à « quatre » se déclinent, et les deux seuls d'entre eux qui aient le signe *-k'* du pluriel au nominatif sont justement les deux seuls qui suivaient en i. e. la flexion du pluriel, à savoir « trois » et « quatre ». On a ainsi :

« deux »	nom. <i>erku</i>	gr. hom. δύω	DUEL ⁸
« trois »	nom. <i>erek'</i>	gr. τρεῖς, cf. πόλεις	PLURIEL
	acc. <i>eris</i>	got. <i>þrins</i> , cf. <i>gaslins</i>	
« quatre »	nom. <i>č'ork'</i>	gr. τέτταρες	
	acc. <i>č'ors</i>	gr. τέτταρας	INDÉCLINABLE
« cinq »	<i>hing</i>	gr. πέντε	

Si vraiment le morphème *-k'* était un emprunt ou un substrat, on comprendrait mal qu'il s'emploie dans les mêmes conditions que le pluriel i. e. Aussi vaut-il mieux y voir un élément hérité. Mais lequel?

6. Le tableau des numéraux semble offrir la réponse : le signe *-k'* apparaît là où l'i. e. avait **-es*, et le plus simple est donc d'admettre que *-k'* est la continuation de **-es*. On objectera sans doute que, l'arménien ayant perdu la catégorie du genre, il est arbitraire de comparer *č'ork'* à *τέτταρες* plutôt qu'à *τέτταρα*. La réponse est simple : la voyelle disparue, conformément à la règle de la syncope des finales, dans *č'ork'* est bien un *-e-*, puisque cet *-e-* est attesté dans *č'orek'lasan* « quatorze », où sa position intérieure l'a préservé de la syncope.

Dans les noms et les verbes, on peut poser les correspondances suivantes :

NOM	{	nom. pl. <i>-k'</i> < i. e. <i>*-es</i> (athém.), <i>*-ōs</i> (thém.)
		instr. pl. <i>-bk'</i> < i. e. <i>*-bhis</i> (skt <i>-bhiḥ</i>)
VERBE	{	1P <i>-mk'</i> < i. e. <i>*-me/o-s</i> (lat. <i>-mus</i> , gr. dial. <i>-μες</i> , etc.)
		2P <i>-yk'</i> < i. e. <i>*-le-s</i> (lat. <i>-lis</i>).

Pourquoi des correspondances aussi limpides en apparence sont-elles, aujourd'hui encore, loin de faire l'unanimité ? C'est que le problème est en réalité plus complexe.

8. Le duel i. e. a une seule forme pour le nominatif et l'accusatif. L'acc. *erkus* est donc une innovation de l'arménien, faite d'après les thèmes nominaux, tout comme le latin *duos* (à côté duquel on trouve aussi *duo*). Il existe même un nom. *erku-k'*, analogue lui aussi de la flexion nominale ; évidemment secondaire, cette forme est cependant attestée dès l'*Évangile*.

7. *Histoire de la question.* Si nous reconstituons cette histoire, c'est moins par scrupule bibliographique que parce qu'il s'agit d'une question exemplaire pour la méthodologie de la grammaire comparée : les diverses manières dont le problème a été envisagé sont fonction des présupposés de méthode, avoués ou implicites, de chaque époque.

7.1. *Première époque : avant les néo-grammairiens.* C'est encore l'enfance de la grammaire comparée, et l'on se contente, pour établir un rapprochement, de ressemblances extérieures, sans trop se soucier des contradictions. Ce n'est pas que *k'* ressemble à *s* ; mais comme on rapprochait déjà, avec raison, *k'oyr* « sœur » de skt *svásr-*, *k'un* « sommeil » de *svápna-*, on en concluait que *k'* pouvait dans certains cas procéder de *-s. C'est ainsi que, dès 1836, H. Petermann faisait dériver le nom. pl. -*k'* de skt -*as*⁹. Position reprise par F. Bopp dans la 2^e édition de sa *Vergleichende Grammatik*, où sont expliqués de la même manière l'instrumental en -*bk'* et la désinence verbale -*mk'*¹⁰. Même hypothèse encore chez K. Patkanoff, qui s'efforce en outre de restituer les étapes de l'évolution : l'arménien appartenant au groupe iranien, *-s est d'abord devenu *-h, puis s'est renforcé en -*k'* en position finale¹¹.

7.2. *Deuxième époque : les néo-grammairiens.* Au nom du primat de la correspondance sur la ressemblance et de la régularité absolue des changements phonétiques, principes qui lui avaient permis d'établir, avec le succès que l'on sait, que l'arménien n'était pas une langue iranienne, H. Hübschmann refuse l'hypothèse de ses prédécesseurs (qu'il ne nomme pas), avec un argument simple : puisque *-s disparaît sans laisser de trace au nom. et au gén. sg., le nom. pl. -*k'* ne peut reposer sur *-s¹². Opinion partagée par S. Bugge, qui fait remonter -*k'* à un élément *-sw (composé de la désinence *-s et de la particule *-u de gr. πάλυ-υ en position prévocalique) créé *ad hoc* de toutes pièces¹³, et surtout par A. Meillet, qui, se

9. Petermann 1836, 115 : « ... addo literam hujus casus characteristicam *k'*... terminationi sanscritae *as* fortasse cognatam, sive etiam ex ea exortam ».

10. Bopp 1866-74, § 216 : « on ne saurait douter que dans la terminaison en question le *k'* arménien ne soit sorti d'un ancien *s*, quoique le changement d'un *s* sanscrit en *k'* ne se fasse voir que dans les désinences grammaticales ». Voir aussi §§ 226 et 312.

11. Patkanoff 1871, 69.

12. Hübschmann 1883, 89.

13. Bugge 1889, § 111.

fondant sur les règles complexes de l'accord de l'adjectif en arménien classique, ajoute une précision importante :

« La seule chose qu'on sache de *-kh*, signe du pluriel, est que l'addition de cet élément ne comporte jamais celle d'une syllabe entière, et que tout se passe comme si ce *-kh* n'avait jamais été suivi d'aucune voyelle. Tandis que le *-kh* indéfini, issu de i.e. **k^{we}...*, maintient la voyelle finale du mot précédent, parce que celle-ci, placée devant un mot enclitique, cesse d'être une finale au regard de la phonétique : *iw:iwikh* (de **iwi: *iwikhe*), le *-kh* du pluriel n'exerce aucune action pareille et l'on a l'instrumental pluriel *khnov-kh* en face de l'instrumental singulier *khnov...* »¹⁴

Ces lignes, qui n'ont rien perdu de leur actualité, appellent les remarques suivantes :

1) elles condamnent sans appel toutes les spéculations, déjà peu convaincantes au regard de la morphologie et de la sémantique, qui font remonter *-k'* à un élément i. e. de valeur syllabique, qu'il s'agisse du collectif en **-lwā* de C. Bartholomae repris par L. H. Gray¹⁵, du **-k^{we}* à valeur généralisante (cf. lat. *quisque*) de A. J. Van Windekens¹⁶, ou d'autres encore moins vraisemblables¹⁷;

2) A. Meillet en conclut que « *-kh* est un signe de pluriel ajouté après coup à toute forme, soit verbale, soit nominale »; c'est-à-dire qu'il refuse d'y voir un élément hérité. Dont acte. Mais ce qui découle de son analyse, c'est que, pour des raisons internes à l'arménien, quelle que soit l'origine de *-k'*, il s'agit d'un élément non syllabique à l'origine. Cela revient à dire que, *parmi toutes les hypothèses indo-européennes, celle de -k' < *-s est, qu'elle soit vraie ou fausse, la seule qui mérite d'être discutée*. C'est là un point capital, et l'on voit que A. Meillet, tout en rejetant l'ancienne explication, laisse néanmoins la porte entrouverte. Il est donc compréhensible qu'il s'y soit rallié par la suite, comme nous le verrons ci-dessous.

Au même moment, c'est H. Pedersen qui, dans une étude détaillée, reprend, sans le dire, le flambeau des mains de F. Bopp¹⁸; une telle attitude n'étonne guère de la part d'un

14. Meillet 1900, 381.

15. Bartholomae 1891, 18; Gray 1945, 304.

16. Van Windekens 1943, 38-41 (fait allusion à l'objection de A. Meillet et essaie d'y répondre, sans y parvenir).

17. Liste chez Schmitt 1972, 15-16.

18. Pedersen 1905, 209-27. L'article est daté de 1901 par son auteur, et le fascicule où il a été publié a paru au plus tard en 1903.

linguiste qui, malgré l'époque où il a vécu, est toujours resté en marge du courant néo-grammairien. Cependant, H. Pedersen est sensible aux arguments de H. Hübschmann et ne veut pas s'accommoder de contradictions phonétiques; il lui faut donc se débarrasser des exemples où *-s final semble disparaître en arménien. Il tente de le faire, avec l'ingéniosité qu'on lui connaît, et réussit parfois à convaincre. On lui accordera volontiers que, dans une langue qui ne distingue pas au singulier le nominatif de l'accusatif, un mot comme *k'un* « sommeil » peut représenter **swopnom* aussi bien que **swopnos*. Mais il ne parvient pas à éliminer tous les exemples de *-s > -ø, et voir dans l'-r des thèmes en -u- du type de *asr* « toison », *l'anjr* « épais », etc. le reflet de *-s cérébralisé après *-u- est une gageure¹⁹. Au total, le génie de H. Pedersen fait preuve de trop de virtuosité pour emporter la conviction. Dans la première édition de son *Esquisse*, qui date de 1903, A. Meillet reste fidèle à la doctrine de H. Hübschmann; ayant eu connaissance de l'article de H. Pedersen après la rédaction de son ouvrage, il y fait dans les *additions* une allusion pour exprimer son scepticisme²⁰. Ce fut l'occasion d'un échange de correspondance entre les deux savants, dont H. Pedersen fait état dans *Armenisch und die Nachbachsprachen*, où il revient à la charge en qualifiant son explication de « ganz evident »²¹. Dans la 2^e édition de son *Grundriss*, K. Brugmann se contente de citer, sans prendre parti, l'hypothèse de H. Pedersen²².

7.3. Troisième époque : M. Grammont. Au point où nous en sommes, la discussion peut donner lieu indéfiniment à un dialogue de sourds. C'est à M. Grammont que revient le mérite d'avoir, dans le chapitre de ses *Notes de phonétique générale* consacré à l'arménien²³, fourni la solution du problème. Sa thèse se résume à ceci : du fait que « s final se présentait essentiellement dans des désinences flexionnelles » en protoarménien, on est autorisé à remettre en question le postulat néo-grammairien du caractère aveugle des change-

19. Pedersen 1905, 227-30. L'auteur a reconnu lui-même la faiblesse de cette explication, au moins implicitement (1906, 392).

20. Meillet 1903, §§ 26, 34, 87, 104, et p. ix. Voir aussi Meillet 1913, 252-3.

21. Pedersen 1906 (écrit en 1904), 391.

22. Brugmann 1897-1916, II/2 (1911), § 218. Mais I (1897, soit avant l'article de H. Pedersen), § 843 : « s im Auslaut hinter vocalen ist geschwunden ».

23. Grammont 1918.

ments phonétiques. L's final est d'abord devenu *h*. Au nom. sg., cet *-h* n'apparaissait comme une caractéristique casuelle que dans les thèmes vocaliques animés, du fait que les thèmes à sonante (*-n-*, *-l-*, *-r-*) n'avaient pas en i. e. de désinence **-s*. Ce n'était pas assez pour entraver l'amuïssement de **-h*, conforme à l'évolution phonétique de l'arménien. Mais au nom. pl., tous les thèmes nominaux animés avaient une désinence **-s* > **-h*; « il y avait donc toute chance pour que les Arméniens sentissent cet **-h* comme la caractéristique du cas », ce qui a donné lieu à un renforcement de **-h* en *-k'*, fait banal en phonétique générale, et dont M. Grammont cite des exemples dans d'autres langues²⁴. Et l'auteur de conclure :

« Les conditions phonétiques n'ont joué aucun rôle dans cette rupture de l'uniformité attendue... C'est l'intervention d'un phénomène psychique qui a préservé cette finale, dans des cas bien déterminés, de la ruine où l'appelait l'évolution purement phonétique. On a là un des exemples les plus nets de l'action que peut exercer un sentiment inconscient sur l'évolution des phonèmes. »²⁵.

C'est à cause de cet article qu'A. Meillet change d'avis et se rallie à l'ancienne explication, tout en se démarquant quelque peu de M. Grammont :

« On sait... que **-s* final est représenté en arménien tantôt par *-kh*, tantôt par zéro. M. Pedersen a soutenu, avec raison, l'existence du traitement *-kh* de **-s* finale; mais ce traitement n'est pas constant... » [*Suit une allusion à M. Grammont.*] « On conçoit bien que, si deux traitements, *-kh* et zéro, de **-s* finale ont existé côte à côte dans des conditions phonétiques inconnues, la langue les ait répartis suivant les besoins de la clarté... »²⁶.

C'est une conversion, et ce *on sait que* est savoureux. Dès lors, A. Meillet s'en est tenu à cette opinion, comme on le voit par la 2^e édition de l'*Esquisse*, fort différente sur ce point de la première²⁷. La même doctrine est enseignée par R. Godel²⁸.

Les lignes qui suivent n'ont d'autre ambition que de montrer la justesse de l'opinion de M. Grammont, en entrant dans le détail des faits.

8. Nominatif singulier. On peut ajouter un nouvel argument à ceux de H. Pedersen et de M. Grammont. Dans une

24. Grammont 1918, 227-8.

25. Grammont 1918, 229-30.

26. Meillet 1920, 60.

27. Meillet 1936, 56, 69-70.

28. Godel 1975, 102.

langue qui a perdu la catégorie du genre, la désinence $-o$ de nom. sg. des thèmes en $-i-$, en $-u-$ et en $-o-$ peut résulter d'une confusion *morphologique* des finales $*-is$, $*-us$, $*-os$ de nom. sg. animé avec les finales $*-i$, $*-u$, $*-om$ (ou $*-od$?) de neutre; le syncrétisme du nom. et de l'acc. au singulier donne de fait à penser qu'il y a eu substitution des formes du neutre à celles de l'animé, à l'inverse de ce que l'on constate au pluriel, où l'arménien distingue l'acc. du nom. A cela on objectera sans doute que c'est justement la chute de $*-s$ qui a entraîné la disparition du genre grammatical, et non l'inverse. Mais si c'est à la chute des finales que l'on attribue la disparition du genre, on est bien en peine d'expliquer pourquoi elle n'a pas empêché l'arménien d'avoir une riche flexion nominale, et pourquoi le genre grammatical a disparu aussi en syllabe initiale (ainsi dans l'anaphorique nom. pl. *nok'a*).

De toute manière, quand bien même les finales de nom.-acc. sg. reposeraient effectivement sur $*-is$, $*-us$, $*-os$, la chute de $*-s$ était justifiée par la place qu'occupe au singulier le nom.-acc. dans l'économie du système casuel, comme nous allons essayer de le prouver.

9. Génitif singulier. Dans les thèmes sonantiques, la fixation de l'accent sur la pénultième et la syncope des voyelles en syllabe finale aboutit en protoarménien à l'état suivant :

nom. $*'-\bar{e}r$ $> *-r$	gén. $*-ér-e/os$ $> *-er(h)$
nom. $*'-\bar{e}l$ $> *-l$	gén. $*-él-e/os$ $> *-el(h)$
nom. $*'-\bar{e}n$ $> *-n$	gén. $*-én-e/os$ $> *-in(h)$
nom. $*'-m\eta$ $> *-mn, *-wn$	gén. $*-m^o n-e/os$ $> *-man(h)$.

Dans les noms en $-(u)l'iw n$, qui remontent à i. e. $*-t(h)i-\bar{o}n$, la voyelle $*-\bar{o}-$ est maintenue par l'hiatus et aboutit à $-u-$; au gén., on a $*-t(h)i-\bar{o}n-e/os > *-(u)l'ian(h)$.

On voit qu'il s'est opéré un transfert de fonction : c'est la prédésinentielle qui tient le rôle de désinence, c'est l'ablaut qui véhicule les oppositions casuelles, et cela rend inutile la marque de $*-h$ au génitif. Il y a donc chute de $*-h$, d'où les paradigmes de l'arménien classique :

nom. $-r$	gén. $-er$
nom. $-l$	gén. $-el$
nom. $-n$	gén. $-in$
nom. $-mn, -wn$	gén. $-man$
nom. $-ul'iwn$	gén. $-ul'ean$.

Dans les noms de parenté en **-ter-*, **-t-* ne subit pas le même traitement selon qu'il est placé devant voyelle (nom. **-tēr*) ou devant consonne (gén. **-tr-e/os*). De ce fait, l'opposition nom./gén. continue d'être sauvegardée sans qu'il soit besoin de **-h* au gén., et l'on a **pālēr > hayr* en regard de **pātr-e/os > *hawr(h) > hawr*. Et de même dans le nom de la « sœur », nom. **swesōr > k'oyr*, gén. **swesr-e/os > *k'er(h) > k'er*. Par tout, **-h* était une marque redondante.

La situation est la même dans les thèmes vocaliques :

nom. <i>*'-ā > -ø</i>	gén. <i>*-īy-e/os > *-i(h) > -i²⁹</i>
nom. <i>*'-os > *-h > -ø</i>	gén. <i>*-ósyo > -oy</i>
nom. <i>*'-is > *-h > -ø</i>	gén. <i>*-īy-e/os > *-i(h) > -i</i>
nom. <i>*'-us > *-h > -ø</i>	gén. <i>*-úw-e/os > *-u(h) > -u</i> .

Là aussi, **-s* peut tomber sans dommage pour l'économie du système, aussi bien au nom. qu'au gén.; il est inutile d'invoquer le syncrétisme du gén. et du dat., comme le fait H. Pedersen³⁰, pour rendre compte de la forme du gén.

10. Au *nominalif pluriel*, la finale **-s* n'était pas une marque redondante, ainsi que l'a établi M. Grammont³¹. Dans les thèmes en *-o-*, la chute de **-s* aurait entraîné l'homonymie du nom. sg. **-os* et du nom. pl. **-ōs*. Dans les thèmes sonantiques, c'est le gén. sg. **-ér-e/os* qui se serait confondu avec le nom. pl. **-ér-es*. Or on vient de voir que **-s* pouvait sans dommage disparaître au nom. et au gén. sg. C'est donc au nom. pl. qu'il a été renforcé. Des finales que la chute des voyelles en syllabe finale tendait à confondre ont subi des traitements divergents, parce qu'elles n'occupaient pas la même place dans l'économie du système. Et l'on a :

	RENFORCEMENT	ÉLIMINATION
noms en <i>-r-</i>	nom. pl. <i>*-ér-es > -erk'</i>	gén. sg. <i>*-ér-e/os > -er</i>
noms en <i>-n-</i>	nom. pl. <i>*-én-es > -ink'</i>	gén. sg. <i>*-én-e/os > -in</i>
noms en <i>-n-</i>	nom. pl. <i>*-ón-es > -unk'</i>	gén. sg. <i>*-ón-e/os > -an</i>
noms en <i>-o-</i>	nom. pl. <i>*'-ōs > -k'</i>	nom. sg. <i>*'-os > -ø</i>
noms en <i>-a-</i>	nom. pl. <i>*'-ās > -k'</i>	gén. sg. <i>*-īy-e/os > -i</i> .

29. Comme en indien, les thèmes en **-ā-* ont emprunté certaines de leurs formes aux thèmes en **-ī-*. En indien, il s'agit de la flexion en *-ī-/yā-* (type *devī*) ; en arménien, le fait qu'on ait **-īy-* au gén. sg. invite à rapprocher plutôt le type en **-ī-/īy-* (*vrktī*) ; on peut aussi poser **-īy-ās*, qui résulterait d'un croisement entre les deux.

30. Pedersen 1905, 220.

31. Grammont 1918, 228.

Au nom. pl. des thèmes en *-i-* et en *-u-*, on attend des finales *-ik'* < **-íy-es* et *-uk'* < **-úw-es*; il en existe effectivement, comme l'a montré R. Godel³², mais, dans la plupart des cas, l'analogie des thèmes en *-a-* et en *-o-* a entraîné *-k'*.

A l'instr. pl. des noms et à 1P des verbes, **-s* n'est pas une marque redondante : la chute de **-s* aurait entraîné la confusion du pluriel avec le singulier. On a donc, là aussi, renforcement : instr. pl. **-bhis* > *-bk'* (sg. **-bhi* > *-b*), 1P **-me/os* > *-mk'* (sg. **-mi* > *-m*).

Ce principe d'économie joue non seulement dans des paradigmes, mais aussi dans des syntagmes, et cela fournit l'explication de certaines des anomalies que présentent les règles si complexes de l'accord de l'adjectif³³. Dans un syntagme comme *aylov mardovk'* « par d'autres hommes », attesté à côté du plus régulier *aylovk' mardovk'*, le subst. *mard* est à l'instr. pluriel, mais l'adj. *ayl* à l'instr. singulier; il y a accord en cas, mais non en nombre. C'est dire qu'un syntagme **-o-bhis ... *-o-bhis* a abouti en protoarménien à **-ov(h) ... *-ov(h)*, et que le traitement de **-h* a divergé : amuïssement régulier au milieu du syntagme, mais renforcement à la fin du syntagme, le signe *-k'* caractérisant l'ensemble du groupe et non seulement le substantif.

11. Archaisme ou innovation? Dans les exemples cités ci-dessus, le fait qu'on dispose dans la comparaison de formes en **-s* donne à penser que *-k'* est hérité. Il est possible, cependant, que l'instr. pl. soit le résultat d'un réarrangement propre à l'arménien, comme l'a supposé M. Grammont : *amawk'* « par les années » serait construit sur *amaw* d'après le nom. *amk'*/*am*.³⁴

Dans le cas des pronoms *mek'* « nous » et *duk'* « vous », l'innovation est évidente. Elle l'est aussi pour la désinence verbale 2P *-yk'*. On ne saurait reconstruire une désinence i. e. **-tes* sur la seule base de l'arménien et du latin³⁵; *-lis* en latin est visiblement une innovation, puisque l'impératif est *-le*. Il faut faire état en outre d'un argument décisif, qui a été mis en avant par A. Meillet³⁶ : dans les verbes en *-u-*, **-u-* + *-yr*

32. Godel 1975, 95.

33. Sur le détail des faits, voir Meillet 1900, *passim*.

34. Grammont 1918, 229.

35. Ceci précise et corrige ce qui a été dit ci-dessus § 6.

36. Meillet 1936, 70.

à 3S de l'imparfait aboutit à *-oyr*, alors que 2P présent **-u-+yk'* aboutit à *-uk'*, tout comme 3S **-u-+y > -u*; c'est donc que *-k'* est hystérogène. Il faut poser i. e. 3S **-u-ti* et 2P **-u-te*, qui aboutissaient en arménien à deux finales homophones **-u-y > -u*; 3S *-u* s'est maintenu, et 2P **-u* a été refait en *-uk'* sous l'influence de 1P *-umk'*, cf. lat. *-tis* d'après *-mus*, hit. *-leni* d'après *-weni*.

Une fois constitué, le morphème *-k'* a joué un rôle important dans toute la flexion, aussi bien verbale que nominale ou pronominale, et l'ensemble du système s'en est trouvé affecté. Ainsi, le fait que 1P *-mk'* s'analyse synchroniquement en *-m-+ -k'* a certainement contribué pour beaucoup, dans la conjugaison en *-e-*, au remplacement par *-em* de l'ancienne désinence thématique 1S **-ō > -o*, qui n'est plus conservée qu'au subj. aor. actif (*araric'* « je ferai » = gr. ἀραρίσκω).

D'une manière générale, *-k'* a permis à l'arménien de limiter l'amalgame dans les désinences nominales et verbales. C'est là une tendance remarquable : dans les déclinaisons de l'arménien moderne, l'amalgame a été éliminé presque entièrement, et les cas obliques du pluriel se forment par insertion d'un morphème *-(n)er-* de pluriel entre le thème et les désinences du singulier. Cela n'a plus rien à voir avec le type indo-européen, mais c'est un exemple, entre autres, d'aboutissement réussi des tentatives faites par les langues indo-européennes, au cours de leur préhistoire et de leur histoire, pour se constituer un morphème de pluriel. Sans doute la proximité de langues non indo-européennes a-t-elle joué un certain rôle dans le cas de l'arménien; mais l'évolution interne de la langue allait aussi dans le même sens.

Charles DE LAMBERTERIE.

48, rue Gay-Lussac
75005 Paris

BIBLIOGRAPHIE

BARTHOLOMAE, C.

1891 *Studien zur indogermanischen Sprachgeschichte*, II. Halle.

BOPP, F.

1866-74 *Grammaire comparée des langues indoeuropéennes*, traduite sur la deuxième édition par Michel Bréal. Paris.

BRUGMANN, K.

1867-1878 *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, 2^e éd. Strasbourg.

BUGGE, S.

1889 *Beiträge zur etymologischen Erläuterung der armenischen Sprache*. Christiania.

GODEL, R.

1975 *An introduction to the study of classical Armenian*. Wiesbaden.

GRAMMONT, M.

1948 *Notes de grammaire générale*, VI. Arménien classique. MSL 20, 263-59.

GRAY, L. H.

1945 *The Armenian Plural Termination -k'*. Word 1, 304.

HÜSCHMANN, H.

1883 *Armenische Studien*. I. Grundzüge der armenischen Etymologie. Erster Theil. Leipzig.

LEBOY, M.

1963-65 *Les Arméniens, leur langue et leur littérature*. AnnIPhO 17, 5-14.

MEILLET, A.

1900 *Recherches sur la syntaxe comparée de l'arménien*. II. Les règles d'accord de l'adjectif. MSL XI, 369-89.

1903 *Exposés d'une grammaire comparée de l'arménien classique*. Vienne.

1913 *Recherches sur la syntaxe comparée de l'arménien*. V. Emploi des formes du pluriel des substantifs. MSL XVIII, 245-70.

1929 *Chute de consonnes finales en arménien*. MSL XXII, 57-60.

1939 *Exposés d'une grammaire comparée de l'arménien classique*. 2^e éd. Vienne.

PATKANOFF, K.

1871 *Recherches sur la formation de la langue génoise*. Traduit du russe par M. Bouraie Prud'homme, revu sur le texte original et annoté avec venimosité C.L.] par M. Edouard Dulaurier. Paris.

PEDERSEN, H.

1905 *Zur armenischen Sprachgeschichte*. ZVS 38, 194-240.

1906 *Armenisch und die Nachbarsprachen*. ZVS 39, 334-485.

PETERMANN, H.

1836 *Grammatica linguae armeniacae*. Berlin.

PISANI, V.

1975 *Zum armenischen Pluralzeichen -k'*. ZVS 89, 94-9.

SCHMITT, R.

1972 *Die Erforschung des Klassisch-Armenischen seit Meillet (1936)*.
Kratylos XVII, 1-68.

SOLTA, G. R.

1963 *Die armenische Sprache*, in *Handbuch der Orientalistik*, I, VII, 80-128.
Leiden.

WINDEKENS, A. J. VAN.

1943 *Note sur deux difficultés de la grammaire comparée arménienne*.
REIE III, fasc. I-II, 30-41.

LE LOCATIF YAMSEAN « DANS LE MOIS » EN ARMÉNIEN

Cette note d'Antoine Meillet, publiée dans la revue Banasēr (« Philologue »), I (1899), 144-6, et reproduite dans les Études de Linguistique et de Philologie Arméniennes, II (Lisbonne-Paris 1977), 54-6, n'a paru que dans une version arménienne due sans doute au directeur de la revue et approuvée par l'auteur. Afin de la rendre accessible aux non arménisants, M. Martiros Minassian, chargé de recherches à l'Université de Genève, en a établi une traduction française, qu'il a proposé de publier dans le Bulletin. Le Bureau de la Société, qui a assuré la révision de ce texte, remercie vivement M. Minassian de le lui avoir offert.

Le locatif est en arménien ancien un cas nettement distinct de tous les autres pour la syntaxe; quant à la forme, il se confond tantôt avec le datif, tantôt avec l'accusatif, ainsi qu'on l'a montré dans MSL VIII, 157-8¹. Seuls les noms à finale -i du type de *teti* « lieu, place » (instr. *teleaw*) ont, au singulier, une forme particulière de locatif, à savoir *i tetwoj* « à la place, sur place ». D'où l'importance du fait suivant : le mot *amis* « mois », gén.-dat. *amsoy*, fait au locatif *y-amsean* « dans le mois »; on lit ainsi chez Luc, I, 26 *yamseann vec'erordi* « dans le sixième mois », et, plus remarquable encore, Gen. VII, 11 *yerkrordum amseann i k'san ew ewt'n amsoyn* « dans le deuxième mois, le vingt-sept du mois ». Cette opposition du gén. *amsoy* et du loc. *amsean* se rencontre souvent dans l'Ancien Testament, par exemple Ex. XL, 2; Nombres XXIX, 1; IV Rois XXV, 1; Ezéch. I, 1; Macc. I, 57, etc.².

1. Reproduit dans *ELPh. Arm.* 12-13 (n. du trad.).

2. Tous les exemples de la Bible sont cités d'après l'édition de Venise de 1860 (n. de l'aut.).

Ce n'est pas que la forme *amsean* ne soit jamais employée en fonction de génitif; elle l'est effectivement dans un passage comme Ex. XII, 3 *i lasnerordum amseans aysorik* « le dixième (jour) de ce mois », en regard de l'autre génitif *amsoys aysorik*, *ibid.* 6. Mais *y-amsean* est la seule forme de locatif; pas une fois dans la Bible on ne rencontre un locatif de forme **y-amis*.

Il y a d'autres mots qui présentent dans leur flexion une forme en *-ean* à côté de formes en *-o-*, ainsi *žotovurd* « peuple », gén.-dat.-loc. sg. *žotovrdean*, gén.-dat.-abl. pl. *žotovrdoc'*. La forme en *-ean* de gén.-dat.-loc. sg. n'est pas rare dans des mots dont le nominatif singulier ne se termine pas en *-iwn*, ainsi *p'axust*, *p'axstlean* « fuite », *tesil*, *teslean* « vision »³. Mais les formes de génitif en *-oy* et de locatif en *-ean* semblent être propres au mot *amis*. Comme ce mot remonte à i. e. **mēns-* (v. Hübschmann, *Armenische Grammatik*, I, 417), c'est la flexion en *-o-* qui est ancienne.

Il a existé une époque où ce mot avait deux types de flexion : *amis*, *amsoy* et *amis*, *amsean*. La forme *amsean* peut-être un génitif, un datif et un locatif; au contraire, *amsoy* peut être un génitif et un datif, mais non pas un locatif, car au singulier de la déclinaison en *-o-* le locatif est identique à l'accusatif. De ce fait, la forme *amsean* semblait avoir une valeur de locatif, et elle a effectivement acquis une fonction de locatif.

† Antoine MEILLET.

3. Les précisions grammaticales, ajoutées par le traducteur, sont empruntées à l'*Allarmenisches Elementarbuch* de Meillet (Heidelberg 1913), § 59, *d* et *e* (*n. du trad.*).

A PROPOS DE L'ARMÉNIEN CLASSIQUE UNIM

SOMMAIRE. — *L'arménien classique unim « avoir » s'explique traditionnellement comme un dérivé de la racine verbale * z_1ep - « prendre » du hittite *ep-zi*. L'arménien *oġjoyn* « salut, santé », qui a été analysé comme reposant sur une locution signifiant « sois bien portant », où *oyn* serait l'impératif archaïque de *unim*, ne saurait infirmer l'étymologie traditionnelle.*

Dans cette revue (tome LXXIII 1978, p. 278 sqq.), Charles De Lamberterie a récemment critiqué l'hypothèse, admise par la plupart des comparatistes, suivant laquelle l'arménien *unim* « avoir » serait à rattacher, du point de vue étymologique, à une racine verbale indo-européenne * z_1ep - « prendre » que nous conserve entre autres le hittite (cf. *ep-zi* « il prend »)¹. D'après Charles De Lamberterie, *unim* reposerait sur une racine arménienne *oyn* (-) qu'il veut retrouver dans le plurale tantum *oynk'* « habitus, affectio constans corporis vel animi, vigor »² et dans le mot *oġjoyn* (instr. sg. *oġjuniw*) « salut, santé ». Il propose une analyse ingénieuse (*ibid.*, p. 279 sq.) de la dernière forme qu'il regarde comme « une locution *oġj oyn* « sois bien portant », secondairement soudée en un mot unique, où *oyn* est l'impératif archaïque de *unim*, disparu ailleurs de la langue quand la conjugaison du verbe « avoir » s'est organisée en un système supplétif (l'impératif est *kal*, du thème de l'aoriste *kalay*) ». Morphologiquement l'impératif *oyn* serait dérivé du thème de présent³, et l'arménien *unim* (<**oynim*) aurait dû connaître à l'origine des emplois intransitifs (« se

1. Autre avis chez J. Schindler, HA. 90, 1-2 (1976-1977), p. 339 sqq., qui rapproche *unim* du v. ind. *sanóti*. (??)

2. Cf. le Nor Baġgirk' Haykazean Lezui II (Venise 1837), p. 516 : *oynk'* serait à *unim* ce que le grec $\xi\zeta\iota\varsigma$ est à $\xi\chi\omega$.

3. Cf. Charles de Lamberterie, *ibid.*, p. 280 : « *oyn* est à *unim* ce que *nist* « assieds-toi » est à *nstim* « je m'assieds ». Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'impératifs archaïques, puisque dérivés du thème de présent. R. Godel

tenir, être », cf. *ibid.*, p. 280 avec un renvoi au latin *res bene habet* et au grec εἶ ἔχων). Finalement, l'explication de la forme *oyñ* comme étant issue d'une racine * ϱ_1ep - se heurterait à des difficultés graves d'ordre phonétique⁴. L'étymologie traditionnelle de *unim* semblerait ainsi être sans fondement réel.

La belle explication que propose Charle De Lamberterie du mot *oljoyn* comme reflétant une vieille locution signifiant « sois bien portant » nous semble cependant bien compatible avec l'étymologie traditionnelle de *unim* telle qu'elle a été modifiée par nous dans *Rearm. N.S. X* (1973-1974), p. 45 sq. Nous pensons que l'arménien a hérité d'un parfait indo-européen * $\acute{o}p-e$ (= v. ind. *áp-a*, parfait de *āpnōti*⁵), lequel a dû conserver dans cette langue son ancien sens *présent*. A un stade préhistorique ce thème * $\acute{o}p$ - a été muni en arménien d'un suffixe de présent *-ne* : * $\acute{o}p$ - + *-ne* aboutissant régulièrement à **uwn-*, d'où, avec une réduction particulière de **uw* à *u* devant *n*⁶, une forme **une-* (cf. l'infinitif *unel*).

L'impératif primitif du thème verbal **u(w)ne-* serait à restituer comme **ú(w)ne* (' = l'accent) au niveau de l'arménien commun⁷. Or, rien ne s'oppose à la supposition qu'une formule **oljo(h) u(w)ne* « sois bien portant » aurait été créée à ce stade reculé de l'arménien commun. En tant que verbe

a montré... que *nist* était le vestige d'un thème de présent **niste-* (< **ni-si-sd-e/o-*, cf. skt. *ni-śīdati*), qui a été remplacé par **nisti-* > *nstim* en proto-arménien ».

4. La possibilité que *oyñ*- soit issu d'un plus ancien * $\acute{o}pn$ - est écartée, avec raison, *ibid.*, p. 282.

5. Charles de Lamberterie considère (*ibid.*, p. 282) la forme v. indienne comme ambiguë : « on la rapproche de *co-ēpi*, mais comme dans un certain nombre de parfait, **o* est représenté par *ā* en indien (cf. *jājāna* = γέγονα) ... , *āpa* peut tout aussi bien reposer sur * $\acute{o}p$ -. » Mais le védique *āpūs* (cf. *āpatus*, *āpiré*) exclut une préforme * $\acute{o}p$ - et devrait s'expliquer à partir de * $\acute{e}p$ - < * $\varrho_1e-\varrho_1p$ -. Cela veut dire que la 3^e pers. sg. *áp-a* doit refléter * $\acute{o}p-e$ < * $\varrho_1e-\varrho_1\acute{o}p-e$. Cf. *Rearm. N.S. X*, p. 46.

6. Cf. *Rearm. N.S. X*, p. 46 (avec littérature). (Mais nos remarques sur *h'un* sont probablement erronées).

7. L'addition de la particule **-r(eʷ)* à l'impératif (présent) paraît être de date plus tardive, cf. *nist* qui est un dérivé du thème de présent **nihiste-*. Cette particule *-r* caractérisant l'impératif présent par opposition à l'impératif aoriste proviendrait probablement de la forme *er* (impératif sg. de *em*) qui reposerait sur **e(h)* < **es* = hittite *eš* (impératif sg. de *ešmi*) + **-r(eʷ)*. Pour le phonétisme de la forme arménienne cf. le cas de la 2^e pers. sg. de l'aoriste (type de *berer*) et voir Meillet, *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique*², p. 125.

exprimant un état⁸, **u(w)ne-* passe maintenant à la flexion en *-i-*, et l'impératif en devient **ú(w)ni*⁹. Il n'est pas impossible qu'une phrase du type en question se soit soudée *phonétiquement* de bonne heure en un « mot » unique caractérisé par l'accent régulier (sur la pénultième) des mots polysyllabiques, soit **óljo(h) ú(w)ni* donnant (avec chute régulière du *-h-* intervocalique)¹⁰ **óljoú(w)ni*, d'où (avec suppression du hiatus *oü* moyennant une diphtongaison en *ou*) une forme **óljou(w)ni* portant un accent régulier sur la diphtongue *ou*, cf. à titre de parallèle *k'ajaler* « confiance; encourageant, courageux » (<*k'ajler* « sois brave »)¹¹, *k'ajal-lerem* « encourager ». Du point de vue *morphologique*, la formule **óljou(w)ni* devait cependant être transparente à ce stade de l'arménien commun (**óljo'u(w)ni*, comportant une jointure interne). Dès le passage de la diphtongue **ou* à *oy* devant consonne, l'analyse morphologique de **óljoy(w)ni* > **óljoyni* se trouvait cependant gravement obscurcie, et la forme a fini par être comprise comme un nom signifiant « salut, santé », dont la flexion en *-i-* (cf. instr. sg. *óljuniw*) s'explique immédiatement¹².

Si ce que nous avons dit ci-dessus est correct, l'hypothèse de Charles De Lamberterie selon laquelle *óljoyn* contiendrait un impératif archaïque de *unim* ne nous paraît pas aller à l'encontre de l'étymologie traditionnelle qui rattache *unim* à la racine verbale indo-européenne **ǵ₁ep-* « prendre ».

Fredrik Otto LINDEMAN.

8. Le sens premier du parfait **ōp-e* a dû être « il a pris et il l'a maintenant en sa possession », voir R. Arm. N.S. X, p. 46, n. 4.

9. L'origine du type arménien en *-i-* n'a pas encore été élucidée, cf. p. ex. R. Godel, *An Introduction to the Study of Classical Armenian*, p. 120. (Un impératif d'un présent mi-thématique en *-l-* (type de lit. *gùli*, *smirdi*, v. sl. *smrùditŭ*, etc.) aurait une finale en *-i* en arménien commun. Tel aurait également été le cas d'un impératif d'un présent en **-ē-* (type de lat. *habere*).

10. La chute de *-h-* (< **-s-*) intervocalique est très ancienne en arménien, cf. Meillet, *Esquisse*², p. 39, à propos de *k'oyr* de **swesōr* « où **esō* est devenu **ehu*, puis, par chute de *h*, **eu* qui a subi le même traitement qu'un **eu* de date indo-européenne ».

11. Voir E. G. Tumanyan, *Drevnearmjanskij jazyk* (1971), 317.

12. Dès la chute de l'élément vocalique des syllabes finales, *óljoya* aurait pu être interprété morphologiquement, du moins pendant un certain laps de temps, comme **ólj-oy-n* : dans la mesure où *oy-n* se prêtait ici à être regardé comme apparenté à *unim*, la possibilité d'une création artificielle *oynk'* ne nous semblerait pas devoir être exclue.

LE NOM D'UNE OFFRANDE À IGUVIUM : OMBR. VESTIGIA*

SOMMAIRE. — Une étude exhaustive des conditions d'emploi ne confirme pas l'interprétation traditionnelle du terme ombrien *vestigia* par « libation ». Le syntagme *vestigam... fiktu* (I a 28), comparable aux expressions caloniennes du type *placentam fingito* (De agr. 76, 3), enseigne clairement la nature de l'offrande : *vestigia* entre dans la catégorie des gâteaux sacrés, comme son corrélat fréquent et caractéristique, *mefa* (*spefa*) « galette (saupoudrée) ». L'analyse des contextes conduit ainsi à une définition nouvelle et autorise l'hypothèse étymologique d'un rapport avec latin **(mensa) depsticia* « (galette) pétrie » (cf. *panem depsticium* « pain pétri », *Calon*, De agr. 74).

L'exégèse des Tables Eugubines ne dipose, dans le cas de *vestigia*, ni d'un rapprochement avec l'osque, ni d'une étymologie indo-européenne évidente. De fait, A. Ernout enregistre le terme dans le groupe des mots obscurs de l'ombrien¹. Parti louable d'un auteur prudent et soucieux avant tout d'une présentation objective de « l'état exact de nos connaissances »². Mais ce *non liquet* est provisoire. En effet, le problème étymologique ne semble pas insurmontable, sinon au premier examen, du moins à la suite d'une critique philologique rigoureuse des contextes. A la faveur du groupement et de la confrontation des passages, le sens de *vestigia* se dégage peu à peu par approximations successives. D'abord, les emplois de I a 17, IV 14; 17; 19, VI b 5; 24, VII a 37 constituent un type et permettent une délimitation du champ sémantique. Dans ces énoncés, l'expression

* Nous remercions vivement MM. M. Lejeune, J. Perrot et G. Redard de leurs remarques judicieuses.

1. A. Ernout, *Le dialecte ombrien. Lexique des « Tables Eugubines » et des inscriptions*, Paris 1961, 136.

2. *Ibid.*, 7.

fonctionne comme régime de verbes signifiant « présenter », « offrir », « sacrifier », soit : dans les syntagmes *vestiça ustetu* « présente une *vestiça* ! » (I a 17), *vestiça... purtuviðu* « offre... une *vestiça* ! » (IV 19. Cf. IV 14 : *vestiça... purtupite*³ et IV 17 : *vesveça*⁴... *purtuvitu*) et *uestisia... fetu* « qu'il sacrifie... une *vestisia* ! » (VI b 5; 24. Cf. VII a 37 : *uestisa... fetu*). Ce formulaire implique *vestiça* dans une relation paradigmaticque avec *arvia* (*arviu*, *aruio*) : à I a 17 répond I a 3 (*arvia ustentu*), à IV 19 fait écho II a 24 (*arvia... purtuvitu*) et à VI b 5 correspond VI a 58 (*aruio fetu*). Or, *arvia* désigne une offrande (céréales, selon Bücheler, von Planta, Conway, Buck, Devoto, Pisani et Poultney; entrailles de la victime, selon O. Müller, Huschke, Bréal, von Blumenthal et Vetter)⁵. Les faits parlent donc sans ambiguïté dans le sens d'un rattachement de *vestiça* au vocabulaire de l'oblation. Mais préciser davantage devient difficile, car les éléments contextuels utilisables n'offrent pas de critères décisifs. Forts de l'autorité de Buck et de Devoto, les commentateurs défendent aujourd'hui la thèse d'une offrande liquide et, dans leurs traductions, rendent *vestiça* par « libamentum », « libation »⁶. De Devoto à Poultney, l'explication est toujours la même : la forme verbale *vestikatu*, étymologiquement apparentée à *vestiça*, s'associerait plus d'une fois, dans la phrase, à des noms de vases ou de boissons. Ainsi, l'auteur des *Tabulae Iguvinae* veut que « *vestikalū*, saepe vasculis iungatur » (p. 184 de la 2^e édition, Rome 1940), tandis que le linguiste américain précise : « in II a 24, 31, 35, ...*vestikatu* is used in association with *puni*, *veskles*, *kapiře* » (*op. cit.*, 254).

Reportons-nous aux textes. La structure de II a 24 ne soutient nullement l'affirmation de Poultney : *arvia puni purtuvitu vestikatu ahtrepuřatu* « qu'il offre les

3. Pour E. Vetter, *purtupite* est une graphie fautive de *purtuvitu* (*Handbuch der italischen Dialekte*, Heidelberg 1953, 216-217). A. Ernout incline aussi vers cette solution (*op. cit.*, 72), mais rappelle l'interprétation très différente de Buck, Devoto, Pisani et Bottiglioni, tous partisans d'un théonyme au datif sg. Voir, dans ce sens, l'argumentation, à notre avis peu convaincante, de J. W. Poultney, *The bronze tables of Iguvium*, Baltimore 1959, 213.

4. Les éditeurs corrigent *vesveça* en *vesteça*.

5. Pour une interprétation d'*arvia*, voir *Cahiers Ferdinand de Saussure* 31, 1977, 259-267.

6. Voir, en dernier lieu, A. J. Pflügg, *Religio Iguvina*, Vienne 1964, p. 79, § 54.

entrailles avec du *puni*, qu'il offre une *vestigia*, qu'il danse le *tripudium* ». Le substantif *puni* signifie-t-il « hydromel »⁷ ou « bouillie de farine »⁸? La question n'a pas grande importance ici, car en tout état de cause le terme ne dépend pas de *vestikatu*, mais de *purtuvitu*. Des trois verbes en asyndète les deux derniers s'emploient absolument et n'ont évidemment pas d'affinité sémantique avec *puni*. De même, les impératifs de la séquence II a 31 jouissent, sauf le premier, d'une complète autonomie syntaxique vis-à-vis de l'expression nominale à l'ablatif : *veskles vufetes persnihmu vestikatu ahtrepuřatu* « qu'il prie avec les vases consacrés, qu'il offre une *vestigia*, qu'il danse le *tripudium* ». En revanche, *kapiře* se rattache à *vestikatu* en II a 34-35 : *kapiře hunte iuvie vestikatu* « qu'il offre une *vestigia* à Hondus Jovius avec une *capide* ». L'interprétation de Poultney établit entre *kapiře* et *vestigia* (implicitement présent dans *vestikatu*) une relation de contenant à contenu : « He shall pour a libation from a bowl to Hondus Jovius » (*op. cit.*, 186). Dans cette perspective, la traduction de *vestigia* par « libation » paraît naturelle. Un vase renferme en général un liquide⁹. Mais la syntaxe du passage s'accommode mal de l'équivalence *kapiře* = « from a bowl ». En ombrien, l'ablatif de provenance « is regularly accompanied by the preposition *e*, *ehe* « ex » or the postpositive -t a, -t u, -to » (C. D. Buck, *A grammar of Oscan and Umbrian*, Hildesheim 1974 (réimpr. de l'édition de 1928), p. 201, § 285). Au présent emploi convient mieux la valeur sociative de l'ablatif-instrumental. Comparer II a 24 : *arvia puni purtuvitu* « qu'il offre les entrailles avec du *puni* » (cf. *supra* et Buck, *op. cit.*, p. 202, § 293). On a donc affaire, avec *kapiře*, à une offrande secondaire, distincte de la *vestigia*.

Comme l'enquête le montre, les contextes prétendent probants n'ont aucune force contraignante. Si les conditions d'apparition de *vestigia* en II a 24; 31; 35 n'excluent pas le sens de « libation », elles ne l'imposent pas non plus.

7. « Mead » (Poultney, *op. cit.*, 318).

8. « Mehlbrei » (Vetter, *op. cit.*, 425. Cf., *ibid.*, 172, l'étymologie par **polni-*, avec renvoi à R. Thurneysen, in : Glotta 1, 1909, 242).

9. Le *calix* ombrien, cependant, reçoit une denrée sèche, la *mefa spefa* « galette saupoudrée », en VI b 5 : *uestisia et mefa spefa scalsie conegos fetu* « qu'il offre en sacrifice, à genoux, une *vestigia* et une galette saupoudrée dans une patère ». Cf. VII a 37.

Ce constat invite à une remise en question de la conception traditionnelle. Un témoignage mérite alors une attention particulière. Dans le formulaire relatif à l'accomplissement des sacrifices aux trois portes de la cité, une prescription s'énonce à l'aide de l'impératif *fiktu* (et aussi *afiktu*), propre à la version en caractères nationaux : *api habina purtius suřum pesuntru fetu esmik vestiřam preve fiktu* « quand tu auras offert les agnelles, sacrifie *suřum pesuntrum*; en outre (littér. à cela) façonne spécialement une *vestiřia* » (I a 28; cf. I a 31 : *vestiřa afiktu*). Le syntagme *vestiřam... fiktu* nous place devant un choix : ou bien le substantif désigne la « libation » et le verbe ne signifie pas « façonne », ou bien le verbe signifie vraiment « façonne » et alors le substantif ne désigne pas la « libation ». La plupart des critiques optent pour la première proposition de l'alternative. Aussi *fiktu* est-il « généralement rapproché de *figō*, cf. W. H. I 495, s.u., plutôt que de *figo* (Bottiglioni, qui rapproche *fikla*) »¹⁰. Or, la phonétique et la sémantique interdisent absolument l'identification d'ombr. *fiktu* avec lat. *fīgitō*. Cette étymologie aberrante ne se transmet de manuel en manuel qu'à cause d'un attachement obstiné à l'interprétation de *vestiřia* par « libation ». Mais, quiconque étudie les faits sans préjugé reconnaît aussitôt les difficultés du rapprochement. Après voyelle, le *-k-* ombrien ne subsiste jamais intact devant *t*, mais passe à *-h-* dans un groupe ancien (*-kt-* > *-ht-*. Ex. : ombr. *rehte* en regard de lat. *rēclē*) et se palatalise dans un groupe récent (*-kt-* > *-it-*. Ex. : ombr. *aitu* en face de l'osque *aclud* et du latin *agilo*)¹¹. Pour *fiktu* ces faits comportent un enseignement irrécusable : incompatible avec la position intervocalique, la séquence *-kt-* s'explique par la présence d'un *-n-* appuyant. En somme, *fiktu* n'est qu'une graphie de /finktu/. La non notation d'une nasale devant occlusive s'observe fréquemment dans la rédaction en caractères ombriens. Ainsi, *iveka* s'oppose à *iuenga* « iuencas », *ustetu* à *ostendu* « ostendito », *kupifiatu* à *combifiatu*, etc.¹². M. Lejeune signale un usage analogue dans des inscriptions grecques.

10. A. Ernout, *op. cit.*, 120. Cf. G. Bottiglioni, *Manuale dei dialetti Italici*, Bologne 1954, 381.

11. Voir C. D. Buck, *op. cit.*, p. 89, §§ 142 et 143.

12. *Ibid.*, p. 70, § 108.

C'est le type att. Εκελαδος = Εγκελαδος¹³. L'analyse formelle plaide donc en faveur de l'interprétation de *fiktu* par « *figito* » et, corollairement, condamne l'établissement d'un rapport avec lat. *figilō*. Complémentairement, la considération du plan sémantique fournit à la démonstration un argument décisif. Que des traductions comme « ei libamentum singillatim figito » (Buck, Blumenthal) ou « ei libamentum prive figito » (Vetter) ne donnent pas de sens satisfaisant, l'embarras de Devoto et de Poultney en témoigne¹⁴. Assurément, l'action de « ficher, fixer, attacher » ne s'applique pas à l'oblation. En revanche, la représentation du procès de lat. *fungo* « façonner, donner la façon à » est parfaitement compatible avec la notion d'offrande. Seulement la nature du verbe implique, dans le régime, référence à une offrande *solide*.

Le problème se pose maintenant dans des termes précis. Que *façonne* l'officiant d'Iguvium à l'intention du dieu Tefer Jovius ? La réponse à cette question nécessite une incursion dans le domaine de la plus ancienne religion romaine, si proche de l'ombrienne à bien des égards¹⁵. En l'occurrence, le détail pertinent se trouve chez Caton, dans les chapitres relatifs à la confection des gâteaux sacrés. On y lit : *panem depsticium... defingito* « façonne le pain pétri » (*De agr.* 74), *placentam fingito* « façonne la placenta » (*ibid.* 76, 3), *spiram... alio modo fingito* « façonne autrement la *spira* » (*ibid.* 77), *spaeritam... sic fingito* « façonne ainsi la *spaerita* » (*ibid.* 82). Dans le rituel d'Iguvium et dans les recettes de Caton, le même verbe à la même forme (*fiktu*, *fingito*) s'emploie dans le contexte des *realia* du culte. Le parallélisme est frappant et difficilement imputable au jeu du hasard. En effet, la correspondance s'explique par la conservation commune d'un archaïsme. Anciennement, lat. *fungo* se dit

13. M. Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Paris 1972, p. 146, § 143.

14. I. Devoto retient la thèse d'une relation étymologique entre ombr. *fiktu* et lat. *figere*, mais reconnaît que « ad narrationem fortasse 'infundito' melius convenit » (*op. cit.*, p. 245, § 112). J. W. Poultney fait de même et justifie sa traduction (« to it add a libation separately ») par une évolution sémantique « attach > add > pour (over) » tout à fait arbitraire (*op. cit.*, 161).

15. Cf. R. Bloch, *Parenté entre religion de Rome et religion d'Ombrie : thèmes de recherches* : *REL* 41, 1963, 115-122. L'auteur note en particulier la similitude des cultes : « ... dans ce domaine (c.-à-d. celui des rituels), et malgré les différences inévitables de détail, parenté et parallélisme sont frappants et ont été relevés par tous les spécialistes » (p. 118).

non seulement de la technique du potier (cf. le dérivé *figulus*), mais aussi de l'art du pâtissier. L'importance de cette acception spéciale se mesure à son extension dans le nom d'agent en *-lor*. Dès Ennius, *fictor*, bâti comme *pistor* « boulanger », dénomme un assistant du prêtre, responsable de la préparation des gâteaux de sacrifice. Le terme apparaît dans une énumération des institutions religieuses du roi Numa, *Annales* 121 Vahlen : *mensas constituit idemque ancilia... libaque, fictores, Argeos et lululatos* « il institua les tables (pour les offrandes) et les boucliers sacrés, ... les *liba* (sorte de gâteaux de sacrifice), les pâtissiers (au service des prêtres), les mannequins (rituellement jetés dans le Tibre) et les (flamines) aux bonnets pointus ». La relation syntagmatique entre *liba* et *fictores* a comme un écho dans le commentaire de Varron, *L.L.* 7, 44 : *fictores dicti a fingendis libis*¹⁶. A l'époque classique, *fictor* désigne encore un fonctionnaire du culte chez Cicéron, *De domo sua* 139 : *sacerdos... sine fictore* « prêtre sans préparateur (en pâtisserie) ». Au total, les emplois de *fingito* chez Caton, en plein accord avec le sens religieux de *fictor*, invitent à l'interprétation de la *vestigia* ombrienne par « gâteau sacré » vel sim.

L'argument comparatif se double d'un indice interne. Dans les *Tables*, *vestigia* appelle fréquemment *mefa* (*mefa*, *mefa spefa*). Le syntagme se présente : a) en construction asyndétique et, en général, sans *spefa*, b) avec la conjonction de coordination *et* et l'expression complète *mefa spefa*. Comme la compréhension de *mefa spefa* (= lat. *mensa *spensa* « galette saupoudrée ») ne fait pas difficulté, le contexte s'avère utile à la définition de *vestigia*. Du type a) un exemple se rencontre en I a 16-17 : *mefa vestigia ustetu* « présente une galette (et) une pâtisserie *vestigia* ». Le formulaire de IV 14 s'en distingue par l'ordre des termes et par le recours à un verbe synonyme : *inuk vestigia mefa purtupite* (à lire *purtuvitu* : cf. n. 3) « alors, offre une pâtisserie *vestigia* (et) une galette ». En VI b 17, un vocable de sens obscur, *sopa(m)*, s'ajoute aux substantifs conjoints *mefa uestisia* : *eno mefa uestisia sopa purome efurfalu* « alors, qu'il installe (?)¹⁷ dans le foyer une

16. Sur ce sens de *fictor*, voir A. Hauri-Karrer, *Lateinische Gebäcksbezeichnungen*, Zurich 1972, 89-90 et 136-137.

17. Toute interprétation sérieuse de la forme verbale *efurfalu* suppose la prise en considération de *furfant* (VI b 43 ; var. *furfa θ*, I b 1) « stabulant » (?). En tout état de cause, le préverbe *e-* est sans doute pour *en-* et correspond au

galette, une pâtisserie *vestigia* (et) une *sopa* ». Comparer VII a 38. Enfin, au type a) appartient encore II b 13; *vistica* y voisine également avec *mefa*, mais cette fois à l'ablatif-instrumental : *persutru vaputis mefa vistica feta fertu* « apporte le *persondro* avec l'encens, une galette (et) une pâtisserie *vestigia* (déjà) confectionnée ». Le type b), maintenant, s'observe exclusivement dans la version « récente » et se réduit à une seule formule : *uestisia et mefa spefa scalsie confgos* (à lire : *conegos*) *felu* « qu'agenouillé il offre en sacrifice une pâtisserie *vestigia* et une galette saupoudrée dans une patère » (VI b 5; cf. VII a 37).

L'examen des conditions d'emploi de *vestigia* met ainsi en lumière son corrélat le plus caractéristique, *mefa* (*spefa*) « galette (saupoudrée) », et par là-même apporte un soutien à l'hypothèse de son appartenance au lexique de la pâtisserie. Ces prémisses ouvrent la voie à une recherche étymologique sur nouveaux frais. Aussi bien les rapprochements proposés ne satisfont pas. K. Brugmann, avec beaucoup d'ingéniosité, rattachait *vestigia* à une forme **leibesto-* « Spendwerk », de la racine de lat. *libō* et gr. *λεῖβω*¹⁸. La phonétique historique de l'ombrien ne s'y oppose pas, mais l'aspect morphologique de l'explication prête à la critique. D'une part, **leibesto-* n'a pas d'appui dans les faits, de l'autre la dérivation en *-īkiā* de *vestigia* reste une question pendante. Plus sensibles à la ressemblance extérieure, Bücheler, puis Kretschmer et, plus récemment, Poultney rapprochent *vestigia* et *vestikatu* de lat. *Vesta*. Mais, dans cette interprétation, force est d'admettre que « the semantic development of the whole group shows a generalization from libations poured to Vesta (or else on the hearth) to libations poured to any deity »¹⁹. Malheureusement, *Vesta* ne fait pas partie du panthéon ombrien tel que les *Tables* nous le font connaître, ce qui constitue une objection sérieuse. D'ailleurs, pas plus que **leibesto-* *Vesta* ne rend compte du suffixe *-īkiā* de *vestigia*. Ce morphème est, en revanche, directement présent dans une expression du plus haut intérêt et, selon nous, exactement comparable à la forme ombrienne. Il s'agit de (*panem*) *depslicium*, déjà cité dans le contexte des recettes

latin *in-*, non à *e(x)-*. Cf. VI b 40 : *persom-e... endendu* « qu'il place sur le tumulus... ».

18. *Zur umbrischen und pälignischen Sprachgeschichte* : Berichte d. sächs. Gesellschaft d. Wissenschaften 63, 1911, 156 ss.

19. J. W. Poultney, *op. cit.*, 254.

catonniennes relatives à la fabrication des produits de boulangerie et de pâtisserie. Au genre près, l'adjectif *depsticius*, formé sur *depstus* « pétri », recouvre parfaitement *vestigia*. La correspondance lat. *d*- : ombr. *v*-, à première vue insolite, ne fait pas difficulté. A Iguvium, on le sait, un *v*- répond à lat. *l*- dans *vutu* « lavato », *vapeř*- « lapis », etc.²⁰. D'autre part, un flottement existait entre *l* et *d* dans maints dialectes italiques. En sabin, notamment, le traitement *l* d'un ancien *d* était, semble-t-il, particulièrement fréquent²¹. Aussi, comme la Sabine et l'Ombrie avaient une frontière commune, une forme **lepsticios*, fém. *-ia*, s'introduisit sans doute à Iguvium et y donna phonétiquement *vestigia*²². Notre terme repose donc sur un adjectif substantivé (lat. *-icius* fournit des dérivés secondaires adjectifs), et le genre féminin s'explique probablement à partir d'un syntagme du type **mensa depsticia* (cf. *mefa spefa*). En conclusion, *vestigia* signifierait proprement « la pétrie » et *vestikā*- « offrir une galette pétrie ». Cette étymologie rappelle le cas, assez semblable, d'ombr. *fikla* < **fig-klā* « la façonnée » et de lat. *fitilla* < **fictilla* « id. »²³. Quant au rapport morphologique entre la forme nominale **uestikiā*- et les thèmes verbaux *uestī*- (participe *uestis*, VI b 6; 25 et *uesteis*, VI a 22) et *uestikā*-, il se retrouve en latin dans la relation de *nūtrīcius* à *nūtrī*- (*nūtrīre*) et *nūtricā*- (*nūtricāre*).

Claude SANDOZ.

Évole 31

CH 2000 Neuchâtel

20. Voir C. D. Buck, *op. cit.*, pp. 68-69, § 104.

21. Cf. R. Seymour Conway, *On the change of d to l in Italic* : IF 2, 1893, 157-167.

22. Cette étymologie ajoute aux exemples connus du traitement *v*- d'un ancien **l*-, tous termes hérités, un mot d'emprunt. Le fait revêt une signification particulière pour la phonétique historique de l'ombrien : postérieur à la séparation de l'osque et de l'ombrien, mais antérieur à la monophthongaison de *ou* (si ombr. *Vuvęis* équivaut, comme il semble, à lat. *Lucius*), le changement **l*- > *v*- se situe chronologiquement à une date relativement basse de l'histoire de la langue. — Sur la réduction de *-ps-* à *-s-* devant consonne, voir C. D. Buck, *op. cit.*, p. 79, § 122.

23. Voir A. Hauri-Karrer, *op. cit.*, 87-89.

SUR LE PARADIGME SUPPLÉTIF DE TOKH. A *KĀSU* B *KARTSE*

SOMMAIRE. — *Les deux adjectifs kārtsā et krānt du proto-tokharien reflètent deux formations concurrentes de participe passif sur la racine *g^herə- « louer, célébrer » : *g^hṛə-tó- (lat. grātus) et *g^hṛə-é/ónt-.*

Les deux dialectes tokhariens présentent un adjectif fléchi sur trois thèmes, que Krause-Thomas traduisent par « bon », mais qui a aussi la nuance de « plaisant, agréable ». Voici les formes (d'après *Tocharisches Elementarbuch* I, § 241, p. 154) :

	masc.	fém.
sg. nom.	<i>kartse</i> [kāsu]	<i>kartsa</i>
obl.	<i>krent</i> [krant, krañcām]	<i>kartsai</i> [krāntsām]
gén.	<i>kreñcepi</i> [krantāp]	
pl. nom.	<i>kreñc</i> [krañś]	<i>krenta</i> [krant]
obl.	<i>krentām</i> [krañcās]	<i>krenta</i> [krant]
gén.	<i>krentaṃts</i> [krañcāśśi]	<i>krentaṃts</i>

L'obscur *kāsu* n'apparaît qu'au nom. masc. sg. en tokharien oriental et pourrait se rattacher à la racine **kā-* de lat. *cārus*, sous laquelle Pokorny (*IEW*, p. 515) range A *krant* B *krent* en l'identifiant à celtique **carant-* (gaulois NP *Carantus*, *Caranlius*, *Carantia*, *Caranlinius*, etc.)¹. Comme l'ont déjà noté les auteurs de la *Tocharische Grammatik* (Göttingen, 1931, p. 44 n. 2), les deux dialectes ne concordent pas dans la répartition des deux thèmes *kartse* < proto-tokh. *kārtsā* et

1. Cf. J. Whatmough, *The Dialects of Ancient Gaul*, Cambridge, Mass., 1970, et E. P. Hamp, *Ériu* XXVII, 1976, pp. 1-21. Voir aussi H. Pedersen, *Tocharisch*, København, 1941, pp. 39, 109, 251 ; la forme A *krāntso*, qui sert de féminin à l'adjectif *kāwālte* « joli », est également liée au thème de A *krant*, B *krent*.

krent [*krant*] < proto-tokh. *krānt*. Cette situation provient sans doute de la concurrence de deux adjectifs de sens identique.

En tokharien, comme en germanique et en slave, les groupes $-R_2-$ (les « sonantes longues » dans le système de Brugmann) sont traités exactement comme $-R^{-2}$: B *parwe* « d'abord » < *pārwa* < $*pr_2u-$ (véd. *pārva-*, etc.), B *kärweññe* « pierre », dérivé avec suffixe $-i-$ d'un proto-tokh. *kärwān* < $*gur_2u-$, forme faible face à véd. *grāvan-* « pierre » (à presser le *soma*) < $*g^ure_2u-$ ³, A *pält* B *pilla* « feuille » < $*bh_2lō-$, auquel on rattache généralement⁴ germ. **bladā-* (all. mod. *Blatt*), qui a pourtant un autre vocalisme. Un exemple du traitement devant voyelle : A *wram* B *wreme* « chose, objet » < *wārāmā* avec syncope régulière de $-ā-$ < $*ur_2omo-$ sur la racine de gr. $\rho\eta\mu\alpha$, etc.⁵. A ces formes on comparera e.g. A *kānt* B *kanle* « cent » < *kāntā* < $*k\eta\mu\tau om$, AB *pärk-* « monter » < $*bhr_2gh-$, B *walkwe* « loup » < *wālkwā* < $*ul_2k^uos$ (véd. *vṛka-*, etc.).

D'autre part, les racines indo-européennes avec labio-vélaire initiale sont reflétées en tokharien par des formes avec *k-*, et non avec *kw-* : outre B *kärweññe* et *krāmār* « charge », on peut citer A *ko* B *kēu* « vache » < *kāw-* < $*g^uou-$, AB *kām-* « venir » < $*g^u\eta-/g^uem-$ (A *kum-* e.g. dans le présent *kumnās* vient régulièrement de $*k^wām-$ < $*g^u\eta-$ avec labialisation de $-ā-$). Les conditions de cette évolution ne sont pas claires⁶, mais les formes avec *kw-* reflètent un groupe occlusive dorsale + u dans B *kwā-* « appeler » comme véd. *hvā-* < $*ghue_2-$, B *kwäs-* « gémir » comme véd. *śvas-* < $*k^ues-$, etc.

2. La plupart des exemples qui suivent sont tirés de l'article de J. Schindler, *IF* 72, 1967, pp. 239-249, surtout p. 241.

3. De la racine $*g^uere_2-$ « (être) lourd » ; le rapprochement avec l'adjectif $*g^ur_2u-$ « lourd » (gr. $\beta\alpha\rho\upsilon\varsigma$ = véd. *gurū-*) pourrait jeter quelque lumière sur l'analyse du suffixe $-uen-$.

4. Pokorny, *IEW*, p. 122 et Kluge-Mitzka, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*²⁰, p. 82.

5. Évolution sémantique parallèle dans hitt. *memiia(n)-* « mot, chose » par rapport au verbe *mema-* « parler ».

6. Dans A *kukāl* B *kokale* « chariot » < proto-tokh. *kukālā*, les deux labio-vélaires ont pu être dissimilées au voisinage de $-u-$, que l'on retrouve dans le difficile gr. $\kappa\upsilon\lambda\omicron\varsigma$ « roue » : voyelle d'appui devenue $-u-$ au voisinage d'une labio-vélaire (cf. M. Lejeune, *Phonétique historique*, 1972, § 31, n. 5) ; le $-ā-$ peut être une autre voyelle d'appui développée à partir de $*k^uk^ulo-$ > $*kuklo-$ > *kukālā*, mais le même point syllabique se retrouve dans le germ. $*hwēh(w)ula-$ (v. angl. *hwēol*, etc.). Une forme commune au germanique et au

Il est donc permis de poser deux thèmes : $*g^u r_2-t_{\dot{i}o-}$ qui, avec le remplacement du suffixe $-lo-$ par $-t_{\dot{i}o-}$, serait superposable à lat. *grālus*, véd. *gūrlá-*, et $*g^u r_2-ont-$, *krent* et *kreñc* remontant en dernière analyse respectivement à $*g^u r_2-ont-\eta$ et $*g^u r_2-ont-es$. Le suffixe $-e/ont-$ aurait ici, sur la racine $*g^u er_2-$ de véd. *grṇāti* (IEW, p. 478), la valeur passive, comme en hittite le participe en $-ant-$ des verbes transitifs⁷, plutôt que la valeur possessive, comme dans les adjectifs en $-i-$, $-u-$, $-ro-$, $-e/ont-$, etc. qui participent au « système de Caland » (e.g. véd. *krūrā-* = av. *xrūra-*, av. *xruui-dru-*, av. *xrūma-*, av. *xruuant-* = lat. *cruent-(us)*, etc., tous dérivés parallèles du nom-racine $*kru_2-$ attesté par av. *xrū-*, v. irl. *crú*, sl. *kry* : « chair sanglante », d'où les adjectifs possessifs de sens : « sanglant »)⁸. Il est très improbable que $*g^u r_2-ont-$ soit un dérivé du nom-racine attesté par véd. *gír-* = av. *gar-* « chant de louange »⁹, car de la racine en question il n'y a pas d'adjectifs de Caland dans les autres langues, et le nom-racine est limité à l'indo-iranien.

Georges-Jean PINAULT.

tokharien $*k^u(e)k^u l_2o-$ s'accorderait avec le caractère partiellement *seř* de la racine $*k^u el(\varrho)-$ (IEW, p. 639). Devant voyelle, le traitement de $-R_2-$ dépendrait de l'accent ; dans *Flexion und Wortbildung* (Akten Regensburg 1973), p. 161 n. 1, G. Klingenschmitt rappelle que l'indo-européen avait un paradigme $*k^u é-k^u lo-$ masc. : collectif pl. nt. $*k^u k^u lé-\varrho_2$ (refléité par véd. *cakrá* et gr. *κύκλα*) : l'idée remonte à A. Meillet, *IF* 5, 1895, p. 324 (cf. J. Wackernagel, *Altindische Grammatik* II/1, p. 21). Le véd. *cakrá-* masc. et nt. et le gr. *κύκλος* reposeraient sur la forme à accent final avec la même réduction de laryngale que dans véd. *tuwigrá-* « qui crie avec force » < $*-g^u r_2-ó-$; gr. *νεογνός* $*neuo-\tilde{g}n_2-ó-$ et *ἔκτρος* < $*en-k_2-ó-$; sur cette question, déjà évoquée par F. de Saussure dans son *Mémoire*, voir, entre autres, *Altindische Grammatik* I, p. 94 s. et récemment A. Nussbaum, in *Indo-European Studies* III (Harvard), 1977, p. 338. Il faudrait admettre, pour le nom de la « roue », différents nivellements de l'accent et du vocalisme du redoublement selon les langues.

7. J. Friedrich, *Hethitisches Elementarbuch* I, § 277 ; voir aussi C. Watkins, *Idg. Gr.* III/1, pp. 142-145 et J. Haudry, *L'emploi des cas en védique*, p. 421 s.

8. Voir, pour une bibliographie sur la « loi de Caland et Wackernagel », F. Bader, in *Mélanges Benveniste*, p. 19 n. 1-2.

9. J. Schindler, *Das Wurzelnomen im Arischen und Griechischen*, Diss. Würzburg, 1972, p. 16.

LES PROPOSITIONS RELATIVES
PRÉDICATIVES ET ATTRIBUTIVES :
PROBLÈME DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE*

SOMMAIRE. — Après « Les propositions relatives adjointes » (BSL 1972), deux autres types de relatives sont examinés ici :

1) *Type* : Il a le cœur qui bat, ils ne pourront pas payer leurs dettes avec le mari qui ne travaille pas. *La relative constitue le second élément, obligatoire, d'un syntagme prédicatif, en raison de son lien de solidarité avec l'antécédent. Désignation adoptée : propositions relatives prédictives.*

2) *Type* : Il est là qui pleure, Marie le voit qui pleure. *Le pronom personnel conjoint n'y provient pas de la transformation d'un antécédent nominal en pronom, mais fait partie intégrante de la construction, qui comporte en outre un certain nombre de contraintes, tant dans la proposition renfermant le verbe principal que dans la proposition relative. Les relatives de ces constructions, dénommées propositions relatives attributives, sont comparées avec les propositions infinitives (Marie le voit pleurer), les participes présents (Marie les voit pleurant sur son berceau), les propositions complétives (Marie voit qu'ils pleurent). Ainsi se dégage une construction bien spécifique, admise par un assez petit nombre de verbes ou expressions verbales (une cinquantaine environ : liste en annexe). On peut estimer que ces relatives font partie de la valence du verbe et se présentent comme des compléments facultatifs (cf. l'objet direct pour un verbe tel que manger).*

Dans un article précédent¹ ont été examinées les propositions relatives adjointes, c'est-à-dire celles qui constituent le second élément des syntagmes suivants :

* Cette étude a bénéficié d'une aide de la part de l'Académie Nationale des Sciences et des Lettres d'Israël.

1. Les propositions relatives adjointes, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, tome LXVII, 1 (1972), pp. 175-213.

1. *Un enfant qui pleure*, qui correspond à *un enfant sage*, *un enfant de la campagne*, etc.
2. *Pierre qui pleure*, qui correspond à *Pierre tout heureux*, *Pierre au courage de lion*, etc.

Dans les deux cas nous avons un terme primaire, *un enfant* ou *Pierre*, un **noyau** selon la terminologie de Frei², un **nukleus** dans celle de Seiler³.

Dans *un enfant qui pleure*, le second élément détermine le terme primaire et nous avons affaire à un *syntagme déterminatif*, appelé *spécification* par Frei et Seiler⁴. Lorsque le terme primaire est un nom propre, — ce qui est le cas pour *Pierre qui pleure* — il est entièrement déterminé de par lui-même; la proposition relative ne peut donc le déterminer, mais seulement le décrire. Il s'agit dans ce cas de ce que nous désignons par le terme de *syntagme descriptif*, appelé *caractérisation* par Frei et Seiler⁵. On a affaire à un syntagme déterminatif ou descriptif, selon le degré de détermination du terme antécédent, et les deux constructions ont en commun de ne présenter qu'un seul lien de dépendance, de la proposition relative à l'antécédent.

Par conséquent, nous avons expressément exclu de notre travail, d'une part des constructions comme *Paul a le cœur qui bat*, où les liens entre les deux éléments du syntagme sont des liens de solidarité et, d'autre part, des constructions comme *Marie le voit qui pleure* ou *Il est là qui vous attend*, où se manifeste un second lien de dépendance, outre le lien décrit ci-dessus pour les propositions relatives adjectives⁶.

Ce sont ces deux types de construction que nous allons examiner ici.

PAUL A LE CŒUR QUI BAT

Ce type de construction n'a pas beaucoup attiré l'attention et lorsqu'il est mentionné, il ne se trouve jamais séparé du type *Je le vois qui pleure* ou *Il est là qui vous attend*. Avant

2. H. Frei, *Caractérisation, indication, spécification*, For Roman Jakobson, The Hague, Mouton, 1956.

3. H. Seiler, *Relativsatz, Attribut und Apposition*. Wiesbaden, Harrassowitz, 1960.

4. Id., *ibid.*

5. Id., *ibid.*

6. *Art. cit.*, pp. 177-180.

de passer à une étude plus détaillée, quelques remarques préliminaires s'imposent donc, qui permettront de placer la construction sous rubrique dans un cadre plus général.

Remarques préliminaires

Dans la terminologie adoptée par Jespersen⁷, un *nexus* est un groupe de deux termes unis de telle façon que l'un soit le « prédicat » de l'autre. Ainsi *l'enfant pleure* est un *nexus* et *pleure* est le prédicat de *l'enfant*. Le *nexus* considéré constitue un énoncé. Mais on peut avoir également des *nexus* employés dans la trame d'une phrase, comme le montre l'exemple bien connu suivant, emprunté au latin : *Duo consules proximo anno interfecti lerrebant*. Le sujet de *lerrebant* n'est pas *duo consules* déterminé par *interfecti*, mais bien le groupe *duo consules interfecti*, qui constitue ainsi un *nexus* subordonné. Avec Trubetzkoy nous appellerons *syntagme prédicatif* ce que Jespersen appelle *nexus* et essaierons d'en donner une définition formelle, au moyen de critères linguistiques, et non pas logiques. Trubetzkoy, comme Jespersen, estime que les relations régnant entre les deux termes d'un tel groupe sont différentes de celles de déterminé à déterminant. Il montre que dans les langues qui possèdent un moyen spécial pour marquer le rapport de déterminé à déterminant, ce moyen ne s'applique pas, d'une façon générale, pour marquer le rapport de « sujet » à « prédicat »⁸. Dans le cas d'un *syntagme déterminatif*, la *spécification* de Frei, on a affaire à une construction endocentrique dont l'un des termes peut être le représentant, car il fait partie de la même classe formelle que le groupe⁹. Si la relation dans le *syntagme prédicatif* était la même, l'un des termes pourrait également être le représentant du syntagme. Et ceci est, effectivement, l'opinion de Kuryłowicz, qui estime que c'est le prédicat, — le verbe pour lui — qui est le membre déterminé et qui représente la proposition¹⁰. Tel n'est cependant pas notre avis : pour le

7. O. Jespersen, *The Philosophy of Grammar*, London, G. Allen and Unwin, c1924, 9th impression 1963.

8. N. Trubetzkoy, *Le rapport entre le déterminé, le déterminant et le défini*, Mélanges de linguistique offerts à Charles Bally, Genève, 1939, pp. 75-82.

9. H. Frei, *Syntaxe et méthode en linguistique synchronique*, dans Enzyklopädie der Geisteswissenschaftlichen Arbeitsmethoden, 4. Lieferung : Methoden der Sprachwissenschaft, München und Wien, R. Oldenbourg Verlag, 1968, pp. 39-63.

10. J. Kuryłowicz, *Les structures fondamentales de la langue : groupe et proposition*, dans Esquisses Linguistiques I, München, W. Fink, 1973, pp. 35-40.

syntagme prédicatif on a affaire à une construction exocentrique dont aucun des membres ne peut représenter le syntagme. En outre, les liens entre le déterminé et le déterminant sont des liens de dépendance à sens unique, alors que pour le syntagme prédicatif il s'agit de liens de solidarité.

Le *syntagme prédicatif* se définit donc par les liens de solidarité entre ses deux termes, par sa construction exocentrique et l'impossibilité concomitante d'un de ses termes de représenter le syntagme. Puisqu'il en est ainsi, aucun des deux termes ne peut être supprimé; en outre, il existe certaines contraintes, à l'intérieur même du syntagme, en raison précisément de ces liens de solidarité. Le second élément d'un syntagme prédicatif peut être constitué par un PARTICIPE PASSÉ (les yeux *fermés*, tu ne vas pas renvoyer la bonne pour une assiette *cassée*, le verrou *poussé* l'avait surpris, etc.)¹¹, un PARTICIPE PRÉSENT (le froid *augmentant*, les travaux furent arrêtés), un ADJECTIF QUALIFICATIF, précédé éventuellement de DE (avec son bébé *malade*, elle ne peut quitter la maison, une chambre *de libre*, etc.). Les syntagmes prédicatifs introduits par AVEC ont été étudiés par Ruwet¹², les constructions du second type par moi-même¹³. Un SUBSTANTIF ou un GROUPE NOMINAL peuvent constituer également le second terme du syntagme prédicatif (avec Pierre *directeur*, on peut s'attendre à tout, il se promène les mains *dans les poches*, etc.). Et, en dernier lieu, on peut avoir une proposition relative (Il sentait venir sa fin : son fils *trop jeune*, sa femme *qui dépensait plus que de raison*).

La proposition relative, dans la construction sous rubrique, n'est donc qu'un cas particulier de second élément d'un syntagme prédicatif; le premier élément est constitué par l'antécédent du pronom relatif introduisant la proposition.

Un syntagme prédicatif, contrairement au syntagme déterminatif, ne peut assumer toutes les fonctions dans la phrase. Nous indiquerons ci-dessous celles qu'il peut effectivement assumer, avec les restrictions éventuelles que comportent les différentes constructions, en gardant pour les

11. E. Lerch, *Prädikative Partizipia für Verbalsubstantiva im Französischen*, Halle, 1912 (dissertation).

12. N. Ruwet, *Une construction absolue en français*, dans *Linguisticae Investigationes* II (1978), pp. 165-210.

13. Quelques remarques sur les relations syntaxiques de l'adjectif qualificatif en français contemporain, *Folia Linguistica*, tome IV-3/4. La Haye, Mouton, 1971, pp. 246-268.

fonctions en question des désignations plus ou moins traditionnelles. Quant aux exemples, ils sont tirés, pour la plupart, de Sandfeld¹⁴. Un certain nombre sont construits et d'autres tirés d'écrivains du ^{xx}e siècle.

SUJET

— *Le « tripot » qu'il fait construire dans son jardin*, n'implique pas qu'il en ouvre l'accès au public (Juleville, dans Sandfeld, p. 145);

— *Son pantalon qu'il a remonté* laisse admirer qu'il a des bottes (Lavedan, dans Sandfeld, p. 145).

Les exemples sont fort peu nombreux, probablement en raison de la difficulté de la distinction avec les propositions relatives adjointes non-déterminatives. Aucun exemple avec *QUI*; l'antécédent est toujours fortement déterminé (c.-à-d. comportant des prédéterminants comme *LE*, *CE*, *SON*), ce qui évite, généralement parlant, la confusion avec une proposition relative déterminative; le verbe de la proposition principale est au même nombre que l'antécédent. On pourrait concevoir, théoriquement, une construction avec un antécédent au pluriel et le verbe de la proposition principale au singulier, mais cela ne se produit que lorsque le syntagme prédicatif est mis en extraposition et repris par *ce* ou *cela*. Or, dans ce cas, nous estimons que le terme en extraposition ne peut être considéré comme *SUJET*, mais constitue le *THÈME* de la phrase, de façon analogue à : *Ce livre*, c'est mon cadeau.

THÈME

— *Deux jurys qui condamnent un homme*, ça vous impressionne (Zola, dans Sandfeld, p. 145).

— *La nuit qui tombe, l'hiver, à quatre heures*, c'est affreux (Carco, dans Sandfeld, p. 145).

— *Ces prêtres, ces moines que vous chassez de partout*, c'est très malheureux (Zola, dans Sandfeld, p. 145).

— *Ces éventails qu'il nous a donnés*, j'ai trouvé cela gentil (J. J. Bernard, dans Sandfeld, p. 145). Comme on peut le voir

14. Kr. Sandfeld, *Syntaxe du français contemporain*, t. II. *Les propositions subordonnées*. Paris, Droz, 1936, pp. 139-159.

par cet exemple, l'identification de la fonction du syntagme prédicatif dans ces constructions avec un SUJET ne s'impose pas.

— *La hanche qui est un peu enflée*, cela n'a rien d'étonnant (Lettre de poilu, dans Sandfeld, p. 145).

— C'est vrai, *une journée qui naît*, c'est fragile, c'est précieux (Roman 61, p. 59).

— *Un ami comme vous qui s'en va*, cela me laisse désemparée (phrase légèrement modifiée d'un exemple cité par Sandfeld, p. 145).

— *Ton ami qui t'aime*, ce n'est pas une signature.

Nous constatons que les pronoms relatifs employés sont QUI et QUE; le prédéterminant de l'antécédent peut être quelconque (numéral, article indéfini, article défini, article démonstratif, article possessif). En raison de la reprise par CE, CELA, les risques d'ambiguïté sont minimales, ce qui permet l'emploi de tous les prédéterminants dans cette construction.

SUBSTANTIF EN POSITION POSTVERBALE DIRECTE APRÈS AVOIR

— Il a *les cheveux qui tombent*.

— Elle a *les mains qui sont sales*.

— Tu as *le sang qui ne circule pas*.

— J'ai *une dent qui me fait mal*.

— Et il a *deux grosses larmes qui coulent sur ses joues tannées* (A. Daudet).

Nous avons affaire à une construction spécifique, où l'antécédent est constitué par un terme désignant des parties du corps ou assimilés, et il est toujours articulé au moyen de l'article défini, singulier ou pluriel, s'il s'agit de la totalité de ces parties, et d'un article numéral dans les autres cas. Le sujet est toujours ANIMÉ; un INANIMÉ comme *la voiture* ou *l'avion*, par exemple, représente un type de réalité structurée, comparable, de ce point de vue, aux ANIMÉS : *Ma voiture a les freins qui ne marchent pas*. Ce sont là plus ou moins les mêmes contraintes que nous avons rencontrées pour l'adjectif dans les constructions Q1 : *Il a les cheveux blonds/ses cheveux sont blonds*¹⁵.

En outre, le pronom relatif est toujours QUI et, contrairement à ce qui se passe pour VOIR, le verbe de la proposition relative peut être à la forme négative. Les seuls temps que

15. *Art. cit.*, pp. 263-267.

nous ayons trouvés attestés sont le présent dans les deux propositions, ou l'imparfait qui en est la transposition au passé. Cependant, une phrase comme *Il a le cœur qui a flanché* nous semble possible.

De même que pour la construction Q1 : *Il a les cheveux blonds*, on avait une construction Q2 en distribution complémentaire, dans laquelle le substantif postposé au verbe AVOIR était un terme désignant des membres de la famille ou assimilés, tel que *Il a son fils malade*, par exemple, nous avons ici aussi une construction en distribution complémentaire, avec des contraintes spécifiques et dont le type est *J'ai mon aînée qui est enceinte*.

— *J'ai mon fils Étienne et ma fille qui connaissent bien l'écriture* (René Bazin, dans Sandfeld, p. 144).

— Nous avions toujours *un de nos livres qui venait de paraître* (A. Daudet, dans Sandfeld, p. 144).

— ...non pas aujourd'hui. *J'ai Jenny qui m'attend au d'Harcourt* (Audiberti, dans Sandfeld, p. 144).

— Nous avons *beaucoup de nos clients qui nous en ont parlé* (Lavedan, dans Sandfeld, p. 144).

— *J'avais ma petite maison qui ne se louait pas* (Zola, dans Sandfeld, p. 144), où *avoir* n'est pas l'équivalent lexical de *posséder*.

Le sujet du verbe AVOIR désigne toujours un être ANIMÉ. Ce qui est très particulier, c'est qu'il y a toujours référence, pour l'antécédent, au sujet. *J'ai ma femme (ma fille, mon amie) qui m'attend*, mais non pas **J'ai votre cousine qui m'attend*. Dans *J'ai Jenny qui m'attend* il y a référence implicite à une relation avec le sujet (ma femme, ma fille, quelqu'un à qui j'ai donné rendez-vous).

Le pronom relatif est obligatoirement QUI; le verbe peut être un verbe dénotant une activité ou un état. On peut avoir une négation dans la proposition relative, contrairement à ce qui se passe, ici également, pour le verbe AVOIR dont la négation est exclue. Les temps les plus fréquents sont le présent et l'imparfait dans les deux propositions. Par ailleurs, on peut également avoir le passé composé dans la proposition relative.

Nous constatons donc que, à part la référence explicite ou implicite du prédéterminant de l'objet direct au sujet, ce qui d'ailleurs, pour les parties du corps va de soi, les deux constructions sont soumises aux mêmes contraintes en ce qui

concerne le pronom relatif *QUI*, les temps admis, la négation possible du verbe de la proposition relative et l'impossibilité de négation du verbe *AVOIR*. C'est ce dernier critère qui permet d'inclure *maison* dans la construction considérée : *J'avais ma petite maison qui ne se louait pas*, mais non pas **Je n'avais pas ma petite maison qui ne se louait pas*, alors que l'on peut avoir, avec une proposition relative descriptive, *Je n'avais pas ma petite robe verte qui n'était pas arrivée à temps (que j'aurais voulu mettre ce jour-là, etc.)*.

Ce que toutes ces constructions ont en commun, c'est qu'il s'agit de syntagmes prédicatifs dont le second élément est une proposition relative et que cette proposition relative (ou un équivalent syntaxique) est obligatoire.

C'est ce fait de la présence obligatoire d'une proposition relative après le substantif postposé directement au verbe *AVOIR* qui nous fait placer ailleurs un certain nombre de verbes que les grammairiens ont l'habitude de placer dans une même liste avec le verbe *AVOIR*, tels que *apercevoir*, *entendre*, *voir*, *rencontrer*, etc. : *Je l'ai rencontré qui se promenait*¹⁶.

Remarquons en passant que ce type de construction, plutôt familière, semble en expansion, peut-être en raison du développement de la Sécurité Sociale : *J'ai la tête qui tourne*, *Elle a son aînée qui est enceinte*, *Il a les yeux qui piquent*, etc. Il y a lieu de mentionner encore que le type de construction que nous trouvons dans *Il faudrait qu'elle s'entendît tuloier par elle, l'avoir là, qui l'embrasserait* (Paul Bourget, dans Sandfeld, p. 143) est différent et sera traité à sa place, dans la seconde partie (p. 370). Nous avons là une construction comportant l'adverbe *LÀ*, constituant en quelque sorte le retournement de *Il serait là qui l'embrasserait* et dont la proposition relative peut être omise.

COMPLÉMENT DÉTERMINATIF

Les cas où un syntagme prédicatif constitue un complément déterminatif sont très rares. Ci-dessous un exemple :

— Degas, plein... de préjugés absurdes, et du plus absurde de tous, celui *du laid qui serait beau* (L. Daudet, dans Sandfeld, p. 153).

16. M. Grevisse, *Le Bon usage*, 9^e éd., Gembloux, Duculot, 1969, § 1011, 3, p. 1069.

COMPLÈMENT DE MANIÈRE

Il s'agit ici, non pas du complément de manière de *type rapidement*, mais de celui du type que l'on trouve dans « Il marche *la tête haute, les mains dans les poches* » :

— Le Tarasconnais était à peindre, trapu, le dos rond, ... et son *petit œil flamboyant qui visait le famulus épouvanté* (A. Daudet, dans Sandfeld, p. 140).

— Quatre hommes à plat ventre ou sur le dos, dégringolèrent presque à pic d'un nevé, les bras jetés, *les mains qui tâlent* (A. Daudet, dans Sandfeld, p. 140).

COMPLÈMENT PRÉPOSITIONNEL

Il ne s'agit pas, bien entendu, d'un complément ou syntagme se trouvant après une préposition régie, comme celles qui sont en dépendance directe du verbe, à savoir des objets indirects.

Le nombre de prépositions qui peuvent entraîner une telle construction, c.-à-d. un syntagme prédicatif, est très réduit. Il s'agit surtout de AVEC, SAUF, POUR, (DEPUIS)... JUSQU'À, À CAUSE DE, et, peut-être DEVANT.

— Le premier tableau marcha bien, SAUF *cette folle d'Adeline qui bougeait* (Zola, dans Sandfeld, p. 153) [cf. sauf sa chambre redécorée].

— Si on ne voyait plus les gens... POUR *quelques injures qu'on a échangées avec eux*, il n'y aurait pas de relations possibles (Becque, dans Sandfeld, p. 152. [cf. Tu ne vas pas renvoyer la bonne pour une assiette cassée].

— Tous les cas y étaient prévus, depuis le carreau brisé JUSQU'AUX *deux mains qui se lèvent en même temps à l'étude* (A. Daudet, dans Sandfeld, p. 152). [cf. Depuis le crayon oublié jusqu'aux carreaux cassés].

— Je n'ai pas osé refuser, A CAUSE DE *Maman qui me faisait des signes* (Gyp, dans Sandfeld, p. 152). [cf. à cause de mon frère malade].

— ... et Patrick qui n'a pas de chaussures AVEC *ses pieds qui n'arrêtent pas de grandir*. [cf. Sa sœur est très importante maintenant, avec son mari général].

Pour le français, comme nous l'avons déjà signalé, les constructions absolues après AVEC ont été étudiées par

Ruwet qui appelle les propositions relatives s'y trouvant propositions pseudo-relatives.

Des phénomènes similaires se trouvent dans d'autres langues. Jespersen donne des exemples pour l'anglais WITH (with both of us absent) et pour le danois MED¹⁷. Cependant le second terme du syntagme prédicatif n'y est pas une proposition relative. Nous constatons que les pronoms relatifs admis sont QUI et QUE, les verbes dans la proposition relative sont tous des verbes dénotant une activité, la négation est possible dans la proposition relative, les temps admis sont le présent, l'imparfait, le passé composé.

APPOSITION

— Je voyais dans les rangs les amis du malheureux Modi... les uns célèbres, *les autres qui allaient l'être* (F. Carco, dans Sandfeld, p. 140).

— Elle laisse ses deux enfants, qui sont petits. L'un s'appelle Guillaume et l'autre Madeleine : *L'un qui ne marche pas, l'autre qui parle à peine* (V. Hugo, dans Tobler, pp. 64-65).

— ... on entend ce double flot qui passe devant et derrière eux : *l'un qui est celui des hommes, l'autre qui est celui du fleuve*; ils sont immobiles entre les deux courants.

Dans les quelques exemples ci-dessus, nous avons des appositions à un substantif au moyen de *l'un, l'autre* ou de *les uns, les autres*. Le seul pronom relatif admis semble être QUI, mais les verbes de la proposition relative peuvent être quelconques et admettent la négation. Ainsi, on pourrait dire *L'un qui était célèbre* et *l'autre qui ne l'était pas*, mais non pas **L'un qui était célèbre* et *l'autre que personne ne connaissait*.

Il n'est pas sûr qu'il convienne d'inclure dans ce paragraphe des phrases comme :

— Et puis il sentait venir sa fin : son fils trop jeune, *sa femme qui dépensait plus que de raison* (P. Benoit, dans Sandfeld, p. 140) [à comparer avec, par exemple : Et puis il regarda ses deux fils, *l'un trop jeune, l'autre qui dépensait trop*].

— Du jour au lendemain le désastre, *la société qui se ferme pour elle* (G. Duhamel, dans Sandfeld, p. 152).

17. *Op. cit.*, pp. 123-134.

— Il songeait à tous ces retours de vacances, à ses joies, à ses résolutions. Sa chambre redécouverte, *les vêtements neufs qui donnent le sentiment d'avoir grandi*, les cahiers propres (Romans 62, p. 183).

— Son plaisir le plus vrai était d'imprimer à l'univers des transformations : *arbres qui se couchent, côtes qui s'avalent, virages qui se dérobent* (Romans 64, p. 106).

Le syntagme prédicatif, dans ces constructions, peut être considéré comme une apposition à « fin », à « désastre », à « tous ces retours de vacances », à « transformations ». Ou encore on pourrait le considérer comme constituant une explication avec un présentatif « c'est » ou « il y a » implicite.

PRÉDICAT

Les syntagmes prédicatifs des constructions que nous venons d'examiner, aussi bien celles du second type que les appositions à proprement parler, peuvent être considérés comme des prédicats. Il en va de même pour les descriptions :

— Dans l'air, *une balle qui sifflait*.

— C'était un désert de maisons... Et le beau temps par là-dessus, *le soleil qui tapait, l'effervescence qui était dans l'air, les coups de feu qui éclataient çà et là, les pancartes allemandes qui restaient aux carrefours*, plus vieilles déjà que les bornes militaires des empereurs romains (Romans 65, p. 39).

Les titres constituent également des prédicats :

— *Les chênes qu'on abat*.

En outre, comme déjà démontré ailleurs¹⁸, les syntagmes prédicatifs introduits par un présentatif constituant, eux aussi, des prédicats, le thème se trouvant dans le contexte explicite ou étant implicite dans la situation.

Nous désignerons par le terme de PROPOSITIONS RELATIVES PRÉDICATIVES, les propositions relatives dans toutes les constructions que nous venons d'examiner, où la proposition relative constitue le second élément obligatoire d'un syntagme prédicatif.

18. Cf. mon article intitulé *Les propositions relatives à antécédent explicite introduites par un présentatif*, Hommage à René Michéa, Études de Linguistique Appliquée (nouvelle série), n° 2, 1971, pp. 102-117.

IL EST LÀ QUI PLEURE MARIE LE VOIT QUI ATTEND

La spécificité de ces constructions a généralement été reconnue par les grammairiens « traditionnels », Tobler¹⁹, Polentz²⁰, Sandfeld²¹, Grevisse²² et autres, et les propositions relatives s'y trouvant ont reçu des désignations diverses, telles que prédicatives, attributs ou attributives²³. Cependant, en raison d'emploi de critères non toujours formels, la délimitation exacte de ces constructions s'est avérée très difficile, les critères proposés de sens ou de nécessité pouvant s'appliquer tout aussi bien à des propositions relatives adjointes, ou à celles que nous venons d'examiner ci-dessus. Et, effectivement, nous trouvons parmi les exemples avancés des phrases telles que « Elle laisse ses deux enfants qui sont petits : *L'un qui ne marche pas, l'autre qui parle à peine* » (T., p. 65), « *Mais le travail est là qu'on ne peut abandonner* » (P., p. 6), « *Un frisson passa qui annonçait la catastrophe prochaine* » (S., p. 143), où les deux propositions relatives de la première sont à placer avec nos propositions relatives prédicatives et les deux autres, comme nous allons le démontrer, avec les propositions relatives descriptives.

En fait, les propositions relatives sous rubrique diffèrent des propositions relatives prédicatives, — comme définies par nous dans la première partie de cet article, — par la possibilité d'être omises (*Je le vois [qui tombe]* en face de *J'ai les cheveux qui tombent*), et des propositions relatives adjointes par la présence d'un lien entre le verbe et la proposition relative qui vient s'ajouter au seul lien de dépendance entre l'antécédent et la proposition relative, dont l'unicité caracté-

19. A. Tobler, *Vermischte Beiträge*, Leipzig, Hirzel, 1889. T. III, Relativsätze als prädikative Bestimmung, pp. 63-67.

20. E. Polentz, *Französische Relativsätze als prädikative Bestimmungen und verwandte Konstruktionen*. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1903, 55 p.

21. Kr. Sandfeld, *op. cit.*, ch. II, *Les propositions relatives dépendantes attributs*, pp. 139-159.

22. M. Grevisse, *op. cit.*, p. 1069.

23. Lorsque nos exemples seront puisés chez ces grammairiens, qui les ont, eux-mêmes, tirés d'écrivains de la fin du XIX^e ou du début du XX^e siècle, nous nous contenterons de les citer par les initiales, avec indication de la page. Les autres exemples sont soit construits, soit tirés d'auteurs plus récents et, dans ce dernier cas, leur référence sera indiquée.

risait précisément les propositions relatives adjointes. Comme indiqué²⁴, ce lien avec le verbe ou l'expression verbale se manifeste par la possibilité pour l'antécédent du pronom relatif de se trouver sous forme de pronom personnel conjoint : *Elle est dans la cuisine qui fond des balles*, mais non pas **Elle est cruelle qui fond des balles*; ou encore *Marie le voit qui pleure*, mais non pas **Marie le console qui pleure*.

Par conséquent, bien que du point de vue logique, comme le fait remarquer Touratier²⁵, l'extension de l'antécédent soit la même dans les propositions relatives non-déterminatives et les propositions relatives dans la construction sous rubrique, une distinction syntaxique s'impose.

Pour la commodité de la démonstration, et pour les distinguer à la fois des adjointes et des prédicatives, nous désignerons les propositions relatives dans les constructions considérées par le terme de *propositions relatives attributives*.

Pour mieux cerner le problème, nous donnerons dorénavant nos exemples avec le contexte qui les précède, car ce dernier nous semble indispensable pour la délimitation exacte de la construction sous rubrique.

Ainsi, une bonne pourra venir annoncer : « Un policier est là *qui veut vous voir* » (ou *que je n'ai pas osé renvoyer*, ou *dont j'ai oublié le nom*). Le policier est mentionné pour la première fois et le substantif qui s'y réfère ne peut donc être représenté par le pronom IL. Dans les trois exemples ci-dessus nous avons affaire à une proposition relative descriptive où la disjonction a été rendue possible par la brièveté du segment verbal.

Inversement, si le policier a déjà été mentionné précédemment, on pourra se référer à lui en disant *ce policier*, par exemple, et il deviendra possible de représenter ce substantif avec prédéterminant *ce* par le pronom personnel IL. Néanmoins, dans une phrase comme *Ce policier est cruel qui veut vous voir*, on ne pourra le faire et dire **Il est cruel qui veut vous voir*, d'autres conditions, dont nous parlerons plus loin, n'ayant pas été remplies.

Ou encore une histoire pourrait commencer ainsi : « Le baby-sitter arrive : elle voit (console, embrasse) les enfants *qui pleurent* et se met immédiatement à jouer avec eux ». *Les*

24. Cf. *art. cit.*, pp. 177-180.

25. Chr. Touratier, *La relative (Recherche de syntaxe latine et de linguistique générale)*, thèse non encore publiée, soutenue en Sorbonne le 2 juin 1976, pp. 442-445 et p. 447.

enfants sont mentionnés ici pour la première fois et le substantif qui s'y réfère ne peut donc être représenté par le pronom *LES*.

En revanche, Mérimée nous dit d'Orso : Il descendit et demanda sa sœur (sc. Colomba). « *Elle est à la cuisine qui fond des balles* », lui répondit la servante Saveria (Colomba), et Martin du Gard nous dit de Jacques : Il chercha son ami (sc. Daniel) et *l'aperçut*, dans un angle, *qui causait à voix basse avec maman Juju* (Les Thibault). Colomba, la sœur, et Daniel, l'ami, avaient été mentionnés précédemment. Les deux phrases ci-dessus, comportant des propositions relatives attributives, constituent donc des renseignements sur quelqu'un de bien défini, de déjà présenté, ainsi que sur son activité en cours, en réponse à une question explicite ou implicite.

En outre, on pourra même avoir une simple description, sans question préalable, dans laquelle l'écrivain — car la construction est surtout d'ordre littéraire —, emploie des propositions relatives attributives pour attirer l'attention du lecteur, à la fois sur l'auteur précédemment mentionné d'une action et sur son activité en cours. Il en sera ainsi pour la phrase suivante de Pierre Loti : *Deux femmes* étaient arrivées...; dans le demi-jour vert des vitraux et des arbres, *nous les apercevions qui se pressaient autour des vieux saints et vieilles saintes*, les époussetant, les essuyant (Mon frère Yves).

Cette réponse ou description peut se faire de deux manières, soit en indiquant le lieu où la personne en question se trouve, en ajoutant son activité (ou éventuellement son état), soit en rapportant ce que l'on sait d'elle, par expérience personnelle, qu'on l'ait vue, entendue, rencontrée, etc. à quelqu'un qui semble s'y intéresser ou que l'on veut y intéresser, — à condition toutefois d'avoir pu constater effectivement son activité en cours (ou son état).

Bien que nous ayons donné nos exemples pour des ANIMÉS, les INANIMÉS, nettement plus rares évidemment, ne sont pas exclus. Si je dis à quelqu'un de regarder les étoiles, je puis ajouter « *Elles sont là qui brillent dans le ciel noir* », ou si l'on me demande où est la rivière, je pourrai répondre : « Encore quelques pas et *vous l'apercevrez qui serpente entre deux collines* ».

Comme on l'a vu pour les exemples construits, — mais si l'on se reporte au contexte des exemples fournis par les différents grammairiens et tirés d'écrivains de la fin du

xix^e et du début du xx^e-siècle, on constate le même phénomène, — l'auteur de l'activité (ou éventuellement le siège de l'état), figurent explicitement dans le contexte. L'emploi du pronom personnel conjoint, qui représente un terme antérieurement exprimé ne permet donc pas seulement d'éviter toute confusion possible des propositions relatives attributives avec les propositions relatives adjointes, — les constructions telles que *Pierre voit Marie qui pleure* restant ambiguës, — mais il constitue la caractéristique même de cette construction²⁶. Dans les cas où l'antécédent ne se trouve pas sous forme de pronom personnel conjoint, comme pour *Paul voit Marie qui pleure* ou *Marie est là qui pleure*, où le nom *Marie* paraît pour la première fois, il s'agit en fait de propositions relatives descriptives comme pour *Paul console Marie qui pleure* ou *Marie est triste qui pleure sans cesse*.

Le critère de la construction étant un pronom personnel conjoint constituant l'antécédent d'un pronom relatif, on n'éprouvera donc pas de difficultés à inclure ici un troisième type de construction, déjà signalé d'ailleurs par Tobler, Polentz et Sandfeld, à savoir le type *Nous sommes ici douze qui marchons comme un seul homme*, où l'adverbe de lieu est facultatif, mais dont la particularité consiste à comporter toujours une indication de quantité après le verbe ÊTRE, le pronom personnel sujet, lui, étant toujours au pluriel.

Grâce au critère de la présence obligatoire d'un pronom personnel conjoint comme antécédent du pronom relatif, nous avons pu délimiter trois constructions comportant une proposition relative attributive que nous allons examiner maintenant quant aux contraintes syntaxiques y régnant :

Type I : *Il est là qui pleure*

Type II : *Ils sont nombreux qui pleurent*

Type III : *Marie le voit qui pleure*

26. Exceptionnellement on pourra trouver un pronom relatif, comme dans *L'homme QUE j'ai surpris qui sortait de la cuisine avait un revolver à la main*, ou encore un pronom possessif, comme dans la phrase suivante de Bernanos, *Un mauvais rêve*, p. 914 : « Parfaitement ! Avant d'avoir ouvert la bouche ou dicté une ligne, je vois le vôtre qui flanche. » Il s'agit du regard, mentionné quelques lignes plus haut. Mais le pronom relatif, aussi bien que le pronom possessif sont des pronoms représentants, ce qui peut expliquer leur présence, bien que rare, dans cette construction.

Les contraintes peuvent porter sur chacun des termes de la phrase, aussi bien dans les propositions comportant le verbe principal que dans les propositions relatives, ainsi que sur les temps employés, les possibilités de négation, etc. Comme elles sont plus ou moins analogues dans les trois types de construction, nous pourrions les étudier en même temps, à l'aide des quelques phrases ci-dessous :

- (1) *Je suis là qui te laisse debout* (T., p. 65).
- (2) *Tu es là qui ricanes, qui te moques de moi, qui n'as pas l'air de concevoir notre chagrin* (S., p. 142).
- (3) *On a beau se reprocher sa passion, elle n'en est pas moins là, dans notre cœur, qui nous déchire et nous dévore* (P., p. 6).
- (4) *Il est dehors qui sanglote.*
- (5) *Il est là qui a fini.*
- (6) *Nous étions devant la porte qui attendions l'arrivée du maire.*
- (7) *Vous êtes là qui ne faites rien depuis une heure.*
- (8) *Vous éliez là, à deux pas de moi, qui ne vouliez pas me recevoir* (P., p. 7).
- (9) *Ils sont là qui veulent participer à la manifestation.*
- (10) *Elles sont là qui ne cessent de hurler.*
- (11) *C'était le rendez-vous des mendiants, et, par cette veille de Noël, ils seraient tous là qui attendraient l'arrivée des fidèles à la messe de minuit* (T., p. 65).
- (12) *Sur toutes les dalles chaudes qui recouvrent les morts, les lézards se poursuivent et jouent. A la pointe de toutes les bornes funéraires, ils sont deux ou trois qui se dressent haut sur pattes et qui se dandinent bizarrement* (P., p. 8).
- (13) *Ils sont légion qui me ressemblent* (P., p. 8).
- (14) *Nous serons pas mal de camarades belges qui feront la même chose* (S., p. 143).
- (15) *Nous sommes ici quelques jeunes ménages qui avons loué un admirable yacht* (S., p. 143).
- (16) *Nous sommes ici trois qui voulons étudier.*
- (17) *Nous sommes nombreux qui avons faim.*
- (18) *Quand elle m'aperçut qui avais arrêté ma bête à la porte de l'enclos, elle rougit* (T., p. 64).
- (19) *Nous le vîmes qui travaillait en conscience.*

- (20) *De loin, il l'avait aperçu qui regardait passer le monde, à la fenêtre, avec un petit bandeau sur le front.*
- (21) *Il faudrait qu'elle s'entendit tutoyer par elle, l'avoir là, qui l'embrasserait* (S., p. 143).
- (22) *Une fois le panneau nettoyé et quand nous l'eûmes là, devant nous, qui remplissait de sa splendeur de chef-d'œuvre cette misérable chambre d'hôtel, le vieillard posa sa main sur mon épaule* (P., p. 35).
- (23) *(elle) le laisse dehors (le vent) qui sanglote au jardin* (S., p. 143).
- (24) *Nous le voyons qui peut encore gagner.*
- (25) *Il (Suétone) le représente (César) qui en s'adressant à la cohorte qui le suit, ne peut s'empêcher de pleurer* (S., p. 147).
- (26) *Il prétend nous avoir rencontrés rue Amyot qui nous promenions en tête-à-tête* (P., p. 40).
- (27) *On l'a vu qui cherchais à l'enfuir.*
- (28) *Sa sœur, réveillée de son sommeil, put le voir qui s'était mis à genoux au pied du lit* (P., p. 41).
- (29) *Tout le monde se tourna vers la porte. — L'entendez-vous qui craque?*
- (30) *Nous l'avons vu qui était en prière dans l'église à neuf heures du matin* (phrase tirée de Sainte-Beuve et citée par la *Grammaire du Français Classique et Moderne*, 1973, p. 572).

Les pronoms personnels conjoints, sujets ou objets directs, se réfèrent en général à des ANIMÉS, mais les INANIMÉS ne sont pas exclus, bien que plus rares : phrase (3) il s'agit de *la passion*, phrase (23) du *vent* et phrase (29) de *la porte*.

Pour les types I et III toutes les personnes sont admises, au singulier et au pluriel, et plus particulièrement *je* (1), *tu* (2), *me* (18), *te* (27), mais le pluriel seulement pour le type II. Nous constatons que le pronom ON n'est pas admis comme sujet; rien d'étonnant à cela puisque ON n'est pas un pronom représentant. Nous constatons également que le SE, même lorsqu'il assume une fonction grammaticale autonome, ne peut être l'antécédent du pronom relatif. On ne peut avoir **Elles se rencontrèrent qui chantaient* ou **Elles se retrouvèrent qui avaient tout perdu*, alors que l'on a fort bien : *Elles les rencontrèrent qui chantaient* ou *Elles la retrouvèrent qui avait tout perdu*.

Pour le type I, seuls sont attestés, dans la proposition qui renferme le verbe principal, le présent, l'imparfait et le conditionnel présent. Il nous semble cependant que l'on pourrait avoir également le futur, en modifiant quelque peu la phrase (11) de Bourget, citée par Tobler, p. 65 :

(31) *Il sera là qui vous attendra à l'arrivée du train.*

Pour le type II où nous n'avons trouvé attestés que le présent, l'imparfait et le futur dans la proposition principale, on peut avoir le conditionnel présent, en modifiant quelque peu la phrase (14) de René Bazin, citée par Sandfeld, p. 143 :

(32) *Ils seraient nombreux qui feraient la même chose.*

Quant au type III, où le pronom antécédent est un pronom personnel objet, l'éventail des temps attestés dans la proposition principale est un peu plus large : outre le présent et l'imparfait, on peut avoir le passé simple (18), (19), (22), (28), le passé composé (27), le plus-que-parfait (20), l'infinitif présent (21) ou passé (26). Alors que pour les types I et II, lorsqu'on avait le futur ou le conditionnel, ces temps se trouvaient non seulement dans la principale, mais également dans la proposition relative, il n'en va pas de même pour le type III.

On trouvera, ci-dessous, un exemple de futur dans Muselli (Œuvre Poétique) :

(33) Mais entre dans ton caveau Et *tu la verras* (sc. la vérité) sur l'heure, *Qui rit au bord du tonneau.*

En transposant on pourrait avoir :

(34) Et *tu la verrais* sur l'heure *Qui rit au bord du tonneau.*

La négation du verbe de la principale n'est pas admise. Le contraire eût été étonnant, puisque la construction répond à une question sur ce que fait effectivement quelqu'un (ou son état) et dont l'interlocuteur a pu se rendre compte de par lui-même. Sont donc exclus, de toute évidence : **Il n'est pas là qui attend* ou **Je ne le vois pas qui attend.*

La négation que nous trouvons dans la phrase (3), n'en est pas réellement une; bien au contraire, c'est un renforcement, et la phrase signifie : *Elle existe bel et bien.*

Nous indiquerons ci-dessous les verbes ou expressions verbales admises dans la proposition principale, que nous aurons trouvés attestés ou que nous estimons possibles.

Pour le type I nous trouvons le verbe ÊTRE accompagné d'une détermination obligatoire de lieu, que nous avons simplement représentée par l'adverbe de lieu *là*, mais qui

pourrait être quelconque (*dehors, à la fenêtre, dans le jardin, etc.*). De même, nous avons RESTER LÀ, ÊTRE ASSIS, ÊTRE DEBOUT, SE TENIR LÀ :

(35) *Tiens, maman! Mais pourquoi reste-t-elle là, qui nous regarde?* (P. Bourget, *Conflits intimes*, p. 54).

(36) *Elle était assise dans une robe claire, qui le regardait par-dessus les têtes des jeunes gens* (P., p. 7).

On pourrait remplacer ÊTRE ASSIS par ÊTRE DEBOUT :

(37) *Elle était debout devant lui qui le regardait droit dans les yeux.*

L'emploi de SE TENIR LÀ ne semble pas impossible :

(38) *Tous les matins elle se tenait à la fenêtre qui me faisait un petit signe.*

Pour le type II, seul le verbe ÊTRE est admis, et la détermination de lieu devient facultative. Par contre, une indication de quantité devient obligatoire, que ce soit sous forme de pronom (12), (16), d'adjectif (17) ou de substantif déterminé par un prédéterminant de quantité (14) et (15).

Quant au type III, le verbe principal doit exprimer que l'agent de ce verbe a pu se rendre compte de par lui-même du procès qui va suivre, ainsi que de l'agent de ce procès, puisqu'il lui est demandé, explicitement ou implicitement, des renseignements sur ce dernier, où il se trouve et ce qu'il fait. Il s'agit donc, en premier lieu, mais pas uniquement, de verbes de perception, soit par la vue (*voir, apercevoir, observer, etc.*), par l'ouïe (*écouter, entendre*), ou autres (*sentir*).

Viennent s'y ajouter des verbes qui dénotent que leur agent a eu l'occasion de se rendre compte de par lui-même, pour toutes sortes de raisons, du procès qui va suivre et de l'agent de ce procès. De tels verbes sont *trouver, rencontrer, surprendre, découvrir, etc.* On aura également des verbes qui font voir ces procès et leur agent, tels *montrer, représenter, décrire, etc.* Tous ces verbes comportent un sème explicite ou implicite de voir, entendre, ou sentir :

(39) *Par la fenêtre de l'auberge on le lui montra qui parlait* (S., p. 147). Il s'agit d'un sème explicite : *montrer = faire voir*.

(40) *Je la croisai au coin de la rue... qui se dirigeait vers ma porte* (E. Jaloux). Il s'agit d'un sème implicite : quand je l'ai croisée, je l'ai vue.

On trouve encore des verbes d'activité mentale, d'imagination, qui représentent comme réel quelque chose d'imaginé :

- (41) *Mon amour inquiet déjà se l'imagine Qui m'amène Octavie...* (Racine, Brit., 384-85).

Une liste assez complète de ces verbes, avec exemples, se trouve à la fin de cet article. Cette liste n'est pas exhaustive, le sème implicite pouvant se trouver dans un plus grand nombre de verbes.

D'autre part, le retournement de ÊTRE LÀ peut donner lieu à L'AVOIR LÀ, LE LAISSER LÀ, éventuellement LE QUITTER LÀ, L'ABANDONNER LÀ, comme dans :

- (42) *Quand nous l'eûmes devant nous qui avouait tout...* (cf. Il était devant nous qui...)

ou :

- (43) *Je l'ai laissé là qui travaillait à votre commande.* (Cf. Il était là qui...)

La construction ci-dessus est fondamentalement différente de celle que l'on trouve dans *Il a les cheveux qui tombent*. Cette différence se manifeste non seulement par la détermination de lieu, car cette dernière peut éventuellement manquer, comme dans *On l'avait qui vous pesait sur les épaules* (la neige, par exemple), mais surtout par le fait que l'objet direct se trouve sous forme de pronom personnel conjoint, ce qui est impossible dans la construction à proposition relative prédicative. Cette distinction n'a évidemment pas été faite précédemment, et lorsqu'un exemple est fourni avec AVOIR LÀ, par Polentz ou par Sandfeld [phrases (21) et (22)], cet exemple se trouve mêlé à des exemples comme *J'ai le cœur qui bat* (S., p. 144) ou *J'ai le cœur qui éclate* (P., p. 25).

Le seul pronom relatif admis dans cette construction est QUI. Toutes les phrases citées par les différents grammairiens comme comportant un pronom relatif autre que QUI ne l'ont été que par erreur, en raison de l'insuffisance des critères employés qui n'avaient pas permis de cerner exactement la construction.

Nous trouvons ainsi, dans Polentz (p. 6), pour notre type I :

- (44) *Mais le travail est là qu'on ne peut abandonner.*

Comme la caractéristique des constructions examinées ici se trouve dans la présence obligatoire du pronom personnel conjoint, nous remplacerons le substantif sujet par un pronom personnel. Nous obtenons ainsi la phrase inaccep-

table **Mais il est là qu'on ne peut abandonner*. Ce n'est pas la négation qui est la cause de cette inacceptabilité, car la phrase **Mais il est là que j'essaie de terminer* est tout aussi inacceptable.

Il en va de même pour cette autre phrase que Polentz place avec ce qu'il appelle les propositions «*prédicatives*», désignées ainsi par lui parce qu'elles apporteraient le principal de l'information :

(45) *Mais un chef-d'œuvre est là, dans lequel la main et la pensée du maître se révèlent de toute évidence* (p. 6).

En remplaçant le substantif sujet par un pronom personnel, nous obtenons la phrase inacceptable **Mais il est là, dans lequel la main et la pensée du maître se révèlent de toute évidence*. Nous constatons donc que lorsqu'un pronom relatif autre que *QUI* est possible, la phrase considérée ne fait pas partie du type I de la construction sous rubrique.

En revanche, nous avons une phrase attestée avec *QUE* pour ce qui semble être une phrase du type II. En effet, dans *Boule de Suif*, Maupassant fait dire à M^{me} Loiseau :

(46) *Nous étions ici trois qu'il aurait sans doute préférées*.

Remarquons d'abord que, dans nos exemples précédents pour le type II, et plus particulièrement dans les phrases (13) et (17), l'antécédent du pronom relatif est sans aucun doute possible le pronom personnel sujet, puisque *légion* et *nombreux*, de par leur nature grammaticale, ne peuvent assumer la fonction d'antécédent d'un pronom relatif. Or, il en va tout différemment pour la phrase (46) où *TROIS* est un pronom numéral (pouvant commuter avec *quelques-unes*) qui, lui, peut constituer l'antécédent d'un pronom relatif. Et tel est effectivement le cas ici. En effet, si nous remplaçons *TROIS* par *nombreuses* ou *légion*, la phrase devient inacceptable, car on ne peut dire **Nous étions ici nombreuses (légion) qu'il aurait préférées*. D'autre part, le pronom relatif *QUE* peut commuter avec *lequel* (en l'occurrence *lesquelles*). C'est donc bien *TROIS* qui est l'antécédent du pronom relatif *QUE* et la proposition relative que ce dernier introduit est une proposition relative descriptive²⁷. La phrase (46) ne fait donc pas partie du type II de la construction examinée.

On aurait d'ailleurs pu avoir tout aussi bien :

(47) *Nous étions ici trois dont aucune n'aurait refusé*.

27. *Art. cit.*, *Les propositions relatives adjointes*, p. 202.

(48) *Nous étions ici trois à qui il n'a pas voulu s'adresser.*

Là encore les propositions relatives sont des propositions relatives descriptives.

Si Polentz a fourni les trois phrases (44), (45) et (46) pour montrer qu'un pronom relatif autre que *QUI* serait possible, et si Sandfeld en cite pêle-mêle parmi ses exemples (pp. 142-143), personne n'a jamais eu l'idée de proposer des exemples avec un pronom relatif autre que *QUI* pour les constructions du type III. Les verbes dans la proposition relative attributive sont soumis à de fortes contraintes. En premier lieu, puisqu'il s'agit d'indiquer ce que l'interlocuteur peut percevoir, de par lui-même, d'un procès et de l'auteur de ce procès, il aurait semblé naturel que le verbe ne puisse être qu'un verbe dénotant une activité. Et, effectivement, Tobler, Polentz, Sandfeld, soit explicitement, soit implicitement de par les exemples cités, ne mentionnent que des verbes dénotant une activité. A. Hatcher, dont nous parlerons plus loin, en fait même la base de sa comparaison des propositions relatives attributives avec d'autres constructions.

Un seul exemple cité est différent : la phrase (30), de Sainte-Beuve, indiquée par la Grammaire du Français Classique et Moderne :

(30) *Nous l'avons vu qui était en prière dans l'église.*

Les verbes d'état ne sont donc pas exclus de la construction considérée.

Pour vérifier s'il ne s'agissait pas, dans la phrase de Sainte-Beuve, d'un hapax de verbe d'état, dû à un écart littéraire, mais bien d'une construction tout aussi possible que les autres, nous avons procédé de deux manières :

En premier lieu, vu la rareté relative des propositions relatives attributives en tant que telles, au lieu de dépouiller un nombre de livres assez considérable, nous avons fait traiter par l'ordinateur du Trésor de la Langue française de Nancy un corpus disponible assez important d'écrivains de la fin du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècle, pour obtenir toutes les propositions relatives attributives du type III²⁸,

28. Toutes les propositions n'ont pas pu être saisies. Si l'on avait voulu obtenir les propositions relatives attributives, séparées du verbe par une intercalation, comme dans *Je la vois, dans la cuisine, qui épluche des pommes de terre*, ou *Je la vois, fatiguée mais souriante, qui épluche des pommes de terre*, ou encore *Je la vois, le vrai portrait de sa mère, qui épluche des pommes de terre*, les frais de programmation de l'ordinateur auraient été exorbitants. Les cas d'inversion, tel que *Le voyez-vous qui rit?* n'ont pas été inclus, non plus, pour ces mêmes raisons.

et ceci aussi bien après le verbe *voir* qu'après tous les autres verbes susceptibles d'entraîner une proposition relative attributive. Le nombre d'occurrences de verbes dénotant une activité était de cent-six, mais le corpus ne comportait pas une seule occurrence de verbe dénotant un état.

Le deuxième procédé a consisté en un questionnaire remis à un certain nombre de personnes, enseignants ou autres, d'âges différents, pour voir jusqu'à quel point les verbes d'état leur semblaient acceptables dans les constructions considérées :

(a) *Je l'entends qui a faim* (en parlant d'un bébé) : admis par tous. On pourrait l'expliquer par le fait qu'on l'entend pleurer.

(b) *Je le vois qui a sommeil* : admis par tous. On pourrait l'expliquer par les bâillements que l'on voit.

Dans (a) et (b), nous avions des états qui peuvent se manifester de façon active.

(c) *Je l'aperçois qui est couché sur son lit* : admis par presque tous.

Les flottements ne se sont fait jour que pour des états comme *malade*, *fatigué*, *occupé* :

(d) *Il est là qui est malade. Je le vois qui est malade.*

(e) *Il est là qui est occupé. Je le vois qui est occupé.*

(f) *Il est là qui est fatigué. Je le vois qui est fatigué.*

Étant donné que la personne qui acceptait le moins les verbes d'état était un ancien élève de l'École Normale, enseignant le français et résidant hors de France depuis vingt-cinq ans, et que, d'autre part, les Parisiens de tout âge, aussi bien enseignants que secrétaires ou étudiants, acceptaient presque sans hésitation toutes les phrases, il pourrait y avoir, malgré la rareté de la construction et le fait qu'elle est plutôt d'ordre littéraire, une évolution qui neutraliserait l'opposition « verbe dénotant une activité et verbe dénotant un état » dans la construction en question.

En outre, sont exclus les verbes psychologiques comme *aimer*, *admirer*, *détester*, *plaire*, etc., les verbes comme *savoir*, *connaître*, *avoir tort*, *avoir raison*, ou comme *s'appeler* et d'autres encore, pour lesquels je n'ai pas trouvé de dénominateur commun.

Les temps admis sont le présent (12), (2), (3), etc., l'imparfait (8), (19), (20), etc., le futur (14), le conditionnel présent

(11), (21). Dans les exemples cités, le temps était le même dans les deux propositions. Mais on peut avoir une asymétrie :

(49) *Il est là qui va vous aider.*

(50) *Il est là qui vous attendra jusqu'à votre retour.*

Un cas plus intéressant est constitué par la phrase (33), de Muselli, à savoir futur dans la proposition principale et présent dans la proposition relative.

Or la phrase suivante :

(51) *Je le verrai qui arrive*

jugée acceptable par Gross²⁹, est loin de l'être unanimement. C'est qu'il ne s'agit pas du même type de présent dans les deux cas. Dans la phrase de Muselli, nous avons un présent atemporel : *Qui rit au bord du tonneau* est constant. Dans la phrase (51), le présent dénote une action ponctuelle simultanée d'une action dans l'avenir. Un autre cas où le présent est facilement admis dans la relative, après un futur dans la principale, c'est le cas du présent d'habitude :

(52) *Je vais le trouver en bas, qui m'attend* (comme chaque matin).

En outre sont possibles le passé composé (5), (15) et le plus-que-parfait (18), (28) qui indiquent, tous deux, une action accomplie.

La négation semble admise :

(53) *Où est votre vache?* (Question du vétérinaire) — *Elle est là qui n'a pas mangé depuis deux jours* (réponse du paysan).

(54) *Savez-vous où est le nouveau?* — *Je le vois près de la machine qui ne travaille pas.*

D'autres exemples de négation se trouvent dans les phrases (7), (8), (10) et (25).

Les phrases (8) et (25) montrent l'emploi d'auxiliaires de mode avec négation. Nous avons des exemples d'emploi sans négation dans les phrases (9), (16) et (24).

L'ordre des mots, pour les trois types de la construction sous rubrique, est fixe. Pour l'interrogation, quand il y a lieu, les règles habituelles sont appliquées : *Pourquoi reste-t-elle là qui nous regarde?* Il en va de même pour l'impératif :

29. M. Gross, *Grammaire transformationnelle du français: syntaxe du verbe*, Paris, Larousse, 1968, p. 125.

(55) *Vois-le*, [sc. le vin], *pur et chaud, qui coule Comme le sang d'un beau cœur!* (Muselli, Œuvre Poétique).

Des intercalations, telles que compléments circonstanciels, épithètes détachées ou appositions sont possibles [phrases (3), (8), (22), (28), (33) et (55)].

Nous avons indiqué, ci-dessus, les contraintes régnant à l'intérieur de la construction examinée, de même que les possibilités de construction des divers termes, définissant ainsi son statut syntaxique.

Il est bien entendu que si les contraintes s'appliquent à tous les cas sans exception (pas de pronom relatif autre que *qui* ou pas de négation dans la proposition dont le verbe est suivi d'une proposition relative attributive, par exemple), les possibilités, elles, dépendent du sémantisme des verbes en présence (qui peut inclure leur aspect).

Il est clair que si quelqu'un n'est pas là, n'est pas arrivé, je ne peux pas le voir. C'est cela qui rend impossible une phrase comme **Je le vois qui n'arrive pas*, alors que l'on a fort bien *Je le vois qui n'arrive pas à faire démarrer sa voiture* ou *Je le vois qui ne travaille pas*.

Quand on veut juger de l'acceptabilité d'une phrase, il faut toujours tenir compte de la compatibilité sémantique des termes en présence. La négation n'est pas impossible dans la proposition relative attributive en tant que telle, mais elle l'est dans l'exemple cité, en raison de l'incompatibilité sémantique des deux termes. C'est d'ailleurs ce type d'incompatibilité qui est à la base des plaisanteries d'adjudant, comme *J'en vois un qui n'est pas là*.

De même, alors que l'on a fort bien la phrase *Je l'ai vu qui tombait*, on aura du mal à accepter **Je l'ai surpris qui tombait*, **Je l'ai trouvé qui tombait*, **Je l'ai observé qui tombait*. Cela ne signifie nullement qu'une proposition relative attributive est impossible après les verbes SURPRENDRE, TOMBER, OBSERVER. Au contraire, on peut fort bien avoir *Je l'ai surpris qui pleurait (chantait, mangeait)*, *Je l'ai trouvé qui travaillait (dormait, s'ennuyait)*, *Je l'ai observé qui lisait (écrivait, jouait)*. La non-acceptabilité de la proposition relative attributive est due, dans les exemples cités, à l'aspect perfectif et ponctuel du verbe TOMBER qui s'accommode mal du sémantisme des verbes SURPRENDRE, TROUVER, OBSERVER.

La question de l'interférence ou de la concurrence de l'aspect de certains verbes, avec ceux d'autres verbes, ou avec d'autres constructions grammaticales (imparfait,

adverbes de temps ponctuels ou autres, adverbes de lieu, etc.) dépasse le cadre de cet article. Nous ne faisons que la mentionner ici³⁰.

Tous les grammairiens qui ont reconnu la spécificité des propositions relatives attributives (sous quelque nom que ce soit) ont également fait un rapprochement entre elles et les propositions infinitives (au sens étroit du terme) d'une part et les infinitifs précédés de la préposition *à*, d'autre part. En effet, on peut avoir aussi bien : *Marie le voit qui pleure* que *Marie le voit pleurer*, ou *Il est là qui pleure* que *Il est là à pleurer*. Anna Granville-Hatcher, dans un article intitulé « *Je le vois sourire ; je le vois qui sourit ; je le vois souriant* »³¹ compare non seulement ces deux constructions entre elles, mais étudie également leur concurrence éventuelle avec le participe présent. Beaucoup de nos exemples, dans cette partie de notre travail, seront tirés de son article. En tout dernier lieu, Maurice Gross³², et à sa suite, Christoph Schwarze³³ ont voulu établir une dérivation commune de ces constructions à partir de la proposition complétive.

Nous comparerons donc, ci-dessous, les propositions relatives attributives avec les constructions infinitives, avec le participe présent et avec les propositions complétives.

CONCURRENCE DES PROPOSITIONS RELATIVES ATTRIBUTIVES ET DES CONSTRUCTIONS INFINITIVES

a. En ce qui concerne le type I, comme on trouve aussi bien *Il est là qui vous attend* que *Il est là à vous attendre*, on pourrait croire que l'on a affaire à de simples variations stylistiques et, dans les deux phrases ci-dessus, tel est effectivement le cas. Pour des raisons d'euphonie, de la longueur respective des différents segments, ou du moindre effort pour la recherche d'une forme verbale irrégulière ou peu usitée, — tout parti-

30. R. Martin en donne un aperçu dans son article : *Grammaire et lexique : leur concurrence dans l'expression de l'aspect perfectif en français moderne*, paru dans le numéro 6 du Bulletin des Jeunes Romanistes, décembre 1962, pp. 18-25.

31. *Modern Language Quarterly*, vol. 5 (1944), pp. 275-301 et pp. 387-405.

32. *Op. cit.*, p. 124.

33. Ch. Schwarze, *Constructions du type « Je le vois qui arrive »*, dans C. Rohrer et N. Ruwet, éd. : *Actes du colloque franco-allemand de grammaire transformationnelle. I. Études de Syntaxe*. Tübingen, Niemeyer, 1974, pp. 18-30.

culièrement pour les première et deuxième personnes —, on préférera souvent la construction à infinitif, la forme non marquée du point de vue stylistique. On dira *Elle était dans la cuisine à moudre le café*, plutôt que *Elle était dans la cuisine qui moulait le café*, alors que l'on emploiera sans aucune hésitation *Elle est dans la cuisine qui moud le café*.

Parfois un simple désir de variation stylistique semble avoir porté un écrivain à employer l'une ou l'autre forme. On trouve ainsi, à deux pages d'intervalle³⁴ :

- *Nous étions donc là, debout, les bras croisés, à suivre... l'office des morts...*
- *Nous étions debout, comme je l'ai dit, ce dernier et moi, les bras croisés, qui gardions une attitude respectueuse...*

À première vue, il semblerait que l'on puisse employer aussi bien *qui suivions* dans le premier cas et *à garder* dans le second. Si on se reporte pourtant aux phrases complètes de Paul Bourget, on se rend compte des raisons stylistiques — comme la présence de différentes intercalations par exemples —, qui lui ont fait choisir l'infinitif dans le premier cas et la proposition relative dans le second. Il existe cependant des contraintes syntaxiques pour chacun des deux types de construction : les verbes et expressions verbales accompagnés d'une détermination de lieu qui admettent après eux l'infinitif sont plus nombreux que ceux qui admettent une proposition relative attributive. Ainsi, pour *à infinitif*, se trouvent attestés non seulement *Elle restait là à rugir dans les dentelles de son oreiller*, moins lourd du point de vue stylistique que la construction correspondante à proposition relative, mais également *Il reste assis pendant des heures à lire son journal*, sans la contrepartie **Il reste assis pendant des heures qui lit son journal*, ou, avec une détermination de temps et non de lieu, après le verbe ÊTRE, comme dans *Pourquoi avons-nous été si longtemps à nous en apercevoir*, ou encore après le verbe DEMEURER, comme dans *Il était demeuré quarante-huit heures à épier leurs sorties*, toutes deux constructions où la proposition relative est exclue. De toutes façons, du fait de la détermination de temps, ces verbes se trouvent à des temps non admis par la construction *Il est là qui...* Avec la construction *à infinitif*, la négation est possible pour le verbe principal,

34. P. Bourget, *Nouveaux Pastels*, Paris, Lemerre, 1891, p. 195 et p. 196 respectivement.

ce qui n'était pas le cas pour la proposition relative attributive : *Il n'était pas là à me regarder tout le temps.*

S'il est exact que pour toutes les expressions verbales qui admettent après elles une proposition relative attributive, on peut avoir aussi bien la construction à *infinitif*, cela n'est cependant pas vrai de toutes les formes possibles de proposition relative. Nous constatons l'absence de la forme accomplie : *Il est là qui a fini*, mais non pas **Il est là à avoir fini*; l'absence de la négation *ne... pas* : *Il est là qui ne bouge pas*, mais non pas **Il est là à ne pas bouger*. En ce qui concerne les verbes d'état, alors que les informateurs interrogés acceptent fort bien, pour la plupart, *Il est dans le studio qui a faim. Il est dans le studio qui est malade (fatigué, occupé furieux, etc.)*, il n'en va pas de même pour **Il est dans le studio à avoir faim, *Il est dans le studio à être malade (fatigué, occupé, furieux, etc.)*, qui ont été jugés inacceptables à l'unanimité.

Il semble intéressant de faire observer que la forme à *infinitif* dont le domaine d'emploi est bien plus vaste que celui des propositions relatives attributives, ne s'est pas étendu aux verbes d'état, alors que, comme nous l'avons vu, un développement dans ce sens se fait jour pour les propositions relatives attributives. Les deux formes ne se développent pas au même rythme, ni dans le même sens.

On ne trouve pas, non plus, d'auxiliaire pour la construction à infinitif : **Il était là à vouloir se lever* ou **Il était là à pouvoir encore gagner*.

b. De façon un peu surprenante, les restrictions ne sont plus tout-à-fait les mêmes lorsqu'il s'agit de la concurrence avec la construction de type II : *Nous étions là trois ou quatre qui le regardions en silence*, en face de la phrase attestée : *Mais nous étions là trois ou quatre, à le regarder en silence* (Vercors), phrase que l'on pourrait modifier quelque peu, ce qui donnerait : *Nous étions (là) nombreux à nous coucher sans manger (à ne pas manger de viande, à avoir faim, à être malades de dysenterie, à avoir fini nos études)*.

Comme dans le type précédent, le verbe principal peut être à la forme négative et, en outre, les auxiliaires sont admis également : *Nous n'étions pas nombreux à vouloir partir*.

Peut-être, ici encore, pourrait-on constater une légère préférence pour l'infinitif lorsque le sujet du verbe principal est à la première ou à la deuxième personne : *Un matin, j'étais dans ma boutique à payer une lettre de change* (P., p. 12).

c. En ce qui concerne la comparaison avec le 3^e type de construction, celui où l'antécédent du pronom relatif est un pronom personnel en fonction d'objet direct, deux cas peuvent se présenter :

- (1) *Infinitif précédé de la préposition à* : on peut avoir, en variante stylistique, *Je l'ai trouvé qui lisait* en face de *Je l'ai trouvé à lire France-Dimanche*, ou *Je l'ai surpris qui pleurait*, en face de *Je l'ai surpris à pleurer dans son oreiller*.

Contrairement à ce qui se passe pour la construction à proposition relative attributive, où l'emploi d'un pronom relatif QUE comme objet direct du verbe rencontre des difficultés, l'emploi du QUE est courant avec l'infinitif : *C'est un mauvais serviteur qu'on a surpris à trahir* (P., p. 44). De même, l'emploi de l'infinitif est très courant après un verbe au futur ou au conditionnel, contrairement à ce qui se passe, comme nous l'avons vu, pour la proposition relative attributive : *T'imagines-tu que tu me trouverais au retour à l'attendre* (P., p. 44).

Alors que le pronom réfléchi, même en fonction d'objet direct, ne peut assumer la fonction d'antécédent d'un pronom relatif introduisant une proposition relative, une construction avec *à infinitif* est possible dans ce cas-là : *Le comte sort en souriant et je me surprends à sourire aussi* (P., p. 44).

Par contre, pas de négation *ne... pas*, ni de forme accomplie pour l'infinitif. Alors que l'on a fort bien : *Je l'ai trouvé qui n'avait pas travaillé depuis un an*, on ne peut avoir **Je l'ai trouvé à n'avoir pas travaillé depuis un an*.

La construction avec *à infinitif* ne se trouve qu'après un nombre assez limité de verbes, tels que *trouver*, *surprendre*, ou après *avoir là*, *laisser là*, peut-être après *abandonner là*, *quitter là*.

- (2) *Infinitif* qui constitue avec le pronom objet ce qui est communément appelé *proposition infinitive* (au sens étroit du mot). Nous examinerons la construction sans nous offusquer ou préjuger du terme.

On trouve attesté, *El elle le regarda s'éloigner* (Madame Bovary) aussi bien que *Je le regardai qui s'éloignait d'un pas égal* (S., p. 147). De nouveau, nous avons deux variantes stylistiques. Or pour ces constructions, bien que du point de vue de la simplicité l'infinitif se trouve souvent préféré (*Je l'ai vu moudre du café* plutôt que *Je l'ai vu qui moulait*

du café), du point de vue de la syntaxe, par contre, le domaine d'emploi de l'infinitif est plus restreint que celui des propositions relatives attributives. En effet, si tous les verbes qui admettent après eux une proposition infinitive, admettent également une proposition relative attributive, la réciproque n'est pas vraie et il existe un certain nombre de verbes qui admettent seulement des propositions relatives attributives; tels sont *surprendre, rencontrer, trouver*, etc. Parfois c'est le vers qui entraîne l'une ou l'autre construction. Ainsi on a : *Sur l'immobile arène il l'admire couler* (A. Chénier), à côté de : *Je l'ai admiré qui soulevait une barrique de vin* (Mirbeau). On peut même trouver les deux constructions coordonnées : *De temps en temps, je le vois qui frissonne et je l'entends dire : Pauvre petit ! Pauvre petit !* (A. Daudet). Il s'agit de variantes stylistiques puisqu'on aurait tout aussi bien pu avoir l'ordre contraire : *Je le vois frissonner et je l'entends qui murmure*. Cependant, même pour la coordination et la juxtaposition il peut y avoir des contraintes :

- (56) *Cette flamme, la mère et le fils la regardaient naître et mourir.*
 (57) *Un homme se jeta dans la mêlée : on le vit trébucher, tomber, se relever ; il tenait le cheval gris par l'oreille* (Les Thibault).

L'ordre, dans les deux exemples ci-dessus, n'est pas indifférent; dans ce cas l'infinitif s'impose. Par contre, lorsqu'il y a simple juxtaposition, parfois avec répétition stylistique de la même action, on trouve la proposition relative à l'exclusion de l'infinitif :

- (58) *Nous la voyions de loin* (Corentine) *qui sautait, qui sautait, qui faisait le diable toute seule* (Mon frère Yves).

Avec le pronom relatif QUE en fonction d'objet direct du verbe principal, la construction infinitive est fréquente :

- (59) *L'homme que j'ai vu sortir portait un chapeau noir.*

Selon Hatcher, l'infinitif permet davantage la généralisation, alors que la proposition relative attributive individualise une action concrète. Elle compare, à cet effet, les phrases suivantes :

- (60) *Mais c'est toujours dur de la voir* (le texte original porte « de voir sa fille ») *se jeter à la tête d'un gueux.*
 (61) *C'est une chose bien triste De le voir qui s'en va !* Dans

ces derniers vers du poème de Victor Hugo, le malheureux père revoit la mort de son enfant³⁵.

La comparaison entre les constructions à propositions relatives attributives et celles à propositions infinitives révèle les relations syntaxiques suivantes :

Lorsqu'il s'agit d'une habitude, seule la proposition infinitive est possible : *On le voyait souvent sourire*. Ce n'est qu'avec la construction infinitive que l'on peut trouver l'objet direct du verbe principal sous forme de morphème zéro : *Nous entendons \emptyset chanter*. Pas de forme accomplie pour l'infinitif : **Je la vois avoir fini*, à côté de *Je le vois qui a fini*.

Les verbes d'état et la négation semblent admis dans les deux cas :

(62) *Je l'ai vu avoir faim et ne pas manger*.

(63) *A présent, je me vois être bien vieille ; mais quand je vous regarde être grave et pensif... je vous revois, vous, tel que vous étiez jadis* (Hervieu)³⁶.

La phrase (63) est d'un type rare et livresque.

Alors qu'avec une proposition relative attributive le verbe principal ne pouvait se mettre à la forme négative, il n'en va pas de même lorsque ce même verbe est accompagné d'une proposition infinitive : *Je ne l'ai pas vu venir*.

Les auxiliaires de mode ne sont pas admis à l'infinitif : **Elle l'a vu vouloir travailler*, à côté de *Elle l'a vu qui voulait travailler*.

Lorsque l'objet direct du verbe principal est un pronom personnel réfléchi, la proposition relative attributive est impossible et l'on a :

(64) *Cela réveillait quelque chose chez moi... Je me suis vu éteindre la lumière d'une pièce qui était de la dimension de celle-ci* (P. Modiano, *La Rue des Boutiques Obscures*, p. 140).

Le verbe dont dépend la possibilité d'une construction à proposition relative se met rarement au futur, au conditionnel ou au subjonctif. Il est rarement modulé par un auxiliaire. Dans ces cas — et pour pratiquement tous les temps —, on emploiera facilement l'infinitif :

35. A. Hatcher, *art. cit.*, p. 400.

36. Phrase citée par Kr. Sandfeld, *Syntaxe du français contemporain*, t. III, *L'infinitif*. Paris, Droz, 1943, p. 166.

- (a) *Je la verrai toujours le pleurer !*
- (b) *On le verrait partir.*
- (c) *Qu'on l'entende chanter !*
- (d) *On pourrait le voir danser.*
- (e) *S'il était venu, il les eût vus danser.*

Dans la trame d'une phrase, et plus particulièrement lorsque le verbe qui admet une construction à proposition relative attributive se trouve après *c'est... que*, ou sous forme d'infinitif, que ce soit en tant que sujet, complément déterminatif ou infinitif complément, seule la proposition infinitive est possible :

- *C'est avec plaisir que je l'entends évoquer sa jeunesse.*
- *De l'entendre évoquer sa jeunesse m'ennuie.*
- *C'est un plaisir de l'entendre évoquer sa jeunesse.*
- *Je serais heureux de l'entendre évoquer sa jeunesse.*
- *J'aime l'entendre évoquer sa jeunesse.*

L'ordre des mots, lorsque l'objet direct du verbe principal se trouve sous forme de pronom personnel, est fixe, comme c'est d'ailleurs le cas pour les propositions relatives attributives. En ce qui concerne les verbes qui admettent la construction avec une proposition infinitive, nous estimons que la liste se trouvant dans la table 6 de Gross³⁷ est assez complète. Cependant, parmi les verbes pourtant fréquents et d'ailleurs déjà mentionnés comme pouvant entraîner une proposition infinitive par Polentz, par l'*Essai de grammaire de la langue française*, T. III et par Sandfeld, T. III, *L'Infinitif*, nous avons constaté l'absence de ADMIRER [*Il l'admire couler* (P., p. 43), *Il s'admire vivre* (EGLF, p. 547), d'où *Il l'admire vivre*], GUETTER [*Elle nous guettait venir* (EGLF, p. 531); *C'était sa joie de le guetter passer à des heures régulières* (S., p. 165)], REVOIR [*Tsarkoïe-Sélo le revit* (le texte original porte « le couple des amants ») *errer parmi les verdure*s (EGLF, p. 535)].

Par contre, il y a des verbes que l'on rencontre chez l'un ou l'autre écrivain, mais qu'il ne viendrait à l'idée de personne de considérer comme pouvant entraîner normalement une proposition infinitive. Il en est ainsi, par exemple, de LIRE, dans *Je les ai lus mourir* de Tristan Corbière, cité par

37. M. Gross, *Méthodes en syntaxe*. Paris, Hermann, 1975, pp. 279-305.

l'EGLF, p. 531, ou des verbes GOÛTER et RESPIRER dans cette phrase de Zola, citée par Hatcher³⁸ :

- (65) Il attendait que le matin prit cette allée pour y couler jusqu'à lui. *Il le sentait venir* dans un souffle tiède...
Il le goûtait venir, d'une saveur de plus en plus nette...
Il le respirait venir avec... l'odeur de la terre... *Il l'entendait venir* du vol léger d'un oiseau.

Il est bien entendu que dans notre travail nous ne tenons pas compte de l'écart stylistique, tel qu'il se présente dans certaines œuvres littéraires, mais nous occupons uniquement de l'emploi « normal », tel qu'il est en usage en français contemporain « standard ». Pour tous les exemples tirés d'œuvres littéraires que nous avons cités, on pourrait trouver des exemples fabriqués correspondants plus simples. Si nous les avons néanmoins indiqués, c'est parce qu'ils figuraient pour la plupart dans les travaux de grammairiens qui avaient déjà examiné précédemment l'un ou l'autre des points étudiés ici.

CONCURRENCE DES PROPOSITIONS RELATIVES ATTRIBUTIVES AVEC LA FORME EN -ANT (APPELÉE AUSSI PARTICIPE PRÉSENT)

En cherchant des critères pour délimiter les propositions relatives attributives, Sandfeld avait indiqué que, contrairement à la proposition relative « indépendante » qui équivaut pour le sens à un nom d'agent (*Qui dort dîne* — *Le dormeur dîne*), la proposition relative attributive, elle, est échangeable contre un participe présent : *Je l'ai trouvé qui dormait* — *Je l'ai trouvé dormant*. Il signale cependant que *On a trouvé l'enfant qui dormait* peut, selon les cas, avoir deux sens différents, tout comme *On a trouvé l'enfant dormant*³⁹.

Or la commutation avec le participe présent ne peut servir de critère pour les propositions relatives attributives, le domaine d'emploi du participe présent étant bien plus étendu que celui de ces dernières. En effet, la forme en -ant peut s'employer à la place d'un grand nombre de propositions relatives adjointes également, et ceci quelle que soit la fonction assumée par l'antécédent et, en particulier, sa

38. *Art. cit.*, p. 286.

39. Kr. Sandfeld, *op. cit.*, p. 139.

mobilité permet de l'employer là où une proposition relative serait impossible, ou presque impossible :

— *Pouvant encore à peine marcher*, elle se leva pourtant.

— Elle se leva, *pouvant encore à peine marcher*.

— Elle, *pouvant encore à peine marcher*, se leva pourtant.

Dans cette dernière position seule on peut avoir également une proposition relative descriptive :

— Elle, *qui pouvait encore à peine marcher*, se leva pourtant.

Mais même si on restreint la possibilité de commutation avec la forme en -ant aux cas plus limités où le participe présent « se rapporte » à un objet direct antéposé au verbe sous forme de pronom personnel conjoint, il s'avère encore que son emploi ne se recouvre pas avec celui de la proposition relative attributive.

En effet, on pourra avoir, sans proposition relative attributive correspondante :

(66) *Je l'ai connu habitant une mansarde.*

(67) *Il la préfère dansant la samba.*

(68) *Il les mange trempant dans du vin.*

(69) *Il la supposait menant joyeuse vie.*

(70) *Il la savait prodiguant ailleurs ses faveurs.*

Il ne semble donc pas satisfaisant de procéder, comme le fait Gross qui, en traitant de la réduction des propositions complétives, indique bien la représentation qu'il fait de

— *Paul regarde Marie travailler*

et de

— *Paul trouve Marie travaillant*

mais continue ensuite en déclarant tout simplement : « Nous n'avons pas représenté la forme apparentée *Paul voit Marie qui travaille* »⁴⁰, ce qui fait supposer l'inutilité de le faire.

Or si sous cette forme les deux constructions sont bien parallèles, elles recouvrent deux constructions qui sont, elles, bien distinctes :

1. *Paul trouve Marie travaillant*, où l'on PEUT avoir l'objet direct sous forme de pronom personnel (*Paul la trouve travaillant*);

40. *Méthodes en syntaxe*, p. 71.

2. *Paul la voit qui travaille*, où le pronom fait partie intégrante de la construction.

Comme nous venons de le constater par les phrases (66), (67), (68), (69) et (70), la possibilité d'admettre une proposition relative attributive, qui constitue bien une propriété de certains verbes, ne se recouvre pas avec la possibilité d'admettre une forme en *-ant*, car elle s'applique à un nombre plus limité de verbes.

Par contre, les verbes qui admettent une proposition relative attributive – sauf en cas d'incompatibilité lexicale – admettent bien une forme en *-ant*, et cette propriété aurait donc dû figurer également dans la table 6 de Gross⁴¹ pour des verbes comme *écouter*, *entendre*, *épier*, *lorgner*, *regarder*, etc., bref pour tous les verbes se trouvant dans notre liste en annexe.

La propriété de certains verbes de pouvoir entraîner un participe présent mais non pas une proposition relative attributive, est concomitante de celle qui admet un attribut de l'objet direct facultatif, comme dans *Je les aime* [*chauds*], *il les préfère* [*minces*], *il l'a connue* [*jeune*], etc. En outre, il s'agit là d'un type de verbes qui n'admettent pas tous des propositions complétives (*boire*, *manger*, *préférer*, *aimer*, *détester*, etc.).

Nous ne prendrons donc en considération que les cas où le verbe admet aussi bien une proposition relative attributive qu'un participe présent se rapportant à l'objet direct sous forme de pronom personnel, comme c'est le cas, par exemple, pour les verbes *voir*, *surprendre*, *trouver*, *rencontrer*, etc.

- a. *Il la rencontra sortant de chez elle.*
- b. *M. Lheureux la rencontra qui sortait...* (Flaubert).
- c. *Je l'ai vu, en pensée, arrivant de lui-même pour nous demander de ne pas assister au mariage* (P. Bourget).
- d. *Je l'ai vu qui arrivait de son village natal sans un sou en poche.*
- e. *Elle ne fait que penser à lui : elle l'imagine qui monte l'escalier et entre comme autrefois en criant joyeusement Bonjour !*
- f. *Elle l'imagine montant dans le camion avec son gros cartable sur le dos.*

41. *Op. cit.*, pp. 279-305.

- g. *Et toujours, toujours, je le revoyais debout devant moi, le couteau dans la poitrine, écrivant ces quelques lignes qui m'avaient sauvé, me regardant, remuant les lèvres* (P. Bourget).
- h. *Elle pensa à la petite bonne : elle la revoyait sur le banc qui pleurait.*

La distinction entre les phrases en présence est purement d'ordre stylistique : si le choix entre (a) et (b) semble indifférent, l'accent en (c) se porte davantage sur la valeur d'image, et en (d) davantage sur la valeur de fait concret. Dans (e) il s'agit d'une action que la femme a vue bien des fois, ce qui lui permet de la revoir comme si elle était réelle, alors que dans (f) elle n'a pas vu elle-même les faits et ne peut donc que les imaginer en esprit. Dans (g) André Cornélis, dans son remords, voit constamment devant lui l'image des derniers instants de son beau-père qu'il a assassiné. Selon Hatcher, et comme les exemples ci-dessus le montrent, le participe présent décrit le procès dans sa durée, dans sa continuité, sous forme de tableau statique — ce qui le fait employer de préférence, mais non pas obligatoirement [cf. phrase (h)] —, pour les images mentales, alors que la proposition relative le présente en tant qu'action dynamique, effective, concrète, en insistant sur l'auteur de l'action⁴², et c'est cette valeur stylistique que Claude Simon exploite systématiquement dans *La Route des Flandres*⁴³.

Il existe cependant certaines contraintes syntaxiques qui font employer l'une ou l'autre forme :

(1) Pas de forme en -ant pour les verbes d'état ou pour les verbes *sembler* et *paraître* : *Je l'ai rencontré qui avait soif*, mais non pas **Je l'ai rencontré ayant soif*; *Je le vois qui est occupé (malade, furieux)*, mais non pas **Je le vois étant occupé (malade, furieux)*; *Je le vois qui semble (paraît) dormir*, mais non pas **Je le vois semblant dormir*.

(2) Pas de forme composée du participe : *Je l'ai vu qui avait arrêté sa bête*, mais non pas **Je l'ai vu ayant arrêté sa bête*.

En revanche, alors que le verbe principal lorsqu'il est suivi d'une proposition relative attributive ne peut se mettre à la forme négative, cette dernière est possible lorsqu'un participe

42. *Art. cit.*, pp. 401-405.

43. B. T. Fitch, participe présent et autres procédés narratifs chez Claude Simon, dans *La Revue des Temps Modernes*, 1964, pp. 199-216.

vient remplacer la proposition relative. On peut avoir *Je ne l'ai pas rencontré se promenant avec son chien*, mais non pas **Je ne l'ai pas rencontré qui se promenait avec son chien*.

De même, alors que l'on ne peut avoir comme antécédent du pronom relatif un pronom personnel réfléchi, même lorsqu'il a une fonction grammaticale autonome, on peut fort bien avoir une forme en -ant se rapportant à ce pronom : *Elle se revoyait causant avec l'un des collègues de son fils*, mais non pas **Elle se revoyait qui causait avec son fils*, alors que l'on a aussi bien *Elle la revoyait qui causait avec son fils* que *Elle la revoyait causant avec son fils*. En outre, lorsque le pronom objet est à la 1^{re} ou 2^e personne, ou que le verbe principal est au futur, au présent historique, au subjonctif, à l'infinitif en fonction de complément déterminatif ou autre, ou encore quand ce qui serait l'antécédent du pronom relatif est lui-même un pronom relatif, tous cas où l'emploi d'une proposition relative attributive est rare ou impossible, le participe présent est admis. C'est le cas également lorsque le verbe principal se trouve dans une proposition complétive ou après *c'est... que*.

C'est ainsi que l'on aura, de préférence ou uniquement :

— *Nous voilà mangeant et buvant.*

— *Tu nous retrouveras causant et travaillant ici, Gustave, Nichette et moi* (A. Dumas).

— *Nous les avons à nos pieds, tremblant, criant, joignant les mains pour demander grâce* (P. Loti).

— *Qu'on ne vous trouve point tous deux parlant ensemble !*

— *Le plaisir de la trouver m'attendant le soir à la maison.*

— *J'étais furieux de la surprendre dansant avec Pierre.*

— *Charles éprouva des délices inconnus à les voir travaillant ensemble.*

— *J'aime les voir mangeant leur soupe* (Marcel Cohen).

— *La jeune fille qui offre des chances de bonheur, c'est celle que vous surprenez aimant les enfants, les dorlotant* (P., p. 42).

— *Son passage était empêché par Prosper Colonne, qui était là, le quellant et l'attendant.*

— *Tu oublies que je t'y ai vu bêchant bucoliquement.*

— *C'est avec plaisir que je la trouve m'attendant le soir.*

Nous n'avons pas tenu compte, pour la comparaison, des constructions à pronom personnel sujet. En effet, les différentes contraintes indiquées ci-dessus n'y sont pas observées

du fait que le participe peut être tout simplement épithète détachée, reconnaissable à sa mobilité dans la phrase :

— *Il était dans son coin, ne sachant que faire* et *Ne sachant que faire, il était dans son coin* (pas de **Il étant dans son coin qui ne savait que faire*).

Quant à la comparaison avec l'infinitif, dont l'emploi, nous le rappelons, n'est pas admis après tous les verbes admettant une proposition relative (*surprendre, trouver, rencontrer*), nous empruntons ce que dit Le Bidois au sujet des propositions infinitives et des participes présents en général : « Les participes présents sont plus expressifs que ne le seraient des infinitifs; ils peignent l'action sous l'aspect de durée, de continuité, au lieu de le faire simplement, comme le ferait l'infinitif, en tant qu'action qui se mêle ou succède à d'autres. Aussi, là où il ne faut que narrer, l'infinitif suffit... mais lorsqu'il s'agit de peindre, c'est le participe qui convient⁴⁴. En outre, lorsque *voir* signifie « se représenter en imagination », Le Bidois estime que seul le participe est possible⁴⁵.

Dans *L'Éducation Sentimentale*, une jeune fille fait part de ses craintes à son ami : « On ne parlait que de barricades ! *Je le voyais tombant sur le dos couvert de sang* ». L'emploi de *Je le voyais tomber* donnerait à penser à un fait réel dont on a été témoin⁴⁶. Dans la phrase (64) de Modiano, le narrateur, qui cherche à retrouver son passé oublié, a l'impression d'avoir réellement déjà éteint la lumière dans une pièce semblable à un moment donné du passé; il se revoit dynamiquement refaire une action réelle et non pas une image statique.

COMPARAISON DES PROPOSITIONS RELATIVES ET DES PROPOSITIONS COMPLÉTIVES

Comme nous l'avons dit, le rapprochement a été fait par Gross et, à sa suite par Ch. Schwarze. Gross, dont la définition de proposition complétive et de proposition infinitive est plus large que celle dont nous nous servons ici, dit que, sur 3.000 verbes, 200 acceptent une infinitive sans complétive, 200 autres une complétive sans infinitive et 2.600 indifféremment une

44. G. et R. Le Bidois, *Syntaxe du français moderne*, 2^e éd. Paris, Picard, 1968. Tome I, § 799, pp. 482-3.

45. Ce n'est pas tout à fait exact si on se reporte à notre phrase (41).

46. Id., *ibid.* Tome II, § 1259, p. 317.

complétive ou une infinitive dans la même position syntaxique⁴⁷. Pour ces deux linguistes, la proposition infinitive (dans le sens étroit employé par nous) dérive de la proposition relative attributive, et cette dernière de la proposition complétive (également dans le sens étroit employé par nous). Pour bien marquer cette position intermédiaire de la proposition relative, Schwarze propose même de l'appeler proposition relative complétive.

Le problème de l'acceptabilité d'une construction est un problème très délicat; on peut aller très loin dans le sens d'une éventuelle acceptabilité. Ainsi, dans *Je les ai lus mourir* de Tristan Corbière cité plus haut, ou dans *Il le goûtait venir* (sc. le matin) et dans *Il le respirait venir* de Zola, auxquels je pourrais ajouter de mon cru, pourquoi pas, *Il le savourait venir*, les verbes *lire*, *goûter*, *respirer* et *savourer* admettent une proposition infinitive, les trois premiers emplois étant attestés, le dernier inventé par moi. A mon sens, on pourrait dire qu'à la limite bien des verbes accepteraient éventuellement telle ou telle construction⁴⁸, qui constituerait un écart avec son emploi habituel, mais que, généralement parlant, seuls un certain nombre de verbes bien définis admettent la construction en question. *Lire*, *goûter*, *respirer*, *savourer* ne font certainement pas partie de ces derniers.

De même qu'il viendrait difficilement à l'idée de quelqu'un de décrire les quatre verbes ci-dessus comme pouvant entraîner une proposition infinitive, de même nous n'inclurons pas comme admettant une proposition relative attributive les verbes *chercher* et *soutenir*, pourtant attestés comme tels dans les deux phrases suivantes :

— *Alors une vague vint la chercher, qui s'était toujours tenue à quelque distance* (Supervielle, cité par la Grammaire du Français Classique et Moderne, § 665, p. 571).

— *Claquant de la langue, il vira à tour de bras son cheval*

47. *Méthodes en syntaxe*, p. 215.

48. Ce phénomène est en quelque sorte analogue à la construction intransitive des verbes transitifs, au sujet de laquelle nous pouvons lire dans A. Blinkenberg, *Le Problème de la transitivité en français moderne*, Copenhague, 1960, pp. 108-9 : « La possibilité d'une intransitivité occasionnelle par ellipse existe pratiquement pour tous les verbes transitifs, si la situation s'y prête ». Nous avons néanmoins trouvé moyen de distinguer et de classer les différents types de non-expression de l'objet direct dans notre thèse, *Les verbes à la fois transitifs et intransitifs en français contemporain*, La Haye, Mouton, 1974, pp. 20-29.

harassé, il le souligna qui répugnait à descendre le long de la colonne qui montait (R. des Deux Mondes, cité par P., p. 35).

En ce qui nous concerne, nous avons adopté, comme liste assez compréhensive, mais non pas exhaustive, la liste des verbes en appendice à cet article, qu'un emploi stylistique peut évidemment toujours agrandir.

Quant à la dérivation des propositions infinitives à partir des propositions relatives et de la dérivation de celles-ci des propositions complétives, nous constatons que le verbe le plus souvent employé pour la démonstration est le verbe VOIR pour lequel, effectivement, toutes les constructions sont possibles, les autres verbes étant implicitement considérés comme des exceptions à la règle :

1. *Je vois qu'il pleure.*
2. *Je le vois qui pleure*

et

3. *Je le vois pleurant à chaudes larmes.*
4. *Je le vois pleurer.*

De l'avis général, le sens de la phrase (1) n'est d'ailleurs pas tout-à-fait le même que celui des trois autres, dont la différence, comme nous l'avons vu, est surtout d'ordre stylistique.

Or toutes les constructions ne sont pas également possibles pour tous les verbes. En effet, si tous les verbes admettant une proposition infinitive admettent bien une proposition relative attributive, ils n'admettent cependant pas tous — comme l'ont d'ailleurs reconnu Gross et Schwarze —, une proposition complétive. *Regarder et écouler*, pour ne citer que les plus fréquents, sont dans ce cas.

En outre — fait toujours reconnu par Gross et Schwarze —, tous les verbes qui admettent une proposition relative attributive n'admettent pas pour autant une proposition complétive. Il en est ainsi de *rencontrer* et de *surprendre*, par exemple. Dans le cas de *trouver*, on a affaire, en réalité, à deux verbes : *trouver*¹ (verbe d'opinion) : *Je trouve que vous avez raison*, *Je le trouve intelligent*, et *trouver*² (concret) : *Je l'ai trouvé qui chantait* et *Je l'ai trouvé mort*.

S'il est déjà difficile de supposer une dérivation non attestée dans les cas ci-dessus, il me semble plus difficile encore de supposer une dérivation complétive pour les propositions relatives attributives après *Il est là qui...* (notre type I), ou

après *Nous sommes ici douze qui...* (notre type II), ce qui d'ailleurs n'a pas été tenté, bien que Schwarze, le seul, ait pensé au problème⁴⁹.

Nous constatons donc que le point de vue de Gross et de Schwarze postule des formes de base inobservables en français ou ayant disparu.

C'est d'ailleurs là le même problème qui se posait déjà pour la dérivation, à partir de complétives, de constructions comme *Il le boit chaud, il les mange froids*, etc.

Nous n'acceptons pas ce point de vue.

CONCLUSION

La théorie de la valence, basée sur Tesnière, admet, à l'heure actuelle, trois types de compléments du verbe :

1. *Les compléments obligatoires*, tels l'objet direct de *fabriquer* dans *Il fabrique des instruments d'optique*, ou le complément de lieu de *séjourner* dans *Il séjourne en Italie*.

2. *Les compléments facultatifs*, en dépendance syntaxique du verbe, tels l'objet direct de *manger* dans *Il mange [une pomme]*, l'objet indirect de *dépendre* dans *Cela dépend [de vos efforts]*, le complément de lieu de *fouiller* dans *Il a fouillé [dans le tiroir]*.

3. *Les compléments libres*, c.-à-d. les compléments déterminatifs et les compléments circonstanciels qui ne sont ni obligatoires comme dans l'exemple avec *séjourner*, ni facultatifs comme dans l'exemple avec *fouiller* :

— *Il déjeune à midi sur le balcon*;

— *Il travaille avec énergie dans son bureau*.

Ces compléments libres ne sont pas en dépendance syntaxique du verbe et ne doivent répondre qu'à des exigences de compatibilité sémantique. En effet, on ne peut pas GRANDIR (processus biologique involontaire, à l'aspect duratif) de façon volontaire (*avec énergie*), ou à un moment donné (*à midi*), ou en un lieu donné (*sur le balcon*).

C'est cette nécessité de compatibilité sémantique, et non

49. *Art. cit.*, pp. 29-30.

une dépendance syntaxique quelconque, qui rend inacceptable :

**Pierre grandit avec énergie à midi sur le balcon*⁵⁰.

Les propositions relatives prédicatives, dont nous avons parlé dans la première partie de cet article et dont la présence est obligatoire, constituent après le verbe AVOIR des compléments obligatoires du verbe : *Il a les cheveux qui tombent*.

Les propositions relatives attributives, qui peuvent être omises, mais dont la présence n'est possible qu'avec un certain nombre de verbes et qui sont donc en dépendance syntaxique de ces derniers, répondent bien à la définition des compléments facultatifs du verbe. Quant aux propositions relatives adjointes, qui sont indépendantes des verbes, ce sont incontestablement des compléments libres.

Si la théorie originale de Tesnière a déjà été élargie pour admettre, outre les actants prévus par lui, les objets indirects et certains « adverbiaux », il me semble que rien ne s'oppose à ce qu'on y inclue également des « adjectivaux », et plus particulièrement qu'on accepte, comme compléments facultatifs du verbe, les propositions relatives des constructions suivantes⁵¹ :

— Il est là [*qui pleure*].

— Nous sommes douze [*qui marchons comme un seul homme*].

— Nous le voyons [*qui pleure*].

De même on peut considérer comme complément facultatif du verbe l'infinitif dans la phrase suivante :

— Nous le voyons [*pleurer*].

Mira ROTHENBERG.

Université Hébraïque
23, Rehov Binyamin Metoudela
Jérusalem (Israël)

50. C'est la confusion entre dépendance syntaxique et compatibilité sémantique qui porte certains linguistes à abolir la distinction entre (2) et (3). C'est ce qu'a fait, entre autres, H. Vater, lors du XII^e Congrès International des Linguistes à Vienne (1977), dans son exposé en allemand, dont cette phrase est une adaptation.

51. Il me semble qu'il en est de même pour les adjectifs qualificatifs des constructions Paul partit [*furieux*] et Paul les mange [*chauds*], qui sont traités dans un article séparé.

VERBES ADMETTANT APRÈS EUX UNE PROPOSITION RELATIVE ATTRIBUTIVE

Je remercie M^{me} Duval-Valentin d'avoir bien voulu m'aider à établir cette liste. Les initiales DV marquent sa contribution.

1. *Verbes de perception* (par la vue) :

- admirer* : Je l'ai admiré qui soulevait une barrique de vin (P., 40).
apercevoir : Il l'aperçut qui sortait de l'église.
aviser : Je l'avise un jour qui débouchait de sa caserne (P. 40).
contempler : Je le contemplais qui montait l'escalier (S. 147).
considérer : Elle le considérait qui feuilletait un mémoire (P. 40).
croiser : Je la croisai au coin de la rue... qui se dirigeait vers ma porte (E. Jaloux).
deviner : Je le devinais qui surveillait mes notes (S. 147).
discerner : Je l'ai discerné au loin qui se dirigeait vers le bar (DV).
distinguer : Il l'a distinguée dans la foule qui portait une robe blanche (DV).
entrevoir : Je l'ai entrevu qui se faufilait derrière la cuisine.
épier : Je l'ai épié qui volait dans un grand magasin (DV).
guetter : Je l'ai guetté qui allait descendre de sa chambre (DV).
lorgner : Je l'ai lorgnée qui arborait un chapeau neuf (DV).
observer : Je l'ai observé qui se glissait entre les tables.
reconnaître : ...et je le reconnais qui pressait le garçon de lui rendre un petit objet (P. 40).
regarder : Je la regardais qui s'éloignait d'un pas égal (S. 146).
remarquer : Je l'ai remarqué qui se glissait derrière vous.
revoir : Je les revoyais encore là, sous la lampe, qui feuilletaient leurs livres (P. 40).
visualiser : Je le visualise qui s'asseyait sur son lit pour pleurer.
voici/voilà : Le voici qui arrive.
voir : On l'a vu qui pleurait.

2. *Verbes de perception* (par un sens autre que la vue) :

- écouter* : Il l'écoutait qui jouait.
entendre : Il l'entendit qui sifflait un refrain à la mode (S. 147).
flairer : Il le flairait qui s'approchait en se dandinant (DV).
ouïr : archaïque.
percevoir : Il la percevait qui vibrait intérieurement (DV).
sentir : Je l'ai senti qui bougeait.

3. *Verbes comme montrer* (c.-à-d. *faire voir*) :

- décrire* : Il la décrit qui porte une robe voyante (DV).
dépeindre : Il le dépeint qui traverse la Seine à la nage.
ébaucher : Il l'a ébauché qui tenait son chien par la laisse (DV).

évoquer : Il l'a évoqué qui jouait du violon (DV).

filmer : Il l'a filmée qui l'embrassait en pleurant.

montrer : Par la fenêtre on le lui montra qui partait (P. 40).

peindre : Il l'a peinte qui tenait son enfant dans les bras (DV).

photographier : Il l'a photographié qui portait un chapeau noir (DV).

représenter : Il (Suétone) le (César) représente qui... ne peut s'empêcher de pleurer (P. 40).

révéler : Il l'a révélée qui se déshabillait.

4. *Verbes comme trouver* (c.-à-d. être en mesure de constater par soi-même).

décélérer : Je l'ai décélé dans le tas qui différait du reste (DV).

découvrir : Je le découvris qui rentrait de méchante humeur (P. 40).

dégoler : Je l'ai dégoté qui jouait à la belote dans le bistrot du coin (DV).

dénicher : Je l'ai déniché qui chantait dans les foires.

rencontrer : Il la rencontrait qui courait au café (P. 40).

repérer : Je le repérais qui fendait la foule en titubant (DV).

retrouver : Elle le retrouva qui fouillait la terre (S. 147).

surprendre : Je l'ai surpris qui en sortait (S. 147).

trouver : On le trouva qui se refroidissait déjà (S. 147).

5. *Verbes comme saisir* :

appréhender : Il l'a appréhendé qui s'apprêtait à quitter l'hôpital (DV).

attraper : Il l'a attrapé qui s'enfuyait de l'hôtel (DV).

identifier : Il l'a identifié qui traversait la place (DV).

intercepter : Il l'a intercepté qui traversait la place.

saisir : Il l'a saisi qui s'enfuyait dans la rue (DV).

6. *Verbes d'imagination, de vue mentale* :

imaginer : Je l'imagine qui se peigne devant mon miroir (DV).

s'imaginer : Mon amour inquiet déjà se l'imagine Qui m'amène Octavie (Brit. 384-5).

se figurer : Je me le figure qui va à l'école en sautillant (DV).

se représenter : Je me le représente qui abore une cravate neuve (DV).

voir : Quand j'y pense, je le vois encore qui se faufile derrière les voitures (DV).

revoir : Je le revois encore qui lisait le Mercure de France.

7. *Verbes divers* :

accepter : On l'a accepté qui marchait encore à peine.

admettre : On l'a admise qui savait à peine lire.

choisir : On l'a choisi qui sortait de Polytechnique.

chronométrer : On l'a chronométré qui courait un cent mètres.

endurer : Je l'ai enduré qui n'arrêtait pas de pleurer.

pressentir : Je le pressentais qui allait fondre en larmes (DV).

rappeler : Je l'ai rappelé qui avait oublié ses clés.

se rappeler : Je me le rappelle qui se levait tous les jours à six heures.

redouter : Je la redoutais qui allait surgir de l'ombre (DV).

souffrir : On l'a souffert qui arrivait tous les jours en retard.

supporter : Je les ai supportés qui pleuraient des heures entières (DV).

8. *Être* (ou autres verbes de position) avec détermination de lieu :

être : Il est dehors qui sanglote.

être assis : Elle était assise là qui l'embrassait.

être debout : Elle était debout en face de lui qui le regardait droit dans les yeux.

rester là : Mais pourquoi reste-t-elle là, qui nous regarde ?

se trouver là : Elle se trouvait à la fenêtre qui regardait les passants.

9. *Par retournement de (8) :*

abandonner (là) : On l'a abandonné qui gisait sur un grabat.

avoir là : Il faudrait qu'elle s'entendît tutoyer par elle, l'avoir là, qui l'embrasserait (S. 143).

Laisser là : (elle) le laisse au dehors qui sanglote au jardin (S. 143).

quitter : Il l'a quittée qui pleurait dans l'oreiller.

A PROPOS DE L'OPPOSITION
LEXICAL/GRAMMATICAL :
LE SYSTÈME DES FONCTIONNELS LOCATIFS
DU BANDA

SOMMAIRE. — *L'analyse du système des fonctionnels locatifs du banda, où ont été reconnus trois types: pur (sans correspondant lexical), mixte (à correspondant lexical), composé (en majorité de structure pur + mixte), conduit à poser l'existence d'un paradigme unique du point de vue fonctionnel, mais fait apparaître une distinction entre les purs (modalités de spatialisation — inventaire limité et clos) et les mixtes (types de spatialisation — inventaire synchroniquement clos mais diachroniquement ouvert).*

INTRODUCTION

L'utilisation des termes lexicaux pour exprimer des relations grammaticales telles que la localisation est bien connue des Africanistes. En effet, en Afrique noire, nombreuses sont les langues où les compléments circonstanciels sont reliés au reste de l'énoncé par des éléments qui ont encore un statut lexical, qu'il soit verbal ou nominal. C'est le cas du maninka, du monzombo, du mbay, du mulwi et de bien d'autres langues. En banda-linda¹, l'étude de la localisation est particulièrement intéressante car elle met en évidence le problème bien connu de l'opposition « lexical/grammatical » que pose la transformation d'éléments originellement lexicaux en éléments grammaticaux. Dans un certain nombre

1. Langue africaine du groupe Niger-Congo, sous-groupe Admawa-oriental (I.A.6.2.2) selon GREENBERG revu par SAMARIN in *Current Trends in Linguistics in Sub-Saharan Africa*, T. Sebeok ed., vol. 7, 1971, Mouton-La Haye, Paris, p. 225.

kpó « juste dans, juste à l'endroit où, au moment où » indique avec une extrême précision l'endroit ou le moment où se déroule le procès.

ex. : *cè dá pándè kpó ósá nà bàlè*
 //il/acc. + frappe/clou/sur|place|la|même//
 « les planches sont bien clouées ensemble »

jèkò « vers », très rarement employé seul, indique une localisation assez imprécise; est utilisé surtout avec des notions telles que les points cardinaux, droite, gauche, côté, etc.

ex. : *àrà dí tá bángà yē jèkò ndókō*
 //chose/acc. + pousse/sur|joue|sa/vers|droite//
 « il a un bouton sur la joue droite »

?ì « contre »

ex. : *mó zà tá-mō ?ì èbá àndà*
 //je/ + inacc. + met/moi-m/contre|certaine|case//
 « je vais m'appuyer contre une case »

pîpà/pōpò « en direction de, vers »

ex. : *cè kpé pîpà àbá nà*
 //il/acc. + court/vers|père|son//
 « il court en direction de son père »

1.2. Les fonctionnels mixtes :

L'équivalent lexical de ces termes peut avoir une gamme d'emplois plus ou moins figés. Le degré de figement est directement en relation avec le degré de « fonctionnalisation » du morphème prépositionnel.

pá « sur, au-dessus de » a un correspondant lexical qu'on ne trouve plus qu'en composition avec *cé* « le lieu », *cépá* « le dos, le dessus, le sommet ». Ce terme appartient à la catégorie des Nominaux-dépendants dont chaque élément requiert une détermination. Cette catégorie regroupe essentiellement des termes désignant des parties du corps et des termes de parenté.

exemple de fonctionnel :

àlà yē ná pá èrà nó « il a l'œil sur tout »
 //yeux|ses/acc. + va/sur|chose|toute//

exemple de lexical :

cépá mǎ ká mǎ « mon dos me fait mal »
 //dos|mon/acc. + fait mal/moi//

bùdú « dessous. au-dessous de, au fond de » a pour correspondant lexical le nominal dépendant *bùdú* « fond, fesses, dessous, fondement ».

exemple de fonctionnel :

cè ná *bùdú* ògō nó « il a vu tous les pays »
 //il/acc. + voit/fond|pays|tous//

exemple de lexical :

ègbèlè té dà *bùdú* yē
 //enfant/acc. + tombe/avec|derrière|son//
 « un enfant est tombé sur le derrière »

māndá « derrière, après ». Le correspondant lexical, nominal-dépendant qui se trouve, de nos jours, le plus souvent sous la forme *cēmāndá* désigne le « lieu, l'ancien emplacement, l'arrière ». La forme *māndá* quoique rare, est encore attestée uniquement dans le sens de « ancien emplacement de sa case, demeure délaissée ».

exemple de fonctionnel :

cè ná *māndá* èzè nó « il marche derrière nous tous »
 //il/acc. + va/derrière|nous|tous//

exemple de lexical :

?ā ná gá *māndá* ?ā
 //nous/acc. + va/vers|ancien emplact|notre//
 « nous allons à notre ancien emplacement »
cēmāndá lóbà nè sùrù « le pagne est déchiré par derrière »
 //arrière|pagne/acc. + est déchiré//

tó « sur, à côté de, à » correspond au nominal dépendant *áté* « l'être, la personne dans sa réalité corporelle ». C'est aussi le terme utilisé sous la forme *tó*, suivi d'une modalité personnelle pour exprimer le réfléchi.

exemple de fonctionnel :

cè gí ókú *tó* wālā « il a tendu un piège au lièvre »
 //il/acc. + tend/piège/à|lièvre//

exemple de lexical :

áté yē ká cè « il est malade »
 //corps|son/acc. + fait mal/lui//
 cè dó *tó*-yē « il s'est tourné »
 //il/acc. + tourne/lui.m//

ndó « chez, vers, sur, à propos, au moment de » a pour correspondant lexical *óndó* « trace, empreinte, témoignage de vie d'un animal ou d'une personne »; il appartient à la catégorie des nominaux dépendants.

exemple de fonctionnel :

?á nà nàè *ndó* ìkī kōngātō

//nous/+*inacc.*+va|*mod. centrifuge*/au moment de|cri|coq//

« nous partirons au chant du coq »

exemple de lexical :

óndó ?ē dīdī nē

« Ne tardez pas »

//trace|votre|*inj.*+*neg.*+est long/pas//

ìndì « à côté de, autour de ». Son correspondant lexical semble être tombé récemment en désuétude. Les informateurs l'acceptent si on le restitue. Tisserant (4) le mentionne en 1930 sous la forme *céndì* « le côté, le versant ».

exemple de fonctionnel :

yāvóró ló nàè *ìndì* àndà « le chien dort à côté de la case »

//chien/*acc.*+dort|*centr.*/à côté de|case//

lá « dans, à l'intérieur de, par » a un correspondant lexical nominal dépendant *lá* « intérieur, dedans » qu'on ne trouve plus qu'en composition avec *cé* : *celá* « l'intérieur, le ventre, la pensée ».

exemple de fonctionnel :

cè wī *lá* ngāwī yē

« il respire par le nez »

//il/*acc.*+respire/par|nez|son//

exemple de lexical :

cè sá-kátùrù *celá* lūsú

//elle/*acc.*+*progr.*|essuie/intér.|marmite//

« elle essuie l'intérieur de la marmite »

ēcī « devant, en face de, avant »; son correspondant lexical, nominal dépendant *ēcī* « face, visage » est d'un usage tout à fait courant.

exemple de fonctionnel :

àgbàlè ná *ēcī* mō « l'enfant marche devant moi »

//enfant/*acc.*+va/devant|moi//

exemple de lexical :

ngbādē ná yē sá kpá *ēcī* yē « il a des poches sous les yeux »

//sac|de|lui/*acc.*+est/sur|visage|son//

ógúrú « au milieu de, parmi » a pour correspondant lexical un nominal d'usage courant *ógúrú* « milieu ».

exemple de fonctionnel :

cè ná *ógúrú* āwā nà « il marche au milieu de la route »
 //il/acc.+marche/au milieu de|route|la//

exemple de lexical :

dè cėlá āyō sáyē kpá *ógúrú* nà « coupe ce bâton au milieu »
 ///inj.+coupe/intr|bâton|ce/sur|milieu|le//

mbàlīrī « derrière », employé spécifiquement et exclusivement avec *àndà* « case ». Son correspondant lexical de même forme désigne « l'endroit qui se trouve juste derrière la case, l'arrière-cour ». Il existe une variante *mbàlī* de même sens.

exemple de fonctionnel :

kérá?íá sá *mbàlīrī* àndà ná yē « Il y a des immondices
 //immondices/acc.+est/dérrière derrière sa case »
 |case|de|lui//

exemple de lexical :

cè sá má *mbàlīrī* « Il est dans l'arrière-cour »
 //il/acc.+est/dans|arrière-cour//

N'ayant qu'un seul régi, on peut considérer que ce terme est un monème autonome dans son emploi lexical et monème régissant dans son emploi fonctionnel.

Dans tous les cas où il n'est pas fonctionnel, le lexical d'origine est soit en fonction sujet soit régi par un fonctionnel.

1.3. Les fonctionnels composés :

Ils présentent pour la grande majorité la structure suivante : *Fct. pur* + *Fct. mixte*. 4 fonctionnels purs sur 6 se prêtent à la composition ; ce sont *má gá kpá* et *jèkò*. Un seul terme du paradigme des mixtes n'apparaît pas en composition : *mbàlīrī*, ce qui semble explicable du fait de sa forte spécificité sémantique. En revanche deux fonctionnels qui n'entrent dans aucune des trois catégories se comportent au niveau de la composition comme des fonctionnels mixtes. Leur origine est encore incertaine. Ce sont :

cégūdú « sous » dont on peut supposer qu'il résulte de l'amalgame de *cé* « le lieu » et de *kūdú* « trou » (le *k* initial de *kūdú*

se serait sonorisé après le figement; ce phénomène aurait été facilité par la grande fréquence de ce terme). Les locuteurs ne sont plus du tout conscients de l'origine du mot et n'ont pu confirmer ce point.

njèkòtá « tout près de, à côté de » qui serait peut-être à rapprocher de *jèkòndá* « à côté de, vers » en supposant une métathèse du trait de semi-nasalité. Ces deux éléments sont parfaitement attestés comme fonctionnels en dehors de la composition.

TABLEAUX DES FONCTIONNELS COMPOSÉS

	pá	bùdú	māndá	tá	ndó	ĩndĩ
má	mápá	mábùdú	mámāndá	mátá	mándó	
gá	gápá	gábùdú	gāmāndá	gátá	gándó	gáĩndĩ
kpá				kpátá	kpándó	
jè(kò)	jèkòpá		jèkòmāndá		jèkòndó	jĩndĩ

	lá	ēcĩ	ógúrú	cégūdú	njèkòtá
má	málá	máācĩ	máógúrú	mácégūdú	mánjèkòtá
gá	gálá	gáācĩ	gáógúrú	gácégūdú	gánjèkòtá
kpá	kpálá	kpáēcĩ	kpáógúrú	kpácégūdú	
jè(kò)	jèkòlá	jèkòēcĩ			

Outre les cas de composition figurant dans le tableau ci-dessus, deux autres présentent une structure différente :

Fct. comp. + Fct. mixte *málá. ógúrú*

Fct. mixte + Fct. mixte *lá. ógúrú*

2. STATUT LINGUISTIQUE DES FONCTIONNELS MIXTES.

On a pu voir ci-dessus que ce que nous avons appelé « fonctionnels mixtes » recouvre un ensemble de termes assez

hétérogène quant au degré de grammaticalisation. Au sein des onze termes on peut effectuer les regroupements suivants :

1) *cégudú* et *njèkòtò* ont été insérés ici, non pas du fait de l'existence actuelle d'un équivalent lexical, mais uniquement du fait de leur aptitude à entrer en composition avec les fonctionnels purs.

2) *pá*, *lá*, *māndá* et *ìndì* : leurs correspondants lexicaux ne sont plus attestés qu'en composition avec *cé* (à l'exception de *mandá*, mais alors, il prend un sens si précis et particulier qu'aucune confusion n'est possible). Le processus de grammaticalisation de ces éléments est parvenu à son terme. Leur fréquence d'occurrence est très grande). Le cas de composition marginal *lò*. *ógúrú* peut en être considéré comme la preuve. En effet, dans cette position au sein d'un composé, *lò* commute avec des purs et sémantiquement s'oppose aux groupes *má/gá* comme neutre par rapport au mouvement et *kpá/jèkò* comme neutre quant à la précision.

3) *tá* et *ndá* : ces deux fonctionnels présentent la particularité d'avoir perdu en se grammaticalisant la voyelle initiale qui est attestée dans leur correspondant lexical *átá* et *ándá*. Ce phénomène est à soi seul un critère suffisant pour affirmer que nous sommes là en présence de deux entités différentes. On peut signaler cependant que, outre ce critère, celui de se régir soi-même en est un autre. L'exemple :

àwō.nē.ngāwō zá āwā àgià nē *ndá ándá* yē
 //chasseur/acc. + prend/chemin|bête|la/sur|trace|sa//

« Le chasseur suit l'animal à la trace » montre que c'est le cas.

4) *bùdú*, *ēcī* et *ógúrú* : c'est à propos de ces trois termes qu'on peut poser le double problème de savoir si :

a) ce sont « déjà » de véritables fonctionnels ou bien s'ils figurent à l'initiale de syntagme comme des déterminés ;

b) les fonctionnels composés ne correspondent pas en réalité à la structure *Fct. pur + élément régi* (nécessairement déterminé). La réponse affirmative au point a) entraînera la même réponse au point b).

a) Fonctionnel mixte = Régisseur ou élément déterminé?

— Formellement, à l'inverse de ce qu'on a vu en 2 et 3, il y a stricte identité entre ce qui fonctionne comme prépo-

sition et ce qui fonctionne comme lexical (nominal ou nominal dépendant).

— Lorsque *bùdú* et *ēcī* (nominaux dépendants) sont suivis d'une modalité personnelle, on trouve la modalité possessive (MP3), spécifique des parties du corps et non la modalité personnelle (MP1) qui suit normalement les vrais fonctionnels; ainsi « pour lui » se dira *kā cè*, « avec lui » *dà cè*, mais « devant lui » ou « son visage » se dira *ēcī yē*. Cependant, ceci est vrai aussi pour les fonctionnels non « suspects » qui ont été regroupés en 2 et 3 dans la mesure ou originellement, ils n'étaient que des lexicaux désignant des parties du corps. Ceux qui ont pour équivalent lexical un nominal (*īndī* et *ógúrú*) régissent normalement la MP1 :

āzū sá jīndī cè « les gens sont autour de lui »
 //gens/acc. + est/autour|de lui//

Nous considérons donc qu'il s'agit là d'une survivance caractéristique d'un statut antérieur et non d'un critère plaidant en faveur du statut lexical.

— Les trois éléments sont attestés dans des positions où ils ne pourraient pas commuter avec des nominaux ou nominaux dépendants, mais uniquement avec des vrais fonctionnels. On les trouve :

— après des verbes intransitifs comme *nā* « aller »

A. *cè ná bùdú ōgō ná* « il a vu tous les pays »
 //il/acc. + va/au fond de|pays|tous//

B. *ēgbàlè ná ēcī mō* « un enfant marche devant moi »
 //enfant/acc. + va/devant|moi//

— après l'existentiel *sà* « être » qui n'admet un nominal à sa suite qu'introduit par un fonctionnel, la succession *sà* + nominal étant rigoureusement impossible :

C. *āwā. pāké sá ógúrú kīndī* « il y a une ligne de séparation
 //chemin. séparation/acc. + au milieu du champ »
 est/au milieu de|champ//

— après un nominal dont il n'est pas le déterminant (seul cas où deux nominaux peuvent se suivre — outre l'énumération —)

D. *cè cè ōbūrū ógúrú à nā sáyē*
 //il/acc. + barbouille|saleté/ « il a fait une tache au milieu
 au milieu de|celui|de|ici// de celui-ci »

A ce point de la discussion, on peut objecter que l'argument de l'organisation asyntaxique utilisé ci-dessus n'est pas suffisant, car on pourrait interpréter les successions des exemples A, B, C et D comme des compléments locatifs directs du même type que ce qu'on trouve en français pour le complément de temps : « je marche le matin ». Dans cette hypothèse, il faudrait conclure que la langue présente deux types de compléments locatifs : directs et indirects. A notre sens cette hypothèse ne serait acceptable qu'aux deux conditions suivantes :

— qu'au niveau de l'énoncé on puisse retrouver des différences de comportement entre les deux types de complément (par exemple qu'en cas de co-occurrence, on les retrouve toujours dans un ordre déterminé); or, on a pu remarquer qu'il n'en est rien;

— que les toponymes ne nécessitent pas un fonctionnel pour être introduits comme complément dans un énoncé, puisque, par définition, ils portent en eux-mêmes la marque de leur fonction; or tous les toponymes sont nécessairement régis par un fonctionnel pur ou mixte.

Le faisceau des critères de commutation, combinaison au niveau syntagmatique, de non distinction entre deux types de compléments locatifs au niveau de l'énoncé indique que l'on peut d'ores et déjà considérer que le paradigme des fonctionnels purs et mixtes est fonctionnellement homogène.

b) Fonctionnel composé ou Fonctionnel pur + Régi?

Il a été dit ci-dessus que la réponse affirmative à la fonctionnalisation des mixtes entraînerait la même réponse pour les éléments composés. Nous voulons cependant donner ici des arguments supplémentaires, car ceux qui sont nécessaires ne sont peut-être pas suffisants.

Le nombre de ces groupes peut en effet semer le doute dans les esprits, d'autant que ceux qui figurent dans le tableau précédent ne sont certainement pas les seuls possibles. Nous estimons que pratiquement toutes les combinaisons existent, potentiellement au moins, dans les limites de la compatibilité sémantique bien entendu.

En revanche celles-là seules existent. Pour qu'il y ait fonctionnel composé il faut que le second élément appartienne au paradigme des mixtes. Ainsi *lǎ. ógúrú* « au milieu de »

a statut de fonctionnel alors que *lá. ɔ̃pɔ̃rɔ̃* et *lá tākpa* (même sens) ne l'ont pas. Ils présentent pourtant tous les trois les mêmes particularités et *ógúrú* dérivé d'un nominal continue — en tant que fonctionnel — à obéir aux lois de la détermination nominale :

A. *ən̄jē yù lá. ógúrú gbàkó*

//ils/acc.+perd/au milieu de|forêt//

« ils se sont perdus dans la forêt »

B. *áɣára sá lá. ógúrú tá āzū lá kpútú*

//force/acc.+est/au milieu de|gens/dans|foule//

« il y avait une grande cohue parmi les gens »

Devant un nominal non pluralisable (A), il y a simple juxtaposition du fonctionnel et du régi, devant un nominal pluralisable (B), le connectif spécifique *tá* est nécessaire; *lá. ógúrú* se construit exactement comme ses synonymes *lá ɔ̃pɔ̃rɔ̃* et *lá tākpa* :

cè párà owō n̄ lá ɔ̃pɔ̃rɔ̃ tá āzū

//il/acc.+cherche/épouse|son/parmi|gens

« il cherche son épouse parmi les gens »

Mais ceux-ci n'ont pas le statut de fonctionnel composé, *ɔ̃pɔ̃rɔ̃* et *tākpa* n'étant jamais apparus seuls comme fonctionnels mixtes.

Par ailleurs, un même énoncé pouvant être interprété — avec un sens différent chaque fois — de deux manières, il convient de faire appel à un critère supplémentaire.

A. *cè lífē kpá ēcī yē*

A1. //il/acc.+regarde/précisément sur|visage|son//

« il le regarde en face »

A2. //il/acc.+regarde/précisément sur|devant|lui//

« il regarde devant lui »

En A1, le possessif *yē* représente une autre personne que le sujet du verbe, en A2 il s'agit de la même. Hors contexte, il y a donc syncrétisme formel total entre les deux réalités linguistiques. Mais pour une seule de ses valeurs, l'ensemble *kpá ēcī* admettra l'insertion d'un terme entre ses deux éléments. En effet, en A1, on peut étendre l'énoncé comme suit :

A1'. *cè lífē kpá ágbó ēcī yē*

//il/acc.+regarde/précisément sur|dur|visage|son//

« il le regarde bien en face »

En A2 c'est totalement impossible. On dira donc que les fonctionnels composés existent bien comme tels lorsque le second élément de la composition figure à l'inventaire des fonctionnels mixtes et qu'aucun terme ne peut venir s'insérer entre le premier et le second élément.

CONCLUSION

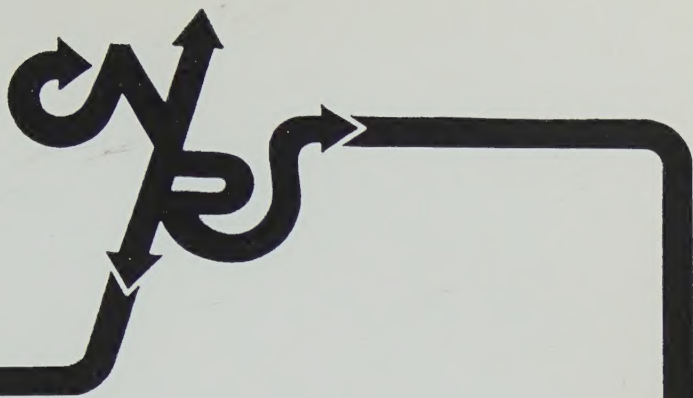
La langue banda présente donc un système de prépositions locatives assez original. S'il ne fait pas de doute que fonctionnellement il n'existe qu'un seul et même paradigme, on peut dire que sémantiquement ce paradigme est double : celui des fonctionnels purs qui correspond aux modalités de la spatialisation (présence ou absence de mouvement, précision ou imprécision de la localisation) et celui qui regroupe tous les termes, issus de lexicaux, qui indiquent le type de spatialisation. Si l'inventaire des purs est limité et clos, celui des mixtes apparaît comme susceptible d'extension. On peut donc dire qu'il est synchroniquement clos mais diachroniquement ouvert, et que la langue en perpétuel état d'évolution se présente comme un continuum linguistique dans lequel le descripteur se doit d'effectuer des coupes qui soient le moins arbitraires possible.

France CLOAREC-HEISS.

17, avenue d'Italie
75013 Paris

TABLE DES MATIÈRES

Procès-verbaux des séances de l'année 1979.....	1
Claude TCHEKHOFF, Fonctions grammaticales et diversité des langues...	1
Jacques VEYRENC, Le schéma grammatical de la proposition.....	25
Christian TOURATIER, Accusatif et analyse en morphèmes.....	43
Jacques WITTWER, Des règles et structures récursives de la grammaire généralive aux règles et structures de la logique des relations.....	93
Maurice COYAUD, Thème et sujet en tagalog. (Comparaisons avec le mandarin, le coréen et le japonais).....	113
Aurélien SAUVAGEOT, A propos du refaçonnage de la langue.....	141
Jean HAUDRY, Une illusion de la reconstruction.....	175
Françoise BADER, Les présents à nasale indo-européens : La classe en *-nu-.....	191
Claude BRIKHE, Sociolinguistique et langues anciennes. A propos de quelques traitements phonétiques irréguliers en grec.....	237
Rémy VIREDAZ, Grec *moliwodos « plomb ».....	261
Bernard MOREUX, Sens non marqué et sens marqué : AΠO et EK en prose attique.....	267
Alain CHRISTOL, Mécanismes analogiques dans les désinences verbales de l'indo-européen. I. S pluralisant.....	281
Charles DE LAMBERTERIE, Le signe du pluriel en arménien classique...	319
Antoine MEILLET, Le locatif <i>yamsean</i> « dans le mois » en arménien....	333
Fredrik Otto LINDEMAN, A propos de l'arménien classique <i>unim</i>	335
Claude SANDOZ, Le nom d'une offrande à Iguvium : ombr. <i>vestiçia</i>	339
Georges-Jean PINAULT, Sur le paradigme supplétif de tokh. A <i>kāsu</i> . B <i>kartse</i>	347
Mira ROTHENBERG, Les propositions relatives prédicatives et attributives : problème de linguistique française.....	351
France CLOAREC-HEISS, A propos de l'opposition lexical/grammatical : le système des fonctionnels locatifs du banda.....	397



Actions thématiques programmées / Sciences humaines n° 29

SYNTAXE ET MISE EN MOTS

Analyse différentielle des comportements linguistiques
des enfants

F. FRANÇOIS

● Par des enquêtes portant sur des enfants francophones de 5 à 12 ans, étude des différenciations linguistiques selon le milieu socio-culturel d'origine ● Le but est de rendre opérationnelle la distinction entre norme scolaire (ensemble des contraintes que doit acquérir un enfant pour que son langage soit intelligible) et sur-norme (valorisation d'une seule stratégie linguistique sans particularité propre).

- remarques théoriques et méthodes
- les tâches proposées
- les grilles de dépouillement
- présentation des différentes enquêtes

21 × 29,7 / 116 p. / broché

ISBN : 2-222-02457-9

DOCUMENTATION GRATUITE SUR SIMPLE DEMANDE

Editions du CNRS

15 quai Anatole France. 75700 Paris

SYNTAXE ET MISE EN MOTS

IMPRIMERIE A. BONTEMPS

LIMOGES (FRANCE)

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1980

Editions du CERS

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

COLLECTION LINGUISTIQUE

Ouvrages disponibles *

9.	M. CAHEN. Études sur le vocabulaire religieux du vieux scandinave. I. La libation, 1921	120 F
20.	A. SÈCHEHAYE. Essai sur la structure logique de la phrase	28 F
22.	A. THOMAS. Mélanges d'étymologie française. Première série	360 F
23.	E. BOURGET. Le dialecte laconien	80 F
25.	L. HOMBURGER. Noms des parties du corps dans les langues négro-africaines	32 F
28.	A. SAUVAGEOT. L'emploi de l'article en gotique	32 F
31.	K. SANDFELD. Linguistique balkanique. Problèmes et résultats, reproduction	70 F
32.	M. CAHEN et M. OLSEN. L'inscription runique du coffret de Mortain	28 F
35.	G. DUMÉZIL. La langue des Oubykhs	70 F
36.	A. YON. « Ratio » et les mots de la famille de « reor »	70 F
37.	S. LYONNET. Le parfait en arménien classique	40 F
38.	P. CHANTRAINE. La formation des noms en grec ancien, nouvelle reproduction. 1979	100 F
40.	A. MEILLET. Linguistique historique et linguistique générale. Tome II	60 F
49.	M. DURAND. Voyelles longues et voyelles brèves. Essai sur la nature de la quantité vocalique	52 F
53.	J. MAROUZEAU. Quelques aspects de la formation du latin littéraire	60 F
54.	A. ERNOUT. Les adjectifs latins en -osus et en -ulentus	30 F
55.	J. VENDRYES. Choix d'études linguistiques et celtiques	80 F
57.	W. LESLAI. Étude descriptive et comparative du gafât (éthiopien méridional)	80 F
60.	É. BENVENISTE. Études sur la langue ossète	50 F
61.	J. GAGNEPAIN. La syntaxe du nom verbal dans les langues celtiques, vol. 1 : Irlandais	84 F
64.	A. SJÖGREN. Les parlers bas-normands de l'île de Guernesey. I. Lexique français-guernésiais	60 F
65.	D. TILKOV. Le vocalisme bulgare ; les mouvements articulatoires et leur effet acoustique dans la formation des voyelles bulgares	90 F
66.	A. CARTIER. Les verbes résultatifs en chinois moderne	90 F
67.	A. SAUVAGEOT. L'élaboration de la langue finnoise	120 F
68.	M. PETURSSON. Les articulations de l'islandais à la lumière de la radio-cinématographie	120 F
69.	C. PARIS. Système phonologique et phénomènes phonétiques dans le parler besney de Zennun Köyü (Tcherkesse oriental)	100 F
70.	Mélanges linguistiques offerts à Émile Benveniste	275 F
71.	C. HAGÈGE. Le problème linguistique des prépositions et la solution chinoise (avec essai de typologie à travers plusieurs groupes de langues).	205 F

prix T.T.C.

(Remise consentie aux membres de la Société : 25 %)

* Les volumes 9, 20, 22, 23 sont en dépôt à la Librairie Champion (7, quai Malaquais, 75006 Paris), les volumes 70 et 71 aux Éditions Peeters (B. 3 000 Louvain, B. P. 41), tous les autres à la Librairie des Méridiens, Klincksieck et Cie (11, rue de Lille, 75007 Paris).